COLLECTION INTERNATIONALE DE MONOGRAPHIES ETHNOLOGIQUES
BIBLIOTHÈQUE ETHNOLOGIQUE
ANTHROPOS
ETHNOLOGISCHE BIBLIOTHEK
INTERNATIONALE SAMMLUNG ETHNOLOGISCHER MONOGRAPHIEN
Direction P. W. Schmidt S. V. D.

TOM. / BAND III 4. FASC. / HEFT

LES PYGMÉES
DE LA FORÊT ÉQUATORIALE

Cours professé à l'Institut catholique de Paris

PAR LE

R. P. TRILLES ✠ ✠ ✠
Missionnaire du Saint-Esprit

AVEC UNE
PRÉFACE DU R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.
ET UNE INTRODUCTION DU R. P. SCHMIDT S. V. D.
Directeur du Musée pontifical du Latran

PARIS 1932
BLOUD & GAY

MÜNSTER i. W
ASCHENDORFFSCHE
VERLAGSBUCHHANDLUNG

LES PYGMÉES
DE LA
FORÊT ÉQUATORIALE

COLLECTION INTERNATIONALE DE MONOGRAPHIES ETHNOLOGIQUES
BIBLIOTHÈQUE ETHNOLOGIQUE
ANTHROPOS
ETHNOLOGISCHE BIBLIOTHEK
INTERNATIONALE SAMMLUNG ETHNOLOGISCHER MONOGRAPHIEN
Direction P. W. Schmidt S. V. D.

TOM. / BAND III 4. FASC. / HEFT

LES PYGMÉES
DE LA FORÊT ÉQUATORIALE

Cours professé à l'Institut catholique de Paris

PAR LE
R. P. TRILLES
Missionnaire du Saint-Esprit

AVEC UNE
PRÉFACE DU R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.
ET UNE INTRODUCTION DU R. P. SCHMIDT S. V. D.
Directeur du Musée pontifical du Latran

PARIS 1932
BLOUD & GAY

MÜNSTER i. W
ASCHENDORFFSCHE
VERLAGSBUCHHANDLUNG

Imprimi potest :
Lutetiæ Parisiorum,
die 23a aprilis 1931
H. Nique, Sup. Prov. C. S. Sp.

Imprimatur :
Lutetiæ Parisiorum,
die 5a februarii 1932
V. Dupin, V. G.

Préface

« *Les Pymées* de M. de Quatrefages[1] est un livre aujourd'hui bien vieilli », écrit le R. P. Trilles, dans un petite note (p. 3).

C'est fort exact ; mais nul plus qu'Armand de Quatrefages n'a souhaité que son travail fût vite dépassé. Au moment où ses vœux se réalisent, où les procédés scientifiques qu'il a préconisés s'imposent de plus en plus aux ethnologues[2], où les « primitifs » qu'il a si énergiquement défendus se réhabilitent devant l'opinion, il n'est pas inutile de rappeler ce que lui doivent les Négritos et les Négrilles, ses protégés.

Dans la préface de son livre, lui-même s'est plu à rappeler avec quelle insistance il était revenu sur le sujet, soit dans ses publications, soit dans ses cours[3].

Comme de juste, il s'était appliqué spécialement à mettre en pleine lumière les idées morales et religieuses de ces arriérés, l'antiquité de leur type anthropologique et de leur civilisation. L'évolutionnisme n'en a guère tenu compte. Il a sa manière à lui de classer les faits, d'interpréter ou d'oublier ceux qui le gênent !

La question fut reprise dans son ensemble, à l'instigation de la *Société de Géographie* de Paris, par Mgr A. Le Roy[4]. L'éminent auteur avait eu l'avantage de visiter et d'interroger lui-même les Pygmées du Gabon.

Le R. P. Schmidt, S.V.D., venait de fonder l'*Anthropos*. Dans

[1] Le livre parut en 1887 à la librairie Baillière (nouveau tirage, en 1903). F. Starr en a donné une traduction augmentée d'indications bibliographiques, Londres, 1895.

[2] Voyez à ce sujet notre *Étude comparée des religions*[3], t. I, p. 426-429. — Dans le t. II, c. VI, nous avons signalé en détail l'accord de sa méthode avec celle de Fr. Graebner, pp. 243 et sq.

[3] Réimpression de 1903, p. V, note.

[4] En articles, dans les *Missions catholiques*, 1897 ; en volume, Tours, Mame, 1905. Nouvelle édition, Paris, Procure des PP. du Saint-Esprit, [1928].

le premier volume de cette revue — de plus en plus considérable, osons-nous dire, — il a signalé le mérite et l'importance de ce livre [1].

Entre-temps, les publications se multipliaient.

Dès 1908, le directeur d'*Anthropos* intervenait dans les controverses qui s'étaient élevées entre Kollmann et Schwalbe. En 1910, il donnait un livre très érudit sur *La place des peuples pygmées dans l'histoire de l'évolution humaine*. « C'est ma ferme conviction, écrivait-il, que l'étude des Pygmées est actuellement l'une des tâches les plus importantes et les plus urgentes, sinon la plus importante et la plus urgente, de l'ethnologie et de l'anthropologie. Si je réussissais à généraliser cette conviction, j'estimerais avoir obtenu le plus précieux des résultats [2]. »

Mais il faut réunir bien des qualités pour mener à bien une enquête ethnologique ! Telle exploratrice, qui en était manifestement dépourvue, a pu écrire: « Il n'y a pas de religion en Afrique ! » Tel savant américain, après des efforts infructueux, a préféré avouer loyalement qu'il avait presque complètement négligé les croyances religieuses des Indiens, pour s'attacher à des questions moins ardues [3].

Le R. P. Schmidt, dès qu'il lui fut possible, s'ingénia donc à promouvoir des enquêtes approfondies, confiées à des observateurs compétents. Ce ne sera pas son moindre mérite d'avoir suscité celles des RR. PP. Koppers et Gusinde chez les Pygmoïdes de la Terre de Feu, du R. P. Vanoverbergh chez les Négritos des Philippines, du R. P. Schebesta chez les Sémangs de Malacca, du R. P. Schumacher chez les Pygmées du Ruanda, du R. P. Schebesta chez ceux de l'Ituri, du Dr V. Lebzelter chez les Boschimans, et d'avoir obtenu pour elles de généreuses subventions de S. S. Pie XI.

D'autres chercheurs, de mérite fort divers, fournissaient de nouveaux documents. Ainsi, pour ne parler que des seuls Négrilles A. Hutereau, T.-A. Bearns, le R. P. L.-J. Van den Berg, J. Czekanowski, S.-S. Dornan, le R. P. Seiwert, etc.

Depuis quelques années déjà, le livre de 1910, lui aussi, était « vieilli ». Le R. P. Schmidt en donnera-t-il jamais une édition nouvelle, comme on le pressait de le faire ? On peut en douter,

[1] *Anthropos*, 1906, t. I, pp. 389-392.

[2] *Die Stellung der Pygmaenvoelker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*, in-8°, Stuttgart, Strecker, 1910, p. IX, et conclusion, pp. 304 sq.

[3] J. Murdoch, *Ethnological Results of the Point Barrow Expedition*, dans le 9e *Report* du *Bureau of American Ethnology*, Washington, 1892, p. 430.

puisque les résultats des recherches récentes sont (ou seront bientôt) consignés au long et au large dans son ouvrage *Der Ursprung der Gottesidee*[1].

Les questions générales (antiquité et unité de la civilisation des Négritos et des Négrilles) sont étudiées dans le tome III (pp. 5-329), ce qui concerne les Fuégiens dans le tome II (pp. 873-1033), dans le tome III encore ce qui a trait aux Andamènes ou Mincopies (pp. 50-145), aux Sémangs (pp. 146-257), aux Aétas (pp. 280-317)...

Les Négrilles d'Afrique doivent trouver place dans le tome IV. Aussi l'éminent Directeur du *Musée du Latran* a-t-il pressé le R.P. Trilles de publier les informations qu'il avait jadis recueillies au Gabon.

Heureuses instances qui nous valent le présent volume !

Le grand public en lira sûrement certains chapitres avec le plus vif intérêt; les ethnologues, pour leur part, regretteront qu'il paraisse si tard, que l'auteur ne leur ait pas livré jusqu'à la dernière de ses notes et surtout qu'il ne soit plus à même de poursuivre ses recherches sur tant de points qu'ils souhaiteraient élucider.

Tel quel l'ouvrage corrobore la publication de Mgr Le Roy et lui apporte, en ce qui concerne les Pygmées du Gabon, des compléments considérables.

Bornons-nous à quelques indications.

Le R. P. Trilles signale une forme de « totétisme » où l'animal-totem est mangé, contrairement à la règle que l'on présentait il y a quelques années comme l'une des plus fondamentales de l'institution (pp. 151-152); il fournit sur toute cette question du totémisme (pp. 143-155), comme sur celle des esprits et des mânes (pp. 120-124), des éclaircissements très précieux.

A l'encontre de l'opinion générale, que formulait encore tout récemment M. René Le Conte[2], il croit devoir attribuer aux Pygmées, en dehors de langues empruntées aux Bantous près desquels ils vivent ou ont vécu naguère, une langue propre. Il en présente des spécimens ; il en souligne les caractéristiques (pp. 212-232). L. R. P. Van der Burgt[3] avait déja relevé en faveur d'une langue pygmée originelle certains indices dignes d'atten-

[1] Munster, Aschendorff, 3 volumes parus, 1926, 1929, 1931.

[2] *Les fossiles vivants d'Afrique*, dans *Renseignements coloniaux*, supplément à l'*Afrique française*, août 1932, p. 320 (cf. juillet, pp. 278-286 ; août, pp. 316-321).

[3] W. Schmidt, *Die Stellung der Pygmaenvoelker*, 1910, pp. 118-119 ; *Die Sprachfamilien*, 1926, pp. 8-10 ; F. Hestermann, *Anthropos*, 1913, t. VIII, p. 245, n. 256.

tion. Le R. P. Seiwert[1] attribue lui aussi une langue spéciale aux Bagielli du Cameroun, le R. P. Schebesta aux Evés de l'Ituri. Ce dernier explorateur estime même avoir établi, par la comparaison de quelques termes, la parenté de tous les Pygmées africains avec les Boschimans[2]. On voit quels graves problèmes approchent peut-être de leur solution.

Le chapitre consacré aux remèdes (pp. 431-437) prouvera que les Pygmées savent découvrir et utiliser les vertus des plantes: ils sont donc « perméables à l'expérience », raisonnent, au moins à la manière de nos empiristes, et ne croient pas uniquement à l'efficacité des recettes magiques[3].

Des pages captivantes relatent leurs contes, leurs fables, leurs proverbes, leurs devinettes (pp. 243-330). Elles feront pénétrer bien plus avant dans leur mentalité. En fait, elles témoignent d'un bon sens, voire d'une finesse qui peuvent rivaliser au moins avec le bon sens et la finesse de nos paysans les plus madrés. Diverses études publiées ces dernières années[4] nous avaient révélé des qualités analogues chez nombre de peuples arriérés ; mais on pouvait croire les Pygmées plus mal partagés. MM. R. Allier, O. Leroy, P. Radin, J.-A. Driberg pourront puiser dans le livre du R. P. Trilles de nouveaux arguments contre la thèse si arbitraire de M. Lévy-Bruhl, « le prélogisme ».

On peut objecter que les nains d'Afrique doivent une bonne partie de leur sagesse, sinon toute leur sagesse, aux populations nègres près desquelles ils vivent... De fait, légendes sur les origines du monde, contes plaisants, bons mots ou traits d'esprit, remèdes naturels (et recettes magiques) passent aisément d'une peuplade à une autre. Encore conviendrait-il de réhabiliter au moins les Nègres ! Quant à leur attribuer tout ce qu'on observe de bon chez les Négrilles, il n'y faut guère songer, puisque le meilleur se révèle précisément, nous le dirons bientôt, dans les parties les plus stables de leur civilisation.

Un départ rigoureux entre les éléments empruntés et le patrimoine authentique des Pygmées n'est pas d'ailleurs impossible,

[1] *Die Bagielli*, *Anthropos*, 1926, t. XXI, p. 131.

[2] *Die Einheit aller afrikan. Pygmaen und Buschmaenner aus ihren Stammesnanen erwiesen*, *Anthropos*, 1931, t. XXVI, pp. 891-894.

[3] Voyez les études analogues de Fr. Mueller, *Drogen der Guarani und Chiripa*, dans la *Festschrift* dédiée au R. P. Schmidt, 1928, pp. 501-514 ; de Fr. Densmore, *Use of Plants by the Chippewa Indians*, dans le 44e *Report* du *Bureau of American Ethnology*, Washington, 1928, pp. 322-368, etc.

[4] Entre bien d'autres, celles du R. P. César, *Proverbes et contes Haya*, *Anthropos*, 1928, t. XXIII, pp. 494-510, 792-816 ; 1929, t. XXIV, pp. 865-887 , de Mgr De Clercq, *Littérature indigène Luba*, dans la revue *Congo*, 1931, pp. 165-195 ; du R. P. Zuure, *L'âme du Murundi*, Paris, Beauchesne, 1932.

si difficile qu'il soit à l'heure présente, comme le note judicieusement le R. P. Trilles à plusieurs reprises. Une comparaison minutieuse des recettes et procédés, dans les diverses régions de l'Afrique, peut conduire à des solutions fermes : certaines concordances générales ne prouvent aucune relation de parenté, mais certains ensembles de traits topiques ne se réinventent pas deux fois [1]. Il importe donc — nous voudrions pouvoir insister à loisir sur ce point — que les missionnaires livrent aux ethnologues des relations de plus en plus nombreuses, de plus en plus détaillées et dûment localisées (lieu d'origine, noms des tribus avoisinantes, etc.).

Le R. P. Trilles s'est étendu longuement sur les idées religieuses (pp. 59-194) morales et sociales de ses Négrilles (pp. 363-440). C'est vraiment sur ce terrain que s'affirme leur supériorité, non seulement vis-à-vis des Bantous, mais vis-à-vis des peuples les plus civilisés de l'antiquité. Il peut sembler prodigieux à des esprits imbus des préjugés évolutionnistes que ces petits hommes, ces « demi-singes », comme d'aucuns les ont appelés, admettent un Créateur unique, protecteur de l'ordre moral, provident et bon. Les faits consignés dans ce livre lèveront, ce semble, tous les doutes, d'autant qu'ils sont appuyés de témoignages équivalents pour chacun des rameaux de la famille Pygmée.

Quelle surprise de trouver sur les lèvres de ces pauvres gens, à la naissance d'un enfant, des paroles comme celles-ci (p. 342) :

A toi le Créateur, à toi le Puissant
J'offre cette plante nouvelle,
Fruit nouveau de l'arbre ancien.
Tu es le Maître ; nous sommes tes enfants !

Et cette pensée sur la mort (p. 251) :

Mourir, c'est dire à son Père : Me voilà !

[1] On soupçonnera à tout le moins une relation de dépendance en voyant les Pygmées du Gabon tenir le caméléon pour sacré, « parce qu'il est reconnu comme messager des dieux » (Trilles, p. 146), et le même rôle dévolu au même animal chez les Bassoutos (E. Casalis, *Les Bassoutos*, Paris, 1859, p. 255, note 1), chez les Thonga et chez les Zoulous (H.-A. Junod, *The Life of a South African Tribe* [2], Londres, 1927, t. II, pp. 350-351).

Il est peu vraisemblable que l'idée du caméléon-messager du ciel appartienne au patrimoine authentique des Négrilles.

Ce n'est qu'un exemple.

Le R. P. Trilles décrit en détail la divination par les osselets (pp. 187-194). Le rite est-il plus authentiquement pygmée ? Voyez, sur l'astragalomancie des Thonga, H. A. Junod, *op. laud.*, t. II, pp. 570-572.

Après avoir parcouru ce bel ouvrage, le lecteur comprendra que les Négrilles gardent jalousement leurs traditions, s'attachent à leur famille et à leur clan, dédaignent les commodités de la vie dont jouissent leurs voisins et se plaisent à chanter (p. 34) :

Nous sommes un peuple maître, un peuple libre!

Le lecteur comprendra surtout que le R. P. Trilles n'aurait pu rassembler tant de documents intéressants, recueillir tant de confidences, s'il n'avait gagné la confiance de ses interlocuteurs. A cet égard, les récits pathétiques des pages 9 à 19 nous livrent le secret de son succès. S'il nous apporte autre chose que les voyageurs de passage, autre chose que le commun des enquêteurs, c'est qu'il a procédé d'autre manière : les cœurs ne s'ouvrent qu'à des amis éprouvés.

Serait-il exagéré de conclure que les théories évolutionnistes qui ont égaré tant d'ethnologues depuis quelque soixante ans, le sociologisme d'E. Durkheim notamment et le « prélogisme » de M. Lévy-Bruhl, auraient à peine trouvé créance, si nos missionnaires avaient consenti à publier plus tôt, de façon détaillée, circonstanciée, ce qu'ils avaient observé à loisir, les us et coutumes des peuples non-civilisés, et surtout ce qu'ils sont presque seuls à pouvoir pénétrer : les pensées intimes, l'âme profonde des primitifs ? Ce faisant, ils n'eussent pas travaillé seulement à rendre plus aisée l'évangélisation des Noirs ; ils auraient préservé les Blancs et nos intellectuels eux-mêmes d'erreurs aussi nuisibles à la Science authentique qu'à la Foi.

H. Pinard de la Boullaye, S. J.

Introduction

L'importance absolument exceptionnelle de l'ouvrage du R. P. Trilles sur les Pygmées résulte de ce fait tout à fait remarquable qu'ici, pour la première fois, un groupe bien déterminé de tribus pygmées a été étudié par un observateur exercé et consciencieux, connaissant leur langue, vivant avec eux, et ce, pendant de longues années.

Le résultat de pareilles recherches a été une grande surprise ! si bien que l'observateur n'a pas osé, durant un assez long espace de temps, livrer ses études et leurs conclusions à la publicité.

En effet, et de façon même presque universelle, ceux qui avaient admis la haute antiquité ethnologique des Pygmées, et par là même la grande importance qui en résultait pour connaître les premiers stades de l'humanité primitive, pensaient que la note la plus caractéristique de leur vie spirituelle aussi bien que matérielle était une extrême simplicité. Moi-même, il me faut l'avouer, ne m'étant pas encore assez affranchi de l'ancien évolutionnisme que je combattais si vivement ailleurs, j'avais proclamé cette simplicité comme la note et la qualité distinctive de leur vie religieuse et sociale dans mon livre Die Stellung der Pygmaenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen, 1910.

Or, ce que le R. P. Trilles a trouvé chez ses Pygmées en des recherches longues, patientes et consciencieuses, est tout autre chose que « simplicité ». C'est d'abord une richesse énorme de la vie intellectuelle et religieuse se manifestant par une abondance tout à fait inattendue de mythes, légendes et cérémonies. C'est encore la découverte d'une vraie littérature profane et religieuse contenant de vrais petits chefs-d'œuvre de nouvellettes, fables, récits héroïques, proverbes, contes-énigmes, etc. C'est enfin une grande complexité de la vie sociale, qui, fondée, il est vrai, sur la famille naturelle, s'accompagne d'une espèce de totémisme très caractéristique, lequel totémisme, pour être secondaire chez les Pygmées et d'origine étrangère, n'en est pas moins réel dans leur état actuel.

Aussitôt que j'ai eu connaissance de l'existence du manuscrit du R. P. Trilles, préparé durant de longues années, j'ai fait tout mon

possible pour le voir publié. J'ai dû insister longtemps pour vaincre toutes les difficultés qui s'y opposaient, et les moindres n'étaient pas les hésitations dues à la modestie de l'auteur. Si j'ai enfin réussi à faire imprimer son manuscrit, si j'ai pu collaborer [1] *avec l'auteur afin que pas un grain de sa précieuse récolte ne soit perdu, je regarde ce fait comme un des plus grands mérites dans ma vie de science ethnologique.*

Par une rare faveur des temps, l'ouvrage du R. P. Trilles paraît au moment où le R. P. Schebesta publie les résultats de son expédition chez un autre groupe de Pygmées du Centre africain, ceux des forêts de l'Ituri. Cette expédition n'avait pas l'intention de faire des études approfondies et épuisantes chez quelques tribus pygmées particulières. Elle voulait simplement, pour la première fois, obtenir un coup d'œil général sur toutes les tribus pygmées du Centre africain, et préparer ainsi le terrain pour des recherches ultérieures plus détaillées sur les différents groupes particuliers. Mais, dès à présent, sans préjuger de l'avenir, les recherches du P. Schebesta ont montré la grande complexité de la culture des Pygmées. Ce résultat des observations du R. P. Trilles est pleinement confirmé par ces recherches.

Je suis sûr que l'ouvrage du R. P. Trilles jettera un jour tout nouveau et déterminera une époque entièrement neuve sur ces petits hommes mystérieux et leur connaissance. Dans l'histoire des multiples recherches faites sur les Pygmées son livre occupera, au premier plan, une place d'honneur.

Oxford, le 11 octobre 1932.

Dr G. Schmidt,
Directeur du Musée Pontifical du Latran.

[1] Le bon et savant P. Schmidt se montre beaucoup trop modeste, et l'auteur lui doit beaucoup plus que le P. Schmidt veut bien le dire ! En effet, non seulement le P. Schmidt a revisé soigneusement l'ouvrage, mais tout a été « épluché » par lui avec soin minutieux, élagué, confirmation et preuves demandées... L'auteur ne saurait lui dire toute sa gratitude !

Avant-propos

Deux ethnologues dont nul n'ignore la très grande valeur, le R. P. Schmidt, Directeur du Musée Pontifical du Latran, et le R. P. Pinard de la Boullaye, ont bien voulu préfacer *Les Pygmées*. Je n'aurais jamais osé souhaiter tel parrainage. Qu'il me soit permis de leur adresser mes plus vifs remerciements.

Cette étude était depuis longtemps écrite. Diverses circonstances indépendantes de notre volonté, le livre si pittoresque sur le même sujet de Mgr Le Roy, alors Supérieur Général du Saint-Esprit, puis la guerre et ses suites, en ont retardé la publication. En m'ouvrant les portes de l'Institut Catholique, Son Exc. Mgr Baudrillart m'a permis de la reviser complètement, de la mettre au courant des découvertes les plus récentes. Je ne saurais assez lui en être reconnaissant.

Mes très respectueux remerciements également à Son Altesse la Margrave de Salm, née princesse Fürstemberg, dont nous nous permettons de citer la lettre ci-contre, et qui a bien voulu, avec sa compétence reconnue et une patience inlassable, revoir, corriger, faire compléter ou élucider nombre de faits ou d'assertions, mettre au net enfin un ouvrage manuscrit de lecture difficile et, par là même, souvent fastidieuse.

La patience et le dévouement de notre cher éditeur ont été souvent mis à l'épreuve. Ce ne fut pas pour lui un mince travail que de mettre sur pied ce volume ! Comment lui dire toute notre reconnaissance pour tant de travail et d'abnégation.

Sur bien des points, nous eussions voulu nous étendre davantage. Peut-être le ferons-nous plus tard, par exemple pour la vie intellectuelle. Mais qui ne sut se borner...

Et puis, en ce temps de vie chère...

Révérend Père,

En vous remerciant sincèrement de l'aimable et intéressante lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, je vous prie de ne pas attribuer le plus petit mérite à mon travail — si travail il y a — car le plaisir ineffable que j'ai eu de lire votre ouvrage m'en a dédommagé largement.

Mon cher Père Schmidt m'envoya également une copie du petit supplément relatif au sacrifice de la jeune Pygmée à l'Etre suprême. Le détail est d'autant plus important que la femme (surtout la femme primitive) est rarement citée dans les ouvrages ethnologiques — et si elle l'est, ce n'est en général, guère à son avantage !

Cet inconvénient est heureusement, au moins en grande partie, rectifié par vos recherches approfondies qui nous font faire connaissance avec ces petits hommes et ces petites femmes qui sont, malgré leur petitesse physique, souvent (ou dois-je dire toujours ?) moralement bien au-dessus de tant de grands (blancs ou noirs).

Veuillez accepter, cher et très honoré Révérend Père, l'expression très sincère de ma plus haute estime.

Elisabeth Margrave de Salm,
née Princesse Fürstemberg

Introduction

Les Pygmées : peuple étrange, et qui a suscité, à toutes les époques, de nombreuses discussions.

Leur *existence* même, d'abord.

Jusqu'au premier siècle de notre ère, elle est, réelle ou fabuleuse, universellement admise [1]. Puis, de là au XIXe siècle, on la voit non moins universellement rejetée. Aujourd'hui, elle est hors de doute.

Leur *habitat*.

On les confinait jusqu'à ces dernières années dans la brousse africaine, et, plus spécialement, dans la grande forêt équatoriale. On les retrouve aujourd'hui un peu partout, dans le monde entier. Pour le P. Schmidt, par exemple, il faut admettre avec raison comme Pygmées les Pygmées du Centre africain, les Bushmen du Sud, les Aëta des Philippines, les Andamanais des Iles Andaman, les Semang de Malaisie.

Leur *place* dans l'échelle des races humaines.

Populations très inférieures, la plus pauvre des familles pauvres de l'humanité, dit Mgr Le Roy. Populations de mentalité bien supérieure à ce que l'on croyait, affirment les autres. En tous cas, des

[1] On trouvera dans *Les Pygmées*, de Mgr Le Roy, de longs détails sur les témoignages *écrits* que nous possédons sur les Pygmées, dans Homère, Aristote, Pline, Hérodote, Nonnosus et bien d'autres, jusqu'au Père Capucin Léon des Avanchers qui les retrouve au XIXe siècle et les signale au monde savant. A partir de cette époque, les études se multiplient. Du même auteur également, les témoignages *connus* par le dessin ou la sculpture, tels ceux des Pyramides d'Egypte, ceux encore que nous ont transmis les légendes des différents peuples, Kobolds d'Allemagne, Korrigans de Bretagne, etc. L'éminent écrivain y condense, en y ajoutant ses études et sa propre expérience, ce que ses prédécesseurs, de Quatrefages en particulier, aujourd'hui bien vieilli, ont écrit sur les Pygmées.

Répéter ici ces détails serait parfaitement inutile. Nous ne saurions ni mieux dire, ni rien y ajouter.

hommes, des hommes comme vous et moi, concluent presque tous les ethnographes. Des demi-singes, rétorque un faux savant comme Largeau [1], matérialiste et franc-maçon notoire. Des Hommes-Singes, les nomment Grogan et Sharp. Des intermédiaires entre l'homme et le singe, écrit tout récemment un savant de valeur, le Dr Ouzilleau [2], race offrant, dit-il, des traits de grande ressemblance avec ceux des pré-hommes, et peut-être de l'homme singe, le pithécanthrope, le fameux ancêtre, toujours si demandé, toujours introuvable ! Et citant Ouzilleau, un autre savant, de grande valeur, celui-là, le Dr Poutrin, se contente de dire (*Anthropologie*, t. XVII, 1910) : « Rapprochement un peu hasardé, simpliste et peut-être faux. »

Qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

Leur *origine*.

Deux théories sont en présence.

Des « dégénérés », par suite de l'habitat et de circonstances mal définies, nous dit Schwalbe, et nombre de faits, cités en particulier par le Dr Regnault, au sujet des Babinga, (*Anthropos*, 1911), semblent appuyer, au moins en partie, cette théorie.

Nullement des « dégénérés », mais des « restes de l'humanité primitive », assure de son côté Kollmann, et cette opinion est soutenue par les meilleurs tenants de la cause, Mgr, Le Roy et le R. P. Schmidt, ce dernier dans sa vaste et très érudite étude d'ensemble.

« Restes de l'humanité primitive. » « Pour les peuples au milieu desquels ils vivent, cela ne fait aucun doute », nous dit Avelot dans son *Histoire des migrations du bassin de l'Ogowé*, et tous les ethnologues et ethnographes, à bien peu d'exceptions près, sont aujourd'hui de cet avis. Ils sont rouges, et les Noirs affirmant que c'est la couleur des ancêtres en ont peur et il ne faut pas prononcer leur nom. Ils connaissent les étoiles et les choses cachées. Les indigènes de la Likwala les regardent comme les inventeurs du feu, ceux du Fernan-Vaz voient en eux les premiers ouvriers de la métallurgie. Ce sont eux qui étaient au commencement et ils ont gardé la science des choses cachées. Ils *sont à la racine du monde*, affirme un indigène instruit de Bata, ministre presbytérien et directeur de mission, interrogé par Mgr Le Roy (*Miss. Cath.*, XXIX, 1897) sur ce qu'il savait des Nains du pays Kombé. A la racine du monde ! et dans leurs légendes cosmogoniques, les Fang, leurs voisins, admettent l'ordre suivant pour la création des êtres : Les Négrilles jaunes, les Chimpanzés, les Blancs, les Gorilles, une autre race de Négrilles plutôt noirs, et enfin les Noirs, les plus parfaits, naturellement. Soit dit en passant, ces braves Fang ne sont pas des plus flatteurs à notre égard ! la vérité toute nue !

[1] *Encyclopédie pahouine*, par V. Largeau, art. Nains, Leroux, éd., Paris.

[2] *Notes sur la langue des Pygmées de La Sanga*, par le Dr Ouzilleau, Leroux, éd., Paris.

Si nous interrogeons les Pygmées eux-mêmes, comme je l'ai fait maintes fois, la réponse ne varie jamais, elle est toujours la même :

Békwa tòle, nzaña ko, buřa.

Les anciens de la terre, c'est nous, oui, certes !

*
* *

Combien de publications n'y a-t-il pas déjà sur les Pygmées !

Mais, comme il est facile de le voir en consultant leur longue liste, il ne s'agit presque constamment que d'articles de journaux ou de revues, de courtes études, de fragments empruntés à un livre de voyage. Seuls demeurent deux ouvrages d'importance capitale, le livre de Mgr Le Roy, mais où sont étudiés de façon spéciale les Pygmées d'Afrique, et le livre du R. P. Schmidt, jadis directeur de la *Revue Anthropos*, aujourd'hui chargé par la confiance du Pape du Musée Missionnaire-Ethnologique au Palais du Latran, livre qui résume ce que nous savons des Pygmées au point de vue mondial, et les théories très particulières de l'auteur à leur sujet. Ce très savant ouvrage sera complété par le R. P. Schmidt à très brève échéance.

Après ces deux livres, écrits de main de maîtres, n'y a-t-il cependant plus rien à dire ?

Il nous a paru que sur quelques points tout au moins il y avait encore mine à explorer, miettes à recueillir !

Lorsque le moissonneur a fauché les lourds épis qui doraient les champs, lorsque la riche récolte est engrangée et les ouvriers rentrés, heureux et satisfaits, à la ferme, sans doute leur tâche est terminée ! Mais n'est-ce point alors l'heure de ceux qui glanent, des petits qui recueillent les bribes! Auprès de l'abondante moisson, bien minces, bien maigres sont leurs gerbes, épis récoltés un à un, péniblement, en se penchant sur la terre. Mais d'épi en épi la gerbe se forme, et le grain recueilli, nullement négligeable, fera le bonheur de quelques-uns : ce ne sera travail ni perdu, ni certes inutile !

D'ailleurs, dans les pages qui suivront, notre intention n'est évidemment pas de refaire le travail de Mgr Le Roy ni du R. P. Schmidt. Ce serait de notre part singulière outrecuidance. Ayant eu la bonne fortune d'étudier de près les Pygmées congolais de la grande Sylve équatoriale, nous voulons simplement dire ce que nous avons vu et entendu :

« J'étais là : telle chose m'advint. »

Ne parler que de ceux-là. Notre ambition ne va pas au delà !

Et ainsi, nous pourrons intituler notre livre ou mieux nos esquisses:

En Afrique occidentale

Les Pygmées de la forêt équatoriale

PREMIERE PARTIE

Le Pygmée dans sa Vie physique

Chapitre premier. — Mes premiers contacts avec les Pygmées.
Chapitre II. — L'Habitat et les Clans des Pygmées en Gabonie
Chapitre III. — Taille, Couleur, Odeur des Pygmées.
Chapitre IV. — Parties du corps chez les Pygmées.
Chapitre V. — Caractères corporels voulus par les Pygmées.

CHAPITRE PREMIER

Mes premiers contacts avec les Pygmées

1. Difficultés générales d'aborder les Pygmées. — 2. Mes premières rencontres avec les Pygmées. — 3. Les Pygmées habitant près de Libreville. — 4. Les Pygmées de l'hinterland du Congo Nord. — 5. Les Pygmées de l'Ogowé. — 6. Au milieu des villages pygmées.

Pour parler des Pygmées comme nous avons intention de le faire, la première chose est de les aborder, et ce n'est pas chose facile ; la deuxième est d'entrer en relations avec eux, c'est aussi difficile; la troisième enfin, de ne pas leur parler par l'intermédiaire d'un interprète, qui fatalement vous induira en erreur, mais par soi-même, en entendant et parlant leur langue, et c'est encore, de beaucoup, le plus malaisé.

1. Difficultés générales d'aborder les Pygmées

Tous les voyageurs ou explorateurs qui ont eu affaire aux Pygmées sont unanimes à reconnaître combien il est difficile d'entrer en relations avec eux. Tantôt, c'est loin d'être de leur plein gré : un petit clan de pygmées vit plus ou moins captif auprès d'un grand chef qui dispose d'eux à sa volonté, s'en sert comme chasseurs ou espions, surveillés d'ailleurs soigneusement, retenus par leurs femmes ou leurs enfants qui restent en otages près de leurs maîtres : c'est le cas que nous signale, par exemple, Schweinfurth avec les Akka qu'il rencontra chez les Mombuttu et le roi Munza, ou encore Casati et Miami. Tantôt ces villages sont déjà fortement métissés. Les femmes sont restées sans défense près des villages vainqueurs : les maîtres en ont usé et abusé, le type actuel s'éloigne plus ou moins du type original [1]. Parfois, les relations sont dues à un pur hasard : une caravane, une expédition, un détachement de soldats traverse la forêt, s'écarte plus ou moins

[1] Ce nous paraît être très souvent le cas au Congo belge.

des routes frayées, tombe à l'improviste sur un campement de Négrilles. Et les petits hommes se hasardent à se laisser voir, à tenter quelques trocs, à converser quelque peu. Quelquefois enfin, mais très rarement, c'est de leur plein gré, comme il en arrivait dernièrement avec l'expédition Citroën, comme il nous est advenu à nous-même.

Depuis que les expéditions africaines se sont multipliées, il est donc arrivé à de nombreux explorateurs d'avoir affaire à des Pygmées retenus plus ou moins captifs près des grands chefs. C'est le cas cité plus haut. Là, évidemment, aucune difficulté de les aborder, non plus que de les interroger par interprète. Ces cas sont des plus nombreux, tels Schweinfurth, nous l'avons nommé, Casati, puis Cureau et bien d'autres. De ces interrogatoires, de ces interviews, dirions-nous mieux, que faut-il penser ? Comme dans presque toutes les interviews qui ne sont pas faites d'avance, l'interviewer dit, ou à peu près, tout ce que l'interviewé ne dit pas et surtout ne veut pas dire. Parfois, celui-ci réclame ; mais notre Pygmée, lui, ne réclame jamais, et pour cause !

Aborder les Pygmées plus ou moins asservis ou domestiqués, est chose relativement facile : il suffit, en effet, d'y aller.

Joindre les Pygmées quand ils ne le veulent pas ou n'y tiennent pas est beaucoup moins aisé. Pour notre part, nous avons parcouru pendant bien longtemps les régions qu'ils habitaient, sans même soupçonner leur présence, sans en apercevoir un seul, et ce fut bien par hasard qu'un jour, perdu dans la forêt, complètement égaré en dehors de tout sentier battu, nous tombâmes sur un de leurs campements, et encore un de leurs campements temporaires. Ainsi, parmi les Missionnaires qui m'ont précédé, nul, à ma connaissance du moins, ne signale avoir rencontré les Pygmées, et pourtant ils étaient là.

Aborder les Pygmées quand ils ne le veulent pas, c'est donc chose à peu près impossible. J'entends les vrais Pygmées, non domestiqués ou asservis ou métissés, mais vivant en liberté dans leurs forêts, aussi immenses [1] qu'impénétrables. Cela d'autant plus que, tandis que le voyageur se fraye à terre un chemin pénible au milieu d'énormes racines enchevêtrées, serpents insidieux qui rampent sur le sol, et sue sang et eau dans la moite pénombre de l'humide sous-bois envahi par les parasites qui courent d'un arbre à l'autre et relient la forêt tout entière, le Pygmée, lui, vit aussi bien en haut des cimes les plus élevées qu'à terre, franchit d'énormes distances en se suspendant aux lianes flexibles qui le balancent et le relancent d'arbre en arbre, court sur les branches, se colle aux troncs, se rit des difficultés, des obstacles, des arbres abattus, des troncs ébréchés, des animaux qui rampent à terre, courent ou bondissent ! Il se laisse approcher quand il le veut, voir quand il le veut, et parle quand il le veut. Lui inspirer alors confiance, l'interroger et surtout parler avec lui dans sa propre langue, est chose plus difficile encore.

[1] Nous rappelons que la forêt africaine équatoriale mesure environ 1.800 km. de long sur une largeur moyenne de 3 à 400 km.

Comment nous y arrivâmes, c'est ce que nous voulons dire maintenant, et pour être plus anecdotique qu'analytique, ce n'en sera pas moins, croyons-nous, de l'ethnographie pure et peut-être de la meilleure. N'est-ce pas le cas de le répéter encore : J'étais là, telle chose m'advint !

Les *Cahiers* du Capitaine Coignet ou les *Mémoires* du sergent Bourgogne nous font mieux comprendre l'état d'âme du soldat de Napoléon et par là-même la psychologie de toute une Race et toute une Epoque, que maint ouvrage beaucoup plus savant et plus complet !

Notre Etude est le résultat et le fruit de plusieurs années de séjour, tantôt au milieu de clans pygmées, tantôt avec eux et près d'eux. Comment nous pûmes les fréquenter d'abord, puis gagner leur confiance, enfin apprendre leur langue, assister à leurs cérémonies rituelles, converser avec eux, écouter leurs légendes, et ils en sont prodigues, nous asseoir, la nuit venue, près des grands feux qui chassent l'humidité de la forêt et éloignent les moustiques voraces, en un mot lier connaissance et amitié avec un petit peuple d'une défiance et d'une sauvagerie poussées à l'extrême, c'est ce que je voudrais dire maintenant.

De cette défiance, de cette sauvagerie qui d'ailleurs n'est jamais de la cruauté, comment pourrait-on les blâmer ? Ne sont-ils pas les éternels « Chassés », les éternels « Errants », que des envahisseurs, plus forts, plus nombreux, plus entreprenants, refoulent sans cesse, traquent et tuent sans merci depuis des millénaires ? Pour échapper à leurs ennemis, leur seule ressource n'est-elle pas de se cacher, de se cacher toujours, dans l'ombre protectrice de la forêt la plus épaisse, la plus impénétrable, de préférer à tout, en un mot, et de défendre par tous les moyens en leur pouvoir, leur *liberté* !

Ils pourraient vivre esclaves, bien traités en somme, et bien nourris : ils préfèrent souffrir, mais demeurer libres !

Ce sont « des Hommes » !

2. Mes premières rencontres avec des Pygmées isolés

En 1892, nous arrivions, jeune missionnaire, au Gabon, sur la Côte occidentale d'Afrique, et avions l'heureuse chance d'être envoyé à Lambaréné, une de nos plus florissantes Missions. Sous la direction du R. P. Lejeune, alors Supérieur de la Station, et mort, depuis, Préfet Apostolique du Bas Niger, nous commencions l'étude de nos premières langues africaines, le mpongwé et le fang.

Il eût été difficile d'être placé à meilleure école : nos trois anciens, les PP. Lejeune et Levêque, morts aujourd'hui, et le P. Le Clech, connaissaient à fond la langue de la tribu galoase, branche de la grande tribu Mpongwé, et se livraient également à l'étude de la langue des Fang qui commençaient alors à nous envahir en flots de plus en plus pressés. C'est au P. Lejeune et à nous que l'on doit les premiers travaux en cette langue.

A notre mission de Lambaréné, vivaient à ce moment deux nains,

mais de caractère ethnique bien différent. L'un, Ubald Amiéja, de taille fort exiguë, était un nain au sens véritable du mot. Il appartenait à la tribu Nserk, appelé Ashékiani par les tribus de la Côte et Bulu par les Blancs ; l'autre, André Okota, était un véritable Négrille, mais métissé. Sa mère avait été enlevée dans une razzia par un homme de la tribu Adyumba. Cette femme, que j'ai vue bien des fois, avait complètement oublié sa langue, ou du moins le prétendait. Je le crois sans peine, car elle n'avait jamais occasion de la parler. Très craintive au reste, méprisée par les autres femmes, elle se tenait à l'écart et se livrait difficilement. C'est par elle que j'eus mes premiers renseignements sur sa tribu qu'elle n'avait d'ailleurs jamais revue. Son fils ne se distinguait en rien, sauf par la taille, de ses petits camarades. Il ne pouvait donc être intéressant qu'au point de vue ethnographique et comme métis.

Un peu plus tard, bien initié à la langue Fang, nous étions rappelé à Sainte-Marie de Libreville pour nous occuper tout spécialement du ministère chez les Fang et c'est là, sous la haute et savante direction de Mgr Le Roy, alors Vicaire Apostolique du Gabon, que nous pûmes continuer nos études ethnographiques.

La mission de Libreville, qui groupait plusieurs centaines d'enfants, ne comptait qu'un seul Négrille et n'en avait jamais compté, que je sache, d'autre exemplaire.

A quinze kilomètres de Libreville, on nous en signala un dont parle également Mgr Le Roy dans ses *Pygmées*. Mais là encore, nous avions affaire à un métis. Osangé est né d'une femme négrille déjà métissée, et d'un Benga qui avait acheté cette femme aux Fang [1].

Osangé, qui pouvait avoir quarante ans quand nous l'avons connu, mesurait à peine 1 m. 45. Il parlait fort bien le français, ayant été boy çà et là, mais avait à peine connu sa mère et ignorait complètement sa race et sa langue, méprisant d'ailleurs profondément ses congénères. De lui, donc, rien à tirer.

Le chef indigène de la rive gauche de l'estuaire du Gabon, Félix Rapontshyombo avait à son service un petit Négrille d'une douzaine d'années, Noël; il avait été baptisé sous ce nom et appartenait à un clan Négrille de peau claire, car, ainsi que nous le verrons plus loin, on trouve deux types chez les Négrilles, l'un de peau jaune assez claire, l'autre brun tirant sur le noir. Noël était un garçon intelligent, débrouillard et d'humeur assez vagabonde. Lui aussi avait été pris dans une razzia, vendu, revendu, pour tomber enfin entre les mains de Félix Rapontshyombo. Il ignorait tout de sa race, de son pays, de sa langue.

A cette époque, j'eus l'occasion d'aller à notre mission du Fernan Vaz, au sud de Libreville. On m'y présentait deux Négrilles, Thomas Osoria, pur Négrille du type noir, dit Mgr Le Roy qui le vit à cette époque, mais qui plus tard se montra bien comme métissé, et André Mbumba, fils d'une Négrille et d'un père Ishogo [2]. Ces deux enfants

[1] Les Benga sont une tribu apparentée aux Mpongwé. Elle habite la pointe Santa Clara ou Cap Estérias, à l'ouest de Libreville et ne compte plus que quelques centaines d'individus.

[2] Tribu du delta de l'Ogowé, apparentée, mais de loin, aux Mpongwé.

encore, toujours enlevés dans des razzias, ignoraient également leur langue et leur tribu, ne cherchaient nullement à y rentrer.

Comme on le voit, mes renseignements étaient fort incomplets, pour ne pas dire nuls.

De son côté, Mgr Le Roy, et c'était la raison de nos propres études, s'intéressait fort aux Négrilles.

3. Les Pygmées habitant près de Libreville

Chargé du ministère dans un vaste périmètre, toujours en courses apostoliques avec mes catéchistes, je m'informais sans cesse des Négrilles, de leurs villages, où je pourrais les rencontrer. On m'en signalait bien çà et là, mais, à mon grand dépit, ils demeuraient inabordables. Je pus enfin, à mon grand contentement, identifier un de leurs campements, installé sur la rivière Egombiné, au fond de l'estuaire du Gabon. Ce petit groupe, malheureusement déjà assez fortement métissé, vit au milieu des tribus Mpongwé, à quelques dizaines de kilomètres de Libreville, au nombre de tout au plus quarante ou cinquante individus, dans la presqu'île, dite de Denis, du nom du roi Denis qui, après avoir cédé en 1843 son pays à la France, première étape du Congo français actuel, s'était réservé cette partie comme domaine particulier.

Au cours d'une excursion chez les Ebifill, tribu Fang établie sur la côte de l'Océan, faisant suite vers le sud à l'estuaire du Gabon, j'avais entendu parler de ces Négrilles et bien que pour y parvenir, il faille à peine deux jours, telle est, suivant leurs habitudes, leur habileté à se dissimuler et à vivre ignorés, que nul Européen de Libreville n'avait jamais été leur rendre visite, que nul ne les connaissait ni même n'en avait entendu parler, même nos plus vieux missionnaires, vivant pourtant depuis trente ans et plus dans le pays.

Je me rendis à leur village, par un dur sentier de forêt et de collines : à un passage surtout, le spectacle était splendide. Le chemin, large à peine d'un mètre, occupait cependant la crête tout entière d'une haute colline. A droite et à gauche, un ravin à pic, profond de 200 mètres environ, comme on pouvait en juger à la cime des arbres qui atteignaient à peine le tiers des pentes. Au loin, dans un horizon bleuâtre se devinaient les plaines de sable de Denis, miroitant sous le soleil ardent. Plus loin encore et à droite, la mer infinie. Tout près, et tout autour de nous, une mer de verdure, cimes d'arbres pressées les unes contre les autres, moutonnant, se pressant, s'étageant, et toujours et toujours, jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon. Sous nos pieds, en pleine lumière, sans aucun arbuste servant de garde-fou, face au soleil aveuglant, cet étroit sentier de chèvres. A droite, à gauche, cet abîme béant. Çà et là, sur la pente, quelques superbes fougères arborescentes, une délicate Alsophila, de majestueuses Cyathea (*Cyathea canaliculata*), la jolie *Marattia Stanleyana*, et la plus belle et la plus rare de toutes, un Hymonophyllum translucide de la tribu des Fili-

cinées. De leur vol rapide, les foliotocoles [1], tout habillés de vert émeraude, de pourpre, d'or et d'azur, les colibris bleus et rubis, sillonnent et fendent l'air autour de nous, plus petits que les splendides papillons Morpho et Attacus, aux ailes métalliques miroitant sur les calices florifères.

Les noirs qui nous accompagnent, gens blasés d'habitude par l'accoutumance et peu sensibles aux beautés de la nature, étaient frappés et silencieux... Chacun brisa une branche et l'effeuilla, offrande aux génies de la forêt, et la marche reprit.

Vraiment, nos Pygmées étaient bien gardés ; en cet endroit, un homme avec ses flèches eût défié une armée entière !

Lorsque quelques jours plus tard, je revenais à Libreville et annonçais que j'avais logé chez les Pygmées, nul ne voulait me croire.

Un peu plus tard, Mgr Le Roy, qui continuait alors ses savantes études sur les Pygmées, me demandait de le conduire à ce campement, et c'est là que nous rencontrâmes, entre autres Négrilles, ceux qu'il a si bien décrits, les inimitables et désopilants chanteurs et danseurs Ethun-Esura et Mba-Eshole, dont nous parlerons à notre tour en décrivant la vie intellectuelle de nos Pygmées.

Plus d'une fois encore, nous eûmes ainsi la bonne fortune d'accompagner et parfois même de guider Mgr Le Roy dans les campements des Négrilles disséminés au milieu de la forêt gabonaise, surtout aux environs de l'Ogowé, le grand fleuve qui partage presque en deux parties égales l'ancienne Gabonie !

Peu à peu, avec les Négrilles, la connaissance se faisait · j'attrapais, de-ci, de-là, sans qu'ils s'en doutassent, quelques bribes de leur langue. Mais nous étions encore loin de compte !

Bientôt, rappelé à Paris comme supérieur général, Mgr Le Roy nous quittait.

Et les années passèrent...

De plus en plus, nous nous intéressions à cette étrange petite race. Toutefois, dans la périphérie de Libreville, le terrain était peu propice, non plus qu'aux environs du Fernan Vaz et chez les Orungu du Cap Lopez, où nous eûmes alors l'occasion de les observer après Mgr Le Roy. Tous ces Négrilles fortement métissés déjà, parlaient une langue nettement bantu, et empruntée aux tribus environnantes, tantôt en la modifiant quelque peu, tantôt la réduisant au strict nécessaire. A peine quelques traces, quelques mots d'une langue particulière.

4. Les Pygmées de l'Hinterland du Congo Nord

Quelques années après, sur la proposition de M. Guillain, alors Ministre des Colonies françaises, nous étions adjoint à une expédition chargée de reconnaître tout l'hinterland du Congo Nord, de la côte à la Sanga, et de nouer des traités d'alliance avec les chefs de tribus.

[1] *Chrysococcis cupreus* et *smaragdinus*.

Après quelques mois de voyage, nous arrivions dans le massif du Mont Tembo, nœud orographique des plus importants, où quatre fleuves prennent leur source pour se diriger vers le nord, le sud, l'est et l'ouest, le Djah, le Muny, l'Aïna, la Kyé, et autres sous-affluents de moindre importance. Afin de dresser la carte de cette région difficile et d'attendre les ravitaillements qui devaient nous venir de la côte, nous nous établîmes pour longtemps en ce pays.

Depuis quelque temps déjà, nous avions rencontré près de la côte les premiers villages pygmées, signalés jadis par Crampel, retrouvés après nous par le Dr Gravot, mais en nous enfonçant vers l'est nous rencontrâmes d'autres campements dont quelques-uns assez importants.

Auprès du village de Ngoïla, par 2° lat. N. et 12° 30' de long. E., près du village où nous séjournâmes longtemps, un important village négrille nous était signalé. Très difficile d'accès, il était situé, nous disait-on, au milieu d'un bois de palmiers rotang [1] épineux, à peu près inabordable. Les Fang n'y allaient jamais, les Négrilles venaient assez souvent. Un des deux chefs du campement négrille, Léküa (littéralement Ecureuil volant ou Pharanger), avait contracté une petite dette envers le chef du village fang et était insolvable. Un matin, le Fang s'empare par surprise du petit homme, et ne veut pas le relâcher. Plusieurs jours durant, il le tient, carcan au cou, enchaîné dans sa case.On entre alors en pourparlers : pour s'acquitter, le Négrille cédera un petit garçon et une petite fille : il ne sera délivré que contre livraison des enfants. Léküa s'exécute : il ne pouvait d'ailleurs guère faire autrement. Les enfants sont livrés, et Léküa recouvre sa liberté. Ces deux enfants étaient sur le point d'être vendus comme esclaves à une tribu voisine, lorsque j'entre en scène à mon tour. Longs pourparlers, marchandage pénible, mais j'étais bien disposé à ne pas céder. Après bien des paroles, le prix de rachat est enfin convenu : pour les deux enfants, je donnerai un fusil à pierre, d'une valeur de 30 francs, quatre brasses d'étoffe, six hameçons et une pipe en terre. Comme prix, c'est exorbitant ! Je paie, et les enfants me sont donnés.

J'aurais bien voulu les garder avec moi, les instruire, les ramener à la côte, mais le voyage devait durer longtemps encore, et puis, et surtout, une mère les attendait...

Léküa, prévenu, vint dans ma case. Impossible de décrire son étonnement, sa joie, sa reconnaissance quand je lui rendis ses deux enfants, en y ajoutant même quelques menus cadeaux.

Quelques jours après, il me menait dans son village, par des chemins affreux que je me rappellerai longtemps et où jamais je ne serais parvenu à passer sans son aide effective ! Je me souviendrai toujours de certains passages particulièrement difficiles; je ne pouvais plus ni avancer ni reculer. Voyant mon embarras : « Monte sur mon dos, me dit le

[1] *Calamus Rotang*, des Palmiers, ou *Ancystrophyllum secundiflorum*. Les jeunes pousses sont comestibles à l'état cuit. Plus âgées, elles deviennent dures et très amères. Le Rotang donne des cannes très estimées.

petit homme. » Je le regarde, un peu étonné, défiant. « Monte, insiste-t-il ». Je monte : il accroche alors une liane, se hisse, le voilà dans les hautes branches ; cramponné sur le dos du petit homme, je suivis longtemps, fermant souvent les yeux, un chemin aérien, à 40 pieds de haut... Notez que je représentais alors un poids léger, 70 kilos bien accusés.

Au village, l'accueil fut enthousiaste, et j'y retournai souvent. Leur défiance naturelle avait disparu. Les enfants jouaient familièrement avec moi, très gais, explorant mes poches, où j'avais mis un peu de sel, grand régal pour eux qui ne connaissent que la potasse comme condiment salin.

Les hommes m'emmenèrent souvent avec eux à la chasse. Assis à leur foyer, partageant leur nourriture, nous pûmes bientôt converser ensemble, en fang d'abord qu'ils parlaient presque tous, en leur langue bientôt dont ils étaient heureux de m'apprendre les mots. Je les aimai... et ils m'aimèrent.

Parmi nos travailleurs, un chasseur habile, Hexó, (le Bambou), racheté à un chef fang qui le considérait et le traitait en esclave, se plaisait également, le soir venu, lorsque nous étions seuls dans notre case, à venir s'asseoir près de nous, et là, il nous parlait familièrement de sa vie passée, des vicissitudes de son clan sans cesse errant, il nous redisait les légendes antiques que les Anciens content le soir, près du foyer, et sans trop d'hésitation ni de réticences, il répondait à nos questions curieuses, mimait parfois avec une réalité saisissante les exploits des chefs, les grandes chasses auxquelles il avait assisté, les danses ou les cérémonies funèbres dont souvent il avait été un des acteurs, puis, soudain, d'un bond, comme emporté par un élan subit, un souvenir d'autrefois, il se relevait, disparaissait dans les profondeurs de la forêt, et pendant deux, trois et quatre jours, Hexó ne reparaissait pas...

A Léküa, à Hexó, à Ndi, à beaucoup d'autres, nous sommes largement redevables...

5. Les Pygmées de l'Ogowé

Je devais plus tard faire avec les Pygmées connaissance beaucoup plus intime, m'initier davantage encore à leur vie, surtout à leur vie intellectuelle et religieuse.

Les circonstances suivantes m'en donnèrent l'occasion. A cette époque, voici vingt ans déjà environ, à la suite de plusieurs explorations et sur mes demandes réitérées, le Vicaire Apostolique du Gabon, alors Mgr Adam [1], m'avait autorisé à fonder une mission, à mes frais, risques et périls d'ailleurs, en plein pays fang. J'avais choisi, comme centre de cette mission, un magnifique plateau situé près des premières chutes de la Haute Abanga, gros affluent du Haut Ogowé, à trois bonnes journées de pirogue des deux centres de mission les plus voisins, Ndjolé et Lambaréné. Nous étions en pleine forêt vierge, à peu près

[1] Aujourd'hui décédé.

exactement sous le zéro équatorial et à portée de nombreux villages appartenant aux tribus fang ou nsérk.

Chaque jour, de nombreux visiteurs venaient me voir, soit curiosité simple, soit pour m'offrir, contre remboursement bien entendu, bananes, manioc, poisson séché, parfois un peu de venaison. Désireux de me concilier leurs bonnes grâces en ces jours de premier établissement, j'achetais, et cher. Suivant l'habitude constante, les femmes arrivaient, ployant sous le faix. Derrière, les poussant et les surveillant, marchait le maître, l'homme, uniquement chargé de ses armes, couteaux de jet, lance, fusil à pierre. Parmi ces femmes, un jour, j'avise avec stupéfaction une jeune femme, ou plutôt une jeune fille pygmée, que j'identifie au premier regard. Craintive, courbée d'ailleurs sous un poids bien trop lourd pour elle, chargée, je m'en souviens encore, de deux bûches d'ébène, soixante kilos environ, que son maître m'apportait à tout hasard et qu'il lui avait étroitement arrimées autour du corps, elle se tenait cachée derrière les autres.

— Qu'est-ce celle-ci, dis-je à l'homme, un grand Esiwong (tribu fang) du village lointain de Mbolenzork, (littéralement l'Eléphant pourri), à deux jours de là, qu'est-ce celle-ci ?

— Ça, me répond-il, en la poussant brutalement devant moi, c'est une « bête puante » de la forêt. Si tu veux l'acheter, je te la vends, mais, tu sais, ce n'est pas bon à manger, la viande vous empoisonne...

— Tu en as déjà mangé ?

— Bien sûr ! mais ça fait mal au ventre.

Les pourparlers s'engagent : ils sont longs et difficiles ; naturellement, je déprécie la « marchandise », le vendeur veut en tirer le plus gros possible et surtout ne veut pas vendre la marchandise apportée, les deux bûches d'ébène, dont je n'ai nul besoin, sans celle qui les porte. Après de pénibles négociations, dont nous faisons grâce au lecteur, je reste enfin, à mon grand contentement, propriétaire du tout.

Le vendeur prit alors la petite bonne femme par les épaules, la poussa, toujours attachée à ses bûches, dans un coin de ma case, ramassa ses marchandises et s'éloigna en me criant, en riant : « La bête puante est à toi, elle t'appartient ». Et je l'entendais bien ainsi. A peine mes visiteurs éloignés étais-je seul, que je m'approche de la jeune fille ; apeurée, elle se terre dans un coin de la case, ayant grande frayeur d'être découpée et mangée, elle me l'a dit depuis! et puis, ma grande barbe ! Je commence par détacher le fardeau pesant qui lui blesse les épaules : puis, la relevant doucement : « *Ko nga hoho auraü* » (tu n'es pas mon esclave). *Mi andou raü rambiu* (je te reconduirai à ton village). *Ké hoho* (n'aie pas peur) ». Et instinctivement, elle se dresse : « *Sana?* » (Quand ?) et moi de lui répondre : « *Ua* » (Demain).

Rassurée, elle me raconta son histoire, mêlant les mots fang aux mots de sa langue, et dont nous aurons d'ailleurs à parler plus tard.

Quelques jours après, je me mettais en route avec elle. De ce chemin, particulièrement long et pénible, quelques détails importent seuls

au point de vue ethnographique, particulièrement à celui qui nous occupe.

La route était ce que sont toutes ces routes à travers la forêt équatoriale, presque impénétrable là où elle traverse d'anciennes plantations abandonnées, où le sous-bois, qui repousse vigoureux, se presse, se mêle, s'entasse et lutte sans merci pour la vie ! Les lianes courent d'un arbuste à l'autre, rampent à terre, se dressent en un lacis serré, les salsepareilles épineuses vous happent au passage, les terribles herbes coupantes, les Fafule, acérées comme des rasoirs, vous déchirent sans merci, les palmiers rotangs aux longs hameçons recourbés vous accrochent sans lâcher prise ! il faut se glisser entre les troncs, se couler, ramper, sauter, grimper, escalader et se coucher de nouveau. C'est la brousse.

Puis la grande forêt se fait peu à peu plus accueillante ; plus espacés les arbres majestueux : peu à peu, les plus forts ont écrasé les plus faibles, et sous les frondaisons épaisses, impénétrables au soleil, où règne une ombre perpétuelle, une lourdeur intense et chaude. Devant moi, infatigable, me frayant sans cesse le chemin, court ma petite bonne femme.

Et il en va ainsi six heures durant ! Un peu de repos, puis la marche reprend. Et devant un marais comme on en rencontre souvent dans cette région, marais qui n'ont rien de commun avec nos marais de France, nous voici, soudain, arrêtés. Car, figurez-vous, tout d'un coup, la forêt, cessant brusquement. Ciel ouvert, irradié de soleil ardent, de la pénombre à la pleine lumière. Mais baignant dans une eau noire, dont on ne saurait deviner la profondeur, eau sombre ou glauque, aux tons irisés, sans reflets, des palmiers épineux dont le stipe hérissé de branches mortes se dresse en îlots rapprochés, mêlant leurs frondaisons verdoyantes et robustes, aux épines acérées. Dans ces eaux toujours immobiles, poissonneuses, aiment vivre de nombreux crocodiles. Mais avec une agilité singulière, déconcertante, mon petit guide s'élance de palmier en palmier, tantôt en équilibre sur une branche, tantôt accrochée à un stipe rugueux. Elle va, souple, sans arrêt, sans hésitation. Mais, bientôt, voyant que je ne la suis pas, elle revient, me tend la main : « Combien de chemin encore ? » lui dis-je.

« Deux heures à peine, me fait-elle comprendre, la moitié d'un matin, jusqu'au soleil, là », et son index pointe 9 heures !

Pour des Pygmées ou des singes, le chemin est facile. Pour tout autre être, absolument impossible. Je le lui fais comprendre. « Alors, attends. »

Et elle repart, vive, prompte. Reviendra-t-elle ? Et si non, sans boussole, comment, jamais, retrouverai-je ma route ? J'attends, j'attendis longtemps !...

Anxieux, inquiet...

Et soudain, à mes côtés, ont surgi une foule de petits êtres. Sans que je les aie entendus venir, ils sont près de moi. Mais ils savent que

c'est un ami, et ils me font fête ! Un radeau d'ambacht [1], en bois aussi léger que le liège, a été amené. Je m'y installe : au travers des palmiers, par mille circuits, on le pousse, on l'oriente, un Pygmée est à l'avant, un autre à l'arrière : deux heures de navigation, si on peut l'appeler navigation, et me voici enfin au village, dont les huttes minuscules et primitives sont établies sur une sorte d'île, en plein milieu du marais, absolument à l'abri de tout ennemi, de toute attaque. Admirablement reçu, je passai là trois jours... Soit dit en passant, jamais peut-être en mes longues années d'Afrique, je ne vis autant de moustiques, oncques ne fut si cruellement piqué. Nul de mes hôtes ne paraissait en souffrir, même s'en apercevoir ! Nous y reviendrons.

Mon but n'est pas ici, en ce moment, de décrire le village, les mœurs, les habitants. Ils étaient là à peu près une centaine. Nous avons voulu simplement indiquer la difficulté de trouver ces villages pygmées, tous aussi bien dissimulés au plus profond de la forêt ou de marais, tous aussi inabordables !

6. Au milieu des Pygmées

A partir de ce jour, entre la mission commençante et le village pygmée, les relations furent fréquentes et cordiales. Elles devaient le devenir plus encore à la suite d'un événement qui me fit l'ami très grand de la tribu.

Plusieurs fois, j'avais accompagné les petits hommes à la chasse. Débûcheurs incomparables, au courant de tous les us et coutumes des habitants de la forêt, il est impossible de trouver meilleurs auxiliaires.

Un jour, mon ami, Ti-háx [2], le chef du village pygmée, vint me trouver : « J'ai vu des éléphants dans la forêt, me dit-il, mes guerriers les suivent à la trace. Prends ton fusil, viens et tue-les ! à nous la viande, à toi les défenses. » La proposition était des plus tentantes : je fus aussitôt debout ; quelques minutes après, nous étions en route. A travers les fondrières où l'on enfonce jusqu'au ventre, la forêt impénétrable, où les éléphants courbent et brisent, sous leur poids, jeunes arbres, palmiers élancés, fougères arborescentes de 3 à 4 mètres de haut, la poursuite fut longue et pénible. Ce que sont ces chasses à l'éléphant, et comment les pratiquent les Pygmées, nous le dirons plus tard en parlant de leur vie familiale. Après dix heures de chasse ininterrompue, deux éléphants étaient enfin tombés sous nos coups, un troisième, encerclé, touché de plusieurs balles, à bout de forces, était acculé dans une clairière où il barrissait désespérément, sentant sa fin prochaine. Et cette prescience, tous ceux qui, comme nous, ont vu un éléphant sur ses boulets, en peuvent témoigner hautement. L'entourant de tous côtés, les petits hommes accablaient le monstre de leurs pointes acérées. Et c'était en vérité une bête superbe, déjà centenaire, dont les magnifiques défenses mesuraient près d'un mètre soixante-dix.

[1] *Smithonia Thonneri.*
[2] *Ti-háx* (Celui qui n'a pas peur, le grand Brave).

Soudain, pure bravade et bravoure insensée, Ti-háx se détache du groupe des chasseurs dissimulés dans les hautes lianes, et d'où ils tirent à coup sûr. Il descend dans la clairière, se glisse, intrépide, sous le ventre de l'animal aux abois. D'une main singulièrement sûre, il brandit sa lance au long fer acéré, et l'enfonce, profonde, tout entière, dans le ventre de l'animal. Puis, preste, avec son agilité coutumière, il s'enfuit, mais, par une singulière fatalité, son pied se prend dans une racine qui fait arc de cercle : l'éléphant s'est retourné; fou de rage, sa trompe s'abat, saisit Ti-háx par le milieu du corps : un barrissement sauvage, de furieuse colère et de douleur, un cri suprême d'agonie et d'appel. Ti-háx est enlevé à quinze pieds en l'air, une seconde encore, et l'éléphant va le rejeter à terre rudement meurtri, et le broyer sous son large pied, le piétiner, en faire une bouillie sanglante et informe. Mais à ce moment précis, ayant heureusement conservé tout mon sang-froid, j'épaule mon fusil en un geste rapide comme l'éclair, le coup part, et l'éléphant s'écroule comme une masse. Ma balle avait frappé l'animal à l'œil, presque le seul point vulnérable, pénétré dans la cervelle, causé la mort presque immédiate. Quelques convulsions suprêmes, derniers spasmes d'agonie, et ce fut tout. L'étreinte mortelle de la trompe s'était desserrée : à côté de l'énorme cadavre, Ti-háx, que nous croyions tous bien mort également, gisait... Mais, bientôt, sous nos soins affectueux, il reprenait ses sens. Comme c'était son droit, il voulut couper lui-même la trompe et la queue de celui qui avait bien failli devenir son vainqueur et put même rentrer de son pied au village, tout moulu, courbaturé et claudicant : on l'eût été à moins ! Le lendemain, nous mangions ensemble la trompe de l'éléphant cuite à l'étouffée durant de longues heures, et elle était délicieuse. Il tint à m'offrir, en souvenir de cette journée, la queue de l'éléphant, que je possède d'ailleurs encore, mais sa reconnaissance ne s'arrêta pas là, à bien loin près !

Tout d'abord, il voulut absolument que je devinsse son frère de sang, et comme nous aurons occasion de le dire, la cérémonie fut belle, mais peu compliquée. De plus, il tint à ce que je lui fusse plus étroitement uni et m'offrit en mariage sa fille, *Li-Ssi*, Plume de Colibri.

Les Pygmées ne manquent pas de poésie et savent rendre hommage à la beauté. Li-Ssi ! Je n'en dirais pas autant de ma future belle-mère, Rômé [1], dont le moins que je puisse affirmer est qu'elle avait depuis longtemps cessé d'être jolie, si tant est qu'elle l'eût jamais été, *adhuc sub judice lis est.*

Elle était vraiment fort gentille, cette petite Pygmée, Li-Ssi, et pour ne point désobliger mon ami Ti-háx, j'acceptai... pour plus tard. Sa fille, en effet, n'avait encore que six ans ! J'avais tout le temps de faire comprendre à mon futur beau-père que d'abord les Blancs ne se mariaient pas si tôt, et puis, et surtout, que les missionnaires, dont j'étais, ne se donnaient qu'au bon Dieu !

Mais, de ce jour, Ti-háx fut mon ami inébranlable. Et c'est de lui, par lui, de ses guerriers, des guerriers des clans voisins avec lesquels

[1] Nom d'un poisson d'eau douce rempli d'arêtes, sorte d'épinoche.

je fus mis en relations que j'appris à peu près tout ce que je sais et puis dire des Pygmées. Parlant à peu près couramment leur langue, la comprenant, je les interrogeais moi-même et non au moyen d'interprètes qui, si souvent, presque toujours, dénaturent étrangement, transforment à leur gré ou même inventent leurs réponses et leurs traditions de toute pièce !

Et cela, j'ai pu le constater maintes fois !

Comment j'ai été mis en relation avec les Pygmées du Centre Africain, quels furent nos premiers rapports, c'est ce que je viens de dire brièvement. Peut-être, mieux que beaucoup d'autres, me sera-t-il permis d'en parler pertinemment. Ils sont assez rares, je crois, ceux qui ont l'avantage de parler leur langue, mieux encore d'être leur ami, leur allié, leur frère de sang, et un peu plus : « presque » leur gendre !

CHAPITRE II

L'Habitat et les Clans Négrilles en Gabonie

1. La situation des villages des Pygmées. — 2. Les clans des Négrilles. — 3. La symbiose des Négrilles avec les tribus nègres.

Quel est l'habitat et quels sont les clans négrilles en Gabonie ? Rien, au premier abord, ne semble plus facile que de répondre à cette question. Lorsqu'on va au fond des choses, et qu'il est question de Négrilles, il en est tout autrement.

1. La situation des villages Pygmées

Ne voit pas les Négrilles qui veut, ne les trouve pas qui le désire. Ainsi le raconte Lloyd [1] :

Then the Pygmy chief told me that he knew long.ago of my coming, and I asked him : " How ? " He said that several days ago he saw me. " Saw me? " I said, " when did you see me "? " I have seen you in the forest, for six days ". " But I did not see you ", I said, and then he laughed most heartily and said, No. I could not see him, but he saw me. Upon further inquiries " I found that a large party of the little creatures had been watching our every movement all through the forest, while we were in the most blissful ignorance of the fact. At every camp, they had hovered about us, peering at us through the thicket as we passed.

Et un peu plus loin :

I asked these little people to take me to one of their encampments, but they said they could not do so, that they never liked strangers to see where they lived.

C'est, en effet, pour ma part ce que j'ai toujours vu ! Seul, le chef

[1] *In Dwarf Land and Cannibal Country*, by A. B. Lloyd, London, T. Fisher Unwin, pp. 320 and sq.

que j'avais sauvé, m'introduit familièrement dans son village, et par lui, je fus admis en d'autres clans, mais dans les villages où n'habitent que des Pygmées, il est toujours difficile de pénétrer. On n'y arrive d'ordinaire que par hasard, au cours d'un voyage en forêt, par des sentiers déserts et abandonnés.

Tandis que les villages de toutes les tribus sont en effet situés généralement le long des cours d'eau ou des routes fréquentées et reliés entre eux par de nombreux sentiers, les villages négrilles sont placés à l'écart, en pleine forêt, loin de toute communication ; leurs habitants ne désirent nullement se faire connaître, et dès que leur retraite est découverte, ils s'empressent de décamper, emportant avec eux sur leur dos armes et bagages.

Omnia mea mecum porto.

Ces philosophes de la nature vont construire ailleurs un nouveau village aussi primitif que le premier.

A l'heure actuelle et tout au moins à notre connaissance, quatorze groupements négrilles, comptant chacun de un à dix villages au plus, occupent présentement la Gabonie.

2. Les clans des Négrilles

Ces clans, répétons-le, se dénomment suivant les tribus près desquelles ils vivent :

Akõa	Ba-binga	Batenga	Bamoko ou Bako
Abongo	Badziri	Barimba	Békü
Okõa	Bakolo	Béngyel	Guléboko
Ajongo	Bayaka	Bénkwél	

Un petit groupe d'*Akõa*, déjà métissés, vivent avec les Mpongwé, assez près de Libreville, au fond de l'estuaire du Gabon dans la presqu'île dite de Denis.

On retrouve également un groupe d'*Akõa* chez les Orungu qui habitent auprès du Cap Lopez, tribu qui constitue une branche de la grande famille Mpongwé. L'amiral Fleuriot de Langle, dans ses *Croisières à la côte d'Afrique* [1] eut jadis occasion de rencontrer un Négrille de cette région.

Sur les bords de la Rhambwé, rivière qui, se jetant dans le Como, en fait le principal affluent de l'estuaire du Gabon, vit un groupe d'*Akõa*, connu sous le nom de *Moko*, *Bako* ou *Bamoko*. Ils ont là quelques petits villages, et vivent, les uns près des Fang Bétsi, les autres près des Bulu ou Bésèk, avec lesquels ils font très bon ménage.

Si de l'estuaire du Gabon nous remontons ver le Nord, nous trouvons dans le massif montagneux que la Mondah sépare du Muny, dans une région très difficile où les marais alternent avec les forêts de palmiers, une autre fraction des Négrilles, désignés par leurs voisins les Benga sous le nom d'*Ajongo*, ou gens à la grosse tête, vivant d'ailleurs très isolés, et sous la protection de quelques chefs Bulu.

[1] Hachette, édit. Voir également *Tour du Monde*, 1874.

Un peu plus haut, vers l'intérieur, entre le Ntemboni et la Mandjanyé et relié aux *Moko*, un nouveau groupe de Négrilles assez important.

Plus haut encore, après avoir dépassé le Wole qui vient tomber dans l'Atlantique à Bénito, dans les Monts de Cristal, au milieu des populations Mékurk du groupe Osyeba, une série de petits villages où ils habitent à l'écart. On les désigne sous le nom de *Béngièl*.

Sous la même latitude, mais en s'avançant davantage dans l'intérieur du pays, aujourd'hui Guinée espagnole, ou territoire du Muny, nouveau groupe négrille attaché à la fortune des Fang du groupe fong' et désigné par eux sous le nom de *Bénkwél*.

Plus loin encore, vers les sources de l'Aïna, affluent de l'Ogowé, sur les rives du Djah qui se dirige au contraire vers l'intérieur et vient alimenter le grand affluent du Congo, l'Oubanghi, sous le nom de Ngoko, dans un territoire marécageux, spongieux plutôt, composé de marais, de plaines immenses couvertes de grands roseaux où se cachent des troupeaux d'éléphants, et d'épaisses forêts, un groupe de Négrilles plus homogènes que les précédents. Crampel en a vu quelques-uns dans ces parages où nous les avons retrouvés, vivant près des Fang Bétsi, qui les nomment *Bé-kü*, les Nains.

Plus loin encore, se rapprochant de l'Oubanghi, chez les Dzèm, un nouveau groupe important, comprenant une dizaine de villages et peut-être beaucoup plus, nommés par les Dzèm : *Guléboko*, gens au gros crâne. Nous les avons également visités.

De là, si nous redescendons le long de l'Aïna, vers l'Ogowé, nous retrouverons ici et là quelques villages négrilles, vivant au milieu des Fang sous le nom de *Békü*, entre la Kun ou Okano et l'Abanga, et se reliant aux Bamoko, dont ils parlent souvent, et avec lesquels ils s'allient parfois. En remontant l'Ogowé, Marche, Mgr Le Roy et d'autres ont signalé leur présence au delà de Ndjolé, rares d'abord chez les Fang, plus nombreux chez les Bakota et Shaké.

Sur les affluents de gauche de l'Ogowé, chez les Mitshogo et les Eshira, on retrouve, disséminés autour de la Ngunyé et de ses hauts affluents, les Négrilles *Abango*, signalés depuis longtemps par Du Chaillu.

M. de Brazza les a également vus sur les bords de la Likwalla, affluent du Congo, reliés ainsi à ceux de la grande forêt du Nord et aux Guléboko des Dzèm.

De là, ou de la Ngunyé, revenant vers la côte par les Apindji, et le Rhambwé Nkomi, nous retrouverons nos petits hommes chez les Nkomi du Fernan-Vaz ; quelques-uns d'entre eux ont même étudié à la mission catholique de Sainte-Anne, établie dans cette peuplade, où on a pu les observer, et où je les ai vus moi-même, pas plus sots que bien d'autres, pas plus intelligents que beaucoup : *In medio stat virtus*.

Et ainsi se termine notre revue de la Gabonie des clans négrilles et de leur habitat.

Soit en tout, beaucoup plus peut-être que beaucoup ne l'auront

soupçonné, même parmi les anciens coloniaux, quatorze clans négrilles, de quatre-vingts à cent villages environ, un peu plus, un peu moins, une population totale qui certainement n'atteint pas dix mille individus pour ceux de race pure, et nous paraît plutôt osciller entre trois et six mille, autant du moins qu'on peut en juger avec une population à la fois aussi habile à se dissimuler et aussi désireuse de fuir tout contact étranger quel qu'il soit.

3. La Symbiose des Négrilles avec des tribus nègres

Les Pygmées dont nous nous occupons présentement [1] sont cantonnés dans une aire de terrain assez considérable comprise entre les 10° et 14° de longitude est et le 1er et 4° de latitude nord. Dans ce pays qui équivaut à un rectangle de 450 km. de long sur 350 de large, soit 160.000 km² environ (soit cinq fois la Belgique, ou un peu moins du tiers de la France), on trouverait difficilement, autant du moins que j'ai pu m'en assurer, plus de 150 villages négrilles. Encore, chaque village ne comprend-il guère qu'une famille rangée sous l'autorité d'un seul chef, le père du clan, généralement de 30 à 35 individus mâles, parfois un peu plus, souvent moins, et d'un nombre un peu plus considérable de femmes, le Négrille n'étant peut-être monogame que par nécessité.

Nos Pygmées de la région nord-congolaise vivent en général, comme nous l'avons dit et l'étudierons plus tard, près d'une tribu bantoue, qui leur assure une certaine protection et avec laquelle ils échangent le gibier qu'ils tuent à la chasse pour les bananes, manioc et fruits cultivés dont ils ne s'occupent nulle part, sauf pour les piller à l'occasion. Ajoutons enfin que le pays où ils résident est fort peuplé par d'autres races, bien que ce soit uniquement la grande forêt équatoriale, avec ses arbres sans fin, la grande forêt sans plaines, sans même aucune clairière, sans éclaircies, sauf quelques sommets dénudés de montagnes.

Deux groupes principaux ethniques vivent dans l'aire des Négrilles. A l'ouest et au sud, les Fang du rameau Bétsi, entre autres les tribus Esisis, Esingi, Esakora, Yemvi, Yemzé et Yemvul [2]. Au nord, les Fang Bétsi sont remplacés par les Békwé, tribu du rameau Maké ou Mèké. Enfin, à l'est, la tribu Fang a disparu, pour être remplacée par la tribu Dzèm d'abord, puis la tribu Dzandzama, dont la langue et les coutumes forment l'anneau intermédiaire entre les Fang, les Bakété et les Bésèk, ces derniers déjà plus éloignés.

La tribu Dzèm comprend cinquante mille individus au plus ; la

[1] On retrouve les Pygmées au Congo belge, au nombre, paraît-il, d'une vingtaine de mille, d'après les indications toutes récentes faites par le R. P. Schébesta, qui a séjourné parmi eux presque deux ans.

[2] Chez les Fang, les tribus en Ye désignent les premières subdivisions des rameaux principaux, Bétsi, Méké, Fong (du mot *Ye*, vallée).

Les tribus en Ye se subdivisent en Esi (*Esa*, père) dans le rameau bétsi, ébi (*ébi*, père) dans les autres rameaux.

tribu Dzandzama est un peu moins nombreuse, telles du moins que nous avons pu les recenser.

Plus haut, vers le Cameroun, on rencontre également chez les Nsèk, puis dans la Haute Sangha, des clans négrilles se reliant à ceux que Schweinfurth a rencontrés chez les Mombuttu, à ceux qui sont émigrés dans le Congo Belge et jusque dans le Sud-africain ou qui en furent les anciens autochtones [1]

[1] Les Batua ou Pygmées sont dispersés dans toute la forêt équatoriale, du Kasaï jusqu'au Tanganika et du Katanga jusqu'à l'Uele. Leurs noms varient suivant les régions. Les *Bafoto* de la région comprise entre le Lopori et le fleuve Congo, les *Aka* du haut Bomokandi, les *Batembo* du lac Moero, les *Basua* du lac Lindi, les *Batua* de la Busira, du lac Tumba, du lac Léopold II, du Sankuru, de la Lukuga, de la Luama, les *Bafete* du Lomani inférieur, les *Efeh* du Népoko supérieur, les *Batambo* du Kasaï, les *Mato* de la haute Lukene, les *Atikitiki* du bassin du Bomokandi et de l'Aruwimi ; les Wambuti de l'Ituri sont également des Pygmées.

CHAPITRE III

Taille, Couleur, Odeur des Négrilles

1. Généralités. — 2. Mythe sur l'origine de la petite taille des Pygmées. — 3. Mensurations de la taille des Pygmées. — 4. Les deux types de couleur. — 5. Ancienneté plus haute du type jaune. — 6. L'odeur caractéristique du Pygmée. — 7. Cause de l'odeur des Pygmées.

1. Généralités

En définitive, qu'est-ce donc qu'un Pygmée ? La demande est précise, et, dans une étude sur ce peuple, semblerait bien au premier abord être la première à résoudre.

Nous y sommes arrivés. Jusqu'ici, en effet, de même que pour une place forte assiégée à conquérir, mais qui se défend âprement, et nous avons vu combien le Pygmée s'entend à mettre soigneusement, jalousement, à l'abri, sa vie tout entière, jusqu'ici nous n'avons effectué que les travaux d'approche.

Demande précise. Mais la réponse ? Supposons que l'on interroge en effet un de nos lecteurs : Qu'est-ce qu'un Français ? — Un habitant de la France — c'est évident, mais réponse combien peu satisfaisante, qui ne nous apprend en somme que son origine ou son habitat, mais nous laisse tout ignorer de lui, de son être physique ou moral, intellectuel, religieux, ou social. Combien ne faudra-t-il pas de longs développements pour nous apprendre ce qui en fait un être profondément différent d'un Anglo-Saxon, d'un Allemand, d'un Slave, d'un Italien. Et à cette question : Qu'est-ce qu'un Pygmée ? Nous ne pouvons même pas répondre : C'est un habitant de telle ou telle partie du monde, bien déterminée, et où il constitue la race unique ou prépondérante. Eternel errant, sans cesse poursuivi, sans cesse chassé et refoulé, il n'a pas de patrie !

Geoffroy Saint-Hilaire définit le Pygmée (*Histoire Générale des anomalies chez l'homme et les animaux*) : « Un être chez lequel toutes les parties du corps ont subi une diminution générale et dont la taille se trouve ainsi de beaucoup inférieure à la taille moyenne de son espèce

et de sa race. » Cette définition est celle du « nain », mais nullement celle du Pygmée.

Donc, de nouveau, qu'est-ce qu'un Pygmée ? A demande précise, réponse claire et précise. Rien de plus juste ! Mais, précisément, rien de plus difficile que de répondre à cette question, tant les auteurs qui les ont étudiés, les voyageurs qui les ont vus, émettent d'opinions contradictoires. La suite de cette étude le montrera amplement. Les seuls points sur lesquels on est d'accord sont ceux-ci : « La race Pygmée est de stature au-dessous de la moyenne des races blanches, noires ou jaunes. La peau n'est ni blanche, ni noire, ni jaune, mais varie du rouge au brun clair, du jaune à l'olivâtre, plus ordinairement de teinte chocolat, du ton le plus clair au ton le plus foncé. Le Pygmée n'est certainement pas un Blanc, encore moins un Jaune, non plus un Noir. Il habite au plus profond des forêts et son existence est, jusqu'ici, des plus rudimentaire.

Dans un chapitre spécial et très documenté de son ouvrage, Mgr Le Roy a traité amplement des *Caractères physiques des Négrilles.* Y renvoyant nos lecteurs pour tous les traits essentiels, nous n'examinerons successivement chaque point que pour y ajouter nos propres observations et celles de ceux qui depuis Mgr Le Roy ont eu occasion d'étudier les Pygmées, en tant que ces observations confirment ou controuvent parfois celles de l'éminent écrivain [1].

2. Mythe sur l'origine de la petite taille des Pygmées

Mettre en première ligne l'étude de leur taille est chose essentielle. Elle constitue en effet le caractère principal et distinctif des Pygmées et en tout cas le plus apparent. Mais à quel minimum de taille et à quel maximum faut-il s'arrêter ? ou mieux encore leur reconnaître ? Les chiffres les plus fantaisistes ont été donnés. Il faut de toute évidence rejeter d'abord les chiffres de la légende, les nains de l'antiquité ou des petits hommes de Lilliput dont la taille ne dépassait pas la hauteur d'une coudée ou même d'un petit doigt !

Au lieu d'interroger les savants, si on s'adressait aux intéressés eux-mêmes ! Ne vaudrait-il pas mieux, comme nous l'avons fait, interroger les Négrilles eux-mêmes et leurs traditions ?

Et les petits hommes de la forêt m'ont répondu. Assis près d'eux au milieu des cases rondes, abris précaires à peine ébauchés, sous le couvert des grands dragonniers [2] de la forêt sombre, le soir, à l'heure des longues causeries, ils m'ont répondu.

[1] Généralement, la tête est trop grosse, le cou trop petit, les épaules trop étroites, les bras trop longs, la poitrine trop plate, le ventre trop développé, le tronc trop fort sur des jambes trop courtes (Mgr Le Roy, *Les Négrilles*). Ce portrait est évidemment trop poussé à la caricature et avec tout le respect que je dois à l'auteur, écrit avec trop d'esprit et d'humour pour être vrai. Certains de ces traits sont très controuvés, pour ne pas dire plus.

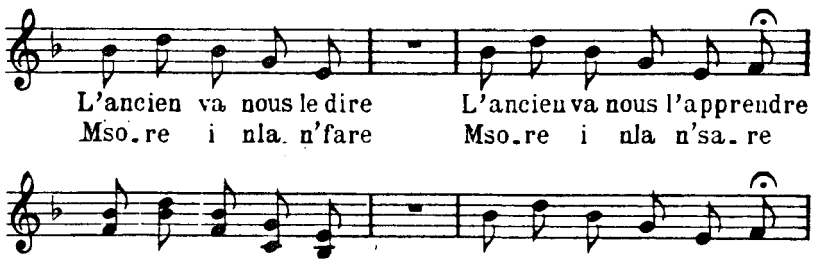
[2] Les Pygmées aiment beaucoup se réfugier entre les contreforts puissants de différents Bombax, qui leur assurent un abri précaire et facile à

En fumant l'âcre tabac indigène dans les longs stipes de palmier, les anciens m'ont raconté la *Légende des Aïeux*, ce que nous pourrions appeler à juste titre et que nous retrouverons plus d'une fois : « *La Geste* de ceux qui ont passé. » *Akko Krahmdri.*

« Nous autres, les Akwa, nous autres, nous sommes petits, petits, nous sommes petits entre les petits. Mais nous sommes les « Hommes », les maîtres du temps, les maîtres de la terre, les maîtres de tout. Ceux qui ne veulent pas le croire, que *Tox* [1] les écrase et leur ferme les portes de *Dan* [2].

» Nous sommes petits, entre les petits. Pourquoi cela ? Parce que nos pères, les premiers de tous, ceux qui étaient avant nous, étaient ainsi et bien des soleils ont lui, et bien des lunes ont brillé depuis ce temps. Combien ? nul ne saurait les compter ! Un, deux, trois, et encore un, deux, trois, et longtemps, longtemps : une tête serait fatiguée à les compter. Nos pères, les premiers, l'ont voulu ainsi et Khmvum [3] a écouté leur demande et ceci, je vais vous le dire » ·

ACCORD DE HARPE :



LE CHŒUR : *L'ancien va nous le dire. L'ancien va nous l'apprendre.*

« Nous sommes petits, tout petits, pour mieux nous cacher dans l'ombre des grands bois, collés aux troncs énormes. Comme la chauve-souris qui craint le jour et chérit la nuit, l'Akwa est petit, petit. Qui l'a vu dans l'ombre, qui l'a vu dans la nuit ? Ecoute : sa flèche part de l'arc que tu n'as pas aperçu, sa flèche passe, elle a passé, sa flèche vole, elle a volé, sa flèche frappe, elle a frappé, elle a tué. Ecoute ! A peine as-tu entendu « pfuit » que déjà tu as franchi le passage [4], la nuit s'est

agrandir, le bois étant très mou, très facile à tailler, tels le *Bombax Buonopozenze* (P. de Beauvois), *Ceiba pentandra* (L.) ou *Eriodendron anfractuosum* (D. C.), vulg. fromager, hauteur 30 à 40 m., *Durio Zibethinus* (L.), ou espèce voisine des Malvacées. Les Négrilles mangent les feuilles et les graines des deux premiers, *di* et *di-to*, riches en mucilage et utilisent comme vomitif l'écorce de la racine. Le troisième donne un excellent fruit avec ses graines entourées d'une pulpe charnue (*di-ha*).

[1] *Tox*, l'Esprit qui fait naître les ouragans et souffle les tornades.

[2] *Dan*, la caverne immense où sont renfermés pour un temps les esprits des morts.

[3] *Khmvum*, le Dieu créateur.

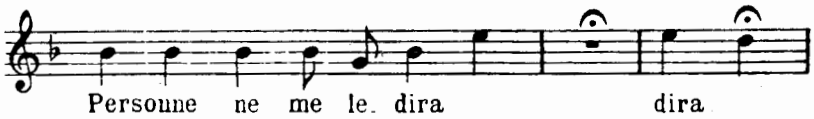
[4] Le passage de la vie à la mort, c'est-à-dire tu es mort.

appesantie sur ton œil. Ecoute ! « pfuit » ton pied est lourd, lourde est ta main, ton corps est froid et ton cœur est glacé. Tu vois les choses de l'autre côté [1].

» L'Akwa est petit, petit, mais il est fort, il est le maître et c'est un homme. Vous autres, écoutez. »

Et de nouveau la petite, toute petite harpe akwa crisse et chante, cigale de la forêt.

Accord de harpe :



Le chœur :

Ecoutez, l'ancien va nous le dire. Ecoutez.
Ce que m'ont dit les anciens, ceux qui avant vous, avant moi, avant nous, ont passé, ont vécu, ont aimé, ont souffert, ceux qui sont maintenant heureux, où, dites-le nous, esprits de la forêt.
Esprits qui êtes là, dites-le nous, vous qui savez,
Mais jamais vous ne voulez le dire... !

Et le petit homme s'arrêta un moment, cependant que ses doigts erraient machinalement sur la harpe minuscule, notes répétées, toujours les mêmes, presque monocordes, chant triste et grêle, triste de la longue interrogation répétée depuis des siècles, réclamée aux génies de la forêt, aux esprits des eaux, interrogation sans réponse, esprits toujours muets, depuis que les siècles passent et que se succèdent, lentement, les millénaires.

« En ce temps-là donc, reprit le petit homme, temps si loin que personne ne sait plus quand et ne l'a jamais su, ni mon père, ni le père de mon père, ni ceux d'avant, en ce temps-là si loin que personne ne sait plus, le Créateur avait pris dans sa main un peu de terre, et il la pétrissait, la mouillant de sa salive pour la rendre plus souple. Au bord de la rivière, il avait pris de la terre rouge, au bord du ruisseau la terre blanche avec laquelle, parfois, les femmes font leurs pots, dans la forêt, il avait pris la terre noire et grasse, la terre riche qui fait pousser les bananiers et donne le manioc succulent et gros.

» Il avait pris de la terre rouge, il avait pris de la terre blanche, il avait pris de la terre noire. Il la mouillait de sa salive, et il en fit de petites statues, toutes petites, à peine hautes comme une banane et encore une banane pas bien grosse. Combien il en fit, je pourrais vous l'indiquer, mais les anciens ne me l'ont pas dit. Combien il en fit, je n'en sais rien et personne ne me le dira.

[1] De l'autre côté de la vie actuelle, l'autre vie.

CHŒUR :

» Et il dit à la première : Dresse-toi debout ! Et elle se dressa debout. Et il dit à la deuxième : Dresse-toi debout ! Et elle se dressa. Et ainsi fit-il avec toutes les autres. »

Nous faisons grâce au lecteur d'une de ces longues énumérations habituelles aux conteurs indigènes et qui permettent à l'auditoire de suspendre leur attention, de se reposer, d'échanger quelques mots, attiser le feu et rallumer leur pipe.

« Quand toutes les petites statuettes furent debout, chacune à sa place, chacune là où le Créateur l'avait déposée : « Marche », dit-il à la première en la poussant du doigt. Et la première statue marche. « Marche », dit-il à la seconde, en la poussant du doigt, et la deuxième statue marcha. « Marche », dit-il à la troisième...

» Et quand toutes les petites statues marchèrent, le Créateur leur dit : « Désormais, vous vivrez. Vivez et grandissez... »

» Et chacune se met à grandir, grandir ! La première dépassait la cime des plus grands arbres, elle en dépassait le haut. Puis la seconde grandissait, grandissait... mais elle ne grandit pas autant que la première, et la troisième pas autant que la seconde, et ainsi de toutes, successivement, l'une après l'autre. Et quand ce fut le tour du dernier essai, il demeura petit, tout petit, le plus petit de tous, et il se mit à pleurer et à regretter.

» — Pourquoi pleures-tu ? lui dit le Créateur !

» — Parce que je suis tout petit, le plus petit.

» — Réjouis-toi au contraire, et sois content dans ton cœur, car c'est toi le chef, le maître.

» Et le petit homme n'était pas convaincu.

» — Quand les autres te feront la guerre et ne voudront pas t'écouter, prends ton arc et frappe, ils ne pourront échapper à tes coups. Et s'ils veulent te frapper, où pourraient-ils te saisir ? Toi, le plus petit, tu es leur maître, tu monteras sur les épaules, et ils te porteront, et tu seras le plus grand... »

Nous retrouverons cette légende en parlant de la vie intellectuelle des Pygmées. Aussi, laissant pour le moment ses longs développements, et les aventures entre géants et pygmées, où les premiers sont toujours vaincus, arrivons à la fin, au moment où le Créateur, distribuant ses dons, a commencé par la première créature, le géant, qui a choisi naturellement la force.

— Que veux-tu, dit-il enfin au dernier, au petit homme. Il ne me reste pas grand'chose, mais... si tu sais bien...

Et comme le petit homme ne répondait rien : « Je te donne donc la ruse, et tu seras le plus rusé. Je te donne d'être agile. Je te donne tous les fruits de la forêt, tous les fruits des récoltes, tous les animaux qui marchent, et qui courent et qui volent. Je te les donne tous, et jamais la faim n'entrera dans ton ventre. Et dans la forêt, et partout, tu seras libre.

» Tu seras libre. Tu seras le tout petit, tu te cacheras dans la forêt,

et la forêt te cachera. Tu auras les arbres pour abri, et les arbres seront ton abri. Tu seras le tout petit, mais tu seras libre et heureux. Tu seras le maître du sol, le maître de la terre. Et maintenant, vous tous, allez.

» Et ils allèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, l'un en avant, l'autre en arrière. Et le Créateur, lui aussi, s'en alla. Il s'en alla !

» Et depuis ce temps, petits sont restés les Akwa. »

ACCORD DE HARPE.

Et petits, et libres sont restés les Akwa, le peuple maître de la forêt. Akka Ndarx, akka ntarx.

3. Mensuration de la taille des Pygmées

Depuis Mgr Le Roy, et toujours pour le même groupe de Négrilles brun-noir, une série de mensurations, très bien menées par des observateurs de mérite, ont donné les mensurations suivantes.

Wolff avec 49 mensurations, 1 m. 40 à 1,44. Dans une autre région, chez les Watwa qui habitent près des Bakuba, 1,30 à 1,35, Seidel, avec 50 observations, de 1,35 à 1,44, Wissmann avec 40 observations, 1,40 environ, Von François 1,40 pour les hommes, 1,30 pour les femmes ; il a mesuré surtout les Négrilles du confluent de l'Oubanghi avec le Congo. Starr 1,51 pour 15 hommes et 1,49 pour 3 femmes. Glénat, et le capitaine Lebègue donnent 1,45-1,50 pour les Négrilles du bassin du Niari (métissés).

Dans le second groupe, Négrilles à peau tirant sur le jaune, ces chiffres sont notablement inférieurs. Ainsi Fleuriot de Langle donne une moyenne de 0,98, Barrow chez les Pygmées connus de leurs voisins sous le nom de San 1,14, Stanley pour ceux qu'il a rencontrés dans l'Ituri 1,15 à 1,30 maximum ; beaucoup plus récemment, Verner qui a mensuré dans le Haut Kassai 50 hommes, une moyenne de 1,327 et pour 8 femmes 1 m. 03 ; Breschin qui a mensuré dans la grande boucle du Congo tout un groupe de Négrilles jaunes, déclare que la moyenne ne dépasse pas 0,90. Gaillard et Billoué pour ceux du bassin de la Sangha 1,30. Les mêmes mesures sont données par Clozel et Keraudel. Au Cameroun, le capitaine Kund et le lieutenant Gliszinski admettent un maximum de 1,24 pour les Bakiné qui vivent chez les Yaoundé.

D'où, pour résumer cette longue suite de chiffres, on peut admettre que la taille des Pygmées à peau plus noire oscille entre 1 m. 30 et 1 m. 50, celle des Pygmées à peau plus claire dépasse rarement 1,30, atteint ordinairement 1,25, que les individus plus petits sont fréquents.

Pour nous, après des mesures très nombreuses portant sur dix-huit clans différents et cinquante-trois villages et campements, nous arrivons à des moyennes sensiblement égales. Pour les Négrilles à nuance plus claire, 1 m. 30 maximum, 1 m. 25 fréquent pour les hommes,

1 m. 20 pour les femmes, la plus grande atteignant 1 m. 31 et la plus petite 0,905.

Pour les Négrilles à nuance plus foncée, une taille supérieure, 1 m. 47 pour les hommes, le plus grand ayant 1 m. 52, le plus petit 1 m. 36, et pour les femmes 1 m. 41, avec 1 m. 30 — 1 m. 42 comme limites minimum et maximum.

Les chiffres que j'ai recueillis après Mgr Le Roy s'accordent évidemment avec les siens pour les Pygmées du bassin du Como, de la Rhambwé, du Fernan-Vaz et de l'Ogowé. Mais beaucoup de ces Pygmées me paraissent plus ou moins métissés. Quelques campements sont cependant de race pure. Quant aux Pygmées rencontrés plus au Nord, tels les Bayaga déjà vus par Crampel, ceux des Monts de Cristal, des sources de l'Aïna et du Dzem, sur les rives du Dzah, leur taille est notablement inférieure. Elle se rapproche davantage des chiffres donnés par Kund et Gliszinski, ce qui est tout naturel puisqu'ils appartiennent au groupe clair.

En somme, et comme l'avait déjà dit M. de Quatrefages, les Négrilles, quel que soit le groupe auquel ils appartiennent, soit plus foncé, soit plus clair, restent la race la plus petite du globe, inférieure aux Négritos asiatiques (1 m. 50) et aux Lapons (1 m. 55).

Enfin, dans les deux groupes, la taille des femmes est notablement inférieure.

4. Les deux types de couleur

Le deuxième caractère qui distingue à première vue un Négrille d'un Nègre, c'est *la couleur*.

Toujours et partout, la couleur du Pygmée tranche nettement sur celle des clans qui l'entourent. Mais il faut d'abord remarquer que sa couleur apparente sera plus sombre qu'elle ne l'est en réalité : les Négrilles, tout au moins ceux que j'ai vus, prennent peu de soin de leurs personnes !

Nombre de villages Fang, Galoa, Shéké, sont situés au bord d'une rivière. C'est une nécessité sociale. Dès le matin, à l'embarcadère où sont remisées les pirogues, le spectacle est des plus animé ; hommes, femmes, enfants, sont à l'eau, prennent leur bain. Recueillant au fond de la rivière le sable fin qui le tapisse, les mamans se frottent d'abord, puis frottent avec énergie leurs enfants. Bientôt, bébé, tout hurlant, est propre comme un sou neuf ! Les Négrilles, eux, ont horreur de l'eau, je l'ai constaté maintes fois. D'ailleurs, non seulement ils ne se baignent ni se lavent, sauf en rares occasions, mais ne se hasardent que bien rarement, et forcés, en pirogue. Plutôt que de traverser un marais par exemple, ils aimeront mieux faire un long et pénible détour. Un de leurs proverbes le dit expressément,

Tina wilidi, komba sande.

Le poisson dans l'eau, l'homme sur la terre !

Se frotter le corps entier d'huile consitue pour eux le maximum des soins de propreté. Ce n'est pas sans raison ; l'huile, en lubrifiant leur

peau et en l'assouplissant, l'endurcit aux intempéries et leur rend certainement grand service. Ce n'est pas uniquement pour échapper à l'étreinte de leurs adversaires que les athlètes grecs s'oignaient le corps d'huile.

Le Nègre bantou naît blanc, ou plutôt café au lait clair. Mgr Le Roy dit jaune-rose, un peu la couleur 24, 25, 26 de l'échelle chromatique de Broca. Du lait dans lequel on a jeté une dizaine de gouttes de café noir, me paraît rendre plutôt cette teinte qui brunit d'ailleurs dès le 5e ou 6e jour. La teinte du Négrille s'en rapproche : elle n'est pas la même, elle est à la fois plus blanche et plus teintée de jaune. Mgr Le Roy rapporte avoir vu une petite Pygmée, Bilogo, âgée de dix-huit mois environ, qui avait une fraîche couleur jaune et rose partout uniforme. Le fait me paraît anormal, ou plutôt cette petite Bilogo était atteinte d'albinisme, à un degré plus ou moins latent. Dès le 5e ou 6e jour, les petits Pygmées, comme les petits Nègres, perdent leur couleur blanche primitive en vieillissant, et la couleur définitive est presque atteinte dès le premier mois (nous disons presque, car le vieux Noir est plus noir que le jeune, de même que chez nous certains enfants, blonds en naissant, deviennent bruns plus tard), cette teinte, due, comme on le sait, au pigment sous-cutané, brunit et tire sur le noir chez les Nègres. Le Négrille, lui, garde une teinte tout autre,

Mais, en parlant de couleur, nous devons répéter ici encore ce que nous disions à propos de la taille. De même, en effet, que suivant le clan, varie la taille, de même varie la couleur. Donc, deux groupes bien distincts, l'un de taille plus petite, et tirant davantage sur le jaune, l'autre de taille plus élevée et tirant davantage sur le noir. Ce qui explique bien des divergences dans les récits des voyageurs, mais ne contribue pas à éclaircir la question.

Johnston a fait, comme nous l'avons indiqué, une étude approfondie de ces deux types, maintenant à peu près admis de tous.

Le type que l'on peut appeler noir, est un type prognathe qui s'étend de la Guinée portugaise jusqu'au Mont Elgon, premier stade de la race Bantu, du Bahr-el-Gazal au Zambèze. C'est le type que Grogan et Sharp avaient désigné sous le nom d'hommes-singes. Race à sourcils épais, poitrine très développée, épaules larges et hanches étroites, bras longs, jambes courtes et musculeuses, souvent arquées, couverts de poils frisés et noirs, assez peu abondants, sauf la barbe, sur la poitrine, aux aisselles, au pubis et sur les jambes.

Un deuxième type vit au nord de celui-ci. La peau est cuivrée, les cheveux sont de nuance plus claire, les poils fournis et fins partout, ne forment pas toison. La stéatopygie n'existe pas, tandis qu'elle est fréquente, surtout chez les femmes, dans le premier type.

Breschin qui rencontre ce type dans la grande boucle du Congo, les décrit comme ayant une peau jaunâtre, les cheveux brun-rougeâtre, la barbe et le poil abondant, la poitrine large et les membres musculeux, ne dépassant pas pour la plupart une taille de 0,90 cm. Verner les voit au Kassai et leur assigne, entre autres caractères, un nez petit, plus aquilin que chez les Noirs. Au Cameroun, le lieutenant Glisczinski leur

attribue une couleur chocolat clair, et Kund, une nuance tirant sur le jaune clair. Enfin, pour ne pas multiplier les témoignages, le voyageur russe Junker, et Dybowski, dans son livre *A la recherche de Crampel*, les voient bronze clair.

Signalons encore ce trait que les Noirs reconnaissent les Négrilles au duvet qui couvrent leur corps et surtout à leurs lèvres rosées, sans jamais aucune tache de pigment. Chez les Noirs, au contraire, ces taches de pigment sur les lèvres sont ordinaires.

La teinte jaunâtre du Négrille, au moins dans le deuxième type, est particulièrement sensible chez les femmes. Cette teinte, dit Mgr Le Roy, ressemble à du cuir neuf. A de la cire jaune, dit le P. Lecomte qui les a vus au Cunène. Au cuivre rouge, dit Fritsch, à l'ambre clair, pour Miniscalschi, et voilà bien la couleur du deuxième type. Tandis que la teinte café brûlé de Schweinfurth, de tan de Lloyd, marron-clair de Cureau [1], et les teintes plus ou moins chocolat seront du premier.

Pour ma part, chez les Pygmées de la Grande Forêt, vivant presque toujours à l'ombre, et, à l'abri du soleil, je donnerais volontiers une teinte intermédiaire entre le blanc, le jaune et le rouge, légèrement bronzée, parfois olive-clair chez quelques rares individus.

Nombre de femmes que j'ai pu examiner de près, étaient moins bronzées que beaucoup d'Italiennes ou d'Espagnoles, mais même dans ce cas, la couleur est absolument différente: rien de cet olivâtre, spécial au blanc ; le rouge ou la teinte rosée qui colore le Blanc le plus basané n'existe pas chez le Négrille. Dans un cas de forte émotion, chez les hommes, et souvent pour bien des femmes Négrilles, l'aspect habituel de la peau rappelle très bien l'aspect ordinaire de la cendre, surtout de certaines cendres un peu jaunâtres.

Cette couleur du Négrille est très différente également de celle du Mulâtre ; celle-ci est d'un blanc mat, et tire parfois sur le jaune ; à première vue, il est impossible de confondre un Négrille et un métis de Blanc et Noir. Ajoutons que souvent aussi, le Négrille a les yeux gris, ou encore tels ces Négrilles décrits par Glisczinski, à iris brun très foncé à la périphérie, et bleu clair dans la partie voisine de la pupille, ce que l'on ne constate jamais chez le Noir. Les cas signalés, un par exemple, par Mgr Le Roy comme appartenant à des Noirs, étaient, de fait, des Négrilles métissés.

5. Ancienneté plus haute du type jaune

De ces deux types négrilles, l'un plutôt jaune, l'autre tirant davantage sur le noir, lequel est le vrai type ? Tout fait supposer que c'est le premier et qu'il est de beaucoup, par conséquent, le plus ancien. Le second, à notre avis, du moins, n'est qu'un type métissé, par le contact prolongé de clans négrilles avec des tribus noires, puis ensuite fixé. D'ailleurs, viennent bien à l'appui de notre assertion, les traditions et

[1] *Les sociétés primitives de l'Afrique équatoriale*, par le Dr Cureau, Colin, édit., Paris.

les chants des Négrilles eux-mêmes, tel ce chant d'initiation qui débute ainsi :

Tu n'es pas le fils de la Nuit,
De la nuit sombre et perfide,
Noire comme la suie de ta case enfumée
Tu n'es pas le fils de la nuit,
Tu es le fils du jour éclatant et clair,
Le fils de la terre rouge et généreuse
La terre où germent les fruits savoureux
Tu es le fils du jour éclatant et clair.

Hoho mo no nga youroü wili,
Bituno bibiri Youroü,
Bibiri Mbiróu ngwimi lingara,
Hoho mo no nga Youroü wili.

Et comme je faisais observer un jour à un Négrille que cependant ils étaient bien maintenant les fils de la nuit et les habitants de la forêt sombre ! « Ah ! C'était autrefois, me répondit-il avec mélancolie, et ce temps est passé... » Mais il reviendra, ajouta-t-il soudain avec fierté, nous sommes le peuple libre !

Ramé gbi yo du gasa,
Jours beaucoup ils ont passé,
Zinga lima hênê,
S'éveiller entrer encore,
Ané nga boraü nda boraü nta.
Nous sommes peuple maître, peuple libre.

Parfois, chez les Négrilles, comme chez les Noirs, on rencontre des cas d'albinisme. Cet albinisme est tantôt complet, tantôt partiel. Dans ce dernier cas, la peau est parsemée de taches blanchâtres plus ou moins étendues. Le fait est très fréquent : on en trouve dans tous les villages. Le premier, un peu plus rare, se rencontre souvent néanmoins. J'en ai vu sept ou huit cas.

A côté de l'albinisme, se rencontrent des accidents, plus rares, d'érythrisme très prononcé. Entre autres cas, deux surtout m'ont frappé chez les Négrilles, (j'en ai également constaté plusieurs chez les Fang). Au village d'Oyerk, chez les Fang Békwé, on me présenta une jeune fille négrille, de treize à quatorze ans environ, très bien faite, de proportions irréprochables, et dont le corps entier était d'un beau rouge brique un peu sombre. C'eût été une admirable statue de cuivre rouge. Les cheveux étaient également bruns, tirant sur le rouge. Elle se laissa examiner et mensurer à loisir. Son père voulait d'ailleurs absolument me la céder pour un fusil à pierre et un pagne destiné à la mère, qui consentait également. La jeune fille m'eût bien volontiers suivi. Dans une autre circonstance, c'est un jeune homme qui me fut présenté :

sa teinte était plus claire encore. Dans les cas de ce genre que j'ai pu examiner, les yeux étaient uniformément gris-bleu. Ce pourrait très bien être le type régressif et vraiment celui de l'origine.

Ajoutons enfin que tandis que les albinos se cachent, n'aiment pas à être vus et semblent avoir conscience de leur infériorité, les rouges se montrent, et sont fiers d'eux-mêmes. Ce fait est d'autant plus compréhensible que dans toutes nos tribus, la suprême coquetterie est de se rougir le corps entier, teinte obtenue en broyant une sorte de bois [1] dans l'huile de palme. Les Fang désignent cette poudre sous le nom de *Baza*. Les Négrilles, qui semblent leur avoir emprunté, sinon la coutume, du moins le mot, désignaient également cette poudre sous un nom analogue, *Bwaza* ou *Waza*. Plus tard, j'ai trouvé le vrai mot. Entre eux, ils appelaient cette poudre *Kêhfet*, onguent ou parfum rouge. Les amateurs d'ethnologie pourront remarquer qu'en égyptien antique le mot *fet* désigne également parfum et onguent.

6. L'odeur caractéristique des Pygmées

Un jour, Mgr Le Roy demandait à un Pahouin si lui ou les hommes de sa tribu épousaient quelquefois les femmes de cette race pygmée qu'il lui vantait d'ailleurs :

— Non, lui répondit-il sèchement.

— Et pourquoi ?

— Elles puent trop !

(J'aurais pu dire « Elles sentent trop mauvais », mais le terme indigène est autrement expressif et énergique.)

— Ah ! Elles se frottent sans doute avec de l'huile, de la graisse ?

— Non, c'est Dieu qui les a faites comme cela. Elles puent tout naturellement, sans le faire exprès...

Eh bien! Ce Pahouin dégoûté disait vrai. Tout naturellement, le Négrille émet vraiment une odeur caractéristique : « C'est Dieu qui l'a fait comme cela ! »

Dans son livre, Mgr Le Roy n'insiste pas plus. Pour nous, nous en faisons volontiers un caractère spécial et fort important, car cette odeur est « à nulle autre pareille » et dès lors absolument caractéristique. Nul autre peuple ne sent, non pas autant, mais comme cela. D'ailleurs, il est depuis longtemps connu que chaque peuple émet son odeur particulière.

C'est une vérité d'expérience courante que dans nos pays européens, indépendamment du manque de tout soin corporel, certains individus exhalent une odeur particulière qui leur est propre. Notons bien que nous ne disons nullement odeur désagréable, d'autant qu'à

[1] Le bois rouge est le *Pterocarpus angolensis*, des Légumineuses papilionacées, connu sous le nom *d'Ezigo* en Mpongwé, et de *Kêh*, qui signifie également « rouge » en Akka. Un autre arbuste, le *Baphion nitida*, leur fournit également une belle couleur rouge. Nous aurons à revenir sur les diverses couleurs et les arbres qui les fournissent en parlant des tatouages funèbres, et des couleurs de deuil, de fête, de danse, etc.

tort ou à raison, on a fait cette remarque à propos des personnes dont les cheveux ou la barbe sont richement colorés de rouge ou d'acajou.

Pour en revenir aux Noirs, il est certain, qu'eux aussi, ils nous reconnaissent une odeur très particulière. Je crois le fait indéniable. Maintes fois je l'ai éprouvé moi-même. Quand nous arrivions de nuit dans un village où tout le monde était endormi, nul ne se réveillait, ni bêtes ni gens, quand entraient les premiers les jeunes gens qui m'accompagnaient. A peine avais-je mis le pied dans la cour centrale que tous les chiens glapissaient à qui mieux mieux : le village était sur pied. Odeur particulière, démarche plus lourde. Qui sait ? D'ailleurs, qu'importe [1] !

Une tribu noire ne sent pas comme une autre tribu noire : Stanley l'avait déjà remarqué. Après un certain nombre d'années de séjour et une attention particulière, les yeux fermés, on distingue facilement entre tribus : maintes fois, j'en ai fait l'expérience, le Bulu ne sent pas comme le Pahouin, ni le Pahouin comme le Mpongwé.

Et nos Négrilles ont leur odeur, très particulière, que *j'ai partout retrouvée la même* [2]. Qu'à cause de cela, seulement, un Pahouin ne veuille pas d'une de leurs femmes, j'en doute cependant très fort. Un Pahouin n'est homme à reculer devant aucune odeur, si forte soit-elle ; aucune viande, si faisandée soit-elle, par exemple, ne sera rejetée.

I. A quelle odeur ou à quel genre d'odeurs se rapporte celle du Négrille ?

Il est d'autant plus difficile de le dire, qu'à loin près, la gamme des odeurs n'est pas établie comme celle des couleurs. Essayons cependant d'en donner une idée.

Une aroïdée assez commune en Gabonie donne une odeur très similaire. Elle appartient au genre *Dracunculus*, dont une espèce que l'on trouve en Europe méridionale, le *Dracunculus vulgaris* (Schott) exhale une odeur assez repoussante pour que les mouches bleues ou vertes, *Cecilia Caesar* par exemple, ou mouche à viande, y viennent fréquemment butiner ou mieux déposer leurs œufs. Tout d'abord, et sur ce point tout le monde est d'accord, c'est une odeur forte, pénétrante et qui s'attache. Quelque peu ammoniacale. Longtemps après qu'un Négrille a passé dans un endroit, séjourné près de vous, il semblerait qu'il a laissé quelque chose de lui-même ; un vague relent subsiste, qui décèle encore son passage. J'ai remarqué maintes fois que sous l'empire d'une forte émotion, crainte en particulier, cette odeur était plus forte. Y aurait-il là phénomène analogue à celui de certains animaux qui, sous l'empire de la terreur, laissent échapper des relents

[1] Tous les Missionnaires de Chine rapportent le même fait : les chiens les reconnaissent toujours à l'odeur, si bien déguisés soient-ils.

Rondet-Saint, dans son livre tout récent, *Dans notre Empire noir*, a dit également (p. 274) : « Les Noirs nous attribuent, comme les Jaunes, une insupportable odeur de cadavre. »

[2] D'après les témoignages assez nombreux que j'ai pu recueillir, les Négrilles des autres régions émettent la même odeur.

destinés à éloigner ou à retarder la poursuite de l'ennemi, tels le rat musqué ou la moufette. Je n'oserais le croire !

Quoi qu'il en soit, l'odeur du Négrille persiste et cependant, combien sont-elles nombreuses, les senteurs de tout genre, les relents de toutes sortes, dans les profondeurs de la forêt africaine où, sous chaque buisson, se croisent et s'entremêlent de chauds effluves, miasmes d'un sol humide et empoisonné, plantes en décomposition, arums aux exhalaisons vireuses, émanations de spathéodacées à la cadavéreuse odeur où les mouches, amies des substances gâtées, accourent en foule, trompées par une fausse senteur de leur proie habituelle. Un peu plus haut, dans la vie intense de la frondaison, avec les arbres à odeur d'ail [1] ou de poivre, chargés d'effluves balsamiques et odorantes, avec les orchidées épiphytes où l'on retrouve les senteurs de vanille, de géranium et de combien d'autres, avec les fleurs, chacune avec son parfum violent ou doux, suave, chaud ou douceâtre, poivré, alliacé, pimenté, il semblerait que l'odeur fugace du Négrille qui a passé, disparaisse aussitôt, mêlée et confondue à tant d'autres diverses ! Cependant, il n'en est rien : il a passé, et pendant quelques heures, là surtout où le Négrille a séjourné quelque temps, où il s'est arrêté, couché, un relent subsiste, subtil, presque insaisissable, mais fumet assez perceptible cependant pour que l'Européen prévenu et le connaissant déjà, le reconnaisse entre tous ; nos hommes ne s'y trompaient jamais, et plus tard, avec un peu d'habitude, je ne m'y trompais guère. Bien des fois, j'ai vu mes guides, le nez en l'air, renifler, sentir, puis se dire : « Un Négrille a passé par là ! »

D'aucuns pourront traiter ces paroles d'exagération ! Cependant je puis encore faire remarquer ici, comme j'en ai dit un mot déjà, que les Négrilles ne sont pas les seuls à sentir : les tribus qui les environnent ont aussi leur senteur propre et très particulière. Maintes fois, j'ai entendu mes hommes dire : Un homme de telle tribu a passé par là, et moi-même, avec un peu d'habitude j'y arrivais également. Un mangeur de poisson ne sent pas comme un mangeur de viande, ni un mangeur habituel de bananes comme un mangeur de manioc !

Ce n'est pas seulement, chose curieuse, avec le nez que sentent nos hommes, mais aussi avec la langue. Affaire de goût et d'habitude ! Plus d'une fois, poursuivant un éléphant, j'ai vu de nos bons chasseurs s'arrêter près d'une des larges traces laissées par la bête, se mettre à genoux, puis passer la langue sur l'empreinte et se relever en disant : « Voilà tant d'heures que l'animal a passé ici ». Le fait est-il cité ailleurs ? Je laisse la parole aux chasseurs.

L'odeur du Négrille n'est pas une odeur forte.

C'est une odeur fade, douceâtre, plus désagréable au bout d'un certain temps qu'aux premiers moments. Le corps du Négrille en est imprégné, et aussi son habitation [2], ses vêtements, pour peu qu'il en ait, car

[1] Tel le *Hua gabonensis*, l'arbre vulgairement appelé Merdier et autres.

[2] Un voyageur (le Lieutenant Hutereau : *Les Pygmées de l'Ituri*) déclare qu'on ne peut rester dans une case négrille, sans être pris à la gorge et tousser fortement.

son habit, ordinairement un lambeau d'écorce de *ficus* battu au pilon, est sommaire : il ne le quitte que lorsque l'habit lui-même le quitte, impuissant à lui demeurer uni, et encore le passe-t-il alors à la femme qui en fera ensuite sa fille héritière en un moment de générosité. Ses armes surtout l'exhalent fortement, et ainsi nous avons en notre possession un arc de Négrille, qui si on le laisse renfermé quelque temps dans une boîte, répand un parfum tout *sui generis* et imprègne ce qu'il touche.

C'est, en un mot, une odeur... du Négrille. Elle est à lui, rien qu'à lui, elle n'est qu'à lui, la femme en jouit aussi bien que l'homme, indépendamment de l'âge, du temps, des circonstances.

7. Cause de l'odeur des Pygmées

Les tribus qui entourent les Pygmées, ont résolu la question d'une façon simple : « C'est le Créateur, c'est Dieu qui les a fait comme cela. Ils puent naturellement. » Au fond, c'est peut-être la seule et vraie raison.

On pourra cependant l'attribuer en grosse part à l'huile dont ils s'oignent le corps et, au moins en partie, qui surtout séjourne dans leur chevelure. Cette huile, cependant, ne pourrait à elle seule, expliquer cette odeur, car les peuples qui les entourent s'en servent également et ne sentent pas comme le Négrille. Dans le Congo Nord, là où j'ai le plus vécu avec eux, ils n'emploient pas, comme ailleurs, l'huile de l'Elæis [1], mais bien celle que leur donnent les fruits du palmier des marais, une sorte de Raphia [2], bien plus abondante, bien plus à leur portée. Cette huile, d'une consistance sirupeuse, et d'un beau jaune-brun, a un parfum très spécial ou plutôt une odeur très forte. Faute d'autre, j'ai été souvent obligé de l'employer pour les mets. Parfaite pour le graissage des chaussures, elle joint à son odeur une saveur âcre qui la rend parfaitement détestable en cuisine ! Je m'en servais, pour ma part, bien à contre-cœur, mais mes gens étaient beaucoup moins difficiles et l'appréciaient. Quand nos Négrilles avaient eu la chance d'en pouvoir manger beaucoup, d'en conserver assez pour s'en bien graisser le corps, et rendre onctueuse leur chevelure laineuse, et qu'une longue course avait amalgamé et développé sous l'influence de la sueur leur parfum naturel, c'était un peu fort... Mais il y avait autre chose, et pour moi, j'attribuerais leur odeur beaucoup plus volontiers à cette autre cause.

Il est souvent difficile aux Négrilles de se procurer l'huile de Raphia qui demande une longue préparation. Il est une autre huile beaucoup plus facile à trouver, très abondante partout, surtout dans la forêt, c'est l'huile exsudée par les termites ou fourmis blanches [3]. Tout d'abord, de ceux-ci, je veux dire les termites, les Négrilles font une grande consommation : ils les mangent grillés ou passés rapidement

[1] *Elæis gabonensis*, des Palmiers (L.).
[2] *Raphia tædigera* (Martius).
[3] *Termes mordax.*

dans l'eau bouillante, tout au moins quand ils en ont le temps. Mais souvent, les prenant à pleines poignées, ils les dévorent à pleine bouche, surtout les œufs qu'ils trouvent particulièrement bons.

J'en ai parfois absorbé moi-même, faute de mieux. Grillé, c'est mangeable : on s'y habitue difficilement. Cru, c'est détestable. Mais de plus, les Négrilles, lorsqu'ils trouvent une termitière, fouillent et recueillent soigneusement les nymphes prêtes à s'envoler. Ils les ramassent aussi au moment où l'insecte parfait, et garni de ses ailes, sort de la termitière et jonche aussitôt le sol, tout autour, en flots mouvants et pressés. Ces fourmis blanches, pilées dans une marmite et recouvertes d'eau chaude, laissent bientôt exsuder une huile blanche et d'un goût très particulier. Les Négrilles en consomment beaucoup et en mêlent journellement à leurs aliments, si bien que dans certains clans Fang, j'ai entendu appeler ces nymphes : *Mbon nkü*, la graisse de Négrilles. Eux, appellent cette huile *Msere*. Or, et je l'ai constaté maintes fois, c'est presque exactement l'odeur qui se dégage du Négrille : tous les Coloniaux connaissent l'odeur fade et écœurante de fourmi blanche écrasée.

Un peu d'acide formique et quelque chose de fade, de douceâtre, de nauséabond, qui porte vite au cœur, c'est bien un peu de tout cela.

Est-ce la seule cause ? Peut-être ! Mais si aucune de ces causes n'est vraie, c'est que, ainsi que disent les Noirs, *Nzame*, le Dieu Créateur, les a faits comme cela.

Dans la région du Gabon, également dans celle de l'Ituri, près de l'embouchure de l'Ubanghi, et ailleurs probablement, les Négrilles se servent aussi d'une huile extraite des fruits du *Pentaclethra macrophylla* [1], arbre appartenant à la grande famille des Légumineuses. Par simple écrasement et en versant dessus de l'eau chaude, on obtient une graisse très abondante, mais que son odeur repoussante et fétide rend pour nous impropre à tout usage culinaire. Les Négrilles s'en servent cependant : la pulpe du fruit, écrasée, cuite et mêlée à un peu de manioc, constitue un de leurs aliments. Ils sont d'ailleurs seuls à en consommer. Les autres Noirs prétendent que c'est un poison violent, et dans tous les cas un fort purgatif. Je l'ai, pour ma part, essayé à fort petite dose sur les animaux et ai pu en constater à ce point de vue d'heureux effets [2].

[1] *Pentaclethra macrophylla* (de Bentham). Les Noirs extraient des racines de cet arbre (*Owala* en fang) un émétique assez fort. Des graines qui sont de la taille d'une petite tasse à café, noires et luisantes, on extrait 49 % de matières grasses et un alcaloïde, la Paucine, isolée par Merck en 1895. Nous retrouverons plus tard ces fruits en parlant des procédés divinatoires.

[2] La pharmacopée moderne pourrait peut-être, ainsi que l'industrie, tirer un heureux parti de cet arbre. Très abondant dans l'hinterland ; l'on rencontre fréquemment ses fruits ou plutôt ses gousses déhiscentes jonchant le sol ; c'est de plus un arbre magnifique, atteignant une grosseur et une hauteur remarquables (20 à 25 mètres), et dont le bois, susceptible de prendre un beau poli, est dur et résistant. Sa couleur rappelle celle du Buis.

Un arbre assez voisin comme genre, l'*Erythrophleum guineense* (B.). est un poison redoutable par ses fleurs, ses fruits et sa sève.

CHAPITRE IV

Parties du corps des Pygmées

1. La tête. — 2. Les cheveux et le poil. — 3. Le nez. — 4. La bouche et les dents. — 5. La stature. — 6. Les bras et les jambes. — 7. Résumé.

Après ces caractères principaux que nous venons d'énumérer, taille, couleur, odeur, qui nous apparaissent comme les caractéristiques, viennent un certain nombre d'autres secondaires, les uns *réels*, les autres *fantaisistes*, signalés par les auteurs divers et les voyageurs. Nous allons les passer rapidement en revue.

Ces caractères secondaires sont les suivants : La tête, avec la physionomie, le nez, la bouche, les cheveux, puis les épaules, le sternum, le développement anormal de certaines parties du corps, les bras et les jambes.

A tout seigneur, tout honneur. La tête du Négrille, d'abord.

1. La Tête

« La tête du Négrille, dit Mgr Le Roy, est grosse et ronde, dolichocéphale, et passant au brachycéphale à mesure que la race devient moins pure. » Je ne voudrais pas contrevenir à cette haute autorité. C'était admis autrefois, beaucoup moins aujourd'hui. Pour ma part, tout au moins chez nos Négrilles, j'ai trouvé tout autant de petites têtes que de grosses, de pointues que de carrées, de dolichocéphales que de brachycéphales. Les voyageurs divers qui ont signalé les Négrilles, ont également fort varié sur ce point, et Johnston, pour tout concilier, a proposé, nous l'avons vu, deux types de Négrilles, l'un brachycéphale, l'autre dolichocéphale, avec de nombreux croisements. Il y a toujours moyen de s'arranger !

Le lieutenant Glisczinski donne les notes suivantes dont plusieurs se rapportent aux points que nous signalions tout à l'heure : couleur chocolat, tatouages sur le front, iris brun, très foncé à la périphérie, mais bleu clair lorsqu'il se rapproche de la pupille, cheveux frisés épais,

très noirs, cils très longs, poils doux un peu partout, tête large et haute, occiput aplati, front large, oblique et cintré, narines très grandes; indice céphalique, pris sur le vivant et appariant le Négrille aux sous-dolichocéphales : 77,1; l'indice fronto-pariétal est de 62,9.

Pour Clozel, Starr, Kéraudel, le capitaine Lebègue, le crâne est brachycéphale, la face plate, le nez très aplati, le système pileux peu développé. Le capitaine Lebègue dit nettement qu'ils sont dolichocéphales. Le P. Schmidt, d'après de nombreux témoignages, est de cet avis, et au contraire Schwalbe le nie absolument : pour lui, ils sont méso- ou dolichocéphales. Enfin la mission Cottes [1] qui a opéré au Cameroun chez les Babinga et nous donne sur leur langue une note assez curieuse dont nous aurons à nous préoccuper plus tard, a une appréciation particulière sur les Négrilles : 33 % sont brachycéphales, 33 % mésoticéphales, 33 % dolichocéphales. Mais il convient d'ajouter que les individus observés étaient au nombre de 3 ; les 3 étant, par hasard, de type différent, cela donne bien en effet 33 % ! Mais... Ainsi s'écrit l'histoire !

Aussi, quand le même auteur nous dit ne pas avoir rencontré le nez aquilin signalé par Trilles et Crampel, et ailleurs que les Négrilles n'ont pas de langue propre, c'est, nous semble-t-il du moins, passer facilement du particulier au général, et donner sur des observations assez minces en somme, des conclusions bien affirmatives et bien larges. Aussi, sans nous rallier aux deux types de Johnston, types que déterminerait la nature du crâne, nous croyons que le type négrille est très varié. Tout au plus pourrions-nous dire que le type brachycéphale nous paraît plus fréquent chez les Négrilles jaunes.

Et pour en terminer au sujet de la tête, faisons, comme souvent, appel à nos Négrilles eux-mêmes. Je regardais un jour et venais de mensurer un Pygmée dont la tête était d'ailleurs fort grosse : « Tu regardes ma tête, dit-il ? Elle est grosse ! » et il me cita un proverbe charmant :

Msa ndu, Ka mbox.

Plus la citrouille est grosse, plus il y a à manger dedans !

Et regardant avec dédain la femme qui se tenait près de lui et les enfants qui jouaient à côté, il me cita un autre proverbe que je cite tout juste : « Enfant et femme, petite tête. Qu'y a-t-il dedans ? »

2. Les cheveux et le poil

Virchow a constaté, dit-il, chez les Négrilles africains une tendance marquée à la chevelure en spirale, autrement dite, en grains de poivre. C'est une opinion ! De façon générale, la fameuse chevelure en « grains de poivre », dont on a voulu faire pour les Noirs une marque anatomique remarquable, n'est ni plus ni moins fréquente qu'une autre. Il y a des races noires à cheveux longs et souples, d'autres à cheveux petits et frisés. Mgr Le Roy observe que cette dernière façon

[1] *Mission au Sud-Cameroun*, par le Cap. Cottes, Leroux, édit., Paris.

d'implantation des cheveux est plus fréquente chez les Négrilles à peau de nuance plus claire et paraît répondre à cette loi, dit-il, que les cheveux frisés sont plus fréquents en Europe chez les blonds que chez les noirs ou châtains. Nous nous permettons respectueusement d'en douter. Question de latitude, croyons-nous.

De même d'ailleurs pour le système pileux. Quand Stanley écrit en parlant des Pygmées : « C'était le premier noir adulte que j'eusse encore vu : en lui passant la main sur le corps, revêtu de poils longs de 12 mm. et plus, il nous semblait toucher de la fourrure », il exagère fort, à moins d'avoir rencontré un phénomène particulier.

Si nous comparons en effet d'autres témoignages de voyageurs ou ethnologues, Lebègue nous les présente comme étant peu pileux, parfois glabres, Johnston comme ayant des poils frisés sur tout le corps mais noirs et peu abondants chez le type se rapprochant du Noir, ayant au contraire, chez le type tirant sur le jaune, des cheveux de nuance plus claire, et sur tout le corps des poils fournis et fins, mais ne ressemblant en rien à une toison.

Et après de nombreuses observations, nous en reviendrons nous-mêmes aux données précédentes et en conciliant tout :

Deux types très différents de Pygmées.

Le type clair, se rapprochant du type primitif, aura les cheveux plus clairs, parfois blonds ou rouges, ordinairement bruns ou chocolat, le système pileux développé, sur tout le corps, des poils fins, clairs et abondants.

Le type sombre, se rapprochant du Nègre, aura les cheveux noirs, et de même que le Nègre dont le système pileux est très peu développé, et qui est souvent glabre, il aura, lui, sur le corps, des poils noirs, peu abondants et courts.

Entre les deux types, de nombreuses variétés.

3. La physionomie

La physionomie du Négrille offre un aspect particulier qui le différencie immédiatement. Le Nègre, son voisin, a le front large et bombé, parfois de façon extraordinaire, surtout chez les enfants. Notre Négrille, lui, l'a bas et droit, ou bien encore, se projetant en avant vers les sourcils [1].

A la base du front, deux gros sourcils s'étalent très touffus, se rejoignent souvent, et ombragent fortement les yeux. Ceux-ci, par contre, sont d'ordinaire fort beaux, grands et doux, d'un noir brillant, parfois gris, quelquefois bleus.

[1] L'indice frontozygomatique de 79,02 pour les Négrilles à front étroit, s'élève à 80,57 chez le Fang et à 84,74 chez les Fiottes, tribu habitant au sud de l'Equateur, région de Loango, aux arcades zygomatiques moins relevées. Cela se traduit chez les vivants par une dépression plus ou moins marquée au niveau des tempes, au-dessus de l'arcade zygomatique. Cette dépression, très accusée chez les Négrilles, est presque absente chez les Pahouins (*Mission Cottes*, p. 183).

« Leurs yeux, dit Lloyd [1], sont d'une beauté singulière, si brillants, si vifs, si remuants que jamais ils ne semblent demeurer immobiles une seconde pour regarder quelque chose ou fixer quelqu'un. »

Comme nous l'avons fait remarquer, on trouve deux types d'yeux chez les Pygmées : cela dépend du type ethnique.

Les uns petits, noirs, malins, brillants, les autres roux, larges et doux, d'une douceur timide qui rappelle celle de la gazelle. L'œil oblique et bridé des Bushmen ne se retrouve pas chez nos Négrilles. Comme je l'ai noté, on trouve également des yeux gris, d'un gris assez clair : cette nuance correspond ordinairement avec les cheveux clairs. Emin-Pacha, ayant constaté chez eux un plissement prononcé de la peau sur le front et autour des yeux, a voulu en faire un caractère de race. Ce plissement, que j'ai également constaté, leur donne un petit air vieillot que l'on retrouve aussi chez certains singes, mais c'est vraiment là un caractère de bien mince importance.

Nos Négrilles ont au sujet du manque de poils une bien curieuse explication. Ils ne diront certes pas, comme je le lisais dans un ouvrage récent, que l'homme, tout frais émoulu du singe, a perdu ses poils à force de se gratter ! Explication soi-disant darwinienne qui m'a toujours surpris, car je n'ai jamais vu d'animaux se gratter autant que les singes qui n'en perdent pas un poil pour cela [2] ! Nos Négrilles disent tout simplement ceci : Quand Khmvum, le Créateur, eut fait l'homme, celui-ci avait des poils « comme tout le monde ». Et en ce temps-là et dans ce pays-là, il faisait grand froid ! Khmvum eut pitié de sa créature, et il lui apprit à faire du feu. L'homme fut très content. Mais dans son ignorance, il s'en approcha trop et son poil flamba tout entier! Il ne lui en resta qu'à la tête parce qu'il y mit tout de suite la main. Et depuis ce temps, les petits des hommes naissent tout nus et sans poils.

Que si cette explication ne satisfait point, comme nos Noirs s'en contentent et ne cherchent pas plus loin, c'est tout l'essentiel !

L'espace interorbitaire est sensiblement moins grand chez les Négrilles que chez les Bantu voisins. Ce rapport est en effet le suivant : Négrilles 29,10, Bantu 29. Les yeux sont donc plus rapprochés chez les Négrilles.

4. Le Nez

Jamais grand nez, dit un proverbe, ne dépara beau visage.

Passons donc au nez.

Au-dessous des yeux, entre deux pommettes saillantes, s'étale largement le nez.

« Leur nez, dit Lloyd, est gros et court, comme celui du Nègre. » Rien ne me paraît moins vrai que cette assertion. En effet, le nez du

[1] *In Dwarf land*, p. 323.

[2] Les chiens se grattent aussi fortement, ayant d'autant plus de puces qu'ils ont le poil long et fourni !

Pygmée diffère notablement du nez nègre auquel nous sommes habitués : c'est peut-être le point le plus saillant de leur physionomie. Chez les Umcasserege, au rapport du commandant Serpa Pinto, le fameux explorateur du Sud-Africain, le nez est absolument aplati sur la figure ; Fritsch a confirmé ce caractère. La forme cata-arrhinienne du nez serait donc un signe de race. Pour ma part, chez nos Akka, je serais beaucoup moins affirmatif. Sans doute, vu de face, il paraît large, épaté, descendant vers la bouche : de profil, il diffère absolument du nez bantu ; il est busqué, souvent assez fortement et présente une ligne coudée très accentuée. Avec les pommettes saillantes, le profil rappelle fort le type sémitique bien connu. J'ai ainsi relevé toute une série de dessins exécutés par des Pygmées au charbon et au trait rouge sur des écorces d'arbres, seul « papier » à leur disposition, ces scènes représentant presque toutes des chasses diverses et il en est de fort curieuses. Or, et c'est ici ce qu'il y a d'intéressant, les « artistes » ont parfaitement saisi, avec l'aptitude particulière d'ailleurs au Noir, ce trait distinctif de leur physionomie. A première vue, même sans la taille, on reconnaît les Pygmées au nez fortement busqué, les Bantu placés près d'eux au nez large et tout aplati.

Le nez, pour les ethnographes, est d'importance capitale. Beaucoup de lecteurs peut-être, ne s'en seraient pas douté ! En tous cas, comme nous le rappelle le Dr Gravot, sur le rapport de la largeur à la longueur du nez, chez les Négrilles le nez est très volumineux, mais moins aplati à sa racine et moins enfoncé que dans les autres races (Bantu) de la région [1].

Les Négrilles ont le nez beaucoup plus développé en largeur que les individus de race Bantu, et l'indice moyen 98,38 accuse nettement une tendance vers l'égalisation de la largeur et de la longueur. Cette largeur du nez au niveau du lobule, déjà signalée à maintes reprises par les voyageurs, semble pouvoir constituer un bon caractère distinctif des Négrilles. Pour ceux qui ne seraient pas assez habitués aux mesures de mensurations, disons simplement que 100 indiquant un nez aussi large que long, le nez moyen des Négrilles avec 98,38 s'en rapproche fort, que s'en éloigne le nez des Fang avec 95, plus encore les Fiottes avec 94, les femmes Dzem avec 88, indice qui se rapproche du nez aquilin.

Mais là encore, nombreuses variétés, car j'ai mensuré des Fang dont les nez très épatés, indice 109 et même 117, n'étaient pas précisément jolis ! Il y a nez et nez !

5. La Bouche et les Dents

La bouche du Pygmée est large avec des lèvres qui, moins grosses que chez les Nègres, donnent, suivant la remarque de Schweinfurth, un caractère allongé à la physionomie, d'autant que les maxillaires, très forts et projetés en avant, forcent au contraire la lèvre à se replier en dedans.

[1] Région du Sud-Cameroun. Races Fong, Bosyéba, Dzèm, Kombé.

Les lèvres sont parfois pour ainsi dire inexistantes, surtout la lèvre supérieure, à peine dessinée ; cette disposition donne à la bouche l'apparence d'une simple fente au milieu de la face, et a permis à certains auteurs de comparer la bouche du Négrille à celle des Simiens.

Nous avons déjà noté que les lèvres étaient roses, sans aucune trace de pigmentation. Dans les populations bantu on rencontre au contraire très fréquemment des lèvres tachées largement de blanc ou de noir.

Les dents du Pygmée, saines, de grande dimension, implantées verticalement et régulièrement, sont d'une force remarquable : parfois d'ailleurs, il en a besoin pour sauver sa vie. Rester suspendu à une liane par les dents, comme je l'ai constaté plusieurs fois, tandis que les bras sont occupés, qu'il tend son arc par exemple et vise une bête, n'est qu'un jeu pour lui. Un jour, mon chasseur Pygmée me quémandait un peu de tabac. Je lui en offris une « tête » tout entière, c'est-à-dire cinq feuilles reliées ensemble par une autre, s'il voulait me montrer la force de sa mâchoire. Et je lui proposai de rester cinq minutes accroché par les dents à la cheville de bois où je suspendais mon fusil. Or, cette cheville était plantée obliquement à 2 mètres du sol, le long de la paroi. Il ne fit qu'un bond et demeura suspendu par les dents seulement. J'observai scrupuleusement les termes de l'engagement. Au terme de cinq minutes, je donnai le signal et il se laissa tomber. Il me dit simplement que si je voulais lui donner une autre tête de tabac, il resterait beaucoup plus longtemps !

Il m'est arrivé une autre fois de proposer à un petit Négrille de couper avec ses dents la balle de plomb d'une cartouche de fusil Gras. Ce fut pour lui l'affaire d'une minute à peine, et elle fut coupée comme au ciseau. D'un seul coup de dent, je les ai vus maintes fois briser les noix de palme, dont la dureté est au moins égale à celle de nos noyaux de pêche. Les lianes les plus résistantes sont par eux coupées d'un coup de dent. Observons cependant que « le développement du maxillaire inférieur est à peu près le même chez tous les Nègres observés, et les faibles variations de l'indice ygonio-zygomatique sont attribuables bien plus au développement variable des masséters qu'à des modifications dans la forme ou la puissance de l'os. A ce point de vue, les Négrilles ont très nettement le diamètre bi-goniaque le plus réduit (72,08), tandis qu'il est de 74,89 chez les Fang et 77,72 chez les Fiottes. Les Pygmées ont donc un appareil masticateur beaucoup plus développé en largeur, et ceci peut paraître quelque peu étonnant, en raison de tout ce qu'on a dit de l'alimentation des Négrilles et de la grande puissance de leurs mandibules » (*Mission Cottes.*) La fonction ne crée pas toujours l'organe !

J'ajouterai ce dernier trait qui pourra paraître quelque peu incroyable. A beaucoup de Négrilles, je n'aurais certes pas voulu confier mon fusil avec le pari qu'ils n'en aplatiraient pas le canon avec leurs dents ! je le leur ai vu faire, en effet, avec les fusils de traite des Pahouins, fusils de traite, il est vrai, c'est-à-dire au canon en fer

forgé de mauvaise qualité, mais d'une épaisseur encore fort respectable. Des dents de fer, c'est bien le cas de le dire !

La tête du Pygmée est portée par un cou fort et musculeux, généralement trop court : aussi a-t-il l'air d'avoir la tête rentrée entre les épaules. Ce caractère n'existe pas chez les femmes qui l'ont au contraire souvent fort mince et délicat : je me rappelle toujours avoir excité une joie profonde chez une fillette d'une quinzaine d'années en lui offrant comme collier qu'elle mit d'ailleurs aussitôt, un gros anneau de cuivre qu'une femme fang quelques jours auparavant avait retiré de sa cheville pour me le vendre. Toutes les femmes du clan contemplaient la jeune fille avec envie : jamais, de fait, elle n'eût osé rêver pareille richesse qui représentait une valeur pécuniaire presque égale à la sienne propre; du moins, son père me le faisait clairement entendre et aurait bien voulu le lui reprendre.

6. La Stature

La largeur relativement trop grande des épaules serait un autre signe de race. Pour ma part, je ne l'ai pas constaté ; d'une façon générale, les Pygmées, et j'en ai vu beaucoup, comme je l'ai dit déjà, m'ont paru bien bâtis, et ordinairement, ce sont de beaux petits hommes. En vieillissant, lorsque le tronc s'affaisse, la largeur des épaules peut alors surtout paraître exagérée. Souvent aussi, dans nos races, chez les hommes de petite taille, les épaules sont larges, et quelquefois même le paraissent plus qu'elles ne le sont en réalité. J'ai constaté chez plusieurs Négrilles une largeur d'épaules supérieure à 0,37, ce qui aurait dû donner une taille de 1 m. 66 à 1 m. 70 tandis qu'ils en avaient en réalité une inférieure à 1 m. 40.

De mes deux chasseurs habituels, *Iréh* [1] avait 0,39 d'épaules, ce qui supposerait 1 m. 80, il avait en réalité 1 m. 36 ; le second, *Ewáhe* [1], était un petit homme de 1 m. 28, parfaitement bien constitué, et même de formes élégantes. Ses mains et ses pieds étaient ceux d'une fillette de 12 ans.

L'arrêt dans le développement du sternum serait également un caractère particulier aux Pygmées. Tel est au moins l'avis de plusieurs auteurs, entre autres de von Hellmuth, Pankow et de Meuse. Virchow hésite, et cette particularité est due jusqu'ici à des constatations particulières relevées sur quelques squelettes de Bushmen du musée de Berlin. Pour notre part, nous ne saurions nous prononcer, et la poitrine des Négrilles vivants que nous avons observés nous a paru exac-

[1] *Iréh*, le Rotang. *Ewáhe*, le merle métallique ou le Foliotocole. Ces noms étaient traduits littéralement en Fang, *Esóñ* et *Kirókè*. On voit la différence des deux langues.

tement la même que celle des Bantu, peut-être cependant plus forte et plus accentuée en avant.

Schweinfurth a voulu faire du développement anormal de l'abdomen chez les Négrilles un signe particulier de race. C'est là, comme on l'a formellement reconnu depuis, un phénomène particulier dû uniquement à la nourriture, et qui disparaît d'ailleurs ainsi qu'on l'a constaté, avec une alimentation plus substantielle.

D'ailleurs, ce développement, ou plutôt cette extension facultative de l'abdomen, existe chez tous les Noirs. Tous ceux qui ont vécu en Afrique ont pu constater la distension énorme de l'abdomen chez les enfants dès qu'ils avaient absorbé une forte quantité d'aliments et surtout de bananes. Cette distension disparaissait d'ailleurs avec la cause qui l'avait provoquée.

Etant une fois à la chasse avec mes jeunes catéchistes, j'avais tué sept pélicans d'un poids moyen de 12 à 14 kilos. Ne voulant en conserver que le plumage et ne goûtant nullement leur chair coriace, huileuse et sentant fort le poisson, j'en avais fait cadeau aux jeunes gens. Il pouvait être cinq heures du soir et ils étaient huit. Ils les firent cuire aussitôt et mangèrent une partie de la nuit. Lorsque, le lendemain matin, je donnai le signal du départ, ils me supplièrent de leur donner repos ! Des sept pélicans, il ne restait que les plumes et quelques os bien nettoyés ; tout le reste, y compris les boyaux, y avait passé avec accompagnement de manioc, de bananes, de patates douces et d'huile de palme. Aussi leur abdomen était-il fortement distendu !

Le développement anormal de l'abdomen est donc un caractère pathologique individuel. Il est fréquent, pour ne pas dire, constant, chez les mangeurs de terre ou plutôt de cette sorte de stéatite ou de terre au goût douçâtre, imprégnée de magnésie, que l'on consomme en cas de disette et faute d'autres aliments ou par suite, chez quelques-uns, d'appétit morbide et d'instincts dépravés et pervertis, mais c'est simple accident. On trouve des Pygmées à gros ventre, mais dans nos races européennes, ce phénomène est loin d'être rare !

Le développement anormal ou la polysarcie des seins, particulièrement chez les hommes, est un phénomène du même genre auquel on a attribué beaucoup trop d'importance, ainsi qu'à la stéatopygie dont on a assez souvent parlé et qui cependant est beaucoup plus particulière.

Je l'ai constatée moi-même chez beaucoup de femmes et chez les femmes seulement. C'est déjà la remarque qu'avait faite Le Vaillant [1] en la distinguant soigneusement du phénomène de même genre observé chez les Hottentotes : « Ce qui m'a singulièrement surpris, dit-il, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les femmes houzouanas et qui, pareille à ces « tournures postiches [2] » qu'avaient adoptées, il y a

[1] Voyages de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, 1782.
[2] Mode renouvelée encore voilà quarante ans !

quelques années, les Françaises, les distingue de tous les autres peuples sauvages ou policés qui sont connus.

» J'avais déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que chez les Hottentotes, en général, à mesure qu'elles avancent en âge, continue Le Vaillant, la partie inférieure du dos se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions qu'elle avait dans leur jeunesse. On pourrait croire que chez la femme houzouana, le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais je ferai observer que chez les premières c'est une excroissance tardive ou en quelque sorte une infirmité de vieillesse, tandis que chez les autres c'est une difformité de naissance, *un caractère originel.*

» D'abord, en recherchant moi-même la cause de ce phénomène, je l'attribuai à une cambrure extraordinaire de l'épine dorsale, ou à une proéminence des lombaires et du sacrum qui, se projetant en avant, rendaient cette partie très saillante et jetaient les hanches hors de leur aplomb. Mais des observations très décisives me convainquirent bientôt du contraire. Les os qui forment la charpente du bas des reins, étaient dans leur situation naturelle ; aucune des vertèbres n'était déjetée, et ce croupion allongé n'est qu'une masse graisseuse et charnue qui, à chaque mouvement du corps, contracte une oscillation et une ondulation fort singulières.

» J'ai vu une fille de trois ans entièrement nue, comme le sont à cet âge toutes celles des sauvages, jouer et sauter devant moi pendant plusieurs heures. Je la plaignais d'être chargée de ce gros paquet qui me paraissait devoir gêner ses mouvements, mais je ne m'apercevais pas qu'elle en fût moins libre. Quelquefois, pour s'amuser d'un jeune frère avec lequel elle jouait, elle marchait à pas comptés, puis appuyant fortement le pied contre la terre, elle communiquait à son corps un ébranlement qui faisait remuer son postiche comme une gelée tremblante. Le bambin cherchait à l'imiter, mais n'en pouvant venir à bout parce qu'il n'avait point ce gros derrière qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitait d'impatience, tandis que sa sœur riait à gorge déployée.

» Les mères portent sur les reins, comme nos mineurs, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui étant mince et flexible, se prête au trémoussement des chairs et s'agite comme elles. Lorsqu'elles sont en marche, et qu'elles ont des enfants encore trop petits pour les suivre, elles les placent sur leur croupe. J'en ai vu une courir ainsi, et l'enfant âgé de trois ans et posé debout sur ses pieds, se tenait derrière elle, comme un jockey derrière un cabriolet. »

Pour ma part, malgré l'affirmation si précise de Le Vaillant, je n'oserais de ce signe faire un caractère spécial de race, car si j'ai rencontré des femmes pygmées ayant ce caractère, j'en ai également rencontré, et peut-être en plus grand nombre, qui en étaient totalement dépourvues. Ce ne serait donc qu'un signe particulier à certaines tribus de Pygmées.

7. Les Bras et les Jambes

L'avant-bras frappe par sa longueur chez les Pygmées et descend plus bas que chez l'Européen, sans pourtant atteindre le genou. De nombreuses races nègres offrent également ce caractère. « Les Houzouanasses ont la main et le pied très mignons, leur bras est d'une forme ravissante et ces parties de leur corps sont vraiment parfaites » (Le Vaillant). Les doigts sont longs, très fins, et fort bien détachés (Mgr Le Roy).

Les jambes, sans être difformes, sont généralement trop courtes. Le mollet, peu développé et trop haut placé, les rapproche de la race nègre, ainsi que le calcaneum projeté en dehors. Le pied est large et court, comme celui de tous ceux qui marchent toujours nu-pieds, et l'orteil, très détaché, est loin d'être cependant opposable, comme on l'a dit parfois, chose très fréquente chez tous les Noirs, habitués dès l'enfance à se servir de leurs doigts de pieds pour ramasser les objets. On sait d'ailleurs combien ces organes sont en quelque sorte atrophiés chez les Européens, habitués à les tenir toujours renfermés dans des chaussures, et par contre l'habileté singulière qu'ont montrée à s'en servir certaines personnes que la nature avait privées de leurs bras et de leurs mains. Si chez les Négrilles, l'orteil est plus détaché et plus habile à saisir les objets, loin d'être un caractère de race, c'est plutôt à la fois un phénomène atavique et personnel dû à leur habitude constante de s'en servir, surtout pour s'élever dans les arbres, en s'aidant des lianes. J'ai vu maintes fois des Négrilles grimper ainsi le long des troncs les plus gros et les plus élevés, sans aucune branche, profitant de la moindre saillie de l'écorce, des plus petites lianes adjacentes.

8. Résumé

En résumé, comme on le voit, sauf sur les traits du visage et la tête, sur laquelle on est assez d'accord, une assez grande divergence règne sur les traits distinctifs du Négrille. Nous avons pour notre part insisté sur les traits principaux. D'ailleurs Crampel a rencontré, en les traversant très rapidement il est vrai, une partie des clans avec lesquels nous avons nous-même vécu. Le portrait qu'il en donne n'est pas tellement différent du nôtre : « Les Bayagas sont des nains, comparés aux Mfans dont la taille est souvent de 1 m. 75 à 1 m. 80 : ce sont de petits hommes si l'on regarde simplement leur moyenne que j'ai trouvée de 1 m. 40... (Crampel exagère un peu : la taille du plus petit soldat admis à servir est de 1 m. 52, et l'on sait combien ceux là paraissent petits ! Or, un Pygmée aurait presque la tête de moins !) Ils sont gros, trapus, bien proportionnés, musculeux. La couleur de leur peau est dans les bruns jaunes : leur pilosité est développée sur tout le corps. A première vue, les détails physiques qui chez eux frappent le plus sont : la proéminence des arcades sourcilières, la grande épaisseur des sourcils sans intervalles, la saillie des pommettes. Vu de profil, le nez est généralement plutôt busqué et forme une ligne coudée ; vu

de face, il paraît large et descend bas vers la bouche. Le cou est très court, la tête rentrée dans les épaules, la poitrine large et bombée, le bras fort, le poignet gros (nous l'avons au contraire constaté très fin, la la moyenne [1] étant 0 m. 13 à 0 m. 16 ; un seul égalait 0 m. 19). Les jambes sont cagneuses, la saillie du talon est assez marquée, l'attache du pied très grosse (constatée par nous très fine, ce que remarque également le Dr Poutrin). A l'état de repos, les Bayagas ont généralement les pieds en dedans et le genou a l'air de se continuer par le mollet et le pied tout d'une pièce.

» Un caractère physionomique domine les autres ; c'est une expression habituelle de peur, d'effroi même, qui fait que lorsqu'on les examine, les Bayagas gardent la tête basse et semblent trembler. Néanmoins leur curiosité doit être très grande, car lorsque, en causant avec eux, je détournais la tête pour les fixer ensuite brusquement, je voyais tous les yeux fixés sur moi [2]. »

Bien que la plupart de ces traits soient vrais, ajoutons néanmoins qu'ayant refait lentement et à loisir le voyage de Crampel, nous avons, sur notre route, rencontré le même clan. Il se composait seulement de deux familles, comprenant 17 individus, mâles et femelles, réduits à l'état de servage absolu par la puissante tribu fang près de laquelle ils vivaient, et dont le chef voulait absolument me donner une petite fille et un garçon en échange de quelques brimborions, car, disait-il : « Ça, on en a tant qu'on en veut ! les femmes en ont tous les ans ! » Tandis qu'un cabri se vendait trente capsules, et un beau coq cinq, on nous proposait un négrille pour quinze et une fillette pour douze ; on l'aurait eue à moins encore ! Mais hélas, comment les ramener à la côte ?

En résumant à peu près tout ce que nous venons de dire, donnons, d'après Gliszinski et Wissmann, observateurs consciencieux et de valeur, ce portrait du Négrille.

Gliszinski a observé les Négrilles du Cameroun, appelés Bojeli, ou Bakina en langue Yaunde, et par dérision par les Nègres, Bëk, c'est-à-dire « les Singes ».

« Ils sont, dit-il, de couleur chocolat clair, portant tatouages au front, l'iris est brun très foncé à la périphérie, bleu clair autour de la pupille. Les cheveux sont frisés, épais, très noirs, les cils très longs. Le corps est en entier recouvert de poils drus. La tête est large et haute, l'occiput aplati, le front large, oblique, cintré, les narines très grandes. L'indice céphalique, pris sur le vivant, les range avec 77,1, parmi les sous-dolichocéphales, l'indice frontopariétal 62,9, la taille 1,24. »

Wissmann donne ce portrait d'une enfant de 12 ans : « La peau couleur chocolat brun, n° 4 de l'échelle chromatique de Radde, les

[1] L'indice moyen des bras est de 47 environ, chez les Négrilles, de 45 chez les Fang, de 43 chez les Européens. Ce serait donc un bon caractère distinctif des Négrilles. D'une façon générale, on peut dire qu'avec leur petite taille, ils ont les bras d'une longueur égale à ceux des Noirs de grande taille.

[2] Harry Alis, *A la conquête du Tchad.*

cheveux noirs très frisés, le visage de coupe ovalaire, les yeux saillants, aux iris très noirs ; les diamètres crâniens 192 et 193 donnent un indice dolichocéphale 72,39. La hauteur du crâne les range parmi les hypsicéphales, à face mésoprosope. L'indice facial, d'après la hauteur nasio-mentonnière, est de 87,30. Le nez est court, aplati, l'indice nasal égale 86,36 ; la bouche est grande, les lèvres épaisses et proéminentes. »

Enfin, d'une longue étude sur les races inférieures, le savant Topinard conclut ; « Les races inférieures doivent avoir le thorax plus resserré d'un côté à l'autre et plus aplati d'avant en arrière. » C'est précisément le contraire qui se présente chez les Négrilles, d'où logiquement on devrait les ranger parmi les races supérieures ! Après tout, ce fut peut-être voilà quelques milliers d'années.

En somme, nous avons essayé de dégager les traits principaux du Pygmée et espérons y avoir réussi. Ce n'est pas le « beau petit homme » que certains y ont voulu voir, ce n'est pas non plus l'espèce de monstre, grosse boule surmontée d'une petite, le tout monté sur deux échasses, que d'autres ont dépeint.

Avec le Dr Poutrin, nous dirons [1] :

« Les Négrilles, rares survivants de la race qui occupait autrefois une grande partie du Continent noir, ont un type physique qui leur est propre, irréductible sur de nombreux points à celui des Bantous. Il peut être dû à une longue adaptation au milieu spécial de la forêt et est caractérisé par le grand développement du tronc en hauteur, la grande longueur du membre supérieur, la brièveté du membre inférieur et en outre par un type facial particulier. Quand à la brachycéphalie dont on a fait autrefois la propriété exclusive des Négrilles, il est actuellement démontré que si elle existe bien chez eux, en réalité, elle ne leur est pas un caractère spécial et que ces indigènes offrent, par surcroît, des cas indéniables et fréquents de dolichocéphalie. »

A ces observations très justes d'un savant réputé, nous avons ajouté la division en deux types ethniques assez divergents et l'odeur particulière. On ne saurait, je crois, dans l'état actuel de nos connaissances, demander davantage.

Le Négrille est donc tout simplement un homme, un petit homme.

[1] Cf. le témoignage de Cureau dans ses *Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale*, p. 14 :

Les Négrilles, derniers restes de la race autochtone, remarquables, chez les sujets les moins altérés, « par leur prognathisme, la saillie de la mâchoire supérieure, et au contraire, l'effacement du menton, par la brièveté de leur taille, la longueur relative des membres supérieurs, leur couleur marron très clair, le duvet blond répandu sur le corps entier, enfin par leur intelligence arriérée et par leur humeur craintive et farouche. » Les deux derniers traits ressortent évidemment d'un observateur qui n'a point vécu avec eux, ne parlait pas leur langue. Quand on amenait des Négrilles devant M. Cureau, administrateur et gouverneur des colonies, tels jadis d'humbles esclaves devant un puissant Seigneur, on peut affirmer qu'ils n'étaient guère en possession de leurs moyens, mais bien plutôt disposés à ne rien dire, craignant tout, et voulant surtout se sauver ! Et c'est presque toujours le cas. Le Blanc, pour eux, est un être terrible, un mort, un revenant !

Il appartient à une race plus petite que les autres races humaines, ayant ses défauts de conformation physique, et aussi ses qualités. Et encore ses défauts sont-ils probablement plus apparents que réels, ressortant notre manière de voir. En réalité l'adaptation à la vie que les circonstances et l'habitat lui ont imposée, peut-être depuis des millénaires, en est probablement la principale cause.

En tout cas, j'ai compté parmi eux beaucoup et de bons amis. Je leur ai témoigné de l'affection, une vraie affection et, reconnaissants, ils me la rendaient bien ! Ils m'ont parfois tiré de passes difficiles, et dans le danger, loin de fuir et de m'abandonner, je les ai trouvés à côté de moi. Malade, ils m'ont soigné avec dévouement, aussi bien qu'ils le pouvaient. Et eux, si pauvres, si dénués de tout, à qui tout faisait envie, ils n'ont jamais rien pris que ce que je pouvais leur donner. Rien que cela les met bien au-dessus des animaux, bien au-dessus des races qui les entourent, les oppriment, les méprisent et les tuent, bien au-dessus de beaucoup d'Européens que j'ai rencontrés sur mon chemin.

CHAPITRE V

Caractères corporels voulus par les Négrilles

1. Le tatouage. — 2. Mutilations volontaires ou ethniques. — 3. L'épilation

Parmi les caractères volontaires, on ne pourrait guère ranger que les suivants : 1° le tatouage ; 2° certaines mutilations volontaires ou ethniques ; 3° l'épilation partielle ou totale.

1. Le tatouage

Contrairement à toutes les tribus qui les entourent, les Pygmées, tout au moins ceux que nous connaissons, ne se tatouent jamais et ne portent aucune marque sur les joues ou la figure. Maintes fois, j'ai demandé aux Négrilles pourquoi ils n'imitaient pas leurs voisins. La réponse a toujours été la même. Avec un profond dédain, le Négrille me répondait : « Se tatouer, oh! non, jamais, c'est manière de sauvage! » Tant il est vrai que tout sauvage trouve encore plus sauvage que lui ! Par contre, lorsque j'interrogeais les Fang sur les raisons de leurs tatouages, ceux au moins qui ne ressortaient pas du totem et par conséquent signe de clan ou de tribu, ils me répondaient immédiatement : « Pourquoi nous portons des tatouages ? Mais c'est pour faire « beau » ! » Si je leur objectais l'exemple des Négrilles, leurs voisins, ou des Européens qu'ils avaient vus, avec un sourire malicieux à mon adresse, ils répondaient : « Nos pères nous ont appris à agir ainsi ! Les singes, eux non plus, ne se font aucune marque, aucun tatouage ! »

Cependant, j'ai vu également les Négrilles porter des tatouages dans plusieurs circonstances particulières.

Ainsi, lorsque le chef d'un clan a été frappé par la foudre, c'est une marque indubitable que le Dieu d'en haut, le Créateur suprême, est violemment irrité contre eux. Il faut immédiatement l'apaiser par une série de sacrifices, et dans ce cas, pendant une série de lunaisons dont le nombre est déterminé par l'Awa ou sort des jetons, le clan frappé dans son chef porte le deuil et des tatouages particuliers, longues

raies blanches ou jaunes, signe de tristesse, sur les joues et le haut du corps. Lorsque la série des lunaisons est expirée, après une cérémonie expiatoire accompagnée de danses et de chants, un animal pris vivant au piège, généralement une antilope, est sacrifié, et avec son sang, on efface ou on fait du moins le simulacre d'effacer les marques de deuil.

Comme nous le verrons plus loin, l'enfant né au moment où apparaît l'Arc-en-Ciel Kwa porte également un tatouage particulier.

Il arrive souvent aussi, comme nous l'avons vu, que des femmes pygmées sont rendues mères par des Fang qui de gré ou de force les ont enlevées. Si de cette union naissent des enfants, il arrive fréquemment que les autres femmes du mari ou l'une ou l'autre de ses proches, imposent au nouveau-né, surtout si c'est une fille, les marques habituelles qui souvent leur sont imposées à elles-mêmes dès le plus bas âge. Ces marques, *qui ne sont pas un signe de tribu*, mais simplement destinées à rehausser la beauté, consistent ordinairement en une série de lignes courbes ou brisées, s'enroulant au-dessous des seins et autour du nombril. Sous leurs entrelacements le ventre disparaît parfois tout entier. Ces dessins ne sont pas peints ou produits par l'application de sucs végétaux, mais profondément incisés, la peau ressortant ensuite en bourrelets. Plus tard, les femmes pygmées, rendues au clan, ne sont nullement fières de ces marques, bien au contraire, et si elles n'étaient pas indélébiles, les effaceraient fort volontiers.

Enfin, il arrive parfois qu'un chef fang veuille montrer à un clan négrille sa prise de possession et, de gré ou de force, impose aux jeunes gens la marque de la tribu. Le fait est assez rare, car dans ce cas, dès qu'aura disparu le chef du clan négrille, auquel on n'impose pas d'ailleurs personnellement cette marque, et qui se laisse acheter, le clan, obéissant à un autre chef, s'empresse de déguerpir et de se donner à un autre chef de tribu, ordinairement ennemie de la première. Ainsi les fugitifs trouvent-ils immédiatement protection et abri assuré, en échange de la moitié du produit de leur chasse.

C'est à ces diverses raisons qu'il faut attribuer les tatouages signalés par Mgr Le Roy et de nombreux voyageurs chez les Négrilles. Toute autre raison donnée est, à notre avis du moins, erronée et fausse [1].

Je n'ai constaté nulle part de tatouages totémiques ou de tatouages de clan, chose fort étrange quand on songe que ces tatouages sont pratiqués dans toutes les tribus au milieu desquelles vivent les Négrilles, et élevés à la hauteur d'une institution nationale.

[1] Si le clan fang possesseur arbore en certaines circonstances de joie ou de deuil, victoire par exemple ou mort du chef, des tatouages ou peintures spéciaux et absolument transitoires, il arrive que le clan négrille asservi prenne, en tout ou en partie les mêmes marques. C'est tout à fait exceptionnel. De ce qu'un explorateur a donc vu des Négrilles tatoués, en conclure à un usage général, est absolument erroné.

2. Mutilations volontaires ou ethniques

Farini signale chez les Mkabba du lac Ngami la mutilation volontaire de la dernière phalange du petit doigt de chaque main comme signe distinctif de la tribu. C'est coutume locale. Mgr Le Roy signale également chez les Ba-bongo du Haut-Ogowé l'amputation de la phalange du petit doigt aux enfants qui naissent si l'enfant qui les a précédés, et surtout le premier-né, a succombé. C'est là, à mon avis, coutume locale ou due à un ordre du sorcier de la tribu, afin de détourner la colère des esprits. J'ai retrouvé cette coutume aussi bien chez les Fang [1] que dans quelques clans Pygmées. D'autres, au contraire, l'ignoraient totalement. Le bout du doigt coupé était alors soigneusement enveloppé dans une feuille d'arum et la mère allait la nuit, seule, et en se cachant, l'enterrer près du corps de l'enfant défunt. Cette coutume porte le nom d'*afara*, la réunion. A toutes mes questions, on a toujours répondu que les esprits étaient méchants, que c'étaient eux qui avaient tué le premier-né, et qu'en leur donnant ainsi une fraction du corps de l'enfant, ils étaient satisfaits et leur colère détournée.

Le petit membre est détaché avec un instrument spécial, soigneusement aiguisé et nommé *msil* (*mfa'k* en fang). Aucune goutte de sang ne doit tomber à terre : ce serait attirer les plus grands malheurs sur la tête de l'enfant. Le doigt, aussitôt mutilé, est plongé dans l'huile bouillante qui donne une cautérisation rapide et il est ensuite enveloppé de terre humide. L'huile qui a servi, les quelques gouttes de sang et la terre humide sont pétries ensemble. Puis le père en façonne une figurine grossière qui reçoit le même nom que l'enfant. Tandis que l'enfant véritable est furtivement enlevé de la case, conduit dans la forêt et caché sous un amas de feuilles, la mère présente le sein à la petite figurine, la berce, l'enveloppe et chante une mélopée monotone et très particulière. Le soir venu, elle va, comme nous l'avons dit plus haut, l'enterrer près du premier-né.

En cas de deuil du mari, les femmes du défunt se scarifient et pratiquent également l'amputation d'une phalange. Nous en reparlerons plus loin, lorsque nous exposerons la vie religieuse.

Dans certains cas, lorsqu'il s'agit de choses d'importance à obtenir, les Pygmées sacrifient une ou plusieurs phalanges d'un doigt de pied. Nous aurons également occasion d'y revenir dans la vie religieuse.

Quant à la circoncision, également mutilation ethnique, nous la rejetons à la partie religieuse, à laquelle, nous semble-t-il du moins, elle se rattache davantage.

3. L'épilation

Comme nous l'avons vu, le Négrille gabonais, de même que tous les autres Négrilles, a un système pileux plus ou moins développé, suivant le type ethnique, jaune ou noir, auquel il appartient, mais non

[1] Cette même coutume est signalée par d'autres explorateurs.

certes au point de ressembler à une fourrure, comme le disait Stanley, et même chez les Pygmées de l'Ituri, là où le journaliste américain a passé, ce fait n'a pas été constaté par d'autres. Marche signale que les Négrilles rencontrés par lui chez le chef des Bakandé s'épilent les sourcils. C'est là, non une coutume générale comme le dit le voyageur lui-même, non plus, à mon avis du moins, une coutume locale, prise à l'imitation du clan voisin, mais, je crois, une opération particulière et isolée faite dans un but précis. J'ai constaté le même fait chez un de mes Négrilles. Et comme je l'interrogeais sur cet acte que je n'avais pas remarqué la veille :

— Ah! me répondit-il, après s'être fortement laissé prier et m'avoir tout d'abord affirmé que c'était pur caprice, puis que c'était pour être plus « joli », enfin pour mieux y voir, c'est que je vais me marier.

— Mais, un tel s'est bien marié, lui aussi, et n'a pas enlevé ses sourcils !

— Oui, mais lui, la jeune fille en voulait bien, tandis qu'elle, elle ne veut pas de moi.

Ce qui, soit dit en passant, montre que, lorsqu'il s'agit de leur mariage, les jeunes filles négrilles ont leur mot à dire, ou bien encore, qu'à tout prendre, bien que pouvant les acheter et le faisant de fait, les jeunes gens préfèrent encore que l'amour soit de la partie. Qui oserait les en blâmer ? Comme dit encore l'expressif proverbe pygmée : « Femme méchante et fourmi brûlante, c'est tout un ! »

Or, la fourmi noire brûlante, *ntuntul* en fang, *oso* en pygmée, pique de façon atroce et le membre piqué reste engourdi plusieurs heures. Je l'ai éprouvé et en sais quelque chose ! Naturellement on s'en gare comme de la peste !... Et...

« Femme méchante et fourmi brûlante, c'est tout un. »

Revenons à notre petit homme.

— Alors ?

— Alors, j'ai fait le remède *ngo*. Oui ! quand elle aura avalé un poil de mes sourcils, ce sera chose faite. Elle m'aimera !

Admirons la confiance du Négrille. J'ajoute qu'ayant déterminé mon petit ami à me livrer tout au long son secret, j'en ai pris soigneusement note, mais que, lui ayant promis une discrétion inviolable... Taisons-nous donc ! [1]

J'ai constaté depuis pareil usage chez les Fang, jeunes hommes et surtout jeunes filles, dans la composition très particulière et difficile à décrire tout au long des philtres « amatoria ».

Mais nous voici arrivés aux termes de cette longue et pourtant nécessaire énumération des caractères qui placent le Négrille à un degré complètement à part dans l'échelle des races humaines et le distinguent

[1] Qu'il nous suffise de dire que le « remède » comporte également un échantillon de tous les liquides pouvant exsuder du corps humain, sueur, sang, salive, urine, mucosités, etc.

de toutes. Nous connaissons maintenant le Négrille, décrit, sinon scientifiquement comme avant nous l'ont fait, et M. de Quatrefages jadis, puis Mgr Le Roy et avec beaucoup plus d'autorité le P. Schmidt et d'autres, mais plutôt *de visu*. Au moins avons-nous tenté de le « camper » devant le lecteur.

DEUXIÈME PARTIE

Le Pygmée dans sa Vie religieuse

Introduction. — Pourquoi commencer par la Vie religieuse.
Chapitre premier. — Nature et Propriétés de Dieu d'après le Pygmée.
Chapitre II. — Relations du Créateur avec l'Homme.
Chapitre III. — Relations de l'Homme avec Dieu. Le Culte.
Chapitre IV. — Mythologie et Culte des Astres.
Chapitre V. — Esprits Inférieurs et Mânes en général.
Chapitre VI. — Esprits Inférieurs de la Nature.
Chapitre VII. — Esprits vivificateurs (Ames).
Chapitre VIII. — Le Totémisme chez les Négrilles.
Chapitre IX. — L'Homme du Culte dans son rôle de Prêtre.
Chapitre X. — L'Homme du Culte dans son rôle de Consécrateur
Chapitre XI. — L'Homme du Culte dans son rôle de Médecin.
Chapitre XII. — L'Homme du Culte dans son rôle de Devin.

INTRODUCTION

Pourquoi commencer par la Vie religieuse

Lorsque j'écrivais cette étude, je voulais, m'inspirant d'études similaires sur d'autres peuples, aborder les points de vue suivants. Ayant, je le disais plus haut, « campé » le petit homme devant le lecteur, comme si, tout d'un coup, il surgissait de la forêt profonde et se livrait, passif, à l'examen, je voulais donc faire connaître son nom et sa race, pourquoi on l'a nommé ainsi, étudier sa langue, puis son habitat, sa demeure, le prendre dans sa vie familiale, le suivre à la pêche, à la chasse, décrire les grandes circonstances de sa vie et enfin aborder, pour finir, sa vie religieuse beaucoup moins connue et étudiée, parce que là surtout il ne se livre pas et demeure « secret ».

Ainsi font presque tous les auteurs. Et voici que j'ai changé d'idée et de plan.

Pourquoi ?

D'aucuns, rares, il est vrai, rapprochent le Négrille du singe, le disent de ses descendants, ou tout au moins le proclament chaînon intermédiaire entre l'homme et le chimpanzé. Du premier coup, montrons le fossé immense, à jamais infranchissable, qui sépare Pygmée et singe : personne n'a osé prétendre que les singes *prient* ! Et les auteurs matérialistes dont nous venons de parler, moins encore que tout autre ! Eh bien ! montrons que ce petit homme *prie*, au sens le plus élevé du mot. Qu'il se courbe respectueux devant son Créateur, lui rend un culte, lui offre des sacrifices !

Et puisque sa vie religieuse, la plus belle après tout, est moins étudiée parce que moins connue, étudions-la tout d'abord. Elle déborde d'ailleurs et exerce son action et son influence sur tous les actes de son existence. Il ne sera donc pas inutile, et peut-être plus intéressant, de le faire connaître d'abord sous cet aspect de sa vie profonde, de sa vie intime, c'est-à-dire de sa vie religieuse.

CHAPITRE PREMIER

Nature et Propriétés de Dieu

1. Lignes générales de la religion des Pygmées. — 2. Noms de Dieu. — 3. Dieu nous a quittés. — 4. Dieu créateur. — 5. Divers mythes sur la création non authentiques. — 6. L'habitat de Dieu. — 7. Le problème du bien et du mal. — 8. L'immortalité divine.

1. Lignes générales de la Religion des Pygmées

Quelles conceptions le Négrille se fait-il du monde sur- ou supranaturel, quelles sont ses croyances primordiales : tel est le sujet que nous devons maintenant aborder.

Résumant de nombreuses conversations avec eux, voici tout au moins les points principaux qu'il nous est permis d'affirmer.

Et cela combien de fois l'avons-nous entendu dire et redire, assis au milieu d'eux, près des huttes primitives, à la lueur des grands feux chassant les moustiques et l'humidité pénétrante des nuits équatoriales !

1° En haut, dans cette immensité bleue que pointaient du doigt nos petits hommes, par delà la ceinture ondoyante de la Voie lactée, au milieu des étoiles scintillantes où brillent à la fois le Baudrier d'Orion et la Croix du Sud [1], tout en haut dominant tout et tous, un Dieu, Créateur de toutes choses et Créateur de tous les Etres, invisible mais accessible, vivant et présent, s'intéressant à ses créatures, mais *moins*, pour le moment, que par le passé [2] ;

2° Au-dessous de Dieu, à un degré inférieur, des Esprits bons et des Esprits mauvais errant çà et là dans le monde, plus ou moins indépendants, paraissant surtout agir par eux-mêmes, d'après leurs propres volontés ou initiatives ou caprices ;

3° Des Mânes, ou créatures désincarnées.

[1] En Pygmée *Esi*, le Signe.

[2] Pour tous les Bantu, Dieu *ne* s'intéresse *pas* à ses créatures.

De là :

a) Un Culte avec ses cérémonies et ses sacrifices ;

b) Un homme du Culte pour le mettre en valeur, le rappeler, le faire observer ;

4° Enfin, mais très effacé, beaucoup moins apparent et moins développé que dans les tribus voisines, le Totémisme, ou plutôt des traces de Totémisme, peut-être même empruntées à ces mêmes tribus voisines, simples infiltrations.

En somme, les Négrilles se distinguent de leurs voisins par des croyances, qui, assez semblables en première apparence, sont en réalité beaucoup plus simples, beaucoup plus épurées, ou mieux encore, très catégoriquement beaucoup plus primitives.

2. Noms de Dieu

Les peuples Bantu au milieu desquelles vivent les Négrilles ou au moins pour la plupart, reconnaissent *tous* l'existence, sous diverses modalités, d'un Dieu créateur.

Suivant les diverses tribus, ils le désignent d'après plusieurs vocables. Le P. Sacleux, l'éminent philologue africain, a fait de ces divers ethniques une étude approfondie.

Une première série de ces vocables roule autour du mot *amba*, dire, faire, arranger, façonner. Combiné avec le préfixe *ani* ou *ni*, celui avec, il donne *Nyambe* des Rotsé, *Anyambye* des Gabonnais, *Anyam* des Pahouins Bétsi, *Nzambi* des Loango, *Nzame* des Pahouins ou Fang. Dieu, c'est donc Celui qui parle, qui agit, qui organise. C'est le vocable le plus répandu au Congo français.

Une deuxième série tire son origine de *eza*, avoir autorité, puissance, d'où *Leza*, et ce vocable, avec d'autres similaires, est plutôt usité dans le centre africain, par exemple dans le Congo belge.

Une troisième série se rapportera à *ima* vivre, d'où Celui qui donne la vie. On le trouve également dans le Centre.

Enfin une dernière série, plus spéciale à l'Est Africain, se rapportera plutôt à l'habitat : *Mulungu*, Celui d'en Haut.

C'est à la troisième série : *ima*, vivre, avec le préfixe de personne *m* ou *mu* que, d'après certains ethnologues, se rapporterait le nom donné par les Négrilles à l'Etre Suprême. Ils le désignent, en effet, nous l'avons déjà vu, sous le nom de *Kmvum* (notons que, dans certains clans, nous avons retrouvé le même vocable sous les formes *Mvum*, *Mvume*, *Mvuma*, différence dialectale très peu sensible, la première syllabe étant très accentuée, ou encore *Khmvum*.

Mais nos Négrilles équatoriaux désignent également *Kmvum*, le Dieu Créateur sous un de ses attributs, comme nous le faisons nous-même fréquemment. Ainsi l'appelleront-ils *Kua*, le Maître des Choses, *Kua bako*, le Maître du Ciel, ou par abréviation *Kwa* ou *Kwe*, qui signifie Chef, Maître, ou plus particulièrement, l'Ancien du clan, par conséquent le Chef écouté et obéi.

Cette appellation, en somme, s'apparente étroitement, au moins comme signification, à l'appellation hébraïque : l'Ancien des jours.

C'est donc à la troisième série des ethniques bantu, dont la racine est *ima*, vivre, que se rapporterait, d'après certains ethnologues, le vocable négrille *Kmvum*.

Ce rapprochement est au premier abord assez séduisant. Toutefois, il ne nous convainc nullement. Pourquoi, en effet, vouloir toujours rapprocher les mots négrilles, comme on le fait souvent, nous le verrons en parlant de leur langue, des mots bantu plus ou moins similaires, vouloir que les Négrilles aient emprunté leurs vocables aux langues bantu, certainement *moins* anciennes ? C'est un véritable non-sens.

En langue de l'ancienne Egypte, au temps des Pharaons et des Pyramides, *Khu* ou *Ka* désigne le Chef, le Maître,*Ma* désigne les Choses (*Aka*, Seigneur, *Hak*, roi). D'où, peut-être (car rien de plus sujet à caution et cause souvent d'étranges erreurs que ces rapprochements ethnologiques), d'où peut-être l'origine très éloignée de l'ethnique pygmée, emprunté à l'antique égyptien, *Kmvum* [1], *Kmvume* ou *Kmvuma*, le Maître des Choses, le Dispensateur des Biens. Ce serait donc un simple attribut divin.

Si, au contraire, on rapproche *Kmvum* de la racine bantu, *ima*, vivre, resterait à savoir si ce vocable bantu *ima* n'aurait pas pu, par un effet contraire, être influencé par la langue pygmée, incomparablement plus ancienne !

Lorsque d'éminents ethnologues nous répètent souvent : tel mot pygmée ne leur appartient pas en propre parce qu'on le retrouve dans telles ou telles langues, pourquoi le contraire ne serait-il pas vrai ! A telles enseignes, les Français n'auraient guère non plus de langue propre !

Kmvum, si l'on peut s'exprimer ainsi, est donc, qu'il soit le nom générique, ou un simple nom d'attributs divins, *Kmvum* est aujourd'hui le nom sous lequel les Pygmées désignent le Créateur.

A maintes reprises, nous l'avons cependant entendu encore appeler, en particulier dans les Chants rituels, *Bâli*, Celui qui pense, qui réfléchit, la Pensée par excellence, ou encore de *Manga*, Celui qui agit, qui fait, le Créateur. Ces noms, dont on retrouve ailleurs les équivalents, désignent plutôt des fonctions, des attributs. *Kmvum*, nom générique, nous paraît particulièrement remarquable. En effet, le nom qui, pour nous, Européens, tout au moins, traduit le mieux l'effort de l'homme pour pénétrer la vie divine de la façon la plus adéquate, est précisément celui qu'emploient les Pygmées.

Khmvum, ainsi désignent-ils donc Dieu, c'est-à-dire Celui qui vit, qui commande.

Le verbe *vum*, se prosterner, honorer, est encore demeuré dans la langue autochtone des premiers habitants de la terre africaine d'où la

[1] Nous employons indifféremment *Khmvum* ou *Kmvum*, suivant l'accentuation du clan.

signification: Le Maître qui doit être adoré ; l'ont-ils reçu des envahisseurs, oubliant leur propre ethnique, l'ont-ils au contraire imposé, s'agit-il d'une ressemblance tout fortuite ? Qui pourra jamais le dire ? En toute hypothèse, *Khmvum* demeure : le Maître, le Dispensateur, le Créateur.

3. Dieu nous a quittés

Ayant ainsi étudié le nom divin du Créateur et son étymologie, se présente maintenant un autre ordre d'idées, résultant d'ailleurs du premier.

Quel a été, dans le plan du monde, quel est aujourd'hui dans son gouvernement, le rôle divin du Créateur ?

Après avoir créé toutes choses, donné la vie à tout ce qui existe, comme l'affirment les Pygmées, se désintéresse-t-il totalement de ses créatures, invisible, inaccessible, indifférent, comme l'affirment, le croient, le proclament tous les peuples bantu, d'où absence de culte ?

Continue-t-il au contraire à s'y intéresser, les protéger, les aider, d'où nécessité de culte et de sacrifices ?

La question, comme on le voit, est de singulière importance.

Pour la résoudre, suivant notre méthode habituelle, adressons-nous aux intéressés eux-mêmes, interrogeons nos Négrilles.

A cette question précise : Que fait Dieu ? Ils répondent :

Kmvum ko [1], *Kmvum ta, Kmvum gwa.*

Dieu est, Dieu fut, Dieu sera.

Me twe, Ke bwe, Kmvum tla, Kmvum Kwa.

Esprits au-dessous, Hommes au-dessous, Dieu sans rien [1], Dieu Le Père Chef.

Et ils ajoutent : Avant que nos Pères, les premiers, les Chefs de la Race, fussent arrivés dans la forêt, quand ils n'étaient rien, Dieu était là, avant.

Kmvum ta li, nsu.

Réminiscences fortuites, produits de simples imaginations, diront les uns, ou mieux encore, et nous retrouvons invariablement cette assertion chez tous ceux que la question religieuse ne préoccupe pas, ou peut-être préoccupe trop, dans un but éminemment hostile : paroles suggérées par le missionnaire, inspirées par le désir de lui être agréable. Mais qu'en savaient-ils, mes sauvages interlocuteurs ? Pouvaient-ils deviner si ces dires m'agréeraient ou non ? J'étais le premier Blanc qu'ils eussent jamais vu. Je me serais bien gardé de les leur suggérer, de leur inspirer leurs réponses, soit volontairement, soit par ignorance, comme le font tant d'enquêteurs. Pourquoi, après tout, et quel intérêt y aurais-je donc trouvé ? Chez les peuples voisins, on a maintes fois constaté croyances, sinon analogues, du moins apparentées. Est-ce que, par hasard, les missionnaires, et on le croirait souvent, à l'entendre dire, seraient dénués de toute conscience scientifique, non volontairement, accorde-t-on encore, mais par suite de leur formation ? On croi-

[1] Sans support, sans rien dessus.

rait, en vérité, que cette conscience scientifique, cette sûreté de diagnostic, est le seul apanage des explorateurs et des savants laïques, dégagés, comme le proclament ces messieurs, de toute préoccupation confessionnelle, en un mot d'esprit et de formation purement laïques. Vraiment, il ne vaut pas la peine de répondre mot à de telles absurdités. Revenons plutôt à nos Négrilles et suivant le procédé que nous avons déjà adopté précédemment, continuons à les faire parler eux-mêmes.

« C'est Kmvum qui nous a faits, nous, et c'est Lui, le Maître, et à cette époque (des premiers âges) Il vivait avec nous. Quand Il vivait avec nous, Lui, donnant ses ordres, et nous, lui obéissant, nous étions heureux, nous étions puissants et forts, nous étions les Maîtres. *Akwa ntâc*, *Akwa ndâc*. Nous étions libres, nous étions forts !

» Kmvum est loin, il nous a quittés, et c'est pourquoi nous sommes devenus pauvres et misérables ! »

Et ils ajoutaient :

Ndzánga dadi góne !	Beaucoup de jours ont marché !
Ngánga ghwa wa,	Nous sommes le village qui va,
Ndzánga dzánu, kwe !	Beaux jours devant, peut-être !

Et difficile de dire l'impression profonde qui, aux paroles du chef, tombait sur ces pauvres êtres et les poignait au cœur !

Beaucoup de jours ont marché ! *Ndzánga dadi góne !*

Le silence planait soudain, profond, intense. Seuls, le troublaient le vent de la nuit qui fuyait, le frisselis des longues palmes du rotang, un cri d'oiseau surpris, le barrissement rauque de l'éléphant proche, le vol ouaté de l'épomophore [1], le pétillement d'un tronc s'écroulant dans le foyer rouge, une gerbe d'étincelles vite éteintes, et, dans le noir de la nuit noire, le silence de nouveau intense et profond : « Beaucoup de jours ont marché, et nous sommes le peuple errant : *Ngánga ghwa wa !* »

Désespérance profonde qui les étreignait au plus intime de leur être, eux, les pauvres errants de la forêt, toujours à la recherche angoissante de leur nourriture quotidienne, à la merci des éléments hostiles et des bêtes malfaisantes, toujours traqués par leurs puissants voisins, impitoyablement massacrés comme des animaux dangereux !

Kmvum dzéle, Dieu était fâché ! Dieu n'était plus leur hôte, le chef, le guide, le conseiller qui jadis venait avec leurs ancêtres converser familièrement et juger les palabres ! Cette pensée, si confuse qu'elle fût, tout obnubilée par le temps, cet abandon de Dieu, combien, dans la réalité des choses, n'était-il pas plus vrai qu'ils ne pouvaient même le soupçonner !

Comme le dit un de leurs chants rituels, recueilli au cours de mes randonnées, chant et mélopée d'une vérité, d'une profondeur, d'une

[1] Ecureuil volant, ou Epomophore monstrueux. Nous le retrouverons aux chasses.

intensité que leurs esprits, atrophiés par une longue, trop longue déchéance, ne pouvait plus bien comprendre !

Dzánu gwa ndzío,	La lumière devient le sombre,
Betíma dadi betíma.	La nuit davantage la nuit.
Dzi ke ndzánga kwa,	Le jour demain la faim,
Kmvum dzèle ngánga !	Créateur fâché (contre) nous !

Les anciens ont passé,
Leurs ossements sont bien loin.
Leurs esprits sont errants,
Où sont leurs esprits ?

Le vent qui passe le sait peut-être !
Leurs ossements sont bien loin,
Leurs esprits sont errants,
Sont-ils loin là-bas, sont-ils là tout près ?
Veulent-ils le sang des sacrifices ?
Sont-ils loin, sont-ils près ?

Le vent qui passe, l'esprit qui voltige (le feu follet)
Le savent peut-être!

Et comme ils le disaient encore :

Demain était vide et nu,
Car le Créateur n'était plus l'hôte,
L'hôte assis au foyer !

« Maintenant que Khmvum nous a quittés, nous sommes devenus pauvres et misérables ! »

Et je continue mon enquête :

— Mais pourquoi vous a-t-il quittés ?

— Ce n'est pas Lui, c'est « nous » qui l'avons abandonné, il y a longtemps, longtemps, si longtemps ! Mais peut-être un jour reviendra-t-il avec nous et ce jour-là, nous redeviendrons puissants et forts !

4. Dieu Créateur

Je continue de les interroger :

— Est-ce qu'il y a toujours eu des hommes comme toi et moi dans la forêt ?

— Non. Avant, il n'y avait pas d'hommes dans la forêt.

— Mais y en avait-il ailleurs ?

— Non, avant nous, il n'y avait personne. Les premiers, c'est nous !

— Et avant ?

— Avant, il y avait Kmvum, Kmvum tout seul, Kmvum sans per-

sonne avec lui que Dieu. *Kmvum di, Kmvum sasa didi, Kmvum le, Kmvum ne Kwa.*

— Mais les arbres de la forêt, les fruits que tu manges, les animaux que tu chasses, les poissons que tu pêches, qui les a faits ?

— Kmvum a fait tout cela. Il a fait les arbres de la forêt, il a fait les fruits que je mange, il a fait les animaux que je chasse, il a fait les poissons que je pêche, il a fait tout, tout. Et quand il a eu fini de faire tout, il a dit à nos Pères, les premiers : Prenez, c'est à vous, je vous le donne, c'est pour vous.

— Et avant les arbres, les animaux, les poissons ?

— Avant les arbres, les animaux, les poissons, il y avait Kmvum tout seul.

— Comment a-t-il fait tout cela ?

— Il a dit : « C'est ça ! Je dis moi ça » : *Ma to me ve, Ame,* et c'est fini.

J'insiste :

— Mais encore, comment s'y est-il pris ?

— Nous ne savons pas, personne ne sait, nos ancêtres n'ont pas vu. *Kmvum ko Kmvum.* Dieu, c'est Dieu !

Et mon petit interlocuteur ajoute une phrase du chant mystérieux des Origines et des Incantations :

Tout s'est cassé, *ñan.*
Tout s'est ouvert, *ñan.*
L'animal court, le poisson nage, *viss.*
L'oiseau vole, *viss,* l'homme mange, *ñan.*
Dieu, tu nous as créés, *Kmvum, oh ! Kmvum, mo no foráne.*

— Mais les hommes, vous, les pères de vos pères, qui les a créés ?

— L'herbe naît de l'herbe, l'arbre de l'arbre, l'animal de l'animal, l'homme de l'homme. Et ainsi Kmvum a voulu. Il a dit au Père de nos Pères : « Va », et le Père de nos Pères a marché. Le petit de l'homme a crié, il a pleuré, et Kmvum était là.

J'insiste encore, car je connais la légende, déjà relatée plus haut de la formation de l'homme :

— Mais encore, l'homme, ou plutôt mieux, vous autres, les Négrilles, les petits Hommes, comment Kmvum vous a-t-il faits ?

— Mais tu le sais bien, puisque vous autres, vous êtes des esprits et que vous habitez avec Dieu.

Signalons une fois de plus, entre parenthèses, cette croyance universelle, chez les Noirs comme chez les Pygmées, que les Blancs sont des esprits ou mieux d'anciens Noirs, ayant traversé les mers et par là transformés en Blancs. Cette croyance peut s'expliquer, comme plusieur auteurs l'ont fait remarquer, par le fait que le séjour prolongé dans l'eau d'un cadavre nègre enlève, en général, la pigmentation noire, d'où au bout de quelques jours aspect blanchâtre du mort. Le

fait est certain : toutefois il ne se produit pas toujours, au moins croyons-nous. Fût-il général, il n'expliquerait pas la croyance noire, tout au moins d'une façon universelle, et cependant, au premier abord, les populations noires n'ayant jamais vu de Blancs n'hésitent jamais à les prendre pour des esprits et à en avoir une peur terrible. Pour ma part, j'attribuerais beaucoup plutôt cette croyance à ce fait qu'universellement la couleur blanche est l'attribut des revenants, des mânes, et que les fantômes sont blancs. C'est d'ailleurs également la couleur réservée aux féticheurs, aux initiés des sociétés secrètes et aux morts.

— Parle néanmoins. J'aimerais à savoir ce qu'ont appris les ancêtres à ce sujet.

Et sans se faire prier, le petit Négrille me redit la légende de la Création :

— Quand Dieu eut fini de tout créer, par une parole, il s'assit sur les bords du ruisseau, près du grand village des animaux. Et le nom de *Kmvum*, c'était *Bâli* ! Et il prit de la terre noire, de la terre noire près du ruisseau, et il en fit de petites statues, des « choses » avec des bras, des jambes, une tête ; et il prit de la terre rouge, de la terre rouge près du fleuve aux bords duquel était son village, et il en fit de petites statues, avec des bras, des jambes et une tête. Et il prit de la terre blanche... J'interromps :

— Es-tu bien sûr qu'il prit de la terre blanche ?

— Je crois, oui, peut-être.

(Pour moi, au fond, je suis beaucoup moins persuadé de cette partie de la légende. Peut-être, mais c'est une simple supposition, était-elle inspirée par notre présence, et pour « nous » expliquer. Peut-être ! il est difficile de le savoir.)

— Et la terre noire, cela fit les hommes noirs. Et la terre rouge, cela fit les hommes rouges. Et la terre blanche, cela fit les hommes blancs. Et il dit aux hommes noirs : Marchez ! et ils marchèrent. Et il dit aux hommes rouges : Marchez ! Et il dit aux hommes blancs : Marchez ! et ils marchèrent. Et il dit aux hommes noirs : Mangez et buvez ! Et ils dirent : Que mangerons-nous, que boirons-nous ? Et ce qu'ils devaient manger et ce qu'ils devaient boire, ce qu'ils ne devaient pas manger et ce qu'ils ne devaient pas boire, Dieu le leur dit. Et il dit aux hommes rouges : Mangez et buvez... !

» Et les hommes noirs, c'est ceux que tu as vus avant d'être venu chez nous. Et les hommes *rouges*, c'est *nous*. Et les hommes blancs, nous les connaissons maintenant, c'est toi et tes frères.

» Les hommes noirs sont mauvais et méchants : les hommes rouges, tu les connais, et les hommes blancs aussi...

» Et les hommes étaient devant Kmvum, les noirs et les rouges et les blancs. Ils marchaient et ils mangeaient... Voici que tout à coup *Rhe*, le grand singe, et *Lüi*, le gorille, vinrent tout curieux, et sautant, et gambadant :

— *Dzióku mšë yáti ngáli amè.*

Lui moi venons voir amis.

» Et Kmvum se leva irrité: *Ewéde, siti*, non, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire, mais *tào kha yáti me*, c'est le chef que nous venons voir. »

Ainsi, pour nos Négrilles, n'existe nullement, et cela j'ai pu le constater à maintes reprises, la légende injurieuse qui ferait d'eux des êtres évolués des singes et à peine au-dessus d'eux. Sur ce point, leur croyance est très nette, très affirmative. Les singes, comme tous les animaux, comme tous les êtres, ont été créés par un acte de volonté, par une parole de Dieu, ou tout au moins, si on nous trouve trop affirmatifs ou influencés par notre formation européenne, disons simplement, qu'à notre connaissance, aucune légende, aucun récit, aucune réponse, ne nous a jamais rien appris sur un acte positif du Créateur, créant les animaux. Cette différence est même très symptomatique. Pour les hommes, Dieu a *pris* de la terre ; pour les animaux il a *dit* : « Soyez », et ils ont existé.

5. Divers mythes sur la Création non authentiques

A côté de ces légendes sur la Création, que l'on pourrait appeler théogoniques et que l'on retrouve sensiblement les mêmes dans tous les clans pygmées, existent encore, toujours chez eux, un fond d'autres légendes, très différentes, appartenant à un cycle culturel tout autre, et très probablement d'origine étrangère. Ainsi dans son livre sur les Pygmées, Mgr Le Roy donne la légende suivante sur la Création d'après leurs traditions. C'était, notons-le d'abord, aux débuts de son enquête, j'étais son compagnon de voyage et d'études, son interprète. Nous interrogeons un Pygmée de race pure, mais vivant chez les Fang. Il a reçu d'eux le nom de *Mba-Sole*, auquel il répond, mais s'appelle en réalité *Mbele Mbox*, le buffle de la forêt.

« Quant à Dieu, écrit donc Mgr Le Roy, (il est) connu (des Pygmées) sous le nom fang de *Nzame* » Notons en passant que si Nzame est bien le nom du Créateur chez les Fang, les Négrilles, nous l'avons vu, ne le désignent nullement sous cet ethnique, mais sous celui de Kmvum.

« Il est, nous dit Mba-Sole, l'auteur du ciel, des astres, de la lumière, des yeux où la pupille nous renvoie son image [1] et où réside la vie...

» Il eut, dans le principe, des rapports avec une Divinité mère, de nature inférieure, et c'est de là que par un prodigieux enfantement, sortirent à la fois bêtes et gens, chacun avec sa forme, sa nature et sa destinée...

» Outre cette cosmogonie bizarre, qui paraît bien d'origine fang, Mba-Sole admet les esprits, les revenants, etc... »

Aucune créance ne peut être accordée au récit de Mba-Sole que j'ai d'ailleurs revu plus d'une fois depuis. Les traditions et les récits qu'il donne ne ressortent en aucune manière du fond négrille, elles sont nettement et uniquement bantu ou mieux précisées, d'origine fang, tribu dans laquelle il vivait.

[1] Par la lumière de l'œil vivant.

Une légende des Babinga [1] les Pygmoïdes du Congo Central, rapporte que le premier Pygmée aurait été créé ou serait fils d'une araignée, la première femme, fille d'un porc-épic. Elle nous paraît purement locale.

Une autre légende que j'ai recueillie chez les Pygmées vivant chez les Ndzem [2], rapporte qu'au commencement tout n'était que de l'eau, de l'eau à perte de vue par dessus les montagnes les plus hautes. Une immense tortue nageait sur les eaux, les recouvrait en partie de sa carapace. Elle pondait ses œufs, et ces œufs produisaient, enfantaient des animaux, des oiseaux, des reptiles. Une pirogue vint à passer. Qui la montait, la faisait avancer ? Nos hommes ne s'embarrassent pas pour si peu. « On ne sait pas ! » Mais enfin, une pirogue vint à passer : deux œufs tombèrent dedans, ou suivant une variante, un serpent y déposa deux œufs. Et de ces deux œufs naquirent le premier homme et la première femme. Ils s'appelaient Ntaum et Rae [3], ou encore Gomu et Lehe d'après une autre variante.

A noter que les Fang, au milieu desquels vivent nos Négrilles désignent le semen virile sous le nom de *yom*, et le semen féminin sous celui de *yâl*, noms d'origine encore plus ancienne.

Gomu et *Lehe* désignent également la droite et la gauche, le côté faste et le côté néfaste.

Enfin, une troisième légende, recueillie chez les Dzandzama des bords du Djah, sous-affluent de l'Oubanghi, attribuerait la création à un immense serpent, soudain sorti des eaux.

Il faut bien reconnaître encore que souvent, avec de vagues réminiscences peut-être de légendes antérieures ou primitives, ces récits sont en partie inventés ou brodés par un conteur imaginatif, désireux de charmer, intéresser, ou étonner ses auditeurs. Souvent encore, sous figure d'un apologue que tout le monde comprend et souligne aussitôt d'un sourire railleur ou de réflexions moqueuses, telle par exemple la légende qui fait la femme fille d'un porc-épic, le conteur lance des allusions ou des brocards plus ou moins « piquants », qui mettent aussitôt en liesse l'auditoire mâle et en rage le clan féminin.

Une seule fois, dans un petit clan négrille, on m'a parlé de Kmvum, Dieu Créateur, ayant créé en même temps le Noir, le Singe et le Négrille, mais cette donnée, ou cette légende, avait été évidemment prise dans le village bantu tout près, où je l'avais entendue dans des termes presque identiques. Preuve nouvelle du fait avancé ci-dessus, que

[1] M. L. Dourt, *Les Babinga ou Yabinga* (*L'Ethnographie*, N. S., II, 1914, pp. 90 suiv.).

[2] Les Ndzem, étroitement apparentés aux Fang, mais tribu distincte, habitent à l'est de ceux-ci, entre le Dzong, le Dzah, le Haut-Ivindo d'un côté, et la Sangha de l'autre.

[3] *Gomu* désigne le membre viril, *Lehe* le vagin.

les enquêtes doivent être soigneusement contrôlées et, ainsi que pour les déterminations géographiques, recoupées souvent, avant de pouvoir être présentées comme probablement authentiques.

6. L'habitat de Dieu

Où est Dieu ? Où habite-t-il ? *Hove čò na Kmvum ? Hove dumo mbe* (où est la maison de).

Dieu ne s'arrête pas ! *Hoho čò dumo Kmvum ! ba Kmvum nononono tonnu.* L'endroit de Dieu est tout là-haut !

« Où Dieu habite-t-il ? écrit Mgr Le Roy dans son *Enquête sur la Religion des Primitifs.*

» Mais là-haut, partout, et ils montrent l'étendue du Ciel: *Mulungu yu dzalu, Koma zi tsi,* disent les Gyriyamas de l'Afrique Orientale, Dieu est en haut, les Mânes en bas, litt. en terre, et les Wanyika ajoutent d'après Krapf et Regmann :

Kula uendavo,	Partout où tu vas,
Mulungu yuvo.	Dieu est.
Be, vira tu ukigomba,	Bien, quand seulement tu querelles,
yunakusikira,	il t'entend.
Hatta ukaingira	Même entrant dans un trou
uinani kudzifitsa.	pour te cacher,
Mulungu yunakuona	Dieu te voit.

» D'autre part, certaines expressions ou explications tendraient à faire croire que Dieu est conçu comme une sorte d'être partout répandu dans le monde, et se tenant, pour ainsi dire, à l'arrière-plan... Mais au fond, c'est là pour les Indigènes une question oiseuse, insoluble et sur laquelle chacun peut penser tout ce qu'il veut. » (*Religion des Primitifs*, p. 184.)

Telle n'est pas la conception de nos Négrilles, et même, à notre avis, cette conclusion de Mgr Le Roy nous paraît erronée. Le Négrille, pas plus que le Noir, ne *pense* là-dessus ce qu'il veut! Il n'y pense même pas ! Il *sait* ce que ses ancêtres lui ont transmis, il ne discute pas, il n'invente pas, il ne s'en donne pas la peine, il *sait* : dès lors, à quoi bon se fatiguer le cerveau !

Ainsi, pour nos Négrilles, Dieu n' « habite » pas là-haut au sens propre du mot, il est tout là-haut, non pas partout, près de nous. à côté de nous, ou bien en bas. *Il ne s'arrête pas.* Que fait-il donc ? En réalité, ils n'y pensent pas ou ne le savent pas ! Ce qu'ils savent très bien, c'est que jadis il était avec eux, il vivait et causait familièrement avec eux. Puis, un jour, par leur faute, la séparation s'est faite. Il n'est plus là, il reviendra, comme ils l'espèrent, pour ramener avec lui l'abondance, le bonheur. Ils ne le fixent nulle part de façon précise.

Il convient cependant d'ajouter ici avec Mgr Le Roy que, si les données linguistiques sont des plus précises sur Dieu et ses attributs,

la croyance est en réalité plus floue, moins nette, d'où cette constatation qu'à l'heure actuelle, la notion de la Divinité a subi chez eux une régression évidente.

Reprenons la conversation avec nos Négrilles.

— Mais ne croyez-vous pas que Dieu, c'est le soleil qui nous éclaire ?

— Les Blancs, tes frères, croient cela, c'est vrai. Mais nous autres, nous ne le croyons pas.

— Cependant, le soleil est bon, chaud : c'est lui qui fait tout pousser, qui donne la vie.

— *Yáka ne Yáka, Kmvum, Kmvum.* Le soleil, c'est le soleil, et Dieu, c'est Dieu.

Et avant le soleil, il y avait Dieu.

Mais toi, Blanc, si tu crois autrement, c'est ton affaire ! Tous les poissons ne vont pas du même côté ! *Raha,* le merle métallique, vole vers le haut des arbres, *Kax,* le fourmilier, creuse la terre et va vers le bas. Nous, c'est nous, toi, c'est toi. *Anè nga râne, mo nga râu.*

Nos petits Négrilles, on le voit, sont fort tolérants, et admettent parfaitement que chacun ait sa croyance, son culte. Quoi qu'aient dit des peuples africains certains voyageurs, nos croyances les touchent peu ou prou, ils ne se laissent pas entamer, tout en admettant la supériorité manifeste du Blanc sur eux à tous points de vue !

Mais que l'on ne se méprenne pas à nos paroles ! Tout d'abord, et ne s'en doutent guère explorateurs, coloniaux, administrateurs ou soldats qui affectent de ne croire à rien, elle demeure toujours vraie, cette anecdote que racontait jadis Mgr Le Roy.

« Avant de partir en voyage, les porteurs, que venait d'engager un explorateur, accomplissaient les cérémonies rituelles réglementaires et invoquaient l'aide des génies protecteurs de la race.

» Le Blanc, qui les contemplait, se prit soudain à ricaner. Et se moquant d'eux, les interpellant grossièrement : « Allons donc, s'écriait-
» il, il n'y a pas de Dieu, ou plutôt, si, j'en ai un, moi, c'est mon
» fusil. »

» Et voici que l'un après l'autre les Noirs déposèrent leurs charges, et s'en furent. Impossible de les décider à marcher. Le Blanc resta seul : c'était un mauvais Blanc !

» Et ceci se passait au pays de Zanzibar. »

Nos Négrilles, en un cas semblable, en feraient tout autant. Un point cependant de différence, à mon avis : ils détaleraient encore plus vite ! En un clin d'œil, pfwit : regardez dans les arbres !

7. Le problème du bien et du mal

Après avoir déterminé le fait de l'habitat divin, se présente le plus difficile des problèmes, celui du bien et du mal.

Les Bantu le résolvent de façon simple, eu égard au moins à la divinité : Dieu ayant créé l'homme, disent-ils, ne s'en préoccupe plus en aucune façon.

En est-il de même de nos Négrilles ? Que répondent-ils à cette question : On voit beaucoup de mal en ce monde, bien des misères, des injustices. Est-ce la faute ou la volonté de Dieu ?

Il m'en souvient encore, le jour où j'interrogeais mes petits amis sur ces questions qui les forçaient, bien malgré eux, à réfléchir, l'un d'eux me répondait : « Tu nous fatigues vraiment ! Demande-nous comment on prend un poisson dans l'eau, une bête dans la forêt, là, le chemin est droit (c'est facile). Mais tout ça ! Tiens, regarde nos femmes, tu vois, elles préparent le *ngon* [1] : pan, pan, pan ! Elles frappent sur les pépins de citrouilles. Tout ce qu'il y a dedans sort, mais regarde-les frapper ! pan, pan ! pauvre citrouille ! Toi, tu es la femme et nous la citrouille ! »

— Oui, lui répondis-je, mais quand le plat est préparé, n'as-tu pas plaisir à le manger ? et penses-tu encore à la citrouille ?

— C'est vrai, dit-il ! pauvre citrouille, on n'en parle même plus !

Abordons le problème du mal, qui, même parmi nous, soulève tant de controverses passionnées ! Laissant le problème délicat de la conscience, prenons les faits tangents, ceux qui les touchent de près.

— Les bêtes méchantes qui vous mordent, vous piquent, les moustiques, les mouches, le serpent qui vous tue, le froid qui est méchant ! Pourquoi ?

— Dieu s'est retiré de nous !

Et voilà, d'un mot, expliqué pour nos petits hommes, le grand problème du mal, Dieu s'est retiré ! Alors ! Ils n'en cherchent pas plus long et ne courent pas après les causes secondes, ne discutent pas sur des pointes d'aiguilles. Dieu s'est retiré ? nous sommes malheureux. Dieu reviendra, et de cela, nous sommes sûrs, et nous serons heureux. Au fond, sont-ils si éloignés de la vérité ?

8. L'Immortalité divine

Dieu peut-il mourir ?

Telle est la question que je pose à mes interlocuteurs.

Tout le monde se met à rire... et c'est la seule réponse. A leur air narquois, je comprends très bien ce qu'ils pensent : Que ces Blancs sont donc sots ! Dieu mourir ! Et puisqu'il le dit, c'est qu'il le croit !

Le chef qui, au fond, m'aime bien, je pense, et me plaint, ajoute après un long silence : Après la nuit, le jour, après l'arbre, un autre arbre, après le nuage, un autre nuage, après moi, un autre homme, et Dieu est là, Dieu ne meurt pas, *Kwo o nga*, mort maître il est : de la mort il est le maître qui la domine et il n'est pas dominé par elle.

Et il ajoute encore, le petit homme :

Vois-tu, ô toi, Blanc qui es ici, assis près de nous, toi notre ami, Dieu, c'est *Bâli*, celui qui donne la vie, la chaleur, Dieu, c'est *Mka*, le Fort, celui que nul ne peut renverser, Dieu, c'est *Gah*, le Tout-Puissant!

[1] Les Fang et les Négrilles recueillent soigneusement les pépins d'une espèce de citrouille, les décortiquent, et avec la pulpe farineuse préparent un plat qu'ils aiment beaucoup. Il est d'ailleurs vraiment bon.

Dieu, Maître suprême, Créateur de l'homme et de toutes choses, Dieu antérieur à toute la Création, maître de la mort, habitant là-haut, en dehors de notre atteinte, devant enfin revenir plus tard avec les hommes pour les rendre heureux comme ils étaient jadis, mais ne se préoccupant guère d'eux dans la vie actuelle, sauf cependant dans des circonstances exceptionnelles, voilà donc le résumé très succinct des croyances négrilles au sujet de Dieu.

Peut-être aurions-nous pu parler ici des croyances des Pygmées au sujet des récompenses ou des punitions futures, après la vie actuelle. Nous les avons réservées pour plus tard, afin de ne pas faire double emploi. Elles trouveront leur place toute naturelle et tout indiquée en parlant de la mort du Pygmée, de la sépulture, des cérémonies et chants rituels qui l'accompagnent.

CHAPITRE II

Relations du Créateur avec les Hommes

1. Concepts généraux. — 2. Première manifestation divine : l'arc-en-ciel à l'Est. — 3. Deuxième manifestation divine : l'éléphant Gôrou. — 4. Le sacrifice à Gôrou et à l'Arc-en-ciel.

1. Concepts généraux

Dieu Créateur est un Être inaccessible, proclament d'une façon générale tous les peuples bantu qui entourent les Pygmées : Il ne s'occupe pas de nous, nous ne nous occupons pas de Lui.

Ainsi l'exprime très bien le chant que les Fang de la forêt équatoriale mettent dans le bouche de Fam, qui fut le premier homme :

Yéyà, oh ! la yéyè,	*Yéyà, oh ! la, yéyè !*
Nzame é yo, fam a si,	Dieu est en haut, l'homme en bas.
Yéyè, oh ! la yéyè,	*Yéyè oh ! la yéyè !*
Nzame Nzame, Fam é Fam,	Dieu, c'est Dieu, l'homme c'est l'homme.
Mur é nda, mur é nda zia.	Chacun en sa maison, chacun chez soi.

Le culte du Seigneur du Ciel, du Créateur et Maître des hommes n'est cependant pas totalement étranger au Noir. Il s'adresse à Lui rarement, très rarement, mais enfin il s'adresse parfois à Lui. Ainsi, notamment, dans le Sud et l'Est africain, où la pluie est un bienfait ardemment désiré à certaines époques, c'est à Lui qu'on s'adresse directement pour l'obtenir.

Encore cette demande directe à Dieu aurait-elle besoin d'être sérieusement contrôlée, car en fait, c'est le féticheur, l'homme du Culte qui en est chargé, et ses incantations s'adressent également aux Esprits qui président à la pluie et au tonnerre. Ces esprits, dans leurs croyances, sont-ils indépendants du Créateur et agissant en dehors de Lui, de leur propre initiative, ou bien sont-ils en quelque sorte dépendants de Lui et n'agissant que par délégation, ou bien encore, comme on le croit

dans certaines tribus, dépendent-ils de l'Esprit du mal ? Il est bien difficile de le dire.

Les peuples qui occupent la grande forêt équatoriale n'ont pas besoin d'eau ; bien au contraire, ils en ont de trop, et combien [1] ! Aussi cette occasion cultuelle d'implorer la Divinité, leur manque. De fait, sans nier qu'elles puissent exister, je n'ai, pour ma part, jamais rencontré d'invocations directes à Dieu, d'appel à son secours dans les tribus bantu que j'ai eu l'occasion d'étudier : *Mur é nda, mur é nda zia,* comme dit le Pahouin : Toi en haut, moi en bas, chacun chez soi.

Dans un ordre d'idées tout différent et combien plus relevé, les Négrilles affirment au contraire : « Par notre faute, Dieu s'est retiré de nous. Cependant Il ne nous a pas abandonnés complètement ; dans certaines circonstances, Il continue à s'occuper de nous, à rester en contact, en relations avec nous. Il nous veut du bien ! Lorsqu'Il nous veut du bien, Il vient à nous. »

Comment Dieu, d'après leurs conceptions, vient-il donc aux Négrilles ?

Comment il se met en relations avec eux et leur indique alors la conduite à tenir, c'est ce que nous allons examiner maintenant.

2. Première Manifestation divine : l'Arc-en-Ciel à l'Est

1. Dieu, lorsqu'il le veut, lorsqu'il voit que l'homme a besoin de son secours, se met en relations avec l'homme de deux manières. Il nous faut déjà noter ici cette idée, qui demeure vivace chez le Négrille, de bonté, de miséricorde dans la Divinité. Elle n'est pas pour eux le Maître terrible des Bantu.

Quand il voit que nous avons besoin de Lui beaucoup, me disait mon petit interlocuteur, alors Il vient, car Il se souvient, Dieu n'oublie pas !

Le premier des moyens que Dieu emploie pour se mettre en relations avec l'homme, est l'Arc-en-Ciel, *Khwa,* (*Waṅgo* en Sandeh), qui apparaît soudain au Ciel par temps clair, du côté de l'Orient — non pas tout arc-en-ciel, tel que celui qui se dessine soudain tout irisé au-dessus des cataractes du fleuve, ou encore à un endroit quelconque du Ciel, mais celui-là seul qui se montre majestueux du côté de l'Orient, du soleil levant, dont il est le fils !

Lorsque l'Arc-en-Ciel apparaît donc soudain, c'est le signe visible, la marque que Dieu veille sur la tribu, lui conserve et lui assure sa protection, la lui garde fidèlement !

Kmvum no kwé, Kmvum no núwa.

Dieu conduit, Dieu protège.

C'est donc présage heureux. C'est la preuve visible, tangente que Dieu a vu la détresse de son peuple et désire venir à son aide.

[1] La chute d'eau annuelle ne dépasse pas en France 0 m. 60 à 0 m. 65 ; elle atteint en Gabonie *onze* mètres et plus.

2. Aussitôt qu'il aperçoit l'Arc-en-Ciel précité, le Pygmée, s'il est assis dans son village, le Chef, au nom de tous, s'ils sont réunis, doit abandonner tout travail, quel qu'il soit et tous comme lui, Il doit se lever, prendre son petit arc et se placer face à l'Arc-en-Ciel, bandant son arc à bras tendu dans la même position que l'Arc-en-Ciel, le cachant pour ainsi dire à son regard. En même temps, il chante, ou plutôt il psalmodie sur un ton monotone et presque monocorde, sauf aux finales, le *Chant de l'Arc-en-Ciel :*

Khwa, yè oh ! Khwa ! Arc-en-Ciel, oh ! Arc-en-Ciel,
Toi qui brilles tout là-haut, si haut,
Par dessus la forêt si grande,
Au milieu des nuages noirs,
Partageant le Ciel sombre,

Tu as renversé sous toi,
Vainqueur dans la lutte,
Le tonnerre qui grondait,
Qui grondait si fort, irrité !
Etait-il fâché contre nous ?

Au milieu des nuages noirs,
Partageant le Ciel sombre,
Comme le couteau qui tranche le fruit trop mûr,
Arc-en-Ciel, Arc-en-Ciel !

Et il a pris la fuite,
Le tonnerre tueur des hommes,
Comme l'antilope devant la panthère,
Et il a pris la fuite,
Arc-en-Ciel, Arc-en-Ciel.

Arc puissant du Chasseur de là-haut,
Du Chasseur qui poursuit le troupeau des nuages
Comme un troupeau d'éléphants effrayés,
Arc-en-Ciel, dis-lui notre merci.

Dis-lui : « Ne sois pas fâché ! »
Dis-lui : « Ne sois pas irrité ! »
Dis-lui : « Ne nous tue pas ! »
Car nous avons très peur
Arc-en-Ciel, dis-le lui.

Ce chant nous a été donné pas le petit chef du campement négrille d'Esoma, au pays des Ye Mvurk. L'orage venait de cesser, le tonnerre avait grondé, suivi d'une pluie diluvienne et bientôt, le soleil chassant les nuées, un magnifique arc-en-ciel avait zébré le ciel de son magique pinceau. Je suivais curieusement dans l'abri précaire où je m'étais réfugié près de lui, le manège du petit homme.

Quand tout fut terminé, je lui demandai de me répéter le Chant magique : « Oh ! non, me répondit-il, c'est défendu, on ne le dit qu'à l'Esprit. » Toutefois, sur mes instances et promesse d'un cadeau, il

ajouta : « Je ne puis pas te dire, c'est défendu ! Mais si tu ne le sais pas, je puis cependant te « l'apprendre », pour que tu le dises à ton tour ! »

Et ainsi fut fait. Les Négrilles, comme les Blancs, connaissent aussi les *distinguo*. Il y a des Normands partout !

L'Arc-en-Ciel est donc le symbole de l'Union divine et humaine. Aussitôt qu'il a terminé la psalmodie, le Négrille abaisse son arc. Il se détourne alors et crache à terre. Puis prenant un peu de salive sur son doigt, il en humecte son arc en répétant :

Arc-en-Ciel, oh ! Arc-en-Ciel !

Il saisit quelques flèches et part aussitôt à la chasse. Il part d'un pied léger et le cœur content, car elle sera certainement heureuse : Dieu s'est manifesté à lui par l'Arc-en-Ciel.

3. Si l'Arc-en-Ciel apparaît à un Pygmée au cours d'une chasse, tout d'abord, s'il marche, il doit s'arrêter, puis se détourner, courber le corps et incliner la tête, regarder à terre, puis, se redressant, pencher son arc vers le sol, cracher, et marcher ensuite quelques pas à l'inverse de son chemin, tenant toujours son arc incliné vers la terre.

Il relève ensuite son arc et repart en chasse, ayant bien soin toutefois de ne pas marcher sur ses précédentes foulées.

Dans le premier animal qu'il tuera ensuite, le premier poisson pris, le premier fruit cueilli, une part appartient nécessairement au Dieu Créateur. Ne pas prélever cette part attirerait les plus grands malheurs sur le contempteur de la loi et sur la tribu entière.

Cette part est toujours prélevée la première. En l'enlevant de l'animal, le Négrille a soin que le sang ne coule pas à terre, mais bien sur des feuilles qu'il a disposées à cet effet. Ces feuilles ne sont pas abandonnées ni jetées au hasard, mais enfouies dans la brousse. On ne doit jamais les fouler aux pieds.

En enlevant le morceau, le Négrille chante ou psalmodie en même temps, paroles qui sous le couvert de l'Arc-en-Ciel, s'adressent évidemment au Créateur :

Pour toi, j'enlève ce morceau,
C'est à Toi qu'il appartient,
A Toi seul.
Pour Toi, j'enlève ce morceau.
Ne détournes pas la tête !
Que tes yeux s'abaissent vers moi !
Ceci est mon offrande.

Une fois cette part prélevée, le Négrille l'élève en l'air en se tournant vers l'Orient qu'il appelle *Bwi* ou parfois *Orhó* [1].

[1] Ce dernier terme appartient certainement au dialecte des Sandeh, chez lesquels on trouve aussi des Négrilles.

En élevant ce morceau vers l'Orient, le Négrille dit en même temps : « *Tabe mu ma* », Donné à toi par moi. « *Eri mi lax nau tor* », phrase qu'ils n'ont pu me traduire, — « on dit comme ça », expliquent-ils simplement — et qui pourrait bien être une formule de consécration de l'objet [1].

Il jette en même temps vers l'Orient quelques gouttes du sang de l'animal.

D'après ce qui m'a été rapporté, mais je ne saurais affirmer la généralité de cet usage, ne l'ayant pas vu moi-même, le Négrille se fait aussi souvent dans ce cas une incision au bras droit et mêle quelques gouttes de son sang au sang de l'animal, en répétant la formule de consécration :

« *Donné à Toi par moi.* »

Les parties réservées à Dieu seront aussitôt déposées sur des feuilles d'amome [2] et offertes au Créateur avec un rite spécial. Ce rite étant le même dans le sacrifice ou l'offrande de l'Arc-en-Ciel et celui du *Gôrou* que nous allons voir, nous le décrirons un peu plus loin.

4. Si un Arc-en-Ciel apparaît au moment de la naissance d'un garçon, c'est pour la mère signe de fécondité future, pour l'enfant, présage des plus heureux. Le père tatouera aussitôt le signe de l'Arc-en-Ciel sur la poitrine de l'enfant et lui en donnera le nom, *Khwa*. Le signe de l'Arc-en-Ciel consiste en trois ou quatre lignes courbes tatouées soit au milieu de la poitrine, soit sous le sein droit ou gauche. Il nous paraît probable que la position du signe dépend du clan et non du caprice individuel. A mes demandes sur le pourquoi, il m'a été en général répondu : « Ça dépend ! », je n'ai pu avoir la vraie réponse.

L'enfant marqué de ce signe sera généralement choisi comme « l'homme du Culte ». Le Créateur l'a désigné lui-même pour cette fonction. Pour que le tatouage soit indélébile, on introduit dans la plaie, sous la peau soulevée, de la cendre de bois de strophantus [3], nommé *ki*. Cette cendre ne doit pas être quelconque : le père aura, au préalable, fait brûler à part, dans la forêt, un petit bûcher de branchettes de strophantus. Ce feu n'aura pas été pris au foyer familial, mais sera un feu *nouveau*, obtenu au moyen du briquet-à-feu, comme nous le verrons en parlant de la vie familiale. De ce strophantus, on extrait un de nos plus dangereux alcaloïdes, la strophantine, qui est parfaitement connu

[1] Je n'ai pu moi-même en trouver le sens. Seul, le mot *Tor* pourrait être un nom divin comme nous l'avons vu précédemment.

[2] Plante vivace. *Amomum sp.* des Zingibéracées.

[3] On compte en Afrique quarante-trois espèces au moins de strophantus, toutes à peu près également dangereuses. Les indigènes se servent indifféremment des unes ou des autres, comme remède ou poison.

On extrait des graines de strophantus des alcaloïdes usités en médecine, Trigonelline et Choline, de plus des glucosides et la strophantine, précieuse dans les maladies de cœur. Les graines, très riches en huile, en contiennent 32 %. La culture en serait intéressante.

de nos Négrilles et entre dans le poison des flèches. Nous le retrouverons plus tard.

La naissance de cet enfant donnera lieu à des réjouissances variées. Si possible, à un festin auquel prendra part toute la petite tribu et qui prendra le nom de « festin de Dieu » *Kmvum dzio sésé*, littéralement festin complet. Nous n'osons dire plus littéralement, mais on sait, et les Négrilles ont également cette coutume que, lorsqu'un Noir veut exprimer à son hôte des remercîments bien « sentis » pour le repas offert, pour lui dire, si on préfère, qu'il a mangé jusqu'à satiété, il s'incline, se relève et éructe fortement. Plus le rot est sonore, plus l'hôte doit se tenir pour honoré ! L'invité se tourne ensuite et prouve sa satisfaction d'une façon non moins sonore... Manquer à cet usage serait considéré comme une grossière impolitesse.

Si l'arc-en-ciel apparaît au moment de la naissance d'une fille, c'est également présage heureux pour la tribu, mais on ne s'en préoccupe par pour l'enfant. Il n'y a ni festin ni tatouage de la fille.

L'arc-en ciel qui apparaît très fréquemment au-dessus des cours d'eau, des chutes ou des cataractes en particulier, n'a aucune signification, et les Négrilles n'y ajoutent aucune importance. Celui-là seul compte, qui apparaît à l'Orient après un violent orage, une tornade accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

D'ailleurs, signe distinctif, ils ne portent pas le même nom.

L'arc-en-ciel ordinaire, celui qui apparaît après la pluie ou dans les brumes opalines des chutes d'eau, s'appelle *dibako*, lumière du ciel.

3. Deuxième manifestation divine : l'éléphant Gôrou

1. Le Dieu Créateur *Khmvum* se manifeste aux hommes d'une seconde manière, mais alors seulement dans les songes. Quelques Négrilles affirment cependant l'avoir vu réellement bien éveillés. Il ne saurait dans ce cas s'agir, à notre avis, que d'hallucination particulière ou collective, fait d'ailleurs fréquent partout et maintes fois signalé.

Khmvum se montre aux hommes sous la forme d'un gigantesque éléphant qui leur apparaît soudain en songe, et leur parle. C'est pour leur indiquer où ils trouveront un gibier abondant. Parfois, nous l'avons dit, certains Négrilles prétendent l'avoir vu sans être endormis.

Pour que Dieu se manifeste ainsi aux hommes, ceux-ci doivent le demander avec instance et se mettre tout d'abord dans un état particulier. Le jour précédant celui où ils implorent l'apparition de Gôrou, ils observent un jeûne sévère, et s'abstiennent de tout acte sexuel. De plus, ils ont mangé les baies d'une certaine liane, qui, à mon avis tout au moins, paraît se rapprocher de la belladone [1] et détermine une ivresse légère du même genre que produit l'absorption des fruits de cette dernière plante. L'absorption est accompagnée, comme nous avons pu nous en assurer, de phénomènes plutôt agréables : on croit manger

[1] *Atropa belladona*, des Solanées, toute proche de la mandragore, de la jusquiame et de la stramoine, où « herbe des sorciers ».

des aliments délectables, voir de magnifiques couleurs... L'Hyosciamine à laquelle sont dûs ces divers effets donne de plus au corps une impression extraordinaire de légèreté. On croirait voler à travers les espaces. D'où le nom que la plante similaire portait autrefois en France : Herbe aux sorciers. Toutefois, Dieu se manifeste parfois sans que le songe ait été aucunement provoqué. Dans ce cas, le présage est encore beaucoup plus favorable.

Lorsque Dieu se manifeste au chef du village, ce n'est plus, à moins d'indication précise, présage de chasse heureuse. C'est pour indiquer, au contraire, qu'il faut au plus vite changer de campement, qu'un danger pressant menace le petit village. Les préparatifs ne sont pas longs à faire! Dès le lendemain, souvent le jour même, les huttes sont abandonnées. On ne les jette pas à terre pour que l'ennemi croie le village encore occupé ; la tribu se met en marche, prend la direction que Khmvum a lui-même pris soin d'indiquer. A l'endroit voulu et désigné, la tribu s'arrête, le nouveau campement est établi.

2. L'éléphant sous la figure duquel Khmvum se montre aux hommes, porte un nom spécial, *Gôr* ou *Gôrou*, tandis que d'une façon générale, ils désignent l'éléphant sous le nom de *Ya* [1].

Gôrou est énorme, fantastique. Il dépasse, et de beaucoup, les plus hauts arbres de la forêt. Une légende curieuse et que nous rapporterons plus loin, nous dit les luttes terribles que soutinrent jadis les fils des premiers Négrilles révoltés contre les fils de *Gôrou* se réunissant pour les tuer et se nourrissant de leur chair. Jamais nous n'avons rencontré cette légende dans le folklore bantu, et elle appartient en propre au cycle pygmée. N'y aurait-il pas lieu d'y voir, dans un peuple aussi traditionaliste que les Pygmées, un souvenir resté vivace des combats des premiers hommes contre les Mammouths et Mastodontes des âges primitifs ?

Gôrou est le père de tous les éléphants, ou plutôt c'est leur chef, et ils demeurent son troupeau docile. S'ils ne veulent pas lui obéir, il les tue. Avant de mourir de leur mort naturelle, ils se réunissent dans un endroit spécial, très éloigné dans la forêt, lieu que *Gôrou* leur a indiqué, et où ils retrouvent leurs ancêtres. C'est pour cela que parfois, dans la forêt, on trouve les ossements amoncelés de centaines d'éléphants. Soit dit en passant, le fait de l'amoncellement paraît vrai et les cimetières d'éléphants ont été maintes fois signalés par les voyageurs.

Le pied de *Gôrou*, affirment les Pygmées, est énorme, bien plus grand que la plus grande case qu'on puisse voir, et les trous qu'il fait en marchant dans les terrains humides, sont assez profonds pour que dix hommes et plus y disparaissent tout entiers !

Quand il boit, la rivière est desséchée du coup, et pour manger, il lui faut des arbres tout entiers. Il est tout blanc et soutient le ciel sur ses épaules puissantes. Nul ne peut le tuer, les flèches les plus

[1] Dans quelques campements négrilles, on signale comme désignant l'éléphant le terme *joko*. Le vocable est manifestement emprunté aux idiomes bantu (*njók* en fang, *njoko* en mpongwé, etc.).

pointues, les javelots les plus acérés s'émoussent sur sa peau. Ses défenses sont à elles seules plus grandes, et de beaucoup, que le plus grand arbre, ce qui n'est pas peu dire, car il nous est arrivé de rencontrer des arbres de plus de cent mètres de haut [1].

Gôr ne meurt jamais : les années passent sur sa tête sans qu'il s'en aperçoive, mais c'est le Créateur qui lui a donné la vie. Etre éminemment fantastique, *Gôr* n'est cependant nullement un Génie. C'est un être de chair et d'os, comme les autres éléphants, mais immortel, au moins tant que la terre durera. Il est le contemporain des premiers Négrilles, et c'est le dernier Négrille qui doit le tuer. Mais alors tout sera fini, et encore le tuera-t-il par surprise, l'ayant rencontré tombé dans une fosse immense. Ce sera alors la fin de tous les hommes.

Le tonnerre est sa voix. Quand on entend le tonnerre gronder, c'est *Gôr* qui barrit. Il faut alors rentrer au plus vite à la case, et surtout ne pas faire d'actes sexuels pendant ce temps. Ce serait irriter davantage encore *Gôr*.

Les enfants nés pendant que le tonnerre gronde doivent être rachetés par un sacrifice spécial. Aussitôt l'orage fini, le père de l'enfant sortira de la case sans regarder personne, et se mettra en chasse pour tuer un éléphant. S'il rencontre un caméléon, c'est heureux présage. En passant, il devra cracher [2] sur l'animal en signe de remercîment et de bénédiction. S'il rencontre des fourmis voyageuses en colonne serrée, c'est également heureux présage. Il devra bien se garder d'en toucher une seule, et si, par hasard, une s'est attachée à lui, ne pas la tuer, mais la reposer délicatement dans le chemin. Lorsqu'il a trouvé les traces de l'éléphant, il devra également cracher à terre pour exprimer ses remercîments.

Gôrou est le père de tous les éléphants : c'est lui qui leur a donné primitivement la vie. Quand il voit que pour des raisons quelconques, la vitalité de la race devient moins énergique, il a soin d'y apporter le remède nécessaire par un accouplement nouveau. C'est alors que la tornade, déchaînée par un Esprit irrité et qui veut du mal aux hommes, devient furieuse, casse en deux et brise les plus grands arbres comme de simples arbrisseaux.

4. Le Sacrifice à Gôrou et à l'Arc-en-Ciel

Gôrou dirige les éléphants vers les endroits fréquentés par les chasseurs pour donner aux hommes le gibier, fournir la viande néces-

[1] Si l'on veut bien songer une minute que les tours de Notre-Dame de Paris ne dépassent pas 70 mètres de haut ! Jadis, pour construire une chapelle, il nous est arrivé d'abattre un groupe d'arbres majestueux, des *Elun*, *Irvingia gabonensis*, dont les fûts splendides s'élançaient d'un seul jet au milieu d'une vaste clairière. Les premières branches, et elles n'étaient pas à moitié de l'arbre, commençaient à trente-trois mètres de haut.

[2] Partout, dans les races Bantu et Négrilles, le crachat est signe de Bénédiction. Voir à ce sujet les cérémonies du mariage dans notre livre : *Quinze ans au Congo français*.

saire et subvenir ainsi à leurs besoins. Souvent aussi, par des marques spéciales et faciles à reconnaître, amomes brisés, par exemple, il indique également aux hommes où ils pourront trouver ses enfants. Aussi, lorsqu'un chasseur pygmée a la chance de tuer un éléphant, ce qui, au reste, arrive souvent à ces chasseurs merveilleux, il doit tout d'abord offrir à *Gôr*, représentant de *Khmvum*, la graisse qui se trouve du côté de l'oreille droite, c'est-à-dire du côté noble, faire brûler en son honneur un peu de cette graisse sur le foyer familial, puis manger le reste de la susdite graisse sans en offrir ou en donner à qui que ce soit, fût-ce à sa femme ou à ses enfants. Manquer à ces observances serait une faute des plus graves, qui attirerait sur le chasseur les pires calamités. Il ne pense d'ailleurs pas à les enfreindre. Obéir strictement aux prescriptions rituelles lui paraît absolument naturel, et cependant nul n'est là pour les lui rappeler ! Le cœur de la bête tuée, et non le foie, comme le disent certains auteurs est également réservé au chasseur, mais sans aucune observation rituelle. Le foie est partagé entre tous.

Que l'offrande des prémices de l'animal tué appartienne au rite de l'arc-en-ciel ou à celui de *Gôrou*, peu importe ; les cérémonies seront sensiblement les mêmes.

Les parties de l'animal réservées à Dieu seront aussitôt déposées sur une feuille particulière de la plante symbolique que nous avons signalée plus haut et qui est très abondante dans la forêt, le *miam*, que nous appelons en français l'amome [1].

Une liane sarmenteuse, dont j'ignore le nom, fournit également aux Négrilles, un condiment poivré.

[1] Soit dit en passant, nos ancêtres connaissaient beaucoup mieux que nous, et en faisaient un usage beaucoup plus grand comme condiment, les divers Amomes et espèces voisines. Le Miam congolais est l'*Amomum citratum*, *A. Granum Paradisi* et *Amomum Meleguetta* (genre Aframomum, des Zingibéracées). Dès le règne de François Ier, les vaisseaux normands d'Ango, vicomte de Dieppe, s'en allaient à la côte de Guinée chercher des épices. Ils abordaient à la côte dite de Malaguette, du nom de la ville de Malaguetta, d'où le nom donné aux épices, Poivre de Malaguette, par corruption Méniguette. On exportait également de cette côte, aujourd'hui Côte d'Ivoire, les graines à saveur piquante du *Xylopia aethiopica*, des Anonacées, vulgairement Poivre de Guinée. Le péricarpe du fruit, très aromatique, a les mêmes propriétés que le fruit du Cubèbe. Les Négrilles emploient également comme condiment les fruits d'un arbre de la même famille, le *Monodora myristica*, *Sèp* en négrille, et les fruits et le bois concassés ensemble, pour tuer leurs parasites.

Aux graines d'Amome, on ajoutait les fruits du *Piper guineense*, dont le fruit contient une forte proportion d'huile essentielle qui en limite l'usage. On en retire aujourd'hui le pipéronal, à parfum d'héliotrope, usité en parfumerie.

A l'exemple des anciens, qui, eux, le recevaient par échange, on allait aux Grandes Indes, chercher le Poivre, du latin *piper* et grec π περι, *Piper nigrum*, *officinarum*, etc. Le sieur Poivre, au nom prédestiné, envoyé sous Louis XIV à Madagascar et aux Iles Bourbon comme Gouverneur, y introduisit la culture du Poivrier qui s'y développa aussitôt et fit une concurrence victorieuse aux graines d'amomes. Celles-ci sont aujourd'hui et peut-être à tort, vu leur extrême abondance et bon marché, complètement délaissées.

Revenons à notre chasseur négrille. Il ne prend pas, pour y déposer son offrande, une feuille quelconque, largement ouverte. Il doit choisir une jeune feuille, au sommet de la nouvelle tige qui n'a pas encore donné de fruit, jeune feuille encore enroulée en cornet au cœur de la plante, qui n'a pas vu encore le jour et n'a été souillée par le contact d'aucun insecte ou larve. Dans le cas où le chasseur, ayant cueilli cette feuille, constate qu'elle est déjà attaquée par un insecte, et comme il arrive souvent, par le petit charançon *ndri*, c'est signe de malheur. Il doit aussitôt rejeter la feuille derrière lui sans la regarder, cracher, et repartir en chasse pour trouver un autre gibier. Toutefois, l'animal tué ne sera pas rejeté, il appartient au chasseur.

Si, au contraire, la feuille est intacte, que nul contact impur ne l'a encore souillée, c'est bon signe, tout va bien. Dans le cœur de la feuille, le Négrille dépose alors la partie réservée qui prend le nom de *kwotsé*, et la rapporte au village : elle est placée sur le feu de la case, entourée de charbons ardents, et brûlée tout entière, *téli kwotsé* ; il ne doit rien en rester. Nul ne doit y toucher ni en manger; ce serait exposer la tribu tout entière aux plus grands malheurs. Le feu lui-même est *ndaòk* c'est-à-dire tabou : nul n'y touche, sauf le chasseur. Quand le morceau est entièrement consumé, réduit en cendres, le chasseur jette le tout derrière la case, mais plus souvent dans un ruisseau, ou dans le marais qui entoure le village.

Quand les cendres ont été jetées dans le ruisseau ou la rivière proche, il doit s'abstenir d'en boire l'eau, au moins immédiatement. « Tant qu'on peut voir l'eau noire », me disait-on un jour.

CHAPITRE III

Relations de l'Homme avec Dieu. Le Culte

1. Différence entre les Bantu et les Négrilles. — 2. La prière en général. — 3. La prière dans la vie sociale, familiale et individuelle. — 4. L'offrande du buffle et du miel chez les Négrilles orientaux. — 5. L'offrande du miel chez les Négrilles occidentaux. — 6. L'offrande des noix de Nkula. — 7. L'offrande du gibier. — 8. Absence de temples consacrés à la divinité.

1. Différence entre les Bantu et les Négrilles

Du fait même que les Pygmées reconnaissent au-dessus d'eux un Etre suprême comme leur Créateur, leur Maître et leur Père, il nous paraît tout naturel, et même évident, à nous autres civilisés — et nous employons à dessein cette expression si large —, il nous semble tout naturel qu'ils lui rendent honneur, qu'ils reconnaissent effectivement sa force, sa puissance, sa domination et sa bonté, en un mot, qu'il y ait un Culte et des hommes spécialement chargés de le codifier et de l'exercer, des « prêtres » au sens le plus large du mot. C'est, en effet, ce que l'on retrouve chez toutes les nations ou peuples dits civilisés.

1. Tout d'abord, rappelons ce fait. Aucun peuple africain, sauf évidemment ceux qui ont reçu l'empreinte chrétienne ou musulmane, *a fortiori* aucun peuple Bantu, au moins à notre connaissance, ne rend d'honneur à Dieu Créateur ou Conservateur, ne l'adore au sens strict du mot ainsi que nous l'entendons. Quand ils s'adressent à Lui, (le fait est rare, mais se présente), c'est pour lui demander quelque bienfait. Nous l'avons vu plus haut.

Dieu nous a créés, disent unanimement les Bantu, mais depuis, il ne s'occupe plus de nous. Il a délégué sa puissance à d'autres. Comme le dit très bien le R. P. Colle dans son livre [1] sur les Baluba [2] : « C'est au

[1] Collection de Monographies ethnographiques. *Les Baluba*, par le R. P. Colle, des Pères Blancs, Bruxelles, Dewit, édit., 1913, t. II, p. 496.

[2] Les Baluba habitent le Congo belge entre la Lukuga, au nord la Nyemba et la Lukumbi à l'est, le Lulwa et le Lualaba au sud et à l'ouest, à l'ouest du Tanganika.

Tout-Puissant d'en Haut qu'ils attribuent les grands fléaux, tels que la variole ou toute autre épidémie. Et dans ce cas, Il paraît agir par l'intermédiaire des esprits ou des mânes. Ils ne conçoivent pas, semble-t-il, le repos de Dieu comme un désintéressement complet par rapport à son œuvre, la Création. Dieu continue à agir. Même, les hommes subissent l'effet de son activité, du reste très vaguement conçue et encore plus vaguement exprimée par la théologie de nos Noirs. Il leur suffit de savoir que *Kabezia Mpunga*, le Tout-Puissant d'en-haut, est habituellement bienfaisant et ne leur veut guère de mal, pour qu'eux-mêmes se désintéressent plutôt de Lui et s'efforcent de se concilier les Esprits dont ils craignent le mauvais vouloir.

Quant aux Fang, plus matérialistes en quelque manière que les autres Bantu, ils ne se préoccupent pas le moins du monde de Dieu Créateur, ne lui rendent aucun honneur, ne lui offrent aucun sacrifice.

« Chacun chez soi. »

Comme me le disait un jour un Pahouin de la forêt, « *Biwua, biwua, ni awu ké yēn forho*[1]. Les morts, ce sont les morts. Quand on y sera, eh ! bien ! on verra. » Morale qui ne diffère pas, on le voit, sensiblement de celle de beaucoup de civilisés ! *Carpe diem*, chantait jadis le païen Horace, prends ton plaisir où tu le trouves ! La vie est courte, disent nos modernes fêtards, et bien d'autres, et nos sauvages de la forêt ont un proverbe tout semblable : « Hier est hier, demain sera demain, bois et mange aujourd'hui. »

Après la mort, il en va tout autrement. Mais les uns ne veulent pas s'en préoccuper et les autres attendent. Encore une fois : *Nzame é yô, Fam a si*, Dieu en haut, l'homme en bas ; *Nzame, Nzame, Fam a ne Fam*, Dieu, c'est Dieu, l'homme c'est l'homme; *Mur é nda, mur é nda zia*, Chacun en sa maison, chacun chez soi !

2. Au contraire de tous les peuples bantu qui les entourent, au milieu desquels ils vivent, si souvent opprimés et victimes, les Négrilles ne se sont jamais laissé entamer dans leurs convictions religieuses. Ce n'est qu'en apparence qu'ils ont adopté certains rites fétichistes de leurs oppresseurs. Au campement, ils en rient.

Je me souviens encore de tel chasseur pygmée qui, vivant au milieu des Nsèk (Asékiani des Mpongwé), s'était fait initier à une de leurs sociétés secrètes des plus redoutées. Une femme ou un enfant Nsèk qui aurait osé s'en moquer eût été infailliblement mis à mort. L'idée ne leur en serait d'ailleurs pas venue ! Notre Pygmée, le plus respectueux, le plus craintif des adeptes quand il était chez les Nsèk, s'en moquait ouvertement quand il était chez les siens. Rien de plus curieux que de le voir mimer grotesquement les danses des féticheurs ! Par lui, j'ai appris bien des choses sur les sociétés secrètes bantu où cependant le secret le plus absolu est de rigueur !

[1] Litt. : Les morts (sont) les morts. Après la mort, aller voir (on verra) donc.

Par une exception absolument remarquable et unique, les Pygmées rendent honneur à Dieu, lui offrent des sacrifices, non seulement de reconnaissance après le service rendu, après la chasse heureuse, mais ils lui offrent des sacrifices de soumission, d'adoration, sans pour cela penser à lui demander quelque chose en échange. En quelque sorte, à leur manière qui n'est pas la nôtre, d'après leurs conceptions qui nous demeurent profondément étrangères et presque fermées, on pourrait dire : *un sacrifice d'amour.*

Ils offrent des sacrifices au Créateur, non pour lui demander quelque chose, comme le font leurs voisins, mais pour se reconnaître ses fils.

Ils offrent ces sacrifices à *Khmvum Kwé*, Dieu Père, Dieu Ancêtre et Chef, par un sentiment analogue à celui du fils, qui, par sentiment de reconnaissance, offre à son père le premier et le meilleur morceau. Nul sentiment d'intérêt n'est attaché à cet acte ; le Négrille n'y réfléchit même pas, il est tout naturel. Ce n'est nullement, comme chez les Bantu, le *Do ut des* !

Dieu est inaccessible, disent les Bantu.

Il s'est retiré de nous, affirment, dans un sentiment tout différent, nos Négrilles.

Dieu ne s'occupe pas de nous sur cette terre, pendant que nous sommes vivants, disent les Bantu ; on ne le retrouvera qu'après la mort.

Dieu s'est retiré de nous, disent les Négrilles, mais il continue de s'occuper de nous, et il reviendra !

Entre ces deux conceptions, un abîme !

2. La Prière en général

Le Négrille prie. Dans sa *Religion des Primitifs* (pp. 297 et sq.), Mgr Le Roy, parlant des primitifs en général, a traité cette question d'une façon magistrale, suivant son habitude. Citons quelques mots :

« Ils ont la prière. Mais si un chrétien a pu définir la prière la respiration de l'âme en Dieu, on ne saurait appliquer cette notion supérieure à celle de nos Primitifs. Chez eux, la prière est essentiellement une demande. Et non seulement on prie pour obtenir une faveur qui n'a rien de spirituel, pour éloigner un malheur présent ou redouté, mais encore pour satisfaire sa vengeance, s'emparer du bien d'autrui sans se faire prendre, tuer son ennemi. Il y a des prières qui jaillissent tout naturellement de l'inspiration actuelle, suivant les circonstances et les faveurs demandées ; et il est des prières consacrées par l'usage, des sortes de formules que les ministres du culte doivent réciter en certaines occasions...

» D'autres fois et ordinairement, la prière se présente sous forme de demande, d'imprécations ou de conjurations, suivant les cas. Elle est parlée et elle est aussi chantée... Ainsi c'est Dieu qu'on invoque pour garder la vie de l'enfant, pour avoir de bonnes récoltes, pour obtenir de la pluie.

» Au cours des cérémonies, offrandes et sacrifices, il y a toujours

des prières qui en marquent le but. Ce sont alors, généralement, des paroles cabalistiques, des mots et des phrases obscures, des allusions difficiles à saisir à notre esprit européen, des archaïsmes enfin qui viennent des âges lointains, dont la signification est même perdue, mais que l'on garde fidèlement et qui sont jugés d'autant plus efficaces qu'on les comprend moins [1].

» Les Bantu ont des hymnes ou chants religieux, avec danses et accompagnements de battements de mains et de pieds, de tams-tams et divers instruments de musiques. Ces danses se font d'ordinaire la nuit, au clair de la lune, ou, si c'est pendant le jour, dans de larges cases...

» Comme il a été dit précédemment de certaines formules les hymnes auxquels on attribue une force opératoire, doivent être très anciens. Leur sens nous échappe même parfois aujourd'hui, et, du reste, lorsque les Noirs les exécutent, il est visible qu'ils se préoccupent peu de les comprendre. Ils tendent avant tout à suivre le rythme et à garder la mélodie. La plupart de ces airs, dans leur simplicité et leur énergie sauvage, répétés avec ardeur et conviction, sont extrêmement impressionnants et forment des scènes inoubliables pour celui qui en est témoin. »

Nous ne saurions mieux dire en ce qui concerne les Pygmées, que l'éminent auteur. Observons cependant que Mgr Le Roy se contredit quelque peu. Il semble bien avoir déclaré plus haut et avec juste raison d'ailleurs, que de façon générale, les Bantu laissent Dieu complètement en dehors de leur vie. Toutefois, de cette citation, nous dégageons un mot : « Chez eux, la prière est essentiellement *une demande.* » Nous ne sommes pas de cet avis, du moins au sujet du mot « essentiellement », et hâtons-nous d'ajouter : du moins en ce qui regarde nos Négrilles. Sans doute, chez les Bantu, et Mgr Le Roy en cite de nombreux exemples, l'invocation, l'appel à Dieu ou bien plutôt aux Esprits, est avant tout une demande, et en particulier chez nos Fang, nous ne connaissons pas d'autre forme de prière.

Il en va tout autrement chez nos Négrilles, Sans doute, la prière, si on peut l'appeler ainsi, aux Mânes, aux Ancêtres, aux Revenants, est une demande. Plus souvent peut-être encore, une adjuration, un ordre, une menace. Mais, chose particulièrement remarquable, en s'adressant au Créateur, la prière, au contraire de tous les Bantu et par une exception peut-être unique, prend souvent la forme d'adoration, de témoignage de respect, de soumission et d'obéissance sans qu'il soit question de demande. Exception peut-être unique, répétons-nous. Et ces hommages sont multiples ! Laissant donc de côté les prières-demandes aux Mânes et Esprits divers qui, à vrai dire, constituent beaucoup moins l'essence même de la prière, nous voudrions maintenant rapidement étudier cette prière proprement dite et ses manifestations dans la vie

[1] Nous ne sommes pas ici de l'avis de Mgr Le Roy. Sans doute, les Pygmées répètent fidèlement ces phrases pour eux actuellement incompréhensibles, mais sans leur attacher plus d'importance qu'aux autres, au contraire.

religieuse, sociale, familiale et privée de nos Négrilles. Cela d'autant plus que cette constatation s'oppose formellement aux théories de Réville [1] et de son école, théories que résume encore le Dr Cureau, que nous avons déjà cité, lorsqu'il écrit :

« En dehors de l'homme, le monde est peuplé d'êtres surhumains, sortes de génies qui président aux phénomènes naturels, pluie, orages, foudre, vent, à la naissance et au cours des rivières... Le Nègre les dote vaguement de facultés et de fonctions analogues à celles de l'homme, mais mises au service de hautes intelligences et douées d'une puissance incomparable. Ces génies sont redoutables, ils causent aux hommes beaucoup d'incommodités et de périls. Les hommes ne peuvent leur résister de front : tout ce qu'ils peuvent faire parfois, c'est de leur opposer des charmes et des conjurations.

» Au-dessus de ce pandémonium de génies et de revenants plane un être supérieur, dieu vague, immobile, indifférent auquel on ne semble accorder qu'une très médiocre puissance, *qu'on n'invoque jamais*, qui n'est l'objet d'aucun culte. »

Ainsi parle le Dr Cureau au sujet de Dieu et de la prière [2].

Contrairement à ces assertions le Négrille prie donc, avons-nous dit, ou tout aussi bien adresse ses hommages de soumission et de vénération au Dieu Créateur dans sa vie religieuse, sociale, familiale et individuelle, beaucoup moins cependant dans cette dernière.

3. La Prière dans la vie sociale, familiale et individuelle

1. La Prière, telle que nous venons de la définir, entre dans tous les actes de la vie religieuse des Négrilles. Cette prière sera adressée à *Kmvum Kwé*, Dieu Père, Ancêtre et Chef, (p. 64), par un sentiment analogue, avons-nous dit, à celui du fils qui, par reconnaissance, offre à son père, sans nul sentiment d'intérêt, le premier et le meilleur morceau. Et Dieu, qui s'occupe toujours de ses fils, accepte le sacrifice, car, sous cette forme, le plus souvent d'offrande, se traduira la prière.

Ainsi dans l'offrande à l'Arc-en-Ciel manifestation de Dieu, dès que l'Arc-en-Ciel brille, tout travail s'arrête, et le Chef, au nom de tous, psalmodie le Chant de l'Arc-en-Ciel (p. 98), puis part à la chasse, qui sera certainement heureuse et dont il offrira les prémices à Dieu, Dieu Créateur *et non* aux Esprits de la forêt (p. 79).

Lorsque Dieu se manifeste au clan sous la forme de *Gôr* ou *Gôrou*, la prière apparaîtra sous la forme de jeûne sévère et d'abstention de tout acte sexuel (p. 80), pour tous. Prière publique, clanique encore, que l'offrande du miel, l'hommage reconnaissant à Dieu bon pour sa créature :

A droite, à gauche, ceci et cela,
A Toi je donne,
Ceci à Toi offert, reçois, prends, ô Maître ! (p. 82).

[1] *Prolégomènes à l'Hist. des Religions*, p. 168.
[2] *Les sociétés primitives de l'Afrique équatoriale*, p. 359.

N'est-ce pas tout un hymne de remercîment ! Et nul ne touchera à la part de Dieu, ce serait profanation.

L'offrande des noix de Nkula dans la grande fête annuelle des prémices, si bien racontée par Mgr Le Roy est un des plus beaux exemples de cette reconnaissance collective des droits de Dieu sur les fruits de la forêt, fête qui, à elle seule, témoignerait de la haute religiosité des Négrilles, témoin millénaire du sacrifice de fruits offerts par l'homme aux premiers âges du monde, témoignage touchant des humbles enfants de la terre, au Père qui est aux Cieux.

Prière encore que tous ces sacrifices devant être faits sur des autels spéciaux, ces holocaustes avec des bois particuliers, consacrés, comme le grand Roi Salomon bâtissant le temple, non avec des arbres quelconques, mais avec les cèdres du Liban !

Dans le culte rendu au soleil, bien que tout se fasse en l'honneur de l'astre, une partie du sacrifice offert est réservée non au soleil, mais à Dieu, et la victime entièrement consommée sur place (p. 127).

Prière du clan et en même temps du père de famille que la consécration solennelle du mâle nouveau-né, face au soleil, à Dieu Créateur, (p. 375), par le chef du clan :

A toi, le Créateur, à toi le Puissant,
J'offre cette plante nouvelle,
Fruit nouveau de l'arbre ancien,
Tu es le maître, nous sommes les enfants,
A Toi, le Créateur, à Toi le Puissant...

Prière si belle dans sa noble simplicité, car « nous ne sommes pas des bêtes, nous ne naissons pas comme des bêtes ! Quand nous venons au monde, le Créateur nous regarde, et nous le regardons, face vers lui.»

Prière toujours que les danses religieuses, où le chef du clan danse seul, le premier, autour du sacrifice qui sera consumé tout à l'heure (p. 377).

Si le Créateur n'est pas invoqué dans les cérémonies du mariage, nous retrouverons la prière à Dieu, très caractérisée, dans les cérémonies mortuaires et cela se comprend aisément ! N'est-il pas la fin, l'aboutissement de la vie, Celui qui recevra le Négrille au sortir de cette terre !

Et tout concourra à cet ensemble, chants, danses, sacrifices. Non seulement nous pourrons constater tout cet ensemble religieux actuellement, mais tout aussi bien le Folklore en aura gardé des traces nombreuses. Il serait facile de multiplier les récits où hommes et animaux s'adressent au Créateur, le prennent pour juge ou arbitre, le prient, obéissent à ses décisions !

2. La première manifestation de la prière dans la *vie familiale* que nous constations au cours de cette Etude, est encore lors de l'apparition de l'Arc-enCiel au moment de la naissance de l'enfant. Cette prière se manifestera d'une façon toute particulière par le tatouage du signe de l'Arc-en-Ciel sur la poitrine de l'enfant nouveau-né avec des

cendres spéciales et un festin offert par la famille à tout le clan, festin connu sous le nom de festin de Dieu, *Khmvum dzio sésé* (p. 82).

Si le tonnerre gronde, c'est *Gôrou* qui se fait entendre. L'enfant né à ce moment doit être racheté par un sacrifice spécial (p. 84). Autrement, ce serait la mort pour lui. Nous retrouvons la prière dans la vie familiale à la mort du père. Les femmes dénouent leur chevelure, se scarifient les joues, effusion du sang, se barbouillent de blanc, couleur du deuil, souvent sacrifient une poule, et, du sang, aspergent le défunt. Puis, au nom de la famille, le fils aîné du mort commence le chant funèbre d'une si belle envolée :

« L'animal court, il passe, il meurt. Et c'est le grand froid », et qui se termine ainsi par l'appel solennel : « Khmvum, Khmvum, vers toi notre appel » (p. 424) et quand tout sera fini : « Les morts voient Dieu » déclarent les Pygmées.

Dans maintes circonstances, chasse, pêche, guerre, il serait aisé de retrouver ces manifestations religieuses familiales. La chasse en particulier nous en fournira de nombreux exemples. Un des plus typiques est celui de la mort de l'éléphant.

3. Que, obéissant à la coutume ou aux lois rituelles, le Pygmée offre à Dieu ce qui est requis lorsqu'il accomplit les actes religieux de sa vie sociale ou familiale, rien de plus naturel ! En agir autrement l'exposerait à de graves dangers. Qu'il le fasse, au contraire, bien que ce soit en conformité avec la loi lorsqu'*il est seul*, isolé dans la forêt, qu'il n'y manque pas et observe les prescriptions rituelles, car convaincu qu'y manquer serait manquer à une obligation grave, dénote une âme profondément pénétrée du sentiment religieux.

Ainsi, nous l'avons vu, si l'Arc-en-Ciel lui apparaît lorsqu'il est seul, isolé au milieu des bois, il s'arrêtera aussitôt, penchera son arc à terre, puis offrira au Créateur les prémices du premier animal tué.

Pour Toi, j'enlève ce morceau,
C'est à Toi qu'il appartient,
A Toi seul (p. 80).

Lorsque le tonnerre gronde, c'est que *Gôrou*, l'éléphant-ancêtre, barrit. Rentrer aussitôt dans sa case, s'abstenir de tout acte sexuel, sera le premier devoir (p. 97). Si le chasseur, en temps ordinaire, tue un éléphant, là encore sacrifice spécial et particulier, holocauste de la graisse du côté de l'oreille droite, manducation solitaire du sacrifice (p. 99). Ce sacrifice doit d'ailleurs être offert suivant les rites sous peine de nullité (p. 100). Prière individuelle, machinale peut-être, tant elle est habituelle, que l'offrande du chasseur à son retour au village, morceau spécial de la victime qui doit être consumé, jamais mangé, cependant que le chasseur murmure : A Toi, je donne ! N'est-ce pas, à proprement parler, notre *Agimus tibi gratias* « Bénissez, ô mon Dieu » (p. 81). Prière individuelle que celle de la femme offrant le premier poisson pris, ou quelques fruits par elle recueillis.

On peut dire avec raison que la prière, sous la forme indiquée,

englobe de tous côtés la vie du Négrille et lui est toute naturelle. Cependant il ne faudrait pas pousser les choses trop loin. Hors des rites prescrits, le Négrille ne sentira pas, comme nous, le besoin de prier, de s'épancher avec Dieu dans une effusion intime, même de solliciter son secours dans le danger. Bien plutôt, aura-t-il alors recours à ses moyens de salut, plus près de lui peut-être, en tout cas plus redoutés. Tout ce que l'on peut affirmer, nous l'avons montré par de nombreux exemples, et la suite de cette étude le montrera mieux encore, au contraire des Bantu, ses voisins et ses oppresseurs, le Négrille honore Dieu, le remercie suivant les rites qui lui ont été légués par ses aïeux, et espère en Lui.

Au fond, que peut-on lui demander de plus ? Il a l'âme profondément religieuse. Et quand on lui aura appris à prier, en esprit et en vérité, nous l'espérons de tout cœur, la prière jaillira spontanément de ses lèvres et de toute son âme.

4. L'Offrande du Buffle et du Miel chez les Négrilles orientaux

Ce ne sont pas les Négrilles du Gabon seulement qui rendent un culte au Créateur. Chez tous les Négrilles, qu'ils soient du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, on peut faire semblable constatation.

Ecoutons, en effet, Mgr Le Roy.

Il est chez les Négrilles de l'Est africain et les interroge :

— Vous n'avez pas non plus de sacrifices (*sadaka*) par exemple quand vous tuez un buffle, quand vous trouvez du miel, quand un malheur nous menace ?

— Ecoute, puisque tu veux tout savoir. Quand je tue un buffle, j'en prends un petit morceau, le meilleur : je le mets sur le feu ; une partie reste à brûler, et je mange l'autre avec mes enfants. Si je trouve du miel, je n'en emporte point avant d'en avoir jeté un peu dans la forêt et vers le ciel. Et quand j'ai du vin de palme, il faut d'abord en répandre un peu par terre. C'est cela que tu voulais savoir ?

— Oui, mais en faisant cela, tu ne dis rien ?

— Si, je dis par exemple : *Waka*, tu m'as donné ce buffle, ce miel, ce vin. Voici ta part. Donne-moi encore la force et la vie, et qu'il n'arrive point de mal à mes enfants.

— *Waka* ? dis-je. Qu'est-ce que *Waka* ?

— Tu ne connais pas *Waka* ? répondit-il. Mais c'est le Maître de tout.

— Vous l'avez vu ?

— Qui a vu *Waka* ! Qui pourrait voir *Waka* ! Mais, Lui, nous voit bien. Quelquefois, il descend dans nos campements et fait mourir l'un de nous. Alors nous enterrons bien bas celui dont il a pris la vie, et ceux qui restent vont plus loin, car il est dangereux de rester sous l'œil de Dieu...

Mais tirer de cette parole, comme quelques-uns mal informés l'ont fait, qu'il est mauvais d'une façon générale de rester sous l'œil de Dieu,

et que le Négrille s'enfuit, comme devant un Etre méchant et redoutable, rien de plus faux !

Lorsque la vengeance de Dieu s'est appesantie sur un campement, qu'il y a eu mort d'homme, oui, il vaut mieux fuir, mais, parce que dans la société africaine, tous sont responsables les uns des autres ! Il y a eu un coupable, Dieu l'a puni, c'est juste et bien ! Mais qui pourra dire si la punition est suffisante, si la mort du coupable suffit comme expiation... Qui le dira ! Dès lors, mieux vaut fuir, éviter pour un temps le regard de Dieu ! autrement, non, bien au contraire !

Une autre fois, Mgr Le Roy s'est égaré : il est à *Ndéra*, sur le *Tana* : il erre, affamé, et rencontre trois chasseurs qui viennent de recueillir du miel, Il leur en demande.

— Attends d'abord, nous dit le chasseur, Et cassant un rayon en trois, avec un grand air de recueillement et de religieux respect, il en jeta une part loin devant lui, dans les bois, une à droite, et l'autre à gauche. Après quoi, il en mangea lui-même, et nous donna ensuite tout ce que nous voulûmes prendre.

— Qu'est-ce que tu as fait là ? lui dis-je. Est-ce que ce miel n'est pas bon, que tu l'as jeté ?

— C'est notre habitude à nous. Pour avoir du miel une autre fois, il faut commencer par donner sa part à Dieu.

5. L'Offrande du Miel chez les Négrilles Occidentaux

Nous ne serions pas étonnés que ce sacrifice du miel, comme les autres offrandes que nous avons signalées plus haut pour le gibier capturé, fût commun à tous les clans négrilles. Nous l'avons constaté nous-mêmes dans les circonstances suivantes, ou plutôt dans les deux faits que nous allons relater, et qui montrent bien les différences fondamentales entre deux peuples africains.

1. Nous sommes un jour en pleine forêt équatoriale, en excursion chez les Fang. Une dizaine de sauvages guerriers sont là qui nous accompagnent. Soudain, dans le silence de la forêt retentit, strident, le cri du *Mal*, ou coucou d'Afrique, le *Cuculus indicator* des naturalistes, mangeur de miel, grand amateur surtout de couvain sucré, de nymphes, de tendres jeunes abeilles. Les Noirs connaissent bien l'oiseau; quand ils l'entendent crier, ils savent qu'une ruche est proche, qu'à quelque distance, dans quelque vieux tronc d'arbre, des abeilles industrieuses ont bâti leur nid, déposé leur miel odorant ; ils savent que le coucou a découvert l'endroit et n'osant s'attaquer seul à la ruche, la livre aux hommes pour en avoir sa part. Ils vont, suivant le coucou qui va, voletant de branche en branche, les précédant, criant joyeux. Voici la ruche, là-haut, dans le vieux tronc dépouillé de ses branches par les ans qui ont passé ; un trou autour duquel les abeilles voltigent indique l'ouverture de leur nid.

Un Fang se dévoue : il grimpe, portant une torche allumée d'une main, arrive à la cavité, chasse autant que possible avec le feu et la

fumée, les abeilles soudain furieuses, prend à pleines mains tous les rayons qu'il peut saisir, mange à pleine bouche, jette à terre tout ce ce qu'il attrape, et redescend enfin, ruche vide. La troupe dévore, se régale, et bientôt tout a disparu, miel, couvain, larves, abeilles engluées qui n'ont pu se dépêtrer, mortes ou vivantes ; chacun mange et bientôt tout est englouti.

Remercier le Créateur, remercier même l'oiseau indicateur auquel on doit ce butin, nul n'y a songé, nul ne s'en préoccupe ! chacun se débrouille !

2. Même scène dans un clan négrille. Les petits hommes sont avec moi en plein forêt. Une ruche de miel vient d'être découverte, le coucou a chanté et les a précédés. Nous voilà au pied de l'arbre.

Tout d'abord, précaution hygiénique, contre l'influence mortelle parfois, du venin des abeilles. Tout en suivant l'oiseau des yeux, les chasseurs, regardant de droite et de gauche, ont recueilli les feuilles d'une sorte d'aristoloche que l'on utilise également, et avec succès, contre le venin des serpents, récoltant en même temps certaines baies dont j'ignore le nom, et n'ai pas cherché à connaître, d'autant plus que mes interlocuteurs interrogés plus tard, ont déclaré : « On peut s'en passer. »

Au pied de l'arbre, où rien ne les presse plus, puisque le butin est là, les petits hommes sont groupés. On broie ensemble, on pétrit les feuilles de l'aristoloche qui laissent bientôt couler un jus verdâtre et assez peu odorant, on y joint les baies écrasées que nous avons citées, puis le fruit de l'amome, visqueux et collant, et un des chasseurs s'en frotte des pieds à la tête, les mains et la figure surtout. Puis il monte, avec leur agilité coutumière, dans un arbre voisin, coupe une liane, se balance à trente pieds en l'air, un jeu pour lui, arrive face à la ruche, s'agrippe au tronc, plonge les deux mains dans le trou, attaché qu'il est par la liane, et lentement, posément, je dirais proprement, détache rayon après rayon. Avec une liane dont il s'est muni, quelques larges feuilles dont il les enveloppe, il descend à terre les rayons, remonte avec sa liane de nouvelles feuilles, et dans le nuage bruissant des insectes irrités, continue son travail sans s'émouvoir, sans se presser.

La ruche vidée et bien vidée, le chasseur redescend. Il n'a pas encore goûté au miel; ses compagnons l'ont attendu, sans y goûter non plus. Et regardant derrière lui, le petit Pygmée crache à terre, se penche, prend un morceau de miel, très propre, en enlève soigneusement les abeilles s'il s'en trouve, l'élève en l'air, et dit en même temps les paroles rituelles :

A droite, à gauche, ceci et cela,
A Toi je donne,
A droite, à gauche, qui coule, qui vole,
Noir et clair, sombre et brillant,
A Toi, je donne, ceci à Toi offert.
Reçois et prends, Maître.

Tel est du moins le sens général de cette invocation, car les mots plus ou moins déformés ne sont pas du langage courant, et restent fort difficiles à comprendre, même par les Négrilles. (Il nous serait aussi peu aisé à nous-mêmes de comprendre des Français du XIVe siècle et cependant au temps de Jeanne d'Arc, Français et Anglais se comprenaient couramment.)

A Toi, je donne, à Toi, j'offre.

Il jette le morceau derrière lui, dans la forêt, sans regarder, nul n'y touchera, c'est la part à Dieu. Il crache de nouveau. Alors, mais alors seulement, il mange le miel, et tous en mangent avec lui. On peut le faire, le rite est accompli. Avant de s'éloigner, la part de l'oiseau sera également mise de côté.

Entre deux peuples, entre les Pygmées et les Bantu, c'est toute la différence, mais combien elle est grande!

De cette scène que je viens de retracer j'étais un jour le témoin. Un gâteau de miel me fut offert. Et avant de manger, de le porter à ma bouche, je fis le signe de la Croix.

— Pourquoi fais-tu ce signe, me demandèrent-ils ? Est-ce signe que tu es content ? Est-ce pour te garder ?

— C'est pour dire à Dieu qui a tout créé, qui vient de vous donner et de me donner ce miel, que je le remercie, et lui demande de continuer à veiller sur moi, à veiller sur vous. C'est notre signe à nous. Et je leur montrais en même temps une croix de missionnaire. « C'est bien, reprirent-ils, manière à toi, manière à nous. C'est bien ! Dieu voit. »

Et quelques-uns, gauchement, ébauchèrent, sur leur poitrine le signe divin de la Rédemption...

Il y aurait d'intéressantes recherches à faire à propos de cet emploi de l'aristoloche contre le venin des abeilles. Les Pygmées l'emploient également contre le venin des serpents. Des voyageurs ont déjà observé, dans l'Inde, croyons-nous, que l'oiseau mangeur de serpents, dès qu'il se sent piqué, vole en hâte manger les fruits et les feuilles d'une sorte d'aristoloche [1] et revient continuer le combat.

3. Quelques années avant cette scène, dans un village où nous nous trouvions ensemble, Mgr Le Roy et moi, étudiant précisément les Négrilles, un Pygmée, danseur émérite, *Mba Sole*, nous avait admirablement dansé la danse du miel, en en mimant successivement avec une exactitude scrupuleuse, tous les épisodes. Rien n'y manquait, ni l'offrande finale, ni le crachement significatif, mais faute d'avoir vu la scène elle-même, non pas au figuré, mais réellement, notre attention n'avait pas été attirée sur ce point spécial et très important. Plus tard, assistant à la même danse loin de là, dans un autre village, nous recon-

[1] *L'Aristolochia clematitis* est utilisée en Angleterre contre le rhumatisme et la goutte. L'*Aristolochia rotunda*, emménagogue et stimulante, entrait jadis dans la composition de l'*Orviétan* et *Thériaque céleste*.

nûmes parfaitement mimée l'offrande au Créateur. Ce n'est donc pas là, on peut l'affirmer, croyance particulière à un clan isolé, mais bien *croyance de la race*, fonds commun d'observances rituelles.

6. L'Offrande des Noix de Nkula

Dans beaucoup de tribus africaines, nous dit Mgr Le Roy [1], on offre en hommage à Dieu, ou aux esprits tutélaires des champs (beaucoup plus à ceux-ci, à notre avis du moins), quelques épis de sorgho, de maïs ou de riz.

Les Pygmées seraient bien embarrassés d'en faire autant, eux qui ne sèment rien, ne cultivent rien, mais récoltent tout par voie d'échange ou de main-mise.

Ils ont cependant une fête très particulière, que nous pourrions appeler la fête des prémices ou la grande fête annuelle de *Nkula*, fête qui, par sa solennité et son esprit, les met bien à part au milieu des Bantu.

Pour ma part, et je le regrette fort, je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à cette fête; j'en dois le récit à un de mes élèves indigènes, aujourd'hui M. l'abbé A. Raponda, de famille royale Mpongwé et très au courant des us et des coutumes de son pays. Mgr Le Roy s'est également servi de ce récit, dans son livre. Je m'en suis fait confirmer tous les détails dans les campements négrilles.

Dans la forêt, on rencontre assez souvent un arbre magnifique, au tronc très élevé et très élancé que les Mpongwé désignent sous le nom de *Nkula*, et les Pahouins ou Fang sous le nom d'*Egume* [2]. Les Négrilles le nomment *Kué*. (Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que les Egyptiens désignaient le noyer sous le nom de *Ku*, et par réduplication *Kuku*, pour l'arbre à grosses noix, d'où, d'après les savantes études du P. Brosse, Coco, la noix par excellence. C'est donc un pléonasme pur et simple de dire la noix de coco.) Le Nkula produit un fruit dont l'enveloppe très dure renferme une amande : cette amande, comme goût, rappelle fort la noix ou plutôt la noisette, d'où son nom vulgaire de noyer indigène.

« Cette noix a pour les Négrilles, dit Mgr Le Roy, quelque chose de sacré et c'est d'elle que quelques groupes tirent leur nom : « *A Kula* », ce qui signifie les gens du Nkula. » (Opinion certainement erronée.)

Dès que la saison de la récolte est arrivée, on s'organise en une procession et l'on s'en va, en chantant sous la forêt une sorte de cantique dont voici le refrain, répété en chœur par tout le personnel du campement :

Ekenda n'akondo ndonda
Moguma mo Ndjambé
En avant, en avant, pour cueillir
Le présent du Seigneur.

[1] *Les Primitifs*, p. 307.
[2] *Coula edulis*.

— Disons en passant que ce refrain n'est nullement négrille, mais une traduction en langue d'un peuple voisin, les Mpongwé, croyons-nous.

Les Négrilles, lorsqu'ils s'en vont cueillir les noix de Nkula, chantent en dansant :

Gwa nána	Allons, allons dans la forêt
Gwa béle mádu,	Couper les enfants de l'arbre,
Ko ne kwa bélu,	Le don du Créateur,
Ndéka tobe Khmvum.	Le don du Seigneur.

Et ce chant, comme cette cérémonie, doivent remonter aux origines, car on les retrouve semblables chez les Asandêh, voisins du Haut-Nil, avec des paroles similaires.

Ga ané, ga ane birè
Yera lindi ngoa,
Mbôli fue ané [1].

« Arrivé à l'arbre, le meilleur grimpeur y monte ; il y cherche une noix qui a avorté, la met entre ses dents et doit redescendre à terre, la tête en bas [2]. Puis de là, on se dirige vers un autre noyer, on fait la même opération, mais cette fois, le Négrille prend, non une noix avortée, mais une bonne noix, redescend. On place les deux noix ensemble dans un petit trou, creusé sous l'un des foyers du campement. Bientôt après, la fumée du feu nouveau, allumé par l'ancien, monte doucement dans la forêt immense; et pendant que les noix se consument, tous les assistants forment cercle, se mettent en mouvement, et tournent autour du foyer en chantant et en remerciant Dieu...

C'est là, continue Mgr Le Roy, la grande fête [3] de cette humble race, et sa simplicité même rappelle d'une façon touchante et curieuse le sacrifice que l'homme, aux premiers âges du monde, faisait à Dieu des fruits de la terre, prémices de la récolte et premiers-nés du troupeau. Eux n'ont rien que ce que la forêt leur donne ; mais en cela même, ils reconnaissent la main libérale du « Père qui est aux Cieux », et avant d'y toucher, ils aiment à reconnaître sa bonté et sa puissance souveraine en le priant d'agréer de leur part les premières noix qu'il leur est donné de cueillir. »

[1] Renseignement communiqué par le P. Columbiani, missionnaire chez les Asandêh.

[2] Pourquoi cette loi singulière de redescendre la tête en bas en portant la noix avortée ? Je n'en ai pas demandé la raison. Il me paraîtrait assez probable de la rapporter au fait de la noix avortée. Fruit anormal, descente anormale. Mais pourquoi commencer d'abord par un fruit avorté ? C'est la coutume ! A notre avis, c'est pour indiquer qu'à fruit anormal correspond conduite anormale. Peut-être aussi faudrait-il y voir l'offrande de ce qui est mauvais et descente en bas aux Esprits d'en-bas ! Il y a certainement une raison, mais laquelle ?

[3] *Une* fête des Négrilles, mais non *la grande* fête. Celle de la Nouvelle Lune, avant la saison des pluies, est plus solennelle encore.

7. L'Offrande du Gibier

Nous avons vu précédemment, en parlant des sacrifices offerts à l'occasion de l'Arc-en-Ciel et de Gôrou l'Eléphant, comment le Négrille remerciait, d'une façon en quelque sorte solennelle, le Distributeur de tous biens.

Hors ces circonstances particulières, le Négrille n'oublie cependant pas de remercier Dieu dans sa vie habituelle, mais il le fait de façon beaucoup plus simple, par un ensemble de gestes en quelque sorte machinal, tant il lui est coutumier.

Le Négrille a pris son arc et ses flèches ; il n'a pas oublié le léger harpon qui, lancé d'une main experte et sûre, transpercera le poisson nageant entre deux eaux.

Sous la piqûre de la flèche mortelle, un animal est touché, le harpon s'est logé dans le corps du poisson. Si l'animal, l'oiseau ou le poisson sont de petite taille, d'un coup de dent, mordant la tête, le chasseur met fin aux souffrances de la victime. Puis, tantôt, il continue sa chasse ou sa pêche, la provende n'étant pas suffisante, tantôt, au contraire, satisfait de sa proie, le Pygmée revient au campement.

Aussitôt arrivé, sans entrer dans sa case, il détache la tête de la victime : d'après le code de la tribu, c'est la partie réservée de droit, avec le cœur, au chasseur et à sa famille, car entre tous les membres du clan, il y a communauté de biens ; part au chasseur d'abord, puis au chef, au féticheur quand il y en a un, puis partage intégral entre tous. Ces Négrilles, dénués de tout, ont su instituer chez eux ou, plus probablement, garder le communisme des premiers âges, et si une dispute s'élève, elle est vite apaisée par le chef, dont la voix est toujours respectée et l'avis, plutôt que l'ordre, ponctuellement suivi et obéi.

De la tête, il détache un morceau, l'oreille droite, à moins que vraiment elle ne soit trop petite, comme il arrive pour les oiseaux ou certains mammifères. Dans ce cas, c'est la tête tout entière. Si au contraire, l'oreille est trop forte, pour l'éléphant par exemple, il en détache un morceau.

Pour un crocodile, il offrira l'œil droit à défaut de l'oreille inexistante. Pour un poisson, tout le côté droit de la tête, mais non compris la langue qu'il se réserve.

La partie droite, notons-le en passant, représente la partie noble, c'est-à-dire l'homme, le mâle, tandis qu'au contraire la partie gauche, moins noble, représente la femme. Même usage chez les peuples bantu, où le mot « droite » *méyôm*, a la même racine que le mot *nome* mâle, homme, par opposition à *méyāl*, gauche et la femelle, la femme, *ngal* ou *nga*.

Après avoir détaché le morceau, part réservée à Dieu, il crache sur le feu, essuie soigneusement son couteau avec des feuilles d'arbre, les jette sur les charbons, y jette également le morceau réservé et attend quelques instants.

Une fois la viande réduite en charbon, il crache de nouveau sur

le feu. Pendant que la viande se consume, il murmure rapidement : A toi je donne.

8. Absence de temples consacrés à la Divinité

Dieu est invisible, et ne se préoccupe pas de nous. Dès lors, inutile de nous préoccuper de lui. Telle est, nous l'avons vu, l'universelle croyance des Bantu au sujet de la Divinité créatrice. De là suit encore qu'ils ne lui consacrent, d'une façon générale tout au moins, aucun temple ni édifice spécial, ne sculptent, ne dessinent de lui aucune image.

Les grossières statues de bois, les « fétiches » pour employer le mot consacré, que l'on rencontre si souvent dans les villages noirs, que les voyageurs achètent et exhibent triomphalement comme divinités adorées par les Nègres, ne sont en réalité que des objets purement matériels où certains esprits, par suite du pouvoir magique des sorciers, de leurs maléfices et de leurs incantations, habitent, ont habité, ou encore ont été incorporés.

Mais jamais, au grand jamais, il n'entrera dans l'esprit d'un Noir que Dieu puisse être, soit représenté par ces images ou statues, soit incorporé à elles, ce qui est contraire à toutes leurs idées, soit qu'il puisse y faire son habitation, même de façon temporaire.

Dieu est là-haut, tout là-haut, il ne descend jamais.

Les erreurs des Européens sur ce point étonnent grandement nos Indigènes ! Ainsi que me le disait un jour, énergiquement et naïvement, un de mes catéchistes : Comme les Blancs doivent être bêtes pour croire que nous sommes aussi bêtes !

Parfois, il est vrai, dans certaines circonstances spéciales, les Bantu élèvent des cases minuscules en l'honneur de la divinité et peut-être mieux encore des Esprits. Nous n'avons pas à nous en préoccuper ici.

Bien moins encore que les Bantu, les Négrilles ne font, ni ne sculptent d'images de la Divinité.

« Comment pourrions-nous en faire une image, me disait un jour un vieux Négrille, il n'a pas de corps. Tiens (et il employait cette figure si jolie et si expressive), Dieu, c'est comme le mot qui sort de ta bouche, fais-en donc la figure, cours après et rapporte-le moi ! » Et il ajoutait encore, ce vieux Négrille, cette réflexion si profonde : « Le mot ? il n'est plus, il a passé et pourtant il vit toujours, aujourd'hui et demain aussi ! Dieu aussi ! »

Aussi, Mgr Le Roy est-il complètement dans le vrai lorsqu'il écrit dans sa *Religion des Primitifs*, p. 371, en parlant des Négrilles : « Un caractère commun et fort remarquable de leur religion est que, nulle part, elle ne paraît comporter ni temples, ni enceintes, ni cases, comme ces cases minuscules signalées chez les Bantu. »

Ni images, ni cases, ni temples.

Cependant, avant de terminer ce chapitre, il nous faut encore sur ce point signaler un fait très remarquable.

Les Pygmées n'élèvent pas de temples, ni de cases à la Divinité, c'est une chose entendue et certaine. Mais ne lui élèvent-ils pas d'autres autels ? La question est tout autre.

Evidemment, ils ne lui élèvent pas d'autels comme nous l'entendons, au sens strict du mot. Cependant, dans les sacrifices spéciaux que nous avons vu, tels que celui de l'Arc-en-Ciel et du Gôrou, le feu doit être disposé d'une manière spéciale, ce feu ne doit pas employer des bois quelconques, mais des bois d'essences particulières où la combustibilité n'entre pour rien, car alors les bois résineux seraient beaucoup plutôt indiqués, ce qui n'est pas le cas, nous l'avons vu. Enfin, on ne doit pas employer un feu quelconque, mais du feu nouveau.

Il y aurait certes là matière à recherches des plus intéressantes que nous ne pouvons plus malheureusement faire aujourd'hui. Peut-être trouverait-on là encore des réminiscences ou des souvenirs vivaces des temps préhistoriques, lorsque les premiers hommes n'élevaient pas encore de temples à Dieu, mais sur des autels improvisés et temporaires lui offraient les sacrifices prescrits que venait consumer le feu du Ciel !

Et comme les ancêtres primitifs, ainsi agiraient encore les Négrilles, leurs descendants ! De fait, lorsqu'on leur demande la raison de leur conduite, leur réponse est toujours identique :

« Ainsi faisaient nos Pères ! »

Et depuis quand ?...

CHAPITRE IV

Le Culte des Astres

1. Généralités. — 2. Mythologie du soleil. — 3. Fête du soleil. — 4. Mythologie de la lune. — 5. La fête de la nouvelle lune. — 6. Danse des éclipses de lune. — 7. Absence d'images et de temples des astres.

1. Généralités

La question du culte des Astres se rattache étroitement à celle du Dieu créateur, car il est peu de pays et de religions où le soleil et la lune en particulier n'aient été considérés comme des dieux ou même les dieux principaux. Ainsi, pour ne citer que les Egyptiens, et nous les citons parce que, voici déjà plusieurs millénaires, les Pygmées ont été en rapports étroits avec eux, les Egyptiens adorent le soleil levant sous le nom de *Hor* ou *Horus*. Peut-être ce nom s'est conservé encore aujourd'hui, avec un culte spécial, dans un certain nombre de tribus africaines, appartenant, non au groupe bantu, mais au groupe nilotique. Ainsi, chez les Asandéh, le soleil se nommera *Ourôu* [1], bien voisin de l'égyptien *Horus*.

De même la lune, l'*Isis* des Egyptiens, l'Astarté phénicienne, la Séléné grecque, la Déesse que vénéraient les Druides de l'Ile de Sein [2].

Chez les peuples bantu, on trouve une croyance à peu près unanime. Le soleil est une divinité inférieure, en quelque sorte un des grands génies. Mais nulle part, comme l'a très bien indiqué Mgr Le

[1] D'après le dictionnaire du P. Columbiani. Le nom de l'Eléphant sacré, Gôrou, ne signifierait-il pas : « Fils du Soleil ? »

[2] Chez les Baluba, la lune est l'objet d'une vénération particulière. Le Génie qui l'anime est bienfaisant. Tous la saluent à son apparition nouvelle. Tous, à ce moment, se frottent le corps de couleur rouge ou blanche et exécutent en son honneur une danse spéciale. C'est à son apparition qu'ils sortent leurs fétiches hors de la case pour les honorer, qu'ils nettoient les cabanes des mânes et des fétiches. C'est un jour de repos obligatoire. Bref, la néoménie est leur dimanche.

La lune, *Kwézi*, est le séjour d'un Génie, *Kaiye*.

Roy, s'appuyant en cela sur les études du docte P. Sacleux, nulle part il n'est identifié avec Dieu.

Bien qu'il se contredise ailleurs, Mgr Le Roy, dans son livre sur la *Religion des Primitifs*, est bien quelque peu de l'avis de Le Vaillant : « Il ne semble pas que les Sân, non plus que les Négrilles ou les Négritos, aient un culte pour les astres, mais on trouve quelque chose de semblable chez les Khoïkhoï [1]. Ceux-ci, dit-on, sacrifiaient des bestiaux à la lune et lui offraient de la chair et du lait : offrandes qui sont accompagnées de danses, de prosternations et de chants dans lesquels on salue son retour. On lui demande un temps favorable, des pâturages pour les troupeaux. »

A l'encontre de ces témoignages, dans son beau livre, mais déjà très ancien et vieilli, sur les Pygmées, M. de Quatrefages [2] nous dit que les Négrilles, au dire des voyageurs, adorent le Soleil, image visible du Dieu invisible.

Que faut-il penser de ces assertions diverses ? En affirmant que les Négrilles ne semblent pas avoir un culte pour les astres, Mgr Le Roy nous paraît bien avoir été mal informé. Comme nous allons le voir plus loin, tous les clans que nous avons pu observer ont, en effet, des danses, des chants, des sacrifices en l'honneur du soleil et de la lune, ce qui constitue bien un culte, tout au moins, à certains égards, ce que l'on pourrait appeler un culte dérivé.

2. Mythologie du Soleil

Quelles sont les croyances des Pygmées au sujet du soleil, de la lune et subsidiairement des astres ? Quelle place occupent-ils dans leur religion ?

Les Pygmées considèrent le soleil comme une demeure temporaire ou transitoire de Dieu, mais nullement comme Dieu lui-même. Aucun doute sur ce point. D'ailleurs, le nom est tout différent. Dieu, nous l'avons vu, c'est *Khmvum*, le Créateur. Le Soleil, au contraire, prend le nom de *Mba-ko*, Père du ciel ou mieux *Bako*, d'une racine *ba* qui nous paraît signifier « commander, être maître, dominer ». La lune est désignée par l'ethnique *Pè*, celle qui entr'ouvre, féconde, la *Genitrix* latine, qui a la même signification tirée du latin *gignere*. Ces noms sont bien des noms propres, appartenant à l'astre lui-même, et non des qualificatifs de l'Etre divin.

a) *Dieu réchauffe le Soleil.* — A certaines époques, dans certaines circonstances, disent les Pygmées, Dieu se met en route pour aller voir le soleil. Ce n'est point curiosité de sa part, non plus promenade pour son plaisir, mais voyage nécessaire. C'est, disent-ils, pour ranimer le foyer qui s'éteint. Un de leurs chants rituels le proclame expressément. En parlant du soleil, ils chantent :

[1] Les Khoïkhoï habitent au Sud de l'Afrique, non loin du grand désert du Kalahari, près des Bushmen.

[2] *Les Pygmées*, par M. DE QUATREFAGES. Nous ne savons sur quels témoignages probants il s'appuie.

Le feu s'obscursit, le bois devient noir,
La flamme va s'éteindre, sur nous le malheur !
Sur nous le malheur, oh ! Khmvum !
Khmvum se met en marche,
En marche vers le soleil.
Dans sa main, l'arc brille,
L'arc du chasseur de Là-Haut.
Il a entendu la voix de ses enfants.

A certaines saisons, en effet, les nuages s'amoncellent dans le firmament de tous côtés, peu à peu envahissent le Ciel tout entier. C'est le signe avant-coureur de la saison des pluies. Le soleil semble alors se voiler, il disparaît même complètement. Le Ciel, dit un proverbe pygmée, a mangé le soleil : mais à notre avis du moins, aucun mythe solaire ne se cache sous cette formule. C'est par accident. De même que le chasseur négrille va chercher du bois sec lorsqu'il voit son feu près de s'éteindre et le jette sur le foyer pour le ranimer, de même, lorsqu'il voit le soleil s'obscurcir, le Créateur s'empresse de le ranimer.

Il va alors, dit une légende curieuse, dans les grandes forêts du ciel, tout à fait au bout de la terre, que les Pygmées se représentent comme plate et terminée de tous côtés par d'immenses précipices [1].

Ce chemin est tout pavé d'étoiles, et on le voit par les nuits noires, étincelant au ciel. C'est la Voie Lactée que les Pygmées se figurent très bien comme une poussière d'étoiles brisées et qu'ils désignent sous le nom de *Dzi-ko* ou *Nwa-ko*, chemin du ciel. Arrivé au bout, le Créateur ramasse les étoiles à pleines brassées, les entasse dans un énorme sac (les Pygmées attribuent ainsi à Dieu leurs propres habitudes par une sorte d'anthropomorphisme). Sa moisson faite, il retourne en arrière et revient vers le Soleil :

A pleines brassées, il les recueille, Et viss, et viss et viss [2]
A pleines brassées, il les entasse,

dit un chant ou une légende très anciens.

A pleines brassées ! Viss, viss,
Comme la femme qui recueille les sauterelles [3]
Et les comble dans son panier,
Et le panier tout plein déborde.

Ainsi le Créateur collige et entasse les étoiles captives, qui semblables aux sauterelles, voltigent çà et là, et tentent d'échapper au

[1] Dans quelques légendes cosmogoniques négrilles, la terre est représentée comme une immense écaille de tortue, reposant ou flottant sur les eaux.

[2] *Viss*, qui répond si bien à notre *Vlan ! vlan !*

[3] Dans les forêts de la Gabonie, on ne trouve pas de sauterelles. Il faut remonter beaucoup plus loin vers le Centre ou au Sud et au Nord. Les Pygmées en ont gardé néanmoins le souvenir.

panier divin. Cueillette achevée, le divin moissonneur revient donc vers le soleil. Mais tout chargé, il marche à pas lents, et chemin faisant, quelques étoiles, plus alertes, s'échappent. Quelques autres débordent du vase et tombent. Mais les étoiles sont très fragiles et se brisent, de là nouvelles étoiles, beaucoup plus petites. De temps en temps aussi, le Créateur secoue son sac pour faire tenir tranquilles les petites turbulentes. Et, paraît-il, comme le sac divin a pas mal de trous, des étoiles encore s'échappent et aussi pas mal de poussière d'étoiles : ne voit-on pas au ciel ces longues traînées blanches et brillantes ? Voilà précisément la poussière d'étoiles [1] !

Arrivé au soleil, le Créateur jette les étoiles dedans, et aussitôt, l'astre reprend sa splendeur primitive, lance de plus belle ses rayons, s'empresse de chasser les nuées rebelles et reparaît à nos yeux.

Dans ce récit, nulle idée de manquer de respect au Créateur, de le mettre le moins du monde en posture ridicule. Ce sont des légendes explicatives, provenant de croyances très primitives, qui se transmettent de génération en génération. Nous-mêmes, sans vouloir non plus lui manquer le moins du monde de respect, nous mettons parfois le bon saint Pierre, par exemple, le portier du Paradis, en situation quelque peu comique. On rit, sans malice aucune, et on l'invoque, plus tard, avec une confiance tout aussi méritée. Ainsi les Négrilles.

b) *Les Météorites, Pierres du Ciel, préservatifs.* — Des étoiles cueillies par le Créateur, quelques-unes parviennent même jusqu'à nous. On en retrouve parfois les morceaux. Ce sont les Pierres du Soleil !

Heureux, trois fois heureux qui peut en trouver une et la garder ! La chance le poursuivra toute sa vie ! Et, de lui, dira le dicton pygmée : « Il a trouvé une pierre du soleil, *Ar rha-ko* ! » Ainsi, tout naturellement, s'expliquera une chance persistante, incompréhensible autrement.

Aussi n'est-il pas étonnant que ces pierres si précieuses, tombées du ciel, ces pierres météorites ou fragments de météorites, en pygmée *rha-ko*, pierres du ciel, sont soigneusement conservées en vertu de leurs privilèges singuliers. N'ont-elles pas été touchées, on pourrait presque dire : divinisées, par les mains du Créateur lui-même ? On ne leur rend toutefois aucun culte particulier. Elles font partie du bagage des devins et jouent leur rôle dans les séances de divination. J'en ai vu une, ou du moins un morceau d'une, entre les mains d'un chef pygmée. C'était évidemment un fragment de météorite, de la grosseur à peu près d'un poing d'enfant, d'un gris bleuâtre, très pesante, à reflets métalliques. Le fer devait y dominer.

Avant d'aller à la chasse, le chef y frottait son couteau à plusieurs reprises. Il y faisait toucher également ses flèches et son arc. Très facilement il me la laissa examiner et manipuler. Je lui demandai un

[1] Le Père Noël, descendant du Ciel et apportant aux enfants sages sa hotte débordante de jouets est bien un peu une légende du même cycle.

jour de me la confier pour y frotter également mon couteau. Au contraire des fétiches qui sont rigoureuse propriété personnelle, et perdent toute leur vertu à être cédés à un autre, mon Pygmée ne fit aucune difficulté. Me tendant aussitôt la pierre magique : « Frotte ton couteau, si tu veux, me répondit-il, mais ce sera complètement inutile. Elle ne sert qu'à celui qui l'a trouvée. Ou plutôt au possesseur, dit-il en se reprenant. »

— Et sais-tu d'où elle vient ?

— Certes ! tout le monde sait cela. Elle vient du feu de Dieu. *Wa Khmvum i ndia* (feu Dieu lui vient).

— Je sais cela aussi. Je sais aussi qu'elle porte chance à celui qui la possède. Est-ce tout ?

— Ah ! Il y a bien autre chose, me répondit-il en prenant un air mystérieux, bien autre chose ! Il ne faut pas la quitter, jamais, surtout quand on est mort (littéralement quand on est passé de l'autre côté, car pas plus que beaucoup d'entre nous, les Pygmées n'aiment qu'on leur parle de la mort : cela porte malheur).

— Et pourquoi ne pas s'en séparer ?

— Parce que, tu comprends, elle vous entraîne bien vite et très haut. Elle veut retourner au feu d'où elle est sortie.

Peut-être aurais-je pu embarraser mon petit homme en lui demandant pourquoi elle ne s'enfuyait pas dès maintenant. A quoi bon lui enlever sa croyance naïve !

— Est-ce toi qui l'a trouvée ? demandai-je un jour à mon petit homme, espérant pouvoir observer le météorite qui était très gros, très dur, d'après ses dires et dont il n'était qu'un fragment tombé à côté, chose très possible après tout.

— Oh ! non, me répondit-il, c'est mon père !

— Mais alors quand ton père est mort, pourquoi ne la lui as-tu pas laissée pour l'aider dans l'au-delà ?

— C'est que j'ai pensé qu'elle me serait plus utile qu'à lui. Mon père était très bon, il n'avait rien à craindre dans l'au-delà.

— Mais était-ce bien ton père qui l'avait trouvée ?

Le chef me regarda d'un air malin, puis, en riant : « Peut-être avait-il fait aussi comme moi ! »

— Mais, alors... et ton fils !

— Oh ! moi, je saurai bien m'y prendre !

Il est assez curieux de trouver chez les Pygmées cette croyance à l'influence des météorites.

Ils ne les considèrent néanmoins nullement comme des fétiches ou des amulettes. Les météorites rentrent dans la condition des simples « porte-bonheur », des mascottes si l'on préfère. Et à ce point de vue, les civilisés leur sont-ils si supérieurs ? Les Musulmans ne vénèrent-ils pas à la Mecque la fameuse pierre noire qui n'est probablement qu'un météorite ? Et pour nous-mêmes, y a-t-il besoin d'aller bien loin pour trouver à la vitrine des bijoutiers des pierres soi-disant porte-bonheur,

des bracelets ou même de simples petites poupées !... étalage qui, tout de même, suppose bien des acheteurs et des croyants...

Et gare aux pierres néfastes ! Ainsi l'opale et autres !

Quant à notre vieux Pygmée, laissons-le croire à sa pierre ! Instruit par l'expérience, il comptait bien la conserver dans l'au-delà, ne pas la laisser à ses fils. C'est le cas de le dire : « Chat échaudé craint l'eau froide » ou mieux encore : « Chacun pour soi ! »

3. Fête du Soleil

Dans la théologie négrille, loin d'être un Dieu, une divinité inférieure ou un Esprit, ou encore un Génie, le soleil sera donc, par exception, une demeure du Dieu Créateur, et, habituellement, l'instrument dont il se sert pour répandre ou entretenir la vie.

Le culte très sommaire, très élémentaire qu'on lui adressera se référera par conséquent au Dieu dispensateur de la vie bien plus qu'à lui-même.

Aussi une fête a-t-elle lieu chaque année en son honneur. C'est après les dernières pluies fécondantes, lorsque les arbres fruitiers sont en pleine floraison. Il n'y a cependant là, pensons-nous, aucun sacrifice de prémices.

a) *Sacrifice au Soleil.* — A ce moment le ciel s'est complètement dégagé de nuages. Rivières et ruisseaux, lacs et marais sont pleins à déborder ; dans le firmament, d'un bleu insoutenable pour nos yeux européens, le soleil brille d'un éclat sans pareil.

Au matin du jour choisi, choix qui appartient de droit au chef du clan et varie suivant les endroits et les hommes, le chef apporte au centre d'une clairière soigneusement choisie à l'écart, la plus retirée possible pour que nul ne vienne les troubler, le chef apporte le corps d'un grand iguane, le varan du Nil. Pourquoi le choix de cet animal, on n'a pas su me le dire : « Nos ancêtres faisaient comme cela, nos ancêtres ont dit que c'était cet animal qu'il fallait, et non pas un autre. » Et pour nos Pygmées, cette raison est largement suffisante, c'est la loi, et tout est dit [1].

Dans une légende fang curieuse, *Ngurangurane*, le Dieu-crocodile, prélève chaque année un lourd tribut humain sur les hommes. Peut-être pourrait-on voir dans le choix du varan ou iguane les vestiges d'un ancien mythe similaire. Peut-être encore, et ce serait l'explication la plus simple, parce que le varan est très commun partout, et dès lors facile à trouver, parce que sa chair est exquise, une des meilleures que nous connaissions, parce qu'enfin, immobile sur la branche où il guette sa proie, il reste sans bouger des heures entières sous le soleil le plus ardent, semblant ainsi se complaire dans un vrai bain de lumière.

[1] Au moindre bruit qui l'effraie, le varan plonge dans l'eau et disparaît. N'y aurait-il pas là quelque analogie, pour empêcher le soleil de disparaître ? Simple conjecture que nous hasardons...

Deux jours avant la fête, au matin, le Pygmée s'est mis en chasse. Pour cette chasse particulière, il doit être pur, c'est-à-dire s'être abstenu la nuit précédente de tout rapport sexuel avec sa femme (*twé*, être pur). Au matin il part. Il doit avoir soin de ne pas regarder derrière lui, de n'adresser la parole à qui que ce soit. Si par bonheur sur son chemin, il rencontre un caméléon à sa droite, c'est signe excellent. Il ne manquera pas de s'incliner et de lui cracher sur la tête en passant pour le remercier. Si, au contraire, l'animal est sur sa gauche, c'est signe néfaste, il retournera sur ses pas et prendra le premier sentier à sa gauche, qui, de fait, se trouvait dans sa marche précédente, le premier à sa droite. Il se dirige vers le fleuve, la rivière, le plus proche. Il sait qu'immobiles sur les branches qui surplombent le courant, mais attentifs au moindre bruit, craintifs à l'excès, difficiles à surprendre pour tout autre que pour lui, se tiennent les varans. Le pygmée s'approche lentement, bande son arc, décoche une flèche qui ne manque jamais son but : le varan, transpercé, tombe dans le fleuve où plonge aussitôt le chasseur, aussi prompt que lui. Comme le varan choisi est toujours de forte taille, il est aussitôt ramené au campement, et suspendu au-dessus du feu.

Tous les membres du clan ont pris part au débroussage de la clairière choisie : on a mis le feu aux débris amoncelés ensemble et rejetés en dehors de la clairière.

Par membres du clan, il faut entendre les mâles, hommes faits et enfants. D'ordinaire, les travaux de débroussage, dans les tribus bantu, appartiennent exclusivement aux femmes. Il n'en va pas ainsi dans les clans négrilles. Il faut bien reconnaître aussi que ne se livrant à aucune espèce de culture, ce travail est vraiment réduit à la plus simple expression.

Le jour arrivé, le chef du clan détache le grand lézard, et l'apporte au milieu de la clairière. Un trou y a été creusé. Sur un lit de feuilles de *phormium* [1], on dépose l'animal, puis il est recouvert de feuilles ; au-dessus, on amoncelle du bois sec. Tandis que ce soin est d'ordinaire réservé aux femmes, ce jour-là, elles n'ont point à s'en préoccuper, ne doivent même pas y toucher. Le chef du clan dépose sur le foyer préparé une fleur de bananier encore entourée de ses feuilles protectrices, des branches d'arbres en fleurs. Il met alors le feu au bûcher, et tourne tout autour en dansant et en chantant. Nous n'avons pu recueillir les paroles de ce chant, ne les comprenant pas. Le chef d'ailleurs ne les comprenait peut-être guère davantage. Ce sont les paroles des anciens, disait-il ensuite, c'est pour danser la danse du soleil, *mba-ko nué*. Peut-être en effet, les paroles importent-elles assez peu et sont-elles surtout pour scander le rythme des pas.

[1] *Phormium tenax*, plante de la famille des Liliacées, à larges feuilles brillantes, comme vernissées. Les dracaenas, yuccas, l'hémérocalle, commune dans nos jardins et connue sous le nom de Rose de Noël, appartiennent à la même sous-famille des Lilioïdées.

b) *Danse du Soleil.* — En effet, je ne serais pas éloigné de croire que dans cette danse rituelle du soleil, le rythme est tout et la mélodie, en tant qu'on peut l'appeler mélodie, accessoire. Jamais, en effet, je n'ai vu modifier le rythme de la danse, tandis qu'au contraire, suivant les clans, la mélodie variait considérablement. Nous aurons occasion plus tard de parler plus amplement de ces choses en nous occupant de la danse, mais déjà, il est certain pour nous que la danse du soleil fait partie des danses mimétiques et magiques.

Le bûcher est donc au centre de la clairière. Le chef du clan tourne tout autour en chantant et en dansant. Les pas de danse sont très rythmés et sur un mouvement très rapide, au moins pendant la première partie du tour. Ce tour en effet se décompose en deux parties : pendant la première, le chef tient les bras levés et agite en même temps de petits grelots de bois. Ces grelots, qui rappellent, par la forme et le son, nos castagnettes, sont constitués par le fruit de l'*owala*, ligneux et très dur. On y introduit à force des cailloux ou des noyaux qui s'agitent et s'entrechoquent dès qu'on les remue. Pendant ce premier tour, le pas de danse est très vif et très rythmé. Le danseur, un peu plié sur les genoux, fait trois pas en avant, un glissé sur le côté gauche, et jette en même temps le pied droit en avant, mais très près du sol. Chaque mouvement est accompagné d'un mouvement similaire des doigts, par conséquent du bruit des castagnettes. Après les trois pas en avant, le danseur s'arrête, exécute un double balancement sur les hanches, puis d'avant en arrière, deux bonds sur place, et repart. Cette danse est vraiment très originale et gracieuse.

Arrivé au milieu du cercle qu'il décrit autour du foyer, le danseur s'arrête un peu plus longtemps, fait le simulacre de tomber à terre, d'un mouvement lent, comme un arbre, qui s'abattrait frappé à mort, étend les bras à droite et à gauche sans agiter les grelots. En même temps, il chante d'une voix lente et basse à peine perceptible :

O soleil, ô soleil !
La mort vient, la fin arrive,
L'arbre tombe et meurt.
O soleil, ô soleil !
L'enfant est né dans le sein de sa mère,
Le mort vit, l'homme vit, le soleil vit.
O soleil, ô soleil, ô soleil !

Toute l'assistance reprend en chœur :

O soleil, ô soleil, ô soleil !

L'allusion est évidente, le chanteur mime le soir, le déclin du jour, l'aube qui ramènera l'astre vainqueur, la mort apparente qui sera vaincue, pour l'homme, pour le soleil.

Le danseur abaisse alors lentement les bras vers le sol, en évitant

tout bruit, par un mouvement à peine sensible. Puis il continue le cercle, l'achève en courbant le corps à moitié vers la terre et glisse plutôt qu'il ne danse. Arrivé au bout du cercle, il ne s'arrête pas, mais recommence le mouvement précédent.

Pendant que le chef danse, les hommes et les garçons, rangés en cercle autour de lui, exécutent le même mouvement que le coryphée, mais sur place et sans tourner. Quand il a terminé, il se tient debout, immobile près du foyer central. et les hommes commencent à leur tour à danser en cercle, exécutant cette fois en dansant les mêmes mouvements que le chef a lui-même exécutés le premier.

Quant à lui, il se tient au centre et tourne également, mais autour du foyer, qu'il entretient en même temps. Son parcours est donc beaucoup plus petit, mais il a soin de le faire au même pas que les autres, scandant toujours le mouvement, au rythme de ses castagnettes. Tous les autres l'imitent. Pas un faux mouvement, pas une castagnette à contre-temps. Il est facile de le voir, on n'est pas là, comme dans beaucoup de danses, pour s'amuser. On accomplit un rite religieux gravement, on oserait presque dire : pieusement.

Tout autour des danseurs, les femmes imitent leurs mouvements, mais immobiles, c'est-à-dire sans bouger de place, mais agitant les castagnettes qu'elles portent également. Dans presque toutes les autres danses, le tam-tam est de rigueur. Il ne figure pas dans cette danse très particulière; on n'a pas su m'en donner la raison, et il serait assez difficile d'en trouver une. Il n'y a également aucun rapprochement entre hommes et femmes, aucun geste d'invite. Quand la danse est terminée, et elle dure assez longtemps, plus ou moins suivant le nombre des hommes du clan, on disperse le foyer, on en extrait le varan.

Une partie est réservée à Dieu et offerte comme nous l'avons vu dans le rite de l'Arc-en-Ciel, une autre partie est pour le chef. Le reste de l'animal est partagé également entre tous.

Comme, malgré sa taille, le varan serait évidemment mince régal pour la troupe, les femmes ont eu soin pendant ce temps de faire cuire autant de gibier ou de poisson qu'on a pu s'en procurer. Elles l'apportent à ce moment. Tout le monde prend part joyeusement au festin.

On ne doit rien rapporter au campement, tout doit être consommé sur place. Les os, rongés à fond, brisés pour en extraire la moelle, sont ensuite jetés dans le trou où l'on a cuit le varan. On ramène par dessus les tisons non consumés, puis de la terre et des feuilles ; la clairière reprend son aspect habituel, et on revient au campement avant que la nuit ne soit arrivée. La loi est encore formelle sur ce dernier point.

Danse originale et très gracieuse, avons-nous dit, comme la plupart des danses des Pygmées. Nous y reviendrons plus tard.

4. Mythologie de la Lune

A certains égards, tout au moins, la fête et la danse de la Nouvelle Lune peuvent être rangées dans le culte rendu aux Astres, en ce sens très particulier cependant que la Lune, comme tout à l'heure le Soleil, n'y est considérée par les Négrilles ni comme divinité inférieure, ainsi que la regardent plusieurs tribus bantu, ni comme génie, non plus comme demeure, même temporaire, du Dieu Créateur, comme nous l'avons vu pour le soleil.

La Lune, désignée sous le nom de *Pè* dans les clans négrilles, est chef de la nuit, mère et asile des revenants qui s'y réfugient en cas de danger ; ses rayons sont également porteurs de revenants et sa lumière les éclaire. A ce titre, sa lumière est redoutée des Négrilles; il vaut mieux l'éviter, j'ai pu le constater plus d'une fois. Dans une chasse de nuit, même loin du gibier et lorsqu'il était inutile de prendre aucune précaution pour ne pas l'effaroucher, plutôt que de traverser des clairières en somme parfaitement éclairées par la lumière brillante de la lune (lumière beaucoup plus intense que dans nos pays et qui nous permettait souvent la lecture de nos cartes et même parfois du bréviaire), le Négrille préfère l'éviter, contourner la clairière, et par un chemin infiniment plus difficile, rester sous l'ombre protectrice des grands arbres et cheminer avec plus de peine. Sans doute, il y avait là l'influence atavique, réagissant sur des êtres toujours traqués, dès lors toujours craintifs et par suite n'osant ni ne voulant se montrer :

« *Quand tu vois la fumée, crains la dent du tigre* »[1],

dit un proverbe pygmée, indiquant bien que pour cet éternel errant, c'est, de tous les animaux féroces, l'homme qui est pour lui le plus à redouter ! Evidemment, ce sentiment existe, mais aussi la crainte indéniable de la lune et des revenants qu'elle guide.

5. La Fête de la Nouvelle Lune

La fête en l'honneur de la nouvelle Lune précède immédiatement la saison des pluies. Elle est donc variable d'après la latitude. Cette fête célèbre la Lune comme principe de la génération et mère de la fécondité, mais, encore une fois, sans lui reconnaître aucun caractère divin. Un fait le montre d'ailleurs bien et que nous avions omis de signaler en parlant de Dieu. Profaner le nom de Dieu, le maudire, le mêler à des actes profanes, même donner son nom à un enfant, seraient considérés comme choses absolument coupables et de nature à attirer de grands malheurs sur le clan [2]. L'idée de le faire n'en viendrait même pas à un Négrille. Maudire au contraire le soleil ou la lune, ou

[1] Double allusion, d'abord au tigre ou plutôt à la panthère qui, attirée par le feu et la proie, rôde tout autour, puis à l'homme aussi redoutable que le tigre.

[2] Donc respect absolu pour le nom divin.

encore donner leur nom à un enfant, sont considérés comme chose absolument sans aucune importance.

La fête en l'honneur de la nouvelle lune est exclusivement une fête réservée aux femmes, de même que celle du soleil est réservée aux hommes.

a) *Préparation à la Fête de la Lune.* — Pendant les jours qui précèdent la fête, les femmes font les préparatifs, simples d'ailleurs, car la fête ne comporte aucun sacrifice, et consiste uniquement à réunir d'abord les ingrédients nécessaires, puis à fabriquer la boisson, et celle-ci doit être abondante, car les femmes, excitées par la danse à laquelle elle se livreront avec frénésie, boiront beaucoup, et les hommes, généralement fort sobres, boiront tout autant, sinon davantage, ayant plus de loisirs. Bien que préparée de façon abondante, la boisson manque toujours vers la fin, d'où souvent récriminations féminines, aussi copieuses que variées, injures et coups ! Puis, chacun, ainsi que le dit la chanson, chacun s'en va se coucher !

On prépare donc d'abord la boisson, chose essentielle. Si l'on se trouve à proximité d'un village bantu, rien de plus facile. Bien que les hommes, prévenus, fassent bonne garde, les Pygmées beaucoup plus habiles qu'eux, se glissent de nuit dans les bananeraies et ont vite fait de détacher et d'emporter quelques beaux régimes. Une fois rendus au campement, au tour des femmes de se mettre à l'œuvre. On décortique les bananes, on les laisse bien mûrir deux ou trois jours au plein soleil. Comme les Pygmées n'ont aucun récipient, sauf une, et rarement deux marmites, seule richesse de la ménagère, on a pris soin de creuser un tronc d'arbre tombé à terre. A défaut des instruments qu'ils n'ont pas, on emploie tout simplement le feu, outil complaisant et facile. Les fissures, s'il y en a, sont bouchées avec un peu de terre glaise empruntée aux rives du ruisseau voisin. On jette les bananes dans le tronc ainsi creusé dans le sens de la longueur, opération qui se fait au milieu des rires et des chants : les bambins, vite pourchassés par les mamans, tout à la fois indignées et rieuses de l'audace de leur progéniture :

« Veux-tu bien t'en aller, monstre ! Tu vas voir si j'y viens... »

« Un gaillard, ma chère, un vrai diable, ça ne craint rien. »

« On n'en peut venir à bout ! » Ah ! mamans blanches, mamans négrilles, toutes les mêmes, au fond, et de cœur semblable !

Les bambins donc, filles et garçons, les premières plus audacieuses encore, qui sait, peut-être plus gourmandes aussi, se poussant à qui mieux mieux, escaladent prestement le tronc creusé, pied léger, main prompte, piétinant les bananes à pieds joints et à pieds sales, tels jadis nos vendangeurs de Bourgogne écrasant les grappes, et riant, se hâtant, et se régalant tant qu'ils peuvent. Dès que les bananes jetées dans le tronc sont écrasées, on va quérir de l'eau et on remplit l'auge (car en somme ce n'est qu'une auge), jusqu'à pleins bords. Les hommes regardent, donnent des conseils, mais se gardent bien de mettre la main à

la pâte. Il n'y a pas que chez les Pygmées où l'on voit les choses se passer ainsi !

Puis, l'auge une fois pleine, on la recouvre de feuillages pour que les mouches n'y viennent pas trop. Elles y viennent cependant et pas seules ! Ce me fut occasion souvent, car chez les Fang on prépare pareilles beuveries de façon presque identique, d'y recueillir un gros charançon noir, d'ailleurs commun, mais surtout un magnifique cérambycide, assez rare autrement et de très vives couleurs. Noyé, tout ce monde étranger tombe à fond de cale, et on ne s'en préoccupe plus. C'est dans la masse. Et de même, qu'en circonstances presque identiques, nous chantons :

Viv' le Cidr' de Normandie !

les femmes chantent joyeusement :

Viv' le vin de bananes !

D'autant meilleur, paraît-il, qu'on l'a honnêtement emprunté au voisin, ainsi que cela se passe quelquefois en Normandie, emprunté avec la ferme résolution de ne jamais le lui rendre ! Bin sûr, Mossieu !

Pendant la fermentation, et pour l'action, les vieilles femmes, les anciennes de la tribu, ont pour mission de mâcher quelques racines particulièrement aromatiques et quelques fruits. Y figurent en première ligne les deux espèces d'Amomes, l'*Amomum granum Paradisi* et *Malaguetta*, dont les grains renferment un principe âcre, le Paradol, voisin du Gingérol, les feuilles parfumées d'une jolie orchidée du genre Angrecum, la *Vanda fragrans*, riche en commarine, et les fruits d'un poivre indigène, le *Piper guineense* (Pipéracées), dont la pipérine est l'élément essentiel. Ces diverses essences, développées par la mastication, donnent au vin de bananes, un peu fade par lui-même, une saveur particulière, beaucoup plus accentuée. Comme il ne faut rien laisser perdre, les vieilles femmes sont assises pour cette opération sur les bords du tronc d'arbre, et dès qu'un fruit est suffisamment mâché, elles lancent le tout, d'un jet habile, salive épaisse et le reste, dans le liquide de plus en plus onctueux.

Cet usage négrille n'a d'ailleurs rien d'étonnant ! On sait que dans nombre d'îles océaniennes, les vieilles femmes préparent la boisson nationale des jours de réception ou de fête, le *Kawa* ou *Awa*, en mâchant les racines du *Piper methysticum*, qui agit par la Méthystérine. La mastication de ces racines produit une salivation abondante, qui, recueillie dans de grands plats creux, donne le Kawa.

Que l'on ne se récrie pas trop ! Jadis, en Normandie, pour activer la fermentation du cidre, n'allait-on pas puiser au fumier voisin deux ou trois seaux de bon purin. Tout, paraît-il, était rejeté avec la lie et il n'y a que la foi qui sauve !

La boisson une fois préparée, la fête peut commencer. Toutefois, au préalable, ces dames négrilles vont faire « toilette ». Leur costume étant des plus sommaires, car grand d'étoffe comme un mouchoir de

poche suffit largement à leur bonheur, la toilette est vite faite. Assez compliquée cependant, car pour cette fête, elles se peignent d'abord la figure en blanc [1] avec de l'argile à laquelle elles joignent une gomme qui en assure la fixité. Elles se peignent également le corps entier. Cette gomme, succédanée de la gomme adragante, s'extrait d'une sorte de Bixa [2] ou Rocouyer, et exsude de l'écorce. Elles se servent également de cette peinture et deviennent ainsi complètement blanches. C'est évidemment une couleur symbolique, la couleur des revenants, des fils de la lune, et pour mieux lui rendre hommage. Tels, les chevaliers, jadis, arboraient au combat les couleurs de leurs dames.

Quand la peinture blanche est sèche, les Négrilles, trempant les doigts dans une décoction obtenue en faisant bouillir les racines d'un *Cochlospermum* [3] de la famille des Bixacées, se font sur la figure et sur le corps des marques jaunâtres et de longues traînées. C'est pour imiter, soi-disant, les rayons de la lune.

b) *La Fête et la Danse.* — Tout est prêt, la fête peut commencer. Une matrone donne le signal, généralement la femme du chef. Elle s'avance au centre du campement, puis, sans bouger, commence une longue mélopée où elle invite la lune, mère bienfaisante et féconde, d'abord à donner de nombreux enfants à la tribu, puis, beaucoup de poisson, de gibier, de fruits. Peu à peu, elle s'anime, commence à s'agiter, ses bras se dressent en l'air, agitant les grelots suspendus à ses poignets. Le rythme s'accélère : une deuxième danseuse la rejoint, puis une troisième, et successivement toutes les femmes de la tribu. Puis elles commencent à tourner sur elles-mêmes. Le corps ployé en arrière, les bras toujours élevés en haut, la figure regardant la lune. En même temps, elles chantent l'hymne à l'astre des nuits :

Lune, oh ! mère Lune, oh ! mère Lune !
Mère des choses vivantes !
Ecoute notre voix, oh ! mère Lune !
Oh ! mère Lune, oh ! mère Lune !
Ecarte les esprits des morts,
Ecoute notre voix, oh ! mère Lune !
Oh ! mère Lune, oh ! mère Lune !

Et le chant continue, presque toujours le même. Les paroles d'ailleurs importent peu. Pendant que les femmes chantent et dansent, accompagnant leurs mouvements d'un rythme rapide, des poings fermés, puis de la paume de la main et des doigts, qui glissent sur la peau

[1] Même usage dans toutes les tribus bantu. Ainsi chez les Warumbi. Voir : *Les Warumbi*, par Joseph Maes.

[2] *Bixa orellana*, L. des Bixacées. L'arbuste, cultivé en Afrique tropicale, s'est répandu un peu partout à l'état sauvage. On s'en sert en France pour le vernis et la teinture.

[3] *Cochlospermum tinctorium*, A. Rich. L'écorce de la racine est usitée pour le traitement des abcès.

tendue [1], le virtuose du clan fait chanter le tamtam, mais jamais à grands coups furibonds comme dans les fêtes bantu. Pour être plus vif encore, plus saccadé, le bruit se fait plus assourdi : il ne doit pas se faire entendre au loin. Crainte d'être surpris ? Peut-être. Mystère sacré auquel l'étranger ne doit pas assister ? Peut-être aussi. Qui le dira !

Mais encore, en regardant les danses religieuses, en particulier cette danse en l'honneur de la lune, nous ne pouvons adopter la définition de Grosse, qui dans son livre *Les débuts de l'Art*, prétend que les danses religieuses sont employées pour désarmer un dieu hostile, et le mettre matériellement, sous forme d'idole, dans la dépendance de l'homme.

Cette idée a maintes fois prévalu. Elle ne nous paraît pas juste. En tous cas, la danse religieuse de la Lune chez les Pygmées, est nettement une danse de prière implorante, de supplication pour obtenir les biens de la terre, les fruits et le gibier, qui sont nécessaires à leur vie journalière.

Il ne s'y attache aucune idée de domination sur la lune non plus que de la forcer par un moyen magique, comme il arrive, au contraire, chez les Bantu, à se montrer favorable. Pas plus pour elle d'ailleurs que pour le soleil.

Tout autour du cercle féminin, se tiennent les hommes. Ils regardent, mais ne prennent aucune part à la danse, pas même par des battements de mains ou en accompagnant de mouvement rythmés. Ils regardent, ne ménagent pas leur approbation ou leurs railleries, mais leur rôle se borne là et ils s'y tiennent. La danse de la Lune reste donc exclusive aux femmes.

Dès qu'une des danseuses, mais il y faut du temps, se sent exténuée, à bout de forces, elle se détache du cercle, court vite au récipient rempli de liquide, et boit à longs traits le vin réconfortant. Puis elle rejoint le cercle et repart de plus belle. Peu à peu, les hommes quittent le cercle. Les plus vieux ont donné l'exemple. Point de direction : le réservoir au liquide. Eux aussi, les hommes, ils font cercle...

Et quand l'aube va paraître, que le soleil va chasser les ombres de la nuit, la danse se termine. D'ailleurs, tout le monde est exténué. Le récipient est vide...

Autour de l'auge, plus d'un homme ronfle à poings fermés. Bientôt la vie ordinaire, vie de soucis et de privations, recommencera.

Un peu de joie a passé...

La danse de la nouvelle lune est, de plus, une occasion toute trouvée de réjouissances, mais elle ne comporte aucune espèce de sacrifice. Les femmes, non plus que les hommes, n'offrent rien à la lune, du moins matériellement. Néanmoins, nous ne voudrions pas être trop

[1] Pour assourdir le bruit, tendre en même temps plus fortement la peau, et mieux faire glisser les doigts, le Pygmée emploie la résine de l'*Irvingia gabonensis*, dont les graines comestibles fournissent le pain d'*Odika*, condiment très apprécié chez les Mpongwé.

affirmatif sur ce dernier point, et il pourrait bien y avoir offrande réelle, lorsque la coryphée de la danse, puis souvent les autres femmes à son exemple, demandent, soit par offrande réelle, soit par geste symbolique, à la lune, mère et principe de la fécondité, de leur être favorable. Nous n'insisterons pas sur ce point, facilement compréhensible [1]. Mais nous ne serions pas non plus éloigné de croire qu'il y a là pénétration de rites postérieurs bantu. Ceux-ci, en effet, admettent nettement la lune comme dieu inférieur, comme esprit matérialisé en quelque sorte. De là les sacrifices en son honneur, les offrandes, en particulier celui de la virginité, ou des vierges, offrande d'ailleurs symbolique.

Tout autre, nous l'avons vu, est la conception négrille au sujet de la lune : nullement dieu inférieur (il n'en est point pour eux), ni esprit matérialisé, qui n'existe guère davantage, d'où probablement, à notre avis, rite postérieur et importé. Espérons que des recherches subséquentes éclairciront cette question intéressante.

Peut-être ici aurions-nous pu parler des légendes ou récits concernant le mythe solaire ou lunaire, par exemple le soleil chassant et poursuivant la lune. Nous réservons ce sujet à la partie traitant la vie intellectuelle des Pygmées. Il sera en tout cas très facile de le reporter ici.

6. Danse des Eclipses de Lune

Une autre danse en l'honneur de la lune a lieu également lors des éclipses. Mais, pour les Pygmées, les éclipses arrivent à l'improviste ; ils n'ont aucun moyen de les prévoir ou de les calculer ; cette danse est donc forcément toujours improvisée. Je n'ai pas eu l'occasion d'y assister, le fait n'étant pas des plus communs. Je sais par ouï-dire que pendant l'éclipse, le Négrille qui est à la chasse, se jette immédiatement à terre, et, visage tourné vers le sol, attend sans bouger la fin du cataclysme. Au village, on opère autrement.

Tout d'abord, comme chez beaucoup de peuples, on est convaincu que c'est un dragon céleste qui vient manger la lune. Ce dragon, *Khwi*, est immense, noir, et ressemble à un crocodile. Il est aux ordres de l'Esprit méchant, maître du tonnerre, *Ladzu-ko*, auquel il obéit et qu'il suit comme un chien. Si on le laissait faire, il dévorerait la lune, d'où obscurité totale de la nuit. Ce serait évidemment gros inconvénient, mais nullement la fin du monde, comme le croient d'autres peuples. Par bonheur, ce dragon est très craintif, chose étrange d'ailleurs pour un serviteur de l'Esprit du tonnerre, mais les Noirs n'en sont pas à une de ces anomalies près. Aussi, à force de cris et surtout par le battement prolongé du tamtam, on arrive à l'effrayer : les Négrilles n'y manquent pas et s'en donnent, peut-on dire, à cœur joie ! Ils frappent à coups redoublés le tamtam de bois, poussent de véritables hurlements,

[1] *Munus fluxus menstrui.*

dansent avec frénésie et ont bientôt la joie de constater que leurs efforts ont réussi.

L'effet une fois obtenu, tout est vite oublié : il n'en reste parfois qu'une trace. Par suite de la frayeur de la mère, ou parce que son temps est révolu, il arrive qu'une femme mette au monde un enfant lors de la durée de l'éclipse. Ce n'est d'ailleurs, ni pour elle ni pour lui, signe de malheur. Simplement, en mémoire du fait, on donnera à l'enfant le nom du dragon, *Khwi*, et ce sera pour lui heureux présage, signe de bonheur. On n'y attachera cependant aucune idée totémique de considération à l'esprit, de préservation dans certains cas. C'est tout simplement conséquence fortuite, événement naturel, qui ne tire pas à conséquence.

Les Négrilles sont donc assez loin de l'opinion générale qui, chez tant de peuples païens, attribue les éclipses de la lune à la vertu magique des paroles de certains sorciers qui arrachaient la lune du ciel et l'attiraient vers la terre pour la contraindre de jeter de l'écume sur les herbes, et par là, de les rendre aptes à leurs enchantements. Pour éluder la force du charme et empêcher surtout la lune de l'entendre, il convenait de faire le plus de bruit possible.

Il m'a été rapporté que, si un enfant, mâle ou femelle, peu importe, venait au monde pendant cette danse, il était sacrifié, ou plutôt jeté dans la brousse. Peut-être ! En tout cas, les femmes pygmées l'ont toujours nié avec indignation, et d'un autre côté, il est certain qu'elles aiment beaucoup leurs enfants. Le fait peut être cependant vrai, au moins pour certains clans. Le sacrifice des enfants n'a-t-il pas été chose courante dans les religions anciennes, même les plus épurées ?

7. Absence d'images et de temples des astres

Au point de vue culte, chants, sacrifices, rites et danses, les Pygmées ne s'en préoccupent en aucune manière par rapport aux autres astres, qu'il s'agisse d'étoiles, d'étoiles filantes, planètes ou astres errants. Tout au moins, je ne l'ai jamais constaté.

Nous avons vu que nulle image de Dieu Créateur ne se trouve chez les Négrilles. Il est esprit, on ne peut le représenter. Pour le soleil et la lune, il pourrait en être tout autrement, puisqu'il s'agit en somme d'êtres matériels.

On n'en retrouve cependant jamais chez eux aucune image ou représentation picturale, ou sculptures quelconques les représentant ou les matérialisant. Nombreuses sont néanmoins les représentations, dessins ou peintures, que nous possédons des Négrilles. Maintes fois, il nous est arrivé de voir, des enfants en particulier, dessiner sur les écorces des figures d'animaux, jamais du soleil ou de la lune. Ils s'étonnaient même fort de les voir représentés dans les livres d'images, que nous leur montrions. « Est-ce que les Blancs les adorent ?» demandaient-ils. Tant pour eux l'idée de culte est liée à la représentation objective. Mais cependant ils n'adorent pas les animaux qu'ils représentent. C'est évident — mais évident aussi pour nous, qu'au dessin de

l'animal est toujours liée une idée magique. Nous en parlerons plus loin.

Il en est évidemment des temples comme des images et statues. N'ayant et n'admettant aucune représentation du soleil, de la lune ou des astres, il en découle tout naturellement qu'on n'élève en leur honneur, aucun temple ni édicule quelconque, et, de fait, on n'en rencontre jamais chez les Négrilles.

En résumé, les Pygmées, s'ils ont un culte des astres, en particulier du soleil et de la lune, l'ont sous la forme et de la manière que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire comme instruments ou représentation, comme vivificateur et animateur encore, nullement, en aucune manière, comme divinité, génie, esprit, matérialisé ou non.

Le fait est d'autant plus remarquable que les peuples bantu qui les entourent, Fang, Dzèm, Dzanzdzama, Batéké, Asandèh, etc. ont, au contraire, un culte solaire et lunaire très développé. Ainsi, chez les Fang, le culte du dieu solaire, *Ndong-mba*, du dieu lunaire, *Ssô*. Sur ce point encore, les Négrilles se montrent incontestablement supérieurs à leurs voisins et de religion plus épurée.

CHAPITRE V

Les Esprits inférieurs et Mânes en général

1. Réflexions préliminaires. — 2. Les diverses catégories des esprits.

1. Réflexions préliminaires

Les Pygmées admettent-ils, oui ou non, des esprits bons et des esprits méchants ? Ces esprits sont-ils bons ou mauvais en eux-mêmes, ou le sont-ils seulement par rapport aux hommes ? Telle est la double question qui se pose en ce chapitre.

Sur ce point de la théogonie pygmée, Mgr Le Roy se montre très affirmatif dans son livre *La Religion des Primitifs* et la résume en quelques lignes : « Les Négrilles, dit-il, semblent indifférents à ce qui préoccupe tant leurs voisins, je veux dire les ombres des ancêtres, les mânes, les esprits mauvais. Pas de fétiches non plus, pas d'amulettes, pas de sorciers proprement dits. Casati raconte la même chose des Akka »

Une étude attentive des faits nous amènera à des conclusions très différentes.

Pour simplifier la théogonie pygmée fort compliquée ou plutôt fort embrouillée, quand il s'agit du monde des esprits, il faut tout d'abord soigneusement distinguer entre les clans négrilles plus ou moins métissés ou vivant en contacts fréquents avec les villages bantu, et ceux qui vivent loin de toute influence, au cœur de la forêt, fuyant les Bantu du plus loin qu'ils les voient, changeant de campement dès qu'ils sont ou se croient découverts, en un mot, vivant entre eux, libres, isolés.

Il faudrait peut-être distinguer, comme l'a fait à un autre point de vue Mgr Le Roy, entre Négrilles quaternaires, tertiaires, secondaires et primitifs ou primaires. Cette distinction n'a rien de commun avec les époques de même nom, et par là, Mgr Le Roy entend tout simplement les différents degrés de métissage avec les Nègres proprement dits. Au point de vue religieux, elle a beaucoup moins d'importance que celle que nous venons de signaler. Evidemment, comme étude religieuse, les Négrilles quaternaires tout au moins, et même tertiaires, n'ont pas à entrer en ligne de compte.

Si l'on admet la distinction de Mgr Le Roy, très possible mais sujette à caution en pratique, car non seulement le métissage, mais aussi l'habitat et la nourriture jouent un grand rôle dans ce phénomène de la pigmentation, si on admet, disons-nous, cette classification au point de vue religieux qui nous occupe, on arrivera aux données suivantes :

Les Négrilles *quaternaires*, tels les Mbisho qui habitent au milieu des Shékiani [1], proviennent de Nègres et de Négrilles, mais chez eux, le sang noir domine sensiblement. Toutefois, le type négrille reparaît de temps en temps presque pur à l'état erratique.

Les Négrilles *tertiaires* sont plus purs de sang, plutôt nomades et chasseurs, quelque peu cultivateurs ; après un premier métissage avec les Bantu envahisseurs, ils reprendraient peu à peu leur individualité. Tels les Ajongo du Fernan Vaz. La couleur serait moins foncée, tirant sur le jaune, la taille assez grande.

Les Négrilles *secondaires* accusent un type négrille plus accentué encore. Peu de métissage, couleur souvent très claire, taille exiguë. La majorité des Négrilles connus aujourd'hui appartiendrait à ce type, tels en particulier les Békü que nous avons surtout fréquentés.

Les Négrilles purs enfin ou *primaires* seraient des plus rares, peut-être même introuvables.

Les Négrilles quaternaires et tertiaires, autrement dit les Négrilles fortement métissés, ont plus ou moins adopté, peut-être plus cependant en apparence qu'en réalité, les usages, les mœurs, les coutumes, la langue et surtout les idées et les croyances des peuples au milieu desquels ils vivent. Ils se sont laissés entourer, semble-t-il. Semble-t-il ! car nous soupçonnons bien, et non sans preuves, que ce n'est de leur part que simple habileté. On les interroge par interprète ; ou encore, comme la plupart d'entre eux, sinon tous, parlent couramment deux langues, la leur et celle du peuple dominateur, les hommes, tout ou moins, croient plus simple de laisser admettre par leurs réponses qu'ils ont les mêmes idées religieuses que leurs oppresseurs. Parfois même, du contact prolongé, du heurt entre sentiments opposés, naît indifférence complète ou relative. Ils veulent éviter toute raillerie, toute brimade [2].

[1] Les Shékiani, autrement dit Béséké, Nsék, Itemu ou Boulous, du nom peut-être d'un de leurs chefs au temps de la conquête française, habitent au nord de l'Estuaire du Gabon. Cette tribu, jadis puissante, est aujourd'hui décimée. Paul du Chaillu (*L'Afrique sauvage*, p. 92) regarde les Mbisho ou Akoa comme branche des Shékiani. C'est faux en partie ; ce sont des métis.

[2] Il nous souviendra toujours qu'aux débuts de notre enquête ethnographique, nous interrogions un petit Pygmée au milieu d'un cercle de Pahouins ; ses réponses étaient accueillies par des éclats de rire, aussi unanimes que prolongés, sans compter les bourrades plus ou moins violentes dont on était absolument prodigue à son égard. Le petit homme, me regardant avec ses grands yeux apeurés de bête traquée, toujours inquiète, ne demandait évidemment qu'une chose, s'en aller au plus vite, se débarrasser n'importe comment ! Transposez pareille scène chez nous !

On ne peut donc, en résumé, tenir compte que des clans vivant à l'écart, au plus profond de la forêt, loin de tout contact, de toute relation. De ceux-là seuls, nous nous occuperons. Agir autrement, comme d'autres l'ont fait, expose à mainte erreur ou fausses interprétations.

2. Les diverses catégories des esprits

D'une façon générale, et sous une forme très abrégée, les Bantu admettent cinq sortes d'esprits, vivant de leur vie propre, pouvant les uns comme les autres, même le Dieu Créateur, s'unir à un corps de façon momentanée. Le mot « corps » est pris ici dans une acception très large, forme humaine, animale, spectrale, matérielle ou autre.

Pour ne parler que des Bantu équatoriaux, ils admettent tous un Dieu supérieur, désigné sous des noms en apparence dissemblables, mais au fond provenant d'une racine identique, tels Añambye, Nzame, Nzambi, Añan, tous noms similaires. C'est le Dieu qui préside aux choses du Ciel, à l'au-delà supérieur, qui s'occupe peu ou prou des hommes pendant leur vie, mais les « rattrapera » plus tard.

Au-dessous de Nzame, une divinité, pas précisément mauvaise peut-être, mais que cependant on redoute fort : « Ombwiri ». Il préside aux choses de la terre. Ce qui n'amène pas peu de confusion, c'est qu'une société secrète est constituée sous la protection spéciale de l'Ombwiri et porte également son nom.

Dans de nombreuses tribus, *Añambye*, qui prend alors le nom de *Nzame*, constitue une sorte de trinité avec *Mébère* et *Nkwa*. *Mébère* semble présider aux choses de la terre, bien qu'aucune société secrète ne paraisse se ranger sous son égide, et *Nkwa* à celle des eaux. Ce dernier est également le chef des revenants.

Au-dessous de ces premières divinités, des divinités supérieures, des divinités inférieures, des génies, des mânes, des revenants prennent rang les vertus secrètes des choses, qui ne sont peut-être cependant, comme le dit Mgr Le Roy, les vertus ou forces appartenant en propre aux choses, mais des vertus ou forces à elles, attachées ou déposées en icelles, soit par des maléfices, soit par des esprits méchants.

La doctrine ou les conceptions théologiques des Pygmées sont-elles analogues à celles des tribus qui les entourent?

Elle en sont fort différentes au fond, bien qu'on puisse s'y tromper au premier abord.

Résumons-les, avant de les reprendre en détail.

Ire Classe.

Tout d'abord, en haut, le Créateur suprême des hommes et des

Un curé de paroisse, personnage imposant, prenant un de ces petits Bohémiens que vous voyez parcourir nos villages, et l'interrogeant gravement sur ses croyances au milieu d'auditeurs narquois et, sans s'en douter peut-être, parfaitement intolérants ! Que ferait le Bohémien, sinon s'enfuir aussi vite que possible ! C'est exactement la même situation en Afrique et pour notre Négrille !

choses, créateur également des esprits, *Khmvum*, qu'admettent également toutes les tribus bantu, mais sous un nom différent, et surtout avec un rôle nettement dissemblable.

IIe Classe.

Au-dessous de lui, les esprits inférieurs, créés par lui, dont le nom générique est *Rwa*.

Ils se subdivisent en deux : les esprits bons ou d'en haut, *yérwa*, et les esprits d'en bas ou méchants, *térwa*.

IIIe Classe.

Les esprits vivificateurs des hommes, intimement unis au corps humain, ce que nous appelons l'âme.

Dans son ensemble, avec toutes ses parties, l'âme prend le nom de *mólili*. Considérée comme simple esprit vivificateur, elle reçoit le nom de *nsie*. Ce vocable pourrait cependant bien ne pas être un mot pygmée proprement dit. Il nous paraît se rapprocher beaucoup du mot similaire pahouin *nsissim* qui a la même signification et désigne en même temps l'ombre [1]. La racine pourrait être *ima*, être vivant. Les deux vocables peuvent être dérivés l'un de l'autre. Lequel a la priorité ? Il est impossible de le dire.

Sous l'influence de certaines conjurations magiques comme nous le verrons, l'âme peut se détacher volontairement du corps, ou en être détachée contre sa volonté. Elle prend alors le nom de *yaté*, esprit errant.

Les *yaté* peuvent, dans certains cas, être considérés comme revenants.

Nous le verrons également, le *tsi* ou *Genius* des Latins, *Ka* des Egyptiens, fait partie intégrante de l'âme, mais n'est pas l'âme elle-même. A proprement parler, ce n'est pas un esprit indépendant, mais un principe spirituel.

IVe Classe.

De par la mort, ou la séparation d'avec le corps, les âmes constituent une nouvelle classe d'esprits. Leur nom générique est *mè*, nom qui désigne à la fois les revenants et les mânes des ancêtres. Nous l'avons vu plus haut, les âmes encore attachées à un corps humain peuvent être « revenants ». Peuvent être aussi des mânes.

La IVe Classe, ou mânes se subdivise en deux catégories.

Ire Catégorie. — Mânes bienveillants : *Mè*.

Ils comprennent les esprits des morts qui ont satisfait aux lois du Créateur. Esprits en l'honneur desquels on a, de plus, accompli les sacrifices funéraires et pour lesquels on fait les offrandes convenables.

[1] En langue pygmée, *nsie* ne désigne pas l'ombre : celle-ci se nomme *mólili* comme l'âme, mais nous le verrons, avec une accentuation toute différente ; nouvelle preuve, en passant, de la nécessité de connaître à fond la langue pour se reconnaître en ces doctrines embrouillées.

Esprits qui en outre n'ont pas trempé dans la magie, ne se sont pas voués aux esprits méchants, ne sont pas enfin tombés au pouvoir de puissances adverses en vertu de pactes magiques, volontaires ou non.

Les deux premiers points sont surtout importants. Ces esprits ont mérité d'aller rejoindre le Créateur, de mener une existence parfaitement heureuse, à l'abri de tout besoin, de toute douleur. Toutefois, ils s'intéressent encore aux choses de la terre, aux vivants et viennent ici-bas quand ils le veulent. Ils se montrent aux vivants, plus particulièrement pendant le sommeil, donnent d'utiles indications, préviennent des dangers, de la mort prochaine, parfois indiquent les chasses devant être fructueuses.

IIe Catégorie. — Mânes malveillants : *Kôni Mè.*

Cette catégorie se subdivise en deux.

I. Les mânes pour lesquels on n'a pas fait, ou insuffisamment fait les sacrifices funéraires. Ils reviennent, suivant le cas, se venger sur leurs descendants ou les exciter. Ce sont également des revenants.

II. Les mânes de nature perverse. Ils ne veulent et ne désirent que du mal, en font le plus possible aux hommes. Dans cette catégorie, se rangent surtout les revenants proprement dits, appelés *kun* par les Pahouins. Les Négrilles désignent ces mânes méchants sous le nom de *kôni mè*, du mot *kôni* bois, forêt, ou esprits de la forêt. Bien que ressemblant au vocable fang *kun*, la similitude est fortuite.

CHAPITRE VI

Esprits Inférieurs de la Nature (Rwa)

1. Les Esprits bons. — Les Esprits méchants

1. Les Esprits bons

a) *Généralités.* — Les Négrilles admettent qu'il y a de bons esprits (*yo rwa, akpé rwa*), le fait est indéniable.

Ces esprits n'ont pas de corps, ils ont été créés par Dieu, ils ne font pas de mal aux hommes, et même, parfois, leur font quelque bien. Dans ce cas, ils prennent une forme ou une apparence humaine, mais plus ou moins vaporeuse, faite de nuées ou de brouillard.

On les sent parfois dans le vent qui passe, et leur action se manifeste en inclinant les branches et les feuilles dans la direction que doit suivre le chasseur.

Ils se manifestent encore par le chant de certains oiseaux, auxquels les Négrilles donnent une signification particulière, un peu comme chez nous certains cris. Tel, par exemple, le chant de la caille : « paie tes dettes, paie tes dettes » rappellera son devoir au débiteur impénitent. Ainsi, pour le Négrille, le chant du foliotocole, un des plus jolis, sinon le plus beau, des oiseaux équatoriaux, qui perché sur les plus hautes branches des plus grands arbres, répète : *Kirokè, Kirokè* ! garde à toi, garde à toi ! En fait, l'oiseau est des plus méfiants, crie au moindre danger, mais le Négrille qui cependant connaît fort bien les habitudes de l'oiseau, n'est pas loin cependant d'attribuer le cri à un génie, à un esprit bienfaisant, agissant par l'oiseau, tout autant que le cri de l'oiseau du miel, le coucou, dont nous avons déjà parlé : « Cours au miel, cours au miel. »

Il nous faut cependant noter que, si ces indications peuvent être le fait d'un esprit bienfaisant, elles le peuvent être également des esprits de la troisième ou quatrième catégorie que nous verrons bientôt. Le Négrille n'en est pas bien sûr, ne s'occupe pas le moins du monde de

la distinction. A l'un, à l'autre, à tous les deux, qu'importe ! Le fait est là, palpable, tangible.

Ces croyances appartiennent peut-être davantage au folklore qu'à la religion. Peut-être, encore, sont-elles les vestiges de quelques traditions ou de certains rites très anciens : « du temps où les oiseaux parlaient » ou bien encore à la légende de l'homme qui comprenait le langage des oiseaux qui se retrouve dans tous les folklores. Les Pygmées n'ont pas échappé à ces lois universelles du folklore, comme nous le verrons dans la partie de notre étude réservée à la vie intellectuelle des Négrilles.

Cependant quelques-uns des chants paraissent bien contenir une allusion directe aux esprits manifestant ainsi leur présence.

Tel, ce fragment d'un de leurs chants funèbres, quand la vie du mourant est près de finir :

La lumière s'éteint, la lumière va briller!
Un homme va franchir le seuil de sa case,
Dehors, l'oiseau chante, l'oiseau t'appelle !
La lumière s'éteint, la lumière va briller,
Dehors l'oiseau Ngofyo *t'appelle !*

Et cet oiseau est le messager de l'esprit chargé de présider aux destinées humaines.

C'est d'ailleurs la seule fois qu'on m'ait parlé de cet esprit. En tout autre cas, je me suis toujours heurté à un mutisme complet. Il y aurait bien là à faire d'intéressantes recherches.

b) *L'Esprit de la Lune.* — Pour les Pygmées, nous l'avons dit plus haut, la lune n'est, à aucun titre, ni une divinité, ni un esprit. Mais elle est, de façon temporaire, le séjour d'un esprit, d'où sa figure.

La lune, disent-ils en effet, comme je l'ai appris en une de leurs légendes, est de temps en temps habitée par un esprit, qui vient regarder ce que font les hommes, pour s'en souvenir plus tard. Ce génie ou cet esprit s'appelle *Rtwa*, ou encore *Ndris*. Il est très grand et ses pieds s'étendent sur les étoiles. Il regarde les actions des hommes, voit dans leurs cœurs, pénètre leurs plus secrètes pensées, et quand il a bien vu tout, il le rapporte au Dieu Créateur, dont il est en quelque sorte le messager. Aussi vaut-il mieux éviter son regard, et en particulier, quand la lune brille, se garder de ses rayons, si on est en chasse dans la forêt ; se bien enfermer dans sa case si on est au campement. Si l'heure n'est pas encore venue de se reposer, il n'y a aucun danger à se tenir près du feu intérieur de la case, ou du feu extérieur, près duquel se réunissent les hommes ; on est également à l'abri près du feu dans la forêt. Si, pour une raison ou une autre, on a besoin de sortir au dehors, il est préférable de ne pas s'exposer aux rayons lunaires.

Bien que l'esprit temporaire de la lune doive être rangé parmi les esprits bienfaisants, il est encore mieux d'éviter ses regards ou son attention. Un bon moyen de le maintenir hors de sa vie est d'avoir recours au fétiche *Ndélek* ou encore *Ndélek Mkomko*, littér., Corne de

bœuf sauvage, d'après sa forme. Pour le confectionner, on prend en effet deux ongles de fourmilier ou de pangolin. Ces ongles, longs de deux centimètres environ, sont fortement arqués. On les réunit par les deux bases, en les encastrant l'un dans l'autre, reliés solidement par une ficelle de fils d'ananas. Le tout prend l'aspect d'un croissant très ouvert.

Ce fétiche ou plutôt cette amulette se porte suspendu au cou, et demeure exclusivement réservé aux hommes.

Les ongles de fourmilier doivent, pensons-nous, avoir été choisis symboliquement. Le fourmilier est, en effet, un puissant fouisseur. Une fois caché sous terre, il est évidemment à l'abri des rayons lunaires. De plus, la forme arquée, rappelant le croissant lunaire, est évidemment symbolique.

Certaines conditions et conjurations sont requises pour la confection de cette amulette. Elle doit être faite de nuit, et y entrent quelques chants particuliers. Je ne les connais pas.

c) *Le Caméléon, messager des Esprits.* — Le caméléon, dont nous avons déjà parlé, est non seulement l'envoyé du Créateur, mais encore des bons esprits. Il est dépêché par eux, tout aussi bien que par Dieu pour indiquer les chasses à faire. Aussi faut-il avoir pour lui le plus grand respect, bien se garder de négliger ses avis, et surtout ne jamais le tuer.

Si, par malheur, cela arrive, par exemple en le foulant aux pieds, ce qui d'ailleurs se produit bien rarement, l'animal étant prudent, et le Pygmée plus encore que lui peut-être, mais enfin si ce malheur arrive, il faut aussitôt conjurer le sort. La première chose à faire est de prendre l'animal, de l'enfermer dans un sachet de feuilles et revenir aussitôt au campement, en interrompant tout voyage, toute expédition, toute chasse commencée. Si, en effet, on continuait, on serait sûr de l'insuccès, et de plus on attirerait de grands malheurs sur le clan. Il faut donc conjurer le malheur possible au plus vite. Pour ce faire, dès que le Négrille est revenu au campement, il allume un feu à l'écart, derrière la case, et dès que le foyer brille, il y jette l'animal. Il chante en même temps, tandis que le petit cadavre se consume rapidement :

Caméléon, caméléon !
Vers Celui qui t'a envoyé,
Retourne au plus vite,
Caméléon, caméléon !
Tes yeux sont morts,
Tes oreilles n'entendent plus,
Caméléon, caméléon !
Tu as rempli ton message,
Retourne vers qui t'a envoyé !

Et quand le cadavre est entièrement consumé et qu'il n'en reste plus trace, le Pygmée éteint soigneusement le feu en urinant dessus, puis recouvre le tout de feuilles et de terre, et s'en va en ayant bien

soin de ne pas marcher sur le tas de feuilles. Il peut ensuite reprendre chasse ou voyage.

S'il est trop loin pour obéir à ces prescriptions, il les exécute près d'une case provisoire, au besoin minuscule, vrai simulacre, qu'il érige dans la forêt et qui représente sa propre case. Il ne faut pas confondre cette case, comme ont fait certains, avec une case élevée en l'honneur des esprits, bons ou mauvais, ou de Dieu Créateur. C'est simplement la case ou la demeure familiale, reproduite au figuré [1].

Le caméléon, chose singulière, est non seulement pour les Pygmées, mais encore pour quelques-uns des peuples voisins, un animal sacré. Tel, par exemple chez leurs voisins les Fang. D'après une de leurs légendes, Dieu poursuivait un jour *Bingo*, son fils. Celui-ci se réfugie dans une caverne. A l'entrée se tient un caméléon. *Nzame* arrive et lui demande s'il a vu Bingo. Réponse négative. *Nzame* se fiant à l'animal, continue sa route. Sauvé ainsi par le caméléon, Bingo le récompensera plus tard en lui accordant la faculté de changer sa couleur à volonté, de se soustraire ainsi au danger.

Au fond, c'est peut-être tout simplement à ce mimétisme que l'animal doit d'être devenu animal sacré et d'échapper à nombre de dangers.

d) *Activité des bons esprits.* — Les bons esprits se manifestent plus fréquemment encore dans les songes. Ils indiquent surtout le moyen de faire chasse heureuse, cette préoccupation constante du Pygmée. Si, pendant la chasse, on a perdu la trace du gibier, si on ne peut arriver à retrouver un gibier abattu, ou même son chemin, toutes choses qui sont d'ailleurs des plus rares pour le Pygmée, qui connaît à fond sa forêt et son gibier, tout autant que le chemin de sa case, on peut invoquer l'esprit. Mais, me disait le Pygmée qui me renseignait sur ce point, cela n'est pas nécessaire du tout ! d'abord l'esprit peut être bien loin ! Et puis, s'il t'entend, rien ne le force à t'écouter, et à t'exaucer.

— Mais le fait-il parfois ?

— Je n'en sais rien, je n'ai jamais essayé.

— Si toutefois tu te trouvais dans le cas ?

— Oh ! ce n'est pas la peine ! Il vaut mieux chercher soi-même.

Les Pygmées n'ont donc, en général, qu'une confiance extrêmement limitée dans le bon vouloir des esprits bienfaisants. Toutefois, si dans un des cas précédents, un Pygmée moins sceptique veut cependant invoquer l'esprit, il doit se coucher à terre, la face contre le sol, se tenir immobile et silencieux pendant quelques instants, puis continuer son chemin. Cela réussit ou ne réussit pas. Nous dirions volontiers, nous autres: « Cela ne peut toujours pas faire de mal ! »

Au fond, le Pygmée se fie toujours davantage à lui-même et à sa sagacité. Quelques-uns de ses proverbes le prouvent bien tel celui-ci :

« Dans le danger, regarde ton nombril ».

[1] Les petites cases minuscules que l'on trouve parfois dans les plantations et que Mgr Le Roy déclare élevées en l'honneur de la Divinité n'appartiendraient-elles plutôt à ce cycle cultuel ?

Et de fait, en penchant la tête, le Pygmée réfléchira mieux. De même aussi que dans un certain nombre de peuples orientaux, la sagesse a, pour lui, son siège, non dans la tête, mais dans le nombril. Tel encore ce proverbe :

« Si tu crains, regarde la cime des arbres. »

Peut-être pour s'y réfugier, car c'est pour lui sûr abri, peut-être aussi pour voir d'où souffle le vent. N'est-ce pas notre proverbe à nous aussi, ou le conseil familier : « Regarder d'où vient le vent », et régler sa conduite en conséquence.

Les bons esprits ne sont pas seulement sur la terre. Beaucoup habitent les airs, le ciel, les étoiles, en particulier les Pléiades. Aussi, sans lui rendre un culte, les Pygmées regardent-ils avec intérêt cette constellation. Elle leur annonce de plus le retour de la Saison des pluies, des fruits nouveaux, de la récolte, de l'abondance, toutes choses nullement négligeables dans leur pauvre vie.

En résumé, les Pygmées admettent l'existence de bons esprits et ne les confondent en aucune manière avec les revenants. Toutefois, leurs notions sont sur ce point des plus confuses. Peut-être aussi n'ai-je pas su bien les interroger ou encore sont-ils demeurés muets sur ce point et n'ont pas voulu se compromettre. Qui sait ! Combien de fois, en effet, n'ai-je pas eu cette réponse : « On ne parle pas de ces choses-là. » « On n'aime pas ça. » Qui, cet « on » ? Les esprits ou les Pygmées ?

En tout cas, on ne prie pas les esprits, on ne leur rend aucun culte, on ne se préoccupe d'eux en aucune façon dans la vie réelle, sauf les restrictions que nous avons indiquées, mais on en admet parfaitement l'existence. Ainsi quand nous apprenions à nos petits hommes que Dieu avait envoyé un de ses anges comme messager divin à la Vierge Marie, et quand nous apprenions le même fait à nos Pahouins, l'assentiment défnitif était peut-être le même, mais comme première adhésion:

« Manière de Dieu », répondaient nos petits hommes avec une adhésion entière.

« Manière de Blancs », répondaient nos Pahouins

Manière de Dieu, dès lors indiscutable ! *Manière de Blancs* : entre les deux réponses, tout un monde.

2. Les Esprits méchants

a) *Généralités.* — De même qu'ils admettent des esprits bons, de même les peuples bantu admettent tous des esprits méchants.

Quoi qu'il en soit des conceptions bantu, les Négrilles admettent également des esprits méchants et leur donnent le nom de *to rwa*, les esprits d'en bas.

Sur eux et leur rôle, nous avouons sans peine que nos renseignements ne sont pas aussi complets que nous aurions voulu. C'est d'ailleurs un des points les plus confus et les plus embrouillés de la théologie négrille. Très facilement, on leur attribue ce qu'on attribue également aux revenants, d'autant qu'ils prennent souvent les appa-

rences de ceux-ci, probablement pour mieux se dissimuler et réciproquement.

Tout d'abord, leur habitat.

Ils habitent généralement sous terre, mais dans des contrées très lointaines, où il fait très froid ; aussi sont-ils toujours glacés, et c'est cette impression que l'on ressent quand ils nous touchent. Ils s'échappent continuellement de leur pays pour errer dans la forêt. On les rencontre aussi dans les marais. Les fumées blanches et nauséabondes (ce ne sont que des émanations de gaz) que l'on voit parfois planer au-dessus des marais profonds et noirs, décèlent leur présence.

« Fumée du marais, haleine des esprits », dit un dicton négrille.

Leur rôle est de faire le plus de mal possible aux hommes. Pourquoi ? Les Pygmées ne le savent pas et ne le demandent pas. « C'est comme ça ! » disent-ils. Mais ils ne les confondent ou ne les identifient nullement, comme les Bantu, avec certains phénomènes naturels effrayants ou nocifs comme le tonnerre, la tornade, les tremblements de terre, les chutes soudaines de rochers, les tourbillons dangereux du fleuve.

Bien que les Négrilles se montrent très fermés sur tout ce qui concerne les esprits méchants, par crainte instinctive et irraisonnée, croyons-nous, de représailles toujours possibles, on en retrouve cependant parfois la trace, et en particulier dans le folklore, où ils jouent un rôle approchant de celui de nos Ogres, tel en particulier le géant *Ngoogunogunmbar* [1] !

b) *Le Géant Ngoogunogunmbar.* — Le Géant *Ngoogunogunmbar* est un esprit très méchant, qui habite de préférence au fond des marais, sous la vase noire et fétide. Il saisit les gens par les jambes et les fait enfoncer et mourir enlisés sans qu'ils puissent lui échapper. Il a aussi une demeure dans une grande caverne sombre, à l'endroit où les eaux d'un grand fleuve que les Négrilles ne situent plus, se précipitent en cataractes mugissantes, et la fumée de son haleine s'échappe au-dessus des chutes qu'elle domine.

Ngoogunogunmbar est très méchant, mais aussi très rusé. Il cherche surtout à s'emparer des petits enfants, car il aime les manger tout crus ! Le soir, près du feu qui éclairait mal la forêt sombre et toute voisine, la forêt africaine recélant plus de mystères qu'on ne le croit d'abord, en écoutant le conteur dont la voix s'assourdissait soudain aux endroits pathétiques, dont le ton baissait ou se haussait, j'ai pensé plus d'une fois aux récits de mon enfance, à ma mère nous contant l'abandon et la randonnée sylvestre du pauvre petit Poucet, son arrivée avec ses frères dans la demeure de l'Ogre, et celui-ci survenant : « Je sens ici la chair fraîche ! »

Tel *Ngoogunogunmbar* : « Je sens ici la chair fraîche ! » Le conteur avait baissé la voix, son œil chercheur furetait partout, ses narines

[1] Les Fang ont un géant presque semblable *Ogulagulogili*, dont maintes fois j'ai entendu raconter les aventures fantastiques.

frémissaient... et se serrant étroitement contre leur mère, les petits Négrilles frissonnent délicieusement. Il est si bon d'avoir peur... à l'abri, et surtout dans les bras maternels !

Ngoogunogunmbar est très grand, de la taille des grands arbres, avec des pieds et des mains énormes et aussi une énorme bouche, mais ouverte en travers, au lieu d'être horizontale. Il est tout blanc, avec une grande barbe blanche, qui lui descend jusqu'aux pieds, mais qu'il enroule autour de sa ceinture. On en retrouve parfois des poils [1] autour des arbres : il faut bien se garder d'y toucher. Avec ses proportions fantastiques, il est tout naturel que sa force soit prodigieuse. Quand il prend un enfant, il le saisit par le cou et l'avale d'une seule bouchée, tête la première. Il se transforme aussi volontiers en animal, en crocodile de préférence ou encore en animal fantastique, tenant le milieu entre le serpent et l'hippopotame, et habitant les cavernes près des grandes chutes d'eau. *Ngoogunogunmbar* pourrait bien être un souvenir des animaux préhistoriques disparus des forêts africaines depuis peut-être moins de temps qu'on ne croit ! S'ils ont entièrement disparu !

Pour éviter les atteintes de ce vilain *Ngoogunogunmbar*, il faut tout d'abord cracher derrière soi, puis chanter de toutes ses forces, (moyen excellent de chasser la peur) et enfin prononcer les paroles magiques de la conjuration, en prenant ses jambes à son cou, ce qui est encore un très bon moyen d'éviter l'esprit.

Mon interlocuteur ne connaissait pas les paroles de la conjuration, ce qui était bien dommage pour lui et pour moi.

— Mais si, un jour, ou plutôt une nuit, tu rencontres *Ngoogunogunmbar* dans la forêt, et qu'il veuille t'attraper, comment feras-tu pour lui échapper ?

— Oh ! me répondit le petit homme, avec flegme, je mettrai ma lance en travers.

Et sa crainte, devons-nous dire, n'avait nullement l'air d'être excessive !

c) *Le nain Ogrigrigwábibikwa.* — Si *Ngoogunogunmbar* est un génie géant monstrueux, et de taille fantastique, en revanche *Ogrigrigwábibikwa* (le vilain petit homme qui court la nuit), est un nain hideux, dont il faut se garer avec le plus grand soin. Comme son confrère le géant, il porte également une longue barbe, qui lui sert de tout vêtement, mais sa barbe est toute noire. Il a aussi d'énormes oreilles, qu'il rabat sur ses yeux pour dormir. Il est tout velu, des pieds à la tête, et quand il touche quelqu'un, il lui donne la gale. Comme il est très farceur, il aime beaucoup toucher ainsi les gens, pendant qu'ils dorment, pour les voir ensuite se gratter avec frénésie. Alors, il danse de joie ! Ses mains et ses pieds sont énormes, gros comme ceux d'un éléphant. Il se cache souvent près des villages, de préférence dans le tronc d'un arbre. De là, il bondit sur les gens attardés, s'installe sur

[1] Réels, mais simples fougères ou mousses épiphytes.

leur dos [1] et les force à le porter toute la nuit. Pour s'en débarrasser, il y a également des paroles magiques à prononcer, mais mon narrateur ne les connaissait pas. « Il faudrait pour cela, me disait-il, payer le sorcier. Alors, comme ça ne sert pas souvent ! »

Ogrigri aime aussi à se déguiser en animal, de préférence en serpent. Il préfère la chair morte à la chair vivante, mais ne dédaigne nullement celle-ci, bien au contraire.

Le mieux est donc de l'éviter, avis sage et prudent que nous partageons entièrement.

Malgré ces fantômes ou esprits méchants de la nuit, il est curieux que cependant le Négrille ne redoute nullement les randonnées nocturnes et préfère même les chasses de nuit. La nuit leur est amie et propice :

Akwa ni tétime ndéko, likwé bédi, kwé di.

Négrille et nuit sont amis, deux doigts d'une seule main !

Pourquoi, dès lors, redouter les esprits ?

Il marche, peut-être pas très rassuré, qui sait ? Mais, bien plus que lui, frère blanc appréhende de traverser la nuit quelque cimetière. Il a d'autant plus peur des Esprits qu'il est lui-même Esprit fort !

[1] Ainsi font les Korrigans bretons.

CHAPITRE VII

Esprits Vivificateurs (Ames)

1. Conception négrille de l'âme. — 2. Mânes bienveillants. — 3 Mânes malveillants.

1 Conception négrille de l'Ame

Avant d'aborder l'étude des revenants et des mânes, il faut nécessairement connaître la conception négrille de l'âme humaine. Tout le reste en découle.

Quelle est la conception négrille au sujet de l'âme ?

Tout d'abord, le Négrille croit qu'il a une âme, sinon comme l'admet la croyance chrétienne, tout au moins en tant que principe spirituel et vivificateur. C'est ce que nous appelons « Ame ».

Cette âme reste pendant la vie intimement unie au corps ; mais si elle est immatérielle, elle est cependant complexe. Dans son ensemble, c'est *mólìlì*, l'âme. Mais, pour ainsi dire inclus en elle, et séparable, un principe immatériel, *nsie*.

a) *Conception du* Nsie, *son rôle.* — Les Négrilles n'admettent donc pas deux principes vivificateurs, l'un matériel, *mutima*, l'autre spirituel, *ngeni*, comme certains Bantu. *Mólìlì*, c'est l'âme dans son ensemble, mais immatérielle.*Nsie*, c'est le principe également immatériel, invisible, insaisissable, qui réside dans le cœur, mais influence la tête. Ainsi les rêves ont lieu dans la tête. Dans la tête aussi, vient se joindre à l'âme vivante, l'âme des ancêtres, et ont lieu les manifestations supranaturelles.

C'est ce principe, *nsie*, que nous appellerons désormais âme.

Pendant la vie, l'âme peut se séparer du corps, soit involontairement, comme par suite d'un charme ou d'un maléfice, soit volontairement, ce pouvoir lui ayant été donné par suite d'une conjuration, à l'aide de poudres et de formules magiques. Dans cet état, elle peut librement se venger de ses ennemis, les tuer au besoin. Personne ne la

voit et ses agissements demeureraient inconnus si les sorciers, renseignés par les esprits auxquels ils sont voués, n'en avertissaient les maléficiés.

L'âme peut encore être ravie par un homme désireux d'être riche, ou voulant assouvir sa vengeancce. Cet homme se désincarne. Son âme va alors s'emparer d'une autre âme, l'emporte, la fixe dans quelque endroit, et désormais elles est soumise à ses ordres. Le corps privé d'âme meurt bientôt comme une lampe qui s'éteint. Seul, le sorcier peut par ses conjurations, délivrer cette âme.

Ces âmes séparées du corps vivant, soit volontairement, soit involontairement, portent le nom de *yaté*, les errants, ceux qui vont çà et là.

Après la mort, l'âme, *nsie*, quitte le corps. Son double, ce que les Egyptiens appelaient *kâ*, ou mieux ce que nous appellerions volontiers, son Genius, ce qui constitue, non son essence, mais sa personnalité, son originalité propre, se sépare de l'âme, *nsie*.

Ce double, que parfois j'ai entendu appeler *tsi*, constitue pendant la vie le principe spirituel de l'ombre, intimement uni donc au corps.

Parfois, cependant, l'âme du défunt, *nsie*, reprend immédiatement un nouveau corps, et cela quand elle n'a pas pu accomplir sa mission. Ainsi, un enfant mâle vient à mourir tout petit. Son âme attendra pour informer l'enfant qui viendra ensuite au monde, à condition toutefois que ce soit également un garçon. Le deuxième enfant prendra d'ailleurs le nom de son prédécesseur dont il ne sera plus fait aucune mention. La mère elle-même ne le pleurera plus : « il est revenu » dira-t-elle.

b) *Conception du* Tsi, *son rôle*. — Reprenons maintenant plus haut. L'âme (*mólìlì*) vient donc de se séparer du corps, libérant par le fait même le principe immatériel (*nsie*) et celui qui lui était intimement uni durant la vie, son Genius (*tsi*). Celui-ci, cependant, ne va pas disparaître.

Il reprend alors une nouvelle vie avec un autre corps, non pas quelconque, mais en entrant de nouveau dans un descendant du défunt, parent ou allié, mais *toujours dans la même famille, le même clan*. Non seulement il peut entrer dans un descendant, mais encore le *tsi* du père de famille influence ses descendants, les domine, les inspire, et le *tsi* du père du clan influence et domine tous ceux du clan. Le *tsi* n'est donc pas un esprit à proprement parler. Nous dirions à peu près exactement dans le même sens « l'esprit de la race », et dans un autre sens similaire, « l'esprit de famille». Ou encore, mais plus éloigné déjà, dérivé, par analogie, « l'esprit militaire, l'esprit de conquête ». Tout cela, pour un Négrille, constituerait le *tsi*, existence réelle, mais n'ayant rien d'un esprit proprement dit, tout au moins pour nous, car il en va autrement pour le Négrille.

Nous disons « il entre », car, à vrai dire, il ne s'incorpore pas au vivant, qui conserve son âme propre. D'ailleurs cette entrée, nous dirions mieux « prise de possession » n'a pas lieu à la naissance, bien au contraire. Elle peut se produire à ce moment, mais c'est plutôt déro-

gation aux faits ordinaires. L'entrée de l'esprit aura lieu de préférence à la suite de certaines cérémonies magiques, d'initiations ou de consécrations.

L'esprit « entre » donc. On pourrait dire encore, pour mieux préciser, il se superpose à l'âme. Quand il lui plaît, en vertu surtout de conjurations magiques, volontaires de la part de celui qui est « réceptacle » ou du fait d'autres individus, il peut abandonner, suivant encore sa fantaisie, ou suivant l'ordre que lui intime l'homme du culte, le féticheur, il *peut* ou *doit* abandonner, temporairement ou pour toujours, le corps auquel il s'est adjoint. C'est donc plutôt l'esprit temporaire de la tribu, du chef du clan du père de famille, survenant pour aider et conseiller ses successeurs. C'est toujours l'esprit d'un *homme* défunt, jamais celui d'une femme. Les esprits de cette catégorie portent le nom générique de *latsie*, esprits du sommeil, peut-être parce qu'ils se manifestent surtout pendant le sommeil. Ils pourraient se rattacher au totémisme, et ces notions demeurent, on le voit, fort obscures et très difficiles à élucider.

Nous en dirons quelques mots plus loin.

Tandis que le *tsi* ou double reprend en quelque sorte, ou mieux se joint à une nouvelle existence humaine, l'âme se trouve libérée, et par le fait même, son sort change totalement.

Notons en passant que *tsi* n'entre jamais dans un corps féminin. Sans doute, pour y être sinon éternellement, du moins longtemps heureuse, l'âme (*nsie*) retournera plus tard au Créateur suprême, mais tout d'abord, elle prend rang au milieu des mânes ou *mè*, qui, en certaines circonstances, sont aussi les revenants, et portent le même nom. D'où, trop souvent, nouvelle et facile confusion.

2. Mânes bienveillants

D'une façon générale, les mânes, c'est-à-dire les âmes des hommes ayant accompli leur destinée terrestre, portent le *nom* chez les Négrilles de *mè*. En disant : « les âmes », nous l'entendons dans le sens dégagé plus haut, c'est-à-dire ce qui constitue la partie essentielle de l'âme.

En principe, les mânes portent donc, de façon générique, le nom de *mè*. Cependant ce vocable est plutôt réservé aux mânes bienveillants, c'est-à-dire ceux qui portent intérêt aux hommes, ou du moins ne cherchent pas à leur faire du mal, et cela, en aucune manière, soit positive, soit négative.

Ces mânes sont les esprits des morts, qui, tout d'abord, leur vie durant, ont satisfait aux préceptes du Créateur en menant une existence conforme aux lois sociales et familiales qui régissent le clan. Par conséquent, ils ne se sont pas livrés aux pratiques de la magie noire, chose toujours considérée comme irrémédiablement mauvaise; ils ne se sont pas non plus vendus aux esprits méchants dans un but de lucre ou de vengeance.

Ces points, on le voit, dépendent de leur seule volonté. Par malheur, il n'en est pas toujours ainsi. Car sont également exclus du

nombre des mânes bienveillants, ceux qui bien involontairement, malgré eux, sont tombés au pouvoir de puissances adverses, hommes ou esprits, en vertu de maléfices dirigés contre eux, et de conjurations magiques, occultes ou non.

Une fois détachée du corps auquelle elle était liée pendant la vie, l'âme qui a satisfait aux conditions que nous venons d'énumérer, ne prend cependant pas encore place parmi les mânes bienveillants. Tout d'abord, et condition *sine qua non*, doivent avoir été faits pour elles, ou offerts, les sacrifices funéraires.

Les mânes pour lesquels on a fait des sacrifices funéraires, *habitent* près de nous. A côté des campements, qu'ils accompagnent d'ailleurs dans leurs fréquents déplacements, près du foyer de la case, où ils demeurent invisibles, disent les Pygmées, qui, toutefois, ne s'en préoccupent plus quand les rites ont été accomplis, comme nous le verrons plus loin en parlant de la mort, c'est-à-dire le sacrifice au moment des funérailles, un nouveau et dernier sacrifice à la lunaison qui suit la mort du défunt.

Chez les Bantu, dit encore Mgr Le Roy, ces âmes désincarnées aspirent à rentrer dans des objets, qu'elles affectionnent, dans les animaux vivants, et même dans des créatures humaines, notamment dans des enfants de leur parenté.

Nous n'en sommes pas bien sûr pour beaucoup de tribus bantu ! En tous cas, rien de semblable chez les Négrilles. Quand les âmes désincarnées rentrent dans des animaux vivants, c'est du vivant de leur corps, comme nous l'avons vu plus haut, ou bien forcées par une conjuration magique, introduites, asservies, dirions-nous mieux, dans un corps d'animal ou dans un objet quelconque.

Quant à être introduites dans des enfants de leur parenté, ce n'est *en aucun cas* le rôle des mânes, mais celui du Genius, du *tsi*, dont nous avons parlé plus haut, en en étudiant la nature. Cette notion nous paraît certaine.

Une fois désincarnés, les mânes que nous appelons bienveillants, demeurent un certain temps près des vivants. Combien de temps ? Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de le préciser ! A ce sujet, j'ai recueilli un certain nombre de réponses, assez peu concluantes : « tant qu'ils veulent », « tant que cela leur fait plaisir », « tant qu'ils sont utiles », « tant qu'ils connaissent les gens ». Et c'est cette dernière réponse qui me paraît bien encore la plus probable et la plus générale. Leur rôle, en effet, est bienfaisant : tant qu'ils peuvent l'exercer, ils restent. Quand ont disparu tous ceux qu'ils ont connus, et les enfants de ceux-ci, quand la vie du clan leur devient étrangère, sinon indifférente, alors ils s'en vont, rejoignent les mânes de leurs propres ancêtres et vivent heureux près du Créateur.

Ayant rejoint le Créateur sous forme d'étoiles filantes, ils sont là-haut, très haut, brillants, dans la lumière. Que font-ils ? Les Négrilles ne le savent pas, ne s'en préoccupent pas ! Ils seront heureux et cela leur suffit !

Après toutes les peines et les vicissitudes de leur vie errante, être

à l'abri pour toujours de la faim, de la soif, de la maladie, heureux, les Négrilles n'en demandent pas davantage et ne vont pas chercher plus loin !

Pour eux donc, signalons en particulier ce point important, ils n'admettent en aucune manière des réincarnations successives, sous quelque manière que ce soit ; une fois séparés du corps, les mânes le sont pour toujours, c'est définitif.

En attendant leur sort définitif, quel est leur *rôle sur terre* ?

Ils s'intéressent aux hommes, à ceux qu'ils ont connus, voient leurs peines, les partagent, mais sans en éprouver de douleur, plutôt par une sorte de pitié affective et prennent une part invisible aux fêtes du clan.

Comme par ailleurs ils sont puissants, voient ce que les hommes ne voient point, ils peuvent donner et donnent de fait d'utiles indications sur ce qui regarde la tribu, surtout la chasse, la pêche, annoncent les embûches des ennemis, la guerre. Mais leur rôle utile se borne là ! et pour le remplir, c'est pendant le sommeil, au moyen de rêves, qu'ils agissent.

Ils n'ont pas, comme le dit Mgr Le Roy au sujet des Bantu, de pouvoir supérieur à l'homme sur les vents, sur la pluie, sur les cultures, sur le gibier, mais simplement un rôle indicatif. J'ai consulté sur ce point spécial mes petits interlocuteurs, ils ont été très affirmatifs.

« Si, à la chasse, un éléphant vous charge, invoquez-vous la protection des esprits de vos ancêtres ? »

« Bien sûr que non ! Que voudrais-tu qu'ils fassent ? Ils n'ont ni armes, ni bras ! »

Ainsi, pour les Négrilles, se réduit en somme à peu de chose le rôle des mânes des ancêtres, si bienveillants soient-ils : un simple rôle de donneurs de bons conseils. Et si on les néglige, comme ils n'y peuvent rien, tout simplement, ils s'en vont.

3. Mânes malveillants

On peut, pour plus de commodité, ou pour comprendre mieux ces points si embrouillés, diviser les mânes malveillants (*kôni mé*) en plusieurs espèces distinctes. Ainsi, tout d'abord, on peut distinguer :

a) Les mânes malveillants *temporairement.*

b) Les mânes malveillants *toujours.*

a) *Mânes temporairement malveillants.* — Les mânes temporairement malveillants se subdivisent encore eux-mêmes en deux classes. Ce sont :

1° Les mânes pour lesquels on n'a pas offert encore les sacrifices funéraires ou pour lesquels ces sacrifices n'ont pas été suffisants, sacrifices auxquels il a manqué quelque chose, dont certains rites ont été omis, par la faute de l'officiant ou des impétrants. Aussitôt la faute réparée, ces mânes reprennent leur place parmi les mânes bienfaisants.

2° Les mânes qui, en vertu de conjurations magiques, sont, *pen-*

dant leur vie humaine, tombés au pouvoir d'un sorcier. On a bien accompli pour le défunt les sacrifices requis, mais ces mânes n'ont pu en profiter.

Le jour même de la mort d'un homme du clan commencent les cérémonies funèbres et les sacrifices funéraires destinés à assurer aux mânes du défunt le repos dans l'au-delà ! Si, pour des raisons quelconques, mais toujours majeures, on est forcé de les différer, elles ne seront pas oubliées pour cela. Cette omission temporaire est d'usage courant dans certains cas. Ainsi, dans les grandes chasses à l'éléphant, le campement est tout à fait provisoire, la chasse entraîne d'ordinaire fort loin, et il est très rare qu'il n'y ait pas mort d'hommes. Dans ce cas, on attend pour les honneurs funèbres que la chasse soit terminée et le retour au village effectué.

Si, dans notre vie soi-disant civilisée, bien de pauvres morts sont aussi vite oubliés que disparus, enfouis dans la fosse commune et anonyme ou dépecés sur une table d'amphithéâtre, il n'en va pas de même dans la famille négrille ! Il est extraordinaire que le défunt soit oublié ! la famille est toujours là, nous le verrons quand nous parlerons de la mort ; avant et après, des cérémonies précèdent et suivent le trépas.

Mais, pour des raisons particulières, il peut arriver cependant que certains morts n'ont pas leurs sacrifices funéraires requis, ou encore que ceux-ci soient retardés. Ainsi, par exemple, avons-nous vu un tout petit clan négrille, où la maladie du sommeil avait passé, exerçant ses terribles ravages. Du clan, jadis prospère, ne subsistait qu'une vieille femme, impotente, presque idiote. Pour les hommes, il est évident qu'aucune des cérémonies habituelles n'avait pu être observée. Quelques cadavres abandonnés gisaient encore çà et là dans les huttes primitives. Quelquefois la guerre a passé, ou encore un des hommes du clan a disparu, on ne sait ce qu'il est devenu ! Est-il mort ? prisonnier ? vivant quelque part ?

Ce sont précisément ces mânes qu'il s'agit de pacifier, si réellement les âmes sont passées à l'état de mânes.

Ici se présentent deux cas :

Pour une raison quelconque, les sacrifices funéraires en faveur des mânes ont été retardés. La cause cessant, l'effet cesse de même, d'après le vieux principe. Aussitôt les sacrifices offerts, les mânes reprennent la place qui leur est due.

Il peut arriver également que les parents du défunt se soient montrés trop ladres dans leurs offrandes, trop pauvres peut-être aussi ! N'importe, les mânes réclament leur dû. Il le leur faut absolument. N'est-ce pas toute une existence qui en dépend !

Par la faute également d'un officiant insoucieux ou ignorant, certains rites nécessaires ont été omis. Là encore, il faut remédier. Jusqu'à rémission totale, dans les deux cas, les mânes, n'ayant point eu satisfaction, se vengeront.

Mais comment s'apercevra-t-on chez les vivants que les sacrifices

nécessaires ont été incomplètement offerts, que certains rites essentiels ont été omis ou tronqués ?

Précisément parce que les mânes ainsi lésés se vengent ! Ils apparaissent alors, pendant le sommeil surtout, rappellent leurs devoirs aux vivants ; puis, si cela ne suffit pas, ils commencent à les tourmenter, à leur susciter des embarras de toute sorte ! Ils leur envoient des maladies, des accidents, les font tromper de chemin, errer longtemps dans la forêt, ou bien une liane se casse sans raison, une grosse branche manque de les écraser, la chasse est infructueuse, les animaux s'éloignent, une flèche, cependant bien lancée, manque le but.

Le Pygmée interroge alors le sorcier, mieux l'homme du culte, le féticheur. Celui-ci se met à l'œuvre, exerce son art, immole une victime, consulte le sort surtout et finalement rend son arrêt, indique d'où vient le mal. Il n'y a plus qu'à écouter fidèlement et à exécuter les prescriptions requises. Une fois le mal réparé, tout rentre dans l'ordre. Les vivants ne sont plus molestés, et les mânes sont satisfaits : la vie habituelle reprend son cours ordinaire.

2. Nous avons vu plus haut que certains hommes, certains sorciers surtout, savent au moyen de poudres ou de conjurations magiques s'emparer de l'âme d'un autre homme et la faire servir à leurs desseins pervers. Généralement, dans ce cas, l'homme ainsi dépossédé, ne tarde pas à dépérir et à mourir d'épuisement et de faim. Privé de son principal vital, il ne s'alimente plus, tombe dans le marasme et succombe.

Ses proches accomplissent bien pour lui les sacrifices funéraires requis, mais ils demeurent sans effet, l'âme étant captive. D'ordinaire d'ailleurs, cet état dure peu. En voyant l'état du malade, les parents en ont soupçonné la cause et le féticheur consulté déclare, après maintes conjurations, quel est le coupable. Celui-ci arrêté, exécuté sans merci, délivre par sa mort les mânes opprimés et asservis. C'est bien le cas de le dire : « Morte la bête, mort le venin. »

Mais il pourra cependant arriver que le féticheur ne déclare pas le coupable, car c'est lui-même, soit encore que le coupable soit un sorcier redoutable dont il craint les vengeances ! Dans ce cas, l'âme ou les mânes asservis le demeureront malgré les sacrifices. Seules pourront les délivrer la mort ou la volonté de l'oppresseur. Irrités, ne pouvant se venger sur le sorcier, ils tourmenteront le clan sans raison et lui infligeront le plus de misères qu'ils pourront.

Le Négrille, au fond, prendra ces misères en philosophe, comme accidents nécessaires de sa vie, heureusement rares ! Accepter ce qu'on ne peut empêcher ! Haute philosophie !

b) *Mânes toujours malveillants.* — Quels sont les mânes toujours et pour toujours malveillants ?

Ces mânes toujours malveillants le sont pour deux raisons distinctes, mais au fond, le résultat reste exactement le même, au moins temporairement.

Les mânes malveillants sont tout d'abord ceux pour lesquels les sacrifices funéraires et les rites funèbres n'ont pas été observés et ne le

seront jamais, tels ces morts de la maladie du sommeil, cités plus haut.

Ils sont donc condamnés à errer jusqu'à la fin des hommes, éternellement malheureux, à moins que le Créateur n'en ait pitié. Ce qui arrive ! En cela, leur sort diffère des mânes de nature perverse, pour lesquels il n'y a pas de rémission possible, puisqu'ils ne changent pas et ne veulent ni ne peuvent changer. A eux doit plutôt donc être réservée l'épithète de mânes malfaisants.

Pour bien les connaître, nous avons à examiner d'abord leur nature, puis le rôle qu'ils jouent dans l'existence de nos Négrilles et enfin avec le danger de les rencontrer, le moyen d'y échapper.

Ls mânes malveillants sont les âmes qui pendant leur vie terrestre animaient des hommes méchants. Que faut-il comprendre par ce terme, en somme assez vague ? Si pour nous, il renferme bien des catégories, admet de nombreuses nuances et de multiples degrés, il n'en est pas ainsi pour nos petits hommes. Ces hommes méchants, ce seront d'abord:

1° Les sorciers de magie noire [1], qui se sont donnés aux esprits du mal, ont conclu un pacte avec eux ;

2° Les anthropophages. Les Négrilles, au contraire de toutes les tribus qui les avoisinent, les ont en horreur et les mettent sur le même pied que les sorciers. Un de leurs proverbes le dit expressément :

Se lève le mangeur d'hommes, se lève le sorcier,
Un seul doigt, un seul crapaud. (*Kwé mbódi, hwé mbódi*);

3° Les criminels que nous appellerons de droit commun, morts en accomplissant leurs forfaits et sans avoir eu le temps de faire les sacrifices d'expiation qui rachètent la faute, tels les voleurs de femmes.

Ces méchants mânes ne vivent que dans le désir et la volonté de faire du mal aux hommes, nous dirions volontiers pour le plaisir de leur en faire. Si, par exemple, ils leur apparaissent pendant le sommeil, comme ont coutume de le faire également les autres mânes, ce n'est nullement pour prévenir les dormeurs d'un danger qui les menace, ou les avertir d'une chasse heureuse, c'est au contraire pour essayer de les tromper, les précipiter dans un danger mortel. Ainsi, lorsqu'un éléphant, vieux mâle rageur, chassé du troupeau, ravage les plantations, ce sera un jeu pour ces mânes de le diriger vers les cases. Un de leurs chants d'expiatoin, de sacrifice, le dit expressément :

Nguya

Poussé par les esprits méchants de la forêt,
Le vieil éléphant, père du troupeau (Ngôr)
Celui qui erre seul, dont les femelles ne veulent plus,
O Père éléphant, où est ta force virile ?
Ta force dont tu étais si fier ?
Poussé par les esprits méchants de la forêt,
Le vieil éléphant s'approche de nos cases.

[1] Relire à ce propos le très remarquable chapitre écrit par Mgr Le Roy sur la Magie *noire* dans sa *Religion des Primitifs*.

Que ton œil n'y voie pas, ô Père éléphant,
Que ton oreille soit sourde au petit enfant qui crie, gnian gnian,
Que ton pied trop gros n'écrase point nos cases.
O Père éléphant, ô Père éléphant !

Aussi, comme nous le verrons plus loin, faut-il, à tout prix, essayer d'interdire l'entrée de la case aux revenants mauvais. On y arrive, heureusement !

Beaucoup plus souvent que dans les songes, les revenants se montrent aux vivants en leur apparaissant dans la forêt sous forme de grands spectres blancs, à figure de squelette dont les trous des yeux sont remplacés par des charbons enflammés. Ils n'ont pas de barbe, mais on entend leurs dents craquer comme lorsqu'on écrase une noix.

Ogiri, toi qui sur la terre fus un mangeur d'hommes,
Ogiri, n'approche point de nos cases !
Nous avons vu tes yeux briller dans la nuit noire,
— O Ogiri ! —
Nous avons entendu tes dents qui faisaient kra, kra,
— O Ogiri ! —
Toi qui fus sur la terre un mangeur d'hommes,
Ô Ogiri, que nous avons bien connu,
N'essaie point d'approcher de nos cases !

Les revenants apparaissent encore dans les marais sous forme de feux follets (*elóbx*). Il faut bien se garder d'aller de ce côté, tout au contraire s'en détourner au plus vite, car ils le font pour vous attirer dans les endroits dangereux, où on risque fort de s'enliser. Ils cherchent surtout à entraîner les enfants et les jeunes filles pour les conduire dans les cavernes sombres et humides où ils sont forcés d'habiter. Ils n'ont pas, en effet, permission de sortir pendant le jour. A l'entrée de ces cavernes, d'après une légende, habiterait comme gardien un monstre hideux, une sorte d'énorme lézard, tout recouvert d'écailles rouges et vertes et qui porte sur la tête une longue et forte corne. Reviviscence de monstres antédiluviens ? Licorne antique ou rhinocéros ?

Les revenants ne peuvent donc sortir de jour ; on peut pénétrer dans ces cavernes : on ne voit ni le gardien, qui demeure invisible et se cache au moindre bruit, ni les revenants qui sont accrochés aux parois comme des chauve-souris :

Esprits de la forêts, revenants de la nuit
Qui durant le jour clair,
Comme la chauve-souris qui suce le sang des hommes
Demeurez accrochés aux parois glissantes des grandes cavernes,
Derrière la mousse verte, derrière les grandes pierres blanches,
Dis-nous, qui les a vus, les revenants de la nuit,
Dis-nous, qui les a vus [1].

[1] Chant de Nguya.

Mais si, le jour, ils n'ont point permission de sortir, la nuit, ils prennent leur revanche, de préférence les nuits claires où les étoiles sont bien étincelantes, où la lune brille en haut :

Etoiles étincelantes de la nuit blanche,
Lune qui éclaires en haut,
Pénétrant la forêt de tes rayons pâles,
Etoiles, amies des revenants blancs,
Lune, leur protectrice !

Ils vaguent çà et là : craignez leur approche, elle donne la fièvre, et ces fièvres sont des plus difficiles à réduire. Seule y parvient l'écorce de l'arbre *eti*, le Pausinystalia [1] des botanistes, qui donne, en effet, un produit intéressant, l'Yohimbine, plutôt cependant aphrodisiaque que fébrifuge.

Voir un des ces spectres est toujours annonce de malheur ; c'est signe de mort prochaine pour soi-même ou pour quelqu'un du clan. Il est difficile de s'en garer. Heureusement toutefois, ils redoutent les choses pointues, les épines, les sagaies, les flèches [2]. Il est donc bon, pour les éloigner, de tourner en haut les épines de phormium dont on se sert pour couvrir les cases. Placer sur le toit et devant l'entrée une branche épineuse ou un fagot d'ortie brûlante, l'*Urtica ferox*, sp. dont les blessures très graves restent longtemps douloureuses, est particulièrement efficace.

Si on rencontre les revenants dans la forêt, il faut d'abord avoir soin de cracher sur la pointe de sa lance et attaquer ensuite vigoureusement le revenant. On peut également cracher sur une flèche et la tourner contre la larve malfaisante. En tout cas, ne pas se sauver : elle vous attraperait infailliblement par le cou, d'où danger presque certain de mort. Mieux vaut donc lutter courageusement contre ces larves malintentionnées. Au fond, elles redoutent l'homme ; pourquoi ? On ne saurait le dire ; elles espèrent probablement pouvoir l'attraper plus tard sans danger pour elles-mêmes [3].

D'où un proverbe curieux :

Si tu rencontres le kôni mè, *frappe d'abord, sinon tu seras frappé.*

Et encore celui-ci qui, pour être un dicton négrille, pourrait être admirablement aussi un dicton français :

Dans la forêt, tiens ferme ta lance et ton cœur !

[1] *Pausinystalia Trillesii* (Pierre), des Rubiacées, somnifuge excellent, tout proche des Quinquinas. En Fang *Endum*.

[2] On emploie de même en Normandie des branches de houx pour éloigner les revenants. Voir l'ouvrage de de Mirville : *Les Esprits et leurs manifestations fluidiques*. Chap. des apparitions du presbytère de Cideville (Manche).

[3] Pour tout ce qui regarde les pouvoirs des sorciers sur l'âme, voir plus loin, p.

CHAPITRE VIII

Le Totémisme chez les Négrilles

1. Définition du Totémisme. — 2. Totem national ou tribual. — 3. Distinction en animaux sacrés et animaux totems. — 4. Traces possibles d'un ancien totem tribual. — 5. Totem clanique. — 6. Totem individuel. — 7. Totémisme des femmes. — 8. Sociétés secrètes et leurs totems.

1. Définition du Totémisme

Sans nous attarder sur ce sujet à de longues dissertations qui nous paraissent peu à leur place ici, nous dirons tout à l'heure pourquoi, sans donner notre propre définition du totémisme, ainsi que nous l'avons fait dans notre livre sur *Le Totémisme chez les Fang* , nous croyons plus simple de nous en rapporter à la définition donnée ou suggérée par le R. P. Schmidt. Elle a le grand avantage de rallier tout d'abord beaucoup plus de suffrages, d'être ensuite à la fois beaucoup plus simple, plus complète et plus compréhensible que celles données par Frazer, Réville, Reinach, Van Gennep et même Mgr Le Roy [1].

« Le totémisme est un ensemble d'institutions dominé par l'idée d'une relation spéciale, conventionnelle ou physique, entre un emblème ou patron, le totem (phénomène physique ou plante, plus ordinairement animal), et un individu, ou tous les individus d'un sexe, ou tous ceux d'un groupe social ou clan. » D'où la distinction entre totémisme individuel, totémisme de sexe, totémisme de clan.

On entend aujourd'hui par fétichisme le culte rendu à des esprits considérés comme habitant dans (ou comme incorporés à) quelque objet matériel.

Rallions-nous donc à cette définition que nous approuvons d'ailleurs totalement, et qui permet d'embrasser tous les cas particuliers de totémisme.

Bien que l'on ait voulu parfois faire du totémisme le fondement même de la religion, antérieur à elle, la racine qui lui aurait donné naissance, malgré, d'un autre côté, les négations de certains mission-

[1] Mgr Le Roy, *Rel. des Primitifs*, p. 132.

naires dénués de culture scientifique, ou uniquement préoccupés d'évangélisation et considérant toutes croyances païennes comme simples « bêtises », il est certain que le totémisme joue un très grand rôle chez les peuples bantu.

Comme le dit très bien Mgr Le Roy (*Religion des primitifs*, p. 111), le totémisme est à la fois un système religieux et un système social, ou plutôt c'est une institution sociale, et mieux, familiale, basée sur un concept magique. Il n'a pas créé le tabou, dont la raison d'être part d'un autre principe, mais il a été l'occasion de la création de nombreux tabous: c'est ainsi qu'il est généralement interdit aux membres de la famille qui porte le nom d'un totem [1] ou qui se réclame de lui, de le tuer ou de le manger — si ce n'est en sacrifice et par manière de communion —, de le toucher ou même de le regarder.

Ces dernières assertions nous paraissent toutefois assez sujettes à caution, ou du moins exagérées, même pour les Bantu.

On trouve chez les Négrilles des traces très apparentes de totémisme, tout aussi bien que de fétichisme. De ce dernier, nous nous occuperons plus loin. Mais en examinant successivement d'après la classification aujourd'hui adoptée, le totem national, clanique, sexuel et individuel chez les Négrilles, nous aurons par là-même résolu la question du totem [1].

2. Totem national ou tribual

a) *Observations préliminaires.* — Plusieurs observations préliminaires s'imposent tout d'abord. Pour avoir un totem national ou tribual, il semblerait nécessaire, au moins à certains points de vue, que sous une certaine forme, plus ou moins déterminée, les Pygmées fussent constitués en nation, ou encore l'eussent été autrefois. Peut-être l'ont-ils été.

Aujourd'hui il n'en est certes pas ainsi. Tous les clans pygmées que nous avons rencontrés s'ignorent presque les uns les autres à moins d'être assez rapprochés, issus à une époque assez récente d'un rameau identique. Hors ce cas, ils savent simplement qu'ils sont les antiques possesseurs du sol. Notons cependant que cette union et cette connaissance des autres clans pourrait bien être beaucoup plus complète que nous ne le croyons, entretenues par les devins, les magiciens, les chanteurs qui vont de clan à clan, les retrouvant, les visitant, appelés vraiment, on ne sait comment, si ce n'est peut-être en vertu de leur science mystérieuse.

A ce sujet, nous pouvons citer le fait suivant. Un vieux chef de clan négrille vint à mourir dans notre voisinage. Le petit clan vivait fort isolé. Or, sans qu'un homme du clan fût allé le prévenir, et ils n'avaient aucun intérêt à me tromper, deux jours après arrivait de fort loin pour présider aux funérailles un magicien négrille que nul ne connaissait, mais qui se fit aussitôt reconnaître en cette qualité. Et comme

[1] Totem, c'est-à-dire animal du groupe particulier d'une espèce d'animaux.

je lui demandais ensuite comment il avait appris la chose : « Je sais que tu es notre ami, me répondit-il : *silege mfunga wa lur* [1]. Demande au vent qui passe. » Et la réponse était fort sérieuse : il n'avait nullement l'intention de se moquer de moi.

Constitués aujourd'hui en clans distincts et s'ignorant presque les uns les autres, les Négrilles ont-ils été du moins constitués jadis en nation ? Peut-être !

Les légendes des Fang, leurs voisins du Gabon et du Congo, semblent prouver qu'à une époque très éloignée, ceux-ci étaient constitués en nation, car *ils avaient un totem national*, le Crocodile, *Ombure*. L'émiettement des tribus fait disparaître le totem national en un temps plus ou moins long, mais la légende demeure, preuve vivace d'un passé disparu [2].

Chez les Négrilles, aujourd'hui émiettés ainsi en petits clans, nous avons trouvé des légendes semblant se rapporter à un ancien totem national. Des recherches ultérieures pourront peut-être les compléter. Dans l'état de nos connaissances actuelles, on peut affirmer que les traces sont rares. Mais, à défaut de légendes suffisamment probantes, quelques chants magiques tendraient à établir l'existence antérieure d'un totem tribual, à l'époque lointaine où les Négrilles vivaient en groupes plus compacts qu'aujourd'hui. Au fond, ce ne serait donc, dans cette hypothèse encore, qu'un totem clanique.

Dans certains clans négrilles, le totémisme, en particulier sur la question des sociétés secrètes, est beaucoup plus développé que chez les autres. Mais il faut alors très soigneusement observer que ce totémisme est d'autant plus développé que le clan est plus fortement métissé, ou tout au moins dans une dépendance plus étroite des Bantu, ses voisins : il l'est d'autant moins, mais alors sous une forme particulière, que le clan est moins métissé, moins sous la domination bantu, et vivant plus à l'écart, au plus profond de la forêt.

Donc, dans le totémisme négrille, infiltration bantu dont il faut se défier. Mais néanmoins, indépendamment de toute influence, le totémisme existe chez eux. De nombreuses légendes, plusieurs chants magiques très anciens, beaucoup plus anciens certainement que les rapports actuels et toujours transitoires avec les tribus bantu aujourd'hui leurs voisines et demain bien loin, du fait des migrations ordinaires des uns ou des autres de ces tribus bantu et clans négrilles si instables, le prouvent abondamment.

Une dernière observation. En étudiant le totémisme chez les Négrilles, il faut distinguer soigneusement entre animaux « sacrés » et animaux « totémiques ». Faute de connaître et d'avoir pu étudier cette distinction qui nécessite évidemment une connaissance assez approfondie de ces matières, Mgr Le Roy semble être tombé dans des erreurs

[1] En langue fang.

[2] Tout d'abord, on trouve à l'origine de la race un Esprit protecteur, très souvent identique à l'Ancêtre de la Race. Le totem naît de l'émiettement de la nation en tribus, puis en clans.

fondamentales au sujet du totem tribual négrille. Nous allons en parler en donnant précisément cette distinction nécessaire entre animaux « sacrés » et animaux « totémiques ».

b) *Totem général ou tribual négrille.* — Les Négrilles ont-ils un totem général ? Mgr Le Roy est très affirmatif sur ce point [1]. « Tout d'abord, dit-il, les Négrilles paraissent bien avoir comme totem général le singe, tout au moins certaine espèce de singe, que certains clans reconnaissent de plus comme totem particulier clanique. » Ainsi, dit toujours Mgr Le Roy, « les Négrilles de la forêt équatoriale du Gabon, par exemple, ont le chimpanzé ou *kweya* [2] totem, d'où leur nom de Ba-Kweya, les Chimpanzés ou Chimpanzéens, au sud du Kamerun, transformé en celui de Be-Kü chez les Fang et Akôa chez les Mpongwé. Ils ne parlent de cette espèce de singe qu'en prenant une périphrase et ne souffrent même pas qu'on prononce son nom en leur présence, dans la crainte de paraître lui manquer de respect et de provoquer son ressentiment. »

Bien que donnée de façon aussi affirmative, l'opinion de Mgr Le Roy est-elle juste ? Nous ne le croyons pas. En effet, pour affirmer que tel ou tel animal est d'après telle ou telle observation ou rapport d'informateur indigène un totem général, une première difficulté se présente, et non des moindres ! Certains animaux sont « sacrés » pour les Négrilles, *sans aucune idée de totem.* La raison en est tout autre . Ainsi le Caméléon n'est certainement un totem que pour certains clans particuliers (et encore ne m'en a-t-on jamais cité!), pour certains individus. Cependant le Caméléon est reconnu « sacré » par tous; on ne le tue jamais, on ne le mange pas, parce qu'il est reconnu, nous l'avons vu plus haut, comme messager des dieux.

3. Distinction entre animaux sacrés et animaux totems

Donc et tout d'abord, distinction nécessaire, et qui n'a peut-être pas encore été faite à ce sujet, entre animaux *sacrés* et animaux *totems*, protecteurs du clan ou de l'individu.

Malgré la science incontestée, reconnue par tous, de A. de Quatrefages, son témoignage ne nous paraît pas probant en cette question, trop peu connue et trop peu étudiée de son temps, du totémisme bantu.

Signalons une seconde erreur. Reconnaître comme Mgr Le Roy dans le *ngo* des Bushmen un animal totem tribual parce qu'on l'invoque pour la chasse, même de façon générale, nous paraît bien tirer une conclusion universelle d'un fait mal interprété.

Au Congo, la forêt équatoriale recèle une araignée, une sorte de

[1] *Les Pygmées*, par Mgr Le Roy.

[2] *Kweya* désigne le chimpanzé en langue Benga, du Cap Estérias. (*Kwé* en fang). Le mot Bekü, qui désigne en effet les Pygmées chez les Fang, au singulier *nkü*, n'est nullement dérivé de *Kwé*, comme l'indique Mgr Le Roy : nous le verrons plus loin. Les Négrilles ont également le mot « *Kwé* », mais il veut dire « main », jamais « singe ».

mygale (ou plus probablement une épeire [1]) qui tend entre les branches des arbres sa forte toile, destinée à capturer moustiques, mouches ou insectes dont l'animal fait sa proie. Or, le Pygmée ne détruit jamais cette toile, ne tue pas la bête, lui qui très volontiers se nourrit de toutes sortes d'insectes ! Passe-t-il devant cette toile, il s'arrête volontiers, non pour faire une prière, mais pour une sorte d'invocation :

Rri, c'est le nom pygmée de cette araignée.

« *Rri*, tes fils sont admirablement tendus,

» Chasseur rusé, tes filets sont bien tissés,

» *Rri*, tu es assurée d'une nourriture abondante.

» Esprit, sois-moi propice,

» Fasse que comme *Rri* ma chasse soit heureuse ! »

La première fois que nous vîmes ainsi un Pygmée, sur le point de partir en chasse, s'arrêter devant la toile d'une épeire et adresser cette invocation, nous ne disons pas « lui » adresser cette invocation, nous crûmes bien, en effet, qu'elle s'adressait à l'animal. Plus tard, expérience faite, renseignements recueillis, invocation transcrite, il est facile de voir, à notre avis du moins, que la vue de l'animal et de sa toile, des mille rets encerclant et paralysant les captures, ramène le chasseur, par une association d'idées, à l'esprit qui guidera sa chasse, fera tomber l'animal sous ses coups. Il invoque l'esprit, mais non l'araignée, et quoi qu'en dise de Quatrefages ou Mgr Le Roy, nous pensons qu'il pourrait bien en être de même pour le *ngo* des Bushmen.

De même pour le *Rtsa*, ou Goliath [2].

Les Pygmées ont pour lui une sorte de respect superstitieux, n'y touchent jamais et ne le mangent pas. Ils n'ont, par contre, aucune hésitation à manger ses chrysalides qui vivent dans la moelle de palmier. Pour le Pygmée, le Goliath est un animal « sacré » et à ce titre entre dans la confection de certains fétiches.

Caméléon, épeire, goliath, et il en est probablement d'autres, voilà donc, pour une raison ou une autre, trois animaux « sacrés » mais nullement totémiques. Raison qui nous paraît bien d'ailleurs se rattacher à la chasse, mimétisme du caméléon, habileté de l'épeire à tendre ses rets, aspect effrayant du goliath, d'où association d'idées, comme nous l'avons remarqué, appel à l'esprit protecteur.

De voir un Pygmée respecter tel ou tel animal, s'arrêter devant lui, « paraître » le prier, il ne faut pas se hâter d'en conclure au

[1] L'Epeire royale, à large croix noire sur le dos, est une de nos plus belles araignées.

[2] *Goliath Cacicus* et *regius*, des Scarabéides, énorme coléoptère, un des plus beaux, sinon le plus beau de l'ordre, que l'on trouve en abondance dans les pandanus. L'espèce commune bourdonne le soir au sommet des palmiers et se fait prendre assez facilement aux lumières. Une espèce beaucoup plus belle, le Goliath camerunensis, vit au sommet des grands arbres, en particulier de l'Eriodendron, suçant avec délices le suc sucré qui exsude des bourgeons et des fleurs. Souvent, la rosée abondante, le brouillard humide de la nuit alourdissant ses ailes de gaze, l'insecte tombe lourdement à terre d'où il ne peut reprendre son vol. On le retrouve au matin, empêtré dans les herbes, et nous en avons pris maintes fois.

totémisme. Loin de là ! cependant, l'erreur est aisée ! Mais conclure également qu'il n'y a pas de totémisme chez les Négrilles serait tout aussi faux.

4. Traces possibles d'un ancien totem tribual

Les Négrilles, comme l'affirme Mgr Le Roy, sur la foi d'un observateur indigène, ont-ils un totem général, qui dans l'espèce, serait le chimpanzé ? Nous ne le croyons pas. Nous reconnaissons volontiers que les Négrilles Bé ou Ba Kweya ne prononcent pas le nom du chimpanzé, ne le désignent que par une périphrase, ne souffrent même pas qu'on prononce son nom en leur présence dans la crainte de lui manquer de respect et de provoquer son ressentiment. L'éminent auteur aurait pu ajouter encore avec raison que les Békweya, les Chimpanzéens, ou bien mieux encore les « enfants du Chimpanzé », n'en mangent pas la chair, ce qui est un signe indéniable de totémisme. Mais il ne s'agit là, et le point est des plus importants que *d'un totem de clan*. L'informateur Benga de Mgr Le Roy lui a dit ce qu'il savait, ce qui était vrai des Ba Kweya qu'il connaissait, qui sont en effet le clan des Chimpanzéens, qu'ils n'en mangent pas la chair et le reconnaissent pour totem clanique, mais de là à étendre ce totem clanique à l'ensemble de la race, il y a de la marge !

Du nom du petit clan qui habite près d'eux, les Bengas ont fait tout naturellement le nom de toute la race, le cas est fréquent. Mais les Fang ignorent les Benga, tribu très peu importante. Ils n'ont donc pu transformer Kweya en Nkü ou réciproquement. En réalité, sans nier la possibilité d'un totem général chez les Négrilles, nous disons simplement ne l'avoir jamais rencontré, mais seulement le totem de clan. Maintes fois, le totem du clan est le même dans un autre clan, sans que pour cela il y ait nécessairement parenté plus ou moins étroite entre les deux clans. Il peut y avoir relation fortuite ou parenté réelle entre les deux clans. Il est fort difficile d'élucider cette question chez les Négrilles. Les relations de famille entre clans négrilles sont oubliées, au contraire de la tribu fang, qui les conserve jalousement. Demandez à un Fang quelconque le nom de ses ancêtres, sa généalogie, les rameaux divergents de sa tribu, il vous les dira sans aucune hésitation, remontera facilement jusqu'à sa vingtième génération, et même au delà. L'exogamie sera très stricte chez lui. Rien de pareil chez le Pygmée : à la mort du chef de famille, si un oncle ou un frère du défunt ne lui succède et prenne énergiquement le commandement du clan, la petite association se dissout, les familles se séparent et vont constituer ailleurs de nouveaux clans minuscules. Les traditions demeurent, mais le lien du sang disparaît vite.

On ne trouve actuellement pas de totem général chez les Pygmées, ni le singe ni tout autre animal. Nous disons « actuellement ».

Mais la question devrait être étudiée plus à fond, car il pourrait se faire qu'il y eût jadis un totem général, dont nous avons retrouvé quelques traces. Le totem aurait été un serpent, de couleurs vives, à la

peau diaprée de teintes chatoyantes, fort dangereux d'ailleurs, personnification ou beaucoup mieux habitat choisi sur terre de l'esprit de l'arc-en-ciel, dont nous avons étudié le rôle très particulier chez les Pygmées.

Quelques-unes de leurs légendes nous présentent l'arc-en-ciel comme deux serpents s'unissant l'un à l'autre par une traînée de feu, d'union étroite et se soudant en un seul. Mais ces légendes sont si obscures, et les Négrilles en parlent si difficilement que nous ne pouvons affirmer que ce fut un totem tribual. Peut-être ! Plutôt que ces légendes, on retrouve encore aujourd'hui chez les Négrilles des chants magiques qui sont destinés à mettre l'incantateur ou celui pour le compte duquel il opère, à l'abri des morsures des serpents. Or, dans ces chants, les serpents sont pour ainsi dire concrétisés en un seul, et c'est lui que l'on invoque, serpent du ciel, serpent de l'arc-en-ciel, serpent sur terre. On l'y appelle alors Père, Patron, Protecteur de la tribu. Ainsi :

Quand le pied dans la nuit
Heurte l'obstacle qui se contracte, se redresse et mord,
Fais, ô serpent, toi notre Père, le Père de la tribu,
Nous, tes fils,
Fais que ce soit une branche qui se relève et frappe,
Et non un de tes enfants, à la dent aiguë,
O Père de la tribu, nous, tes fils.

Faut-il voir là des restes de croyances totémiques à un culte universel du serpent en tant que totem ou une simple incantation pour se mettre à l'abri des serpents et de leurs morsures dangereuses ?

Simples traces donc chez les Négrilles, d'un totem jadis général, et encore assez sujettes à caution, c'est tout ce que nous pouvons personnellement établir. Plus tard ?

5. Totem clanique

Si, pour nous, le totem tribual n'existe pas actuellement chez les Négrilles, ou du moins demeure très sujet à caution, on n'en peut dire autant du totem clanique.

Tous les clans négrilles que nous connaissons admettent un totem de clan. Signalons tout d'abord que chez eux le totem clanique est toujours, à l'exclusion de tout autre, un animal, oiseau ou poisson. Chez les Bantu leurs voisins, au contraire, le totem est parfois un phénomène physique, tel chez les Fang, la lune, la pluie, l'arc-en-ciel, ou une plante, un arbre, une fleur. Nous en avons donné les raisons dans notre livre du totémisme fang. Cette constatation ne comportera évidemment une certitude qu'après de nombreuses observations ultérieures.

Comme dans tous les cas de totémisme, le culte de l'animal totem repose chez les Négrilles sur un certain nombre de défenses et de prescriptions rituelles.

Les animaux totems claniques ne sont pas très variés chez les

Négrilles que nous avons rencontrés. Ce sont presque toujours les mêmes. Sur ce point, les Négrilles nous paraissent assez utilitaires, car leurs totems claniques sont le plus souvent des animaux difficiles à chasser, c'est peut-être une raison [1], ou dont la chair est assez répugnante par son goût et son odeur. Parmi ces animaux, on nous a maintes fois signalé le vautour charognard, qui se nourrit, en effet, d'animaux morts, un des plus fréquents, le chimpanzé, fréquent également, le crocodile, l'iguane, le grand fourmilier ou pangolin, une sorte de léporide, mais jamais le sanglier, l'antilope, l'éléphant, l'hippopotame, ni non plus la tortue, pourtant si fréquente.

Défense absolue de tuer l'animal totem, par là même de se nourrir de sa chair, telle est, comme partout, la première observance clanique. Si, par hasard, l'animal totem clanique est tué par un homme du clan, c'est fâcheuse aventure, et annonce certaine de malheurs prochains. Seul, un sacrifice expiatoire et rapide peut racheter le forfait, même involontaire. Dans ce cas, une fois le sacrifice offert, on recueille soigneusement toutes les cendres, tous les charbons qui ont servi à consumer la victime, on les apporte en silence près du corps du totem et on les répand uniformément sur le cadavre. A l'exclusion de tout autre, c'est le chef du clan qui est chargé de ce soin. L'opération achevée, on retourne au campement. Les guerriers, les hommes, se mettent en chasse et ne reviennent au campement qu'après avoir trouvé et tué l'animal totem clanique. Ils rapportent le cadavre au village, le font rôtir, et le mangent à l'exclusion totale des femmes, qui, dans ce cas particulier, n'ont droit à aucun morceau, n'y doivent même et surtout pas toucher sous le moindre prétexte.

Avant de commencer à manger, le chef danse en tournant autour du totem en chantant une invocation magique, dont on n'a pu me me rapporter le texte. Le fait est d'ailleurs des plus rares. Tous les os sont jetés soigneusement sur le feu. On emporte ensuite tous les restes, charbons, cendres et os et on va, toujours les femmes étant exclues, les répandre sur le cadavre clanique. On le recouvre alors de feuilles et de terre, de façon à former un petit monticule, et on revient au village, après avoir, dernière observance rituelle, coupé le sentier et détourné le chemin. Nul ne doit plus y passer.

Si un chasseur rencontre le totem clanique vivant, il doit aussitôt se détourner de son chemin et lui laisser libre passage. C'est d'ailleurs très heureux présage, annonce de chasse heureuse.

Si, au contraire, le chasseur rencontre l'animal clanique mort, c'est très mauvais présage. Dans ce cas, il crache d'abord à terre, dépose ses armes, plantant sa sagaie ou sa lance à terre, couchant sur

[1] Il ne faudrait cependant pas donner une importance trop grande à cette constatation. Chez les Négrilles, comme partout ailleurs, la première idée du totem a été de s'attribuer une partie tout au moins de ses qualités. Le vautour charognard, par exemple, a pu séduire par la rapidité avec laquelle il fond sur sa proie, l'acuité singulière de son regard. Le plus ou moins de valeur de sa chair entre peu en ligne de compte pour nos petits hommes qui mangent de tout.

le sol arc, flèches, couteau. Il recouvre ensuite de feuilles le corps de l'animal, ayant soin de le dissimuler complètement, coupe le sentier, reprend ses armes et revient au village, sans continuer sa chasse. S'il a vu le corps filer au cours de l'eau, comme il arrive parfois, il interrompt également chasse ou pêche, mais seulement pour quelques instants. Il peut ensuite continuer. C'est néanmoins mauvais présage.

Si, par hasard, l'animal clanique vient mourir au village, c'est présage des plus heureux. Il sera immédiatement rôti sur les charbons et partagé entre tous les membres du clan. Chacun aura sa part, si petite soit-elle, hommes, femmes, enfants. C'est également signe que l'on ne doit pas changer de campement, tout au moins d'ici longtemps ; annonce également de chasses fructueuses. Après le repas, danses et chants en l'honneur du totem. Ces chants, peut-être et même probablement improvisés, sont toujours un remercîment à l'animal. Ainsi :

Toi, notre père, nous te remercions d'être venu à nous.
Nous te remercions de l'alliance heureuse, etc.

Cette venue fortuite prouve que l'animal totem est content.

La danse qui suit est toujours la danse mimée de l'animal, la reproduction de ses mouvements, aussi fidèle que possible.

Enfin, si le chef vient à mourir, l'animal totem du clan figure au repas funéraire.

En parcourant le cycle de la vie familiale et sociale, nous aurons plus tard occasion de signaler les circonstances diverses et les cérémonies où l'on retrouve le totem clanique. Les décrire ici serait faire double emploi.

Le culte totémique clanique est donc uniquement réservé au chef de famille, ou au principal chef de la petite communauté, suivant les cas.

Ces cas d'ailleurs sont très peu nombreux. Ils se réduisent aux suivants :

1° La fondation ou l'établissement d'un nouveau village, mais exclusion faite d'un campement de chasse ou de pêche éminemment transitoire ;

2° La naissance d'un enfant mâle et l'imposition du nom ;

3° Le passage de l'adolescence à la virilité, avec la consécration des armes ;

4° La sépulture ;

5° L'abandon d'un village ;

6° Le départ pour une grande chasse ; dans les circonstances actuelles, seule est admise la chasse à l'éléphant ;

7° La déclaration de guerre à une autre tribu.

6. Totem individuel

Tous les clans ont leur totem, nous venons de le voir. En est-il de même des individus ? Nous n'oserions l'affirmer. Tout d'abord, il

n'est question ici que des mâles. Nous avons maintes fois posé cette question. Parmi nos interlocuteurs, les uns n'ont fait aucune difficulté de nous dire qu'ils avaient un totem et nous l'indiquer, les autres nous ont affirmé ne pas en avoir. Ces deux réponses peuvent être et nous semblent vraies. Peut-être le totem individuel est-il le même que le totem clanique ; peut-être seuls en ont les Négrilles fortement métissés ou influencés par les Bantu.

Le totem individuel nous paraît être libre chez les Négrilles, livré à l'inspiration de chacun. Chez les Bantu, le père de famille impose à l'enfant son totem, suivant certaines règles particulières lorsqu'il atteint l'âge de puberté, plus exactement chez les Fang, lorsqu'il peut réciter son *mébara*, c'est-à-dire la loi des aïeux, la généalogie de sa famille. Plus tard, à son entrée dans la vie guerrière, après les épreuves rituelles, il pourra, à son gré, garder son totem ou en changer. De même, il aura un totem particulier en entrant dans une société secrète. Rien de pareil chez nos Négrilles.

L'enfant ne reçoit aucun totem particulier tant qu'il est enfant. Il observe simplement les observances claniques totémiques. Devenu jeune homme, après avoir subi les épreuves d'initiation, admis à parler parmi les hommes, à donner son avis, il a pu alors choisir son totem. S'il est fils aîné du chef, il garde de droit et de fait le totem clanique qui est le totem du chef de famille. S'il est un des autres fils, appelé plus tard à se séparer du clan, à fonder lui-même un nouveau clan en se séparant du clan originel avec sa famille lors de la mort du chef, ce qui peut se faire et se fait parfois, il choisit lui-même son totem, suivant les us et coutumes de la tribu.

Une fois le totem choisi, l'imposition a lieu. Elle consiste en un sacrifice de l'animal totem, les chants et les danses totémiques, puis la garde d'un fragment, d'un reste, d'une « relique » du sacrifice.

Le sacrifice, les chants et les danses sont exactement semblables à ceux que nous avons décrits plus haut : recherche du totem, immolation de la victime, manducation, communion à la victime. Il est donc inutile d'y revenir, et il suffit de les mentionner.

Les restes du sacrifice, un petit os, une dent, souvent une griffe, un peu de cendres, sont renfermés et cousus dans un informe bout de chiffon, plus fréquemment encore insérés dans une petite corne d'antilope, obturée ensuite avec de la cire végétale. Le réceptable importe peu ; seul le contenu est essentiel. Désormais, le chasseur le portera toujours sur lui, parfois suspendu au cou, dans un pli de son vêtement, attaché à son couteau. Peu importe.

Le perdre ou l'égarer serait un très fâcheux présage. Cela nécessiterait toujours sacrifice expiatoire d'abord, puis nouveau sacrifice totémique.

Les observances totémiques particulières sont exactement les mêmes que celles du totem clanique.

7. Totémisme des Femmes

Le Négrille mâle a donc ou peut avoir son totem ou animal protecteur. En est-il de même pour les femmes ? La question doit être résolue négativement de façon formelle. Jamais nous n'avons rencontré de femme ayant un totem personnel. De plus, toutes les fois que nous avons formulé cette question, elle était accueillie de façon plutôt ironique : Une femme ! est-ce que « cela » peut avoir un totem ? Les choses religieuses les concernent-elles ?

Toutefois, on pourrait remarquer à cet égard que si elle n'a pas de totem, la femme pygmée observe néanmoins un certain nombre de prescriptions totémiques. Ainsi d'une façon publique, tout au moins, elle ne mangera pas la chair de l'animal totem de son mari, mais pourra en revanche manger celles de l'animal totem de ses fils. Cela ne la concerne pas. Ne la concernent pas non plus les ordonnances ou défenses totémiques du clan où elle s'est mariée, mais elle garde celles du clan où elle est née.

Lorsque nous étudierons les rites de la naissance, du mariage et de la mort chez les Pygmées, nous aurons l'occasion d'énumérer un certain nombre de défenses féminines se rapportant au totem. Elles prendront alors tout naturellement leur place à ce moment.

Il importe encore de ne pas confondre avec le totem certaines coutumes ou usages qui, au premier abord, semblent s'identifier avec lui. Nous avons vu, à ce sujet, l'erreur dans laquelle nous paraît être tombé Mgr Le Roy en parlant du *ngo*, comme animal totem, tandis qu'il est, au contraire, et seulement, animal sacré. Lorsque la femme fang, nouvellement mariée, quitte son village paternel pour aller habiter celui de son époux, elle emporte avec elle précieusement, et c'est même une des plus jolies cérémonies du mariage, une fleur, ordinairement une immortelle ou une amaranthe, cueillie près de sa case. La petite plante, soigneusement arrosée la veille, est enlevée avec sa motte, entourée d'une feuille de banane, transportée au nouveau village de la jeune épousée, plantée autant que possible dans une situation identique. Elle sera ensuite entretenue avec amour, on n'en prendra pas les fleurs, on ne mangera pas les graines, on aura soin qu'elle ne soit point froissée. C'est mauvais signe si elle est écrasée, plus mauvais encore si elle vient à mourir, sans avoir de rejetons, de graines qui la fassent revivre indéfiniment.

Une observation superficielle pourrait voir dans ce respect de la plante une observance totémique. Il n'en est rien, nous semble-t-il. Simple souvenir.

De même, en quittant le village natal, la jeune Négrille se mariant hors du clan emporte aussi avec elle la plante *awi*, une labiatée odorante, comme souvenir. Elle la plantera près de sa case, parfois au pied d'un arbre, la soignera avec amour, se parera de ses fleurs blanches en étoile, petites et parfumées. C'est un simple mémorial.

8. Sociétés secrètes et leurs Totems

A cause de leurs totems et également du rang qu'elles prennent au point de vue religieux, ce serait peut-être ici le lieu de parler des Sociétés secrètes, où religion, totémisme et magie noire jouent, chez les Bantu, un rôle si grand et si complexe. Il n'est pas, à notre connaissance tout au moins, de peuple bantu, où elles n'existent et ne jouent un rôle prépondérant. Très actives, englobant nécessairement les éléments les plus intelligents et les plus combatifs de la tribu, les plus audacieux et surtout les plus ambitieux, favorisées par la loi très stricte du secret et la mort qui frappe impitoyablement ceux qui seraient tentés de les abandonner, leur pouvoir est aussi occulte et mystérieux que puissant.

Chez les Négrilles, il y a lieu à distinction, suivant qu'il s'agit des clans proprement dits ou des sorciers de magie noire.

Dans les clans de Négrilles purs, ou tout au moins soustraits par leur habitat retiré à l'influence bantu des tribus voisines, nous n'avons jamais constaté l'existence de sociétés secrètes, tout au moins « actuellement ».

Nous disons « actuellement », on ne trouve pas trace de sociétés secrètes chez les Négrilles. Autrefois, à une époque où ils étaient plus puissants, vraiment les maîtres du Sol, il nous paraît bien probable qu'ils en ont eu. La société principale devait être chez les Négrilles de la forêt la société secrète du Léopard, chez ceux vivant près des lacs ou des grands fleuves, la société du Crocodile. Notre opinion se fonde, comme nous l'avons fait pour bien d'autres cas, sur leurs chants ou légendes. Ainsi, par exemple, commence un de leurs récits :

« En ce temps-là, et ces jours sont loin, vivait Ta-diouri, l'homme fils du crocodile, et qui était leur chef, à eux, ceux de la forêt, à eux, ceux de la rivière. »

Quand plus tard, le récit fini, j'interroge le conteur :

— Quels étaient ces hommes, fils du crocodile, quel était ce Ta-diouri ?

— Ah ! c'était comme cela autrefois, du temps des hommes de la nuit, ceux qui tuent les hommes.

— Mais maintenant ?

— Ah ! non ! plus maintenant : c'étaient manières de Pahouins, manières de sauvages !

Et n'est-il pas piquant de voir ce petit homme, que les Pahouins, ses voisins, méprisent comme sauvage, leur renvoyer dédaigneusement l'épithète : Manières de Pahouins, manières de sauvages ?

Jusqu'à plus ample informé donc, et avec les restrictions que nous avons indiquées ci-dessus, nous ne croyons guère que les sociétés secrètes existent chez les Négrilles. D'ailleurs, la constitution même de leurs clans, réduits à quelques familles, éloignés les uns des autres et n'ayant que de rares communications, semblent bien s'y opposer,

tout au moins actuellement [1] et ce qui confirme bien notre opinion, c'est que tous les Négrilles que nous avons pu interroger, étaient de simples adeptes, jamais des chefs. Même pour leur reconnaître ce titre en magie noire, les Bantu, leurs voisins, les tiennent en trop mince estime.

Et cependant, sur combien de points, et en particulier au point de vue religieux, les Bantu ne leur sont-ils pas inférieurs !

Quant aux rares « sorciers » que nous avons pu rencontrer dans les clans négrilles, les « confrères », car ils me traitaient comme tel, m'ont toujours affirmé faire partie d'une société secrète, celle du léopard, qui est également le totem de la société, mais, disaient-ils, n'étant pas nombreux et pour cause, s'ignorant même souvent les uns les autres, ils ne pouvaient se réunir que rarement, pour des fêtes spéciales. En parlant des sorciers négrilles, nous nous en occuperons plus loin.

[1] Dans notre étude sur les Fang, nous avons donné tout au long la légende du Crocodile Ombure, remontant certainement aux Origines. Nous en avons trouvé une presque semblable qui nous fut contée un jour par un Négrille. L'avait-il entendue chez les Fang, était-elle au contraire une légende de sa propre race, comme il nous l'affirmait, nous n'en sommes pas assez sûrs pour avoir une opinion certaine. Il pourrait bien se faire qu'il s'agît là d'une légende commune aux deux peuples et provenant d'un fond plus ancien encore. Ce serait une recherche curieuse et de nature peut-être à jeter un jour nouveau sur les origines. En tous cas, un point surtout y est le même : le Crocodile, chef exigeant chaque année un tribut de jeunes filles, tribut auquel on ne peut échapper que par une fuite précipitée.

CHAPITRE IX

L'homme du Culte dans son rôle de prêtre

1. Le nom et le rôle de l'homme du culte. — 2. L'homme du culte individuel. — 3. Position de l'homme du culte social. — 4. L'exercice du culte.

1. Le Nom et le rôle de l'Homme du Culte

Pour comprendre, même de façon imparfaite ou tout au moins succincte, le rôle très complexe de l'homme du culte, quelques considérations générales nous paraissent absolument nécessaires. Tout d'abord sur le nom.

1. Dans les tribus africaines, ou mieux bantu, l'homme du culte porte presque partout un nom qui se rapproche de *ngang*, *nganga*, *mganga*, etc., d'une racine générale qui signifie « remède », *mbiang*, *biang*, etc.

L'homme du culte serait donc : l'homme du remède, celui qui connaît, qui donne, qui apporte les remèdes. Ce mot *remède* est tout d'abord pris dans un sens général, c'est-à-dire que pour se concilier les faveurs du Créateur, des esprits, des mânes, pour éloigner de lui, de sa famille, de son village, les influences mauvaises, l'homme ici-bas a besoin de moyens appropriés, de prières, de sacrifices, en un mot de « remèdes », car les influences néfastes dominent, et il faut les éloigner. Et comme ces influences néfastes se traduisent presque toujours par des maladies qu'il faut écarter ou guérir, le mot « remède » et « homme du remède » prend un sens plus restreint.

Le mot *nzorx* dont les Négrilles se servent pour désigner l'homme du culte, a exactement le même sens et la même racine : *nzorx* désignant également un arbre (le *mbieng* des Fang), dont les fleurs sont émétiques et les racines purgatives, très employé dans la pharmacopée négrille.

Le mot *nganga* ou *nzorx* n'est pas le seul mot qui désigne l'homme du culte : souvent on lui adjoint, on lui ajoute un autre mot, ou on le

remplace par un équivalent, désignant une de ses fonctions multiples ou encore un titre honorifique, équivalent à celui de chef, dit Mgr Le Roy ; ainsi en Afrique orientale surtout, *mfumu*, *mufumu* [1], l'homme à la lance, c'est-à-dire celui qui a le commandement. Cette explication ne nous paraît pas très juste pour la Côte occidentale ! Si au commencement et à la fin de l'acte religieux, l'homme du culte porte bien en effet et brandit une lance, ce n'est pas là acte de commandement personnel, mais pour honorer l'Esprit, et marquer sa domination, son pouvoir sur les hommes. C'est un peu, révérence gardée, comme si l'on disait d'un évêque, « l'homme à la crosse », d'un prêtre, « l'homme à l'étole ou au goupillon ».

Le rôle du *nganga* est donc aussi divers que complexe. Il concerne aussi bien le culte du Créateur que celui des esprits, des mânes bienfaisants ou malfaisants, des phénomènes naturels, tout ce qui constitue la vie sociale, familiale et individuelle de la tribu. A ce titre, l'obtention ou la fin de la pluie, des orages, des inondations seront de son ressort, tout aussi bien que la guerre, la paix, l'établissement d'un nouveau village, les calamités sociales, les maladies générales ou individuelles.

Le rôle de l'homme du culte est immense. Un mot le définit : il s'étend à tous et à tout.

Les voyageurs, et même certains missionnaires pour des raisons particulières, ont généralement confondu, mélangé, tous ces rôles. Pour eux, l'homme du culte devient tout simplement « le féticheur », et plus souvent, plus improprement encore, le « sorcier » [2].

Rien de plus faux ou plutôt de moins juste : sans doute, l'homme du culte donne ou distribue des fétiches, et encore des amulettes, et des grisgris, nous verrons ces mots. Mais c'est loin d'être son rôle principal, pas plus que la distribution de médailles, d'images ou de livres, bénits ou non, par le prêtre catholique, n'est sa grande occupation.

De même, l'homme du culte peut être sorcier. Nous entendons par là « l'homme de la magie noire », mais ce n'est pas son rôle principal ou mieux déclaré, rituel, sa fonction si l'on préfère, c'est une déviation. Nous le verrons plus loin.

Traduire donc *nganga* ou *mganga*, ou encore *nzork* si nous employons le mot négrille, c'est-à-dire : « homme du remède », par féticheur ou sorcier, c'est faire confusion de choses distinctes.

Comment donc le traduire ? Le mot le plus juste serait bien celui de « prêtre » exactement comme nous disons dans le langage courant : « les prêtres des faux-dieux, les prêtres des idoles ». Aujourd'hui, cependant, ce mot nous répugne, car il a pris une signification très particulière. Nous avouons notre embarras! « L'homme du culte! » ne dit pas

[1] Ailleurs, *fumu*, ou *nfumu*, surtout à la Côte orientale. Même signification. Cf. *Dictionnaire Kirundi*, du P. Van den Burgt, art, prêtre.

[2] Pour n'en citer qu'un exemple : *Ey oyo*, féticheur, *Ey oyo*, sorcier, *Dictionnaire banda*, par le R. P. Cotel, 1907. *Oyo* = fétiche, remède.

tout, n'exprime même que l'occupation ou le rôle principal. Pourquoi dès lors ne pas lui réserver tout simplement le nom africain le plus répandu, le *nganga*, le *nzorx* quand nous parlons des Négrilles. N'avons-nous pas fait passer déjà dans notre langue, n'employons- nous pas couramment des mots africains (ou autres), passés définitivement dans la langue courante, comme calife, émir, scheick, cadi, ouléma, vizir, effendi, pour ne parler que de ceux-là [1] ?

Si maintenant nous voulons étudier le rôle du *nzorx*, une première question se pose : D'où vient le sacerdoce, et par là-même, d'où vient le prêtre qui l'exerce ?

Si l'on se demande d'où vient le sacerdoce et par là même d'où vient le prêtre qui l'exerce, le mot lui-même nous l'indique : le prêtre, c'est le πρεσβύτερος c'est-à-dire l'ancien. De fait, à l'origine, les fonctions cultuelles, et on le voit encore aujourd'hui dans toute l'Afrique, furent d'abord remplies par le chef de famille, car toute l'organisation cultuelle repose sur la famille. Le fait est tellement établi et hors de doute que nous n'avons pas besoin d'en donner les preuves.

N'est-ce pas d'ailleurs le chef de famille qui, mieux que tout autre, est constitué pour établir les relations nécessaires avec ce monde de l'au-delà qu'il sait exister, qu'il perçoit, on peut le dire, de tant de façons différentes, et toutes tangibles pour lui ? Constitué pour donner aux mânes les satisfactions qu'ils demandent lorsqu'ils passent dans une autre vie, à la mort d'un membre de la famille, lorsque ces mêmes mânes, satisfaits, ou inquiets au contraire, viennent se manifester pendant le sommeil.

Ainsi en est-il chez nos Négrilles, où le *Nzorx*, ministre du culte que nous appellerions volontiers « légal », est aussi respecté et estimé que le *ntüé*, ministre du culte mauvais, est haï et méprisé. Tous les mots servant à désigner le sorcier seraient, d'après Mgr Le Roy dérivés d'un verbe dont le sens général est ensorceler, jeter un sort. Cette signification est probable. Toutefois nous croyons plutôt qu'elle dérive du mot *Tü* ou *Etüi* signifiant « se polluer ensemble » (*qui coitum habent*), un des actes et une des conditions de l'initiation des sorciers.

Le rôle du *Nzorx* est multiple. Pour en avoir une idée nette, étudions-le dans ses divers aspects. On peut lui en attribuer trois :

1° L'homme du culte proprement dit, ou prêtre et consécrateur ;

2° Le médecin, le guérisseur ;

3° Le devin.

A l'étude de l'homme du culte, il est nécessaire d'adjoindre celle de son adversaire, de l'homme de la magie noire, du sorcier Ntüé.

Le culte, chez les Négrilles, tout en demeurant très simple et très élevé, est cependant très développé.

Il nécessite donc un homme du culte. Cet homme du culte existe, c'est le *Nzorx*, celui qui voit, qui sait, qui guérit.

[1] Le P. Tastevin signale dans une très curieuse étude les mots de la langue guaranie (Amérique du Sud) passés en français.

2. L'homme du culte individuel

L'homme du culte individuel ne peut, de par le fait de la définition elle-même, qu'être chaque individu lui-même, aspirant pour son propre compte. Ce culte individuel est, en effet, et forcément, affaire individuelle, qui ne regarde que chacun. Mais ici, entre le Blanc et le Noir, dans l'occurrence le Négrille, une différence essentielle. Pratiquement, le Blanc, l'Européen, si l'on préfère, se libère facilement des obligations cultuelles personnelles, et à plus forte raison générales. Les ordres les plus précis, la prière par exemple, les ordonnances rituelles, le laisseront trop souvent très froid. Pas plus dans sa conduite privée que dans sa conduite extérieure, il n'en a cure !

Dans les actes de sa vie privée, individuelle, le Négrille observe les commandements et les défenses rituels : nous en avons vu maintes preuves précédemment. Les omettre, ou aller contre, ne lui viendrait même pas à l'idée. Ce sont pour lui choses naturelles, qui font partie de sa vie, comme pour un catholique pratiquant, aller à la messe le dimanche.

Chez les Négrilles, le culte est affaire des hommes, en ce qui concerne le culte rendu à Dieu et aux esprits. Affaire des hommes tout au moins en tant que dirigeants, car, nous l'avons vu, les femmes y prennent également part, part même prépondérante en certaines circonstances, telles la fête et les danses en l'honneur de la lune.

Dans la petite famille négrille, la femme occupe une position bien supérieure à celle de la femme bantu. Le culte est offert par des hommes parce qu'ils sont chefs de la famille et la représentent. Mais dans le culte familial, et surtout individuel, la femme a aussi sa place. Ainsi, avant de s'en aller à la pêche ou à la récolte des fruits, elle aura soin de mettre un peu d'huile sur le seuil de la case. De même que pour l'homme, le premier poisson recueilli sera rejeté à l'eau, le premier fruit comestible lancé dans la forêt.

Acte religieux ?

Certes oui, car c'est en l'honneur des esprits, et d'autant que certains « trichent », comme je le faisais remarquer un jour à une bonne maman. Assis sur les bords du ruisseau, j'avais vu venir la bonne femme. Armée de son filet, elle entre résolument dans l'eau, brouille le courant et commence à pêcher. Le premier poisson pris était beau ! Evidemment, la tentation était forte, et peut-être la petite famille avait-elle faim, là-bas dans la case. Je lui adresse néanmoins la parole : « Eh ! bien, tu ne rejettes pas le poisson ! C'est pourtant le premier. » Elle me regarde un peu interdite, puis se ravisant : « Oh ! non, ce n'est pas le premier ! Le premier, tiens, il est là-bas, sous cette racine, je l'ai manqué, mais je l'avais « presque » attrapé! » De fait, elle dut avoir un remords, car le second poisson pris, mais il était tout petit, celui-là, fut rejeté à l'eau, suivant la loi. Il y a bien quelques Normands en Afrique !

3. Position sociale de l'homme du Culte

Ajoutons encore un mot sur la position sociale du *nzorx* négrille. Elle est très belle, très honorée. S'il ne prend pas rang avant ou après le chef du clan, il a une position tout à fait à part. Appeler un conteur négrille par exemple du nom de *nzorx*, c'est lui faire honneur et grand honneur, de même, que dans nos sociétés traiter quelqu'un de Maître, de Docteur, voir même, si le clan est considérable, d'Excellence ou Eminence. Si celui auquel vous vous adressez, n'a point ce titre, nous parlons des Négrilles, il ne manquera pas cependant, dans son for intérieur, d'en être flatté et de vous en savoir gré.

Un jour, un soir plutôt, nous avions écouté, avec grand intérêt, un petit conteur négrille nous dire les légendes de la race. En le remerciant ensuite, nous ne manquâmes pas de lui dire qu'étant nous-mêmes homme du culte, et de haut rang, nous le considérions au moins comme un égal, comme un confrère. Il se retira, très flatté, mais sans rien dire. Le lendemain, il déposait mystérieusement dans notre case un gros morceau d'éléphant boucané. L'odeur était plus qu'accentuée, le fumet de haut goût, les vers n'y manquaient pas, mais l'intention y était ! Et combien délicate. Nous lui en fûmes fort reconnaissant ! Avec du riz fortement pimenté, et une sauce de poisson non moins violente et concentrée, nos enfants et nous-mêmes... s'en léchèrent les doigts !

Si, au lieu de l'appeler *nzorx*, nous l'eussions appelé *ntüé*, c'est-à-dire sorcier, même entre confrères, la situation eût changé, du tout au tout, et nous aurions couru grand risque d'être empoisonné. Nous en parlerons un peu plus loin.

Toute l'organisation sociale de nos Négrilles est fondée sur la famille. Loin d'être cellule isolée, l'individu en fait partie intégrante. Tout en étant individuel dans les proportions que nous venons d'indiquer, le culte sera donc surtout familial, et l'homme qui en sera chargé, sera tout naturellement le chef de famille.

Au chef de famille par conséquent d'opérer dans tout ce qui concerne la famille, et cela sous deux formes distinctes, lui procurer d'abord le plus de bien possible, vie, santé, habitat sain, pêches et chasses heureuses, puis détourner d'elle le mal, le mal dans toute son ampleur, esprits méchants, mânes malveillants, maléfices, sorts, maladies et accidents.

Dans tous ces cas qui ressortent de la famille, son chef agira donc comme ministre du culte.

Mais il arrive fréquemment que le campement négrille forme une petite agglomération, constitue un clan. Nombre d'événements, heureux ou malheureux, n'intéressent plus alors chaque famille isolée, mais bien le clan tout entier. Telle, par exemple une grande chasse à entreprendre, un homme du clan, disparu ou tué, à venger. Dans ce cas, le rôle de ministre du culte est dévolu au chef de la famille souche. Dans le village pygmée, en effet, on ne tolère aucun étranger, tous y sont parents, et même fort rapprochés, la pénurie de vivres, surtout la

crainte des ennemis, la nécessité de se cacher, forcent les Négrilles à vivre en petites agglomérations.

Dans les clans un peu plus importants, dans ceux qui appartiennent par exemple à un chef puissant qui ne leur permet pas de s'éloigner de lui (ainsi les vit Schweinfurth, chez Munza, roi des Mombuttu), ce rôle est dévolu à l'oncle ou au frère puîné du chef de famille, à défaut du fils aîné, le frère du père lui succédant dans le commandement du clan. Dans certaines circonstances spéciales cependant, surtout comme sacrificateur, le chef du clan peut déléguer temporairement un de ses hommes. Le cas est rare.

4. L'Exercice du Culte

a) *Observations préliminaires.* — L'homme du culte, le *nzorx* négrille est donc chargé du culte, c'est-à-dire en somme, sauf quelques restrictions que nous avons indiquées plus haut, particulièrement en ce qui concerne le culte rendu au Créateur, 1° d'attirer sur la famille et le clan le plus de bien possible ; 2° de détourner le mal.

Attirer sur la famille ou sur le clan le plus de bien possible constitue évidemment la partie la plus belle du rôle du *nzorx*.

La plus belle, mais non certes la plus fréquente ou la plus importante.

Plus que le bien, en effet, dont à la rigueur on peut se passer, et qui pourrait bien venir tout seul, le Créateur et les Esprits bons étant bienveillants par essence, le mal est la chose primordiale, celle qui joue le plus grand rôle, et le plus complexe dans la vie du Noir.

Ce rôle, de par son importance, dépasse la compétence du petit chef de famille, au moins dans la plupart des cas. D'où nécessité de l'homme du culte clanique.

D'autant encore que le mal, sous toutes ses formes, ayant ses hommes spéciaux pour l'exercer, les sorciers de magie noire, il faut bien leur opposer aussi d'autres hommes spéciaux ou spécialisés, des contre-sorciers.

« Le mal, dit Mgr Le Roy, (*Pygmées, op. cit.*) peut avoir bien des causes, mais il y a sûrement des influences secrètes qui en sont les instruments, et qui peuvent être, en quelque sorte, gouvernées par certaines personnes et certaines pratiques pour la perte d'un individu, d'une famille ou d'une tribu entière. Que les agents directs de ces influences soient des esprits mauvais, qui n'ont rien d'humain, c'est ce qu'on pense en plusieurs tribus ; que ce soient simplement des « ombres » devenues méchantes, c'est ce que d'autres supposent ; que ce soient enfin de mauvais sorciers, des artisans de magie noire, en possession d'un fétiche qui leur permet de se rendre invisibles ou de se dissimuler sous la figure d'animaux, c'est également ce que l'on dit ailleurs. Mais sans se demander trop longtemps, — ce qui est du reste inutile, — quelle est au juste la nature de ces agents de malheur, on constate simplement qu'ils existent, qu'ils provoquent telle maladie spéciale par leur présence ou leur influence, tel accident, telle épidémie,

et qu'il importe de s'en préserver, ou de s'en débarrasser. On le fait en leur donnant ce qu'ils réclament ou en neutralisant leur action par une pratique secrète, où le sacrifice figure presque toujours ; et c'est pourquoi, là aussi, pour cette pratique et ce sacrifice, il faut l'assistance d'un spécialiste, d'un contre-sorcier.

Une autre façon de nuire est d'envoyer une maladie ; l'homme du culte, le contre-sorcier sera, dans ce cas encore, consulté avec profit ; il verra, dans un miroir magique, la figure du coupable et le désignera ; il y connaîtra aussi l'auteur d'un vol, saura retrouver les objets perdus ! Ainsi, dans ce bas monde, le remède est partout à côté du mal : c'est une consolation ! »

Retourner ou prévenir le mal est donc une des grandes attributions du *nzorx*, de l'homme du culte, on pourrait très bien dire dans ce cas, du contre-sorcier.

Y arrive-t-il vraiment de façon efficace ?

Pour nous, la chose est certaine. De même que le sorcier de magie noire peut, par des moyens appropriés et à lui connus, envoyer, par exemple une maladie, pratiquer l'envoûtement et par là causer la mort d'une personne, soit qu'il soit payé pour cela, soit qu'il lui en veuille, de même le contre-sorcier peut empêcher les pratiques nocives de son adversaire de réussir.

b) *Accessoires de l'homme du culte.* — Dans l'exercice de ses fonctions rituelles et médicales, le *nzorx* porte toujours un costume spécial.

Avant d'opérer, ou pendant qu'il opère, au costume spécial s'adjoignent la danse, l'offrande, le sacrifice.

Dans les fonctions rituelles et les fonctions médicales, le chant et les formules magiques occupent une place importante.

Enfin, s'il agit, ou s'il opère comme devin, le miroir magique et les astragales seront accessoires nécessaires. Mais, comme devin, le costume spécial n'est pas de rigueur, non plus que la danse, au moins assez fréquemment. Offrande et sacrifice, offrande surtout, sont au contraire nécessaires.

Au sacrifice enfin, et découlant de lui, s'ajoute le préservatif qui en est à la fois le souvenir tangible et le moyen efficace, soit pour *attirer* le bien, soit pour *détourner* le mal.

Nous résumant brièvement, nous avons donc à examiner : le costume — la danse — l'offrande — le sacrifice — les préservatifs — les chants et formules magiques — le miroir magique — les astragales. De ces divers sujets, les uns seront traités à part, les autres en parlant du *nzorx* en ses divers rôles.

De même que nos ministres dans l'exercice de leurs fonctions rituelles, le *nzorx*, en exerçant, et souvent même en dehors du culte, porte un costume spécial.

Tout d'abord, la *coiffure* est particulière. C'est une sorte de bonnet pointu, rappelant celui de nos docteurs et alchimistes du Moyen Age, indice et marque de ses hautes fonctions. Une peau d'animal,

tantôt de chat sauvage ou de *mvurx* [1], rarement de panthère, forme la partie principale de la coiffure : la queue de l'animal retombe en arrière, et les griffes pendent sur les côtés. Souvent, le front est ceint d'une ficelle de fibres d'ananas, portant au milieu une grosse perle bleue.

A la *ceinture*, sont suspendues des queues de chat-sauvage, parfois de léopard ou de panthère qui s'agitent au moindre mouvement, et décrivent un cercle mouvant et horizontal quand le *nzorx* danse. A la ceinture également, des cornes d'antilopes, fermées par un bouchon de cire et où sont renfermés des objets très divers : partie de son totem, griffes ou ongles, restes du sacrifice d'initiation, petits os brûlés, en forment la partie principale. S'y adjoignent souvent des cendres, du rouge pour se teindre.

Dans un sac pendu à l'épaule, on trouve aussi beaucoup d'ingrédients, entre autres des poisons redoutables. Mais le sac ne fait pas partie du costume rituel : il le dépose, en effet, lorsqu'il est en fonction.

Dans les danses rituelles, le *nzorx* s'attache aux chevilles des coques sèches de fruits, ayant à l'intérieur leurs graines ou de petits cailloux, souvent aussi maintenant des grelots de fer et de petites sonnettes qui accompagnent et scandent tous ses mouvements.

Avant les exercices rituels et en les finissant, le *nzorx* porte et brandit une lance ou mieux une sagaie. Nous en avons dit plus haut la signification. De cette lance, le féticheur bantu a le droit de percer les non-initiés qu'il rencontre sur son chemin ; leur mort doit être rachetée à son profit et à très haut prix. Nous n'avons jamais rencontré cette coutume chez les Négrilles. A notre avis, la lance ou la sagaie, de même que les flèches que décoche le féticheur négrille aux quatre coins du ciel, sont employées pour éloigner les esprits et mânes malfaisants.

Quand il opère comme *médecin*, et là seulement, le *nzorx*, brandit de la main gauche une queue d'éléphant, l'agite tout autour du malade, et chante en même temps l'évocation magique qui en détermine nettement le sens :

Retire-toi, esprit malfaisant !
Rentre dans la forêt, dans la nuit,
De par toi, ô père éléphant !
Retire-toi, quitte cette case,
Abandonne cet homme, ô esprit méchant !

Souvent, enfin, accessoires destinés à effrayer les esprits, le féticheur se barbouille de couleur blanche, couleur des esprits, et porte sur la tête des queues de porc-épic et une couronne de plumes rouges de perroquet.

Costumes et accessoires paraissent évidemment grotesques et hideux à nos yeux européens. Chaque détail cependant a sa signification, son

[1] Animal nocture de la taille d'un chien, chien-hyène.

importance particulière que connaissent les Négrilles. Enfants de la forêt, ils ont dû employer ce que la forêt leur fournissait, fruits, dépouilles, plumes et peaux. Omettre tel ou tel accessoire serait compromettre gravement le succès du sacrifice ou de l'opération. Le Négrille ne trouve pas et, avec raison, son *nzorx* plus ridicule que le Thibétain son Lama, le fidèle, son ministre. Affaire de temps, de peuples, de gens et de rites. Le décor y contribue beaucoup encore, et en voyant opérer sauvagement tel ou tel sorcier, arracher par exemple le cœur pantelant de la victime écartelée, dans la nuit profonde, à la lueur fumeuse des torches, le *nzorx* ou mieux le *ntüé* n'apparaît plus « grotesque » et ridicule, mais ce qu'il est bien, « terrible ».

c) *La Danse de l'homme du culte.* — En donnant au féticheur, à l'homme du culte, les moyens opératoires que nous avons cités, pour attirer le bien et détourner le mal, nous aurions dû peut-être en indiquer un autre, et mettre en première ligne le « dessin ». Comme l'a fait remarquer M. Salomon Reinach dans une hypothèse extrêmement ingénieuse (Communications à l'Académie des Inscriptions, mai 1903), en parlant des dessins que l'on retrouve si fréquemment dans les cavernes préhistoriques, le dessinateur primitif n'est nullement préoccupé de plaire, il appartient à un clan ou une tribu qui vivent de chasse, et il dessine des animaux comestibles parce qu'il croit, et parce qu'on croit autour de lui, qu'en dessinant tel animal, on le met déjà, dans une certaine mesure, sous la dépendance du chasseur. Nous en parlerons plus tard en exposant la vie artistique.

Les danses rituelles des Pygmées sont toutes *mimétiques.* Le danseur (ce n'est pas toujours le chef, ce peut être un délégué, nous l'avons indiqué plus haut), s'attache à reproduire les allures, les mœurs d'un animal : par exemple, dans les danses totémiques, de l'animal totem. Dans les autres danses, il mimera les allures, ou qu'il croit telles, d'un esprit malfaisant, d'un mâne, d'un sorcier cauteleux et sournois. Ces danses sont une sorte de *dessin* en action, une gravure ou une sculpture, avec la vie et le mouvement en plus. Elles ont pour but de conférer au danseur, un pouvoir magique sur les animaux dont elles imitent le mouvement.

Mais cette danse imitative est pratiquée de plusieurs façons.

A) Il y aura tout d'abord l'imitation par les *gestes*, de façon plus ou moins parfaite, suivant le talent des danseurs. Quelques-uns sont admirables, étonnants de ressemblance, d'autres vraiment balourds et empruntés.

B) L'imitation musicale sera beaucoup plus importante, plus difficile : la voix et le regard y auront la part principale, sinon presque totale.

Nous aurons encore occasion de parler de la danse à propos du *nzorx* médecin, de la guérison des maladies, également au point de vue intellectuel, ou artistique, où nous développerons davantage ce sujet. Ce que nous venons d'en dire, suffit pour le moment. Mais, déjà, comme on le voit, la danse joue un rôle très important dans la vie religieuse

de nos Négrilles, et elles est intimement liée à tous les actes qui en découlent.

Ce que l'on peut en tout cas affirmer à propos des danses rituelles, c'est qu'elles sont exécutées avec une telle perfection que même les spectateurs européens les plus ignorants les comprennent et y prennent plaisir.

d) *L'Offrande de l'homme du culte.* — Comme le nom l'indique, cet acte rituel consiste à offrir l'objet requis par la « fonction », la cérémonie, dont il fait partie intégrante.

Cet objet est très varié, vivant ou inanimé. Suivant les cas, il est offert en partie ou en totalité. Il est réel ou peut être simplement figuratif.

Notons encore que plus sa recherche est difficile, sa capture dangereuse, plus son action est grande au point de vue du résultat à obtenir.

De même que pour racheter jadis un grand crime, il fallait accomplir des actes fort difficiles, risquer même sa vie presque à coup sûr, comme aller en pèlerinage à Rome, en Terre Sainte batailler contre les Infidèles, de même certains sacrifices d'expiation comportent parfois des offrandes des plus malaisées à se procurer. Le sacrifice en aura d'autant plus de chance de réussir.

Les Négrilles ne sont pas anthropophages [1], nous l'avons vu, ils ont même horreur de manger la chair humaine. Néanmoins dans certains cas, par vengeance surtout, l'offrande peut être une victime humaine.

Dans ces occasions, les Fang, les Bakota, les Bakélé, leurs voisins bantu, et bien d'autres, n'hésiteraient jamais. Après avoir été sacrifiée et rôtie, la victime humaine est toujours partagée entre les assistants. C'est la communion après le sacrifice. Chez les Négrilles, au contraire, le sacrifice humain n'existe pas ou du moins nous ne l'avons jamais rencontré. Il y a *substitution*. Ce cas se présente, lorsqu'un Négrille a été tué par un homme appartenant à une tribu de race étrangère, œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang. Celui qui a tué, et plus d'un avec lui, sera donc impitoyablement sacrifié. A défaut du meurtrier, un de ses proches, de son village, de sa tribu, sera « offert » d'abord, puis sacrifié. La loi est inexorable.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

« L'homme pris dans ces circonstances, dit Mgr Le Roy pour ce qui regarde les tribus bantu *(R. des Pr.*, p. 217) d'après des renseignements que nous lui avions d'ailleurs en grande partie fournis, est ramené au village du défunt : on l'installe assis par terre, pieds et poings liés, sur la place publique, on organise autour de lui des danses et des chants, on lui rase la tête, et sur cette étrange tonsure, on place des charbons ardents; on lui remplit de piment le nez, la bouche, les

[1] Chailley-Long est le seul à prétendre le contraire (*L'Afrique centrale*, p. 276).

oreilles ; souvent on le barbouille de miel pour attirer les mouches piquantes. Puis, quand la nuit couvre tout de son ombre, que le tamtam fait rage et que les chants sinistres sont renvoyés par l'écho de la forêt voisine, tout à coup, à un signal donné, la tête du malheureux tombe sous le coup de sabre de l'exécuteur et roule par terre, le corps se débat dans des convulsions hideuses, le sang inonde la place, les assistants se précipitent sur le cadavre, coupent la chair en fines lanières, la font cuire et la mangent. Pour les gourmets, les doigts des mains qu'on suce avec délices, sont très estimés, mais le cœur est particulièrement recherché comme le symbole du courage, qu'on s'assimile en le dévorant. » Les Bondjo du Centre équatorial, surnommés avec justesse les hyènes de l'humanité, sont plus féroces encore [1].

Avec de tels voisins, de tels exemples sous les yeux, il semblerait que nos Négrilles dussent agir de même. Il n'en est rien. Sans doute, ils vengeront la mort d'un des leurs par la mort de celui qui a tué ou d'un homme de sa tribu, mais cette mort sera discrète ; dans la forêt, une flèche, aussi mortelle que silencieuse, et tout sera dit.

Cependant, coutume curieuse, il y aura cependant offrande, sacrifice, mais avec une victime substituée, un arbre parfois, qui, grossièrement taillé en forme de statue humaine, beaucoup plus souvent un animal, de préférence un cabri, seront « offerts », en expiation. L'arbre ou l'animal offerts prennent le nom de *nna*, qui signifie, croyons-nous, en place de, remplaçant. On dit aussi *mtué*, littéralement : l'autre.

Le cabri doit être pris dans le village de celui qui a tué. Ramené au campement, suspendu à un arbre la tête en bas, il est écorché vif, non par cruauté, mais pour ressembler davantage au meurtrier. Il est alors en effet tout barbouillé de noir. Autour de lui a lieu la danse rituelle *ekorkore* (tourner en cercle), le tamtam résonne, accompagné par les chants magiques :

Que ton sang coule en expiation du meurtre !
Ton sang est son sang, ta chair sa chair ! [2]

Le *nzorx*, ou à son défaut, comme il arrive le plus souvent, le chef du clan, après avoir dansé et chanté, donne le premier coup de couteau en tranchant la veine jugulaire. Il arrache ensuite les yeux, et les jette derrière lui dans la forêt sans regarder : il enlève la cervelle, et la mange chaude et encore fumante. L'animal est alors dépecé, posé sur les charbons ardents, et mangé. Seuls, les assistants mâles y touchent, ainsi que la femme de celui qui a été tué, s'il en a une, et la mère. Les autres doivent s'en abstenir. La peau et les os sont jetés au fleuve et une danse rituelle, la danse du guerrier vainqueur, termine la cérémonie de l'offrande.

[1] Plusieurs de nos Missionnaires ont été attaqués ou ont succombé du fait des Bondjo. Cependant leur évangélisation est aujourd'hui commencée.

[2] Du moins autant que nous avons pu traduire ces mots archaïques, ayant aujourd'hui autre signification ou inusités.

e) *Le Sacrifice de l'homme du culte.* — Le sacrifice suit d'ordinaire l'offrande. Cependant ce processus usuel n'est pas toujours nécessaire.

Tout d'abord, pour ne pas s'exposer à des confusions singulières, il faut, comme le fait très bien remarquer Mgr Le Roy, distinguer trois sortes de sacrifices:

1° Le sacrifice *aux morts* : il a lieu le jour des funérailles ; les jours suivants, à certaines époques déterminées, on offre ce qui peut être utile aux morts : nourriture, boisson, vêtements ;

2° Le sacrifice *aux esprits*, aux *mânes ;* on offre un animal vivant ; il est immolé, la chair est partagée entre les assistants et le sang bu par eux ;

3° Le sacrifice *aux esprits supérieurs*, par exemple les sacrifices des prémices de la chasse, de la pêche.

Nous avons déjà parlé plus haut de quelques-uns de ces sacrifices.

Le sacrifice peut être *complet* ou *partiel.* Complet, il comporte l'offrande totale, avec effusion de sang, mort de la victime offerte, participation au sacrifice par manducation de cette victime.

Partiel, il n'y aura ni offrande de victime, ni effusion de sang.

Cependant, nous venons de le voir, il peut y avoir substitution. Ainsi un arbre peut être « sacrifié » dans le sens rituel du mot.

Mais il faut que l'objet substitué puisse être détruit, au moins virtuellement, sinon réellement. Nous avons été témoins du fait dans les circonstances suivantes. Un jeune Pygmée avait été blessé à mort par un coup de fusil que lui avait tiré presque à bout portant un chasseur fang. Il vint mourir près d'un gros arbre, un *Ebele*, arbre à fruits comestibles, tout près de son campement. Les hommes du clan, qui l'avaient retrouvé, apprirent de lui le nom du meurtrier. Ils se mirent aussitôt en chasse. A quelques jours de là, ils revenaient et m'annonçaient triomphalement que justice était faite. De fait, le meurtrier, son frère, et un de ses oncles disparurent mystérieusement et personne n'en entendit plus jamais parler.

Le corps du jeune homme était, pendant ce temps, resté couché au pied de l'arbre sans que personne s'en occupât. Une fois la vengeance accomplie, mais alors seulement, commencèrent les lamentations funèbres et les cérémonies funéraires dont nous parlerons plus loin. Le *nzorx*, convoqué spécialement, vint à ce moment « consacrer » l'arbre. Après avoir tourné autour en dansant, il prit une poule, lui arracha le cou, et avec le sang, traça sur le tronc de l'arbre, une grossière silhouette. Il prit ensuite la ceinture du mort, la suspendit à l'arbre et l'aspergea de sang en chantant l'appel aux Esprits. Alors commencèrent de longues lamentations. Puis chaque guerrier tira une flèche contre l'arbre, y enfonça son couteau, en cueillit quelques fruits, les mangea et fit ensuite le simulacre de poser ses excréments au pied

de l'arbre. Coutume évidemment symbolique et facile à comprendre [1]. Le *nzorx* fit alors jaillir du feu de son instrument à feu, et alluma un bûcher préparé au pied de l'arbre, bûcher composé seulement de quelques brindilles. Quand le feu eut cessé de brûler, chacun s'éloigna en silence. Défense désormais de cueillir et de manger les fruits de cet arbre, d'en employer les branches pour le feu de la case, de passer dessous, de s'arrêter à côté, de tuer même singes ou oiseaux qui viendraient s'y réfugier, ou alors défense de les manger.

Comme on le voit, dans ce cas nulle défense totémique ; la distinction est souvent difficile à faire. Tout observateur transitoire aurait conclu à une interdiction totémique.

On aurait pu tout aussi bien remplacer l'arbre par un animal mais, au dire des Pygmées, « l'arbre vaut mieux » [2]. Ils n'ont pu m'en indiquer la raison. Mais que ce soit arbre ou animal, une chose est absolument nécessaire : l'incorporation préalable de quelque chose qui a appartenu au meurtrier, sang de préférence, que l'on a recueilli sur des feuilles, cheveux, fragments, à la rigueur quelque chose qui lui a appartenu. Plus tard, en exposant la vie familiale du Pygmée, en particulier les rites de la naissance et de la mort, nous retrouverons le sacrifice et aurons occasion d'en parler.

Par ces quelques mots, on voit combien les Négrilles réalisent l'idée même du sacrifice, qu'il soit totémique, funéraire ou autre : offrande d'abord, puis sacrifice, et enfin communion, accompagnée de chants magiques et de prières. Ainsi dut agir l'homme primitif, et c'est de lui, qu'à travers les millénaires et les générations, nos petits hommes ont appris et gardent la manière d'honorer le Créateur, de se concilier les Esprits et de ne pas oublier leurs morts, en attendant d'aller les retrouver eux-mêmes, comme ils l'espèrent et le croient fermement, dans un monde meilleur, celui de Dieu et des Esprits bienveillants et bons, dans un monde où sont bannies la douleur, la souffrance et la faim, éternellement.

[1] La manducation est, pour la victime, le châtiment suprême, car l'esprit du mort, ne pouvant retrouver son substratum, demeure éternellement errant.

[2] Aucune raison d'utilité. L'arbre, dans le cas cité précédemment, leur était beaucoup plus précieux. Peut-être, facilité de substitution par le dessin.

CHAPITRE X

L'homme du Culte dans son rôle de Consécrateur

1. Les Négrilles ont-ils de vrais fétiches ? — Les différentes espèces des objets consacrés. — 3. Le pouvoir réel des objets consacrés.

Du sacrifice découlent tout naturellement les objets consacrés, bénits, pourrions-nous dire en quelque sorte. En effet, ils n'en sont que la suite. Mieux vaudrait-il dire même : la preuve effective, la consécration. Sans sacrifice préalable, en effet, pas de choses consacrées, bénites, sacrifice étant pris dans son sens le plus large.

De plus, quel que soit l'objet consacré ou la tribu dans laquelle on le trouve, et on le trouve partout, il requiert nécessairement l'intervention de formules spéciales, dites ou chantées par l'homme du culte. C'est donc toujours un acte rituel, jamais un acte individuel, c'est-à-dire dépendant de la volonté de n'importe qui, ou d'une volonté individuelle.

On s'était accoutumé de désigner ces objets consacrés sous le nom de « fétiches ». Le mot est-il juste ?

1. Les Négrilles ont-ils de vrais fétiches ?

Que signifie d'abord le mot fétiche ?

Considérons la racine du mot. Fétiche vient directement du mot portugais « feitiço » objet enchanté, charme, amulette. Dérivé du latin *facticius*, artificiel, nous le retrouvons dans notre mot « fée », dans l'anglais « fairy » etc. Les navigateurs du xve siècle désignaient sous ce nom tous les objets que les Indigènes, et tout d'abord les Noirs de la Guinée Supérieure, qu'ils rencontraient les premiers dans les expéditions de découvertes, leur paraissaient adorer, toutes les choses ou êtres auxquels les Noirs rendaient un culte religieux. Le mot *fétiche* n'a donc rien d'indigène. C'est un mot de pure origine européenne.

« Le fétiche, nous dit Réville, est un objet vulgaire, sans aucune valeur en lui-même, mais que le Noir garde, vénère, adore, parce qu'il

croit qu'il est la demeure d'un esprit. Il ne faut pas se demander ce qui peut être fétiche aux yeux d'un nègre, on ferait mieux de se demander ce qui peut ne pas l'être. Une pierre, une racine, un vase, une plume, une bûche, un coquillage, une dent d'animal, une peau de serpent, une boîte, une vieille épée rouillée, tout au monde peut être fétiche pour ces grands enfants. Dans le nombre, on trouve parfois des produits de l'industrie européenne. »

Définition exacte, sauf en ces premiers mots, « objet vulgaire, sans aucune valeur en lui-même ». Le Noir, en effet, qui nous vola jadis notre théodolite, ceux qui volent revolvers ou carabines, montres ou bracelets pour en faire des fétiches, savent très bien qu'ils prennent des objets de valeur. Même on pourrait dire, en bien des cas, plus l'objet a de valeur, tout au moins à leurs yeux, plus le fétiche a de valeur. Ainsi un os, *a fortiori* une tête de Blanc.

Eh bien, justement parce que les fétiches sont la demeure d'un esprit (donc d'un être plus ou moins *personnel*), ils, ou plutôt les esprits qui résident en eux, peuvent recevoir un culte rendu à eux.

Mais il ne paraît pas que les Négrilles connaissent de tels fétiches. Ce qu'ils connaissent et qu'ils emploient, ce sont des objets dans lesquels réside, non pas un esprit (plus ou moins) personnel, mais une vertu impersonnelle qui leur est venue par une consécration spéciale. A de tels objets, les Négrilles ne vouent aucune espèce de culte, ils les traitent seulement avec une certaine révérence. Ils ne leur parlent pas, ils ne leur adressent pas de prières, parce que ce sont des choses auxquelles on ne parle pas, ils ne sont pas des personnes auxquelles on parlerait.

Ils n'ont donc pas de vrais fétiches, mais des objets consacrés que l'on pourrait appeler pour le but qu'ils poursuivent : *moyens de salut* [1], où « salut » signifierait toute aide spirituelle ou corporelle, positive ou négative. Plusieurs auteurs emploient le mot « amulette » qui nous paraît être trop étroit.

Ces points une fois établis, ajoutons une constatation beaucoup plus importante, dont nous avons dit un mot précédemment.

L'objet consacré, en lui-même, n'est rien, quel qu'il soit, statuette ou objet quelconque, pierre, arbre, crâne ou os : il n'est rien, à moins d'être tout d'abord « influencé » ou consacré, mais dès lors il devient le siège d'une vertu mystérieuse. Mais pour cela, il doit nécessairement avoir passé par les mains consacrées du féticheur, bon ou mauvais, qui lui transmet les pouvoirs surnaturels qu'il possède ou est censé posséder. Ces pouvoirs, les objets ne les ont pas nécessairement par le fait même de leur consécration. La preuve de leur pouvoir doit en être faite, et on y a confiance seulement quand la preuve a été faite.

Vendus, cédés à d'autres, ils sont par là même « exsécrés », n'ont plus aucune valeur. L'esprit ou la vertu mystérieuse les a abandonnés.

[1] En allemand « Heilmittel » qui rend mieux encore cette idée.

2. Les différentes espèces des objets consacrés

Tout d'abord, les Négrilles portent sur eux-mêmes des « moyens de salut » totémiques. Dans une petite corne d'antilope, plus souvent dans un coquillage, sorte de limnée d'eau douce, est renfermé un fragment de leur animal totémique, corne, os, poil, ordinairement reste, débris d'os calciné provenant du sacrifice offert au totem, soit le totem individuel, soit le totem clanique.

La corne ou la coquille sont d'ordinaire attachées à une ficelle passée autour de la ceinture. Parfois aussi, ils la portent suspendue au cou.

Trois petits morceaux de bois attachés au cou et au poignet, comme le signale Mgr Le Roy, sont également des préservatifs destinés à écarter les mânes malveillants, surtout lorsque l'un d'eux est taillé en pointe. Ces bois, durcis au feu, ont passé par le foyer du sacrifice offert aux esprits et aux mânes pour se procurer d'heureuses chasses, particulièrement la chasse à l'éléphant. Ils portent le nom de *lüi*, ailleurs *bva*, noms différents provenant de l'usage différent auquel ils sont destinés.

Les fruits évidés, sorte de grelots, de l'*Erythrophloeum guineense* et les petites sonnettes qu'ils peuvent parfois se procurer, fruits qu'ils portent aux poignets et surtout aux chevilles dans les danses rituelles, sont également des « *moyens* » destinés à éloigner les esprits méchants, les mânes malveillants.

Les hommes du culte portent de plus sur eux un certain nombre de « préservatifs » attachés à leur coiffure ou à la ceinture d'écorce qui entoure leurs flancs, toujours dans le but d'écarter les esprits mauvais.

Mais il est incontestable que les Négrilles ont beaucoup moins de telles choses sacrées que les peuples qui les entourent et surtout en portent beaucoup moins sur eux.

Dans des boîtes d'écorce, soigneusement gardées dans les cases, les Négrilles, comme le signale encore Mgr Le Roy, conservent certains objets sacrés, pour faire une bonne chasse, par exemple, une guerre heureuse.

Une chose certaine en tout cas, c'est que pour les fétiches « nocifs », il faut quelque chose de l'individu ; les cheveux en particulier mais aussi les ongles, le sang, sont recherchés. Aussi jamais un Négrille ne laissera-t-il traîner ceux qu'il a coupés. Cheveux, fétiches puissants ! Dans un village négrille, les femmes réclamaient des miens avec instance ! Je leur en donnai un, deux, trois... Puis, avisant une vieille, qui ne m'en demandait pas :

— Eh ! bien, et toi, Maman, tu ne m'en demandes pas ?

— Oh ! moi, j'ai passé l'âge ! Mais oui, tu vois bien, ce « monde-là » veut de tes cheveux pour que leurs enfants en aient de jolis comme les tiens !...

A partir de ce moment, je les ai vendus un poulet pièce ! Mais j'ai dû cesser... et pas faute d'amateurs !

Pour se procurer ces fétiches nocifs, il s'agit d'abord de tuer un

homme. Chez les Mpongwé, les Fang et beaucoup d'autres, cet homme doit être un parent rapproché, un fils ou une fille, un neveu, une épouse, dans le cas où le fétiche doit vous faire devenir riche ; mais les Békü (Négrilles) n'ayant point cette préoccupation et pensant plutôt à la chasse, il leur suffit de tuer ou de faire tuer un individu quelconque, surtout un ennemi, mais jamais un homme de leur race. Lorsque, dans la tombe, le cadavre commence à se décomposer, on prend sa tête qu'on détache du tronc ; on enlève la cervelle, le cœur, les yeux, les poils du corps, cheveux, cils, sourcils, etc., on mêle le tout suivant une formule secrète, avec des incantations spéciales [1], et quand cet étrange composé est sec, on s'en frotte pour acquérir un peu de la puissance supérieure dont on est doué dans l'autre vie, et en particulier l'invisibilité !

L'invisibilité ! « Un des privilèges, le plus fréquemment attribués aux Négrilles un peu partout, dit encore Mgr Le Roy, est en effet celui de se rendre invisibles. On dit bien qu'ils ont une manière de se dissimuler près d'un tronc d'arbre si adroitement qu'on peut passer près d'eux sans les apercevoir ; on dit encore qu'ils se couvrent de feuilles au point de se faire passer pour un arbuste ou un buisson aux yeux des gens et des bêtes. Mais il y a mieux encore. En mêlant ensemble, dans un savant composé qu'on réduit en cendres et dans des proportions que je ne saurais dire, — ne les connaissant pas, — la feuille de la salsepareille africaine, le fourmi-lion, une graine de palme, une chauve-souris, un serpent d'eau, une autre feuille dont l'aspect est celui du chanvre, un petit poisson, et l'écorce de l'arbre sacré *Moduma*, on obtient un spécifique dont ces étonnants petits bonshommes se frottent le front : ce qui suffit pour les faire immédiatement disparaître aux yeux des autres mortels...

« C'est pour cela que je ne les ai pas vus à... tel endroit. »

Nous ne savons vraiment où l'éminent auteur a puisé ces détails. Toutes les fois que nous en avons parlé aux Pygmées, ils ont été fort surpris et ont répondu invariablement avec admiration : « Fétiche de Blanc ! Si nous pouvions connaître ! »

En revanche, j'ai assisté plusieurs fois à la confection d'abord, puis à la réalisation du « vrai » fétiche pour se rendre invisible : c'est beaucoup plus simple !

Pour confectionner ce fétiche, on s'en va en troupe dans la forêt, là où on sait rencontrer un arbre de taille très moyenne, à fleurs blanches, petites et odorantes, à feuilles épaisses et comme vernissées. Quand on entaille l'arbre, la sève coule, blonde d'abord, puis rougeâtre et épaisse. L'arbre se nomme *nküi* [2]. On en prend l'écorce et les

[1] Je n'ai pu avoir le texte de ces incantations. Elles sont en langue archaïque.

[2] Peut-être un *Garcinia* ou un *Clusia*. L'écorce de ce dernier passe pour guérir la lèpre. Le *Garcinia Hamburgi* de Hook, des Guttifères fournit la gomme-gutte de Siam, purgatif drastique et utilisée en peinture. Le *G. Mangostana* donne un des meilleurs fruits connus, le mangoustan. Les Pygmées mangent également le fruit de leur arbre.

feuilles, sans d'ailleurs aucune cérémonie ni aucun chant. Quand la provision est jugée suffisante, on retourne au village, comme on était venu. Il est à noter toutefois que l'on ne doit pas être vu par un homme d'un autre clan, à plus forte raison, par un étranger. Simple mesure de précaution, à mon avis, pour ne pas dévoiler le secret, mais sans aucune idée de fétiche ou de sortilège. Une fois au village, écorce et feuilles sont soigneusement séchées sur le feu, puis renfermées en un sachet de feuilles d'amome.

Un Pygmée veut-il ensuite aller dans un village quelconque, de préférence éloigné de sa demeure pour ne pas éveiller de soupçons inutiles et dérober subrepticement quelques victuailles, poules ou cabris, par exemple, voire même simples bananes, il se glisse de nuit, rampe, se faufile, se dissimule. Arrivé à proximité de la case où veillent les guerriers qui gardent le village, il lance adroitement sur le feu qui y brûle toujours, et pour lui ce n'est qu'un jeu, le cornet de feuilles desséchées de *nküi*. Bientôt se dégage une fumée légère, presque imperceptible, légèrement odorante. A mesure qu'elle envahit la case, une douce torpeur s'appesantit sur les gardes : ils dodelinent de la tête, font de vains efforts pour se lever : les conversations cessent, les chants s'éteignent, tout le monde dort. Notre petit homme est maître de la situation et il en profite largement, car même les poules et les cabris, qui vaguaient de-ci de-là, se sont endormis. Les chercher, au matin venu, serait travail bien inutile !

Pour l'honneur du *nküi*, ajoutons en passant que les Négrilles s'en servent également pour calmer les toux rebelles et épuisantes, rappeler le sommeil qui fuit, particulièrement, dans les cas de fièvre. Je m'en suis servi personnellement et avec grand profit et aurais voulu en faire profiter notre pharmacopée française, mais nos petits hommes n'ont jamais voulu me montrer l'arbre.

De ce que nous venons de dire résulte donc bien nettement que les Négrilles, contrairement à ce qu'affirment certains auteurs, ont des remèdes magiques, en petit nombre, il est vrai, beaucoup moins que les Bantu, et qu'ils y croient. Mais ces préservatifs ont-ils vraiment un pouvoir réel ?

3. Le pouvoir réel des objets consacrés

Les consécrateurs ont un pouvoir réel, par eux-mêmes, en vertu toujours de l'esprit ou de l'influence localisés. Il paraît difficile de le nier, quelle que soit la cause qui peut y être attribuée ! A vrai dire, la question dépend plutôt d'une autre à laquelle nous répondrons plus loin : les féticheurs et les sorciers ont-ils un pouvoir réel ? Peuvent-ils le localiser ?

Un négrille interroge un jour devant moi son fétiche de chasse. Il l'a entre les mains, je le vois comme lui. Soudain, le fétiche tombe à terre, il se penche pour le ramasser, là, entre ses pieds, et... il a

disparu [1] ! Impossible, malgré nos recherches, de le retrouver sur le sol battu, uni, sans une fente. « Je suis mort, s'écrie-t-il, le féticheur me l'a annoncé : Gare à toi quand tu ne verras plus ton fétiche. » Il part cependant à la chasse. Le soir même, il était broyé par un éléphant. Hasard ? Que sais-je ! Oui, peut-être !

Un Négrille me met un jour son fétiche entre les mains, une petite corne d'antilope : « Prends, me dit-il, et serre. » Je m'exécute. Maintenant, je vais sortir de la case. Tant que je serai sorti, tu ne pourras ni sortir, ni lâcher le fétiche. » Il sort, et malgré tous mes efforts, impossible de sortir, impossible d'ouvrir les mains. Simple suggestion, dira-t-on. Eh ! oui, je le veux bien !

[1] Notons à ce sujet que certains morceaux de verre, telles les larmes bataviques, tombant à terre, se brisent en poussière impalpable.

CHAPITRE XI

L'homme du Culte dans son rôle de Médecin

1. Généralités. — 2. Le traitement des maladies par des moyens surnaturels. — 3. Les chants et les charmes. — 4. Le sacrifice. — 5. Le miroir magique. — 6. Les Ordalies. — 7. Les remèdes naturels.

1. Généralités

Nous avons vu plus haut la genèse de l'exercice de la médecine chez l'homme du culte. Elle dérive de sa fonction sacerdotale, en est la suite nécessaire. Si bien que dans nombre de tribus, le mot qui signifie *prêtre*, signifie aussi *guérisseur*. Ainsi chez nos Négrilles : *nzorx*, l'homme du remède, tout aussi bien du remède spirituel que du remède corporel. A lui d'écarter la maladie. Quelle en est d'ailleurs la cause ? Soit un esprit ou un mâne malfaisant qui exerce son action nocive, soit les forces mystérieuses des choses. Chasser ces esprits au moyen d'esprits plus puissants, combattre ces forces par d'autres forces, écarter les influences nocives, voilà tout le rôle du médecin, donc rôle magique d'abord, naturel ensuite.

Pour obtenir un résultat heureux, il aura à sa disposition et emploiera successivement ou simultanément, d'abord :

1° Les moyens surnaturels.

Par les chants, les incantations, les charmes, les sacrifices, il fera appel aux esprits plus forts, aux influences mystérieuses. S'il réussit, il s'en arrêtera là, son rôle est terminé, le malade sauvé. Mais la maladie résiste. C'est qu'un sorcier, ou un homme qui s'est adressé à un sorcier, a jeté un sort, peut-être même inconsciemment, son âme ne lui appartenant plus, mais étant soumise au sorcier [1]. Il faut alors découvrir le jeteur du sort, le jettatore. Entre alors en scène :

2° Le miroir magique.

[1] « Son âme ne lui appartenant plus, mais appartenant au sorcier ». A ceux qui nous taxeraient d'exagération, voici ce qu'écrit à ce sujet

Après les incantations et sacrifices nécessaires, le miroir magique a dévoilé le coupable. On a reconnu ses traits, sa figure. Mais il n'avoue pas, tout au contraire. On l'invitera alors, invitation impérative, à prouver son innocence devant le clan réuni. Ce seront :

3° Les ordalies, le poison d'épreuve.

En toute sûreté maintenant, le médecin pourra soigner le malade par les remèdes qu'il connaît, que l'usage et la tradition lui ont appris, et sa pharmacopée est vraiment assez riche. Viendront donc alors :

4° Les remèdes naturels.

Pour accomplir ces divers processus, le médecin doit effrayer les esprits méchants, les contraindre à se retirer, s'emparer en même temps de l'esprit du malade, le terroriser et lui inspirer confiance. Pour ce faire, un costume spécial est nécessaire ; le médecin négrille n'y manquera pas. Et comme ce costume fait partie intégrante de son rôle, c'est lui que nous verrons tout d'abord.

Le *nzorx* négrille, dans l'exercice de ses fonctions, a également le sien. Nous l'avons décrit plus haut, quand il opère comme homme de culte. En tant que médecin, il ajoute une bande d'écorce, *nthüi*, qui lui encercle le front ; autour des yeux, pour aviver le regard, un rond blanchâtre de craie ou de terre blanche argileuse. Le sac à médicaments complète le costume, d'ailleurs fort sommaire. Ainsi accoutré, il entre en dansant et en agitant la queue d'éléphant *(mfü, mfüi)*, qu'il tient à la main, le chasse-mouche des esprits, tourne autour du malade couché par terre au milieu de la cour, crache aux quatre coins et commence les adjurations.

2. Le traitement des maladies par des moyens surnaturels

Beaucoup plus que des remèdes naturels, si puissants soient-ils, les moyens surnaturels ou magiques chez les Nègres Bantu, jouent un rôle important pour la guérison du malade. Rien d'ailleurs de plus compréhensible, puisque la maladie « naturelle » est de beaucoup la plus rare dans la croyance de tous les noirs.

Cependant, à ce point de vue, les Négrilles se montrent, là encore, incomparablement supérieurs aux populations qui les entourent ! Pour

Mgr Le Roy: « Toujours dans cette partie de l'Afrique (Loango), suivons maintenant la consécration d'un « fétiche vengeur » : celui-là est directement influencé par une âme vivante, arrachée de force à un homme désigné et connu. En cette matière, nous n'avons vraiment plus affaire à de vaines et risibles superstitions. » (Mgr Le Roy, *Rel. des Prim.*, p. 349.)

Suit également le témoignage similaire de Dennett, *At the Back of the Black Man's mind*, p. 93 : « Quand on entre dans un bois avec le sorcier attaché au service d'un fétiche de la vengeance... Le *Kulu* (c'est-à-dire l'âme) de l'homme dont la vie a été sacrifiée se charge de tuer ceux qui ont fait telle ou telle chose que l'on dénonce. C'est le procédé de l'envoûtement.

Nassau est tout aussi affirmatif.

un Noir bantu, en effet, 99 fois sur 100, la maladie est due à une cause magique, à un esprit malveillant, à un fétiche adverse, à un sort ! Pour le Négrille, au contraire, on pourrait dire que la proportion est presque renversée. Combien de fois, par exemple, n'ai-je pas entendu un Négrille m'annoncer qu'un tel ou un tel était mort à la chasse aux éléphants, entre autres, toujours particulièrement dangereuse, et ajouter : « C'est que cela devait arriver comme cela ! » Ou bien encore, suprême injure : « C'était un maladroit ! » Et tant pis pour lui ! Mais, d'esprit ou de fétiches, il n'était nullement question. D'où par une constatation singulière, à propos de ces croyances ou plutôt manque de croyances particulières aux esprits malfaisants, les Bantu disent des Négrilles : « Ce sont des sauvages, trop bêtes pour croire aux esprits ! » et les Négrilles disent des Bantu : « Ce sont des sauvages, ils voient partout des esprits. » Cependant, dans l'incertitude de l'origine de la maladie, le nzorx négrille commence d'abord par les incantations, les charmes.

3. Les chants et les charmes

Les charmes, c'est bien ici le mot à employer. Charme vient, en effet, du latin « carmen », chant, puis antérieurement « vers destiné à être lu » plus anciennement encore, « commandement religieux » et enfin aux débuts, « chant magique » et c'est ce que l'on retrouve partout !

Chez les Négrilles, en effet, *nzia*, les chants, ont certainement la même origine que *nzorx*, le magicien, comme chez les Bantu, leurs voisins, *bya*, les chants, et *biang* remèdes.

Chez les Grecs, l'ode, ἀοιδή, contracté en ᾠδή, était également le chant magique, de même que chez les Egyptiens, où le mot *hosiu*, pas bien éloigné de *nzia*, signifie tout aussi bien chant que incantation.

Et toujours il en a été ainsi : pour guérir les maladies, le médecin primitif a chanté d'abord son incantation, puis il l'a récitée, et enfin, tout récemment, affranchi de la religion et de la magie, il a dansé jusqu'à ce que le danseur soit complètement épuisé. Parfois, à ce moment, a lieu le transfert de la fièvre du malade dans un animal ou un arbre [1]. Cérémonie des plus étranges, où l'on voit, sous l'influence des passes magiques, le malade se calmer peu à peu, puis, après une sueur abondante, s'endormir doucement, tandis que l'animal tremble, gémit, puis se couche à terre et meurt souvent, agité par des frissons convulsifs d'abord, puis raidi soudain et tombant comme une masse. C'est,

[1] Ainsi avons-nous vu opérer un féticheur fang. Un de nos catéchistes, Paul Nsho, était atteint d'une fièvre algide, dite des bois, très grave. Quinine impuissante. Le féticheur le fit transporter sous un arbre (*Mpala*) à larges feuilles, puis exécuta les passes rituelles sur le malade d'abord, puis sur l'arbre. Bientôt les feuilles de celui-ci commencèrent à s'agiter, puis noircir et tomber. Sudation abondante du malade. Le lendemain, il était guéri.

dans ce cas, ordinairement un cabri, souvent aussi le chien préféré du malade.

4. Le sacrifice

Une fois les chants terminés, le magicien négrille se fait apporter une poule, s'accroupit auprès du malade, prend la bête par les pattes et la regarde fixement. La bête s'agite, crie, puis s'endort très vite, sommeil provoqué. Il la pose à terre, l'étend sur le dos, puis d'un seul coup de son coutelas la fend en deux, applique une des moitiés sur le front du malade, et avec l'autre, se barbouille de sang, lui-même d'abord, le malade ensuite. Il se relève, danse autour du patient, comme il l'a fait au commencement de la cérémonie, crache aux quatre coins cardinaux, puis vers le soleil, et s'éloigne enfin. Cette cérémonie porte le nom de *ntar*, la recherche. (Cf. égyptien, *taru*, examiner.)

En principe, le malade doit être guéri. De fait, commotion nerveuse, passes magnétiques, insufflation, sommeil hypnotique, de fait, il l'est souvent.

Mais il peut très bien arriver aussi qu'il ne le soit pas ! Pas plus que nos médecins, le médecin négrille ne se pique d'infaillibilité. Comme le fait son confrère blanc, quand un remède n'a pas réussi, on passe à un autre : telle « spécialité » n'a pas réussi, telle autre sera plus heureuse, jusqu'à ce que guérison ou mort s'ensuivent.

Ce que j'ai toujours admiré chez le médecin négrille, c'est qu'il croit fermement à son art ; chez le patient, c'est que, lui aussi, est un convaincu ; en quoi l'un et l'autre montrent bien qu'ils ne sont pas... des Blancs !

Les incantations et adjurations n'ayant pas réussi, on passe à un autre mode d'action. La maladie n'étant pas due directement à un esprit ou mâne malveillant, car il aurait certainement pris la fuite, elle est peut-être due à un sort, à un fétiche malfaisant, à un envoûtement. Qui a employé le sortilège ? Pour le découvrir, le médecin négrille aura recours à un autre moyen, ce sera le miroir magique, *wadiô*, littéralement l'œil du feu, ou encore *siva*.

5. Le miroir magique

En pays pygmée, donc, la maladie, lorsqu'elle n'est point le fait d'un esprit, est due à un ennemi du patient qui lui a jeté quelque sort. Et pour découvrir le sort, il faut au préalable découvrir celui qui a jeté le sort. Telle est la marche des choses en pays noir, le sort ne venant qu'en deuxième lieu. Quand est connu le *jettatore*, le sort l'est par là même.

Pour le déceler, le médecin négrille aura recours à son miroir magique, où lui apparaîtront, après les sacrifices requis et les conjurations nécessaires, sous des traits plus ou moins distincts, la physionomie, l'apparence ou au moins la forme du ou des coupables.

Illusion, fantasmagorie, tour de passe-passe ? Peut-être, souvent même. Toujours ? Ce serait bientôt dit ! Là encore, on est forcé de l'admettre : certains faits sont des plus étranges et inexplicables.

Jadis, et encore aujourd'hui, mais rarement, le petit Négrille employait comme miroir magique un morceau de cuivre soigneusement poli et devenu fort brillant à force de le frotter. Souvent aussi, faute de cuivre, et il le fallait bien, notre petit homme employait comme miroir magique, quelque source, quelque flaque d'eau bien cachée dans la forêt, souvent éloignée, et il fallait s'y rendre en grand mystère. Nous en avons vu une de cette sorte, vraiment bien jolie, au milieu des fougères arborescentes qui l'encerclaient tout entière de leurs vertes frondaisons. Elle gardait encore le nom de « fontaine des esprits ». Peut-être les fées de la forêt venaient-elles s'y mirer le soir ! En tout cas, c'était un poste merveilleux pour y attendre les antilopes et les sangliers !

Aujourd'hui, le miroir ancien, cuivre ou claire fontaine, est à peu près complètement délaissé. La civilisation a passé par là, le sorcier négrille emploie notre clinquant bon marché, nos petits miroirs ronds, et suffisants, paraît-il !

Mais si se procurer un miroir n'est chose ni difficile ni compliquée, du moins ordinairement, une fois qu'on le possède, il n'est pas magique pour cela, à loin près. Il faut nécessairement qu'il soit « consacré ».

Je fus témoin un jour du fait.

Un de mes confrères négrilles avait par accident brisé son miroir magique. Il était dès lors « exsécré », bon à rien. Il fallait le remplacer. Grosse affaire ! Nous étions si loin de toute factorerie, de tout centre habité !

En lui octroyant un miroir, un très beau, tout neuf, brillant, encadré de fer blanc, peint de diverses couleurs, et qui me revenait, prix coûtant, à 50 centimes au moins, je lui fis un sensible plaisir et m'acquis en même temps un ami sûr et fidèle.

Après m'avoir bien remercié :

— Il n'y a plus qu'à voir s'il sera bon !

— Evidemment, lui répondis-je, mais, tu comprends, je l'ai choisi entre beaucoup, comme pour moi. Je serais bien étonné si tu n'en étais pas content !

Avant de s'en servir, il fallait donc le « consacrer ». J'assistai à la cérémonie, assez longue. Le petit miroir fut placé sur un tronc d'arbre, recouvert lui-même d'une peau d'iguane, de manière à recevoir les premiers rayons du soleil levant. A côté de lui, le fétiche totémique de mon ami, son couteau, de l'eau bouillie dans une géode avec certaines herbes, entre autres l'*ava* [1] et une salsepareille : les piquants de celle-ci devaient arrêter les voleurs découverts dans le miroir, l'eau les empoisonner. Egalement, tout autour, des plumes rouges de perroquet, deux astragales de cabri et un sifflet, pour appeler les esprits, le tout fait

[1] Sorte de labiacée, usitee comme condiment.

très soigneusement, rituellement. Au premier rayon du soleil, il prit une poule noire, par le cou, la balança de gauche à droite, puis de droite à gauche, et la fit ensuite tourner rapidement autour de sa tête jusqu'à ce que la tête du volatile lui restât dans la main, le corps pantelant projeté plus loin, marchant encore, ce qui fut observé soigneusement, car la direction importe beaucoup. En hâte, avec le sang qui s'échappait du cou, il aspergea le miroir, tournant trois fois autour, et murmurant un chant magique. Il voulut bien, après la cérémonie, me redire le chant magique, mais en mimant de nouveau la cérémonie, car le chant ne doit pas être dit seul. Ce chant était, m'a-t-il paru, adressé au soleil. La signification en était très difficile à saisir : « Soleil, tu vois tout, la lumière pénètre partout. Enferme-la ici. » Il était ensuite question d'esprits qui devaient venir ou s'enfuir. Ce chant était certainement très archaïque.

Le Négrille prit alors des graines de *Monodora myristica*, graines à saveur forte et piquante, nommées *Asenga (fep* en fang, *mpussa* en gabonnais) et les mâcha longtemps, ainsi que des feuilles du même arbre, de manière à déterminer une salivation abondante [1].

Avec sa salive, il délaya le sang qui avait jailli sur le miroir, et avec le petit doigt de la main gauche, s'en frotta les yeux à diverses reprises, chantant toujours et tournant dans le même sens. La tête de la poule fut déposée sur le miroir, les deux yeux arrachés et jetés dans la brousse. Puis, après un nouveau chant, ce fut fini pour le matin.

A midi, le soleil au zénith, furent recommencés les mêmes chants, mais sans nouveau sacrifice. Le soir enfin, répétition du matin, sacrifice d'une nouvelle poule. Le petit homme reprit alors son miroir, en me disant avec satisfaction : « Il sera bon, le sacrifice est agréé. » La preuve en était les gouttes de sang qui s'étaient réparties à son entière satisfaction, et un oiseau qui, le soir, avait traversé, juste au-dessus du miroir, où il s'était reflété. Présage heureux.

A quelques jours de là, je me plaignais, bien par hasard, que dans mon très modeste bagage, on avait pris une boîte de conserves. Sans mot dire, il alla chercher son miroir magique, puis après quelques incantations, me déclara tout net : « Je vois ton voleur, c'est un tel », et il me désignait l'un des jeunes gens qui m'avaient accompagné. « D'ailleurs, regarde toi-même ». Et à mon grand étonnement je vis en effet se refléter, très distinctement, les traits de mon voleur dans le miroir. L'homme, aussitôt interrogé, avoua qu'il était, en effet, le coupable.

Evidemment, pour nous surtout, on peut mettre la suggestion en cause, mais...

Dans un des voyages que nous fîmes avec Mgr Le Roy, le féticheur du village où nous arrivions le soir, ne nous décrivit-il pas fort

[1] Les Monodorées, de la famille des Anonacées, nous donnent un arbre magnifique, cultivé dans nos jardins, l'Asiminier dont le fruit sucré est comestible, et le *Cananga odorata* qui donne l'*Ylang Ylang*. Les graines du *Monodora myristica* sont utilisées comme condiment. C'est le faux muscadier.

exactement le chemin que nous avions parcouru, les haltes faites, les rencontres diverses, le menu de notre repas, et même les conversations échangées. Une entre autres était particulièrement typique. Nous avions rencontré une petite tortue de terre. « Autant pour le dîner de ce soir », me dit Mgr Le Roy et moi d'ajouter en riant, car nous avions une faim féroce: « Au besoin, on y ajoutera la tête du guide! » Or, nous parlions en français, dont le féticheur ne comprenait pas un mot : Et sans bouger de son village, au vu et au su de tous, il nous avait « vus » dans son miroir magique [1], il redisait ce que nous avions dit !

Et combien nous pourrions citer d'autres cas ! Remettons-les à une étude subséquente des sorciers et concluons. Je cause un jour avec un féticheur négrille. Mes pagayeurs devaient me rejoindre et m'apporter des provisions. Incidemment, j'en parle à mon homme, me demandant : « Sont-ils encore bien loin, m'apportent-ils ce que j'ai demandé? » « Rien de plus facile que de te le dire ! » Il prend son miroir magique, s'absorbe, prononce quelques incantations. Puis : « En ce moment, les hommes doublent telle pointe de la rivière (c'était à plus d'un jour de pirogue), le plus grand vient de tirer un coup de fusil sur un gros oiseau, il l'a abattu, les hommes pagayent fort pour l'attraper, il est tombé dans l'eau. Ils l'ont pris. Ils t'apportent ce que tu as demandé. »

De fait, tout était vrai, provisions, tir, oiseau abattu, et c'était, répétons-le, à un jour de là !

Vue à distance, télépathie, eh ! oui, nous le savons bien ! Et autre chose encore !

Dans le miroir magique, en cas de maladie, le féticheur médecin, ou le sorcier, peu importe, voit donc le coupable. Parfois, c'est un homme ou une femme du clan, parfois d'un clan éloigné, et on doit alors s'en emparer, qui a jeté le mauvais sort, appelé la maladie.

Régulièrement, l'accusé se défend, nie comme un beau diable. Il faut alors recourir aux ordalies, c'est-à-dire au poison d'épreuve !

6. Les Ordalies

Les ordalies, ou absorption d'un poison d'épreuve, destiné à prouver l'innocence ou la culpabilité de l'accusé, sont en usage dans presque toutes les tribus africaines. Mais elles semblent fleurir de façon plus marquée dans les tribus du Centre africain, particulièrement chez celles qui avoisinent nos Négrilles.

[1] Loin de nous évidemment, soit dit entre parenthèses, l'idée d'affirmer ou de croire que le miroir magique donne toujours des résultats ! Souvent, très souvent même, peut-être, le sorcier ne voit rien, bien que, nous semble-t-il, il se suggestionne lui-même ! Mais tandis que le sorcier bantu ne consent jamais à affirmer son impuissance, et trouve toujours un coupable, vrai ou supposé, le sorcier négrille dira tout simplement en nombreux cas : « je ne vois rien ! »

Les Bantu admettent également le miroir magique. Ainsi, dit Mgr Le Roy, *Rel. des Primitifs*, p. 349 : « Le Bwiti, qui est très connu

Le poison en usage est presque partout un *Strophantus (Strophantus Ikaja, Kipapa, Dewevrei*, et surtout *Dekindtiana* [1]), dont les fruits sont très toxiques. On utilise les racines, râpées et bouillies. L'accusé doit absorber l'infusion.

Nous ne nous attarderons pas ici sur le poison d'épreuve, car sauf preuve du contraire, nous ne le croyons pas en usage chez nos Négrilles, ou du moins très peu, de façon exceptionnelle et dans les clans très métissés. Toutes les fois que nous leur en avons parlé, ils ont toujours nié avec énergie: « Manière de sauvages » affirmaient-ils. De fait, nous n'avons jamais pu constater qu'un fait de ce genre, et encore ne sommes-nous pas sûr qu'il s'agissait bien du poison d'épreuve. C'était peut-être plutôt une femme que l'on punissait, accusée d'avoir tué son enfant, crime réputé très grave chez les Négrilles. De plus, le fait se passait dans un village déjà fortement métissé.

En tout cas, le poison n'était pas dû au Strychnos en usage dans les tribus bantu. C'était le suc d'une liane connue comme abortif violent, dans une décoction où avait bouilli un champignon très curieux, dont les bords du chapeau retombent en fine dentelle, à jolies mailles, une Phalloïde, peut-être du genre Dictyophallus ou peut-être un Colus, également très vénéneux.

Si on n'a pas découvert de coupable, on a recours alors aux moyens naturels. Chez les Négrilles, ils réussissent souvent, et nous avons vu ainsi des cures étonnantes. Nous aurons plus tard l'occasion d'en reparler.

7. Les remèdes naturels

« Partout où ils sont, dit Mgr Le Roy (*R. des Pr.*, p. 279), les Négrilles sont renommés pour l'art de guérir, et plusieurs chefs les gardent près d'eux à ce titre. Comme les Blancs, me disait un jour un « savant » du monde africain, connaissent toutes les choses de la mer, ainsi les Négrilles connaissent toutes les choses cachées de la terre et des bois... » Il est certain, nous avons pu l'expérimenter maintes fois, que leur pharmacopée est assez riche.

Ils emploient d'abord en décoctions ou en infusions les herbes, les fleurs, les fruits, les écorces de la forêt, et ce qu'il y a de particulier c'est que leurs remèdes, au contraire des nôtres, sont souvent agréables à prendre et cependant fort efficaces.

Ainsi les fruits du *Bimba*, proche du *Phyllanthus urinaria* [2] de

dans la région du Gabon et du Loango, et est le centre d'une association secrète, consiste matériellement en un bâton grossièrement sculpté en figure humaine ; des éclats de verre figurent les yeux ; un autre morceau de miroir occupe la place du nombril : *c'est là que le sorcier cherchera la vérité.* »

[1] Du R. P. T. Dekindt, C. S. Sp., missionnaire en Angola, savant botaniste.

[2] *Phyllanthus sp.*, des Euphorbiacées, très voisin de l'Ipécacuanha et de nos Euphorbes.

l'Inde, acidulés et astringents, sont un diurétique énergique, tandis que les fleurs à odeur parfumée de jasmin du *Toa* (la *Randia dumetorum* [1]) partagent, avec les fleurs non moins parfumées de l'*Ombieng*, le privilège d'être un vomitif aussi complet que facile à prendre.

Une Tiliacée de bel aspect, l'*Houé* (*Tilia ficifolia*), est un sudorifique puissant, tandis que l'*Heinsia jasminiflora* guérit les névralgies et les migraines tenaces.

Les fruits bouillis du *Cerolepsis Klaineana* [2] chassent les coliques avec les vers qui en sont la cause. L'écorce de l'*Anthocleista Vogelii* guérit les maladies vénériennes tout aussi bien que la *Cola acuminata* dont le fruit ranime de plus les forces épuisées et permet les longues randonnées. Le *Cissampelos glaberrima* guérit les morsures des serpents ainsi que le *Cananga Thollonii*. Le *Pavetta gracilipes* remplace le café, pourtant abondant, mais non usité, et tant d'autres écorces qu'il nous serait facile d'indiquer. Çà et là, nous aurons l'occasion d'en citer quelques-unes.

A ces remèdes naturels par les simples de la forêt, le médecin négrille ajoute les ventouses, les scarifications, les bains de sueur, les douches froides et chaudes, voire même les pointes de feu. Nous retrouverons quelques-uns de ces remèdes et en donnerons une liste plus complète dans le chapitre traitant des maladies. Ils sont vraiment utiles et agissants, ventouses et pointes de feu en particulier ; les rhumatismes et pleurésies sont en effet des plus fréquents chez nos Négrilles, précisément par suite de leur vie errante et exposée à toutes les intempéries, sans vêtements et souvent sans feu pour se réchauffer dans les longues stations d'affût ou dans leurs misérables cases, tandis que la tornade gronde et que la pluie tombe à torrents, des jours, des jours, des jours!...

[1] *Randia dumetorum Lamarck*, des Rubiacées, bel arbuste très florifère.

[2] Du R. P. Klaine, C. S. Sp. savant botaniste.

CHAPITRE XII

L'homme du Culte dans son rôle de Devin

1. Le miroir magique et le Jeu des Cordelettes. — 2. La divination par astragales. Généralités. — 3. Les jetons de jeu et leurs noms. — 4. Une séance de divination. — 5. Règles de présage.

1. Le Miroir magique. Le Jeu des Cordelettes

En même temps qu'ils sont prêtres, consécrateurs et ensuite médecins, les hommes de culte sont presque tous « devins ». C'est une partie, et non des moins curieuses, du grand art.

1. A ce rôle se rattache bien tout d'abord le miroir magique dont nous avons parlé plus haut. Toutefois, en dehors des cas que nous avons signalés, il est très rare qu'on le consulte. *Cuique suum.* Ainsi, comme me le déclarait un féticheur négrille, consulter le miroir pour savoir si une chasse sera heureuse ou non, serait infailliblement « tuer » son miroir pour toujours. Jamais plus il ne vaudrait rien.

2. Dans un clan de la Côte, j'ai vu, et cela une seule fois, utiliser pour la divination un jeu de cordelettes tressées avec du fil d'ananas. Le jeu se composait de neuf cordes serrées à leur extrémité par un fil de cuivre. Au milieu de chaque corde, était inséré un objet rituel : dent de caïman, dent de lézard, un ongle et une corne de petite antilope, un morceau de l'arbre *Awa,* taillé grossièrement en forme de petite statuette, un os de mort représentant un phallus, un coquillage, une lymnée, pour les parties féminines, un morceau de métal arrondi pour simuler la case, le village, une mèche de cheveux du consultant. Le devin prenait trois cordes dans chaque main, les tordait en les faisant tourner, puis les laissait tomber. D'après la position des cordes et des objets, il répondait.

A chaque nouvelle lune, me déclarait-il, il ne manquait pas de « conjurer » les cordelettes en les arrosant d'eau consacrée et en leur offrant du piment, de la kola et le sang d'une poule.

N'ayant rencontré que cet unique cas chez les Négrilles, je ne saurais affirmer s'il est vraiment autochthone.

Partout j'ai trouvé au contraire la divination par les astragales, le *ntšüa*.

2. La divination par Astragales. Généralités

Ce qu'il y a de très particulier dans cette divination, c'est que, si le féticheur est souvent l'homme qui explique les astragales, c'est également souvent un autre homme. La situation en somme se présente la même qu'en pays « blanc ». Quand on veut connaître l'avenir par les cartes, on va trouver une cartomancienne, ou bien on se tire les cartes à soi-même, et certaines vieilles dames, paraît-il, sont des plus expertes en la chose.

Ce qui étonnera peut-être un certain nombre de lecteurs, c'est qu'il en est bien peu parmi nous qui n'aient consulté le sort au moyen des astragales. C'est, en effet, une chose absolument démontrée, notre dé à jouer n'est autre chose que l'astragale transformé. Cette évolution remonte certainement très haut : on a trouvé des jeux de dés dans des tombes égyptiennes datant de 3.000 ans au moins avant J.-C.

Qu'est-ce que l'astragale ? C'est tout simplement ce que nous appelons osselet dans le jeu si connu de ce nom. Dans son savant ouvrage sur la civilisation méditerranéenne (*Dawn of medit. Civil.*), Angelo Mozzo écrit : « Dans l'articulation du pied, il y a un os cuboïde appelé « astragale » que les anciens employaient pour leurs jeux, comme dés, et aussi pour la divination. »

Si l'on remonte plus haut encore, l'astragale était déjà en usage chez les Néolithiques. Paul Venga en a trouvé tout un gisement dans le palafitte d'Auvernier, et quelques-uns portaient des signes à leur face inférieure.

Notre mot « Astragales » dérive d'ailleurs directement du grec ἀστράγαλος désignant le second os du tarse, et signifiant également « dé à jouer et osselet divinatoire ». S'en servant dans leurs jeux exactement comme nous des dés, et en font foi plusieurs statues conservées au British Museum (une jeune fille de Cyrénaïque C. 17), (groupe d'Italie [p. 161]), ils les utilisaient également pour consulter l'avenir. Le souvenir de l'oracle d'Héraclès est demeuré typique.

Les Négrilles consultent les astragales pour savoir si le sort leur sera propice dans telle ou telle circonstance, si par exemple la chasse sera favorable ou la pêche heureuse, le mariage propice, leurs amours comblés. Notons que le sort n'est pas consulté dans les grandes circonstances de la vie, pour le mariage, par exemple, mariage à contracter, mais non quant aux résultats. On interrogera le sort pour savoir si le mariage sera heureux, par exemple, mais non pour en décider l'exécution. On ne le consulte pas non plus pour la mort, ou la maladie. Le sort est réservé simplement à ce que nous pourrions appeler *les actes journaliers de l'existence*. Tout au moins, nous ne l'avons pas vu employer dans les grandes circonstances, dont nous

venons de parler. Là, les invocations, prières, sacrifices au Dieu Créateur, aux mânes sont seuls en vogue, et seuls usités.

3. Les Jetons de jeu et leurs noms

Les jetons employés pour consulter le sort sont tout d'abord les astragales, au nombre de quatre, quelquefois, mais plus rarement, de cinq.

Avec les astragales, quatre fragments de carapace de tortue de terre : deux de ces fragments sont incisés à une extrémité ; une des incises est plus profonde et représente la femme mariée, *mya*, l'autre la jeune fille, *nté*, les deux autres taillés en pointe, plus ou moins prononcée, représentent le chef ou le père, *ngwami*, et le garçon *lao*.

A côté des fragments de carapace de tortue, on trouve également des noyaux de fruits du *nkula* (*Koula edulis*), l'arbre sacré des Négrilles, et des cornes et des sabots de la petite antilope blanche amphibie des marais, une des bêtes les plus difficiles à tuer que je connaisse, car d'une sauvagerie et d'une défiance extrêmes. Les Négrilles la nomment *hwa*. Les sabots de cette dernière peuvent être remplacés par ceux de petits cervidés, ou autres antilopes, mais ne sont alors que des succédanés, *ne rti*, et n'ont plus la même efficacité.

A côté de ces divers objets qui constituent la matière principale de la divination, on trouve également, mais moins souvent, une griffe de panthère. Quelques autres griffes, des os de doigts de singe, des arêtes de poisson, des plumes d'oiseaux, et toujours plusieurs fragments de carapace de tortue. Chaque objet a son nom, son rôle et sa signification particulière. Bien que les Négrilles ne possèdent pas de chèvres, n'en élèvent pas dans leurs campements toujours temporaires, et les volent quand ils veulent s'en procurer, le jeu d'astragales, outre les fragments d'écaille de tortue, possède toujours ses quatre osselets.

De ces osselets, deux proviennent de béliers (ce sont les plus difficiles à se procurer, car on garde les mâles pour la reproduction et on les mange rarement. Il est difficile de les voler, d'autant que les Fang, après avoir châtré les mâles, les gardent souvent pour les engraisser dans un réduit obscur de la case). Ils représentent, de même que pour les écailles de tortue, le côté mâle ; les deux autres proviennent de chèvres et représentent le côté féminin ou femelle. Ils portent souvent le même nom que les fragments de carapace, mais avec une intonation particulière, et précédés d'un *k* avec le click guttural. Ce nom, toutefois, ne leur est donné que lorsqu'ils sont « consultés » en conjonction avec les fragments d'écaille. Autrement, ils portent un autre nom que nous verrons plus loin et qui leur est propre.

Les hommes, car seuls les hommes emploient les jetons, les portent dans un petit sac fait avec la peau d'un grand écureuil, l'*Heliosciurus Stangeri* (*Waterhall.*) à la queue aux très longs poils annelés de blanc et de noir. Le sac ne paraît pas avoir une grande importance. Néanmoins, celui que nous venons d'indiquer est de beaucoup le plus fréquemment employé. On ne pourrait pas employer certaines peaux, celle

d'iguane en particulier, non plus celle de léopard. Nous ignorons la raison de cette exclusion.

Les Négrilles portent rarement ce sac avec eux, et seulement lorsqu'il faut l'employer. D'ordinaire, il est dissimulé dans un coin de la case. C'est plutôt, croyons-nous, de peur de le perdre ou d'égarer un des instruments, chacun étant réputé précieux et devant être récolté à part et dans des circonstances particulières. L'antilope des marais, par exemple, doit avoir été prise vivante encore, et dépouillée aussitôt. De plus, dans ce cas, elle n'est pas mangée, mais brûlée sur un feu spécial, dont les cendres sont ensuite jetées à l'eau.

Lorsqu'on veut consulter le sort, on commence par étendre à terre une peau d'Anomalure (*Anomalurus Fraseri, Waterhall*), espèce d'écureuil volant. A son défaut, une écorce d'arbre, généralement l'*Onzakong* (*Antrocaryon Klaineanum*) ou des feuilles d'espèces particulières.

Les dés, si nous pouvons les désigner sous ce nom, ne doivent pas, en effet, toucher le sol ou la terre nue. Ils seraient « influencés ».

Chacun de ces dés porte tout d'abord un nom : *také*, l'homme, *who* ou *whozé*, la femme, *ngao*, le garçon, *kuh* ou *tana*, la fille.

Chez les Bushmen du sud Africain, où nous retrouvons un système de divination qui se rapproche du nôtre, Dorman signale également quatre osselets portant des noms presque similaires : *chowé* l'homme, *gaichwé* la femme, *kao* le garçon, *dana* la fille [1].

Le cinquième osselet porte le nom de *ghwa*, le village. Chaque osselet en particulier se nomme *gé*, os, et l'ensemble *gégé*.

4. Une Séance de divination

Mon ami Nktia, littéralement le charançon des palmiers, — on l'a ainsi appelé parce que au moment où il venait au monde, son père rapportait à la jeune maman un sac rempli des larves blanches de ce charançon, mets très apprécié des Négrilles, — Nktia, chef du clan négrille voisin de ma case [2], a décidé, qu'on irait à la chasse des éléphants. Un troupeau des énormes pachydermes a été signalé dans le voisinage. Mais la chasse sera-t-elle heureuse ? Nktia a consulté les esprits, la réponse a été douteuse. En rêve, il a vu plusieurs de ses hommes tués. En interrogeant le tam-tam de chasse, les baguettes se sont agitées d'elles-mêmes [3] et ont désigné sa propre case. Nktia est très anxieux, et se décide à consulter le devin. Le miroir magique reste muet. Comme le clan a faim, il faut se décider ; on consultera donc les astragales.

En principe, Nktia devrait opérer lui-même. Sur les instances de sa femme, il a appelé le chef d'un clan voisin, devin renommé, Akhôr.

Celui-ci est arrivé avec son clan, qui, bonne aubaine, participera

[1] *South African journal of science*, déc. 1923, vol. XX.

[2] Clan voisin du village fang d'Evoredhule, Haute-Abanga.

[3] Fétiche très curieux dont nous aurons occasion de parler dans notre prochain livre sur les Fang. Il est consulté avant le combat pour savoir ceux qui seront tués ou blessés.

à la chasse, si les destins sont favorables. On consultera les osselets, on commencera par l'épreuve de l'eau, *miaiyé*.

Dans une géode [1], on fait apporter de l'eau par la plus petite fille du clan après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle portait sur elle : anneaux, quelques perles, amulette préservatrice. L'eau de la source est versée dans la géode. Akhôr étend les mains au-dessus, paumes en dessous, et prononce les incantations rituelles aux esprits des eaux. Bientôt la géode commence à se balancer et l'eau bout à gros bouillons. La scène est vraiment très curieuse, d'autant que géode et eau étaient auparavant froides et que nul feu n'est allumé.

Dans l'eau bouillante, on verse de la farine de manioc délayée dans l'eau, en prononçant une nouvelle incantation. On laisse déposer, on jette l'eau, on laisse sécher, avec de nouvelles incantations. Puis Akhôr examine longuement les figures qui se sont formées : au centre, longue ligne, bien tracée, mais souvent coupée, le chemin sera long et difficile, mais conduira au but. Un cercle, il y aura mort d'homme ; des triangles, il y aura des éléphants tués, nombreux ; la chasse en somme, promet d'être heureuse ; donc, il n'y a pas à hésiter, il faut l'entreprendre.

Déjà très rassuré par l'épreuve de l'eau qui lui fut favorable, Akhôr se dispose alors à consulter les astragales et les fragments d'écaille. Il commence par les enduire d'huile et de poudre de bois rouge (*ešawa*). Le rouge est la couleur de la chance, de la joie, des naissances et des mariages. Pour nous faire honneur, les ménagères de l'intérieur qui nous recevaient avaient grand soin d'oindre d'huile et de rouge le lit de bambous qu'elles nous offraient aimablement. L'huile dont elles se servent, huile de fourmis blanches a, nous l'avons dit, un parfum très particulier. Il fallait des bains répétés pour s'en débarrasser, mais elles étaient si heureuses de nous faire fête !

Akhôr prend ensuite les osselets et les tablettes de la main droite, les agite, les fait passer d'une main dans l'autre, main fermée, main ouverte, puis les lance un à un, successivement, osselets d'abord, réservant les tablettes pour une seconde consultation, sur la peau d'animal qu'il a étendue à terre.

Chacun des quatre osselets porte des signes différents sur la face postérieure et antérieure et les autres côtés. Tout le monde sait que les enfants jouant aux osselets désignent chacune des quatre faces d'après leur forme, les creux et les dos, les *p* et les *s*. En négrille, les diverses faces portent les noms suivants : les creux *madu* (intérieur), les dos *kinga* (colline), les *p lobole* (en haut), les *s ngélé* (en bas).

Akhôr, après les avoir agités une dernière fois dans la main, les jette à terre en commençant par *také* l'homme, puis *who* la femme, *la* ou *ngao* le garçon et *khu* la fille. En même temps, il prononce gravement une incantation, différente à chacun des osselets.

Cette incantation est difficile, pour ne pas dire impossible, à com-

[1] Géode, masse minérale ou calcaire creuse, tapissée intérieurement de cristaux.

prendre. Deux raisons en sont la cause : la première, chaque osselet porte un deuxième nom dans cette incantation. Ainsi dans l'ordre de tout à l'heure :

také, l'homme	*küa*, le pharanger
bélé, le bouc	*khu*, la fille
la, le garçon	*koko*, la poule
klipa, le fourmilier	*who*, la femme

Les deux premiers vocables paraissent bien venir du cri de l'animal, simples onomatopoées. Dans les incantations, l'osselet porte tantôt son premier, tantôt son second nom.

La deuxième raison de la difficulté à comprendre ces incantations c'est qu'elles sont en langue archaïque que les Négrilles actuels ne comprennent pas toujours bien eux-mêmes.

Voici la première de ces incantations :

(také)	(bélé)
L'homme va, court et tombe,	*L'homme est tombé.*
La flèche part, vole, siffle,	*Vuê, vuê !*
Esprits, esprits,	*Le jour succède à la nuit, la nuit [au jour,*
Semence, herbe et plante.	*L'homme est tombé !*

Cette incantation nous paraît renfermer une allusion à la vie qui recommence toujours, que la flèche ne détruira pas.

Akhôr a lancé son premier osselet. Dans l'espèce, il représentait le chef du clan. D'une façon générale, toutes les fois que le sort est consulté, les osselets représentent des individus vivants, soit du clan, soit des amis ou des ennemis.

L'osselet, roulant sur lui-même, est tombé. Tous le regardent attentivement. Il est tombé face concave, le creux regardant la terre. C'est bon signe, chance heureuse, réussite dans ses desseins, vie assurée. Nktia est tout content. Si le creux, au lieu de regarder la terre avait regardé le ciel, Nktia aurait été au contraire en fort mauvaise posture, vaincu, près de mourir. On se couche, en effet, sur le dos pour mourir, on regarde le ciel, le ventre se creuse.

Mais si l'osselet avait représenté l'éléphant pourchassé, le creux regardant le ciel eut été au contraire fort bon signe pour le chasseur, puisqu'il aurait certitude d'abattre la bête.

Avant de continuer, le devin prononce une nouvelle adjuration :

La flèche a volé, a sifflé, *Vuê, vuê !*
La terre, s'est entr'ouverte
(Probablement sous le choc de la chute de l'animal.)
L'esprit est errant, le coupable est loin,
Père, père, tes enfants ! Vent de l'orage, tonnerre.
Détourne tes coups !

Peu à peu, le devin s'exalte : en chantant, il tourne avec rapidité,

sur lui-même, se courbe en arc de cercle, la tête renversée en arrière vient toucher le sol qu'elle frappe violemment ; puis il bondit et bondit encore ; il s'élève à un état psychique intermédiaire entre l'état conscient et l'état de transe : ses facultés de divination s'exaltent ; on le voit mimer le chasseur, l'animal traqué, les phases de la chasse avec une vivacité extraordinaire, il saisit les rapports qui existent entre les êtres et les choses. Successivement l'osselet est lancé de façon presque inconsciente pour chaque homme du clan, appelé à haute voix ; pour les femmes, douleur, deuil ou joie ; pour les enfants, seront-ils heureux ou orphelins. La chasse est mimée avec une précision extraordinaire : le devin *voit*. Les sagaies sont lancées : le devin a désigné le chasseur, montre celui qui fuit, qui attaque, qui est saisi par l'animal expirant, broyé, rien à faire, puis voici les vainqueurs, les vaincus de cette chasse toujours périlleuse.

Et chose plus étrange, j'ai pu le constater, cette vision à distance, mais cette fois dans le futur, se réalise exactement dans les moindres détails, non seulement le lieu de la chasse, non seulement les hommes morts ou blessés, le nombre d'éléphants tués, ceux qui échappent, mais aussi le nombre de défenses. Tout est exact !

Un deuxième présage a été tiré de la position que l'osselet occupe par rapport à celui qui jette. Plus à droite, signe de chance ; plus à gauche, signe de malheur. Il vaut mieux alors s'abstenir, ne pas partir pour la chasse : elle serait infructueuse, susciterait de nombreux accidents.

Par rapport aux chasseurs, tout a bien réussi, peu d'accidents à redouter, chasse heureuse. Akhôr va lancer maintenant l'osselet pour l'animal, dans l'espèce, pour l'éléphant. L'attention redouble : Akhôr, couvert de sueur, ne voit plus rien, ni personne : il est évidemment complètement suggestionné. Il lance l'osselet.

Roule, roule, esprit d'en haut, esprit d'en bas,
Lumière à droite, nuit de la forêt, ténèbres,
Flèche, sang, mort, nuit de la forêt.

Tous regardent.

Voici les présages :

Le dos en haut : le chasseur aura beaucoup de mal à s'approcher du gibier ; il est loin, les obstacles seront grands.

Le creux en haut : le gibier n'est pas loin ; on l'approchera facilement pendant le sommeil.

Le *P* en haut : le gibier est d'importance, il est inattentif, c'est probablement un éléphant.

L'*S* en haut : on ne trouvera que petit gibier ; il sera attentif et veillera, le chasseur aura beaucoup de mal à l'approcher et le tuer. Si l'osselet en tombant présente la face *P* ou *S*, on le reprend, on le jette une seconde fois. Tombé *P*, il retombe encore *P* : il faut se mettre en chasse immédiatement, autrement la chasse serait infructueuse.

5. Règles de présage

Voici donc la première combinaison. Ce résultat une fois obtenu, on jette le deuxième osselet, *koko*, la poule, la femme, *who*.

Nous supposons qu'il s'agit toujours de la chasse, car évidemment on peut consulter pour tout autre événement, naissance d'un enfant, par exemple, issue d'une maladie, etc.

Si l'osselet tombe tout près du premier, c'est chose réputée excellente, la chasse sera fructueuse.

Notez bien qu'Akhôr, pas plus qu'aucun devin, n'use de supercherie ! Ce lui serait évidemment facile, mais il est très sérieux, et fait la chose sérieusement, en convaincu. Il n'y a d'ailleurs qu'à le regarder pour en être sûr ! Le regarder, lui, et tous les autres assistants. Pas un ne rit, pas un ne sourit, tous sont passionnément attentifs, et Akhôr, les yeux révulsés, est loin, bien loin. Ce n'est pas un simulateur, j'en suis convaincu, il *voit*, certainement il voit...

Les deux osselets ont roulé l'un près de l'autre ; si le sort veut que la figure soit la même, c'est de meilleur augure encore, les chances favorables augmentent. Suivant les diverses positions occupées par le deuxième osselet, on tire diverses prévisions. Chaque combinaison porte un nom particulier qui a une signification également distincte. Mais on ne retrouve pas ce nom dans la langue ordinaire. Ainsi, si les deux osselets sont près l'un de l'autre, c'est *mè*, chance. Si, au contraire, ils sont éloignés, *klè*, maladie, sort funeste. Si les deux figures sont les mêmes, *kô*, le ciel, très heureux présage. Dos et creux, *siô*, urine et sueur en langage courant, là, chasse difficile, mais fructueuse, il faudra beaucoup courir et fonctionner. Si les osselets étaient consultés pour un mariage, cette même combinaison serait alors la plus heureuse de toutes et signifierait que l'union serait féconde et débuterait par un garçon.

Les signes tracés sur les osselets portent le nom de *kéki* [1], choses coupées, entaillées.

Dans une consultation, comme va le faire tout à l'heure Akhôr, après les astragales, on lancera les fragments de carapace de tortue, ordinairement au nombre de quatre. Ils portent le nom de *ppà*, et représentent la famille, père, mère, fils et fille, sous les noms suivants : *elo*, *nta*, *nture*, *ngra*. Les deux fragments représentant les mâles, avons-nous dit, sont taillés en pointe, les deux autres portent une incision, représentant ainsi les parties viriles et les parties féminines. Le côté lisse interne représente la mort, la maladie, l'absence, l'inaction, la non-participation à une affaire, la non-culpabilité. Le côté rugueux externe

[1] La racine *Eki*, couper, est très ancienne. On la retrouve dans l'ancienne langue égyptienne, aussi bien que dans le bantu. Cf. en fang, *ékirk*, couper, *okeng*, couteau, etc.

de la carapace, au contraire, le côté actif, agissant, course, marche, voyage, chasse, coopération, union. La direction de la pointe est également à considérer : c'est la marche, d'un ami ou de l'ennemi suivant les cas, vers le village, d'où nécessité de fuir, ou à son opposite, rester tranquille, calme, aucun danger, joie, bombance.

En lançant, après les osselets, les fragments d'écaille, Akhôr veut encore savoir combien, chose très importante pour eux, les chasseurs tueront d'éléphants mâles, auront donc de défenses [1].

Les combinaisons que l'on peut obtenir sont nombreuses : on peut certainement en compter plus de cent, toutes différentes ! Chose remarquable, la loi du devin, comme des assistants, est absolue. Jamais on ne « force » le sort ! Jamais le devin ne recommencera deux fois, si dans une première expérience, il se trouve que la chance n'est pas de son côté. Le sort a parlé. Le sort ? non, mais les esprits qui sont là, qui parlent, qui se communiquent, les esprits qui ne sauraient errer. Le devin est sûr de sa science, et aussi de sa méthode !

En quoi, remarquons-le en passant, il diffère singulièrement des braves et naïfs consulteurs qui, en pays civilisé, interrogeant le sort avec le marc de café, les clefs, les cartes ou les réussites de cartes, croient dur comme fer à l'oracle si la prédiction de la pythonisse leur est favorable, mais dans le cas contraire, s'adressent bien vite à un autre et font recommencer jusqu'au résultat favorable, presque toujours, pour ne pas dire toujours...

Chez nos Négrilles, au contraire, nous avons pu voir ainsi, dans une consultation du sort, les premières figures être heureuses, promettre réussite, mais les morceaux de carapaces de tortue tombèrent l'une sur l'autre et la face creuse en haut, figure dite *nlô*, la rivière, symbole ou présage de chutes nombreuses, de lianes brisées ; la griffe de panthère, *fé*, tomba également pointe en haut, figure *li*, signe de grands dangers, de mort probable... Le petit chasseur réintégra ses ustensiles dans leur sac, alla s'étendre au soleil et remit la chasse au lendemain. Une proie eût été cependant la très bienvenue, car il avait le ventre vide ! Mais le sort avait parlé, rien à faire !

Chacun des objets qui accompagnent les quatre osselets principaux, a encore sa signification propre. Ainsi les morceaux de carapace de tortue. Dans tout le folklore négrille, comme d'ailleurs dans le folklore bantu, la tortue est l'animal très rusé, qui l'emporte toujours sur ses ennemis, leur joue mille tours, déjoue toutes leurs malices. C'est en même temps l'animal tranquille, content de lui, qui ne se presse jamais, et qui vit à l'aise dans sa maison, sans se préoccuper d'aucune intempérie, l'animal qui n'a jamais faim, que l'on ne trouve mort dans la brousse que de vieillesse.

Les combinaisons des petits fragments de carapace de tortue seront donc en général heureuses, une seule combinaison présage le malheur, *todi*, quand les deux fragments se recouvrent mutuellement. Les autres

[1] On n'utilise pas et on ne vend pas les pointes d'éléphants femelles, ou escarvelles, beaucoup plus petites.

signifieront que le gibier poursuivi se cachera, déjouera d'abord toutes les poursuites du chasseur, *klipa*, mais que le résultat final sera heureux. Ou bien encore que l'ennemi qui en veut au village ne réussira pas dans ses desseins perfides, que ses attaques seront déjouées, mais que néanmoins il faut veiller avec beaucoup d'attention et sans se lasser. Cette combinaison porte le nom de *napo*.

Cette combinaison pourrait tout aussi bien s'appliquer à un mariage, une naissance ou encore une maladie. Concernant un mariage, *Todi* indiquera une mort prochaine, un décès d'enfant, etc. Donc s'abstenir. *Klipa :* un mariage difficile, mort des premiers enfants, maladie de la mère, mais réussite finale. On peut donc aller de l'avant, mais des sacrifices préventifs sont nécessaires. *Napo* : tout marchera pour le mieux : joie, réussite, se hâter. Le premier-né sera un garçon. Il se portera bien, sera fort. Le père sera heureux.

Il serait facile de donner d'autres combinaisons avec leur explication. Nous espérons pouvoir le faire en un travail plus complet, celles-ci suffisent pour donner une idée succincte des interprétations diverses.

Si l'on cherche les raisons profondes de cette divination par les osselets ou les écailles de tortue, il ne faudrait pas croire qu'elles reposent sur l'arbitraire ou le hasard. Pour le primitif, en effet, du moment que deux êtres se ressemblent, de quelque façon qu'on le conçoive, il y a action de l'un sur l'autre. De même encore, toutes choses sont interdépendantes les unes des autres.

« Pourquoi, dit à ce sujet le pasteur Junod, un des très rares ethnologues qui se soient occupés de la question, pourquoi l'astragale de la chèvre représente-t-il la chèvre elle-même ? Parce qu'il est une des parties de cet ensemble qui est la chèvre. Et pourquoi la chèvre représente-t-elle le sujet, l'habitant du village ? Parce qu'elle demeure au village, parce qu'elle est en contact avec ses maîtres. Pourquoi le côté convexe de l'astragale représente-t-il l'homme debout, actif ? Parce qu'ainsi l'astragale est debout, lui aussi, tandis que s'il tombe en montrant sa face concave, il est couché sur le dos, et alors l'homme, lui aussi, est sur le dos, inactif, malade, mort peut-être. Il y a de plus deux autres côtés à considérer : le côté droit qui présente une légère enflure, c'est la poitrine gonflée par la colère, l'amertume, l'angoisse, — et le côté gauche un peu creusé — c'est la poitrine vide, le cœur tranquille, la vie sans souci, l'homme paisible, reposant agréablement sur ses coudes... On verra que toutes les subtiles déductions des devins sont d'accord avec les principes de la magie inspirés par eux. Voilà pourquoi elles sont admises comme des oracles. Les prémisses sont inscrites au fond de la mentalité de chacun. Elles sont conformes à la conception du monde et des choses, que chacun se fait [1]. »

Après cette longue digression, revenons à notre ami Akhôr. La séance de divination prit fin, et le clan apprit avec satisfaction que l'on

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Neuchâtel*, 1929, p. 52.

tuerait huit éléphants, dont cinq mâles, et qu'un seul chasseur succomberait.

Les chasseurs, ayant pris leurs dispositions dernières, partirent joyeusement en chasse. Ce que je trouvai ensuite de plus surprenant, c'est que les prédictions d'Akhôr se réalisèrent exactement. Par hasard, évidemment... mais comme ce n'était pas la première fois...

Les peuples qui entourent les Négrilles font très peu usage, du moins à ma connaissance, de l'astragalomancie. Plus probablement, peut-être, ceux qui les ont étudiés n'y ont fait que très médiocre attention, ou plutôt ne s'en sont nullement préoccupés. Pour ma part, après avoir consciencieusement étudié la tribu Fang au milieu de laquelle j'ai longtemps vécu, ce point, je l'avoue, m'avait d'abord complètement échappé. D'ailleurs, il est évident que les sorciers, car à eux, sauf chez les Négrilles, est réservé ce rôle, ne consultent pas les sorts devant les missionnaires. On ne les surprend que par grand hasard.

TROISIEME PARTIE

Le Pygmée dans sa vie intellectuelle et artistique

Préliminaires.
Chapitre premier. — La Numération des Négrilles.
Chapitre II. — La Langue des Négrilles.
Chapitre III. — La Littérature des Négrilles en général.
Chapitre IV. — La Vie des Négrilles dans leurs Proverbes.
Chapitre V. — Les Enigmes.
Chapitre VI. — Mythes et Légendes cosmogoniques.
Chapitre VII. — Légendes historiques et Contes merveilleux.
Chapitre VIII. — Les Fables.
Chapitre IX. — Le Chant.
Chapitre X. — Les Instruments de Musique.
Chapitre XI. — La Danse.
Chapitre XII. — L'Art du Dessin et de la Sculpture.

Préliminaires

Les Négrilles sont des hommes comme nous. — Ayant étudié la vie religieuse de nos Négrilles, vu ensemble combien elle était singulièrement plus développée chez eux et reposant sur des concepts beaucoup plus purs et plus élevés que chez les Bantu, leurs voisins et presque toujours leurs oppresseurs, il convient maintenant de voir leur « vie intellectuelle ».

De tout ce que nous avons exposé jusqu'ici de cette vie religieuse en particulier, ressort nettement que les Pygmées sont des hommes, des hommes comme nous, et cela, dans toute la force du terme.

Maintenant, il serait évidemment paradoxal de prétendre qu'il n'y a aucune différence intellectuelle entre eux et nous, et affirmer que les Négrilles sont, dans l'ensemble, aussi intelligents, aussi perfectibles, aussi capables de progrès que les Européens. Non. Le soutenir, ce serait imiter l'exagération de ceux qui, sans les avoir étudiés, les appellent sérieusement des « gorilles mal dégrossis ».

C'est leur numération et leur langue que nous examinerons pour connaître les parties les plus significatives de leur vie intellectuelle.

CHAPITRE PREMIER

La numération des Négrilles

1. Numération par signes. Généralités. Numération par signes des Bantu. — 2. Numération par gestes des Négrilles. — 3. Numération par branchettes, bâtonnets, etc. — 4. Numération par nœuds. — 5. Numération parlée. — 6. Vocabulaires comparatifs de numération. — 7. Numération secrète.

1. Numération par signes. Généralités

Numération par signes des Bantu

La numération par signes est et fut toujours universelle. Bantu et Négrilles ne dérogent pas à la règle commune.

Si nous prenons les peuples qui entourent immédiatement les Pygmées, ceux au milieu desquels ils vivent, tels les Fang ou Pahouins avec leurs divers clans, les Nserk ou Asékiani, Bakélé, Batéké, Kombé, etc., leur manière de compter par gestes est identique ou à peu près, tel du moins que nous avons pu le constater, chez ces divers peuples. Ainsi, comme exemple typique, comptent les Fang :

Pour la première dizaine, la main gauche levée en l'air, la droite abaissée :

1 = tous les doigts repliés, la paume de la main gauche regardant celui qui compte, l'index seul relevé ;

2 = l'index et le majeur relevés, tous les autres doigts fermés, même position de la main ;

3 = le pouce, l'index et le majeur gauches relevés, les autres fermés;

4 = très particulier: le pouce gauche fermé, les quatre autres doigts relevés, mais serrés deux par deux, et nettement séparés au milieu ;

5 = tous les doigts fermés ;

6 = la main gauche fermée et en bas, la main droite relevée, l'index droit relevé ;

7 = la main gauche fermée, l'index et le majeur droits relevés ;

8 = la main gauche prenant la même position que la droite : la droite reproduisant le geste de la main gauche pour le 4 ;
9 = la main gauche fermée, la main droite donnant le 4 ;
10 = les deux mains fermées, paumes se regardant, puis un coup frappé l'une contre l'autre ;
11 = 10 et 1 ;
12 = 10 et 2, etc.
20 = deux coups frappés des deux paumes et ainsi de suite.

Au-dessus de 20, on compte par bâtonnets fichés en terre [1].

A quelques modifications insignifiantes près, cette manière de compter est générale chez tous les peuples du bassin de l'Ogowé, du Chari, de l'Oubanghi.

Les Bantu du Congo belge, Kasaï, environs du Lac Léopold II ont une numération par signes très voisine. Ainsi :

Bolia-Tumba	1 = Index de la main droite levé, doigts repliés, pouce à l'extérieur
Baboma	Main droite fermée, auriculaire relevé, pouce intérieur ;
Monsengere-Lesa	Main droite fermée, auriculaire relevé, pouce intérieur ;
Yaelima	Main droite fermée, auriculaire relevé, pouce intérieur ;
Wadia	Index de la main droite sur l'auriculaire de la main gauche ;
Kundu	Médius de la main droite sur le pouce du poing gauche.
Bolia-Tumba	2 = Index et médius droits, autres doigts repliés;
Baboma	Main droite fermée, auriculaire et annulaire relevés ;
Monsengere-Lesa	Main droite fermée, auriculaire et annulaire relevés ;
Yaelima	Main droite fermée, auriculaire et annulaire relevés ;
Wadia	Index de la main droite sur l'annulaire gauche ;
Kundu	Médius droit sur index gauche.
Bolia-Tumba	3 = Index, médius, annulaire droits levés, doigts repliés ;
Baboma	Index sur le pouce, les trois autres doigts levés ;

[1] Les bâtonnets ainsi fichés en terre représentent aussi en même temps des objets. On les conserve par exemple en cas de contestations, aussi longtemps qu'il est nécessaire, chaque bâtonnet représentant à la fois, par exemple, et de façon immuable, l'animal réclamé et le nombre. Tel bâton pourra donc ainsi signifier 10 poules, ou 2 cabris, 3 pagnes ou telle autre chose.

Monsengere-Lesa	Index sur le pouce, les trois autres doigts levés ;
Yaelima	Index sur le pouce, les trois autres doigts levés ;
Wadia	Index droit sur médius gauche ;
Kundu	Médius droit sur médius gauche.
Bolia-Tumba	4 = Pouce replié, quatre doigts droits levés ;
Baboma	Pouce replié, quatre doigts droits levés ;
Monsengere-Lesa	Pouce replié, quatre doigts droits levés ;
Yaelima	Pouce replié, quatre doigts droits levés ;
Wadia	Index droit sur index gauche ;
Kundu	Médius droit sur annulaire gauche.
Bolia-Tumba	5 = Main ouverte, pouce écarté ;
Baboma	Main ouverte, pouce écarté ;
Monsengere	Main ouverte, pouce écarté ;
Lesa	Main ouverte, pouce réuni ;
Yaelima	Main fermée ;
Wadia	Mains allongées ;
Kundu	Médius droit sur auriculaire gouche.
	10 = Mains frappées l'une contre l'autre.

Or, phénomène singulier, qui à lui seul prouverait une origine toute différente, les Négrilles ont une numération complètement distincte.

2. Numération par gestes des Négrilles

Pour compter, nos Négrilles et les Pygmées du Congo belge, d'après Maes, du Musée de Tervueren, *Annales* 1910, s'y prennent de la manière suivante, le dos de la main vers l'objet à compter :

1 = le pouce de la main gauche élevé, les autres doigts repliés ;
2 = l'index gauche relevé, tous les autres doigts pliés ;
3 = le petit doigt relevé, tous les autres doigts pliés ;
4 = l'annulaire relevé, tous les autres doigts fermés ;
5 = toute la main fermée ;
6 = les deux petits doigts relevés, les autres fermés, soit trois et trois ;
7 = les deux petits doigts relevés et aussi le pouce de la main gauche ;
8 = les deux annulaires seuls relevés ;
9 = les deux annulaires et l'index gauche relevés ;
10 = les deux mains fermées, en face l'une de l'autre ;
11 = les deux mains fermées, l'une contre l'autre et le pouce gauche relevés.
12 = etc. ;
20 = les deux mains fermées, frappées l'une contre l'autre.

Au-dessus de 20, les Pygmées ne comptent plus, ni avec les mains, ni avec les pieds. Pour eux, les nombres surpassant 20 sont simplement « Beaucoup », comme nous le verrons à la numération parlée [1].

La numération par gestes est d'ailleurs aussi ancienne que le monde, et les peuples de civilisation très avancée comptaient et comptent encore aujourd'hui à l'aide des doigts. Ainsi actuellement, dans l'Inde, comptent les marchands et les banquiers du Bengale, avec cette remarque que 4 est toujours leur plus grand multiplicateur et diviseur. Ils se servent des jointures de leurs doigts pour calculer, en commençant par l'articulation inférieure du petit doigt et en revenant jusqu'au pouce, la terminaison spatulée comptant pour une jointure. La main contient donc le nombre 15, et pour que nul ne connaisse leurs transactions, ils se donnent la main sous un drap.

N'est-il pas curieux de constater que nos Négrilles ont un mode analogue de compter ? Eux aussi, lorsque pour une raison quelconque ils ne veulent pas que leurs transactions soient connues, par exemple l'achat d'une femme, se serrent mutuellement la main, main droite prenant main gauche, et du bout de l'index, appuyant de façon imperceptible sur les jointures adverses. C'est ce qu'ils appellent, d'une phrase très expressive « faire chanter les petits hommes de la main ».

Notons encore à ce sujet que dans cette numération par gestes et suivant les cas qu'elle comporte, les doigts de la main gauche représentent l'étranger, l'ennemi, le gibier chassé, l'objet convoité, ou dans un autre ordre d'idées, la femme, les enfants, c'est-à-dire, en somme, comme toujours pour le côté gauche l'être inférieur, d'où malheur et calamité, tandis que les doigts de la main droite représentent l'homme lui-même, l'hôte, le chef, les hommes du clan, c'est-à-dire l'être supérieur, d'où bonheur, chance, etc.

La main gauche repliée indique le mépris, la chasse, la main droite levée, la prière, la demande, le salut.

3. Numération des Pygmées par branchettes, bâtonnets, etc.[2]

Les peuples noirs qui entourent les Négrilles s'aident tous, pour compter, de branchettes, d'os, de coquilles, de cauries [3], de petits cailloux. Au milieu d'exemples qu'il serait facile, mais fastidieux, de multiplier à l'infini, les Fang, voisins des Pygmées, comptent, tan-

[1] A partir de 20, les Bantu continuent au contraire à compter.

[2] Ainsi, l'homme primitif, Faouhur, chef des Oulhar, dans la lumière neuve, dénombra sa tribu, à l'aide de ses doigts et de rameaux. Chaque rameau représentait les doigts des deux mains. Il dénombrait mal : il vit cependant qu'il restait quatre rameaux de guerriers, plus de six rameaux de femmes, environ trois rameaux d'enfants et quelques vieillards. Et le vieux Goûn aux os secs, qui comptait mieux que tous les hommes, dit qu'il ne demeurait pas un un enfant sur un rameau, un homme sur cinq, une femme sur trois. (Cl. Anet, *La fin d'un monde.*)

[3] Petit coquillage de valeur infime usité dans toute l'Afrique.

tôt au moyen de petits morceaux de fer, (*eki*), groupés et attachés par 10, formant alors un faisceau (*biki*), et représentant une dizaine [1], tantôt par petits morceaux de bois piqués en terre ou couchés horizontalement et représentant alors les dizaines, les unités étant figurées par d'autres morceaux de bois, couchés verticalement aux horizontaux.

Les Négrilles s'aideront également, non de petits cailloux, qu'ils n'ont pas toujours à leur portée dans la forêt à l'humus épais et profond dont les feuilles et le bois pourri composent la texture, mais de branches d'arbre, de morceaux d'écorce. Toutefois, ils usent très rarement de ce moyen, et y trouvent de grandes difficultés :

« *Gurou gé li ré*. Cela vide tête mienne », me disait un jour un Négrille auquel j'avais imposé cet exercice. Au fond, il n'avait pas tort. Si, en effet, nous en décomposons la technique, voici ce que nous constatons.

Nous sommes dans un village pygmée. Il compte une vingtaine de cases, donc cinquante à soixante individus. Une partie des hommes est à la chasse, d'autres à la pêche, des femmes aux plantations. « Combien manquent d'hommes dans ton village, combien de femmes » demanderons-nous au chef. Il nommera immédiatement les hommes absents, puis les femmes, il les a vus partir, il le sait. Mais s'il lui faut les dénombrer, c'est toute une affaire ! Il lui faudra alors prendre famille par famille, représenter chaque homme par une branchette, chaque femme ou enfant par un objet différent, car autrement il s'embrouillerait, puis mettre à part les absents, catégorie par catégorie, et enfin se livrer à un autre calcul pour additionner les absents de chaque catégorie ! C'est affaire très compliquée !

Le Négrille, comme beaucoup de Noirs, *connaît* tous les êtres du clan, *sait* les présents et les absents, mais il ne lui faut rien de plus ; il ne vit pas d'abstractions, mais de réalités tangentes.

Aussi, disons-le en passant, quand pour la perception des impôts, l'Administration demande aux chefs de dénombrer exactement les hommes de leurs villages, et qu'ils n'y parviennent, et souvent bien mal, qu'après de nombreux tâtonnements, beaucoup d'efforts, et résultat presque toujours erroné, l'Administrateur taxe « Mauvaise volonté » et punit d'une amende injustifiée. En réalité, ignorance de sa part, et incapacité, faute d'exercice, de la part du Noir.

4. Numération par nœuds et par tailles

A côté des branchettes ou morceaux d'écorce dont les Négrilles se servent pour compter, une autre façon plus curieuse encore et très peu étudiée, se trouve parfois, les *nœuds* de corde, *guirê ppîka*, littéralement corde-nœud.

Plusieurs fois, il nous est arrivé de voir les Négrilles prendre ainsi des cordelettes, tressées de fil d'ananas, y faire des nœuds évidemment conventionnels, se les montrer. Jamais ils n'ont voulu nous en indiquer

[1] Véritable monnaie fiduciaire.

la signification. C'est défendu, répondaient-ils simplement. D'ailleurs, seuls les vieillards connaissaient ces cordelettes.

Il y aurait là matière à recherches intéressantes, et dans un domaine très fermé. Le temps et l'occasion nous ont manqué [1].

2. Enfin, tout le monde connaît le système des *tailles* ou morceaux de bois encore si usité naguère chez les boulangers : le vendeur et l'acheteur ayant chacun la sienne ; au moment de la vente, on fait une encoche sur les deux tailles, plus profonde pour les dizaines. Autant d'encoches, autant de pains vendus, chacun garde sa taille, aucune contestation possible ! On retrouve le même usage, pour la vente et l'achat des tortues par exemple, chez les Indiens du Mexique, les Sioux de l'Amérique du Nord pour les fourrures et chez les Cafres d'Afrique, pour la chronologie.

Les Négrilles s'en servent également dans certains cas spéciaux. Je l'ai vu employer une fois à propos de dot, pour compter les pièces de gibier que le futur devait apporter au beau-père.

5. Numération parlée

D'après certains auteurs, surtout matérialistes, ce serait du langage primordial par gestes, tels les singes, que seraient sorties, au cours des âges, après un long et pénible processus, les différentes langues parlées. Tout d'abord, le geste exprimant la pensée, puis le geste accompagnant le son, enfin la parole exprimant la pensée sans l'aide du geste, la richesse en mots abstraits étant chez un peuple la marque de plus ou moins grande culture. Nous ne sommes nullement de cet avis : Dieu a donné à l'homme en le créant la parole en même temps que le geste ; mais cette discussion nous entraînerait trop loin et serait ici parfaitement oiseuse.

Pour la numération parlée, il est tout naturel, nous l'avons vu plus haut que le Noir, Négrille ou autre, se serve de ce qu'il voit, de ce qu'il sent, de ce qui est le plus à sa portée, à celle des gens avec lesquels il a affaire.

L'idée de main, éveillant celle de doigts, la main indiquera tout naturellement le nombre « cinq ». Comme corollaire « deux mains » représenteront « dix » et « un homme » vingt, par l'ensemble des mains et des pieds.

Ainsi, à Sierra-Leone, d'après Kölle, 20 = *mobandé*, *mo* égalant homme et *bandé*, fini, terminé, d'où : homme complet.

En ranga, *ndla*, main, *nthlame*, cinq. Et il en est de même à peu près chez tous les peuples bantu.

Suivant le même principe, et en observant les mêmes règles, les Négrilles emploient pour compter les noms suivants dont nous donnons en même temps la signification :

[1] Les tribus bantu de l'intérieur comptent également par nœuds de cordelettes.

Un	*kwédi*, le pouce litt. la main celle-ci.
Deux	*bédi*, l'index litt. les bras ceux-ci.
Trois	*bara*, petit doigt.
Quatre	*bana*, annulaire.
Cinq	*kwé*, la main.
Six	*mobara-mobara*, ou simplement *mo bara*.
Sept	*mo bara mo bana*, trois et quatre.
Huit	*Mo bana mo bana*, quatre et quatre.
Neuf	*mo bara mo bana mo bidi*, cinq et quatre.
Dix	*éli kwé éli kwé, fwé ;* par abréviation *fwé*.
Onze	*fwé li kwédi*, dix et un.
Douze	*fwé li bédi*, dix et deux.
Vingt	*fwé bidi*, dix deux fois.

Dans cette manière de compter, quatre semble donc être le nombre de base.

Cent et au-dessus	*amana* [1] *dadi*, un tas beaucoup.

Et nos Négrilles n'ont guère l'occasion de compter plus loin.

Soit dans le bassin de l'Ogowé, soit dans celui des affluents du Haut-Congo, de la Sangha, du Ntem et du Wole, ces deux derniers, fleuves côtiers du Nord, les Négrilles vivent au milieu de populations très diverses auxquelles ils ne sont nullement apparentés et dont ils ne parlent pas la langue, quoi qu'en disent certains ethnologues, bien qu'ils aient pu, et l'ont souvent fait dans la pratique, emprunter aux voisins nombre de vocables qui leur manquaient.

Lorsqu'on demande, soit directement, soit par interprète, à nos Négrilles de traduire les noms de nombre, ils donnent invariablement les nombres que nous venons de citer.

Ainsi, opérant dans un pays assez éloigné de celui où nous avons rencontré les Négrilles, mais où il les a également rencontrés, le docteur Ouzilleau, dont nous parlerons plus loin, nous donne dix vocabulaires différents des peuples vivant avec ou près des Négrilles et en même temps les noms de nombre des différentes peuplades négrilles rencontrées.

A propos de ces noms, une première remarque s'impose : ils paraissent bien appartenir de façon plus ou moins lointaine ou détournée aux populations bantu ou nilotiques que les Pygmées ont jadis côtoyées ou traversées, donc, de racine bantu ou nilotique, étrangère aux Pygmées, mais assimilée. Mais est-ce bien la numération « vraie » des Pygmées ?

« Nous comptons ainsi, me disait un jour mon vieux chef *Lé-kwa*, pour que les autres nous comprennent », et les nombres qu'il me dictait se rapprochaient sensiblement de ceux du docteur Ouzilleau. Puis, après un moment de réflexion, il ajouta : « Eloigne ton compagnon ».

[1] *Amana*, en fang = *c'est fini*. — En négrille = *tas*, *amas*, etc. La racine est toute différente. A—mana et am—an—a.

C'était mon petit boy indigène. Et quand l'enfant fut loin : « Lorsque tu voudras montrer à l'un de nous que tu es vraiment notre frère, tu compteras ainsi, comme nous. » Et voici ces nouveaux nombres :

né	*ku*	*bann*	*kukwé*	*bo*	*fi*
1	2	3	4	5	6

kubó	*buené*	*fiku*	*nunu* ou	*neku*
7	8	9	10	10

dont la signification est celle-ci :

Né le pouce, *ku* deux jambes, *bann* le nez et les deux narines, l'ensemble, *kukwé* bras-jambes, *bo* le corps avec bras-jambes ou *kwé* la main, *fi le* visage, pluriel de *mi*, ouvertures, deux yeux, deux oreilles, nez, bouche, *kubo* le corps, et deux jambes en plus, *buené* le corps avec pouce, *fiku* visage et jambes, *nunu* les deux pieds, ou *neku* le corps.

Une fois, deux fois.

« Tu pourras compter encore ainsi, c'est « même chose » :

Né	*ku*	*bann*	*bekwé*	*bwéné*
1	2	3	4	5
Pouce	jambes	nez	bras jambes	membres et un

bwabann	*bwa né bann*	*bwabékwé*	*nébwabékwé*	*lokaga*
6	7	8	9	10
double le nez	double (le nez) et un	double les membres	un et double les membres	la barbe

D'une façon générale, on peut donc dire que la façon habituelle, de compter des Pygmées est celle-ci :

Kwédé, bédi, bara, bana, kwé, puis les réduplicatifs des quatre premiers nombres, et enfin *fwé*, pour dix : numération empruntée aux Bantu, au moins en partie.

Entre eux, ils compteront :

Né, ku, ban, békwé, bo, fi, kubo, nbébwé, nénu, néku, etc.

Les Asandeh ou Nyam-Nyam auxquels on a voulu parfois assimiler les Pygmées comptent ainsi :

Mêmes signes avec une main fermée, l'autre faisant le signe. Dix en frappant les deux mains l'une contre l'autre.

Après dix, pour onze, le signe un de la main et du pied posé sur l'autre puis retiré. Et ainsi de suite.

Le pouce désigne l'homme, le mâle.

Oralement, ils comptent d'abord sur la main gauche, en observant le même ordre de doigts que précédemment.

1 Ssâ
2 Juê
3 Byata
4 Byama

5 *Bissuê* (peut-être deux fois deux et un),
puis sur l'autre main
6 Bissué bâti ssâ, littéralement : de cinq, délivres-en un.
7 Bissué bâti iouê, ou plus simplement *Batioué.*
8 Bâti byata.
9 Bâti byama.

Après le nombre 6, on laisse presque toujours *bâti,* la main dont on se sert indiquant suffisamment le chiffre indiqué :

10 *Bauê* dix, c'est-à-dire *Ba* le père, *Jué* des deux, sous-entendu « mains ».

On continue en comptant avec les pieds :

11 *Baué* (*bâti, sandeyô*) *ssâ* délivre un sur la terre.
12 *Baué bâti sandeyô ioué.*
13 *Baué bâti sandeyô byata.*
14 *Baué bâti sandeyô byama.*
15 *Hirâ.*
16 *Hirâ cabâni ssâ,* quinze et un doigt de l'autre côté.
17 *Hirâ cabâni oué.*
18 *Hirâ cabâni byata.*
19 *Hirâ cabâni byama.*
20 *Mbodoûmbodôu* vingt.

Pour 21, on prend le doigt d'une autre personne présente, en ajoutant à 20 :

Zi borânyo ssâ, prends-en un d'une personne.

Puis le nombre 40 s'exprimera par *Aborâu ioué,* deux hommes, parce qu'ils auront 40 doigts ; 50 *Aborâu na baoué,* 40 doigts et dix doigts, et enfin 100 *Aborâu bissoué.*

6. Vocabulaires comparatifs de Numération

Le docteur Ouzilleau, dans ses *Notes sur les Pygmées de la Sanga,* nous donne, en dix vocabulaires différents, la numération des Négrilles, puis la compare avec celle des peuples qui les entourent, au milieu desquels ils vivent. Bien que certains ethnologues qui ont parlé des Négrilles, entre autres le savant P. Sacleux, déclarent, comme nous l'avons dit, qu'ils n'ont pas un langage qui leur soit propre, il faut avouer cependant que les ethniques *numéraux* négrilles, pour ne parler que de ceux-là, diffèrent notablement, on le constatera, des ethniques voisins, bantu ou autres que nous donnons ensuite.

A) Ethniques numéraux en divers dialectes *négrilles,* d'après le Dr Ouzilleau :

1	Poté	odé	Bodé	Moti
2	Bidé	Bidé	Bidé	Bibaï
3	Bata	Pata	Bata	Binato
4	Bana	Bana	Bana	Bana
5	Wé	Pué	Wé	Vué

6	Pué momona bodé	No-bodé-Kwé avec un, la main	Singamoti
7	Pué momona bidé	Bidé Kwé avec deux, la main	Singabilai
8	Pué momona pata	Bata kwé	Singabanato
9	Pué momona bana	Bana kwé	Singabana
10	Paho (la main)	Pabo	Bopé
11		(Le mot *Pabo* désigne les deux	
20	Pabo bidé	mains ou mieux la main, c'est un mot bantu.)	

B) Ethniques numéraux en treize dialectes *bantu* [1], d'après le Dr Gravot, revu par Poutrin :

Tribus	1	2	3	4	5
1 Duala	Biba				
2 Bali					
3 Bayou					
4 Wuri					
5 Yaundé					
6 Kèlé	Ginat	Béna	Bilalé	Binan	Bitani
7 Benga					
8 Bangala					
9 Dzimu	Uat	Iba	Ilali	Na	Itanè
10 Dzem	Ngorr	Iba	Ilali	Na	Itanè
11 Sanghasangha	Uoto	Biba	Ilali	Na	Bitanè
12 Gumba	Msude	Béba	Bilali	Blua	Bitanè
13 Fong	Fo	Bè	La	Bure	Tan

C) Au *Fong*, qui est un dialecte pahouin, ajoutons trois autres, de tribus de même race :

Tribus	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Nserk	Woté,	Biba,	Itati,	Binéi,	Bitani,	Néwoté,	Nébiba,	Nébitata,	Nébinéi,	Dyomu
Dzèm	Ngor,	Mba,	Lé,	Na,	Fyèn,	Bingor,	Bimba,	Bilé,	Bina,	Kam
Fang	Fo,	Bè,	La,	Nè,	Tan,	Sam,	Nzangwal,	Onwam,	Ebvul,	Agum

Pour permettre mieux la comparaison, donnons la numération de deux clans négrilles vivant au milieu de ces trois dernières tribus.

	1	2	3	4	5
Bayaga de Sendjé	Bodè	Bidé	Bota	Bana	Vuè
Bayaga du Ntèm	Bodé	Bidé	Bota	Bana	Kvué

[1] Ces treize dialectes appartiennent à des tribus bantu. Les cinq premières vivent au Cameroun, les autres au Congo français. Les deux derniers sont des Négrilles.

En résumé, si nous prenons les seuls vocables pygmées, nous avons pour les divers noms *négrilles* :

1 = Poté, Bodé, Bodé, Moti.
2 = Bidé, Bidi, Bidé, Bibai.
3 = Bata, Pata, Bata, Binata.
4 = Bana, Bana, Bana, Bana.
5 = Wuè, Puè, Wé, Vué, Kvué.
6
7
8 agglutinatifs.
9
10

Les vocables négrilles ont évidemment une certaine ressemblance avec ceux des tribus qui les entourent. Egalement avec quelques dialectes du Haut Congo que nous donnons ci-dessous, surtout le dialecte banziri. (Cette tribu, venue du Nord, a été chassée de son pays par les Foulbés du Niger.) Il resterait toutefois à établir si on peut conclure sur un ou deux témoignages ; si le Banziri qui a donné ce renseignement d'un côté, ou le Négrille de l'autre, n'étaient pas des métissés et ont bien donné la vraie manière de compter des Négrilles ! Nous venons justement de dire plus haut combien il fallait se méfier du témoignage *a priori*.

Dialectes du Haut Congo et dialecte banziri

	Pays mbimu	*Pays baya*	*Pays gundi*	*Dialecte banziri*
1	Woro	Dan	Emoti	Gpé
2	Ba	Bua	Ibao	Leissi
3	Lali	Tar	Ilalo	Bata
4	Na	Nar	Inai	Bana
5	Tano	Morco	Itano	Vué
6	Tanéworo	Morco zanadan	Itanoymoti	Djegpé
7	Tanéba	Morco zanadan bua	Itanaipay	Djegbissi
8	Tanélali	Morco zanadan tar	Itanailalo	Djegbara
9	Tanéna	Morco zanadan nar	Itanainai	Djegbana
10	Kamo	Buco	Ebofé	Boté
11	Kamo né woro	Buco zanadan	Ebofé ing émoti	
20	Kanuba	Buco bua	Motopé	

Numération banda

Cette numération est quinquennaire.

1 Bali
2 Bisi
3 Vota
4 Vana
5 Mindu
6 Mindu amane *ou* mane *ou* pa bali
7 Mindu amane *ou* mane *ou* pa bisi
8 Mindu amane *ou* mane *ou* pa vota
9 Mindu amane *ou* mane *ou* pa vana
10 Morofo
11 Morofo amane *ou* mane
12 Morofo amane *ou* mane pas bali
13 Gere vota 15 Gere vota amane pas bali
14 Gera vota amane zazu bali
20 litt. avoir un homme.

Dans le Haut-Ituri, la Numération des Alulu au milieu desquels vivent plusieurs clans négrilles est très différente de celle des Pygmées.

Numération des Alulu

1 Akiélé
2 Ario
3 Adèka
4 Anwèn
5 Abisi
6 Asièle
7 Abiro
8 Abora
9 Abgwen
10 Bola

Inutile de prolonger ces énumérations : elle montrent suffisamment combien le Négrille diffère des autres langues qui l'entourent.

Par l'orthographe adoptée, il est également manifeste que ces divers auteurs étaient très peu au courant de l'ethnologie et que la valeur documentaire de ces recueils est très faible. Nous avons d'ailleurs donné plus haut la *vraie* numération négrille.

7. Numération secrète

A côté de la numération muette ou par signes, et de la numération parlée, il existe enfin une numération secrète, qu'il est des plus difficiles de connaître, et sur laquelle je n'ai que très peu de renseignements.

Ainsi les Fang, au milieu desquels vivent les Négrilles, en ont également une, dont peut-être, du moins à ma connaissance, pas un auteur jusqu'ici n'a parlé, et que cependant tous les enfants emploient.

Au lieu de compter comme ils le font habituellement :

Fo,	*bè,*	*la,*	*ni,*	*tan,*	*sam,*	*nzangwal,*	*onwam,*	*ebwul,*	*agum,*
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10

les Fang, ne voulant pas être compris, diront :

Fo, bèye, yebè, khoul anweìra, bésobétu, ngon a so éyô,
tortue tranquille la lune sort

khul a ne, *khul a khuge,* *monekü* *agum*
tortue à terre, tortue qui marche, petit nain, dix

ou encore :

Tò, tó, tótòtó, *nda mbirá, nda mbirà, békü, bé yex, méyex.*
Un, deux, trois, maison debout, cinq les nains font les digues
maison ruinée, six sept huit

Nkô ayár, *banga,* (*banga* signification inconnue).
la colline de l'autre côté dix
neuf

ou encore :

Tò	*tó*	*danibo*	*bikango*	*nda mbirá*	*nda mbiràna*
Un	deux	trois(?)	quatre(?)	cinq	six

bidzi bi tanga	*medzim mi tsama*	*bibè binzel*	*mbiràna*
les vivres sont comptés	les eaux sont mêlées	deux barbes	?
sept	huit	neuf	dix

Les Négrilles, quand ils ne veulent pas être compris, emploient également cette manière de compter :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Fi,	*twê,*	*tifi,*	*kuo,*	*mo,*	*kondo,*	*kuaka,*	*kuafi,*	*timofi,*	*dan*
arbre,	oreille,	fourche, de l'arbre croisé	bâton,	main,	poule,	oiseau.			

dont la signification et la formation sont simples. *Dan* est une fleur très commune, à cinq pétales et sépales.

De tout ce que nous venons de dire, résulte donc assez nettement que tout d'abord les Négrilles ont :

1° une numération par gestes qui leur est absolument propre ;

2° une numération parlée commune avec leurs voisins d'hier et d'aujourd'hui, numération empruntée et modifiée par différentes alluvions ;

3° enfin que pour leurs rapports entre eux, ils ont conservé une numération particulière qui pourrait bien être le reste ou du moins un reste de leur langue et de leur civilisation primitives.

CHAPITRE III

La langue des Négrilles

1. Opinions des différents auteurs sur la langue des Pygmées. — 2. Examen critique des opinions de ces auteurs. — 3. Notre propre opinion sur la langue des Pygmées. — 4. La grammaire des Pygmées et celle des Bantu et Soudanais. — 5. Vocabulaire pygmée et celui des Bantu et Soudanais. — 6 Vocabulaires des langues pygmées.

1. Opinions des différents auteurs sur la langue des Pygmées

Les Pygmées ont-ils une langue ou un idiome particuliers ? La question paraît des plus controversées, les uns affirmant, les autres niant [1]. Citons quelques auteurs. Voici quelque trente ans, Mgr Le Roy écrivait (*Les Pygmées*, éd. nouv., p. 110):

« Tous les groupes des Négrilles rencontrés jusqu'ici parlent une sorte de patois qui paraît étranger à leurs voisins, mais qui, de fait, est emprunté à d'autres tribus près desquelles ils ont précédemment séjourné. Ainsi, toujours, quand j'ai eu l'heureuse fortune de rencontrer des campements de Pygmées, j'ai demandé si, outre la langue dont ils se servaient pour communiquer avec les populations du voisinage, ils n'en parlaient pas une autre entre eux : « Oui, me répon- » dait-on, et *nous ne la comprenons pas* » (souligné par nous). J'interrogeais les Négrilles, en leur faisant traduire certains mots, toujours les mêmes, quand ils voulaient bien s'exécuter. Mais la comparaison me montrait par la suite que ces mots appartenaient à la langue d'une tribu ou de tribus plus ou moins éloignées... Je continuais : « N'avez- » vous pas encore une autre manière de parler ?» On souriait, et l'on me disait parfois : « Oui, encore une... » Mais c'étaient, parmi les Bantu, des mots bantu, empruntés à une tribu plus éloignée, ou déformés, ou retournés [2]. »

[1] Cf. aussi W. Schmidt, *Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde*, Heidelberg, 1926, pp. 8 ss.

[2] Nous devons avouer que pour notre part nous n'avons jamais vu ces mots retournés, ou même déformés à dessein. Nous ne croyons pas les Pygmées si malins !

Le docteur Poutrin, dans sa notice linguistique publiée dans le rapport de la mission Cottes au Sud Cameroun et Gabon Nord (p. 200) écrit :

« Les idiomes Ba-Yaga (Pygmées) sont à exclure du domaine Bantu. Les vocabulaires ainsi que les procédés correspondent si fréquemment avec ceux des Banziri et des Bondjio, qu'il semble possible de considérer ces quatre langues comme ayant entre elles de très grandes affinités [1].

» Les Négrilles n'ont pas une langue propre, ou du moins on n'en trouve pas de traces, et ils semblent avoir subi, aussi bien au point de vue de la langue qu'à celui des mœurs et des coutumes l'influence des tribus au milieu desquelles ils vivent plus ou moins en parias. »

Dans un ouvrage récent sur l'Afrique équatoriale, un auteur, très documenté d'ailleurs, G. Bruel [2], écrit au sujet des langues d'Afrique équatoriale.

« Les populations de l'A. E. F. (Afrique équatoriale française) se rangent au point de vue linguistique en 11 groupes, les 7 premiers étant de la famille soudanaise, 2 de la famille bantou, une apparentée au bantou, et une isolée, celle des Négrilles. » Il semble donc attribuer aux Négrilles une langue propre à eux.

Le R. P. Schebesta, dans sa récente exploration des Pygmées de l'Ituri, dont il évalue le nombre à 10 à 15.000 au plus, donne également des détails sur la langue. Son étude, récemment publiée dans l'*Anthropos*, corrobore notre propre étude en beaucoup de points. Le fait capital obtenu par ses recherches est la découverte d'une langue propre aux Négrilles chez la tribu négrille des Efé ; chez eux, ce ne sont pas les Pygmées qui ont pris leur langue des Nègres avoisinants, mais, au contraire, ce sont des Nègres, dits Momvu, influencés fortement par les Négrilles, d'ailleurs plus nombreux qu'eux en bon nombre d'autres points, qui parlent maintenant la langue des Pygmées [3].

Dans une étude que nous avions nous-mêmes composée mais demeurée inédite, voilà plus de trente ans, lorsque nous commencions à nous occuper des Pygmées, nous écrivions les lignes suivantes, qui gardent encore leur intérêt.

« Les Pygmées étudiés par Mgr Le Roy au Gabon dans une série de voyages où j'eus souvent l'honneur et surtout l'heureuse chance de l'accompagner, parlent, tout au moins devant les étrangers et dans leurs rapports avec eux et les clans au milieu desquels ils vivent, un dialecte nettement bantou. Seuls, leurs chants rituels paraissent s'en éloigner, ainsi que d'autres chants qui font partie de leurs légendes. Peut-être cependant n'en faudrait-il pas conclure qu'ils ne connaissent pas un langage particulier, car rien n'est plus difficile que de pénétrer

[1] Un certain nombre de mots sont, en effet, communs dans le langage *courant*. Jamais dans le langage secret.

[2] *L'Afrique équatoriale française*, par G. Bruel, Lib. Larose.

[3] La possibilité de faits de ce genre avait été déjà prévue par le P. G. Schmidt dans son livre : *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte der Menschen*, Stuttgart, 1910, p. 118, n° 2.

dans leur intimité. Il m'arriva ainsi un jour dans un de leurs campements de pouvoir noter quelques mots particuliers grâce à un de mes catéchistes, Albert Ompunga, qui, étant enfant, avait été enlevé et avait vécu près d'eux. Dès qu'ils s'en aperçurent, l'un d'eux s'écria aussitôt : « Changez votre langue » et à partir de ce moment, ils parlèrent une langue absolument inintelligible à mon catéchiste. »

D'après les auteurs que nous venons de citer, ce qu'a écrit Mgr Le Roy et ceux qui l'ont suivi, ressortiraient les conclusions suivantes :

1° Les Pygmées n'ont pas de langue propre ;

2° Ils parlent une langue étroitement apparentée, sinon la même, à celle des clans au milieu desquels ils vivent ;

3° Quand cette langue n'est pas celle du clan ou de la tribu au milieu de laquelle ils vivent, cette langue est celle d'une tribu ou du moins contient les mots d'une tribu chez laquelle ils ont vécu autrefois, fût-elle même éloignée de milliers de lieues et à une époque plus ou moins reculée.

2. Examen critique des opinions de ces auteurs

Malgré la valeur ethnographique des écrivains qui ont écrit ces conclusions, elles nous paraissent, sinon complètement erronées, du moins singulièrement sujettes à caution.

Tous ces auteurs en effet, Mgr Le Roy, et *a fortiori* des passants comme Poutrin et Gravot, n'ont jamais interrogé les Pygmées que par interprètes. Nous avons dit plusieurs fois ce que nous pensions de cette méthode qui dépend avant tout de la valeur des interprètes, la plupart du temps très minime, car ces Noirs élevés dans les missions sont très peu au courant des subtilités de la langue française et de nos méthodes scientifiques. Elle dépend aussi, et pour une forte part, de ceux qu'on interroge. Or, à qui ces divers explorateurs ont-ils eu à faire ? A peu près toujours à des individus craintifs, souvent amenés par force, venus parfois par curiosité, et qui, loin de se prêter à une enquête quelconque, ne demandaient qu'à fuir le plus vite possible. Donnons un exemple typique de ces interrogatoires, auxquels nous avons assisté maintes fois, avant de vivre nous-mêmes chez les Pygmées, de leur vie, dans leur campement, de causer familièrement avec eux et avec *leurs femmes*, qui elles, au contraire des *hommes*, ne parlent presque jamais la langue de la tribu près de laquelle elles vivent, ou à peine quelques mots, et ceci nous paraît très important. Or, faisons déjà cette constatation grosse de conséquences : *nous n'avons jamais vu*, sans nier la possibilité de la chose, non pas interroger, mais *répondre* une femme dans ces enquêtes linguistiques. Tout d'abord, beaucoup plus sauvages, beaucoup plus timides que les hommes. De plus, devant les mâles de leur clan, elles n'oseraient prendre la parole. *Ce leur est d'ailleurs interdit.* Pour les apprivoiser, c'est œuvre de longue haleine, c'est question de vivre de leur vie, dans leurs campements.

Revenons à un de ces interrogatoires typiques :

Le Blanc. — Demande-lui comment il appelle « banane » dans sa langue ?

L'Interprète. — Comment appelles-tu une banane ?

Le Pygmée, qui répond dans la langue de l'interprète. — Je l'appelle « banane ». Si l'interprète est intelligent : « Mais dans ton langage à toi ? » Et le Pygmée donne alors une réponse souvent quelconque, et *à peu près jamais* le mot vrai, car très farouche, très timide, il ne tient nullement à ce que son interlocuteur qu'il ne connaît pas, les auditeurs qui se moqueront certainement de lui, puissent pénétrer dans sa vie intime, ou encore il craint une perfidie, une accusation de vol, un piège ! Ils l'ont vu si souvent !

Prenons comme exemple [1], et c'est symptomatique, un groupe de romanichels, de bohémiens, dans un village français et les paysans les interrogeant sur leur langue, comment ils appellent une poule, un mouton ! Même, ce qui est bien douteux, s'ils consentent à répondre, ne se moquent pas de leur interlocuteur, quelle sera la valeur de leur réponse, du mot mal entendu, car nouveau pour les auditeurs, avec des intonations et accentuations difficiles à rendre ? Avec nos Pygmées, nous avons dû bien souvent, presque toujours, changer notre première notation. Tout missionnaire, dans un pays nouveau, connaît ces difficultés.

A l'interrogation sur sa langue, le Pygmée répond donc tout naturellement par le mot de la langue de son interlocuteur d'abord. Poussé de plus près, par le mot, non de sa langue, mais d'une tribu au milieu de laquelle il a vécu. Plus tard, peut-être, une fois mis en confiance, par le mot véritable.

Un exemple typique est donné de cette façon de faire, précisément par un passage de Mgr Le Roy (*Les Pygmées*, p. 111). « Chez les Akôa du Gabon, *homme* se dit tout aussi bien *onomé* que *mulomé*, *mulumo*, *nbendé-ma* et *mbendé okôa*. »

Au lieu de ces mots qui, *empruntés* aux clans voisins, sont, en effet, bien *compris* chez les Akôa, et même *usités* par eux, mais non de la langue propre, il aurait pu, poussant l'interrogatoire plus loin, trouver « *Mokossé* » donné par le Dr Ouzilleau, et en réalité formé de deux noms : *mo* personne, *kossé* et mieux *kôzé* mâle debout, vivant, d'origine banziri et bondjo, et enfin, employé dans les chants, les légendes, « *tso* », qui nous paraît le vrai mot, et, on le voit, ne ressemble en rien aux vocables précédents. De même, le mot fang *munga* [2] « une femme », dont la vraie orthographe est *mônenga*, c'est-à-dire *mône* « une enfant », *nga* « femelle » se retrouvera dans le pygmée *môka*, ailleurs *wôzé* ou *vossé*, femelle debout, comme en Banziri, mais

[1] Si l'on veut un exemple plus courant, supposons un Français ayant devant lui un groupe d'enfants anglais ou allemands, leur demandant leurs noms et les transcrivant ! On verra les erreurs sans nombre ! Et la langue des interlocuteurs est incomparablement plus voisine que les nôtres du pygmée.

[2] Peut-être *mu*, un homme, un être, disent certains, mais alors le pluriel sera ba. Or, au pluriel, mônenga donne naturellement *bônenga*.

dans les chants « *Hétso* », c'est-à-dire l'individu de gauche, ou le *semen* humain, de même qu'en fang *méyôm* droite, *méyâl* gauche désignent à proprement parler le sperme masculin et le sperme féminin.

En présence enfin d'un certain nombre de vocabulaires négrilles recueillis presque toujours comme nous l'avons indiqué plus haut, *conclure* que les Pygmées n'ont pas *de langue propre* parce que, dans ces vocabulaires, on *retrouve* un certain nombre ou même beaucoup[1] de vocables *empruntés* ou *apparentés* à des dialectes parlés dans des tribus beaucoup plus éloignées avec lesquelles les Pygmées se seraient jadis trouvés en relations nous paraît extrêmement aventureux. A ce compte, les Français n'auraient pas non plus de langue propre ! En effet, si l'on veut prendre les mots de la langue française, ou de toute autre langue européenne, l'anglais en particulier, combien il sera facile d'établir, et avec beaucoup plus de certitude que pour le Pygmée, que sur cent mots différents, pris à peu près au hasard, vingt seront des mots grecs, vingt des mots latins, ceux-ci celtiques et ceux-là gaulois, d'autres burgondes, saxons ou allemands, voire même d'origine arabe, nègre ou américaine (ex. : perroquet, canot, pagaie, tabac, chocolat, quinquina ou haricot). Donc, par une conclusion similaire ou presque, pas de langue française !

Et en admettant même que ces mots soient les mêmes dans une tribu éloignée et dans le langage usuel d'un clan pygmée, il resterait encore à prouver :

1° Que les Pygmées les ont empruntés à cette tribu, ce qui après tout est fort possible ;

2° Que ces mots ne proviennent pas eux-mêmes d'une autre langue beaucoup plus éloignée à laquelle les deux races les auraient empruntés.

Hypothèse qui est loin d'être spécieuse ! Dans notre étude sur les Fang, nous avons prouvé qu'une bonne centaine au moins de leurs vocables actuels étaient étroitement *apparentés*, souvent *identiques* aux vocables similaires employés par les Egyptiens au temps des Pharaons. Et nous aurions pu en citer bien d'autres [2]!

Or, nous avons retrouvé bon nombre de ces mêmes vocables employés par nos Pygmées dans leur langage courant ! Evidemment, diront les ethnographes en chambre, les Pygmées vivant au milieu des Fang, leur ont emprunté ces mot ! Voire, dirait Rabelais ! Les Pygmées, nous l'avons vu, étaient en Egypte déjà en ces temps reculés !

Et ainsi tombe une théorie !

[1] Ne pas s'illusionner sur ce mot « beaucoup » ! Les Pygmées ont-ils plus d'un millier de mots ? Nous ne croyons à guère plus, et encore ! La simplification extrême de leurs besoins explique, par contact, le grand nombre de mots étrangers introduits.

[2] Cette même opinion est affirmée par Mlle Homburger, professeur aux Hautes Etudes. Mais lui en attribuer la paternité, comme l'affirme Bruel vg. est retarder de trente ans. *Cuique suum!*

Notre propre opinion sur la langue des Pygmées

En résumé, de tout ce que nous venons de dire, il ressort nettement, ce nous semble du moins :

1° Que les Négrilles, tous les Négrilles rencontrés jusqu'ici répondent ordinairement, lorsqu'on les interroge, dans la langue du clan auquel ils sont assujettis plus ou moins momentanément ;

2° Que dans les vocabulaires recueillis, *abstraction faite* d'un côté de la fidélité ou de l'intelligence de l'interprète, toujours fort sujettes à caution, de l'autre, de la science ethnographique ou linguistique de l'explorateur, non moins sujette à caution, on rencontre tantôt des mots qu'on ne saurait rattacher à un autre idiome, tantôt des mots appartenant ou se rattachant, plus ou moins déformés, à d'autres langues plus éloignées, d'où supposition que les Négrilles auraient jadis vécu près de ces clans ;

3° Sur ces données, fort sommaires, il faut bien l'avouer, les divers ethnographes, Le Roy, Poutrin, Sacleux, Gravot, etc., ont conclu, contentons-nous de dire « bien facilement » : « Les Négrilles n'ont pas de langage qui leur soit propre... » Avelot est d'un avis contraire, et il est loin d'être le premier venu !

Contre cette assertion, nous nous contenterons de faire remarquer :

1° Que les Négrilles ont toujours été interrogés par *interprète*, *jamais* directement, par les ethnographes cités ;

2° Que seuls quelques Négrilles mâles ont été interrogés, jamais les femmes, du moins à notre connaissance, lesquelles d'ailleurs ne comprenaient pas l'interprète ;

3° Que les Négrilles donnent *toujours* quand on leur demande leur nom propre, le nom donné à eux par le clan auprès duquel ils vivent, mais qu'ils en ont un autre, employé dans leur propre clan, nom d'animal, plante ou de circonstance, et que ce nom alors, transmis de père en fils est *tout autre* que le nom similaire donné dans la tribu conquérante ou dans les tribus jadis traversées ;

4° Que dans les contes, légendes, devinettes, chants sacrés, comme nous en avons cité maintes fois, des vocables très nombreux ne ressortent en rien des langues voisines ;

5° Que la grammaire, si on peut l'appeler ainsi, est toute différente, comme nous le dirons plus loin.

Ils nous paraît loisible et permis *d'affirmer*, et cela après une longue cohabitation avec eux et de fréquents entretiens que si les Négrilles, avec les étrangers, emploient : 1° soit la langue de la tribu conquérante ; 2° soit une langue où les mots de tribus plus au moins éloignées ont pénétré, *mais qu'ils déforment* en les accommodant à leur génie propre, *ils ont néanmoins une langue bien à eux*, ou surtout *ont eu* une langue à eux dont on retrouve les vocables, parfois même avec une signification aujourd'hui inconnue, et souvent très déformés : 1° dans les chants sacrés, prières d'exorcismes, incantations, d'une part; 2° dans les noms propres de l'autre ; 3° dans les proverbes, devinettes,

fables, récits, et 4° enfin parfois même dans le langage courant. La numération, dont nous avons parlé plus loin, nous en paraît donner un exemple frappant.

Comparons la langue pygmée à un immense filet. Au cours des siècles et des migrations, bien des mailles, souvent des morceaux entiers se sont usés, ont disparu. Les Négrilles les ont réparés avec les matériaux qu'ils avaient sous la main, à leur portée. Retrouver la trame ancienne n'est pas chose facile ! Mais de ce que les Négrilles ne veulent point livrer leurs secrets, de ce que l'on se trouve en face de ces morceaux plus ou moins disparates, affirmer que ces pièces rapportées sont la trame elle-même, est-ce vraiment, nous posons la question, sûrs de la réponse, est-ce là vraiment œuvre et assertion de véritable ethnographe ?

Dans son livre sur les Pygmées, Mgr Le Roy cite (p. 119), une fable pygmée : *kau na ngomba* « Le Rat et le Porc-épic. » Ce n'est évidemment pas en langue pygmée, mais une *traduction* en langue de la tribu conquérante. D'ailleurs, disons-le avec tout le respect dû à l'éminent écrivain, Mgr Le Roy ne semble-t-il pas se contredire lui-même et affirmer notre thèse lorsqu'il écrit *(Op. cit.*, p. 118) : « Les Békü parlent le fang. Lorsque Mba-Sholé voulut bien nous donner une représentation, il commença par chanter en fang ; tous les assistants le comprenaient. Mais, subitement, voilà qu'il s'oublie, dans le feu du succès et le bruit des applaudissements il se lança dans une chanson accompagnée de danse d'où personne ne pouvait plus rien tirer... Malheureusement, revenu au repos, il fut impossible de la lui faire répéter pour en prendre copie... »

Voilà ! précisément ! Mba Shole s'oublie ! il ne chante plus en fang, personne ne le comprend plus, ensuite il ne veut pas répéter ! Et Mgr Le Roy conclut : « Il n'ont pas de langue propre ! » Alors, qu'est-ce que cette langue que personne ne comprend plus ?

4. La grammaire des Pygmées et celle des Bantu et Soudanais

La langue des Pygmées que nous étudierons est parlée par tous les Pygmées établis, non pas chez les Fang du Haut-Bénito, comme l'avait dit Mgr Le Roy, mais plutôt chez les *Dzèm*, population vivant des sources du Wole au Haut-Benito jusque et au delà des rives du Dzah, et également chez les *Dzandzama*, peuple vivant un peu au sud et à l'est des Dzèm. Les Dzèm et les Dzandzama sont d'ailleurs apparentés aux Fang, mais se rapprochent davantage des Mékurk ou rameau Osyeba, subdivision des Fang.

Revenons à la grammaire. Quelques notes assez courtes suffiront pour montrer les différences profondes de la langue négrille : 1° Avec les langues bantu proprement dites ; 2° Avec les langues du groupe nilotique.

Nous nous bornons à ces deux groupes de langues avec lesquelles nos Négrilles ont eu surtout des relations.

1. Dans son ouvrage sur les langues de l'Afrique équatoriale,

Bruel définit avec une certaine justesse les caractéristiques des *langues Bantu*. Ce sont, dit-il, des langues agglutinantes, caractérisées par :

1° Le radical demeurant invariable, du moins d'une façon générale, car en certains cas il peut subir une modification, tout au moins euphonique. Ainsi le superlatif en fang où on forme ce cas par réduplication du radical : *a-kork* une pierre, *a-kokork*, pour *a-kork-kork*, une toute petite pierre ;

2° La formation du pluriel par l'adjonction ou la modification du pluriel : *a-kork* une pierre, *mé-kork* des pierres ;

3° L'accord des adjectifs, pronoms, etc., avec le substantif par des préfixes semblables à ceux du substantif (et non comme le dit Bruel, *a*) au commencement des mots, mais avant le radical de l'adjectif, *b*) par des déterminants ayant la même consonne initiale que le déterminé, ce qui est entièrement faux, ces déterminants commençant souvent par une voyelle). Ainsi *o-non o-nèn* oiseau gros, *a-non a-nen* oiseaux gros ; *é-li é-nen* arbre gros, *bi-li bi-nèn* arbres gros. Constatons que contrairement à la règle 1°, le radical adjectif peut très bien changer ou ne pas prendre le préfixe du nom, ou rester invariable [1]. Ainsi *n-da n-dèn* maison grosse, *mi-nda minèn* maisons grosses, (et non *mindèn*) ;

4° L'emploi d'un petit mot, « le relatif », qui se combine avec les pronoms, les adjectifs ;

5° L'existence de six classes de mots (souvent plus) et de nombreuses sous-classes ;

6° La permutation de certaines consonnes, en vertu de règles fixes.

2. Si d'un autre côté on regarde *les langues soudanaises*, les langues parlées beaucoup plus au nord-est, tel le Bondo, originaire de la Haute-Koto, le Ndri, Wada, Mbru, Ngao, Baga, Ndi, Ka, Ngobu, Banda, et une dizaine de langues similaires, on trouvera des langues très différentes des langues bantu, langues auxquelles manque en particulier la division des substantifs en classes. Le Banda ne connaît pas le procédé de l'accord, et par le fait, n'a pas les genres asexuels des Bantu; les noms mâle et femelle qu'il ajoute aux noms épicènes n'ont aucune répercussion sur les parties variables du discours. D'un autre côté, s'il se rapproche souvent par son vocabulaire du Banziri et du Bondjo, ceux-ci n'admettent pas le préfixe pluriel *a* pour les êtres animés, qui rapproche au contraire le Banda des Bantu, *a-ba*.

De plus, chez les Banda :

1° Seuls, les noms d'êtres animés ont un pluriel, marqué par le préfixe *a*, omis dans certains cas ;

2° La relation *de* se rend par la préposition *na*, comme en français, de, du, aux ;

3° L'adjectif qualificatif est invariable, se place toujours devant le nom, sauf quelques exceptions ;

[1] La grammaire fang du R. P. Lejeune donnera de nombreux exemples de l'adjectif demeurant invariable. C'est une grosse complication !

4° L'adjectif numéral est invariable ;

5° La numération est quinquennaire ;

6° Le pronom subjectif se place immédiatement devant le verbe dont il est le sujet ;

7° Le pronom objectif se place immédiatement après le verbe dont il est le complément ;

8° Pronom et adjectifs démonstratifs ou indéfinis sont invariables ;

9° Pour le verbe, une seule forme pour le passé, le présent, le futur qui sont indiqués par des adverbes ;

10° Un seul auxiliaire, le verbe « être » ;

11° D'une façon générale, le banda et autres langues similaires ont une construction analogue au français, fort différentes des langues bantu. Ainsi le fang traduira : « J'ai vu un petit oiseau dans le gros arbre » par « arbre gros dedans oiseau petit moi ai vu », suivant ce qui l'a frappé objectivement.

3. Si maintenant, nous revenons au Négrille, autant du moins que nous avons pu le constater, autant par ses vocables et sa construction il s'éloigne du Bantu dont il n'a pour ainsi dire aucune règle, autant il paraît se rapprocher du Banda, du Banziri, et autres langues similaires, mais demeure fort loin de l'Asandeh dont on a voulu cependant le rapprocher.

Ainsi, en négrille, si nous comparons brièvement avec les règles données rapidement plus haut :

1° Tous les *noms* sont invariables, qu'ils appartiennent à des êtres animés ou non. On n'ajoute le mot mâle et femelle, que si l'on veut expressément marquer le sexe ;

2° La *relation* « *de* » ne s'indique pas : le possesseur se place avant le possédé : maison du blanc, traduisez maison-blanc ;

3° L'*adjectif* qualificatif se place avant le nom : il est toujours invariable ;

4° Les principes de *numération* ont été donnés plus haut : en fang, nous trouvons une numération décimale ; en banda comme en négrille une numération quinquennaire, mais probablement trinaire à l'origine ;

5° Le *pluriel* s'indique, soit par l'adjectif numéral, si l'on veut préciser, soit, dans les cas ordinaires par les mots « plus », « beaucoup » ou encore fréquemment par « un et encore » ;

6° Le *pronom subjectif* se place ordinairement *devant* le verbe dont il est le sujet, quand ce verbe a un complément. Si le verbe n'a pas de complément, le pronom sujet se place *après ;*

7° Le *pronom objectif* se place devant le pronom subjectif. Ainsi « Je le vis », se traduira par « le je vis ». De même pour le complément. Je vis un grand arbre : « grand un arbre je vis » ;

8° *Pronoms, adjectifs démonstratifs* et *indéfinis* sont invariables ;

9° Un seul *auxiliaire*, le verbe « être », avoir se traduisant par « moi maître avec » ;

10° Le *verbe* est invariable, quel que soit le temps. Un adverbe situé *avant* le verbe indique le passé ou le futur, un adverbe situé *après* le verbe ou encore le verbe être avec ses trois formes : *ko*, *ese*, *za* indique la forme passive ou réduplicative.

D'un façon générale, la contexture de la langue négrille est beaucoup moins compliquée que celle des langues bantu, fang ou mpongwé par exemple, mais les mots désignant les choses et surtout les états d'être ou de positions, seront en revanche peut-être plus nombreux encore. Ainsi des vocables différents mais uniques, désigneront souvent, surtout pour les choses usuelles, sans employer comme nous l'adjectif, un animal qui guette, un animal méchant, un fruit vert, un fruit mûr, un fruit gâté, etc.

5. Vocabulaire pygmée et celui des Bantu et Soudanais

Ces courtes notions étant acquises : quelques mots du vocabulaire négrille comparés aux mots similaires des langues voisines suffiront [1].

Mais ce qui, à notre avis, différencie le plus la langue des Négrilles de celles des autres tribus, quelles qu'elles soient, c'est leur prononciation particulière, les souffles courts ou gasps, qui remplacent certaines consonnes, en particulier le *g*, *k*, *t* et *v*, et un autre son qui ressemble à celui qu'on produit quand on claque de la langue. Johnston ajoute qu'ils parlent avec une intonation singulièrement musicale et que leur prononciation est plutôt *staccato*, chaque syllable étant prononcée d'une façon scandée et très distincte.

D'après le R. P. Schmidt, au rapport du Dr Ouzilleau, les « faucal gasps » de Johnston sont à rapprocher des « clicks » ou sons claqués employés par les Bushmen et les Hottentots, et aussi des « Laute mit Kehlkopfverschluss » (sons produits après la fermeture de la bouche en élevant le larynx et en interrompant par la fermeture de la glotte la communication entre la bouche et les poumons) qui sont assez répandus dans différentes langues de l'Afrique.

Nous ne sommes pas entièrement de cet avis. Les clicks des Pygmées sont différents, en particulier de ceux des Fang.

Tout d'abord, certaines syllabes sont prononcées du fond de la gorge avec une sorte de gargouillement, la consonne d'appui étant prononcée bouche ouverte, langue repliée et sur les dents du fond de la gorge. En produisant au fond de la gorge une sorte de gargouillis, ou encore en s'appuyant le doigt sur la langue pour l'arrêter et en prononçant le mot avec un effort de gorge, on arrive à reproduire assez exactement ce son [2]. Les clicks, au contraire, sont fort différents. On en compte au moins trois. Le plus difficile, à notre avis du moins, est

[1] Nous devons avouer d'ailleurs que la plupart de nos vocabulaires, et impossibles à reconstituer, ont été perdus récemment, volés ou égarés lors d'un déménagement. Nous espérons toujours pouvoir réparer cette perte par ailleurs si regrettable.

[2] Le « faucal gasp » ne doit pas, à notre avis, être assimilé à un son claqué, comme le dit Grenfell, mais non plus à une apostrophe, comme le

tout semblable au bruit que produisent certains individus en se mettant un doigt dans la bouche fermée et imitant une bouteille qu'on débouche avec bruit. Ce click est rare : à peine le connaissons-nous dans deux, peut-être trois mots : *Hngüi*, sorte de fourmi piquante, *Hngurh*, sorte de champignon comestible, ou encore cri d'émerveillement. Un deuxième click beaucoup plus fréquent se produit en repliant l'extrémité de la langue et en appuyant fortement la langue ainsi repliée sur le palais, puis en ouvrant la bouche en même temps que la langue se détend. Ce click est en particulier fréquent devant les consonnes *n* et *k*. Un troisième click se produit en roulant la langue en tuyau mince, comme s'amusent souvent à le faire les enfants, et avec une sorte de sifflement exprimé, ressemblant un peu à notre *pfuitt*. En même temps un léger clappement de langue. Exemple : *Nüi*, arbre à fruits comestibles. Un quatrième enfin est à la fois dental et labial : il est très comparable au léger appel de langue du maître qui veut faire taire ses élèves, ou attirer leur attention [1] *st*.

Nous donnons ci-joint en citant simplement un certain nombre de mots pour ne pas arriver à une énumération fastidieuse :

1° Le vocabulaire négrille recueilli par le Dr Ouzilleau dans la région de la Kadéi, au milieu de populations bantu apparentées au groupe fang, en pleine forêt équatoriale, au nord de l'Equateur de 0 à 4° ;

2° Le vocabulaire négrille recueilli par le Dr Gravot et Poutrin de la mission Cottes, au nord du Gabon et sud du Cameroun ;

3° Divers vocabulaires recueillis par le Dr Ouzilleau dans la Haute-Sangha ;

4° Notre propre vocabulaire ;

5° Le vocabulaire négrille que nous avons pu recueillir dans les chants, légendes, proverbes, etc.

6° Nous donnons enfin ces mêmes mots en différents dialectes, choisis parmi les peuples voisins ou anciens voisins des Pygmées, peuples bantu, semi-bantu ou non-bantu, v. g. fang, banziri, banda, mbimu, etc., de la côte ouest à la côte est.

Une fois de plus, ces vocabulaires, transmis par interprète, sont sujets à caution, et écrits suivant la fantaisie de chaque inscripteur, comme il a cru entendre. Un exemple : Au mot « blanc, couleur » le Dr Gravot transcrit pour le Fang et Mpongwé : *Ntangani*. Or, *Ntangani* c'est « l'homme qui compte », de *tanga*, compter, l'*Européen !* Evidemment il est *blanc*, mais... Blanc, dans cette langue, égale *n'afum*, c'est-à-dire « avec la moisissure », celle-ci étant blanche, mais évidemment pas Ntangani !

dit Johnston. Il ressemble beaucoup plus à une syllable que prononcerait quelqu'un en manquant tout à coup de respiration et avalant sa salive. Notre « oh ! » de frayeur, en aspirant fortement et avec son guttural le rend assez bien.

[1] Il est à noter que ces mots avec klicks sont entièrement différents des mots des langues voisines ou non exprimant l'idée similaire. Ne seraient-ce pas des mots de l'origine ?

	1	2	3	4
	Pygmée du Mbimu [1] région de la Kadéï	Négrilles de la forêt équator. frontières Cameroun.	Négrille chez les Dzêm.	Négrille des chants, légendes etc.
Homme	*Mokossi*	*Mukosso*	*Kozè*	*Tso*
Garçon	*Lénessé*	*Dèmbi*	*Likozé*	*Tétso*
Vieillard	*Khua*	*Kwa*	*Khwa*	*Au-*
Père	*Baba*	*Baba*	*Né*	*Hôr*
Femme	*Vuessé*	*Uessè*	*Whossé*	*Hétso*
Fille [2]	*Lévuessé*	*La Vuessé*	*Léwhossé* (*lá* = feuille)	*Déi*
Mère	*Naa*	*Nièm*	*Na*	*Nênê*
Vagin	*Lé*	*Lè*	*Hè*	*Hè* ou *tôre*
Membr. viril	*An*	*Ano*	*Anu*	*An*
Soleil	*Mbako*	*Bako*	*Yaka*	*Là*
Lune	*Pé*	*Pé*	*Pè*	*Avà*
Ciel	*Djobo*	*Libolo-Bambu*	*Kwa* ou *ka*	*Ka*
Arc-en-ciel	—	*Danga*	*Kaki* (*ki* = anneau)	*kaki*
Tonnerre	—	*Ngal*	*Ngumba*	*Ngum*, *ngumngum*
Abri, case	*Nda* (mot fang)	*Bola*	*Eso* et *Tébi*	*Eso* ou *Ato* *Tébi* [4]
Village	*Mba*	*Mosiki*	*Soso*	*Soso* et *Elâlê*
Forêt	*Bélé*	*Bélé Mbolé* (case de forêt)	*I a*	*Lo*
Arbre	*Mpa*	*Bunjoli-Mango* *Ua*	*Mpa*	*Mpa*
Feu	*Wa*	*Léna et Opi*	*Wa* ou *Mio*	*Waha* ou *Mio*
Eau	*Ngo*	*Ngo*	*Ngo* ou *Bèr*	*Bèr*
Tête	*Dzo (bo)* [3]	*Njo*	*Dzâ*	*Dzô* et *Méi*
Dent	*Tébo*	*Tébo*	*Té*	*Rah*
Œil	*Labo*	*Léu*	*La*	*Yü*
Bouche	*Mobo*	*Mobo*	*Mo*	*Mo*

[1] Le Mbimu, à l'ouest de la Sangha et la Kadéï jusqu'au 4° Nord limite de la grande forêt. Grosses agglomérations de tribus apparentées au rameau fang, Bumuali, Bukondjo, Binga, Ndzimu, etc.

[2] Litt. feuille de l'homme.

[3] Bo signifie corps.

[4] (*Bi*=Phrygnum, palmier dont on prend la feuille, (*Té*) pour couvrir la case.)

1	5	6	7	8
Pygmée du Mbimu région de la Kadéï	Fang (Bantu)	Dzèm	Banda	Bondjo = Bandziri
Homme	*Mur, mu*	*Nzum-Mo*	*Zu*	—
Garçon	*Mong'e*	*Mo = tum*	*Kozé*	—
Vieillard	*Nôme*	*Nôm*	—	—
Père	*Esa*	*A = ko*	*Yogo* (maître)	*Sa*
Femme	*Munga (nga =* femelle)	*Mu = ma*	*Eyaze*	—
Fille	*mone munga = ngon*	*Ma = bera*	*Agboro Yase*	—
Mère	*Na*	*Na*	*Ey*	*Inyan*
Vagin	*Yâl*	*Yéyâl*	*Gele*	—
Membr. viril	—	—	—	—
Soleil	*Nodzô no =* tête	*Duo =* ciel	*Olo*	—
Lune	*Ngon*	*Ba = kua = Mwil*	*Iope*	—
Ciel	*Dzô*	*idyono*	*Afo*	—
Arc-en-ciel	*Mfufulane*	*Mitshen idyono* arc	*Avingi*	—
Tonnerre	*Nzalang*	*Nzâlangi*	*Dovzo*	—
Abri, case	*Nda*	*Esa*	*Anda*	—
Village	*Dzal*	*Dzè*	*Ogo*	—
Forêt	*Afan*	*Di*	*Baku*	—
Arbre	*Eli*	*Lè*	*Oyo*	—
Feu	*Ndua*	*Ndude*	*Owo*	*Ua*
Eau	*Medzim*	*Madiba*	*Ongu*	*Ngo*
Tête	*Nô ou nlô*	*Lô*	*Kumu*	*Njo*
Dent	*Askong*	*Nadjé*	*Izi*	*Té*
Œil	*Dzio*	*Dio*	*Ala*	*La*
Bouche	*Anfu*	*Anum*	*Ama*	—

9	10	11	12	13
Mbimu = Région de la Kadéï	Baya = Haute Sanga	Gundi Sanga	Pomo [1] (Sanga)	Babinga [2] (Sanga)
Muru	*Wowi*	*Moto*	*Mout*	*Mébuya*
Kéké	*Bobem*	*Moassini*	*Toma*	*Mwana*
—	—	*Apa*	—	*Tawé*
Songoé	*Bafa*	*Maymoto*	*Mia*	*Mohitu*
Mia	*Buko*	*Mua u aymoto*	*Mimia*	*Mwana mohitu*
Mo = mia	—	*Ina*	—	*Ana*
Na	*Nana*	*Isoko*	—	—
Nékiu	*Dum*	—	—	—
—	—	*Mososa*	*Do*	*Muhi*
Dzo et *yô*	*Sui*	*Moli*	*Goudi*	*Sô*
Bakua	*Zê*	*Moso*	*Lendo*	*Kumba*
Lè	—	—	*Bou*	*Gazobo*
Yô	—	—	*Gal*	*Ngumba*
—	—	*Ndoba*	*Djô*	*Ma*
Djô	*Tua*	*Dzapa*	*Pembo*	*Mua*
Diki	*Li*	*Ebélé*	*Djako*	*Ndime*
Lé	*Kombo*	*Ebaco*	*Lé*	*Ngumbé*
Dali	*Té*	*Pué*	*Kota*	*Muya*
Bumara	*Wé*	*Mayko*	*Madibo*	*Maï*
Mabibo	*Li*	*Molo*	—	*Mï*
Kwa	*Dju*	*Mi* (non)	*Ayè*	*No*
Mizé	*Ini*	*Dzô*	*Bissi*	*Maké* (plur.)
Mi	*Bali*	*Ende*	—	*Munuya*
Numbu	*Nu*	—	—	—

[1] Vocabulaire recueilli par Bruel.
[2] Recueilli par le Capitaine Périquet.

1	14	15	16	17	18
Pygmée du Mbimu région de la Kadéï	Dialectes		Côte Est et Centre Est Africain		
	Dinca	Moru	Mombettu	Bamba	Sandeh
Homme	*Mog*	*Ago*	*Massi*	*Modoko*	*Komba*
Garçon	—	—	—	—	—
Vieillard	*Wo*	*Tefemaro*	*Ngwè*	*Baba*	*Ba*
Père	*Têndia*	*Docomaro*	*Nandro*	*Kéli*	*Dé*
Femme	*Me*	*Tefémora*	*Ya ngwé*	*Na*	*Mama*
Fille	—	—	—	—	—
Mère	—	—	—	—	—
Vagin	—	—	—	—	—
Membr. viril	*Akwal*	*Kwal*	*Néko*	*Maniki*	*Ulu*
Soleil	*Fi*	*Imba*	*Aukwé*	*Dimma*	*Divi*
Lune	*Dwé*	*Dwé*	*Noro*	*Konguno*	*Mbemba tulu*
Ciel	—	—	—	—	—
Arc-en-ciel	—	—	*Komaduti*	—	*Maïne Ko* (*maï* Eau)
Tonnerre	*Goamaro*	*Nsi*	*Neba*	*Mugo*	*Polo*
Abri, case	—	—	—	—	—
Village	*Roré*	*Aya*	*Nopi*	*Solu*	*Biyé*
Forêt	*Mba*	*Scamba*	*Wokwokwé*	*Mussa*	*Bangwa*
Arbre	*Moy*	*Assé*	*Cago*	*Tchogossi*	*Wé*
Feu	*Pilu*	*Issi*	*Egwa*	*Ibeli*	*Immé*
Eau	*Nom*	*Di*	*Nédru*	*Nrolu*	*Li*
Tête	*Lou*	*Ki*	*Ki munuma*	*Kiadé*	*Kala*
Dent	*Miéné*	*Ii*	*Neago*	*Musuma*	*Banguili*
Œil	*Roe*	*Kola*	*Tipo*	*Nako*	*Mba*
Bouche	—	—	—	—	—

	1	2	3	4
Jambe	*Nobo*	*Guanga*	*No*	*No*
Nez	*Bongabo*	*Béngabo*	*Bong*	*Tsüi*
Langue	*Mibo*	*Paso*	*Mi*	*Mi* ou *Méa*
Corps	*Bo*	*Bo*	*Bo*	*Eom*
Aller	*Ndomou*	*Ménikémé* venir=*damou*	*Wi*	*Wi* ou *wie*
Voir	—	*Leu*	*Nié-Ntehialé*	*Nié*
Entendre	*Adié*	*Dzè*	*Bè*	*Bé*
Manger	*Dio*	*Dzô*	*Dzô*	*Dzô*
Dire	*Ebo*	*Ebo*	*Ngo*	*Fa*
Viande	*So*	*So*	*So*	*So* ou *kro* (c)
Poisson	*Si*	*Singu* (*ngu* = qu'on mange, qui est ici)	*Si*	*Nie* et *Eshé*
Eléphant	*Ya*	*Ya*	*Ngo*	*Aor*
Caïman	*Gahdu*	*So* (en réal. viande)	*Gandi*	*To* ou *Vi*
Gorille	*Bobo*	*Bobo*	*Bobo*	*Bobo*
Blanc	*Ndiendiéné*	*Mvuma* (mot fang)	*Bu*	*Bu Ameu* ou *Hete Héte* = le clair du jour
Noir	*Bibi*	*Bibi*	*Bibi*	*Bibi* ou *Aso Raka* = l'obscurité, la nuit
Bon	*Diocu*	*Ako*	*Eoko*	*Eoko*
Mauvais	*Siti*	*Uépé* (en réal. mentir)	*Siti*	*Modidi*
Beaucoup	*Ebo*	*Ebo*	*Kié*	*Kène* ou *Mahi*
Peu	*Eweddé*	*Lélé* (eur. petit)	*Té*	*Tè*
Rien, non	*Weddé*	*Otale*	*Weddé*	*Naté*
En haut	*Ibolo*	*Bamba* (le ciel)	*Ye*	*Tu*
En bas	*Ntolo*	*Bolo* (la terre)	*To*	*Tue*
Loin	*Okogolo*	*Ngolo*	*Go*	*Go*
Ici	*Musiki*	*Mosiki*	*Gété*	*Ni* et *Gété*
Arc	*Bobo*	*Bobo*	*Akko*	*Akko* et *Séba*
Flèche	*Li*	*Li*	*Li*	*Tsitsi* (*onomatopée*)
Sagaie	*Nga*	*Nga*	*Nga*	*Mban*

1	5	6	7	8
Jambe	*Abo*	*Bomo*	*Nu*	*Mu*
Nez	*Nshü*	*Ndü*	*Owi*	—
Langue	*Dèm*	*Dzèm*	*Tima*	—
Corps	*Nul*	*Nole*	*Dûngdwi*	—
Aller	*Eké*	*Eka*	*Na*	*Dja*
Voir	*Eyèn*	*Edziên*	*Uo*	—
Entendre	*Ewurk*	*Ewòk*	*Dzi*	—
Manger	*Edzi*	*Eddè*	*Zé*	*Zè*
Dire	*Ekoba*	*Ekob*	*Pa*	—
Viande	*Nama* (animal)	*Nama*	*Gya*	*Djio*
Poisson	*Kos*	*Su*	*Sungu*	—
Eléphant	*Ndjork*	*Ndjaku*	*Mbla*	*Ya*
Caïman	*Ngan*	*Ngani*	*Ngandu*	*Ngandu*
Gorille	*Ngi*	*Dzil*	*Mboko*	*Nguya*
Blanc	*Mfum*	*Mpum*	*Imbing*	—
Noir	*Evine*	*Edjeme*	*Bubu*	*Bibi*
Bon	*Mvè*	*Imbia*	*Fu*	—
Mauvais	*Abi*	*Sékua, Abb*	*Fu nini*	—
Beaucoup	*Abi*	*Béa*	*Angba*	—
Peu	*Oyôm*	*Fitia* (litt. petit)	*Tazé*	—
Rien, non	*Koko*	*Ibèi* (je ne veux pas)	*Nini*	—
En haut	*Eyo*	*Yoko*	*Afo*	—
En bas	*Asi*	*Enoa*	*Oco*	—
Loin	*Oya*	*Edya*	*Mbomaze*	*Si* (terre)
Ici	*Va* et *Mu*	*Vèi* = *Konia mo* (nous sommes là)	*Pwege*	—
Arc	*Mvéne*	*Ngola*	*Njebre*	*Doro*
Flèche	*Ebè*	*Ngala* (arc)	*Kora*	—
Sagaie	*Akong*	*Ako*	*Odu*	—

9	10	11	12	13
Kéo	*Bélè*	*Movendé*	*Pumbi*	*Woku*
Do	*Dzo*	*Lô*	*Lô*	—
Dèm	*Nu*	*Lémi*	*Mébo*	*Lémi*
Té	*Bo*	*Ebo*	*Abo*	—
Eté	*Té*	*Vyaka*	*Kendè*	*Lohani*
Dio	*Ebali*	*Edzô*	*Essi*	*Maké*
Padiélé	*Dzia*	*Kaméliko*	*Elo*	*Eloui*
Bidio	*Noamon*	*Puya*	*Adè*	*Edè*
Kéna	*Enu*	*Lau*	*Guièm*	*Yanganyé*
Titi	*Sadi*	*Nyama*	*Ngo*	*Nyame*
Baha	*Nkoyo*	*Issu*	*Ekoa*	*Eko*
Djoco	*Foco*	*Djoku*	*Ndjork*	*Ndoka*
Gandi	*Gandu*	*Gandu*	—	*Koankélé*
Nguye	—	*Nga*	—	—
Pundaya	*Nébua*	*Pé*	*Apfumo*	*Ièmbé*
Bindoa	*Nétua*	*Puopo*	*Pinda*	*Bibi*
Noa	*Dédé*	*Enani*	*La*	*Mbon*
Yanou	*Dina*	*Ebé*	—	*Hébéi*
Eté	*Dwaran*	*Ekéni*	—	*Ba*
25	—	—	—	*Natté*
Yabé	—	—	—	—
yayabé	*Djoko*	*Ebé*	*Madindi*	*Bà*
Aco	*Angon*	*Liko*	—	—
Likométêco	*Anu*	*Issé*	—	*Nounga*
Diaha	*Néa*	*Mosiki*	—	*Yéhakaï*
So	*Aké*	*Gédza*	*Pussa*	*Limbéhi*
Moné	—	—	*Go*	—
Gundjo	*Saï*	*Esaï*	*Rèm*	*Ma*

1	14	15	16	17	18
Jambe	—	*Pa*	*Konzo*	*Goloku*	*Ndué*
Nez	*Um*	*Imbo*	*Namo*	—	*Oné*
Langue	*Ghénine*	—	*Kodro*	—	*Ména*
Corps	—	—	—	—	—
Aller	—	—	*Amayo*	—	*Ando*
Voir	*Miéne*	*Bi*	*Madumana*	—	*Nebié*
Entendre	*Eyeh*	*Mi*	*Nebi*	*Tuko*	*Tué*
Manger	—	—	—	—	—
Dire	—	—	—	—	—
Viande	—	—	—	—	—
Poisson	*Rek*	*Ibi*	*Nangwèré*	*Bissé*	*Tino*
Eléphant	*Akun*	*Lina*	*Noko*	*Mbugo*	*Mbana*
Caïman	—	—	—	—	—
Gorille	—	—	—	—	—
Blanc	*Twine*	*Ondji*	*Mobu*	*Yako*	*Pwésié*
Noir	*Uni*	*Uni*	*Meku*	*Oppi*	*Biè*
Bon	—	—	—	—	–
Mauvais	—	—	—	—	—
Beaucoup	—	—	—	—	—
Peu	—	—	—	—	—
Rien, non	—	—	—	—	—
En haut	—	—	*Karé*	*Dimaba*	*Oho*
En bas	—	—	—	—	—
Loin	*Fine*	*Vuco*	*Napé*	*Tandéké*	*Sende*
Ici	—	—	—	—	—
Arc	—	—	—	—	—
Flèche	*Wuyett*	*Atu*	*Bongu*	*Gwanza*	*Gwanza*
Sagaie	*Raoug*	*Adzu*	*Noru*	*Kugamo*	*Basso*

Pour mieux faire sentir combien en réalité diffèrent le langage des Fang (Bantu) et celui des Pygmées, ajoutons quelques mots de la vie courante qui n'ont pas dû changer depuis l'origine.

Précisons que si les substantifs bantu font leur pluriel par l'adjonction d'un préfixe, les substantifs négrilles le font par réduplication de la consonne initiale ou adjonction de « beaucoup » *Kérè* ou « plusieurs » *Mahi* et jamais par préfixes.

	Négrille	*Fang*
Chef	*Kvoa*	*Khu-ma*
Vieillard	*Au*	*Nome*
Troupe, clan	*Bwa*	*Ayong*
Alliance	*Rêta*	*Alare*
Foudre	*Piti*	*Nzalang*
Feu	*Opi*	*Ndua*
Marais	*Tua*	*Nzam*
Luciole	*Afi*	*Ngiki*
Chemin	*Siti*	*Nzèn*
Tamtam	*Mdu*, ou *Kô*	*Ngôma*
Cithare	*O-mbi*	*Nwèûe*
Marmite	*No*	*Moul*
Sauce à l'huile	*Esthâ*	*Nyembwé*
Chants	*Giwa*	*Bya*
Abcès	*Koho*	*Abukwé*
Blessure	*Nga*	*Mvul*
Arbre à arc (Xylopia africana)	*Mfi*	*Okala*
Arbre à poison (Ourouparia)	*Itché*	*Itunda*
Haricot	*Efè*	*Osang*
Silure (poisson)	*Etüi*	*Ngol*
Cochon	*Wézo*	*Ngï*
Panthère	*Ingwé*	*Nze*

Après ces divers vocabulaires, il est temps de conclure. Oui ou non, les Négrilles ont-ils une langue qui leur soit propre ?

Nous avons mis sous les yeux des lecteurs les pièces du procès:

1° Notons cependant qu'en donnant les différents mots négrilles, surtout ceux des chants, nous ne prétendons pas affirmer que ce soit le vrai mot. Il peut être emprunté, mal interprété ;

2° De l'examen de ces vocables, il ressort évidemment que certains mots négrilles se retrouvent dans telle ou telle langue de tel ou tel peuple plus ou moins éloigné. Conclure de là que les Négrilles n'ont pas de langue à eux, c'est aller bien loin. Nous l'avons dit, on prouverait de même que le français ou l'anglais ne sont pas des langues, mais un ensemble de mots ramassés çà et là !

En définitive, les preuves pour la négative nous paraissent conclure de l'inconnu à l'affirmative, être faibles ou du moins prématurées.

Nous penchons, sans pouvoir en donner des preuves absolument certaines, pour l'affirmative. *Adhuc sub judice est !*

Nos successeurs résoudront la question pour le plus grand bien de l'ethnographie.

CHAPITRE III

La littérature des Négrilles en général

1. Scène et heure des légendes. — 2. Le conteur et ses récits. — 3. Une séance de littérature pygmée. — 4. Divers genres de conteurs. — 5. Les différentes manifestations intellectuelles des Négrilles.

Voici que devant nous s'ouvre un nouveau chapitre des plus symptomatiques avec un nouvel aspect de la vie intellectuelle chez nos Négrilles.

« Il y a très peu de choses à dire du sentiment esthétique chez les races noires de l'Afrique tropicale. Elles manquent précisément des deux fondements principaux de l'art, l'imagination et l'idéal, que leur refuse encore leur nature insuffisamment dégagée des soucis grossiers de la vie sauvage.

» Pas de littérature écrite, puisque l'écriture est inconnue. Les Fang sont, à ma connaissance, les seuls qui possèdent une littérature parlée, sous forme de traditions, de légendes, de fables, de contes, transmis oralement de génération en génération. La valeur de ces morceaux ne réside que dans le fond du récit, la forme en est négligée en tant qu'expression artistique [1]. »

Toute cette partie montrera combien ce sentiment est faux et mal justifié.

1. Scène et heure des légendes

C'est le soir, l'heure du repos, l'heure des contes, des chants, des proverbes, des devinettes, des légendes de la race.

Dans une clairière à peine débroussée de la forêt sans cesse envahissante, toujours prête à se ruer en avant pour jeter de nouveau son

[1] Cureau : *Les Société primitives*, déjà cité. Le moindre examen des livres parlant de la littérature noire montrerait le peu fondé de cette assertion.

emprise maîtresse sur son domaine violé, du village négrille, tapi dans les buissons, les huttes informes, les abris précaires se dressent.

Au soleil, bientôt six heures, six heures du soir. La forêt est déjà dans l'ombre, mais le ciel est clair, bleu-doré : à l'horizon le soleil cuivré s'incline ; c'est le soir.

Un dernier flamboiement d'étincelles, de gerbes ondoyantes de rayons rouge feu, flammes dorées, pourpres, vertes, violettes, mauves, rose pâle, et soudain le soleil a disparu. La brise s'élève, douce et amie, les chasseurs ont regagné la case et n'en partiront que tout à l'heure pour les nocturnes affûts, le village assoupi dans la lourde torpeur des journées équatoriales, le village assoupi s'éveille.

Tout à l'heure, il était jour encore, et voici que déjà la nuit s'est faite. Maintenant, dans les cases assombries, plus souvent en plein air, partout pétillent et s'allument les tiges sèches des amomes, au parfum piquant qui, vite, brûlent, se consument et s'éteignent. D'autres les remplacent, c'est le rôle et la joie des enfants.

C'est l'heure du repas, vite achevé, puis c'est l'heure des longues causeries, c'est l'heure des légendes. Tout d'abord, dans chaque case, ou mieux devant la case, la ménagère affairée a disposé les mets sur de simples feuilles, sur une écorce. Dressés en piles, taros, ignames, bananes « empruntées » aux plantations voisines, un peu de viande, de poisson cuit sous la cendre ou dans des feuilles de gynérium. Dans des calebasses de *Ngon* (*Cucumis ngon*) on a apporté une infusion aromatique bouillante : les Fang l'appellent *ngira*, les Négrilles *tšo*. C'est un composé de menthe, d'aubergine amère, d'ava, de café [1]. Chacun avale une bonne gorgée, se rince la bouche, se nettoie les dents avec son bâtonnet de bois de *mvane*, puis s'étend et s'étire : la journée est finie.

Les pipes d'ivoire font leur apparition, ivoire pour les chasseurs heureux, simple feuille roulée en cornet pour les autres. Le tabac en feuilles encore vertes y est roulé, le tabac, consommé vert encore, parfume l'air de ses âcres effluves, de son parfum opiacé [2].

C'est l'heure du repos, c'est l'heure des légendes.

2. Le conteur et ses récits

Au pays bantu, de même que partout ailleurs, il en est peu qui savent bien conter. Ce talent, fort goûté de nos Noirs, est réservé à quelques individus, qui, par leur brio, leur mémoire, leur science très réelle de diction, de mimique, de mise en scène, ont su capter les faveurs d'un public difficile entre tous.

« Vous autres Blancs, me disait un jour un brave Noir, vous ne

[1] *Coffea Trillesiana*, var. jasminoïdes, Pierre.

[2] Tabac vert. — Les Noirs font dessécher le tabac pour en garder une provision, et à ce titre, le tabac des Batéké est particulièrement recherché. De préférence, ils consomment la feuille verte. Ils prennent une feuille à la plante, la dessèchent rapidement sur les charbons, la froissent entre leurs mains et bourrent la pipe qui se consume en deux ou trois bouffées.

savez pas conter ! Quand vous parlez, seule, votre langue marche. Nous, c'est tout, tête, yeux, bras, mains, jambes, tout ! »

Et c'était bien vrai !

Il en est de même chez nos Négrilles. Bien que leurs clans soient souvent nomades et restent rarement longtemps au même endroit, ils ne s'ignorent cependant pas, se fréquentent mutuellement, même à de très longues distances. Ce rôle de relier les clans entre eux est surtout dévolu aux conteurs. Semblables aux troubadours ou aux trouvères de jadis, ces conteurs, d'esprit aventureux et éternels errants, s'en vont ainsi, au gré de leur fantaisie, de forêt en forêt, de clan en clan, porter les nouvelles, sûrs de trouver partout bon accueil et autant de nourriture qu'on pourra leur en donner.

Jamais les femmes n'assumeront ce rôle. Elles ne sont d'ailleurs pas libres d'elles-mêmes et ne pourraient le faire, appartenant toute leur vie mâle : père, époux, enfants, oncles. Jamais il ne leur sera donc permis de prendre la parole en public [1], de conter les légendes ou les prouesses des aïeux, les bons tours de maître éléphant ou de rusée tortue. Ce n'est pas à dire cependant qu'elles ignorent ces contes ou sont incapables de parler. Plus d'une fois, tandis qu'elles se reposaient de leur pêche, ou de leurs très modestes préparations culinaires, dans quelque coin, j'ai entendu de malicieuses jeunes femmes, ou des vieilles, à l'œil plein de ruse et à la besace richement ornée de bons tours et d'anecdotes, pleines d'humour et d'esprit, presque toujours fortement corsées et pimentées, conter à un auditoire féminin, trié sur le volet, quelque fable piquante, quelque apologue satirique, où les travers et les défauts de leurs seigneurs et maîtres étaient marqués et fustigés de main de maître... Mais on était entre soi !

Revenons à nos Négrilles.

Tout le monde est sorti des cases. Chez eux, en effet, pas de case centrale, pas de case pour les étrangers comme chez les Bantu. Seule, la grande case dont la toiture est le ciel et les montants, les arbres de la forêt. Quand il fait beau, on est dehors. Quand il pleut, on reste chez soi.

Tous les hommes sont donc sortis, femmes et enfants près d'eux, car nos Négrilles sont, sur ce point, beaucoup plus larges et tolérants que les Bantu, leurs voisins. Au milieu d'eux, assis sur quelque tronc d'arbre, près du feu qui pétille, un étranger est assis. La petite harpe à trois cordes, séparées au milieu par un crochet de bois, de façon à donner plusieurs notes, est à portée de sa main. Par quelques accords, grêles et criards, mais justes et assez habilement plaqués, il prélude d'abord, fixe l'attention, puis pendant de longues heures, poursuit un interminable récit, le soutenant parfois d'un monotone chant de basse, criant souvent à tue-tête en suraigu, reprenant ensuite une sorte de psalmodie, sur un mode uniforme.

De temps à autre, il s'interrompt, coupe le fil de sa narration par

[1] Sauf évidemment entre elles.

quelques courts refrains que les assistants reprennent aussitôt en chœur, refrains très archaïques, de tournure et de sens difficiles à saisir.

Les intermèdes sont souvent scandés au son du petit tamtam à deux caisses de résonance, placées l'une à côté de l'autre, qu'il porte avec lui près de sa harpe, et toujours frappées avec un sentiment exquis de la mesure.

Puis le récit reprend et, bien avant dans la nuit, se déroulent les hauts faits des aïeux [1], les longues guerres jadis soutenues, les invasions barbares, les épopées fantastiques. L'auditoire, tour à tour exalté, ou ému, frissonnant ou charmé, voit passer devant lui, en un pittoresque défilé, esprits et sorciers méchants, géants et nains, les événements les plus inattendus, les plus surprenants, tout le surnaturel divin, toute la fantasmagorie des esprits mauvais, acharnés à la perte des pauvres humains.

Deux, trois, quatre jours durant, chaque soir, pendant la longue veillée, le rhapsode errant prolongera ses récits. Puis, comme il était venu, un beau matin, besace bien garnie de viande et de poisson sec, sans d'ailleurs autres cadeaux, car il n'a cure de rien et porte toute sa richesse dans sa mémoire, le conteur s'en va vers un autre clan, souvent très loin, sûr d'être partout bien reçu, fêté à l'arrivée, regretté au départ.

Que demande-t-on au conteur ? Une bonne voix, une mémoire imperturbable, une élocution facile que ni fatigue ni interruptions ne sauraient démonter. Avec ce bagage, notre conteur est sûr d'une popularité étendue, d'une renommée de bon aloi, autant du moins que peuvent les lui assurer des clans aussi restreints. D'ailleurs, sa clientèle dépasse le clan pygmée. Fréquemment, nos petits hommes s'exhibent, et non sans succès, dans les tribus voisines.

Ainsi décrit une séance de ce genre Mgr Le Roy, séance que nous vîmes jadis ensemble, dans un village bien éloigné du Haut-Gabon.

3. Une séance de littérature pygmée

« Mba Shole [2], nom que lui ont donné les Pahouins, c'est-à-dire le voleur malin, et il en est fier, appartient au groupe Békü ou Akka établi chez les Fang Esamveng, aux sources de la rivière Egombiné, affluent du Haut-Komo. C'est un bonhomme qui perdrait sûrement son temps à concourir pour le prix de beauté ; mais nous eûmes le plaisir de le trouver très communicatif, et quand, le soir venu, au petit clair de lune qui commençait, on l'invita à nous donner un spécimen de ses talents, il s'exécuta sans trop de résistance.

» Tout de suite, le cercle se forme ; nos guides et notre suite sont aux premières, les Fang du village, hommes, femmes et enfants sta-

[1] Le Docteur Cureau dans son livre : *Les sociétés primitives*, se trompe en affirmant que seuls les Fang ont des traditions orales. Toutes les tribus ont les leurs.

[2] Nous avons donné précédemment son vrai nom de Négrille.

tionnent où ils peuvent ; les tout petits, hissés sur les épaules de leurs auteurs, regardent par dessus toutes les têtes, et ne sont pas les derniers à montrer leur satisfaction en tapant des pieds ou des mains sur la poitrine et la crinière où ils ont élu domicile. Dans l'intérieur du cercle, les acteurs Béků se sont accroupis, et tantôt en groupe, tantôt isolément, ils nous donnent une représentation qui nous laisse, le P. Trilles et moi, absolument étonnés. Je ne décris point les danses singulières d'Ethune Shuga (1 m. 34) qui, les jambes entourées de petites castagnettes en fruits desséchés, faisait, toujours en mesure, avec un bruit extraordinaire et continu, des mouvements d'une agilité surprenante, et des sauts dont nul, auparavant, ne l'eût jugé capable. Aux yeux de notre suite, c'est lui qui a remporté le prix.

» Mais, à notre avis d'Européens, Mba Shole est beaucoup plus intéressant. Lui, danse, chante et fait la mimique à la fois. Malheureusement, il est impossible de donner une idée de cet art de l'enfant des bois, supérieur, en son genre, à tout ce que j'ai vu chez les Noirs.

» La première chanson est à refrain, répété avec entrain par toute l'assistance.

REFRAIN

Mba Sholé : Le poisson fait... Tous : hip !
— L'oiseau fait... — viss !
— Le marmot fait... — gnân !

Mba Shole

Je me jette à gauche,
Je me tourne à droite.
Je fais le poisson,
Qui file à l'eau, qui file,
Qui se tortille, qui bondit.
Tout vit, tout danse, et tout piaille...

Le poisson fait... hip !
L'oiseau... viss !
Le marmot... gnân !

Mba Shole

L'oiseau s'envole,
Vole, vole, vole.
Va, revient, passe,
Monte, plane, et s'abat.
Je fais l'oiseau.
Tout vit, tout danse et tout piaille.

Le poisson fait... *hip !*
L'oiseau... *viss !*
Le marmot... *gnân !*

Mba Shole

Le singe, de branche en branche,
Court, bondit et saute,
Avec sa femme, avec son mioche,
La bouche pleine, la queue en l'air.
Voilà le singe ! Voilà le singe !
Tout vit, tout danse et tout piaille !

» Successivement, sept ou huit couplets se déroulent ainsi, accompagnés d'une variété de gestes extraordinaires, légers, comiques, et d'un naturel absolu, car en même temps que les paroles, il faut que la mimique représente la bête en question.

» Tantôt notre bonhomme est en l'air et tantôt le voilà par terre. Tout est en mouvement : la tête, la langue, le corps, les pieds, les mains ; il danse, il saute, il se renverse, il vole, il frétille, il se couche, il se tord ; mais tout se fait en mesure, et c'est une vraie merveille que de le voir, un vrai plaisir que de lui répondre en refrain :

Andang... *mving.*
Ngong... *viss.*
Mong'he... *gnân.*

» Mais il est malin, le vieux, et trouvant, sans doute, que l'occasion est bonne d'exhaler ses plaintes sur les Fang qui l'exploitent, devant les Européens qui paraissent pour la première fois en ce village reculé, il improvise une chanson satirique. Comme le bouffon du Roi, il paraît qu'il a le droit de tout dire, pourvu que ce soit en chantant.

» Il commence :

La forêt est grande, le vent est bon.
En avant les Békü, l'arc au bras !
Par ici, puis par là, par là et par ici.
Un cochon. — Qui tue le cochon ?
C'est le Nkü. — Mais qui le mange ? — Pauvre Nkü !
Dépèce-le toujours ! Tu te régaleras des tripes...
Pan ! un éléphant par terre !
— Qui l'a tué ? — C'est le Nkü.
— Qui aura ses belles dents. — Pauvre Nkü !
Abats-le toujours : ils te laisseront... la queue...

Sans maison comme les singes,
Qui ramasse le miel ? C'est le Nkü,
Et qui le mange à en avoir mal au ventre ? — Pauvre Nkü !
Descends-le toujours ; ils te laisseront... la cire !..

Les Blancs sont là, de bons Blancs !
— Qui est-ce qui danse ? — C'est le Nkü.
Mais qui fumera son tabac ? — Pauvre Nkü !
Assieds-toi quand même, et tends la main !

» Les Fang ont compris : ils rient, mais un peu jaune. Pour nous, nous nous exécutons sur-le-champ, et lui donnons le tabac demandé, avec recommandation de ne pas le laisser fumer par d'autres que par le pauvre Nkü. Mais... »

Bientôt, en parlant des danses, nous retrouverons Mba Shole, Ethune Shuga [1] et d'autres. Revenons à notre conteur.

Ces conteurs ou chanteurs errants, d'ordinaire très pacifiques, s'en vont ainsi de clan en clan, presque sans armes, sauf pour se défendre contre les animaux de la forêt, les bêtes malfaisantes, ou avec l'arc qui leur assurera la nourriture quotidienne.

Leur unique vêtement est un pagne d'écorce de ficus [2], roulé autour des reins, simple, commode, et la fabrique n'est pas loin ; les ficus abondent dans la forêt, et l'arbre, en plus de l'habit, offre ses fruits comestibles.

Costume sommaire : en revanche, coiffure compliquée, cheveux garnis de cauris et de perles, tressés, torsadés, enroulés en cornes, en bandeaux, en diadèmes. Demain, les femmes du village les auront copiés. Ainsi va la mode chez les Noirs : hier, cheveux aussi allongés que possible, demain, presque rasés, frisés, en bouclettes, en accroche-cœur : un chanteur ambulant a passé... Et chez nous...

4. Divers genres de conteurs

Et voici le premier genre de conteurs, celui que nous venons de connaître.

Il en est un second ; ce sont les vieillards. Quelques-uns, chez les Négrilles comme chez les Blancs, ont la parole facile et l'esprit disert. Ils aiment à raconter les légendes des origines, les traditions des migrations passées, les grandes chasses de jadis, les luttes sanglantes, les incidents de leur aventureuse jeunesse. On les écoute avec déférence, comme les dépositaires d'un passé qui s'en va déjà brumeux. Mais comme chez nos vieux grognards de jadis, leurs récits, toujours les mêmes, sont bientôt sus par cœur, lassent bien vite l'attention de leurs auditeurs qui, eux non plus, ne changent guère, et plus d'une fois il m'est arrivé de rester bénévolement seul en face d'un vieux conteur à la voix chevrotante et monotone, mais si charmé de mon attention sou-

[1] C'était son nom en fang, mais mal orthographié. En réalité Ethun Eshuga. Littér. (s-ent. haut comme une) moitié de touque. Il était très petit.

[2] *Ficus Vogelii*, des Moracées. Miquel.

tenue ! Pour moi, c'était encore du nouveau ! Seuls monuments d'un passé qui n'existe plus que dans leur mémoire fugitive. Aimablement, il m'expliquait ce que je n'avais pas compris tout d'abord : un conteur errant ne l'eût jamais fait.

Les rhapsodes sont rares, les vieillards vite laissés de côté, et cependant nos Négrilles aiment les « histoires » !

Comme nous, jadis, bambins attentifs, rangés en cercle :

— Grand-père, encore une histoire !

— Mais vous les savez toutes par cœur !

— N'importe, dis tout de même.

Le bon grand-père s'exécute : Il était une fois un oiseau bleu.. Et quelle joie de l'interrompre : Mais non, grand-père, tu te trompes, ce n'est pas comme cela ! Et le bon grand-père reprenait docilement...

De ces diverses causes, différents aspects de la vie intellectuelle : A la veillée, les enfants commencent à se provoquer par des devinettes ou énigmes dont nous donnerons quelques échantillons. Les plus âgés se mettent de la partie, puis peu à peu, l'un d'eux, plus grand, hasarde un conte, un récit qu'il a entendu ! Parfois, il s'embrouille, mêle les incidents, on rit, une autre fois, il sera plus heureux : Comme dit un de leurs proverbes: « Pour ne plus tomber, l'enfant doit d'abord souvent tomber », ou littéralement : Avec tomber souvent, après plus tomber ! Exactement notre proverbe: « C'est en forgeant qu'on devient forgeron! » ou encore, au maladroit qui, enfonçant un clou, se donne un coup de marteau sur les doigts : « C'est le métier qui entre... » Tout à fait ce que dit papa négrille à son mioche ! On est en train de dépecer un sanglier, le bambin aide de son mieux et se coupe profondément, le sang jaillit et le père le console : « Œil pour voir. Peau d'homme n'est pas peau de cochon », du moins généralement !

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs qu'on n'aime à conter que le soir. Dans les journées interminables de pirogue, dans la lente navigation sur le fleuve, aux haltes de voyage dans la forêt, quelque conteur aimable prend souvent la parole, et ses auditeurs charmés, en entendant les hauts faits du Roman des Animaux, par exemple, oublient leur fatigue et ne pensent plus au temps qui s'écoule, au soleil ardent qui darde ses rayons sur leurs têtes. Il est juste de reconnaître aussi que nos hommes savent ingénieusement réveiller l'intérêt de leurs auditeurs. Sentent-ils faiblir l'attention ? Une question adressée soudain à l'un des auditeurs, une allusion, une raillerie à celui-là, un refrain que tous reprennent aussitôt en chœur, suffit à rappeler tout le monde à l'ordre.

Au contraire des rhapsodes, dont l'action oratoire est souvent presque nulle, nos conteurs de fables vivent avec leur récit : on les voit s'incarner littéralement dans la peau de ceux qu'ils représentent, rire ou pleurer, s'indigner ou railler, en un mot vivre de la vie de leurs personnages.

Et au moment précis, lorsque l'intérêt est le plus vivement excité, tous leurs auditeurs suspendus à leurs lèvres, ils savent fort bien ména-

ger leur effet, et tout comme nos feuilletonnistes populaires, dire au bon moment :

— La suite à demain...

5. Les différentes manifestations intellectuelles des Négrilles

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que les différentes manifestations intellectuelles des Négrilles prennent des formes très diverses.

On peut cependant les ranger sous les dénominations suivantes qui les comprennent toutes :

1° Le Folklore sous ses divers aspects ;

2° Les arts plastiques, danses, musique, dessin.

« Ceux qui ont pratiqué les « Primitifs », dit excellement à ce sujet Mgr Tardy, aujourd'hui Vicaire apostolique du Gabon, savent à quel piètre résultat on arrive si, voulant se renseigner sur ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient, sur ce qui se cache sous leur peau noire, on procède par interrogation directe [1].

» On peut avoir, à son gré, toutes les réponses désirables ; quant à savoir si elle sont conformes à la réalité, c'est autre chose : « L'homme sauvage, disait déjà Buffon, est de tous les animaux le plus singulier, le moins connu, le plus difficile à décrire. » Et ne serait-ce pas parce qu'ils mettent une sorte de pudeur, ces « sauvages », à voiler à nos yeux de civilisés cette âme qui se sent toute honteuse de sa misère, de sa déchéance, de son infériorité manifeste ?

» Mais, grâce à la connaissance de leurs idiomes, laissons là les interrogations par interprète toujours gênantes pour ces pauvres gens, car, de plus, l'interprète ne vous livre que ce qu'il veut de la vérité. Mettons-nous à écouter (et à noter soigneusement) pendant des semaines, des mois, des années ! Alors, on aura quelques chances de voir se révéler peu à peu cette âme si hermétiquement fermée jusque-là !

» Et quels trésors insoupçonnés on découvrira ! Pour ma part, j'ai été extrêmement intéressé par ces quelques spécimens que j'ai pu recueillir de la littérature noire ! Combien pittoresques leurs proverbes, imagées leurs devinettes, amusantes ces fables où le conteur fait défiler sous nos yeux l'innocente mascarade de ses animaux préférés : la tortue, l'éléphant, la panthère, l'antilope, le singe, pour ne nommer que les acteurs les plus connus. Nous les retrouverons bientôt [2]. »

[1] Nouvelle confirmation par un témoin compétent, sachant les langues indigènes à fond, vivant au milieu des Noirs depuis trente ans, de tout ce que nous avons dit au sujet de l'incompétence profonde des explorateurs qui se mêlent d'ethnographie.

[2] Voir à ce sujet « Fables congolaises » dans l'intéressante Revue *Xaveriana*, de Louvain.

Voir également *Bulletin des recherches congolaises.*

Les genres que cultive la littérature indigène, peuvent se ranger de la façon suivante :

1° La poésie *sententieuse* ou didactique où prennent place les proverbes, les énigmes, les devinettes ;

2° La poésie *épique* comprenant les chants et les légendes de la race, les récits merveilleux, nains, géants, enchantements, transformations ;

3° La poésie *narrative*, où nous mettrions les fables, les apologues, les contes proprement dits, histcires souvent très attachantes dont les héros sont des gens ou des animaux.

CHAPITRE IV

La Vie des Négrilles dans leurs Proverbes

1. Observations introductoires. — 2. L'amour de la liberté. — 3. L'individualisme. — 4. Le sans-souci. — 5. Travail et repos. — 6. Conseil et prudence. — 7. Réunions de palabre. — 8. Mariage et famille. — 9. Défauts du Négrille. — 10. Qualités du Négrille.

1. Observations introductoires

Les proverbes, dont nous nous occuperons tout d'abord, ne constituent pas, du moins généralement, pour les folkloristes, la partie la plus importante de la littérature noire. Ne la considérant presque toujours qu'au point de vie direct, intérêt souvent très grand, amusement et peut-être surtout facilité de recueillir, on note plutôt les Légendes et encore mieux les Contes et les Fables.

Les uns et les autres, nous le verrons plus loin, offrent évidemment un grand intérêt et reflètent l'âme d'un peuple.

Moins cependant, croyons-nous, que les Proverbes !

Avec eux, mieux encore que par les contes et les fables, on entre profondément dans l'âme du peuple, on saisit sur le vif ses impressions, ses idées, ses sentiments, ses règles de vie. On entre dans un monde généralement très fermé et dont les Noirs, même nos Chrétiens, se refusent bien souvent à nous ouvrir les portes.

Les proverbes noirs et dans l'espèce, les proverbes négrilles, cristallisent, pour ainsi dire, la sagesse d'une race. Ce sont les leçons d'une expérience millénaire appliquées aux diverses circonstances de la vie commune, leçons d'expérience, leçons de bon sens, paroles des vieillards.

« Les jeunes avalent la viande, les vieux la mâchent longtemps. »

Observation d'expérience courante, d'observation usuelle, mais qui signifie en réalité que les jeunes gens tranchent une question au plus vite tandis que les anciens l'examinent longuement.

Il ne faudrait cependant pas rechercher dans les proverbes

négrilles, pas plus que dans les proverbes des Noirs, une haute et profonde sagesse, non plus qu'une sorte d'enseignement ésotérique.

Rien, par exemple, de ce que nous promet le début du Livre des Proverbes :

1. Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël :
2. Pour connaître la sagesse et l'instruction,
   Pour comprendre les discours sensés ;
3. Pour acquérir une instruction éclairée.
   La justice, l'équité, la droiture,
4. Pour donner aux simples le discernement,
   Aux jeunes gens la connaissance et la réflexion.
5. Que le sage écoute, et il gagnera en savoir ;
   L'homme intelligent connaîtra les discours prudents.
6. Il comprendra les proverbes et les sens mystérieux,
   Les maximes des sages et leurs énigmes.

Rien de tout cela dans les proverbes noirs. C'est, tout simplement, répétons-le encore, l'expérience des anciens reflétée par les mille facettes de la vie quotidienne, de la vie courante.

L'étude des proverbes amène un autre avantage : au point de vue linguistique pur, ils sont des plus précieux. C'est une mine féconde de mots anciens, souvent archaïques ou désuets, de tournures que l'on ne connaît plus.

Dans ces races où n'existe aucun monument, où l'écriture inconnue ne fixe pas les traditions qui s'en vont, qui s'éloignent et disparaissent dans le recul des âges, un mot est souvent le chaînon précieux qui permet de relier, de ranimer toute une époque.

Précieuse au point de vue linguistique et ethnographique, l'étude des proverbes offre un autre avantage.

Le missionnaire est au village : il note, il écrit, il écoute les orateurs parler. Puis, à son tour, il prend la parole. S'il sait à propos glisser une sentence, un proverbe connu, ses auditeurs, aussitôt charmés, l'écoutent avec beaucoup plus d'attention, car on le reconnaît pour quelqu'un de la tribu. « C'est un des nôtres, dira-t-on, il parle comme nous » et :

« *Poki dio bodé poki*, l'abeille ne pique pas l'abeille, »

ce que nous disons, nous autres : « Les loups ne se mangent pas entre eux », dans un sens quelque peu différent.

Etudions donc nos proverbes négrilles, car ils nous montreront une nouvelle face de leur être, au fond si fugace, sans trop nous presser toutefois, car :

« Le chasseur ne court pas plus vite que l'antilope »,

et s'il va trop vite, évidemment il n'attrapera aucun gibier ! Toutefois, n'hésitons pas à les interroger, et à les interroger beaucoup : nous y gagnerons toujours quelque chose :

« Ton filet (à poissons) est plein, il n'y en a qu'un de mauvais ! »

Colligeons toujours, il sera toujours temps de rejeter ce qui ne vaut rien. Abondance de biens ne nuit pas. Et ce n'est pas le moment de

rester coi, car ici le silence n'est ni de saison, ni d'or, bien que le petit Négrille vous le recommande pour bien des circonstances :

« Ne parle pas, tu ne te mordras pas la langue » (litt. ta langue restera indemne), beaucoup plus expressif, convenons-en, que notre : « Silence est d'or, parole est d'argent. »

Avant de commencer l'étude des proverbes ou plutôt de la continuer, puisque nous venons d'en donner déjà quelques-uns, une dernière observation nous paraît nécessaire.

Presque toujours, les folkloristes qui se sont occupés de cette question, les donnent de la façon suivante. Dans leur étude, ils ouvrent comme nous l'avons fait, un chapitre, ou un paragraphe à part, l'intitulent « Proverbes » et donnent ainsi tous ceux qu'ils ont pu rassembler. Et ainsi aligneront-ils et numéroteront au besoin, des listes variant de 10 à 300 proverbes, parfois même davantage. Il faut bien l'avouer, à moins d'y rechercher un intérêt tout spécial ethnologique, rien de plus fastidieux que pareille lecture ! On en lit deux, trois ou dix, on parcourt distraitement les autres d'un œil rapide, parfois amusé, et on passe bien vite à un autre chapitre.

Aussi, n'avons-nous pas voulu donner une liste sèche et numérotée : nous avons préféré essayer de faire pénétrer dans l'âme du peuple, soulever un coin du voile qui recouvre l'âme négrille.

Nous souhaiterions de tout cœur y avoir réussi. Si nous n'avons pu le faire qu'en partie, si minime soit-elle, nous en serons cependant heureux et on nous en pardonnera l'insuccès en pensant à la réelle difficulté de l'entreprise.

2. L'amour de la liberté

Le Négrille est, avant tout, profondément épris de sa liberté. Il y a tout sacrifié, même son bien-être :

« Trois pattes pour un tigre lui valent mieux dans la forêt que quatre dans un piège. »

Notons encore que les proverbes sont presque toujours exprimés d'une façon très concise. Nous devons parfois les traduire un peu longuement pour les rendre intelligibles.

Donc, le plus grand des biens est la liberté, chose compréhensible dans un pays où l'esclavage a régné si longtemps avec toutes ses horreurs, et mieux vaut souffrir, avoir trois pattes, mais libre, que quatre, et prisonnier. Comparez avec le chien si connu de La Fontaine.

Non seulement, la liberté dans le clan et à l'égard des autres peuples est la chose la plus désirable, mais encore et surtout chez soi : « Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées », ce que le Négrille nous traduit :

« Le fourmilier dans son trou, la tortue dans sa maison... » Chacun chez soi !

Respectons donc la liberté individuelle ! Et surtout n'allons pas ennuyer les autres de demandes incessantes ! D'ailleurs, bien vite ils se lasseraient, et le profit serait nul : « A toujours secouer l'arbre, il

perd tous ses fruits, les mûrs et les verts ! » C'est ce que je répétais souvent à mes interlocuteurs quand ils se montraient trop quémandeurs ! Il est vrai qu'ils me l'ont dit maintes fois également, en me voyant prendre crayon et papier : A toujours secouer l'arbre...

Une fois dans la case, que faire ? Le Négrille n'éprouve nul désir, nul besoin de travailler ! La forêt, la rivière, les tribus voisines cultivent et plantent pour lui. Que faire donc dans la case? Rêver et dormir!

« C'est en dormant qu'on mange le mieux ! »

Et puis, on ne se fatigue pas, on ne risque pas de se faire du mal :

« Le couteau du sommeil ne vous coupe pas, le fusil ne vous tue pas », ou, si vous préférez :

« Quand tu bêches ton champ en dormant, tu n'attrapes pas de durillons. »

Aujourd'hui, les Négrilles ne cultivent aucun champ et vivent sur le voisin. Le proverbe est une preuve en passant qu'ils n'ont pas toujours été les errants d'aujourd'hui, mais ont jadis cultivé.

Proverbe plus expressif encore :

« Tu dors? tu ne t'enfonceras pas d'épines dans le pied. »

Car les Négrilles, avec raison, redoutent fort les longues épines acérées de la forêt et des palmiers agrippants!

Travailler, à quoi bon ! Voilà longtemps que notre bon fabuliste a chanté les douceurs du sommeil :

De quelque côté que lui vînt le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content !

Le moulin travaillait tout seul pour le meunier Sans-Souci ! D'ailleurs, on le sait bien : « La fortune vient en dormant », ce que les Négrilles vous disent autrement :

« Pendant que tu dors, l'éléphant tombe dans le piège », ou encore : « Tu dors ? l'antilope s'est prise à ton lacet. »

Aurait-elle point mieux fait de dormir que de courir, la pauvrette ! Et puis, que voulez-vous, il n'y a rien à faire, on reste ce que l'on est, comme répondaient à nos reproches nos petits amis pris en flagrant délit de larcin :

« Tortue, tortue ! Eléphant, éléphant ! »

Quoi que l'on fasse, mais seuls le disent les Négrilles, les petits restent les petits, et les gros, les gros ! Qui mieux est, celui qui a déjà cinq talents, en reçoit encore cinq autres, les honneurs, les richesses s'accumulent dans la même famille :

« L'eau vient toujours au moulin ! » Ce que le Négrille dit beaucoup plus crûment : « Où le chien a pissé, pisse encore son frère chien », c'est d'observation courante [1]... Et les petits ruisseaux font les grandes rivières !...

[1] Proverbe qui répond aussi à : « Tel père, tel fils. »

3. L'individualisme

S'il entend bien rester libre, par là même, le Négrille est profondément individualiste, Quelle que soit sa très réelle philosophie, notre petit homme sait bien qu'au fond, il ne peut guère compter que sur lui-même, son industrie, son initiative. Il le sait, quand il dit :

« Pour manger la bouillie du voisin, ta cuiller est inutile. » (Litt. « Ne creuse pas de cuiller. » Allusion à leur cuiller de bois qu'ils doivent creuser eux-mêmes.)

Chacun pour soi, en ce bas monde ! La Fontaine, à tort ou à raison, avait déjà remarqué que la fourmi n'est pas prêteuse. Le Négrille l'a vu, lui aussi : Chacun pour soi.

« La fourmi n'amasse pas de provisions pour la sauterelle », mais, néanmoins, cela n'empêche pas de demander, d'insister au besoin.

« L'arbre qui ne laisse pas tomber ses fruits, frappe-le du pied. » Et certes, ils nous le montraient bien, quand ils avaient envie de quelque chose ! De guerre lasse, le missionnaire « arbre » laissait bien tomber une pincée de tabac, un peu de sel !

« La goutte d'eau creuse un grand trou ! » ou si vous le préférez à notre vieux proverbe : « Patience et longueur de temps... » dites avec Lé-Khüa :

« Petite fourmi blanche ronge les plus gros arbres. »

Vous voyez, à force de demander et d'insister !

Mais, en cela, comme en toutes choses, l'important est de bien saisir son moment.

L'important est de saisir l'occasion aux cheveux, et comme nous l'avons remarqué, ce n'est pas des plus faciles, la Fortune n'en ayant qu'un ! et le Négrille vous le déclare :

« L'antilope ne passe qu'une fois par le même sentier », ou encore :

« La flèche de mort ne frappe l'éléphant qu'une fois... », ce qui heureusement pour le Négrille, n'est vrai qu'en proverbe. Mais n'importe ! La chance est une chose aussi capricieuse que personnelle :

« Chance et femme, même tabac, ça ne se prête pas ! »

Mais, au fond, notre homme n'est pas un ambitieux ! Avant toute fortune, ou mieux la meilleure des fortunes, est encore la vie :

« Tu vois, c'est mieux que mort », ou

« Branche pourrie n'est bonne qu'au feu! » ou bien

« Feu éteint ne sert de rien », et plus joliment encore :

« Le rat vivant dit au rat mort : Ote-toi, tu pues! »

Et mieux vaut tenir que courir !

Toutefois il faut accepter la vie comme elle vient :

« Aujourd'hui soleil, demain la pluie », ou

« Soleil ? montre ton ventre ! Pluie ? tends le dos ! »

Patience, résignation, philosophie! on est ce qu'on est.

« Négrille, Négrille, Fang, Fang, le cochon ne dit pas à la tortue : regarde mes écailles. »

Et ainsi, sans efforts, sans même y songer autrement, figé dans sa

torpeur et son atavisme séculaire, reste notre petit homme ! Il ne cherche guère à se secouer pour s'élever ! A quoi bon ?

« Le singe revêtit la peau du sanglier, mais mourut singe », ou encore

« La pierre reste pierre, l'arbre reste l'arbre ! »

Dès lors, tout effort est vain ! et cela se comprend avec sa vie étroitement limitée par de dures exigences matérielles, vie bornée dans son petit clan perdu, où nulle ambition ne saurait se faire jour !

Tout effort est vain !

4. Le sans-souci

Grâce à ses proverbes, voici déjà esquissé un des principaux aspects de la vie du Négrille. Il prend la vie comme elle vient !

Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content!

Heureux meunier de Sans-Souci ! Notre homme voudrait bien que pour lui, il en fût ainsi ! Sans doute, il a réduit sa vie et ses besoins au strict minimum. Néanmoins, il faut tout de même quelque chose à se mettre sous la dent.

« Les alouettes ne tombent pas toutes rôties dans le bec », ou comme il le dit si bien, mais autrement :

« Le singe n'est pas un fruit de l'arbre. »

C'est dommage, ce serait si commode de le cueillir comme une banane ! Mais pour vivre et donner pitance à la petite famille, il faut se donner du mal, se lever de bonne heure, car

« L'éléphant court pour attraper le soleil », c'est-à-dire se lève très tôt !

Mais une fois en chasse, par exemple, il y sera tout entier ! Il lui faut dissimuler soigneusement ses traces, ne pas se montrer, car

« Le singe ne laisse pas sa queue traîner derrière lui. »

Proverbe que le Négrille met joliment bien en pratique, non seulement pour le gibier, mais aussi pour les bananes et le manioc qu'il va outrageusement piller chez ses voisins. On le soupçonnera bien, mais sans pouvoir l'accuser sur preuves, car il le sait bien :

« Quand le singe va aux cabinets, il « opère » dans le trou du grand arbre », ou, si vous préférez notre traduction *décente :* « Ne laissons jamais de traces derrière nous ! Tout se reconnaît. »

« L'éléphant et l'écureuil, chacun sa fiente. »

Ce gibier, si dur à attraper, il convient donc de ne pas le gâcher, donc de ne jamais rien gaspiller, ne rien laisser perdre :

« L'éléphant dit à son petit éléphanteau : « Le singe cueille et » jette aussitôt, c'est un singe, mais toi, tu es un homme ! »

Malgré tout, ne nous pressons pas trop, c'est inutile... et dangereux !

« En courant trop vite, l'antilope est tombée dans le piège... »

Et, après tout, un jour de plus ou de moins importe peu :

« Le soleil de demain vaut celui d'aujourd'hui ! » ou bien encore :

« Compte les jours passés, compte les fourmis qui passent. »

Et quand on a vu, comme nous, une armée de fourmis émigrer, sur 30 ou 50 centimètres de front, pendant des heures, des heures, et même des jours... on comprend mieux le proverbe négrille...

Une fois son travail fait, chasse ou pêche, laissons donc notre petit homme se reposer tranquillement. A quoi bon se remettre au travail !

« Ventre plein ne désire rien. »

Et encore :

« Le meilleur soleil, celui qui vous chauffe le dos », car on dort si bien, ainsi repu, et étendu sur le ventre, tranquille ! Ne trouvons-nous pas, nous aussi, après tout, la vie agréable, en étant :

« Dos au feu, ventre à table ! »

Eh! bien, le Négrille aussi, il a le temps :

« La graine d'hier ne sera pas arbre demain ! »

Non, et Paris ne s'est pas fait en un jour !

5. Travail et repos

Notre Négrille prend donc la vie comme elle vient ! C'est peut-être de la haute philosophie ! Il se repose le plus souvent qu'il peut et travaille quand il le faut absolument. Mais une fois au travail, il y est sérieusement : *Age quod agis*, disaient les Latins, sois à ce que tu fais, ou encore : On ne fait pas bien deux choses à la fois ! La maman négrille le dit à sa filette :

« Tu cuis le poisson *ndama*, tu ne plumes pas une poule ! », et papa négrille à son petit gars :

« Si tu regardes le singe, tu ne verras pas l'éléphant. »

Cependant, rappelons-nous toujours que :

« Prudence est mère de sûreté ! »

Plus d'une fois, mes petits Négrilles me l'ont rappelé. Tout d'abord, à la chasse, plus que partout ailleurs, mais souvent dans la vie, ne compte que sur toi.

« Deux coqs ne s'aident point pour attraper un seul ver. »

Bien au contraire ! puis, ne comptant que sur soi, réfléchir :

« Dans le danger, regarde ton nombril », ou, si l'on aime mieux, penche la tête et... pèse le pour et le contre.

Nous faisons bien comme le Négrille ; et puis, ensuite, à l'œuvre.

Ne comptons pas trop sur nos amis : le Négrille est assez sceptique sur ce point :

« Dix amis, dix branches pourries »

« Les sourires d'un ami se paient cher. »

Et il ajoute, avec un sentiment très humain, et peut-être très vrai, qu'au fond, seule, la mère s'intéresse à l'enfant.

« Se fâcher contre qui n'est pas ta mère, c'est abîmer tes lèvres. » Un ami, évidemment c'est bien, mais pourtant, défions-nous : « Le feu qui te brûlera, c'est celui auquel tu te chauffes. » Et comme nous voilà

loin du christianisme ! mais ne l'oublions pas, nous sommes en société où l'adage latin dit aussi : *Homo homini lupus*, philosophie païenne, et c'est tout dire !

Compter sur soi, sur soi seul, et puis ne pas aller trop vite ; c'est le conseil ironique maintes fois rappelé ; sachons attendre :

« La bouillie trop chaude brûle la bouche ! »

Bébés et mamans le savent bien ! et souvent aussi les vieux anciens bébés par expérience ! Et encore, cette expérience !

Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! Est-ce bien vrai ? Le Négrille n'y croit guère !

L'expérience des autres, d'abord ?

« Regarde les anciens, crache en l'air ! »

C'est tout comme ! Ou si vous préférez :

« La crue d'aujourd'hui emporte les eaux d'hier. »

Et de l'une comme des autres, qui se rappellera demain ? Quant à sa propre expérience... c'est toujours à recommencer sur nouveaux frais.

« La sueur du chien ne va pas plus loin que ses poils. »

Donc, en résumé, se reposer toute les fois qu'on peut, travailler quand il le faut, mais le faire alors en ne comptant que sur soi, avec prudence :

« L'épine du chemin ne te pique pas, c'est toi qui te piques à elle », sans trop te presser, c'est le meilleur moyen d'arriver, car, soyons tranquilles : « La montagne n'a pas encore gagné de jambes », et ne se déplacera pas. Prenons le temps comme il vient :

« Tu appelles la pluie ? elle n'a pas d'oreilles! » et sachons nous résigner, les événements se succèdent toujours les mêmes, comme nous le disions plus haut.

« Fils chien fait pipi au même endroit que papa chien » ; ou plus élégamment :

« Hier, la rivière coulait, et demain elle coulera au même endroit!»

Avec prudence et surtout aller doucement, « tout doux, pressons pas », comme chante l'employé de la petite vitesse qui n'accélère pas le mouvement. C'est ainsi qu'on attrape les moineaux avec un peu de sel sur la queue, ou

« Va doucement, tu prendras la queue du singe. »

Et ainsi, on évite le péril !

Aller doucement et éviter les dangers inutiles, bien regarder en haut :

« Tu dois voir la nouvelle lune avant le singe. »

Bien regarder en bas:

« La tortue ne tombe pas dans le piège de l'antilope. »

Aller doucement:

« Qui va piano, va sano » disons-nous et qui a jamais vu :

« La tortue ne se casse pas la patte en courant », cela, non, et la tortue est le symbole de la prudence !

Et éviter les dangers inutiles. On ne gagne rien à faire le brave :

« Le singe qui gambade le mieux, c'est celui-là qui est tué ! »

Combien de nos pauvres petits soldats seraient aujourd'hui sains et saufs, s'ils avaient observé ce conseil négrille ! Donc de la prudence !

« La tortue ne mord pas la patte du léopard ! »

Elle s'en garderait bien, la sage petite bête ! Faisons donc comme elle, et soit qu'il s'agisse de surprendre le gibier, soit qu'il s'agisse de son ennemi, il faut savoir se faire tout petit, se dissimuler adroitement :

« Tu vois l'éléphant, il ne te dit rien ! Tu ne vois pas la fourmi, c'est elle qui te pique ! »

Proverbe bien semblable au fond à celui-ci :

« Le crocodile te happe la jambe, maladroit ! Le serpent te mord au talon, pauvre Négrille ! »

Conclusion, à toi d'être le serpent... si tu peux ! Toutes précautions prises, s'il faut y aller, allons-y, chacun pour soi, alors, et bravement : « La banane dans la marmite dit à la banane : Chacun cuit pour soi! » je crois bien ! quand on est ensemble dans la marmite ! Si le sort mauvais veut qu'on soit blessé, n'en faire rien paraître :

« Le sanglier qui boite ne le montre pas ! »

C'est sur lui qu'on tomberait ! Ne tombe-t-on pas toujours sur le blessé, sur le malheureux !

« L'antilope qui reste en arrière, le chien la mord et l'attrape. »

Que voulez-vous ! on n'a rien sans peine : « Tu veux fumer, tousse d'abord ! »

Nous l'avons nous aussi tous éprouvé ! Et puis, si malgré tout, on doit y passer, il faut bien se résigner ! Sans doute, ce n'est pas gai, c'est le grand inconnu : « La lune, qui a vu son dos? » mais puisque les anciens y ont bien passé, on saura faire aussi le grand saut, en brave, en espérant tout de même l'aube nouvelle :

« Dormir, mourir, une seule et même chose. »

On se réveille tous les matins. Eh ! bien, un matin, on se réveillera dans un autre pays, après tout plus beau que celui où vit le pauvre Négrille, dans un pays où il ne connaîtra plus les misères d'ici-bas, les peines, les souffrances, le froid, la faim, qui sont si largement son partage ! Non seulement, il l'espère, mais il y croit fermement, il en est sûr :

« Mourir, c'est dire à son père : me voilà ! » Dire à son père, me voilà. Est-il, au fond, un seul de nos proverbes, en est-il un dans tout autre pays, chez n'importe quel peuple, qui atteigne pareille hauteur, pareille confiance. Quand le petit Négrille dira, comme nous : « Notre Père ! » il aura atteint la plus haute philosophie qui soit, et aussi la plus douce certitude. Et déjà, pour lui, l'aube s'annonce, cette aube resplendissante qui brille si étincelante au Cameroun, chez ses voisins, où hier en 1900 on comptait à peine un millier de catholiques, aujourd'hui en 1931, on en voit 150.000 et 130.000 catéchumènes, et demain... Oh ! oui, demain, cher petit Négrille, comme tu diras avec nous, dans la pleine joie de ton cœur : « Mourir, c'est dire à son père : Me voilà ! » Et ce jour-là, comme hier, nous serons avec toi, cher petit Négrille !

6. Conseil et prudence

Travailler quand il le faut, mais se reposer le plus souvent possible, est donc l'idéal du Négrille, semblable en cela à bien des Blancs. De bien des gens ne dit-on pas : Il a un poil dans la main ! et mieux encore parlant d'un « copain », j'entendais récemment un ouvrier dire : Ce n'est pas un poil qu'il a dans la main, c'est toute une queue de vache ! Chose curieuse, nos Négrilles, dans les mêmes circonstances, parlant d'une femme paresseuse, diront pareillement : « Elle a une queue d'éléphant dans la main ! » ou de façon identique : « Elle a une main de bois ! » Et chacun sait qu'avec une main de bois... Mais les Négrilles ont une façon énergique d'y remédier, le mari prend un bâton, et si le bâton est de bois ou de cuir d'hippopotame, la main qui frappe n'est pas de bois !

Au village, donc, on se repose, on mange, et on parle. On parle, surtout ! On sauve le clan, ou du moins, quelques-uns le sauvent, tout comme nos orateurs de petite ville sauvent la République tous les soirs au Café du Commerce ! Hâbleurs qui pourraient si bien s'appliquer notre proverbe : A beau mentir qui vient de loin! Aux fanfaronnades si connues de nos modernes Tartarins, le dicton négrille s'oppose si gentiment : « Avec l'arc de la bouche, on tue beaucoup de gibier ! »

Avec l'arc de la bouche ! Mais beaucoup moins en réalité ! Il en est quelques-uns qui ne reculent devant rien, et le crapaud négrille mériterait d'être marseillais :

« Le crapaud a chanté : j'ai tué un buffle ! »

Oui, mais allez-y voir ! Il dirait tout aussi bien :

« La langue dit au rocher : Je te traverserai bien ! » et c'est bien ce que l'on répond à celui, qui, tout de même, exagère mensonges et audacieuses affirmations !

Pas plus en pays noir qu'en pays blanc, pour ne pas s'exposer à de tristes mécomptes, il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !... Le Négrille traduit la même pensée en disant :

« Ne prépare le berceau de l'enfant que lorsque tu l'as senti remuer. »

Cependant, au village, lorsque se traitent les questions importantes, tout le monde n'a pas le droit de parler, et nos Négrilles ne sont en rien féministes !

Respect au chef de village, détenteur de l'autorité !

Respect aux anciens, car en eux réside la sagesse, dans le chef d'abord, le père du clan, celui qui sait :

« Le père crocodile se tait devant le chasseur et se cache : le petit crocodile hurle et se fait prendre. »

Mais toutefois il n'est pas seul à être sage :

« La sagesse (que l'on compare ici à un éléphant mâle) est comme l'éléphant, elle a plusieurs femmes et plusieurs maisons. »

Respect aux anciens, respect aux hommes faits. Les enfants, comme les femmes, ont le devoir de ne rien dire et le droit absolu de se taire, quand ils sont devant les hommes :

« Le maïs n'est bon qu'avec trois poils au menton. »

« Le petit poulet n'instruit pas maman poule », non plus que « les vieux singes barbus n'écoutent les nouveau-nés ! Les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes, les enfants avec les enfants ! Les hommes avec les hommes, car c'est à eux de commander :

« Le maître des chiens ne leur obéit pas. » C'est à eux de suivre, comme c'est le rôle des femmes et des enfants d'écouter.

Toutefois, pour avoir le droit de parler au Conseil, et surtout d'être écouté, certaines conditions sont à réaliser : Ne pas être trop vieux d'abord, car :

« Le vieux gorille dit : « Où sont mes dents ? » Il n'a plus qu'à mourir !

Puis avant de donner des conseils, il faut avoir fait ses preuves :

« Tu es tigre ? montre tes griffes ! »

Et pour cela, il faut avoir au moins déjà tué un homme ! Le dire ne suffit pas, il faut bien le prouver ! Tout le monde le sait :

« Quand le canard bat des ailes, les grenouilles se cachent », mais le canard n'effraie que les grenouilles, les autres savent bien que c'est pure fanfaronnade.

L'orateur, pour se faire écouter, doit donc être un brave. Il lui faut aussi être souple, insinuant, disert : « Beaucoup d'huile, corps brillant » (car pour être beau, on s'oint d'huile) et savoir à propos employer les paroles douces et flatteuses, les redoubler au besoin :

« Miel et sucre sont deux choses différentes, mais toujours du sucre »,

Et surtout ne pas employer la menace, les paroles dures :

« Quand le petit singe crie, le père singe frappe, le petit hurle ; la maman singe donne du lait, le petit sourit. »

Proverbe qui, pour être long, n'en est pas moins bien joli !

D'ailleurs, ne pas s'arrêter aux petites choses :

« Tu pêches le petit poisson et le crocodile te happe », ce que les Fang, leurs voisins, disent mieux encore : « Tu regardes les poules se battre, tu oublies le léopard », ou plus gentiment : « L'enfant vide l'eau du fossé creusé par la poule, ce n'est qu'un enfant. »

Ecouter, mais ne pas se laisser séduire, car autrement on est pris :

« Le gibier ne s'échappe pas du filet » : vieux proverbe entre parenthèses, car aujourd'hui les Pygmées ne chassent plus avec des filets, et qui montre encore une habitude de jadis oubliée maintenant.

7. Réunions de palabre

C'est au village, dans ces réunions, ces palabres pour employer le mot consacré, que les décisions importantes sont prises, les grandes chasses décrétées, la guerre impitoyable déclarée. Une fois la décision prise, il n'y a plus à reculer :

« Quand le chasseur a pris son arc, il part à la chasse. »

L'heure n'est plus aux paroles, mais aux actes, il faut agir :

« Le fruit mûr est bon, le fruit gâté t'empoisonne. »

Sans doute, nul n'est bon juge en sa propre cause :

« Le singe ne voit pas les poils qu'il a sur le front. »

Mais entre camarades de combat, on sait sur qui on peut compter :

« Les lions de la forêt se connaissent tous entre eux. »

Sans doute, la guerre ou la chasse, surtout celle de l'éléphant, ont leurs dangers, souvent mortels. Parbleu, on le sait bien :

« La guerre, une chèvre qu'il faut traire dans les épines. »

Proverbe qui nous rejette encore vers un temps très éloigné où les Négrilles connaissaient la traite des animaux, peut-être même pratiquaient l'élevage, plus ou moins restreint, ce qu'ils ne font plus du tout aujourd'hui, au moins dans nos régions.

Devant le village encore, devant les hommes assemblés, sont jugés les coupables, ou présumés coupables. Là encore intervient la sagesse des proverbes ! On se souvient de ce Président de Harlay, si je ne me trompe, qui déclarait hautement, en plein pays civilisé : Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par me sauver ! Ou encore : Donnez-moi trois lignes de l'écriture d'un homme et je me charge de le faire pendre ! Les temps ont-il tellement changé depuis lors ! En tout cas, notre Négrille est bien de l'avis du Président de Harlay ! Est-il accusé de crime, de meurtre par exemple ou de vol, comme l'en accusent souvent ses puissants voisins — entre nous soit dit, non sans raison, la plupart du temps, mais supposons notre homme innocent — le mieux pour lui est de commencer par prendre du large ! En vain se défendrait-il :

« Quand on veut tuer son chien, il a toujours des puces » et certes :

« Celui qui veut battre son chien trouve toujours un bâton. »

Hâtons-nous donc de fuir, de prendre la poudre d'escampette, c'est bien le plus sûr, d'autant que lorsqu'on est mort, il n'y a plus à songer à se venger :

« L'éléphant mort ne se protège plus des mouches », non plus que l'homme mort des insultes qu'on lui a faites, tandis que lorsqu'on est vivant :

« Insultes et dettes ne pourrissent jamais »,

c'est-à-dire ne sont jamais oubliées ni remises. Devant les accusations, commençons donc par nous sauver au plus vite :

« Ils disent au singe : Tu as tué ? — Il regarde le vent. »

Et certes, le vent ne s'arrête pas pour vous regarder ! Il fuit, faites comme lui ! Il est vrai qu'en pays noir, avec de l'argent et des protections, on a de grandes chances de s'en tirer, tout d'abord si, derrière soi, on a des amis résolus pour vous appuyer. Dès lors, on est un gros personnage.

« L'hippopotame n'est pas pris à l'hameçon du Mvark », qui est un tout petit poisson !

Si l'on est pincé et sans amis, tâchons de détourner l'orage par un bon cadeau :

« L'éléphant arrête le poison. »

C'est-à-dire, tâche de donner un éléphant en cadeau, et tu ne

boiras pas le poison de l'épreuve, des ordalies, qui sûrement te serait mortel.

8. Mariage et famille

Un des actes les plus importants de la vie de notre petit homme est certainement le mariage, tout au moins comme conséquences. Pas plus que dans les autres tribus noires, en effet, il ne se marie guère par amour, ce sentiment lui est à peu près inconnu, tel au moins que nous le concevons [1], mais pour avoir des enfants, pour fonder et continuer la famille. Aussi, jamais un Noir n'admettrait-il que pour sauver la mère, on sacrifiât l'enfant : Une femme, rien de plus facile que d'en avoir une autre ! Il suffit d'y mettre le prix !

Les proverbes sur le mariage, mieux que bien des études, vont nous mettre tout à vif les sentiments des Négrilles sur ce point délicat. Evidemment, tout d'abord, les parents acheteurs du futur mari ne se préoccuperont guère si la jeune fille veut ou ne veut pas le prétendant. Elle n'a rien à y voir : « Le bois rouge n'a jamais dit : Qui me coupe et m'emporte. » Rien à y voir ! au moins en apparence. Quelle est la loi qui ne peut être tournée?

Elle n'a qu'à se taire. L'affaire se passe entre le prétendant et les parents : « Nous voulons ceci. — Voilà ce que j'offre. — Peu à peu, chacun y mettant du sien, l'affaire s'arrange, se conclut, le mariage est décidé. Il ne faut pas cependant se presser trop, la satiété viendra bien assez vite :

« A manger du porc-épic tous les jours, le ventre fait vite mal ! »

Notons en passant que les Akka semblent ignorer leur estomac ou leur cœur ; ils n'en parlent jamais, c'est toujours du ventre qu'il s'agit ! Le ventre joue chez eux un fameux rôle. Tout comme nous disons : il a de l'estomac, ou il a du cœur, on dira facilement : « Il a du ventre ! » C'est quelqu'un ! Et souvent les intéressés s'en passeraient bien !

Donc, ne nous pressons pas trop, ne nous fions pas aux apparences, mais les parents sont là, car :

« Ce papillon dit : je suis beau ! Pourquoi ne le manges-tu pas ? » Nous disons dans le même sens : « Tout ce qui reluit n'est pas or ! » Ne pas se fier aux apparences, si souvent trompeuses !

« L'enfant dit au serpent : Que tu es beau ! — Viss, il est piqué, il est mort. »

Cependant, le mariage a eu lieu. Inutile de se préoccuper des sentiments de la femme : N'est-elle pas pareille à la chèvre?

« La chèvre broute là où elle est attachée... »

[1] Il ne faudrait cependant pas conclure du fait de l'achat de la femme par le futur mari, ou plus souvent encore par ses parents, que l'amour n'existe pas ! Tout d'abord les enlèvements ne sont pas rares, et plus souvent encore, telle ou telle jeune fille sait parfaitement bien faire tomber sur elle le « choix » de son futur mari.

Et puis, en commençant du moins, il y a des chances pour que tout aille bien : « Balai neuf nettoie bien la case. »

Là encore, ce proverbe tendrait à prouver que jadis les Négrilles vivaient dans un état plus stable, et au lieu d'être les errants d'aujourd'hui, Bohémiens sans feu ni lieu, avaient cases et villages !

La femme, au fond partout la même, ne demanderait peut-être pas mieux que d'aimer et de se dévouer pour son mari. Son dicton le prouve :

« Frappe le tigre : sa femelle t'attaquera »,

ou bien encore et, mélancoliquement, comme ces petites perruches que l'on nomme les inséparables :

« Mari mort, sa femme meurt aussi. »

Le premier amour est d'ordinaire le plus fort, le premier mari le plus aimé. C'est peut-être aux Négrilles que les Fang ont emprunté leur joli proverbe :

« Le *ngon* [1] est comme le cœur : la première pousse est la plus forte. »

Dans ce que nous sommes convenus d'appeler « la lune de miel » l'amour réciproque peut encore être assez fort, mais le mari, au fond, se lasse bien vite.

« La première pluie (on la désire) on dit : quand donc ?

» La deuxième pluie : c'est assez ; les autres : c'est trop ! »

Et bien vite, l'éloignement ou la satiété tue les premières amours :

« La graisse se fige dès qu'on l'éloigne du feu... »

et pour nous les absents ont toujours tort.

En pays négrille , et pas seulement en pays négrille, les maris sont souvent volages :

« L'Eleusine [2] pousse mieux si tu la repiques. »

Mieux vaut donc changer, moins vite viendra la satiété !

Toutefois, comme malgré tout ta femme est un capital, qui travaille et produit, veille soigneusement sur elle : à la laisser loin de ta surveillance, tu risquerais fort :

« Maïs loin du village, le corbeau [3] le mange quand il est mûr. »

Et même avant ! Aussi, peu d'estime mutuelle, peu ou prou, le mari réclame avant tout du travail, la femme ne réclame rien et se soumet :

« La femme, ce n'est qu'un pagne ! »

Tant que l'étoffe est bonne et résistante, cela va ! Quand elle n'est plus bonne à rien, on la jette !

« La femme, ce n'est qu'un pagne ! »

Quand le pilon à écraser le manioc est trop vieux, on le jette ou on le brûle, et la femme n'est pas autre chose :

[1] Espèce de cucurbitacée, *Cucumis ngon*, très usitée en cuisine indigène. On mange le fruit et la farine extraite des pépins du fruit.

[2] Nouvel exemple d'un ancien état de choses, d'antiques migrations, l'Eleusine, sorte de millet, est plantée et mangée, non au Congo où on ne la trouve pas, mais vers le Haut-Nil et le Soudan.

[3] Tout au moins un oiseau du même genre.

« Vieille femme, vieux pilon ! » ou encore « vieille femme, vieux jardin ! » où rien ne pousse plus, qu'on abandonne à son sort. Ne vaut-il pas mieux nouvelle et féconde plantation ?

La femme le sait bien, d'où son dicton désabusé en parlant au mari du jour du mariage . « Le mari achète la femme, la femme achète la peine. »

Dès qu'il a acheté sa femme, il s'empresse de l'emmener. Pas de danger qu'il demeure chez ses beaux-parents :

« Le gendre chez sa belle-mère, c'est un marmot! »

Il n'a rien à dire, le pauvre, qu'à se taire, à écouter, à obéir. Aussi, chacun chez soi, et mieux encore, pas de belle-mère à la maison !

« Chaque tortue, chaque maison, jamais deux dans la même ! »

Evidemment ! et comme la tortue est le prototype de la sagesse !

Décidément, les belles-mères ont mauvaise presse, même en pays négrille. N'en ayant, pour ma part, jamais constaté le bien fondé, je n'oserais dire : Pas de fumée sans feu ! Mon petit négrille pourrait me répondre : « Dans un tas de noix gâtées, on en trouve encore une de bonne. »

Mais une, c'est si peu !

Le mari entend donc rester maître dans sa case ! Après tout, n'a-t-il pas raison ? « Deux maîtres, misère ! » Aussi, n'hésite-t-il pas à recourir au bâton, suprême argument. La femme, de son côté, n'a-t-elle pas ses armes, dont elle sait user à temps et à contre-temps.

« Langue de femme et couteau sont pareils : pointus tous les deux ! »

De plus, il serait impossible de l'arrêter :

« Langue de femme et anguille, même chose : elles ne connaissent pas le nœud coulant. »

Au fond, le mari n'a-t-il pas quelque raison de veiller sur sa femme ? La fidélité conjugale n'existe guère en dehors du Christianisme, et la chaste Lucrèce fut un cas si extraordinaire dans la Rome païenne que tout le monde la citait comme modèle... inimitable. Alors ne reprochons pas trop à la pauvre femme négrille de rechercher parfois ailleurs quelques consolations bien illusoires, nous autres, surtout, dans une société qui excuse et pardonne tant de coups de canif au contrat matrimonial ! Ce qui se passe chez les Négrilles est fréquent ailleurs, et leur proverbe est sage, quoique d'une crudité un peu excessive (excusez la traduction littérale) !

« Si tu as beaucoup d'amis, gare au ventre de ta femme. »

Les Fang disent dans le même sens :

« Bananes sans gardien, bananes de tout le monde. »

Tant pis pour le propriétaire ! Il le sait bien d'ailleurs, et nous l'avons vu, il a à sa disposition Martin Bâton! Ne faut-il pas, en effet, battre l'écorce pour en faire un habit :

« Ecorce et femme se ressemblent ; le bâton est nécessaire ! »

C'est comme chez nous la crème fouettée : Mieux battue, meilleure elle est. Et même chose pour le champagne frappé !

Mais, direz-vous, femme et crème ne se ressemblent pas ! Evidemment non !

D'ailleurs, mieux vaut ne pas se mêler de ces querelles de ménage ! Ne mettons pas le doigt entre l'arbre et l'écorce :

« Quand le pangolin et le varan (qui sont deux bêtes à écailles) se battent, le singe (animal à poil) n'y met pas la queue. »

Si la femme est fine, — et ne le sont-elles pas toutes ? — elle saura bien un jour ou l'autre dominer la situation ! Certes, nous ne pourrions dire, et pour cause, en pays négrille : portera culottes ! Mais c'est tout comme ! Une vieille Négrille me le disait si bien un jour :

« Les petites lianes font tomber les grands arbres ! »

Peu à peu, elle prend donc à son foyer la place nécessaire !

Elle sait qu'il ne lui faut pas trop compter sur le cœur de son mari, ondoyant et volage, qui sème ses enfants un peu partout, et difficile à retenir :

« L'homme, c'est l'anguille dans l'eau ! » et l'anguille, dans l'eau, n'est pas précisément facile à prendre et encore moins à retenir !

Il est toutefois un sentiment que jamais l'homme ne refuse à sa compagne, c'est l'amour maternel :

« Plus le petit singe a de plaies, plus sa mère le lèche », et sur ce joli trait, nous laisserons de côté ce long aperçu du mariage.

De ce que la femme négrille est fort maltraitée dans les proverbes et plus loin dans certains contes, il ne faudrait cependant pas en conclure à son entier abaissement et complète servitude. Tout d'abord, il s'agit de « littérature », et celle-ci n'est pas toujours, à loin près, la réalité. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, le Pygmée qui ne connaîtrait nos belles-mères ou la femme blanche que par nos théâtres en aurait une idée bien fausse ! N'oublions pas non plus que presque tous ces proverbes sont « masculins ». Nous en avons dit la raison.

9. Défauts du Négrille

Les proverbes du Négrille ne nous le montrent donc pas au fond sous un jour très avantageux. Il a des défauts, il en a beaucoup ! Mais qui lui apprendrait à s'en corriger :

« Le porc-épic n'arrache pas ses piquants ! »

Tant pis pour qui s'y frotte et s'y pique ! C'est notre rôle glorieux, à nous autres, de nous pencher sur ce frère inférieur, et d'une main secourable, de l'élever jusqu'à nous ! Peu à peu, nous y parviendrons, sinon avec les vieillards, dont la tête est dure :

« Vieil homme et *Aza* (un de nos arbres les plus durs) sont même chose : il faut leur casser la tête pour leur faire comprendre. »

« Le vieillard dit à l'Aza : donne ta main, on ne nous coupe ni l'un ni l'autre pour faire un arc. »

Les hommes ne plient pas, mais les enfants, même les petits Négrilles, gardent leur nature malléable, un peu tout au moins.

Nous en avons un certain nombre dans nos missions, et il ne s'y montrent en rien inférieurs aux autres, bien au contraire ! Tel celui dont parle un de nos missionnaires du Fernan-Vaz. « Petit, trapu, ramassé, il est par ailleurs très agile, s'entend très volontiers avec les petits Nkomis, rit, court et s'amuse. Mais dès qu'on le regarde, tout est fini. Il baisse la tête et ne veut plus rien entendre ; ne lui demandez pas d'où il est, de parler sa langue, de dire ce qu'il a vu. Il ne regarde jamais en face, même ses camarades, et dans les commencements de son séjour à la mission où rien ne lui manquait, il était toujours prêt à rentrer dans la forêt et il a fallu plus d'une fois l'y aller chercher. Thomas est le modèle des écoliers... de l'Ecole buissonnière. »

Dans quelques autres missions, ils ont parfaitement réussi.

En bon païen, comme tous les païens, le Pygmée ne comprend pas le pardon des injures :

« Cet animal est très méchant,

» Quand on l'attaque, il se défend. »

Et il se défend tant qu'il peut :

« Si tu prends le crabe, gare à ses pinces ». Ou si vous préférez :

« On ne caresse pas avec le bâton ». Peut-être mieux :

« Le tigre défunt ne te mordra plus ! »

Donc, il vaut mieux le tuer, et tuer son ennemi ! Et le Négrille n'y manque pas. D'un ennemi tué, on n'a plus rien à craindre.

On dira de notre Négrille qu'il est vindicatif ! Peut-être ! Mais n'est-ce pas plutôt simple mesure de précaution ! Il n'a pas de pitié pour les autres, c'est vrai, la pitié est un sentiment inconnu de tout païen, car la pitié est une divine fleur de la charité, mais du moins, cette pitié, il ne la réclame pas des autres pour lui-même, et sait fort bien vous dire :

« La tique a piqué l'éléphant. L'éléphant ne lui dit pas : Soigne-moi. » Il la tue, s'il le peut. Si vous préférez :

« Le sanglier meurt tout seul dans sa bauge. »

Il n'implore aucune pitié, pas plus que l'éléphant. Faisant allusion à ces immenses cimetières d'éléphants que l'on rencontre parfois, le Négrille vous dira :

« Le vieil éléphant va mourir tout seul au cimetière des éléphants. » Ou bien encore :

« Tu as des abcès, gratte-les toi-même, tu n'en souffriras que moins ! »

En toutes choses, le petit Négrille songe d'abord à lui-même, à ses intérêts propres, sans se préoccuper d'abord de l'au-delà. Nous l'avons vu précédemment :

« Dieu est en haut, l'homme est en bas ! »

Donc, s'occuper de soi d'abord, et si l'on vous a fait du mal, ne jamais l'oublier :

« Là où il y a eu une plaie, la cicatrice reste toujours ! »

« Si tu as eu la vérole (litt. les *abukwé*), on en verra toujours les traces. »

Cependant, il sait pratiquer l'hospitalité, et jamais nous n'avons été mal reçus dans les villages négrilles, loin de là. Son proverbe l'y engage :

« Si tu reçois une tortue, donne-lui des champignons (car les tortues sont censées vivre de champignons). Si tu reçois un singe, donne-lui un siège pour poser sa queue ! » (probablement pour qu'elle ne le gêne pas). S'il y a beaucoup à manger, donne largement, mais toutefois, sans t'oublier :

« Donne beaucoup aux autres, mais n'oublies pas ta part. » C'est un conseil de sagesse élémentaire ! Mais ces conseils de générosité, il sait encore mieux les prodiguer aux autres !

Combien de fois ne les ai-je pas entendu me dire : Rappelle-toi bien :

« Le ladre n'a pas d'amis »,

ou encore, quand ils étaient là beaucoup et que j'avais peu de chose à leur donner :

« Chacun un tout petit peu : nous sommes frères ! »

Mais non, leur disais-je, mais bien en vain : Nous ne sommes pas frères, nous ne sommes pas parents, et vous connaissez votre proverbe :

« Les amis ne remplacent pas les parents. »

« La fausse citrouille n'est pas la vraie ! »

ou bien, si vous préférez :

« Le bien d'autrui, regarde-le de loin ; ton bien à toi, garde-le comme ton œil ! » ou encore :

« Si tu as tué un rat palmiste, garde-le pour toi. Si tu le dis à ton ami, il te tuera pour l'avoir », ils savaient fort bien me répondre :

« Ne pleurez pas la graisse (qui reste attachée au) du couteau », ce qui serait d'ailleurs d'une insigne avarice ! Nous sommes tes amis, nous saurons bien te garder :

« Si tu as un chien, la panthère ne t'attaquera pas ! »

Pour eux, comme pour nous : Mieux vaut tenir que courir, et :

« La source lointaine vous laisse mourir de soif. »

Je me laissais attendrir : N'était-ce pas mon rôle ! aussi bien n'étais-je là que pour eux, et pourtant je n'avais, je le savais bien, guère à compter sur leur reconnaissance, tout au moins celle du ventre :

« Quand tu manges ton chien (et c'est, là-bas, viande hautement estimée) tu ne t'occupes pas s'il courait bien. »

Ainsi, trop souvent chez nous, les enfants ne s'occupent guère de ce qu'ont fait pour eux leurs vieux parents :

« Les singes disent à leurs vieux : laisse-moi t'arracher les dents, elles te font mal », et ainsi les vieux parents ne pourront même plus manger ! Tendre sollicitude qu'on voit, hélas, souvent chez nous :

« Le singe dit à son père : Va te chauffer le ventre au soleil sur le sable. »

Chez nous, on traduit : Il n'y a plus de place à la maison allez à

l'hôpital, oust, débarrassez... les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes !

Reconnaissance du ventre ! Mais, chez nos Négrilles, en maintes circonstances, je les ai trouvés pour moi admirablement dévoués, tout prêts à marcher avec moi, dans un beau sentiment de solidarité à partager tous les dangers :

« Quand vous écrasez une fourmi, toutes les autres vous mordent. »

Puisse cet exemple de nos Pygmées être toujours notre propre règle de conduite ! Comme individus et comme nations : tout n'en ira que mieux !

10. Qualités du Négrille

Cependant, en temps habituel, il faut bien le reconnaître, en me donnant, même largement, leur pauvre hospitalité, en m'invitant à m'asseoir à leur table, mes petits Négrilles savaient au fond fort bien ce qu'ils faisaient ! Comme tant de Blancs, ils donnaient un œuf pour avoir un bœuf. Car si Notre Seigneur a dit : Mieux vaut donner que recevoir, c'est pure charité et sentiment chrétien, fleur de christianisme, et nos Négrilles préfèrent dire :

« Ris en recevant, pleure en donnant ! »

et n'estime les gens qu'en raison des services qu'ils peuvent te rendre :

« Les pieds de ton chien ne sont beaux qu'en partant pour la chasse », ou encore, dans un autre sens :

« Promets une poule et donne un os ! »

et plus chichement encore :

« Tu as promis une tortue : donne un escargot ; tous les deux ont une maison ! »

Cependant, il ne faudrait pas trop prendre à la lettre ces proverbes : bien souvent, notre petit homme est réduit à la portion congrue, la chasse est infructueuse, la pêche impossible, il doit se rabattre sur les fruits de la forêt, les fourmis blanches, les larves d'insectes : volontiers il donnait de son superflu, aussi volontiers il partagera avec vous son nécessaire, regardant l'hôte comme son enfant et :

« Quand le petit chevreau a faim, la mère donne tout son lait ! »

Maman bique ne regarde que le présent, ne songe pas à l'avenir. Notre Pygmée fait de même, confiant malgré tout en la bonté de Celui qui veille sur les plus humbles plantes et nourrit le passereau :

« Dieu est Maître, tu meurs aujourd'hui, moi demain, c'est même chose. »

Cette générosité pour l'étranger, cette confiance au Créateur : maître de tous et de toutes choses, rachètent bien les quelques défauts de notre homme que nous avons vus plus haut.

Au reste, ces qualités ne sont pas les seules ! il en a d'autres, heureusement ! Enumérons-en quelques-unes.

Il est prudent, et la prudence est une grande vertu ! Il ne faut pas imiter l'autruche qui, pour éviter le danger, se contente, paraît-il, de se cacher la tête, ni la chèvre folle :

« La chèvre cache ses chevreaux quand le tigre lui en a pris un ! » Mais il est bien un peu tard ! et mieux vaut prévoir !

Prévoir et se souvenir, ce qui est une autre forme de prudence, car si :

« Tu oublies le tigre que tu as blessé ? lui ne t'oublie pas ! »

Soyons donc prudents, comme notre petit Négrille, sachant bien que si l'on vient à mourir, tout disparaît :

« L'homme tombe. On demande : Où est son ombre ? »

Plus rien ! Tout s'est évanoui. Pour notre homme, la vie est donc le plus précieux de ses modestes biens : s'il l'estime peu, cependant, seul, il a à s'en préoccuper et ne peut compter que sur lui. Soyons donc prudents.

« En courant trop vite, on se trompe au carrefour ! » Ou peut-être plus gentiment :

« L'éléphant ne met pas le pied sur la pierre branlante. »

« L'iguane ne se pose pas sur la branche pourrie. »

Autrement, il tomberait dans le fleuve et dans la gueule du crocodile qui le guette.

Il importe donc d'agir souvent de ruse, ne comptant que sur soi :

« Tu appelles ton ami, il répond : Je pars en voyage »,

mais encore en se rappelant que l'on est pris parfois à ses propres pièges, surtout quand on n'est pas trop malin soi-même, car :

« Le tigre a posé un piège : il s'y est pris la queue. »

Partout, le danger guette notre petit Pygmée. Il lui importe donc de savoir se dissimuler, se cacher, se faire petit.

« Touche l'escargot, il rentre ses cornes »,

et en parlant du *Mvurk*, animal très sauvage, très difficile à surprendre :

« Le *Mvurk* sent la flèche du carquois et se cache ! »

Fais donc comme lui, l'homme vraiment sage et prudent ne se contente pas de prévoir le danger : il le *sent* venir de loin ! Ce que sous une forme très elliptique dit encore le Pygmée :

« La pluie est une fleur. »

Il faut être prudent, et pour cela encore, très discret. Et il l'est. Ne se fier à personne, pas même à sa femme. Notre bon La Fontaine ne nous a-t-il pas déjà rappelé ce qu'il en advenait d'un secret confié à une femme dans sa fable si connue : *La femme et le secret* ?

Ecoutons notre Pygmée :

« Tu dis à ta femme : Tais-toi ! Ecoute les grenouilles ! » Et chacun sait combien le soir venu, les grenouilles coassent, se répondant les unes aux autres. Que voulez-vous !

« La cervelle des femmes est comme la fontaine : elle s'enfuit par tous les trous ! »

Esope et La Fontaine avaient bien déjà dit quelque chose de semblable en parlant de la femme blanche, ce qui prouve au fond... l'unité de la race humaine, car sur ce point, femme noire et femme blanche...

Notre homme est un peu ladre, nous l'avons vu, mais généreux

aussi quand il le faut, et soucieux de la santé de ses hôtes. Mettons, en effet, que ce soit un bon motif qui lui fasse dire :

« Si tu as pris un *Mvom* (qui est un poisson très gros et succulent) n'en donne pas à ton voisin, tu lui ferais attraper mal au ventre. »

Touchant souci pour la santé des autres ! n'est-il pas vrai ?

Prudent, mais courageux et avisé :

« La tortue a dit au tigre : Luttons. Qui a gagné ? La tortue », car la tortue est prudente et avisée, sait employer la ruse quand il le faut.

Courageux, car s'il est forcé de se battre, il le fera bravement sans regarder le nombre de ses adversaires :

« Le criquet mord la main qui le saisit ! »

sans regarder les conséquences, et pourtant le criquet est bien sûr à l'avance d'être écrasé !

Les Fang disent dans le même sens :

« Le crabe pince sans regarder qui le prend », ou

« Le rat mord le pied de l'éléphant »,

et puis, hélas, les pauvres ! L'un est mangé, l'autre écrasé, n'importe, ils ont fait leur devoir, bravement !

Courageux, prudent, avisé, voilà, n'est-ce pas, de belles qualités ?

Et de plus, s'il le faut, sachant se résigner à la mort. Les accidents, dans sa vie mouvementée, sont inévitables et il le sait bien :

« L'accident qui te tuera ne s'est pas annoncé », ou encore :

« Quand l'arbre craque, ce n'est plus le moment de te sauver. »

Que voulez-vous, mes amis :

« La mort se cache dans les plis du pagne ! »

et quand elle arrive :

« La mort est toujours une chose nouvelle ! »

Evidemment ! donc il faut bien se résigner !

Si avec toutes les belles qualités que nous venons d'énumérer, il écoute les conseils de l'expérience et les leçons des anciens, ce sera mieux encore :

« Tu bâtis nouveau village ? N'oublie pas l'ancien. »

C'est-à-dire que les leçons du passé te servent pour l'avenir.

Mais chacun sait bien que l'expérience ne s'acquiert que par de nombreux déboires, si encore elle s'acquiert !

« Le dixième serpent mord encore l'enfant ! »

Après, il commencera à y prendre garde, espérons-le !

Mais, pour nous, soyons plus sages ! De crainte de fatiguer ou d'ennuyer nos lecteurs, sachons clore à temps la série déjà bien longue de nos proverbes.

Si, grâce à eux, nous avons soulevé un coin du voile qui nous cache l'âme négrille, nous en serons heureux ! La tâche était facile : du côté pygmée : « Qui a du sel, fait bonne cuisine », et les proverbes abondaient, on a pu le constater.

Si nous n'avons pas réussi ? à nous la faute, nous n'avons pas su nous y prendre.

Quand le chasseur manque le singe, il dit toujours :

« C'est la faute du singe ! »

Nous ne dirons pas comme lui ! Non, car la mine à nous offerte par les proverbles négrilles est riche [1]. Nous pourrions continuer longtemps encore. Mais, comme on le sait, il n'est si bonne chose dont on ne se lasse !

« A force de manger du poisson — qui est pourtant très bonne chose — on attrape mal au ventre. »

Il n'y a que du bon pain et du bon Dieu dont on ne se lasse jamais, nous disait jadis l'excellent cardinal de Lugo !

Et c'est bien vrai !

Si nous avons réussi, malgré tout, à vous intéresser, excusez nos longueurs, pardonnez-nous de n'y avoir pas mis assez d'intérêt, et malgré nos défauts, et ceux de nos pauvres Négrillons, ne les oubliez ni devant le bon Dieu, ni dans vos charités, car

« Quand on aime son chien, on supporte ses puces ! »

[1] Autant que possible, nous n'aurions voulu citer que des proverbes purement négrilles, ou du moins recueillis dans les villages de Négrilles peu ou pas métissés. Nous l'avons fait autant que possible. Y avons-nous jours réussi ? Il nous est impossible de l'affirmer de façon absolue avec la compénétration des races qui a lieu malgré tout. Et ce que nous disons des Proverbes s'applique également aux Contes et Légendes. De par sa contexture, ses mots archaïques, tel chant, conte, légende semble bien appartenir au vieux folklore négrille. Tel autre, recueilli cependant en village pygmée, peut n'être pas autochtone. Enfin, il en est qui peuvent également provenir d'un folklore plus ancien encore. Démêler l'origine de façon certaine, affirmer que tel proverbe ou chant est certainement pygmée, tel autre douteux, tel enfin importé, est absolument impossible. Pour quelle langue, pour quel peuple d'ailleurs, cette discrimination est-elle absolument certaine ?

CHAPITRE V

Les Enigmes

Observations introductoires. — 1. Enigmes à proverbes. — 2. Les contes-énigmes. — 3. Enigmes proprement dites. — 4. Jeux de mots.

Observations introductoires

On vient de le voir par les proverbes (et encore puisant à pleines mains dans un fonds très riche, n'avons-nous pu donner que les plus faciles à saisir, les moins éloignés du génie de notre langue), le folklore négrille excelle dans les mêmes qualités si bien décrites par M. Junod dans ses *Ba-Ronga* : « Ils aiment à présenter leurs idées d'une manière détournée. Sous des expressions en apparence bien innocentes, se cachent parfois des allusions extrêmement ingénieuses, si délicates que notre esprit a de la peine à saisir. Ce procédé littéraire — que l'on retrouve partout — s'appelle en Ronga *Ku pemba* (et en négrille d'une façon charmante — faire chanter la langue). Ils se délectent dans cet exercice de voltige intellectuelle qui, pour eux, remplace sans doute le calcul différentiel et intégral ou les élucubrations philosophiques sur les limites de la raison pure ! C'est dans leurs énigmes ou proverbes que se manifeste surtout cette qualité ou ce défaut de leur esprit [1] ».

Les énigmes (asex-asex), comme les proverbes, fournissent, en effet, un moyen précieux de pénétrer dans les arcanes de l'esprit indigène, car elles sont à n'en pas douter, la partie la plus étrange de leur littérature, celle qui ressemble le moins aux produits de la nôtre.

Et Dieu sait le mal que nous avons à pénétrer dans ces arcanes de l'esprit indigène. Bien que ce soit un hors-d'œuvre, un court exemple tiré également des Ba-Ronga, le montrera bien mieux que de longues phrases.

« Le missionnaire avait exposé à ses auditeurs ce que c'était que la « charité », lien nous unissant à Notre Seigneur ! Pour mieux le faire

[1] *Les Ba-Ronga*, par A. Junod, p. 292.

comprendre, le catéchiste Zébédée Mbenyane prend à son tour la parole et explique : « La charité, disait-il, la charité, c'est la ficelle qui attache » un paquet. Sans ficelle, votre paquet n'arrivera pas au but avec tout » ce qu'il contient ; vous perdrez tout en route.

» La charité, c'est encore la ficelle qui attache l'âne au tronc » autour duquel il broute. L'âne, c'est nous, et le tronc, c'est Christ. » Sans amour pour lui, nous nous perdrons... Quand l'âne a cessé de » brouter, quand il a fini toute l'herbe à sa portée, il brait ! De même, » quand nous avons fini de brouter toute l'herbe... nous brayons vers » Christ. »

Il nous souvient d'avoir assisté ainsi à un sermon chez les Benga. Leur missionnaire, le bon P. Duron, leur adressait quelques mots en français, court et bon. La messe finie, Hyacinthe, roi et catéchiste des Benga, reprenait le sermon et traduisait. Deux heures après, il parlait encore...

Les énigmes, de même que les récits merveilleux et les fables, ainsi que nous le verrons plus loin, sont assez analogues aux « Raetselmaerchen », des veillées allemandes. En pays négrille comme dans la Forêt-noire, ces récits se racontent le soir, près du feu, après les travaux fatigants de la journée.

Dans les grandes herbes, ou cramponné en haut des arbres aux lianes de la forêt, de longues heures durant, notre petit homme a poursuivi inlassablement le gibier fugitif. Il l'a atteint, abattu, mais alors il lui a fallu, et la proie est par bonheur d'ailleurs pour la famille, souvent fort lourde, il lui a fallu la ramener au campement. Fort las, presque à bout de forces, quand il y arrive ; et tous les hommes du clan, presque toujours associés ensemble, sont bien dans le même cas.

Prenons un de nos paysans français : après les longs travaux du jour, sous la pluie, au vent, au froid, au grand soleil, labeurs souvent exténuants, il rentre au logis, mange lentement le repas préparé par sa diligente ménagère et se couche. Pour lui, il faut bien l'avouer, ni livre ni journal ne l'intéressent guère, la vie intellectuelle est tout à fait au ralenti : pour le secouer, il faut, et avec quel mal, de l'inédit, de l'extraordinaire. Les prédicateurs de missions, les pasteurs en savent quelque chose !

Tout aussi fatigué que lui notre petit Négrille. Pour lui, ni livres ni journaux, rien de ce qui alimente notre vie intellectuelle. Il semblerait tout naturel qu'il dormît aussitôt le repas fait, nous dirions volontiers : qu'il dormît comme une brute, dont quelques-uns le voudraient si proche ! Un singe, un demi-singe !

Or, il n'en est rien : à peine le repas achevé, le village se réveille. Souvent, ce seront des danses interminables qui dureront jusqu'à l'aube. Souvent, nous l'avons vu plus haut, c'est le conteur passionnément écouté, ce sont les veillées intellectuelles.

Pour plus de facilité en ce genre assez complexe, nous avons cru bon de ranger ce genre sous plusieurs titres distincts. Nous aurons donc ainsi :

1° Les énigmes à proverbes ;
2° Les contes-énigmes ;
3° Les énigmes proprement dites ; ajoutons
4° Quelques lignes sur les jeux de mots.

1. Enigmes à proverbes

Un premier genre d'énigmes, très difficile à saisir, est celui dans lequel le conteur ou le questionneur, comme on voudra, raconte un trait, une courte fable, énonce une sentence ; l'interlocuteur doit lui répondre par un proverbe adapté. Faute d'analogie en français, nous avons, très naïvement peut-être, appelé ce premier genre d'énigmes : énigmes à proverbes. Evidemment, plus le premier interlocuteur est bref, plus la réponse est difficile. Donnons des exemples faciles :

1. *Interlocuteur :*
   Un pêcheur prit une barque pourrie et se noya.
   Réponse :
   Le tigre pose un piège et se prend la queue (c'est-à-dire : il faut veiller à tout, ou encore: seuls, les sots se laissent rouler).
2. *Interlocuteur :*
   Un éléphant était tombé dans un piège. Un fourmilier fit tomber la terre et permit ainsi à l'éléphant de se frayer un chemin.
   Réponse :
   On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
3. *Interlocuteur :*
   Deux poules se disputaient un ver.
   Réponse :
   Le coq l'attrapa. (Comparez avec notre fable : L'Huître et les Plaideurs.)
4. *Interlocuteur :*
   Il y avait un grand lac. Un enfant creusa un petit fossé de dérivation. Peu à peu les eaux se chargèrent de l'agrandir, le lac entier dessècha !
   Réponse immédiate :
   Petite flèche tue gros éléphant. (Nous dirions de même en français : Petite cause amène grands effets, ou encore petite pluie abat grand vent.)
5. *Interlocuteur :*
   L'enfant jette un tison. La plantation brûle tout entière.
   Réponse :
   La réponse peut être assez variée. Même réponse que précédemment ou bien encore : Il faut veiller aux plus petites choses. Jeunesse est imprudente, etc.
6. *Interlocuteur :*
   Les petits mangeurs de millet piaillent dans la plantation.

Réponse :

L'imprudent est toujours puni, (car en entendant les petits mangeurs de millet, on va aussitôt les tuer : ils sont si occupés à manger qu'ils ne font même pas attention).

7. *Interlocuteur :*

Le vent souffle, les joncs se froissent avec bruit, tu crois à la tempête.

Réponse :

Les cris d'une femme sont choses de peu d'importance. Nous pourrions dire encore : Soupe au lait se calme aussi vite qu'elle s'emporte. Beaucoup de bruit pour rien.

8. *Interlocuteur :*

Nous avons coupé une grande plantation, les sangliers ont tout ravagé.

Réponse :

Une pipe de tabac ! — Beaucoup de peine pour rien. (Cette réponse pourrait très bien être dite par un chasseur qui revient bredouille d'une longue et pénible chasse.)

Je me souviens encore l'avoir dite à mes braves petits amis qui de bien loin étaient venu me voir à la mission. Etant assez démuni à ce moment, je répondis à leurs demandes intéressées : « Nous avons coupé une grande plantation. Il n'est venu qu'une bande de sangliers. » Et eux de répliquer en riant jaune : « Beaucoup de peine pour rien ! »

2. Les Contes-énigmes

Les Contes-énigmes offrent un genre tout à fait spécial, où l'esprit inventif du Négrille se donne libre cours. Ordinairement, c'est l'affaire du conteur proprement dit. Ils sont accompagnés de chants, destinés à réveiller l'attention des auditeurs, peut-être quelque peu assoupis.

Chemin faisant, et surtout lorsque l'énigme est terminée, la question posée, chacun donne son opinion, la défend avec ardeur, combat celle de son adversaire. Au besoin, on se prend aux cheveux, excellente manière, comme chacun sait, de faire pénétrer son opinion dans la tête de l'adversaire, surtout en l'accompagnant de coups de poing. Plus que les Négrilles, nos exaltés démagogues sont forts sur ce point ! C'est souvent fort curieux.

Nous donnerons plusieurs de ces énigmes, car elles nous paraissent fort curieuses et propres aux Négrilles. Nous les avons très rarement rencontrées ailleurs. Et voici la première.

a) *Ki et Ntiô.* — A qui la palme? — Deux frères, Ki et Ntiô, habitaient l'un près de l'autre le même village et ils s'entendaient fort bien. Ils étaient tous deux mariés, mais encore tout jeunes, n'avaient chacun qu'une femme. Lütshi était la femme de Ki, Toé, celle de Ntiô.

Un beau jour, Lütshi dit à son mari : « Je voudrais bien aller à mon village natal passer quelques jours avec ma mère. »

Ki, était très bon et aimait beaucoup sa femme ; il lui répondit : « Je le veux bien, mais laisse-moi d'abord aller à la chasse. Je veux tuer une antilope, tu la feras fumer, et tu l'emporteras pour ta mère. » Lütshi, très contente, dit : « Oui. » Ki partit le lendemain pour la chasse. Il tue une antilope et la rapporte au village. Lütshi la fait aussitôt fumer sur la claie de branchages.

Quand elle est bien prête, elle dit : « Je pars. » Et Ki lui dit : « C'est bon, va ! J'irai te chercher dans quelques jours avec un autre cadeau pour ta mère. » La mère, Ki ne l'aimait pas beaucoup, mais il était très bon et il aimait beaucoup sa femme Lütshi.

CHANT AVEC HARPE :

Ki aimait beaucoup sa femme, *vliss*
Il n'aimait guère sa belle-mère, *Krr...*
Il ne l'aimait même pas du tout. *Kraaaa*
Oh! Ki avait joliment raison.

Les belles-mères sont comme les prunes acides,
Comme les prunes toutes vertes et dures,
On les mange, on grince des dents,
La langue est râpeuse.
Les jeunes femmes, prunes savoureuses,
Toutes pleines d'un jus délicieux, si bonnes à croquer !

REFRAIN :

Ki aimait beaucoup sa femme...

Lütshi était chez sa mère, dans son ancien village. Elle ne trouvait pas le temps long ! Ki était dans son village. Il trouvait le temps très long...

Et le conteur s'arrête ; puis, s'adressant à l'auditoire attentif : Très long. Pourquoi ?

Là-dessus, double réponse unanime :

— Parce qu'il aimait Lütshi.
— Parce qu'il avait besoin d'elle.
— Et Lütshi avait-elle raison de rester près de sa mère ?
— Oui !
— Non ! Elle aurait dû revenir.
— Elle obéissait à Ki en restant.
— La mère aurait dû la ramener.

L'auditoire discute, devient houleux. On se croirait au Parlement ! Mais le conteur a repris et tout le monde fait aussitôt silence :

Là-dessus Ki part à la chasse. Il trouve un porc-épic, le tue, le fume, et dit : « Je partirai demain. » Le soir, tandis qu'il dormait, un serpent le mord à la jambe. Qui avait envoyé le serpent ? Nouvelle discussion : un sorcier, un esprit, la belle-mère...

Et le lendemain, Ki ne pouvait partir. Il appelle son frère : « Viens ».

Car il ne pouvait se lever. Et Ntiô vient aussitôt.

— Ntiô, écoute.

— J'écoute, parle !

— Cette nuit, un serpent m'a mordu, tu vois la place, je ne puis me lever. J'avais dit à Lütshi : J'irai te chercher. Va la chercher à ma place. Je te donnerai un cadeau.

Et Ntiô répondit :

— Bien, montre d'abord le cadeau.

La source éloignée ne calme pas la soif... [1]

Et Ki montra le cadeau : un morceau de sel, des perles. Ntiô dit : « Donne encore, la route est longue, le cadeau petit. » Ki donna encore un morceau de sel, des perles. Ntiô dit alors : « C'est bien, j'irai. »

Nouvelle interrogation du conteur : « Ntiô avait-il raison de demander un paiement ? Un frère ne doit-il pas aider son frère gratuitement ? »

Ntiô est parti chercher Lütshi. Il arrive au village, il appelle Lütshi :

— Viens !

Elle arrive.

— Un serpent a mordu Ki. Il m'a dit : « Va chercher Lütshi, ramène-la moi. J'ai dit : « Bien. Me voici, nous partirons demain. »

Lütshi répond :

— Mon cœur me fait mal, nous partirons demain.

Le lendemain, Lütshi dit adieu à sa mère pour revenir au village retrouver son mari. Le cœur lui faisait mal, triste de quitter sa mère, contente de revenir vers son mari. Elle n'avait pas encore d'enfant.

Quitter sa mère pour retrouver son mari, quitter son mari
pour retrouver sa mère.
Lequel est joie et peine plus grande ?

Refrain :

Quitter sa mère, quitter son village, ohé, hè,
Le cœur vous fait mal. oh! yô, lô !
Revenir au village, revoir son mari, ohè, hé !
Le cœur est content. eh ! yé là !

Reprise :

Quitter sa fille, rester au village, eh ! yé là !
Le cœur vous fait mal. eh ! yô lô !
Voir son gendre bien loin, eh ! yô lô !
Le cœur est content. eh ! yé lè !

[1] Nous dirions en semblable occurrence : Promettre et tenir font deux ou : Mieux vaut tenir que courir.

Ntiô revenait donc au village. Lütshi était avec lui. Comme de coutume, Lütshi marchait devant dans le sentier. Et voici que soudain, un tigre se dresse devant eux dans le sentier. Lütshi a grand'peur, grand'peur.

Lütshi a grand'peur, grand'peur.
Car elle a vu le tigre, et le tigre voulait la manger *eh ! yé lè !*
Lütshi a grand'peur et veut se sauver,
Mais la peur lui attache les pieds par terre. *oh ! yô lô !*

Lütshi a donc grand'peur, elle veut se sauver, mais son cœur a tout froid, tout son poil est debout, les bras lui tombent, ses pieds sont comme des pierres. Mais Ntiô a un cœur intrépide. Il a couru tout aussitôt, droit devant lui : il s'est jeté sur le tigre, son couteau à la main, et le lui a enfoncé dans le cœur. Le tigre est tombé mort, mais de sa griffe, il a déchiré l'épaule de Ntiô, et le sang coule fort. Lütshi lave la blessure, elle mâche les herbes qui guérissent, elle les étend sur la plaie, puis elle lui dit : « Tu m'as sauvée, je t'aime. Retournons au village. Je tuerai mon mari, et je serai ensuite ta femme Cela vaudra mieux, car mon mari ne m'a pas donné d'enfant, et il me méprise. »

Tuer son mari pour épouser celui qui vous a sauvé, le mari qui vous méprise, Lütshi avait-elle raison ?

Ki méprisait Lütshi,
Il ne lui avait pas donné d'enfant, *oh ! yé lè !*
Lütshi préférait Ntiô,
Ntiô qui l'avait sauvée. *oh ! yô lô !*

Mais Ntiô répond à Lütshi :

— Non, il ne faut pas tuer Ki. C'est mon frère et il t'aime beaucoup.

— Il ne m'aime pas et tu m'as sauvée; je serai ta femme. (Après de longs démêlés et certaines compromissions dont nous faisons grâce au lecteur, on convient enfin d'une épreuve.)

Et Ntiô dit à Lütshi :

— Je vais courir au village. Toi, place-toi sous le tigre et fais ce que je dis. Couche-toi par terre.

Et elle se couche. Et Ntiô met le tigre sur Lütshi, les jambes sur ses jambes, les pattes sur ses mains, la gueule sur sa tête, « pareil comme si il la mangerait ». Puis, Ntiô :

— Je cours au village, j'appelle Ki. Je lui dis : Vite, vite, le tigre m'a blessé, vois mon sang, et il est occupé à manger Lütshi. Nous verrons ce qu'il fera.

Et Lütshi est couchée sous le tigre. Le village n'est pas tout près, Ntiô ne se dépêche pas. Dans le noir de la nuit, Lütshi a grand'peur, grand'peur, car au loin, la femme du tigre hurle et cherche son mari. Pourtant, Lütshi ne bouge pas, elle demeure couchée sous le tigre.

Lütshi a grand'peur, très grand'peur !
Le tigre est couché sur elle et sent mauvais.
Les grandes dents sont toutes froides.
Lütshi les sent sur son cou
La nuit est toute pleine de revenants.
Lütshi a peur, très grand'peur !

Ntiô arrive au village, tout courant, mais il n'a couru que tout près. Il ne peut plus parler, il est tout suffoqué.

— Ki, Ki !

— Oui, voilà.

— C'est moi, Ntiô.

— C'est toi, Ntiô. Où est Lütshi?

— Oh ! ma mère ! la mort ! la mort !

— Où est Lütshi ?

— Tu vois mon sang ! Le tigre nous est tombé dessus, il m'a déchiré l'épaule ! oh ! ma mère !

Et Ntiô se roule par terre.

— Où est Lütshi ?

— Le tigre la mange !

— Où cela ?

— Dans le sentier du village, là-bas, près du gros arbre Owala...

Malgré sa jambe qui lui fait encore mal, Ki est déjà parti ! Il est parti, il court, il n'a pas même pris son arc, il n'a pas pris sa lance, il n'a pas pris son couteau, il est parti, il court.

Il n'a pas pris sa lance, ***eh ! yélè***
Il n'a pas pris son arc,
Il n'a pas pris son couteau,
Il est parti, il court, il court...

Ki arrive près du tigre ! Sans hésiter, il se jette sur lui et le prend à la gorge. Le tigre roule sur le sentier, et Lütshi se relève. Toute joyeuse elle lui dit :

— Le tigre est mort, Ntiô l'a tué.

— Alors pourquoi as-tu fait cela ?

— Je voulais voir si tu m'aimais...

Elle voulait voir s'il l'aimait !
Elle voulait savoir s'il l'aimait...

« Je voulais savoir si tu m'aimais... »

Ki coupe les moustaches du tigre pour s'en faire un puissant fétiche. Ils revinrent au village et Ki donna beaucoup d'enfants à sa femme... Ce qui prouve qu'il faut savoir attendre et ne pas se décourager jamais...

La fin de l'histoire, la voilà : Ntiô qui s'est jeté sur le tigre avec son seul couteau, quand il pouvait se sauver, Lütshi qui est restée toute seule sous le tigre dans le noir de la nuit, et qui n'était qu'une femme,

Ki qui a couru sans armes pour sauver sa femme et s'est jeté sur le tigre, sans réfléchir :

Qui était vraiment le plus brave ?

Et comme nos petits Négrilles discutaient à perte de vue et discutaient encore, lorsque je m'endormis, tandis que le feu s'éteignait et que l'aube frissonnante n'était plus bien éloignée, jamais je ne sus lequel avait emporté le prix, et vous laisse à vous-mêmes, sagaces lecteurs, le soin de décerner la palme : qui l'aura, Ki, Ntiô ou Lütshi ?

*
* *

Autre énigme d'un autre genre, afin de donner une idée aussi complète que possible de ces curieuses joutes d'esprit et de parole.

b) *Le jeune homme et les trois filles.* — Il y avait au village un jeune homme qui voulait se marier. Il avait bien raison. La case est vide quand on n'est qu'un, et on a froid quand la pluie tombe. Il avait bien raison !

Son père lui proposa trois filles qu'il connaissait. Ce jeune homme, suivant l'usage, partit pour aller les voir. Elles habitaient dans trois villages différents. Le jeune homme, lui, se nommait Ephrâ. Avant de partir, il recueillit l'huile de l'*ombé*, la délaya avec du bois rouge, et se fit beau, de la tête aux pieds. Et ainsi brillant, une liane autour du front [1], il partit. La route fut longue.

Chemin faisant, il tua plusieurs animaux et à la croisée des chemins, ayant rencontré sur sa gauche un caméléon, il fut content. Il entre au premier village, il s'assied au milieu, et dit : « Devenez vieux! Soyez en bonne santé [2] ! » On lui répondit : « Demeure en bonne santé, deviens vieux » et il parla avec les hommes.

Or, Ekhüi, la jeune fille qu'il voulait voir, était à la pêche. Quand elle revint, son panier était tout rempli de poissons, des gros, des petits, il y en avait beaucoup :

CHANT :

Le panier était plein de poissons, le panier d'Ekhüi,
Plein de poissons, le panier d'Ekhüi,
De gros, de petits, de poissons, de crevettes (d'eau douce),
De crabes, de coquillages, il était plein,
Tout plein, le panier d'Ekhüi.

Mais, en rentrant, Ekhüi jeta le panier dans la case, et dit à sa mère : « Tu es restée assise, je suis fatiguée, fais cuire le poisson. » La mère fit cuire le poisson, bien enveloppé dans les feuilles avec la graisse sur les charbons. Le poisson cuit, on le mit sur l'écorce et on mangea. Ephrâ prit une grosse part, mangea beaucoup, et dit : « Mon ventre est plein [3]. »

[1] Marque du jeune homme cherchant une épouse.
[2] Salut habituel répondant à notre « Bonjour ».
[3] Formule habituelle à la fin du repas pour remercier l'hôte.

Le lendemain, il partit pour le second village.

Pour le second village, Ephrâ s'en est allé,
Ephrâ s'en est allé.
Au premier, il a bien mangé, Ephrâ a bien mangé.
Son ventre était tout plein, lourd était son ventre.

Le lendemain, il partit. Il marcha, marcha longtemps, dans la forêt ténébreuse. Chemin faisant, il voit un écureuil volant. Sa flèche vole aussitôt, pfuit, l'animal est touché, l'animal tombe. Ephrâ était un habile chasseur. Sa femme, avec lui, était sûre d'avoir toujours à manger.

Ephrâ était habile chasseur.
Sa femme aura toujours à manger.
Heureuse femme, heureux Ephrâ,
L'abondance au foyer est très bonne chose.

(Après diverses aventures, qui occupent les auditeurs et charment le récit, mais peuvent l'allonger indéfiniment, Ephrâ arriva enfin au second village.)

Près du fleuve profond, au delà du marais, une légère fumée bleue monte en l'air. C'est le village où se rend Ephrâ. Il arrive, il s'assied : « Devenez vieux, vous, les hommes, vous tous ! Soyez en bonne santé ! » Et le chef du clan de répondre : « Deviens vieux, toi, l'homme étranger! Sois en bonne santé, toi, notre hôte ! » Et tous les hommes de reprendre : « Sois en bonne santé, toi, notre hôte ! »

Or, la jeune fille qu'il venait voir se nommait Pâmo. Elle n'était pas au village, elle était à la pêche avec sa mère et ses compagnons. Bientôt elle revient, et aussi sa mère et aussi ses compagnons. Mais le panier de Pâmo était à peine à moitié plein, et c'était presque toujours ainsi, Pâmo n'était pas bonne pêcheuse, elle ne savait pas non plus bien faire les paniers de pêche, ni préparer ses pièges à poissons. Sa mère ne lui avait pas bien montré. En revanche, elle était très active, et savait très bien faire la cuisine. Aussitôt arrivée, sa mère dit : « Je suis fatiguée, apprête à manger. »

Pâmo n'était pas bonne pêcheuse,	*Vliss*
Le poisson riait devant son nez,	*Pfuit*
Le crabe la pinçait pour s'amuser,	*Khra*
Pâmo n'était pas bonne pêcheuse.	*Ha, yé, yé,*
Sa mère était toujours fatiguée.	*Eh ! yé, mé !*

Pâmo se précipite, elle écaille le poisson, elle gratte la peau, elle lave, elle prépare bien le foyer de bois sec. Elle mélange au poisson les herbes odoriférantes, l'*assia* et le *mfo* [1], le piment et le sel. Elle enveloppe bien le poisson, elle surveille la braise. Quand on ouvre le « paquet », l'odeur est délicieuse ! Elle offre à manger à Ephrâ dans une corbeille qu'elle a tressée. Ephrâ mange, mange beaucoup et

[1] On emploie le bois comme condiment. Il a une forte odeur d'ail (Hua gabonensis).

c'était très bon. Il mange encore et dit : « C'est tout à fait bon. » Il mange encore et dit : « Je suis fatigué, le ventre me fait mal. » Il va à côté dans la forêt, se soulage, revient, s'étend au soleil et dit : « Mon ventre est plein, je suis content. » Ayant nettoyé ses dents [1] et bu la boisson chaude odorante, il s'endort.

Ayant bu la boisson chaude, il s'endort.
Ephrâ a dit : « Mon ventre est plein, je suis content. »
Pamô sait très bien cuire la viande,
Son mari sera heureux.

Le lendemain, Ephrâ reprend son arc et son chemin. Il va vers le troisième village, où demeurait la troisième fille, et celle-ci s'appelait Mô-to, la main habile. Il marche longtemps, longtemps. Le chemin était très difficile. Il arrive enfin au village.

« Devenez vieux, les hommes! Soyez en bonne santé ! ». Et tous lui répondent : « Deviens vieux, toi l'étranger, notre hôte ! Demeure en bonne santé ! » Et il s'assit au milieu des hommes, et il parla avec eux. Mais son père avait annoncé au chef du clan pourquoi son fils viendrait, et le père était là. Le père d'Ephrâ le prit à part et lui dit : « La fille est là. » Ephrâ répondit : « Bien, la fille est là. » Il la regarda, car le chef du clan, père de la fille, lui avait dit : « Viens. » Ephrâ la regarda, compta ses colliers. Elle était jeune et forte et sa poitrine était développée, ses seins pointaient en avant, et déjà elle avait eu un enfant [2].

Ephrâ la regarda et dit : « C'est bien. »

Le chef du clan dit : « Ma fille est une bonne fille, elle sait très bien faire l'amour. Tu seras heureux. »

Ephrâ dit :

— Est-elle bonne pêcheuse ?

— Elle n'aime pas à prendre froid dans l'eau pour attraper les poissons. Son mari ira à la chasse tuer le gibier. On m'a dit que tu étais très bon chasseur.

Ephrâ reprit:

— Sait-elle bien cuire le gibier ?

— Elle a peur quand elle va dans la forêt chercher le bois sec, mais tu lui en rapporteras.

Ephrâ reprit :

— Sait-elle bien faire cuire le gibier ?

Et le père répondit:

— Elle n'aime pas se brûler au feu du foyer, mais elle sait très bien faire l'amour. Tu auras beaucoup d'enfants, tu seras heureux.

Ephrâ répondit :

[1] On n'y manque jamais après le repas.

[2] Chez les Noirs, le fait d'avoir eu un enfant avant le mariage n'est nullement déshonorant. C'est, au contraire, une bonne présomption de fécondité, une espérance fondée que le mariage sera heureux.

— Le ventre de la femme et le ventre de l'homme sont deux choses différentes. L'homme les aime pleins tous les deux.

Et il dit encore :

— Je réfléchirai.

Ephrâ revint ensuite à son village. Il réfléchit. Et quelques jours après, le mariage eut lieu.

Mais quelle fille le père d'Ephrâ l'avait-il engagé à prendre ?

Quelle fille Ephrâ prit-il ? Choisit-il Mô-to, qui savait bien faire l'amour, ou Pamô qui était bonne cuisinière, ou Ekhüi qui savait bien attraper le poisson ? Qui choisit-il ?

Il nous souvient d'une chanson qui jadis eut son heure de célébrité : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton.* Entre les trois hésitait le coq du village. Jeanne était belle, Jeannette était riche, et Jeanneton douce et bonne. Au fond, c'était peut-être le contraire ! Le jeune homme hésitait fort ! Je ne me souviens plus bien du choix de notre jeune homme, mais il les aurait bien voulu toutes trois. Que n'était-il en pays négrille! Car, au fond, dès qu'il eut les ressources nécessaires, c'est bien, je crois, ce que fit ce brave Ephrâ ! Au dire du conteur, s'il m'en souvient bien, comme Ephrâ était jeune et insouciant, il prit l'amour d'abord, puis la bonne pêcheuse pour amener l'aisance au logis, et enfin, l'âge venant, et les rhumatismes, je le crains, appréciant davantage ceci que cela, c'était le tour de la bonne cuisinière. Côté du mari ! Côté de la femme ? inutile d'en parler.

Mais ceci se passait en pays noir !

*
* *

Côté du mari, côté de la femme, venons-nous de dire ! Prenons un peu le côté de la femme, avec cette gentille Kukulu (la tourterelle) et ses trois prétendants.

On ne comprendrait guère aujourd'hui en pays négrille qu'une fille eût le droit de choisir, du moins ouvertement, bien que par le fait de la monogamie, due en partie à la pénurie des sujets, la femme négrille soit beaucoup plus libre que la femme fang et les autres femmes bantu. Ce récit pourrait bien aussi montrer que jadis les Négrilles ont probablement vécu sous le régime du matriarcat.

c) *Kukulu ou la Fille et les trois jeunes hommes.* — Dans un village de la rivière Ebé que je connais bien, j'y suis passé dernièrement, moi Oko, du clan des Esambila, vivait autrefois une jeune fille tout à fait jolie ! Son père, c'était Kolélé (celui qui a couvé). Elle était forte, bien faite, de peau luisante et rouge, car elle se mettait beaucoup d'huile, et elle avait beaucoup de colliers. Elle savait très bien prendre le poisson dans le marigot. Elle savait si bien l'apprêter que son père trouvait toujours que le plat était trop petit. Elle savait aussi très bien danser en se tordant comme un serpent et son derrière remuait si fort, qu'on aurait cru qu'il y en avait deux [1]. Ses cheveux étaient toujours très bien tressés et avec beaucoup d'huile. Il

[1] Danse assez lascive mais fréquente.

était temps de la marier, oui, il était temps, je le dis, moi Oko, et je ne suis pas menteur. Tous les garçons l'auraient voulue pour femme. Son nom, c'était Kukulu (la tourterelle).

REFRAIN :

Il était temps de la marier.
Oko n'était pas menteur.
Son nom, c'était Kukulu (la tourterelle).

Elle était très jolie. Trois garçons la voulaient, trois garçons avaient déjà commencé de la payer et devant eux, les autres s'étaient retirés ; le père avait reçu des trois côtés, et maintenant, il lui fallait se décider, donner à l'un, rendre aux deux autres. Il aurait voulu tout garder, le cœur lui faisait mal !

Il aurait voulu tout garder.
Le cœur lui faisait mal.

Or, les trois garçons qui avaient déjà commencé de payer, voici leurs noms. Le premier s'appelait Sekhü, le Chimpanzé. Il était fort, avec du poil sur tout le corps, une grosse tête, un gros nez, de grands bras, de grosses jambes. A la lutte, il renversait tous les autres, il courait dans les arbres plus vite que les singes, et les attrapait à la course. Sa flèche touchait toujours le but : il avait déjà tué deux éléphants et en avait un collier de poils de la queue. Toutes les femmes couraient après lui, car il savait très bien les battre (!)

Il s'appelait Se-khü,
Et toutes les femmes couraient après lui,
Il savait très bien les battre.

Le deuxième des garçons s'appelait Bélébili (la flèche de la forêt). C'est lui qui avait donné le plus d'avances. Il était petit et mince, toujours gai, toujours content, toujours chantant, le meilleur danseur qu'on pût voir. Il attirait de plus dans ses pièges tous les oiseaux, tous les animaux, en sifflant, en parlant comme eux. Sa case était toujours pleine de gibier. Mais surtout il savait très bien parler aux filles, il avait des enfants dans plusieurs villages, il courait après toutes les filles :

Il s'appelait Bélébili.
Il courait après toutes les filles.
Il savait très bien leur parler.

Le troisième des garçons après ces deux-là, le troisième et peut-être le premier, se nommait Okhuata (le Champignon vénéneux). Si vous voulez savoir pourquoi, le voici. Au jour de sa naissance, sa mère avait préparé pour le repas de son époux un grand plat de champignons. Parmi eux, il s'en trouva un mauvais; le père eut une grosse colique, ses boyaux se retournèrent, et il mourut. La femme en avait-

elle fait exprès ? Cela, je n'en sais rien, on ne me l'a pas dit. L'enfant fut nommé Okhuata, et il le méritait bien :

Il n'aimait pas donner de cadeaux.
Ris en recevant, pleure en donnant.

Il n'avait pas encore donné grands cadeaux au père de Kukulu. Le père aurait mieux aimé, après, n'en avoir pas du tout. Il aurait mieux aimé ne pas avoir reçu, mais il avait pris tout de même. Il avait reçu les cadeaux. Okhuata n'allait pas à la chasse. Okhuata n'allait pas à la pêche. Mais on lui apportait beaucoup de gibier, on lui apportait beaucoup de poissons. Pourquoi cela ? Okhuala était un grand fétichéur, il savait guérir les maladies, et on disait aussi : « Okhuata est un sorcier de la nuit. » Il y avait du sang dans le coin de son œil, une dent lui sortait de la bouche, une épaule était plus haute que l'autre, il ne regardait jamais les autres en face, les filles se sauvaient quand il venait.

Okhuata était le troisième.
Il faisait peur aux filles.
Les filles se sauvaient quand il venait...

Le temps de marier Kukulu était arrivé. Chacun des trois garçons vint la réclamer à son père Kolélé. Mais pour l'emmener mariée dans son village, il n'y en eût qu'un.

Le premier, Sekhü, dit : Elle est pour moi. Fut-elle pour lui ?

Le second, Bélébili, dit : Je ne la céderai à personne. Fut-elle pour lui ?

Le troisième, Okhuata, dit : Je mangerai (tuerai) qui me la prendra. Fut-elle pour lui ?

Le père Kolélé aurait bien voulu la donner... A qui ?
De fait, il la donna à... A qui ?
La fille aurait bien voulu de... De qui ?
Mariée à... est-elle restée avec lui au village?

Et ce soir-là, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles émetttant chacun un avis différent, j'aime mieux laisser à d'autres le soin de trancher ce nœud gordien, négrille et féminin !

*
* *

Terminons enfin par un dernier récit, d'un genre un peu différent peut-être, mais qui cependant y touche de près. Cette fois, ce sont trois animaux qui sont en cause.

d) *L'Homme, le Tigre, le Singe et le Chien.* — En ce temps-là, et c'est il y a si longtemps que les grands-pères de nos grands-pères ne l'ont pas connu, que le père du gros arbre que vous voyez là-bas, n'était même pas encore une graine d'arbre, tous les animaux vivaient ensemble dans un grand village, et ce grand village, c'était aussi le village des hommes. Oni Koswé, le chef des hommes, était le chef des

animaux, et c'est lui qui réglait toutes les palabres. Parfois il disait : « Il faut que celui-là meure. » Et celui-là mourait.

Un jour, le tigre avait faim, il avait très grand faim. Il entra dans une case, il vit une femme qui allaitait un petit d'homme. Il sauta sur la femme, la jeta à terre d'un coup de griffe, emporta l'enfant dans sa case et le mangea. Il le mangea tout entier, et il n'en resta rien, rien pas même un os.

La femme alla aussitôt, toute pleurante, porter plainte au chef du village. Celui-ci dit au tigre :

— Viens ici, je veux te parler.

Et le tigre vint.

— Pourquoi as-tu pris l'enfant de cette femme ? Où l'as-tu emporté ?

Il répondit :

— Je n'ai pas pris l'enfant de la femme. Il doit s'être perdu dans la forêt.

Et il appela le singe comme témoin. Le singe vint et dit :

— J'ai vu le marmot dans la forêt. Il courait vers la rivière. Il s'est peut-être noyé.

La femme pleura, et dit :

— Ce n'est pas vrai.

Le chef des hommes ne savait que dire et allait renvoyer le tigre.

Mais voici que le chien arrive tout haletant, la langue lui sortant jusqu'à pendre par terre. Il était allé dans la forêt chasser les animaux. Il dit :

— Père des hommes, écoute-moi !

Le chef des hommes lui répondit:

— Parle !

Et le chien parla :

— J'étais dans la case de la femme.

— Que faisais-tu là ?

— J'avais pris un os et je le rongeais.

— As-tu vu le tigre ?

— Oui, j'ai vu le tigre. Il a sauté sur la femme, l'a renversée, et il a emporté l'enfant, je l'ai suivi, je l'ai vu le manger, jusqu'au dernier morceau.

Et le chef des hommes dit :

— C'est bien. Je ´coupe (prononce) la sentence. Toi, tigre, tu as pris l'enfant de la femme, tu l'as mangé, et tu as menti. Je te chasse du village, tes enfants paieront le prix du sang, deux pour un. Maintenant, entre tes enfants et les enfants des hommes, c'est la guerre à mort. Partout où ils te trouveront, ils essaieront de te tuer. L'homme sera ton ennemi, et le chien l'aidera. Va !

Et le tigre s'en alla, et depuis, c'est la guerre à mort. Les hommes tuent les tigres partout où ils les trouvent, les tigres tuent les hommes partout où ils les trouvent. C'est la guerre à mort.

Et le chef des hommes dit :

— Toi, singe, viens ici !

Et le singe vint en gambadant et en faisant des grimaces affreuses. Il s'assit par terre et mit les mains à ses fesses. Le chef des hommes dit:

— Fouettez-le !

On le fouetta, et c'est depuis ce temps que les singes n'ont plus de poil au derrière et ont les fesses toutes rouges. Le chef des hommes lui dit :

— Singe, tu as menti. Pourquoi ?

Le singe se moqua de lui. Le chef des hommes prononça alors la sentence :

— Singe, parce que tu as menti, et parce que tu t'es moqué de moi, tu seras puni. Je te chasse du village. Tu n'y rentreras plus qu'attaché par le cou. Tu vivras dans les arbres en sautant, et tous les animaux se moqueront de toi. Les hommes prendront ta peau pour s'en faire un vêtement, ta chair pour la manger et tu seras trop bête pour savoir les défendre. Va, je te chasse du village.

Le singe tourna son derrière vers le chef des hommes, fit caca, et partit en sautant. Depuis ce temps, les hommes prennent la peau du singe pour s'en faire un habit, sa chair pour la manger, et les petits singes pour s'en amuser au village.

Le chef des hommes appela alors le chien :

— Toi, chien, viens !

Et le chien vint en baissant la queue, car il avait peur, en pissant et en faisant : « Woua, woua. » Le chef des hommes dit :

— Voilà. Tu n'as pas défendu la femme, parce que tu mangeais un os dans le coin. Désormais, tu seras l'esclave de l'homme, et tu auras les coups de bâton, mais tu auras toujours un os à ronger et tu ne mourras jamais de faim. Tu seras le gardien de la femme et de la case.

Et le chien s'en alla en couchant les oreilles et en baissant le nez.

Le chef des hommes a-t-il eu raison de punir ainsi le tigre ?
Le chef des hommes a-t-il eu raison de punir ainsi le singe ?
Le chef des hommes a-t-il eu raison de punir ainsi le chien ?

Aurait-il mieux valu leur pardonner ? Le tigre est-il plus heureux que le singe, le singe plus que le chien ?

*
* *

Ce genre d'énigmes, disons-le en terminant, nous a toujours paru très intéressant et symptomatique. Il eût été facile d'en donner beaucoup d'autres encore, mais il faut bien l'avouer, c'eût été peut-être assez difficile ! Si le latin dans les mots brave l'honnêteté, les Négrilles, comme tous les Noirs, vont beaucoup plus loin que le latin, et on peut dire que rien ne les arrête ! Les récits les plus grivois soulèvent les rires les plus prolongés : ils peuvent, à ce titre, donner aisément la main aux frères blancs, comme du moins ils en voient trop souvent parmi eux !

4. Enigmes proprement dites

Il est assez rare, en principe, que les anciens du clan prennent part aux énigmes proprement dites (asex) ou peut-être mieux devinettes. Autant les autres récits les passionnent, autant ils prennent peu d'intérêt à celles-ci qu'ils considèrent, avec juste raison d'ailleurs, plutôt comme passe-temps enfantin, ou réservé à la jeunesse.

Chez nous autres, Blancs, c'est bien un peu la même chose ! Et chez les Négrilles, à rares exceptions près, les énigmes sont encore plus faciles que chez nous. D'ailleurs, le fond est vite usé, le rouleau à bout, l'intérêt par là même vite à plat. Cependant, pour les mêmes raisons déjà données, le folklore peut y puiser largement.

En parlant des énigmes chez les Fang, nous écrivions dans notre livre *Proverbes, Légendes et Contes Fang*, le passage suivant, qui retrouve ici sa place toute naturelle.

« Sur le gaillard d'avant, par les nuits claires et calmes, nos « mathurins », eux aussi, aiment à se poser des devinettes que suivent d'interminables récits. Avez-vous souvenance de leur début presque invariable :

« Cric ? » — « Crac » répondent les auditeurs. — Sabot! — Cuiller à pot.

Mots sans suite et sans lien, qui n'ont je pense, pour effet, que de donner au conteur le temps de se mettre en verve, aux auditeurs de se réveiller, de se préparer.

Nos Fang et aussi nos Négrilles ont exactement le même moyen, consacré par un usage invariable :

— *Eyo ?*	En haut, debout, éveillé ?
— *Ya.*	Oui.
— *Ofilang?*	Proposition ? — Demande ?
— *Anzâng* —	Recherche —
— *Lérege me...*	Montre-moi, dis-moi que...

Et la devinette commence.

En voici quelques-unes. A défaut d'autre mérite, elles ont du moins celui d'être inédites.

D. Dites-moi : Quelle est la plante dont tu ne peux escalader le tronc ?
R. C'est le jonc flexible (il se dresse en effet à trois ou quatre mètres de haut, mais en ne peut y monter).

D. Ton bien s'échappe, tu cours après, jamais tu ne le rattraperas !
R. Ton rot quand tu as bien dîné.

D. Tu le prends par la patte ! Il te la donne et court encore !
R. Le moustique (qui, en effet, laisse ses pattes entre les mains de qui le prend).

D. Tu manges ses excréments et quand tu as fini, tu dis « encore » !
R. L'abeille, dont tu manges le miel.

D. Avant de le voir, tu le sens. En le sentant, tu es piqué.
R. On pense tout naturellement au serpent ! Mais la vraie réponse est le Fang, le méchant voisin du Pygmée, qui sent, en effet, fort mauvais, et est toujours prêt à piquer, soit de la lance, soit du couteau.

D. Qu'est-ce que la mère aime le plus au monde, que pourtant elle n'embrasse jamais [1], et qui ne vient jamais à sa rencontre ?
R. L'enfant qu'elle porte dans son sein.

D. Tu l'as aimée avant ta femme, jamais tu ne l'as demandée en mariage.
R. Ta sœur.

D. Quelle est la grande feuille d'arbre partagée en trois ?
R. On pourrait chercher longtemps avant de répondre : Le ciel, la terre et l'eau.

D. La maison est cachée, elle n'a ni porte ni fenêtre, l'enfant est dedans.
R. L'œuf, dans le ventre de la poule.

D. Quelle est la nourriture qui n'a qu'un pied ?
R. On chercherait longtemps avant de deviner qu'il s'agit d'un champignon.

Mais en voici un, peut-être plus ingénieux et en tout cas, beaucoup plus difficile :

D. Quelle est la grosse bête dont les entrailles sont à l'extérieur, et la peau en dedans ?
R. Vous penseriez difficilement au tamtam, et pour notre tambour la réponse serait la même, la peau est, en effet, tendue en dedans, et en guise de cordes, par des boyaux d'animaux.

Très joli encore celui-ci :

D. Trois amis s'en vont voyageant ensemble, l'un portant l'autre, le premier marchant, le deuxième mourant, le troisième se sauvant?
R. Peut-être ne songeriez-vous guère à la pipe qui porte le tabac, lequel brûle et meurt, tandis que s'enfuit la fumée !

D. Une feuille que le vent pousse, que le soleil attire, que l'eau séduit. Qui la veut la prend.
R. Réponse méchante et qui montre quel peu de cas au fond le Négrille fait d'elle. Qui la veut, la prend : la femme. Au fait, est-ce bien sa faute à elle ?

D. Qu'est-ce qui se tient debout et qu'on interroge en vain ?
R. Un bâton piqué dans la terre.

[1] Le baiser comme le nôtre est d'ailleurs inconnu dans ces régions : on serre simplement dans les bras.

D. Quel est l'excellent fruit auquel il est défendu de goûter ?
R. La femme de ton frère.

D. Qu'est-ce que l'on ne peut manger que lorsque son père est mort ?
R. Les pousses de l'arum qui ne sont bonnes qu'à la seconde cueillette.

D. Qu'est-ce que le vieux qui s'applique au mur pour ne pas tomber ?
R. Le manioc brûlé qui s'attache aux parois de la marmite.

D. Qui est-ce qui tisse sa toile sans métier ?
R. L'araignée.

D. Qui est-ce qui monte au ciel sans ailes et sans quitter la terre ?
R. La fumée du foyer.

Et pour finir enfin, de crainte de fatiguer, car nous en avons dit assez pour initier à l'esprit de nos Négrilles :

D. Le couteau qu'on n'affûte jamais ?
R. La langue d'une femme.

5. Jeux de mots

Parmi les divertissements et jeux enfantins, mais auxquels les adultes ne dédaignent nullement de prendre part, surtout les mamans, il en est un qui ressemble étrangement à un des nôtres, le *nsi-horfi*, ou jeu de langue.

Pour apprendre à nos enfants à se délier la langue, on les habitue à prononcer aussi vite qu'ils le peuvent certaines phrases qui par leurs assonances ou leurs syllabes inusitées, leurs consonnes rarement assemblées ensembles, sont difficiles à prononcer, ou donnent lieu à d'amusantes méprises.

Tout le monde connaît, par exemple, la chanson du cordier :

Quand un cordier cordant veut corder une corde,
De sa corde à corder, trois cordons il accorde.
Mais si l'un des cordons de la corde décorde,
Le cordon décordant fait décorder la corde.

Ou encore, dire aussi vite et aussi souvent que possible :

Du thym touffu, du touffu thym.
Un chasseur sachant chasser sans chien est un chasseur qui sait chasser.

Etc. ! Le moindre almanach en dit des douzaines, et chaque peuple a les siens.

Les Négrilles ne manquent pas de suivre l'exemple universel. A moins de s'y être spécialement exercé, il ne sera pas facile de dire aussi vite qu'eux que « le petit homme du bois » a été vainqueur du gros ogre:

Ogungulangalun *ogulagunugunbèri*
ningulagunogungula *ngulagunogogunlagun*

ou bien encore que le fourmilier, en se promenant dans le chemin étroit de la forêt, attrape les fourmis qu'il aime bien :

K'hro a K'hri o Khro K'hra o'K'hri a K'aro o Khroa.

Ainsi en anglais : *Miss Shelling selling shells in her shop...*
ou pour finir, en négrille : *mpfi amlar'kmpfo mpfo amlarkmpfi*, syllabes arrangées un peu exprès et, je crois, parfaitement incompréhensibles pour la plupart, et qu'en tous cas, pour la plus grande joie de mes petits hommes qui s'en roulaient littéralement par terre, j'estropiais de la plus abominable façon, surtout après les avoir prononcées deux ou trois fois d'affilée pénible et hésitante !

CHAPITRE VI

Mythes et Légendes cosmogoniques

1. Les légendes cosmogoniques en général. — 2. Une légende de la Création. — 3. Autre légende de la création. — 4. Mythes solaires et lunaires. — 5. La légende du fer.

1. Les légendes cosmogoniques en général

Les légendes cosmogoniques ne sont peut-être pas très nombreuses dans le Folklore noir. Dans la vaste compilation qu'éditait dernièrement Blaise Cendars, sous le titre *Anthologie nègre*, d'ailleurs fort intéressante, les seules légendes cosmogoniques données par l'auteur sont celles que nous avons données jadis nous-même dans notre livre : *Légendes et contes fang*, publié à Neufchâtel. Ajoutons en passant ce détail amusant qu'en les insérant dans son livre M. Blaise Cendars ne cite ni la source ni l'auteur :

Sic vos non vobis...

Nous n'en sommes d'ailleurs pas surpris ! Plus d'un auteur catholique [1], copiant mot pour mot un des traits édifiants que nous citions dans notre livre : *Fleurs noires et âmes blanches*, dit tout simplement « d'après un missionnaire », procédé éminemment facile !

Plus pauvres encore que leurs voisins nous ont paru à ce sujet les Négrilles, bien que nous les ayons maintes fois interrogés. Pour être pleinement édifiés sur ce point particulier, il faudrait pouvoir interviewer les aèdes de la tribu, les conteurs ambulants dont nous avons déjà parlé, et malheureusement, d'un côté ils sont rares, de plus, ils arrivent à l'improviste et disparaissent de même. Certes, il est facile de recommander au chef du clan de prévenir dès l'arrivée du chanteur. Mais pour attendre un résultat de cette recommandation, même appuyée de la promesse d'un cadeau, il ne faudrait pas connaître le Noir ! Pour lui, nous l'avons dit, le temps ne compte en aucune manière, demain

[1] Tel Mgr M....

est frère d'aujourd'hui. Combien de fois verra-t-on le chef du clan venir :

— Tu sais, le chanteur est venu.

— Ah ! bien ! il est au village ?

— Oh ! non, il est reparti.

— Mais pourquoi n'es-tu pas venu aussitôt ?

Mais le Noir ne dit rien, ne répond mot. A-t-il même compris ! Le Blanc ? La fumée du paquebot, du vapeur qui remonte le fleuve, pfout, pfout, toujours pressé, toujours haletant !

D'un autre côté, si on a la chance de tomber sur des conteurs ne nous connaissant pas, ils se montrent, et de beaucoup, plus méfiants, plus réservés, que nos interlocuteurs habituels. Sans doute, un petit cadeau les amadoue quelque peu, mais la défiance primitive demeure. Peu habitués à notre prononciation de leur langue, forcément un peu ou très défectueuse, ne faisant d'ailleurs, comme nos bons voisins les Anglais, aucun effort pour comprendre ou pour deviner le sens des paroles que nous leur adressons, ils ne peuvent s'imaginer que nous parlons leur langue : pour eux, un Blanc ne peut que parler « blanc ». Il faut du temps !

Enfin, d'une façon générale, ces légendes de la Création ou de la Race, pour nous les plus importantes au point de vue de son folklore, puisque, à peu près seules, et mieux que de vagues souvenirs oraux, vite embrumés dans le lointain des âges et le souci de la vie quotidienne, elles cristallisent de précieux détails sur les usages d'autrefois, les luttes et les migrations antiques de la Race, et que sans elles le passé resterait lettre morte et domaine entièrement clos dans ces peuples sans livres et sans écritures, ces légendes, disons-nous (et tout l'ancien folklore) intéressent au contraire très peu nos hommes. Elles les ennuient même très vite. Souvent, au milieu d'un récit qui nous captivait fort, les auditeurs baîllaient, à qui mieux mieux, puis mettaient à causer entre eux. Le conteur s'arrêtait vite : « *Mé vora*, je suis fatigué » disait-il, et il passait à d'autres sujets. Car, en bon conteur, il savait soigner sa popularité, et l'indifférence des auditeurs lui était cuisante blessure.

A ces récits épiques des hauts faits de leurs aïeux, aux légendes cosmogoniques, combien ils préféraient une bonne énigme-conte, comme celles que nous en avons citées plus haut, une joyeuse fable, un récit satirique où leur verve caustique pouvait se donner libre cours, avoir champ libre devant elle.

Dans ces légendes historiques, ou tout au moins que nous appelons telles, se rangent en première ligne celles qui se rapportent à la création de l'homme et des animaux. Nous en avons déjà parlé plus haut et n'y reviendrons pas, sauf pour en citer une, aussez curieuse, et qui diffère notablement de toutes les autres. Peut-être est-ce simplement un mythe importé d'une autre tribu. En tout cas, il est fort ancien. D'une façon générale, on peut affirmer que chez les Négrilles, comme chez les Bantu, toutes les légendes de la création mentionnent le Créa-

teur comme ayant façonné les hommes avec de la terre, d'une manière ou d'une autre.

De même que dans les théologies anciennes, on prête au Créateur tous les sentiments humains, aussi bien que les besoins anthropomorphiques. Le Créateur se réjouit et s'irrite, boit, mange et dort. Les Noirs ne peuvent guère le concevoir autrement.

Venons à notre première légende.

2. Une Légende de la Création

Alors, Dieu le Créateur était au village. Il était tout seul et s'ennuyait très fort. Il le disait : « Je m'ennuie beaucoup. » Ce qui l'ennuyait le plus, c'était ceci. Il allait dans la forêt, prenait le tabac qu'on y trouvait alors partout. Revenu au village, il fumait. Puis quand venait l'heure de manger, personne ne lui avait rien apprêté. Il s'ennuyait beaucoup dans son village. Il était seul.

Il dit alors: « Je ferai des hommes, et ils me fourniront à manger. » Il alla donc aussitôt dans la forêt ; il alla vers l'arbre qui donne les noix de nkula, et ayant secoué l'arbre, les noix tombèrent. Il en remplit son sac de chasseur et revint au village. Et ainsi fit-il pendant plusieurs jours. Dans sa case, il y avait un grand tas de noix. Et quand il eut regardé le tas, il dit : « C'est assez. »

Il prit alors les noix et descendit avec elles à l'embarcadère, où il avait amarré sa pirogue, une pirogue très grande et très belle. Il y mit les noix. Puis il appela le crocodile : « Viens ! » Et le crocodile vint et fut attaché à l'avant. C'était le crocodile qui tirait la pirogue du Créateur, et celui-ci ne pagayait jamais. Il dit au crocodile : « Va au large », et le crocodile partit aussitôt au large. Avec ses pattes, il pagaya longtemps, si longtemps que le sang lui en sortait par le bout des ongles ! Il pagaya longtemps, olô, olô, olu, olu, droit devant lui.

C'était une très grande eau, si grande, si grande que l'on n'en voyait pas la fin, là-bas, là-bas, là-bas, même là-bas où le soleil se couchait dedans. C'était une très grande eau.

Longtemps le crocodile tira, tira. Et quand on fut bien loin, le Créateur ordonna : « Arrête-toi ! » Le crocodile s'arrêta aussitôt, content. Le Créateur prit alors une noix, la plus grosse qu'il peut trouver. Il la remua entre ses mains, longtemps, souffla dessus, puis dit : « Tu seras un homme, le premier. » Et il jeta la noix de nkula vers la terre. Elle resta à la surface et s'en alla vers la terre. Le Créateur prit une seconde noix, il la mit dans sa bouche, cracha dessus et la jeta bien loin dans l'eau en disant : « Tu seras une femme. » Et la noix s'en alla vers la terre. Et ainsi fit-il successivement avec toutes les autres.

Il dit alors au crocodile : « Retourne à terre. » Le crocodile obéissant pagaya avec ses pattes en tirant la belle pirogue. Et quand il fut arrivé au rivage, le Créateur mit pied à terre. Tous les hommes l'attendaient et le chef des hommes lui dit : « C'est moi ! » tous les hommes dirent : « C'est nous ! ». Les femmes étaient derrière.

Le Créateur les emmena tous à son village, et quand ils furent sur la grand'place, il leur dit : « Vous demeurerez ici, voilà vos cases. » Depuis ce temps, le Créateur fut le chef du village des hommes, il mangeait avec eux, les femmes faisaient la cuisine, et le Créateur ne s'ennuyait plus jamais. Les femmes faisaient la cuisine, et en faisaient une très bonne. Quand on avait fini de manger, on se couchait bien à l'aise, et on fumait la pipe. Et on racontait les histoires !

C'était le vrai temps heureux. Ah ! pauvre de nous ! C'était ainsi. Et cela, c'est la fin de l'histoire, dite par moi, Ndang Ekhü du clan Mfufuba sur la rivière Eyô [1]. — Dites-le, c'est ainsi.

3. Une autre légende de la Création

A la légende que nous venons de citer, existe une curieuse variante. Le commencement et la trame du récit sont identiques, sauf ce détail. En lançant les noix de nkula, le Créateur ne crée que des hommes Quand il arrive au rivage, ils les trouve tous assemblés comme précédemment, et va avec eux au village, leur assigne des cases et vit avec eux. C'est là que nous reprenons notre récit.

Les hommes vivaient avec le Créateur, ils parlaient avec lui, ils allaient aussi à la chasse, et tuaient beaucoup de gibier. En revenant au village le soir, réunis autour des grands feux de roseaux...

Ouvrons ici une parenthèse. Je demande au conteur :

— Mais pourquoi faisaient-ils brûler des roseaux, et non du bois sec, comme tu fais et comme je fais ?

— Je ne sais pas, celui qui m'a appris, m'a dit : « Ils faisaient brûler des roseaux. » Je dis comme lui.

Conclusion : à cette époque très lointaine, les Pygmées habitaient une contrée dépourvue de bois, remplie de roseaux, très giboyeuse, probablement dans les marais de la Haute-Egypte, au pays actuel des Dinka et des Mouër. Ils ont d'ailleurs conservé plusieurs mots de leur langue. Nouvelle preuve, en passant, de l'utilité du folklore.

Donc, réunis autour des grands feux de roseaux, ils faisaient griller leur gibier, mais bientôt, ils furent fatigués et vinrent trouver le Créateur :

— Nous sommes fatigués, lui dirent-ils.

— Et pourquoi ?

— De toujours manger de la viande grillée ! Regarde, elle nous sort par les yeux...

Et en écrivant ces souvenirs, je me rappelle que telle était déjà la plainte d'un de mes anciens catéchistes, Ignace Nze, venu en France, et que j'avais placé comme infirmier à l'hôpital d'Orléans. Trois mois se passent, puis il vient me trouver :

— Père, je veux partir, je suis fatigué.

— Comment, tu es bien payé, bien nourri, peu de travail, et tu es fatigué ?

[1] Affluent du Ntèm, fleuve côtier du Congo Nord.

— Oh ! je ne suis pas fatigué de travail !

— De quoi alors ?

— Eh ! bien, de toujours manger du bœuf ! Lundi, bœuf bouilli, mardi, bœuf bouilli, mercredi, bœuf bouilli, jeudi, bœuf rôti, vendredi, bœuf rôti, samedi, bœuf rôti, dimanche, encore bœuf ! Tu vois, il me sort un bœuf par chaque œil...

Bref, nos hommes étaient fatigués de viande grillée. Et le Créateur leur répondit :

— Faites cuire votre viande autrement !

Et eux de répondre :

— Nous ne savons pas ! Mais, tu vois, tous les animaux ont des femmes, il n'y a que nous, qui n'avons pas de femmes ! Donne-nous des femmes, elles nous feront la cuisine !

Le Créateur leur répondit :

— Je vais penser ! Je vous donnerai des femmes. Allez !

Le lendemain, le Créateur réunit les hommes sur la place du village : « Allez tous chercher vos arcs et vos flèches », leur dit-il. Et ils allèrent donc chercher leurs arcs et leurs flèches, puis ils revinrent. « Maintenant, partez tous à la chasse et rapportez-moi l'animal que vous aurez tué. Que personne ne revienne sans son animal. » Ils partirent tous et puis revinrent, les uns plus tôt, les autres plus tard, chacun suivant sa chance, chacun suivant sa volonté. Quand tous furent revenus : « Posez devant vous l'animal que vous avez tué. » Chacun le posa, celui-ci une antilope, celui-là un cochon sauvage, beaucoup des singes et bien d'autres animaux encore, mais personne n'avait apporté un éléphant. C'était trop lourd.

Le Créateur réfléchit encore, puis il se leva et vint devant chaque homme. Et devant chaque homme, il souffla sur l'animal qu'il avait tué : « Levez-vous ! » Chaque animal tué se leva aussitôt. Mais ce n'était plus un animal, c'était une femme. Le Créateur dit alors : « Que chacun emmène sa femme ! »

Chacun emmena sa femme et tous furent contents !

Et c'est depuis ce temps que vous voyez chaque femme avec son caractère, les unes gourmandes, les autres paresseuses, comme la tortue, quelques-une agiles, beaucoup criardes, surtout la nuit, comme les singes, car les hommes avaient tué beaucoup de singes, beaucoup de piquantes comme les porc-épics, quelques-unes bonnes, mais il n'y en a guère, et très peu, intelligentes, car nul n'avait tué d'éléphant. Mais c'est comme ça !

Et je me rappelle que ce soir-là, les femmes, dépitées et furieuses, voulaient battre le conteur ! Le lendemain, il eut piètre cuisine, très piètre et en conclut philosophiquement : « Vous voyez bien ! Mais c'est comme ça ! » Hélas, oui, souvent c'est comme ça, même dans notre cher pays blanc !

*
* *

4. Mythes solaires et lunaires

a) *Le Soleil et la Lune. Vulu ye Fi* (*Oulu ya Divi* en Sandeh[1] ; *Oulu ya Fi* en Dinka). — Le soleil et la lune ne sont pas du tout amis. Bien qu'ils soient exactement du même âge, chacun prétend être l'aîné et, par conséquent, avoir droit à l'obéissance de son cadet. Le soleil est l'ami des gens. Grâce à lui, on voit clair le jour ; en paraissant, il apporte la lumière avec lui. La lune, au contraire, n'aime pas les gens et les considère comme de simples bestioles. Elle apporte la nuit et la mort, elle est mère des sorciers.

Un jour, le soleil et la lune eurent une palabre terrible, et en sortirent plus irrités encore l'un contre l'autre. Comme de coutume, ils s'étaient disputés sur la prééminence d'âge.

La lune s'écria :

— Qui êtes-vous donc ? Rien, moins que rien, vous vivez seul, pauvre mère sans famille. Mon égal ? Allons donc ! Regardez ces étoiles, comptez-les si vous pouvez, innombrables qu'elles sont. Toutes, elles constituent mon peuple ; vous, vous êtes seul.

Le soleil répliqua :

— O lune ! Mère de l'obscurité et de la sorcellerie ! J'aurais autant de peuple que vous si vous n'aviez pas tué tous mes gens ! Mais maintenant, j'ai pris les hommes comme enfants, les hommes, les femmes, les enfants. Voilà ma famille, et je les aime tous.

Et là-dessus, partit la lune toute dépitée, en disant : « Je me vengerai. » Depuis ce temps-là, elle se venge sur les hommes, car c'est la mère des sorciers et des méchants revenants.

Les légendes, concernant le soleil et la lune sont assez nombreuses. En voici deux, choisies parmi les plus typiques.

b) *La Fâcherie du soleil et de la lune.* (*Bakoye Mfi râh.*) (Cette légende pourrait bien être d'origine dinka.) — Pourquoi le soleil s'est fâché contre la lune, c'est moi qui vais vous le dire, moi Raoug Atchauï (la lance brillante) du clan des Ulbek, de la rivière Eyô, je vais vous le dire. Toi, le petit là-bas, ferme ton bec, ou je te mange tout cru, comme une noix... Tu entends ? Et à l'adresse du marmot criard qui arrondit des yeux épouvantés, il roule des yeux furieux...

Bon. Vous autres, écoutez !

— Nous écoutons. Parle, ô Raoug Atchauï !

Ce jour-là, le soleil était fâché, tout à fait fâché, et c'était contre sa femme la lune. Pourquoi était-il fâché ? Ça, je le sais, et le voilà. Vous autres, écoutez bien. Donc le soleil avait donné à sa femme un habit superbe pour mettre tout autour d'elle. C'était un habit qu'il avait fait lui-même, le battant longtemps sur le bois, et pour le faire il

[1] Les Asandeh et les Dinka habitent près des Mombuttu dans la Haute-Nubie.

avait emprunté des morceaux à toutes les étoiles du voisinage, et pris du fil à son propre habit. Aussi le pagne était-il superbe : on y voyait des morceaux de toutes les couleurs, du bleu, du rouge, du vert, surtout beaucoup de rouge. Et quand il l'eût fini et orné encore d'une bordure rouge d'andrinople (*ofuna*), il appela sa femme et lui dit :

— Tiens, voilà « cadeau » pour mettre sur ton corps. Mets-le !

Et la lune fut très contente, elle le regarda avec joie, et le jeta tout autour de son corps. Et elle regarda son mari en lui disant :

— Je t'aime.

— Tu me le montreras ? demanda le soleil.

— Je te le montrerai dès ce soir.

Et, en effet, elle le lui montra.

Mais quelques jours après, le soleil regarda le pagne de sa femme, et il y avait de la boue dans le bas. Il ne dit rien. Le lendemain, il regarda encore, et il vit que le pagne était tout sali. Il ne dit rien. Le lendemain, il regarda encore, et le pagne de la lune avait des trous où on voyait les étoiles ! Alors il se fâcha très fort et en devint blanc :

— Où as-tu été courir cette nuit ?

— Nulle part, j'ai dormi.

— Et comment as-tu mis de la boue à ton pagne ?

— Je ne sais pas, j'ai dû le traîner par terre.

— Et comment l'as-tu sali ?

— Je l'avais déposé sur le séchoir au poisson.

— Comment l'as-tu déchiré ?

— J'ai tiré trop fort en l'enlevant.

— Et comment se fait-il que tu vas avoir un enfant ?

— Oh ! ma mère ! Tu me fais la misère, tu ne m'aimes plus ! Et elle se mit à pleurer ! Je m'en vais au village !

— Va donc et ne reviens jamais !

La lune partit au village de sa mère, et jamais depuis ce temps, le soleil n'a voulu la revoir ! Jamais vous ne verrez le soleil la nuit ! Mais la lune, elle, voudrait bien reprendre son époux ! C'est pour cela que souvent, le soir, quand le soleil n'est pas encore couché, le matin, quand depuis longtemps il est levé, vous voyez la lune courir après lui dans le ciel, mais jamais il ne veut la revoir.

Et ceci prouve que lorsqu'on a une femme méchante et coureuse, et qu'on a réussi à s'en débarrasser, il faut bien se garder de la reprendre, si on veut être tranquille. Mais il y a des maris plus bêtes que des hippopotames ! Et j'en connais, moi Raoug Atchauï, du clan des Ulbek... Cela, c'est la fin. Les dents du crocodile attrapent les niais !... »

Et le regard narquois du conteur clignait malicieusement du côté de...

Je n'ai pas su qui, mais tout le monde riait, tous, plus ou moins!...

5. La Légende du Fer

Les Négrilles travaillent-ils le fer ? dit à ce sujet Mgr Le Roy. La tradition des tribus de la Côte occidentale l'affirme, mais elle revêt un caractère légendaire qui rappelle celle des Nutons de Belgique, des Korrigans de Bretagne, des Kobolds allemands, dont l'un des traits caractéristique était la métallurgie clandestine.

« Il y a longtemps, longtemps, me disait un jour mon guide et ami Mwakaga, du Fernan-Vaz, — c'est Mgr Le Roy qui parle — des Akoa résidaient dans les cavernes de Kumuna-Bwali, sur le Ngunyé, affluent de l'Ogowé. Ils étaient petits, blancs et barbus. C'étaient eux qui fabriquaient les flèches, les lances, les haches et les couteaux pour tout le monde, quand nous-mêmes ne le savions pas encore. Mais il était absolument défendu de les regarder travailler. Or, un jour, un homme se glissa sur un tronc d'arbre qui dominait leur atelier et regarda...

» Le chef forgeron se mit à l'ouvrage, alluma son feu, y mit le fer, forgea, mais ayant essayé de faire une hache, il fut étonné de ne plus réussir. « Il y a quelqu'un par ici », dit-il. Et ayant levé la tête il vit l'étranger sur son arbre. Aussitôt, tous les Akoa disparurent comme des esprits, le privilège de travailler le fer leur fut retiré, et l'homme, ayant connu leur secret, l'enseigna autour de lui. »

Souvenir légendaire, ajoute l'éminent auteur, d'un fait historique.

Avant de terminer les légendes cosmogoniques, rappelons que nous en avons donné quelques-unes précédemment, en parlant de la vie religieuse, qui pourraient tout aussi bien prendre place ici, en particulier :

les légendes de la Création de l'homme ;

Dieu au village des hommes ;

la légende de la Séparation de Dieu et des hommes ;

la légende de l'Eléphant Gôr ou Gôrou.

CHAPITRE VII

Les Légendes historiques et les Contes merveilleux de la Race

1. Les légendes héroïques en général. — 2. Légende de l'exode. — 3. Légende fang sur la conquête du pays. — 4. Légende négrille du géant cannibale Dzôm. — 5. Les contes merveilleux.

1. Les légendes héroïques en général

Toujours pour les raisons que nous avons signalées plus haut, il est difficile de recueillir les légendes historiques et héroïques de la Race. Elles constituent le patrimoine des Anciens, des Chefs de clan, et pour s'en souvenir, les Négrilles n'ont point, comme les Fang, le précieux avantage de conserver en vase ou réceptacle spécial les crânes des ancêtres, d'apprendre, dès le bas âge, les hauts faits et la filiation de chacun de leurs ascendants.

Il ne serait pas impossible non plus que les chanteurs n'aimassent point à raconter ces légendes. Toujours vaincus dans leur lutte contre les envahisseurs féroces, pourchassés sans merci, vendus comme esclaves, mangés souvent, forcés de se réfugier au fond des forêts impénétrables, défendus par les marais où toute culture, tout abri de longue durée leur était interdit, peu à peu la nation Akka, jadis prospère, s'est émiettée, a été réduite à de petits clans isolés. Chanter leurs défaites, leur infortune millénaire, n'a rien de particulièrement intéressant. De là, croyons-nous, la pauvreté de cette partie de leur folklore.

Ils ont conservé néanmoins quelques souvenirs de jadis, mais plutôt dans les chants, peut-être plus faciles à se transmettre d'âge en âge. Ainsi ce chant (ou légende), le seul de ce genre que nous ayons pu recueillir. Mon interlocuteur Dèmm, c'est-à-dire la Pluie violente, chef d'un petit clan des rives de la Haute-Yé [1], m'a ainsi, mi-conté,

[1] Affluent du Dzah, lui-même affluent de l'Oubanghi, principal affluent du Congo.

mi-psalmodié, cette sorte de cantilène, que nous pouvons intituler : *La Fuite ou l'Exode d'un peuple.* Il y est fait allusion à un animal totem qui les avait abandonnés et désigné sous le nom de *Kibi.* C'est le nom du buffle chez les Mombuttu. L'éléphant, nommé *Okun,* au lieu de *ya,* nom usuel actuel, s'apparente bien au dinka : *Akun.*

2. Légende de l'exode

Dans la forêt sombre, impénétrable, les pères de nos pères fuyaient. Les Géants noirs étaient derrière eux, tout près, lance en main, javelots lancés, pfuit, pfuit ; nos pères fuyaient, beaucoup déjà étaient tombés, beaucoup avaient été pris ! Souvent ils se retournaient, les flèches sifflaient, quelques géants noirs tombaient. Les femmes étaient devant, les enfants devant, ceux qui tombaient, on ne les relevait pas. La mort était là.

Nos pères vivaient sur les bords de la grande eau. Dans la forêt, les bêtes à viande étaient nombreuses. Okun, l'éléphant, venait près des cases. On en tuait beaucoup. Dans la grande eau, les femmes prenaient beaucoup de poissons. La graisse coulait partout. Nos pères étaient heureux.

Nos pères vivaient sur les bords de la grande eau. Les géants noirs sont venus. Ils portaient la lance, le couteau, le bouclier de peau d'hippopotame. Ils sont venus, ils ont dit : « La terre est à nous. » Nos pères ont dit : « Non. » La bataille a commencé. Les flèches se sont arrêtées sur les boucliers. Beaucoup sont tombés, la mort était là. *Kibi* ne protégeait plus ses enfants.

Nos pères ont dit : « Fuyons, quittons la grande eau ! » Les femmes ont pris les paniers, sont parties en avant, les femmes ont emmené les enfants, les guerriers sont partis les derniers.

Les pères de nos pères ont dit : « Nous habiterons la forêt. » Ils y ont habité : la viande était abondante : la fumée des foyers est montée vers le ciel. Les géants noirs ont vu la fumée ; ils ont dit : « Le pays est bon. » Ils sont venus, ont dit à nos pères : « Le pays est à nous. » Nos pères ont dit : « Non, restez sur le bord de la grande eau ! » Les géants ont répondu : « Le pays est à nous, la forêt nous appartient, toute la viande est à nous ! »

La bataille a commencé, nos flèches se sont heurtées aux boucliers. Beaucoup sont tombés. La mort était là, *Kibi* ne protégeait plus ses enfants.

Nos pères ont dit: « Fuyons ! Quittons la forêt ! » Les femmes ont pris les paniers, sont parties en avant, les femmes ont emmené les enfants, les guerriers sont partis les derniers.

Nos pères ont dit : « Nous habiterons la montagne. Le *ndo* (maïs) n'y pousse pas, non plus que le *nsa* [1] (?). On n'y plante pas la banane, nous serons à l'abri. » Ils ont habité la montagne. Les géants noirs sont

[1] Peut-être l'éleusine.

venus. Ils ont dit : « Vous volez nos cultures, vous volez notre gibier, vous volez notre poisson. Allez-vous-en, sinon vous mourrez ! »

Nos pères sont partis, les uns vers le pays du haut, les autres vers le pays où le soleil se couche. Ils sont partis, ils se cachent dans les marais, au fond de la forêt, et voici que les géants noirs sont encore là!

Kibi a abandonné ses enfants !

3. Légende de la conquête du pays d'après les Fang

a) *Introduction.* — Une autre source pour connaître la plus ancienne histoire des Négrilles s'offre dans les récits des Fang, leurs voisins nègres, sur la lutte acharnée entre les géants et les noirs.

Nous y verrions volontiers l'histoire embellie et fortement augmentée de la lutte qui a dû surgir à un moment donné entre les Fang envahisseurs et les Négrilles ou Nains, possesseurs du sol, aujourd'hui réduits à une sorte de servage ou plutôt de tutelle par leurs sauvages vainqueurs. Parmi les épisodes nombreux de cette noire épopée, nous nous contenterons d'en retracer un seul, la lutte du nain Angonzing [1] et de ses frères contre les géants Ndongmba, Mbam, Bièle et leurs fils. Le souvenir du géant Ndongmba et de ses flèches magiques est resté vivant parmi les Fang.

Au moment où débute ce récit, la lutte a commencé depuis longtemps entre les Géants et les Nains. Deux familles de géants sont à la tête de toutes les autres et sont commandées par Ndongmba, l'aîné de la famille Mba, assisté de son frère Nlutang. Ndongmba a deux fils, Mba et Bièle. Nlutang en a un, Oyônlutang ; la famille Nzòk dispute le pouvoir à la famille Mba ; trois frères sont unis d'une étroite amitié, Evungnzòk, Eyangnzòk et Mborenzòk ; Evungnzòk a deux fils, Akwa et Ethure. La lutte entre les deux familles a été longue : au moment de la guerre contre les nains, la famille Mba a la prééminence. La tribu actuelle des Yenzòk fait remonter son origine à Evungnzòk. La famille Mvurkkangana, qui fait partie de cette tribu, descend en ligne directe d'Evung ; le chef actuel serait son seizième descendant en ligne droite. Le renseignement est précieux, surtout lorsqu'on sait avec quel soin les Fang gardent la mémoire de leurs ascendants, le premier enseignement donné aux enfants étant le Mébara ou généalogie des ancêtres.

Du côté des Nains, le chef est Angonzing. Ce nom est aujourd'hui un terme de mépris, dont on se sert pour désigner un Négrille ou un individu court et gros. Les autres Négrilles ne portent pas de nom dans ce récit.

b) *Premier combat.* — Géants et Nains sont en présence. Chaque chef a prévenu ses soldats, tous ont écouté l'appel du tamtam. Les géants s'avancent à travers la forêt. Ndongmba est à leur tête, armé

[1] Angonzing, c'est-à-dire Ango fils de Nzing. Ndongmba, Ndong fils de Mba. Ces noms appartiennent à la langue fang.

de ses trois flèches magiques ; la première atteint celui qu'il vise au plus haut des airs, la deuxième perce la masse des eaux, la troisième s'enfonce dans la terre. Nlutangmba porte son arbalète, la fameuse Ngorkmimbang. Au lieu de flèches, elle lance un rocher pesant. Sous le coup de cette masse, les hommes sont écrasés comme des fourmis, le sang coule comme l'huile des noix de palmes pressées sous l'obala. C'est une fameuse arbalète, et un fort guerrier la porte...

Cependant l'attaque a commencé. De tous côtés, les petites flèches des nains volent dans les airs : voui, voui, voui, elles s'enfoncent dans le corps des géants, les piquent de tous les côtés, les atteignent à la tête, aux bras, au nombril, aux jambes, Voui, voui, voui, les grosses têtes tombent par terre ; poum, poum, les grosses têtes tombent par terre. Les géants, furieux, abattent les arbres, les renversent, les brisent les uns sur les autres ; ils entourent la forêt tout entière d'un cercle d'arbres abattus, et quand le cercle est clos, ils y mettent le feu. Les grands arbres flambent, la forêt s'allume, le vent active la flamme et porte au loin la fumée ; les animaux sauvages poussent des cris désespérés ; on entend le miaulement du tigre ; les éléphants barètent, mais les géants font bonne garde : les nains ne pourront échapper ; tous, ils seront grillés, grillés comme les sauterelles.

Ndongmba est vainqueur ; ses trois flèches lui seront inutiles.

Cependant Angonzing, le chef des Nains, a vu le danger. Retiré avec les siens au centre de la forêt, ils délibèrent ensemble. Comment échapper au danger ? C'est Angonzing qui tranche la palabre. Sur son ordre, les nains creusent un trou à la base des termitières ; chacun creuse sa demeure, chacun se hâte, car le vent du feu est chaud et chacun tient à sa vie. Aussitôt les trous creusés, ils se glissent dans l'habitation souterraine et attendent les événements. Pour se nourrir, ils ont les fourmis de leur demeure, les fourmis pleines de graisse et ils attendent patiemment.

Trois jours durant, la forêt flambe, trois jours durant, autour du feu, les géants font bonne garde, puis enfin, quand le feu commence à faiblir, à leur tour ils pénètrent dans le vaste brasier qui s'éteint. Avec la pointe de leurs lances, ils remuent les cendres encore chaudes; ça et là, ils trouvent quelques ossements carbonisés ; les nains sont morts, les géants sont vainqueurs et retournent à leur village en chantant l'hymne de triomphe, en dansant la danse de victoire. Ils retournent à leur village.

A peine sont-ils partis qu'Angonzing sort de sa cachette et appelle au dehors tous ses compagnons. Ils sortent tous, riant du bon tour qu'ils viennent de jouer à leurs ennemis. Les vainqueurs, ce sont les nains, les hommes de la nuit, les hommes de la forêt sombre. Lorsque les ténèbres ont caché le soleil, tandis que les géants dévorent les animaux et boivent en leurs villages le vin de palmier et le suc fermenté de la canne à sucre, les flèches des nains les assaillent de partout, voui, voui, voui, elles les piquent, voui, voui, voui, et poum, poum, les

grosses têtes des géants tombent par terre, poum, poum, elles tombent par terre, les grosses têtes.

Rrrii, le premier combat est terminé.

Rrrii, Rrrii !

c) *Second combat.* — Les géants, furieux de leur défaite, ont recommencé l'attaque. Une fois de plus, ils ont envahi la forêt des nains, et ceux-ci résistent de leur mieux. Ils sont braves, mais ils ne sont pas forts. Les géants sont braves et ils sont forts. Evongnzòk les commande et l'arme qu'il possède, on l'appelle Nkuekyap ; nul ne peut lui résister. Son frère, Eyangnzòk, est à ses côtés, et celui-ci, nul ne peut l'égaler. Pour arme, il possède un épervier (*ondam*), un épervier immense qui, dans ses mailles, peut enserrer une forêt entière. Il le cache dans son ventre, et quand il fait la guerre, il s'élève jusqu'aux nuages, pareil à un oiseau redoutable ; son œil perçant voit tout, et dès qu'il a découvert l'ennemi, il vole, lance son filet, et dans les plis ramène tous ses ennemis. Puis, quand tous sont pris et enserrés sans pouvoir se défendre dans les mailles de l'*ondam*, il vomit le marteau caché également au plus profond de ses entrailles, et à tous, il écrase successivement la tête. Lorsqu'on l'attaque, il tourne immédiatement le dos à ses ennemis, car son dos est invulnérable ; sur sa peau, dure comme le fer, les flèches et les pointes de lance s'émoussent ; lorsque tous ses ennemis ont épuisé leurs munitions, il se retourne, et c'est son tour, nul ne lui échappe.

Dans la forêt, Angonzing a vu de loin arriver ses ennemis. Il les fait cribler de flèches par ses guerriers, mais, lorsqu'il voit Eyangnzòk prendre son vol et déployer l'épervier funeste, au plus vite, il s'enfuit avec tous ses hommes vers la forêt profonde, dans la haute futaie, où les arbres sont épineux. Là, il ne craint pas l'épervier ; les mailles ne sauraient les entourer, et les épines déchireraient tout. Les géants doivent recourir à d'autres armes. Mais peu à peu, une fois encore, le cercle s'est resserré ; cette fois les géants ne mettent pas le feu ; ils poursuivent les nains d'arbre en arbre, gagnant sans cesse du terrain, fouillant le moindre trou de leurs longues lances, renversant les termitières, regardant sous les rochers et dans le tronc des arbres morts. Rien ne saurait leur échapper, les animaux eux-mêmes tombent sous leurs coups, et, la nuit venue, ils n'ont plus qu'à se joindre pour fermer entièrement le cercle.

Les nains sont pris.

Les animaux ont disparu, il ne reste plus que les bandes de singes qui, là-haut, dans les futaies gigantesques, au sommet des lianes, courent, sautent, rebondissent de branche en branche, de liane en liane, en avant, en arrière, sur les côtés, à droite, à gauche, montrant çà et là leur tête curieuse, puis prenant la fuite au plus vite.

Les géants continuent toujours. Le cercle fermé se resserre de plus en plus ; les guerriers se rejoignent enfin, les troupes diverses se sont réunies.

Où sont les nains ?
Disparus, sans laisser aucune trace !
Où les chercher ?

Les géants se retirent, confus, pour reprendre le chemin de leurs villages. Ils ne chantent point le chant de triomphe ; ils ne dansent point la danse de victoire, et lorsqu'ils arrivent aux collines qui dominent le pays, de tous côtés, ils entendent s'élever un long concert de plaintes et de gémissements. Les nains les ont précédés au village : ils ont emporté avec eux tous les enfants.

Comment se sont-ils échappés ? Lorsque Angonzing s'est vu serré de trop près, il a ordonné à ses hommes de tuer tous les singes qu'ils voyaient, et chacun est entré dans la peau d'un de ces animaux, se hâtant de déguerpir par le chemin des airs.

Rrrii, le second combat est terminé.
Rrrii, Rrrii !

d) *Troisième combat.* — Le troisième combat avec les nains est commencé.

Mborenzòk a pris le commandement des géants, Mborenzòk, qui, comme son frère Eyang, sait voler en l'air et se cacher dans le creux des arbres. Nul ne peut lui échapper ; pour arme, il a ses flèches, ses trois flèches magiques, l'une qui atteint son but au plus haut des airs, l'autre, au plus profond des eaux, la troisième au plus creux de la terre. Qui pourrait lui échapper ? Il poursuit les nains dans leurs retraites les plus cachées ; en vain ceux-ci essaient-ils de résister ; en vain leurs flèches sifflent-elles, voui, voui, les géants avancent toujours. Bientôt les nains sont acculés au bord de la rivière, près des grandes chutes. Toute retraite leur est coupée ; ils n'ont plus qu'à mourir. Mais Angonzing est toujours à leur tête : il consulte ses fétiches les plus puissants, et ceux-ci lui promettent assistance.

« Réfugie-toi au fond des eaux, lui ont-ils répondu, réfugie-toi au fond des eaux. »

Angonzing cherche le sens de ces paroles, tandis que ses hommes tombent autour de lui : voui, voui, voui, les flèches volent et frappent le but, voui, voui, voui. Soudain, il a compris : dès que la nuit noire est descendue sur les eaux, un à un ses hommes se glissent par un étroit sentier, un à un au travers des roches, bientôt tous ont disparu dans la chute elle-même, sous les eaux qui tombent à grand bruit : Angonzing est un habile homme ; ses guerriers sont bien cachés.

Au matin, les géants cherchent partout leurs adversaires ; les trouver est impossible ; ils ont dû franchir la rivière, être bien loin déjà, mais où, comment ? qui le dira ? Eyang a pris son vol ; il plane au haut des airs ; son regard parcourt une immense étendue ; la forêt, la montagne, la vallée ne recèlent point ses adversaires. Où jetterait-il son filet ? Il redescend sans avoir rien découvert. A son tour, Mborenzòk prend son vol ; il redescend bientôt : il n'est pas plus heureux que

son frère. Il saisit alors les flèches magiques, les flèches qui jamais ne manquent le but.

La flèche de l'air, lancée par sa main vigoureuse, part, siffle, vole, cherchant le but et revient à son maître ; les ennemis ne sont point dans les airs.

La flèche de la terre, lancée par sa main vigoureuse, part, siffle, vole, fendant la terre, cherchant le but et revient à son maître ; les ennemis ne sont point dans la terre.

La flèche de l'eau lancée par sa main vigoureuse, part, siffle, vole, fendant les eaux, cherchant le but ; au travers de la chute, elle pénètre et frappe au cœur un des compagnons d'Angonzing, mais à la hâte celui-ci ordonne de trancher la tête, de remplir le corps d'eau, de le lancer dans les flots, et lorsque le cadavre apparaît au jour avec la flèche qui le ramène, Mborenzòk s'écrie :

« Ils sont tous morts, ils sont au fond du fleuve, ils ont préféré se tuer eux-mêmes plutôt que de périr sous nos coups ! »

Les géants retournent au village ; toute la nuit, ils tuent les animaux et préparent les boissons fermentées pour célébrer leur triomphe. Les danses ont commencé, le tamtam résonne, mais voilà un nouvel instrument de musique : dans la foule pressée, voui, voui, voui, sifflent et s'enfoncent les flèches des Nains, voui, voui, voui ...

Rrrii, le troisième combat est terminé.
Rrrii, Rrrii !

4 Légende négrille du Géant cannibale Dzôm

Nous terminerons la section des légendes historiques par le récit d'une légende dans laquelle le génie négrille littéraire et historique se manifeste tout spécialement.

Pour bien la goûter, transportons-nous pour un moment sur les bords de l'Aïna, le fleuve équatorial du Haut-Gabon. La forêt vainqueur a poussé ses frondaisons sur l'extrême rive, la grande forêt conquérante ; sous l'épaisse ramure inviolée, dresse ses abris précaires le petit village négrille. Ils sont là tous, les petits hommes, attentifs près du grand feu qu'ils ont osé allumer ce soir ; deux arbres entiers alimentent le foyer ; l'eau qu'y jettent de temps à autre femmes et enfants produit une épaisse fumée, rideau protecteur contre les ennemis possibles et les moustiques dévorants, inlassables à s'acharner sur leur proie.

Ils sont là tous, attentifs.

Un des anciens du clan a saisi sa guitare primitive, le *nsor*, analogue au *mverx* de ses voisins, les Dzem, le *nsor*, simple stipe de palmier. Trois filaments soulevés de l'écorce, tendus par une membrure médiane, fixés aux extrémités, résonnent sous l'ongle crochu du barde indigène et exhalent leur grêle et plaintive mélopée, *sol si fa ré, si mi do la sol, la si ré fa,* chantent-ils en mineur, plainte de grillon, cris-

sement de cigale, bruit d'herbes froissées, appels d'oiseaux apeurés dans la nuit...

Et je traduis littéralement la légende de l'ancien, de l'ancien du clan, la légende que redisaient déjà ses ancêtres, voilà plusieurs millénaires, là-bas, tout là-bas, aux rives lointaines du Nil, la légende millénaire, le chant des aïeux perdus dans la nuit des âges lointains...

Dzôm, c'était son nom, était un géant et en même temps un génie malfaisant d'une hauteur prodigieuse. Il était grand comme quatre hommes mis les uns sur les autres, grand comme quatre hommes, et peut-être même davantage. Il avait une grande barbe et des cheveux longs et bouclés. Il était très laid. Il était excessivement méchant. Oui. Il mangeait un homme à chaque repas, et il lui en fallait beaucoup, car il avait trois têtes dont deux n'avaient qu'un œil au milieu du front. Dzôm avait également six bras, dont deux brandissaient d'énormes massues, faites d'un tronc d'arbre tout entier, durci à la flamme.

Et voilà qu'un jour nos ancêtres, ceux de ce temps-là, disent : « Attrapons-le », car ils l'ont trouvé endormi. Endormi si bien qu'il ronfle très fort, les feuilles en ont remué ; très fort : il ne craint rien. Autour de lui, tout autour, les hommes ont fait cercle; ils ont apporté leurs grands filets, les filets que les éléphants ne peuvent briser; ils le savent, ils en ont fait l'épreuve. Sous le poids des filets, Dzôm dort toujours. Les Pygmées n'ont plus de filets, tous ont été employés.

Et tout joyeux au signal du chef, les hommes se mirent à chanter le chant des captifs, et ils chantaient :

Le gros sanglier est pris.
L'Eléphant est tombé,
Tombé dans nos rêts !
Aux femmes d'entailler ses chairs
D'allumer les grands feux pour le cuire,
Aux enfants de l'achever ;
Le gros sanglier est pris.

Mais Dzôm se réveillant au bruit, se lève, brise les liens d'un coup sec, krâ, d'un coup sec, krâ, brandit ses deux massues et frappe à tour de bras, *tô, tô, tô, tôtôlo !* A chaque coup, deux têtes s'ouvraient comme un œuf, *fwit, fwit,* et ceux qu'il attrapait, d'un seul, il en faisait deux, *mâhri, mâhri,* il les tenait, il les cognait, il en faisait deux à chaque coup. Bientôt, de tous ceux qui étaient près de lui, il n'en resta pas un, pas un debout. Et ceux qui se sauvaient, (nous en aurions fait tout autant !) et ceux qui se sauvaient, il les poursuivit longtemps, et il en tua beaucoup. Combien ? je n'en sais rien ! Compte les oiseaux qui passent, les papillons qui volent, les poissons qui sautent dans

la rivière ! Compte ! Combien ? je n'en sais rien ! Les femmes ont beaucoup pleuré.

Il en tua même trop! Et ceux qui étaient restés par terre, tués ou pas tués, morts ou vivants, mais qui faisaient semblant par peur et qui cachaient leur tête dans leur bonnet, ceux-là, ils les mangea. Il les mangea tous !

Comme le *ndzôm* avale les grenouilles, *kwiss*, *kwiss*, et qu'une n'attend pas l'autre, kwiss, kwiss, Dzôm les mangea tous, en un jour ou plusieurs.

Et ainsi Dzôm chassa jadis nos ancêtres, il y a longtemps, longtemps, quand le soleil était clair au-dessus des têtes, Dzôm chassa jadis nos ancêtres, de la terre de Khum, où ils étaient heureux...

De la terre de Khum...

Et la guitare s'éteignit en un petit accord grêle, sec, plaintif, *si ré fa mi la sol mi...*

Et le vieux chanteur se tut...

Pensifs, les hommes du clan écoutaient encore, et leur pensée et la mienne s'étaient envolées bien loin, vers ces ancêtres fabuleux, mais authentiques, qui vivaient jadis bien loin, au pays des palmiers, où le ciel était clair au-dessus des têtes, où ils vivaient libres, maîtres de la terre...

Leur pensée et la mienne étaient bien loin !

5. Les Contes merveilleux

Les Contes merveilleux doivent abonder dans le folklore négrille, de même qu'ils abondent dans tous les folklores bantu, car tous les Noirs se plaisent au merveilleux, nous n'oserions pas dire, y croient fermement. Si, pour notre part, nous en connaissons très peu, c'est que notre attention s'était portée sur d'autres points, plus immédiatement intéressants. Nos successeurs combleront cette lacune.

Itwa, l'homme qui savait les secrets de ses ennemis par le chant des oiseaux, appartient à un genre que l'on retrouve dans tous les folklores, blancs ou noirs. Il s'apparente étroitement au conte que nous avons déjà donné dans notre livre sur le folklore fang, sous le titre de *Nkan, l'homme qui connaissait le chant des oiseaux.*

Ils doivent même, à notre avis, appartenir à un fonds commun plus ancien. Quel est celui qui a la priorité, du fang ou du négrille, il est difficile de le dire. Pour nous, la priorité appartient au conte négrille, d'autant que les Nains y figurent. En donner les raisons ici nous entraînerait trop loin.

a) *Itwa, l'Homme qui savait les Secrets par les Oiseaux* [1]. — Un jour, Itwa était parti à la chasse, car il y était très habile, et puis surtout il avait faim. Il avait dit à sa femme :

[1] Recueilli au village pygmée près des chutes de l'Abanga. Nous traduisons presque littéralement.

— Donne-moi à manger !

Celle-ci de répondre :

— Tu as tout mangé, je n'ai plus rien.

Il était parti à la chasse.

Tout à coup, il voit devant lui une bande de sangliers. Vite, il bande son arc, il tire sur le chef de la bande, le trait s'arrête dans la peau : il prend son javelot, il le lance : le sanglier tombe mort. C'était un grand sanglier blanc, énorme. Itwa se précipite : mais voici que le sanglier mort se relève.

— Tu m'as délivré, dit-il, un sorcier m'avait emprisonné dans le corps de ce sanglier. Que veux-tu pour ta récompense ?

Le sanglier s'était changé en un petit homme tout blanc, avec une longue barbe blanche qui lui tombait jusqu'aux pieds et lui faisait tout son habit.

— Que veux-tu pour ta récompense ?

— Comprendre le chant des oiseaux, répondit Itwa.

— Bien, tu le comprendras. Tire la langue !

Le petit homme prend alors dans son sac un os et des feuilles, et de la craie blanche. Il les met dans le creux de sa main, crache dessus, en fait une bouillie, la met sur la langue d'Itwa.

— Bien, maintenant tu parleras le chant des oiseaux. Quand tu les appelleras, ils viendront à toi. Donne tes oreilles!

Itwa les présente. Le petit homme y met de la même bouillie, il en met dans une, il en met dans l'autre.

— Bien, maintenant, tu comprendras le chant des oiseaux. Va !

Et Itwa revint au village.

A quelques jours de là, Itwa était au village, couché près de sa hutte, fumant au soleil. Deux perroquets étaient dans l'arbre tout près. Ils causaient.

— Tiens, c'est Itwa, disait l'un.

— Oui, répondait l'autre. Il est tout seul. Sa femme a dit qu'elle allait pêcher le poisson.

— Oui, mais ce n'est pas vrai, elle est couchée au soleil près du ruisseau et s'amuse avec les femmes.

Itwa ne dit rien. La femme revient de la rivière.

— Où est le poisson ?

— Je n'ai pas pu en attraper.

— Tu as eu beaucoup de mal?

— Oh ! oui, j'ai le corps tout froid.

Itwa prend son bâton :

— Tô, tô, tô, menteuse ! Tô, tô, to, menteuse ! Ah ! tu as froid, voilà qui va te réchauffer. Tu es restée couchée au soleil, tô, tô, tô !

La correction est bonne ! La femme d'Itwa n'en revenait pas ! Qui pouvait bien l'avoir dénoncée !

Une autre fois, Itwa était à la chasse. Il voit des pigeons verts qui jacassaient.

— Tiens, tiens, voilà Itwa.

— Oui, il est à la chasse. S'il savait que sa femme est en ce moment dans la case de son ami, il ne serait pas si gai!

Itwa ne dit rien, mais il court, il court, il court, il arrive à la case de son ami : sa femme était là !

« Tu as des amis : regarde le ventre de ta femme! » dit le proverbe.

Tô, tô, tô, frappe le bâton.

— Que fais-tu ici ?

— Je... je... je parle...

Tô, tô, tô.

— Je demande, je voulais...

— Des coups de bâton ! tô, tô, tô, voilà !

Et les coups de pleuvoir !

L'ami s'était sauvé, la femme en eut la peau comme un crabe dans la marmite !

— Ton ami voulait cueillir une fleur, disait Itwa, te voilà fleur rouge !

Et il frappa longtemps...

La femme n'en revenait pas et accusait les voisines.

Itwa eut ainsi bien d'autres aventures et fut toujours en particulier heureux à la pêche et à la chasse, car grâce aux oiseaux, il connaissait toujours les meilleurs endroits. Nous passons sous silence ces histoires pour ne pas allonger, et arrivons à une dernière aventure.

Itwa causait au village avec ses amis. Des merles métalliques vinrent s'abattre près d'eux pour manger les fruits de l'ètuni.

« Tiens, disait l'un d'eux, regarde donc ces hommes qui fument tranquillement ! S'ils avaient vu comme nous les Aterk qui s'approchent du village pour tout massacrer, ils ne seraient pas si tranquilles ! »

Itwa se lève aussitôt, court au tamtam, frappe vite, vite, vite. Le tamtam dit [1] :

« Sauvez-vous, voici l'ennemi, sauvez-vous ! »

Tout le monde se lève, se sauve, hommes, femmes, enfants, sans rien demander. Quand les Aterk arrivent, plus personne ! village vide ! pas même une poule ! Ils s'en retournent furieux, mais les petits hommes les poursuivirent du haut des arbres, les flèches volèrent, pas un Aterk ne rentra en son village !

Itwa fut reconnu par tous comme le chef du clan, et le garda toujours de l'ennemi. Il mourut très vieux et ses enfants le mirent dans sa tombe.

L'histoire d'Itwa est finie.

b) *La Case des fameux hommes.* — Tout proche des Contes merveilleux pourrait se ranger le conte sur la case des fameux hommes,

[1] On sait que tous les Noirs ont un langage du tamtam.

qui ne serait pas déplacée à Marseille, et rappelle quelque peu le genre des Galéjades.

Telle que me la conta mon ami Galé, du clan des Apfièl, sur la rivière Yé, la voici.

Il arriva que, *édo éne na* (cela je ne l'ai pas vu moi-même avec mes yeux, mais on me l'a dit, et celui que me l'a dit, n'était pas menteur, car c'était mon père, Imfo, le père de moi, Galé), il arriva que des hommes vivaient dans une case, ensemble, car ils n'étaient pas encore avec une femme pour eux, autrement je ne sais pas, car un homme sans femme n'est pas encore un homme.

Des hommes vivaient ensemble dans une case : c'était le père, les trois fils et la mère. Tout le monde les craignait : ils étaient très forts. Tout le monde les craignait : ils étaient très forts, mais ils étaient encore plus méchants.

Un jour, l'aîné dit : « Je vais à la chasse. »

Le second : « Je vais avec toi. »

Le dernier : « Je vous accompagne. »

Ils s'en vont. Ils sont dans la forêt. Bientôt ils trouvent des traces de *togba*, la grande antilope. Ils marchent, ils marchent, l'aîné s'habille avec des feuilles, il approche tout près de l'antilope, il la frappe avec son poing, il l'abat morte d'un seul coup. Tô, elle était morte.

Il s'assied et il attend.

Ses deux frères arrivent. Jaoh! dit le second (en se frappant la cuisse avec les mains en signe d'admiration [1]). Jaoh ! dit le dernier. Le dernier alors accroche la bête à un arbre. Avec ses ongles, il déchire la peau du cou, il la dépouille d'un seul coup. La peau tombe par terre. Le second prend alors la bête, la charge sur ses épaules, et revient avec ses frères au village.

Le père et la mère disent : « C'est bien. »

La mère va chercher alors sa grande marmite : elle y met l'antilope d'un seul coup, avec l'eau pour faire le bouillon, les herbes, la graisse, et beaucoup de patates [2]. Les hommes sont autour : ils regardent l'antilope qui cuit. Quand elle est bien cuite, la mère enfonce un bâton pointu dans la viande :

« Elle est à point. Vous pouvez manger. »

Elle la dépose dans une grande corbeille. Le père la prend alors par les pattes, celles de derrière ; la tête pend ; il ouvre la bouche, il commence à manger. Quand il s'arrête, il ne restait rien ! rien que les os ! Les fils mangèrent les patates et burent le bouillon. La mère lécha la marmite.

[1] Ainsi font les Noirs pour exprimer leur admiration, leur étonnement, etc.

[2] *Dioscorea bulbifera* Harms, des Dioscoracées. La plante produit des bulbes souterrains comestibles et des bulbes aériens toxiques. Ceux-ci entrent dans la composition du poison des flèches. On s'en sert également

Le père dit alors : « Nous sommes tous de fameux hommes. »
Et cela, c'est la fin !

Assurément, le brave homme donnait ainsi une grande idée de la capacité de l'estomac de son héros !

Il ne faudrait pas cependant nous en étonner outre mesure ! Etant nous-mêmes jadis à l'Ile Nendé, dans la rivière Tsini [1], pour tuer des pélicans (on en recherchait alors beaucoup la belle fourrure blanche qui garnit leur poitrine), notre chasse fut heureuse, car les tirant presque à coup sûr sur l'immense fromager (Eriodendron), où ils se retiraient pour dormir la nuit, nous en abattîmes onze. Le poids moyen d'un pélican en viande nette, y compris graisse et boyaux, car nos Noirs estiment les boyaux et leur contenu morceau délicat et se gardent bien d'en jeter la moindre partie, le poids moyen est donc de douze à quinze kilos, parfois plus. Ceux que nous avions tués étaient de belle taille.

Ne prisant pas du tout la chair de ces oiseaux, coriace, mais surtout huileuse et imprégnée d'un fort goût de poisson, j'en fais généreusement cadeau à mes catéchistes pagayeurs. Ils étaient huit forts garçons, mais dont un très jeune. Ils me réclament d'ailleurs la ration ordinaire de riz, et je la leur donne. Ils font cuire leurs oiseaux, bien enveloppés dans les feuilles de banane. Toute la nuit, je les entends rire, chanter, festoyer.

Au matin : « Allons, en route, les enfants ! »

On a du mal à se mettre en train. Les ventres sont rebondis, les traits un peu tirés, on se traîne.

« Allons, allons, dépêchons ! »

Et quand tout est prêt. « Eh ! bien, ce qui reste des pélicans ? embarquez... »

Le chef des pagayeurs me regarde tout étonné : « Ce qui reste ? Mais il ne reste rien ! On a tout mangé ! »

Ils avaient tout mangé ! J'estime que chacun avait ainsi dévoré de douze à quatorze kilos de viande, au moins !

pour étourdir le poisson dans les rivières. Les Négrilles utilisent pour le même but une plante voisine. *Testidunaria alata.*

[1] Rivière Tsini (ou des Mouches, car elles y pullulent), affluent de la crique Nendé, au nord de Libreville. Nendé, poste de douane, fut une des toutes premières missions gabonaises, celle du Sacré-Cœur.

CHAPITRE VIII

Les Fables

1. Remarques préliminaires. — 2. Cycle des Animaux. — 3. Cycle du Lièvre. — 4. Cycle de la Tortue. — 5. Cycle de l'Eléphant.

1. Remarques préliminaires

Abandonnons maintenant les Légendes et les Contes historiques ou merveilleux pour arriver aux Fables.

Nos folklores européens nous ont légué le roman de Goupil le Renard, et la tradition nous a conservé le souvenir de ses tours innombrables et de sa finesse proverbiale. Les conteurs bantu ont un autre héros : dans le sud et l'est de l'Afrique, c'est d'ordinaire « Messire Lièvre ».

« Innombrables, dit Junod dans son ouvrage sur les Ba-Ronga, sont les bons tours qu'il joue à l'Eléphant, le puissant, le riche, un peu nigaud, à l'Hippopotame, le lourdaud brutal, au Singe, le malin, à l'Antilope, la niaise et à tous les autres animaux. Ses hauts faits sont racontés sans aucune visée moralisatrice (est-ce bien vrai ? Nous ne le pensons pas), mais avec une bonne humeur satisfaite. C'est toujours un plaisir, pour le peuple, de voir l'inférieur rusé rouler son supérieur. Mais la gloire du lièvre pâlit devant celle d'un autre animal plus petit, plus méprisable encore, semble-t-il, la Rainette. »

Ces deux héros du folklore bantu du sud et de l'est sont à peu près inconnus, au contraire, des Bantu du centre et de l'ouest. Par contre, ils en ont deux autres, l'un de premier plan, la Tortue, l'autre un peu plus effacé, l'Eléphant.

La tortue joue exactement le rôle du lièvre des Bantu du sud. C'est l'animal rusé par exemple, roulant tous les autres, sachant toujours se tirer d'affaire. Elle représente, pourrions-nous dire, la « Sagesse des Petits ».

De son côté, l'éléphant semble représenter « la Sagesse des Grands »,

maître assez débonnaire, intelligent, mais vaincu par la tortue, s'il lui arrive de lutter avec elle.

Nous avons vu d'ailleurs précédemment son rôle en étudiant la vie religieuse des Négrilles. Non seulement nos Négrilles, mais les Mékurk, importante subdivision des Fang, croient nettement en la métempsychose de l'homme, ou du moins de quelques hommes, en éléphants après leur mort. A certains signes spéciaux, on reconnaît que tel ou tel éléphant est habité par l'âme de tel ou tel ancêtre. Sous peine de terribles malheurs, il ne faut donc pas les tuer : chefs du troupeau, ce sont eux qui conduiront leur bande, celle-la purement animale, vers l'heureux chasseur de leur ancienne famille.

Toutefois, en face d'un éléphant, le chasseur n'hésite pas : il frappe. Tant pis pour lui si l'éléphant est un pygmée-ancêtre. C'est un risque à courir. S'il le faut, il expiera — mais de là aussi pour l'éléphant une place à part dans l'échelle des êtres, une personnalité presque humaine.

Autant du moins que nous avons pu le constater, la tortue et l'éléphant n'occupent pas chez nos Négrilles la place prépondérante qu'ils semblent occuper chez leurs voisins. Cependant cette place demeure considérable. Chez eux, on peut dire que tous les animaux jouent un rôle.

Par contre, on trouve, dans leur folklore, le lièvre ou le lapin que nous n'avons jamais rencontré dans le folklore des Fang, leurs voisins.

2. Cycle des Animaux

a) *Le Rat et le Porc-épic.* — Voici [1] d'abord un petit dialogue entre le *kau* et le *ngomba*, deux mots que nous traduirons pour plus de clarté, quoique cette traduction ne soit pas complètement juste, par le « rat » et le « porc-épic ».

Ce dialogue où l'on commence par la moralité de la fable, contrairement à la manière d'Esope, résume le fruit que l'on veut en tirer.

1. *Kau na Ngomba*	Le Rat et le Porc Epic.
Kau : Malonda aveke ; botimba	Le Rat : Les fruits sont mûrs, ils passent vite (hâtons-nous).
Ngomba : Malonda aveke ; bediyia [2]	Le Porc-épic : Les fruits sont mûrs, ils dureront (ne nous pressons pas).

A la saison des pluies, le rat amassa beaucoup de fruits et apporta

[1] *Les Pygmées*, par Mgr Le Roy, pp. 119-120.

[2] Ces paroles, citées par Mgr Le Roy, sont en dialecte adyumba, c'est-à-dire bantu et non pygmée.

de l'eau dans sa case creusée sous la terre, de l'eau dans des coquilles de limaçon. Puis, il attendit...

A la saison sèche, plus de fruits, plus d'eau. Son voisin le porc-épic vient lui porter ses plaintes et mendier près de lui.

Le rat lui répondit : « J'ai besoin de garder mes provisions, car je suis sot et un peu lourdaud ; mais toi, tu es jeune, et tu cours vite ; va chercher.

» A qui sait courir, la forêt ne refuse jamais ce qu'il faut pour vivre. »

C'est, on le voit, un peu l'histoire du lièvre et de la tortue, de notre La Fontaine, mêlée à celle de la cigale et la fourmi.

C'est en même temps une comparaison de la vie nomade et de la vie sédentaire, chacune avec ses avantages et ses inconvénients. Il est inutile de le dire, le Négrille y est représenté par l'agile porc-épic, toujours en mouvement dans la forêt ; les autres trouvent leur image dans ce lourdaud de *kau*, qui, pour vivre, a besoin de faire des provisions.

b) *La Cigale et la Fourmi.* — Il ne faudrait pas croire, en effet, que l'esprit des Noirs ressemblât à celui des Blancs : chacun a sa manière. Cette assimilation de la cigale et de la fourmi nous en rappelle en effet une fort curieuse. Nos fables, en particulier celles de La Fontaine, intéressent beaucoup nos Noirs : ils se les assimilent immédiatement. Mais ensuite, quand ils les racontent ou les écrivent, l'adaptation est des plus drôles. Ainsi, par exemple, comme nous le lisons dans un *Bulletin des Pères Blancs*, transcrivait ou adaptait un de leurs élèves, déjà fort avancé, qui avait étudié la fable de la Cigale et de la Fourmi.

Moi, j'a connaît la Cigale
Lui chante, fait la noce et se régale.
Touzour, elle rigole
Et rit, une vraie folle.
Elle s'amuse comme il faut
Tout le temps, z'y fait chaud !
Mais voilà, c'est venu le froid.
Pleure, cigale, tu as droit.
Si rien t'as pour manger
Toi, le doit crever.
La cigale, z'y marche en forêt
Les pieds pour lui, c'est cassé.
Li revenu sur la route
Et rencontre une fourmi
Qui portait son casse-croûte
Et lui dit : « Bonzou, mon z'ami
Fais-moi plaisir prêter
Un petit morceau couscous

Pour moi boulotter,
Attendant l'herbe il pousse
Je rendrai, parole mon z'honneur,
Tout toi moi donner, toi z'as pas peur. »

Mais la fourmi, Kif-kif l'youdi [1]
Jamais li prête son z'argent,
Sa femme ni son vêtement.
« *Toi, quoi faire dans ton gourbi*
Quand le froid en avait pas ?
Réponds, fais pas ton embarras. »
« *Le jour, je chante pour mon plaisir,*
La nuit, je la passe à dormir. »
« *Tu chantais ? Eh bien, je pense,*
Toi, meilleur maintenant, tu danses ! »

L'esprit des Noirs n'est pas l'esprit blanc !

Mais continuons nos fables, où tant d'animaux jouent chacun leur rôle.

En voici une très curieuse [2], que l'on retrouve également, avec des variantes assez notables. chez les Bushmen du Sud africain, étroitement apparentés comme nous l'avons dit aux Négrilles, ou Négrilles métissés eux-mêmes.

c) *Tsam-Küi et l'Oiseau à miel.* — Tsam-Küi, grand chasseur et très gourmand, dit un jour à sa femme :

— Je veux réjouir mon ventre.

— Bien, répondit-elle ; que veux-tu manger ?

Et lui :

— Je n'ai pas besoin de toi. Ferme ta bouche et travaille.

La femme de Tsam-Küi ne répondit rien : elle avait peur des coups.

« Femme battue et chien frappé n'en travaillent que mieux. »

Tsam-Küi s'en va dans la forêt. Il appelle : « Twi, twi », et plus loin encore: « Twi, twi ». C'est le Chant de l'Oiseau à miel [3]. Et l'oiseau à miel lui répondit bientôt :

—Twi, twi. Que veux-tu ?

— C'est moi, Tsam-Küi, le grand chasseur. Faisons alliance, veux-tu ?

— Bien, mais comment faire, et pourquoi ?

— Voici, tu aimes beaucoup le miel ?

— Oui.

— Moi aussi. Eh ! bien, quand tu verras une ruche, tu m'appelleras.

[1] Kif-kif, c'est-à-dire « comme ». — L'youdi, le juif.

[2] Recueilli chez les Pygmées du pays des Dzèm, sur le haut Ya, village Ngué.

[3] *Cuculus indicator.*

— Bien ; mais après ?

— Alors je chasserai les abeilles, je prendrai le miel et te laisserai ta part.

— Tu ne mangeras pas tout ? On dit que tu es très gourmand !

— Moi ! Qui a pu te tromper ainsi ? J'aime le miel et je veux en rapporter à ma femme.

(Il mentait, ce n'était pas vrai du tout. Quand il y avait un bon morceau, Tsam-Küi le mangeait tout seul. Il aimait beaucoup son ventre.)

— Tu me laisseras un gros morceau ?

— Oui ! gros comme ma tête !

— Marché conclu, dit l'oiseau, et il s'envole avec un joyeux « twi, twi ». Il s'envole pour chercher du miel, car il l'aimait beaucoup, mais il avait aussi grand'peur des abeilles, qui l'avaient piqué plusieurs fois très fort. Il en avait été malade longtemps.

— Twi, twi, le marché est conclu, Tsam-Küi est mon ami, twi, twi.

L'oiseau revient bientôt, tout content. Oh ! très content.

— Twi, twi, vite, vite, Tsam-Küi, j'ai trouvé une ruche, j'ai trouvé une ruche.

Et l'un volant, l'autre courant, l'un courant, l'autre volant, ils arrivent à la ruche. A la ruche. Dans le tronc d'un vieil arbre, elle était là, la ruche, abeilles bruissantes, abeilles bourdonnantes.

Tsam-Küi monte, Tsam-Küi monte vite, vite. Le voilà arrivé, plongeant sa main dans le trou, des abeilles plein la tête, des abeilles plein le corps, des abeilles plein le poil tout entier, dans sa bouche, dans ses oreilles et même une qui était entrée dans son nez ! Mais le miel était si bon, si bon il était ! Tsam-Küi mangeait, mangeait. Son ventre en devenait tout rond. Tsam-Küi mangeait.

— Twi, twi, disait l'oiseau, twi, twi, criait l'oiseau ! Et moi ! Et moi !

Tsam-Küi mangeait toujours ! Et il mangea tant qu'il y eut du miel, et pourtant la ruche était grande ! Seulement quand il eut tout dévoré, tout, il redescendit à terre et s'endormit, tant son ventre était devenu pesant !

— Twi, twi, lui criait l'oiseau en colère : Et moi, et moi ?

Et Tsam-Küi lui répondit :

— Le miel était joliment bon ! Merci, mon ami. Maintenant je retourne à ma case. Fais-en autant.

Voici Tsam-Küi parti, mais l'oiseau furieux jura de se venger.

Comment il tint parole, c'est ce que je vais vous dire maintenant.

Une fois dans sa case, Tsam-Küi mangea ce que sa femme lui avait préparé, raconta son histoire en riant beaucoup du bon tour qu'il avait joué à l'oiseau, et comme sa femme disait : « J'aime aussi beaucoup le miel », il lui donna un bon coup de bâton sur la tête. La femme ne dit plus rien, et Tsam-Küi, le très gourmand, s'endormit près du feu...

C'est pour nous tous l'heure d'en faire autant. Les crapauds chantent, la lune est haute, allons dormir...

Tout l'auditoire se récrie naturellement avec force, au plus grand contentement du conteur. Il continue :

Le lendemain matin, comme de coutume, Tsam-Küi passe derrière sa case, regarde le soleil, crache trois fois, et part en chasse. Il était très heureux, le temps était beau ! Il tombe sur des traces de cochons sauvages. Bonne affaire ! son ventre en est tout frémissant d'aise : Il suit les traces, tsamtsam, tsamtsam, se roulant dans les ronces, vli, vli, comme un serpent, tout déchiré, tout mordu, gnian-gnian. Halte, on les voit, là, dans la clairière, ils sont dix, dix, autant que les doigts de mes deux mains, fouillant la terre de leur groin. Klô, klô, grattant de leurs quatre pattes, Kras, Kris, Krass, déterrant les tubercules d'ignames [1], ne pensant à rien, c'est si bon !

Tsam-Küi a pris son arc, il le bande, la flèche silencieuse va s'envoler, combien de cochons morts ? Tsam-Küi rit d'avance... Et voici que soudain, derrière lui :

Twi, twi, crie l'oiseau du miel, twi, twi.

De toute sa force, le twitwi du danger mortel [2] que connaissent bien les cochons sauvages, que connaissent tous les animaux de la forêt ! Les cochons ont relevé la tête, ils ont senti Tsam-Küi, les voilà détalés ! plus personne !

Twi, twi, crie bien haut l'oiseau moqueur, twi twi...

Tsam-Küi furieux, a relevé son arc, repris son chemin, fureteur. Ah ! voici des traces d'antilope. Attention. Dans les épines, se glisse Tsam-Küi, dans les ronces, mais devant lui, l'oiseau moqueur a redoublé ses cris. Et déjà, comme un rayon de soleil mangé par le nuage, les antilopes ont disparu, disparu, avalées par la forêt. Toute la journée, il en est ainsi. Tsam-Küi marche à terre, monte dans les arbres, court sur les lianes.

Twi, twi, gare à vous, twi, twi, gare à vous !

Quand le soir arrive, fatigué, irrité, furieux, Tsam-Küi s'arrête. Twi, twi, retourne au logis ! Twi, twi, va-t-en, mon ami, twi, twi, au logis, gis, gis, gis...

Le chasseur voudrait bien tuer l'oiseau, mais celui-ci est rusé et sait si bien se cacher derrière une feuille !

Twi, twi, au logis, gis, gis, gis !

Et il en fut ainsi le lendemain, et encore le lendemain, et d'autres jours encore après, beaucoup ! Tsam-Küi partait en chasse, et toujours devant lui l'oiseau moqueur prévenait le gibier... Le ventre de Tsam-Küi était plat comme le dos de sa femme !

Enfin, un jour, il se dit : « J'irai chercher du miel : au moins les abeilles ne se sauveront pas, et d'ailleurs le miel sera toujours là ! » Il prend son couteau, sa torche, le voilà parti. A peine est-il dehors qu'il rencontre l'oiseau à miel : « Faisons la paix, lui dit-il : tu me montreras les ruches et tu auras ta part. » « Promis ? » dit l'oiseau.

[1] *Cucumis bulbifera.*
[2] Cf. Rudyard Kipling, *Le livre de la jungle.*

« Promis ! » dit Tsam-Küi, mais il ne s'engage pas par le grand serment [1].

L'oiseau vole devant lui, lui courant, l'autre volant, les voilà partis. Ils arrivent devant un arbre, l'étang [2] aux larges feuilles.

— Là ! dit l'oiseau.

— Tiens, ce n'est pas l'endroit habituel.

— Si, j'en ai vu une, tiens, là, en haut, au milieu !

— Mais elles ne sortent pas, ces abeilles ?

— Non, elles sont mortes !

Tsam-Küi grimpe à l'arbre, plonge la main dans le trou noir. Il la retire bien vite, dégringole encore plus vite, fwrit, fwrit, il avait mis la main dans un nid de frelons. Et ceux-ci de le poursuivre, et de le piquer, et de le mordre ! Il court se cacher dans le ruisseau ! Ne montrant que son nez, et encore !

— Pauvre Tsam-Küi, dit l'oiseau à miel, pauvre petit homme, je croyais bien avoir vu les abeilles ! Mais, tu sais, il faisait noir ! Pauvre Tsam-Küi !

Et il volait, ici, là, tout plein de compassion ! « Oui, pauvre Tsam-Küi ! »

« Allons, continuons, je vais chercher, nous trouverons bien ! » Et les voilà partis. Ils vont longtemps, longtemps.

« Vite, vite, en voici une, une grosse, comme jamais je n'en ai vu ! Monte vite. »

Et de fait, tout en haut, bien haut, les abeilles volent en nuage. Tout content, Tsam-Küi pose son arc à terre, et son couteau entre les dents, il monte, il grimpe, vite, vite. L'oiseau l'encourage :

« Monte, monte, beaucoup de miel, beaucoup de miel. »

Au milieu, l'arbre se sépare en deux. Deux grosses branches, une d'un côté, une de l'autre. Tsam-Küi va se reposer au milieu, là, sur ces feuilles sèches : sa tête arrive juste au niveau, il va se hisser, prompt, sa tête arrive au niveau, et nez à nez, les yeux dans les yeux, tout ronds, tout jaunes, une grosse panthère noire ! Jamais Tsam-Küi n'en a vu de pareille, jamais il n'en a vu d'aussi grosse, une panthère noire qui le fixe, l'attend, déjà sa patte est levée, ongles dressés : Tsam-Küi est dégringolé, dérali, dérali, il est à terre, il galope éperdu, il sent la bête sur lui, jamais il n'a vu la mort d'aussi près ! Et il galope, taratra, grigri, taratra, grigri.

Twi, twi, chante l'oiseau moqueur, twi, twi...

Et pour retourner à la case, vite, vite, il traverse la rivière. Qu'est-ce qui va le happer ? Mais le gros crocodile qu'il n'a pas vu, qui ouvre déjà une gueule énorme, immense, crâ, crâ ! Et à grand'peine il échappe, il regagne le bord. Qu'est-ce qu'il entend ? Twi-twi ! Mais ce n'est pas son oiseau de malheur, il n'a pas eu le temps de venir jusqu'ici ! Non, c'est un autre oiseau à miel ! Mais pourquoi chante-t-il si fort ? Comme il regarde ce gros élun [3] ! Ah ! Oui, là, tiens, je vois

[1] Usage perdu aujourd'hui ou que du moins nous ne connaissons pas.
[2] *Smithonia Smithii.*
[3] *Erytrophlaeum guineense.*

un trou, des abeilles ! Oui, c'est bien une ruche. Cependant le crocodile n'a pas perdu de vue mon homme : tout doucement, il s'est approché : le crocodile regarde Tsam-Küi, Tsam-Küi regarde les abeilles, l'oiseau chante fort, fort : j'aurai ma part ! Non, ce n'est pas le même ! Mais, ô chance, une branche sèche a craqué, Tsam-Küi, se retourne... Krâ, faisait déjà le crocodile, gueule ouverte et Tsam y a perdu... un morceau de son individu ! Il était temps ! Vite, vite, il s'est sauvé galopant, mais quand il lui faudra maintenant s'asseoir... gniân, gniân, il s'en apercevra ! Yî, yî, yî ! Et l'oiseau moqueur chantait :

Twi, twi...

(Tsam faillit encore être mordu par un serpent, pris par les anthropophages, dévoré par les fourmis, l'imagination du conteur peut s'en donner à cœur joie et broder à l'infini ! Nous arrivons à la fin.)

Et il en fut ainsi des jours, des jours. Tsam-Küi ne savait plus où donner de la tête. Il consulte enfin sa femme. Il est bon de le faire parfois. « Un petit morceau de viande vaut mieux que rien ! »

— Que ferais-tu, à ma place ?

— Oh ! c'est si simple !

— Mais enfin !

— Demande au voisin un gros morceau de miel, et va-t-en dans la forêt. Quand tu verras l'oiseau, montre-lui le miel, et va-t-en.

— Oui, c'est bien ! Mais si j'empoisonnais le miel ?

— Tu serais plus sûr encore d'être tranquille.

Et ainsi fut fait. Tsam va chez le voisin, emprunte un gros morceau de miel. Oh ! comme il aurait bien voulu le manger ! Il y trempe le doigt, suce, retrempe le doigt, suce encore, mange un petit morceau... mais sa femme lui dit : « Tsam... »

Tsam empoisonne le morceau. Il y mélange le suc du mkra [1], le mkra qui ne pardonne pas, et s'en va, tout content, tout guilleret, trap-trap, gri-gri, porter le miel en forêt.

Tsam a vu l'oiseau : Twi, twi, petit, petit. L'oiseau a vu Tsam, il a vu le miel. Tsam s'éloigne ! L'oiseau mange le miel. Klouh, klouh, il se dépêche, il se hâte, il tombe mort. C'est bien fait. Sa gourmandise et sa méchanceté sont punies.

Et Tsam-Küi revient bien content au logis. Pour remercier sa femme, il la battit le soir même. Et ce fut bien fait aussi ! (nous parlons de l'opération !) car il tapa longtemps.

Après cela, Tsam-Küi mangea encore beaucoup de miel, et son ventre redevint gros, gros.

Et la fin, c'est ceci : Le plus rusé gagne toujours [2].

[1] Sorte d'Euphorbiacée, *Dichostemma glaucescens*. En fang *bilox bikélé*, l'arbre aux sorciers.

[2] Ce conte, un des plus connus du folklore pygmée, a été donné sous une forme assez différente par Sir F. Fitz Patrick, dans *Jack of the Bush*-*Weldt*.

Evidemment, ce conte n'est pas très moral, mais si humain !

d) *La Gazelle et la Cigale* [1]. — Autrefois la Gazelle avait les yeux de la cigale et la Cigale avait les yeux de la gazelle.

Alors la gazelle dit à la cigale :

— Cigale...

— Oui.

— Prête-moi tes yeux pour aller rendre visite aux parents de ma femme.

— Prends-les, si tu veux, les voilà.

Et la cigale, complaisante, prit pour quelques jours les yeux de la gazelle et donna les siens à sa voisine.

Celle-ci alla donc rendre visite à ses beaux-parents avec les yeux qu'on lui avait prêtés. Mais, à son retour, elle ne voulut plus les rendre. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, vous voyez la gazelle avec les yeux de la cigale, et la cigale avec les yeux de la gazelle.

La pauvre cigale a beau crier de toutes ses forces, du matin au soir : « Gazelle, rends-moi mes yeux, gazelle, rends-moi mes yeux. » La gazelle ne veut rien savoir. Parfois, elle se retourne et crie de loin à la cigale : « Quoi donc ! quoi donc ! » comme pour la narguer. Puis elle se met à courir, sans se soucier de rendre les yeux qu'elle a empruntés.

Leçon : Fais du bien à quelqu'un, souvent il te rendra du mal !

e) *La Poule et le Cancrelat* [2]. — La saison sèche battait son plein. Tout le monde était occupé aux plantations. Un jour, le cancrelat vint dire à la poule :

— Voisine, viens m'aider à débrousser ma plantation.

— Volontiers, répondit la poule.

Et, quatre jours durant, elle travailla à la plantation du cancrelat. Après quoi, elle prit un peu de repos, puis elle alla à son tour trouver le cancrelat.

— Je t'ai aidé, dit-elle, viens aussi m'aider maintenant à débrousser ma plantation.

— Je le voudrais bien, répondit le cancrelat, mais je suis souffrant ces jours-ci.

La poule n'insista pas. Elle alla travailler toute seule à sa plantation. Mais, pendant qu'elle s'y trouvait, elle entendit battre le tam-tam au village du cancrelat. Vite elle y court et trouve le cancrelat et ses petits qui dansaient dans la cour. Furieuse d'avoir été trompée, la poule se jette sur la mère cancrelat et ses petits et les dévore tous, l'un après l'autre.

C'est à dater de ce jour que les poules ont voué une haine éternelle aux cancrelats [2].

[1] Communiqué par un de nos meilleurs prêtres indigènes, André Walker Raponda.

[2] Communiqué par l'abbé A. Walker. Se retrouve chez plusieurs tribus bantu.

f) *La Tourterelle.* — (Commun à plusieurs tribus.)

— Tourterelle ?

— Oui.

— Allons sarcler les herbes dans la plantation.

— Oh ! ma jambe, ma jambe me fait trop souffrir.

— Tourterelle ?

— Oui.

— Allons couper des régimes de bananes.

— Oh ! J'irais volontiers, si ma jambe ne me faisait pas tant souffrir.

— Tourterelle ?

— Oui.

— Allons faire la récolte des arachides.

— Voyons un peu: peut-être qu'avec un bâton, je pourrai marcher.

Et clopin-clopant, elle s'en alla récolter des arachides.

Morale : Quant on veut, on peut.

A. WALKER.

g) *Le gros Ngol* [1] *et le petit Ngol.* (*Etüi* en négrille.) — Un jour, dans la rivière [2], un petit, tout petit ngol, un enfant de ngol regardait un grand-père ngol, tout rond de graisse, tout dodu, à la longue moustache blanchie. Il ne nageait pas bien vite. La mousse verte lui plaquait sur le corps. Le petit ngol le regardait avec étonnement.

— Imé ! [3] grand-père, comment avez-vous fait pour devenir si vieux ?

— Je vais te dire mon secret, mon petit, mon secret, comme me l'avait appris mon grand-père, qui mourut bien vieux. Si tu vois un morceau de viande au bout d'un fil, ne vas pas y voir. Sauve-toi bien vite. Si tu entends un homme marcher sur le bord, sauve-toi bien vite. Si tu vois des roseaux piqués dans la rivière, sauve-toi bien vite. Si tu vois du feu la nuit sur la rivière, sauve-toi bien vite ! En agissant ainsi, tu deviendras vieux comme moi...

— Merci, grand-père !

Et le petit ngol fit une cabriole en se moquant du vieux poisson, car, naturellement, il ne croyait pas un mot de ce qu'on venait de lui dire.

A quelques pas de là, il voit frétiller dans l'eau un joli ver tout rouge.

— Bonne affaire, dit-il, et il se précipite dessus, et l'avale. Aussitôt il se sent piqué à la gorge et enlevé.

— Fais vite le mort, lui crie le gros ngol.

Il le fait, colle ses nageoires sur son corps, se laisse aller. Le pêcheur croit qu'il a pris un poisson mort, le décroche, le pose sur le bord. Le ngol fait un bond et retombe à l'eau.

[1] Le Ngol est un poisson du genre Silure. Nous en parlerons plus loin au chapitre des Pêches.

[2] Recueilli chez les Pygmées Ye-bitère, de l'Aïna.

[3] Cri d'étonnement.

— Je l'ai échappé belle, s'écrie-t-il, je suis fameusement malin.

Un autre jour, il entend des hommes marcher sur le bord de l'eau. Vite, il met le nez en l'air pour regarder. Au même moment, un lourd filet s'abat sur l'eau. Ngol se débat, mais en vain, il est pris ! Heureusement il y avait une souche pointue au fond de l'eau : elle déchire le filet, Le petit ngol s'échappe par le trou !

— Je suis fameusement malin, s'écrie-t-il, j'ai coupé le filet d'un coup de dent ! Qui m'en remontrera ?

A quelque temps de là, il voit un feu sur la rivière. Vite il s'approche. Tiens, qu'est-ce que cela ? Il s'approche encore plus près : les yeux lui papillottent, il est tout ébloui ! Au même instant, il sent une main qui le saisit !... Le lendemain, il était mis sur le feu, grillé et croqué. Il mourut en disant : « Le vieux grand-père avait raison, le petit poisson n'en remontre pas à sa mère. »

Mais... il était trop tard !

h) *Pourquoi les Crabes ont le dos plat* [1]. — (Ne vous fiez pas aux amis.) Le Crabe et l'Ecureuil s'étaient juré d'être toujours amis. « Quand tu as *un* ami, défie-toi. Si tu as *dix* amis, tu es bientôt mort. »

Le crabe et l'écureuil s'étaient juré d'être amis toujours. Les voilà partis dans la forêt. Ils cherchaient à manger. Tout à coup ils voient un palmier avec de beaux régimes de palmes.

— Bonnes noix ! dit le crabe, nous allons faire une bonne sauce et un fameux dîner.

— C'est ça, dit l'écureuil.

— Monte en haut, dit le crabe, avec de petites dents pointues comme les tiennes, toi là-haut, Gao, tu couperas le régime et moi, je le recevrai. Seulement attends un peu, je vais dans la forêt couper une liane pour me l'attacher sur le dos.

Le voilà parti, voilà l'écureuil en haut, qui coupe, cra, cra, cri, cri.

Voilà le crabe parti : il appelle la flèche :

— Flèche, viens ici !

La flèche arrive.

— Flèche, si tu voyais l'écureuil dans l'arbre, tu le frapperais ?

— Bien sûr, je le frapperais. J'ai toujours soif de sang.

— Bien, regarde là-bas, tu vois ce palmier ?

— Oui.

— Va m'attendre au pied.

La flèche s'en va.

Le crabe rencontre une fourmi blanche.

— Fourmi blanche ?

— Oui.

— Si tu vois une flèche, la mettras-tu dans ta maison ?

— Oui, bien sûr.

— Va m'attendre là-bas au pied de l'arbre!

[1] Même origine que le récit précédent.

La fourmi blanche y va.

Le crabe continue son chemin. Il rencontre une poule.

— Poule, viens !

— Oui.

— Si tu vois la fourmi blanche, la mangeras-tu ?

— Bien sûr !

— Bon, tu m'attendras tout à l'heure près du palmier que tu vois là-bas. Tu vois ?

— Oui.

— Bon.

Il rencontre un chat-tigre.

— Chat-tigre ?

— Oui.

— Tu es mon frère ! Je veux te donner une poule.

— Tu es mon frère !

— Viens tout à l'heure près du palmier que tu vois là-bas !

Il rencontre un chien.

— Chien, veux-tu un chat-tigre ?

— Bien sûr, comment peux-tu demander cela !

— Bon, tu iras tout à l'heure près du palmier que tu vois là-bas.

— C'est bon, j'irai.

Il rencontre sur le bord de l'eau un crocodile.

— Crocodile, veux-tu un chien ?

— Je crois bien, je les aime beaucoup.

— Va m'attendre près du palmier que tu vois là-bas.

— Bien, je pars.

Il rencontre un chasseur.

— Chasseur, veux-tu un crocodile ?

— Je crois bien ! Où est-il ?

— Attends-moi, je te le montrerai tout à l'heure.

Il rencontre un serpent qui se glissait dans l'herbe.

— Serpent, serpent, veux-tu mordre un homme ?

— Je crois bien, que je le veux. Où est-il ?

— Là-bas ! il va vers le grand palmier que tu vois.

— Je cours.

Le crabe rencontre la femme du chasseur.

— Femme, femme !

— Oui.

— Veux-tu écraser le serpent ?

— Je crois bien, il a mordu mon enfant, et mon enfant est mort.

— Tiens, regarde-le là-bas qui se glisse vers ce grand palmier !

La femme court bien vite.

Près du grand palmier, la femme rejoint le serpent. Avec son grand couteau, elle le frappe et le coupe en deux. En se débattant, le serpent mord l'homme au pied. Avant de mourir, l'homme tue le crocodile, qui déjà avait happé le chien. C'était bien fait pour l'homme, car il avait voulu tuer sa femme !

Le chien, à moitié mort, saute au cou du chat-tigre et l'étrangle, mais déjà le chat-tigre avait saigné la poule et voulait l'emporter. La poule avait mangé la fourmi blanche. La fourmi blanche avait voulu enterrer la flèche. Celle-ci, en se débattant, avait transpercé l'écureuil. Celui-ci, de ses dents pointues, avait coupé le régime de palmes. Le régime de palmes en tombant avait à moitié écrasé le crabe : c'est depuis ce temps que les crabes ont le dos plat !

La femme enterra son mari, emporta le crocodile (il était encore petit), le chien, le chat-tigre, la poule, le crabe et l'écureuil et le régime de palmes.

Elle fit avec les palmes une bonne sauce, les mangea tous et se régala bien des jours.

En cuisant tout vif dans la marmite, le crabe dit : Voilà, c'est bien fait pour moi ! »

Ceci, c'est la fin de l'histoire.

3. Cycle du Lièvre

Dans le folklore fang, avons-nous dit, on ne trouve jamais le lièvre ni le lapin. Les Fang semblent ne les connaître que depuis peu. Au contraire, on rencontre fréquemment ces deux animaux dans le folklore akka, où il représente « la sagesse des Petits ». Preuve nouvelle, en passant, que nos clans congolais actuels de Pygmées ne sont pas des autochtones gabonais, mais émigrés depuis un temps assez récent du Centre africain.

a) *L'Homme, le Lion et le Lapin.* — Un homme avait dressé des filets pour attraper les bêtes de la forêt. Quand il eut fini de placer les filets, il s'en alla dormir dans sa case. Le lendemain matin, il revient voir s'il avait pris quelque animal. De loin il entend rugir de façon effroyable : Il dit : « C'est le lion. » Il a grand'peur : Il approche à petits pas, en se cachant bien derrière les arbres. Il arrive. Un lion était pris par les pattes et ne pouvait plus se dégager. L'homme approche. Le lion, en le voyant, se met à pleurer :

— Oh ! homme, délivre-moi, et je te servirai toute ma vie !

— Tu promets ?

— Je promets, au nom du Créateur tout-puissant.

L'homme ajoute foi au serment et délivre le lion. Ils vont ensemble au village. Arrivés à la case de l'homme, le lion dit :

— Je suis ton ami, apporte-moi à manger !

L'homme lui en apporte. Le lion dit :

— J'ai faim ; encore.

L'homme apporte.

— J'ai faim, apporte encore.

— Je n'ai plus rien.

— Alors, donne-moi ton bras.

— Comment, mon bras ! Mais tu m'as dit que tu me servirais !

— Bien sûr, je te servirai, tu n'auras plus besoin de ton bras, je t'apporterai à manger tous les jours, apporte vite.

L'homme se lamente bien fort.

Voici que le lapin arrive.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi pleures-tu ?

— J'ai délivré le lion et voici qu'il veut me manger le bras.

— Pas du tout, reprend le lion, mais il n'a pas besoin de son bras, puisque chaque jour, je lui apporterai à manger, je chasserai pour lui.

— Cette affaire n'est pas claire, dit le lapin. Tu chasseras pour lui, c'est bien vrai, et je te crois, car tu ne mens jamais. Mais quand un animal sera pris dans les filets, sauras-tu l'en enlever ! Je ne crois pas.

— Je saurai.

— Je crois que tu ne sauras pas. Allons voir !

— On va voir, homme, lapin, lion.

— Voyons, dit le lapin au lion, décroche le filet pour le tendre à cette place.

Le lion décroche le filet qui lui tombe dessus ! Il est tout empêtré et se débat !...

— Dépêche-toi bien vite, ou tu n'es qu'un imbécile, dit alors le lapin à l'homme, prends ta lance et frappe.

L'homme prit sa lance et transperça le lion.

C'est depuis ce temps que nous autres, les Négrilles, nous ne tuons ni ne mangeons les lapins, qui sont pour nous viande sacrée, mais ce tas de noirs qui vivent dans les villages, les tuent et les mangent.

Ce sont des sauvages.

b) *Le grand Lièvre (Nzibisi) et la Panthère.* — Un jour, la Panthère avait le cou pris dans le piège dressé par un chasseur. Presque étouffée, ne pouvant plus parler, elle remuait seulement la queue et pleurait. Elle voyait la mort toute proche. Un sanglier vint à passer et se réjouit fort :

« Tu as mangé mes petits, dit-il, et maintenant te voilà punie à ton tour : c'est bien fait ! »

Et il s'en alla en riant. Et passèrent beaucoup d'autres animaux, tous forts contents, car à tous, la panthère avait fait du mal. Et ils passèrent fort contents. C'est bien fait.

Puis vint le grand lièvre, le Nzibisi. A lui aussi la panthère avait mangé ses petits. Et il fut très content. Puis il réfléchit :

« Si je sauve la panthère, elle sera mon amie. Il est bon d'avoir un ami puissant. »

Il commença de ronger le lacet qui serrait le cou de la panthère ; il ronge, il ronge de toutes ses dents, et vite, vite ! La panthère pleurait et rentrait ses griffes. Enfin, elle sauta, joyeuse, elle était délivrée !

Et avec le nzibisi, ils furent alliés. Un jour ils s'en allèrent au village voisin, tous deux de compagnie. C'était pour acheter une chèvre.

— Tu boiras le lait, dit la panthère.

— Tu mangeras les petits, dit le nzibisi.

— C'est bien.

Et ainsi fut fait. Mais la panthère était mariée et elle avait une belle-mère.

— Pourquoi ne pas garder la chèvre pour nous tout seuls ? disait celle-ci.

Et le nzibisi était marié ; il avait une belle-mère et celle-ci disait :

— Pourquoi ne pas garder la chèvre pour nous seuls ?

Le nzibisi entendit un jour la belle-mère panthère dire à son gendre:

— Tue le nzibisi !

Il ne fut pas content en son cœur ! Il persuada à la panthère que sa belle-mère lui dressait des pièges et en voulait à sa vie.

— Tuons chacun nos belles-mères, dit-il, et nous vivrons heureux:

— Bonne idée, dit la panthère.

Elle prit sa sagaie, et d'un seul coup transperça sa belle-mère. Et celle-ci fut morte ! Son gendre but son sang, qu'il trouva bon, et mangea la viande, qu'il trouva dure et amère.

Le nzibisi prit son javelot, l'enfonça dans le tronc d'un owala [1], et le retira tout rouge. Il vint le montrer à la panthère :

— J'ai tué ma belle-mère, dit-il.

Et la panthère dit :

— C'est très bien. Moi aussi, j'en ai fait autant, et je l'ai mangée.

— Moi aussi, dit le nzibisi. Mais il l'avait cachée dans la forêt.

Le lendemain, le nzibisi s'en alla avec la chèvre pour lui faire manger de bonne herbe. Il la conduisit dans la plantation où il avait caché sa belle-mère. Et celle-ci bourra la chèvre de bananes et de viande ! Le ventre lui en éclatait ! Elle revient à la maison. La panthère lui palpe le ventre, et aussitôt en tombent les bananes et la viande. Un plat tout entier ! Le nzibisi et la panthère mangèrent tant qu'ils en voulurent, jusqu'à ne plus avoir faim.

Le lendemain, c'était le tour de la panthère de conduire la chèvre au pâturage. Elle la conduit. Elle mange beaucoup d'herbe et son ventre grossit et devient tout plein. Mais quand elle rentre à la case, quand la panthère lui palpe le ventre, il n'en sort que du fumier, beaucoup, et gros ! Mais rien de bon à manger !

Et plusieurs jours durant, même scène se renouvelle.

(En réalité, le conteur pygmée recommence ici le même récit en forçant à chaque fois sur les détails pour la grande joie de ses auditeurs !)

Mais voici qu'un jour, la panthère se dissimule et suit le nzibisi conduisant la chèvre. A sa grande surprise, il découvre le stratagème et voit la belle-mère apprêter les plats. Furieux, il prend son javelot, frappe belle-mère nzibisi, la tue, boit son sang et la mange. Il revient ensuite au logis et dit au nzibisi :

— J'ai mangé aujourd'hui quelque chose de très bon, je n'ai plus faim.

[1] *Pentaclethra macrophylla*, des Papilionacées. Les graines contiennent 49 % de matières grasses. C'est un arbre magnifique. La sève est d'un beau rouge sang.

Et il se couche, repu. Le nzibisi va à la plantation, et ne trouve plus sa belle-mère ; il n'en voit que quelques os. Il pleure, il est très fâché !

Dans le chemin, il apprête alors un piège. Puis il revient à sa case. Il appelle la panthère : « Viens vite, crie-t-il, la chèvre est morte, il ne faut pas laisser perdre la chair.

La panthère se lève. Mais à peine y voyait-elle ; elle avait trop mangé. Quand elle est près du piège, le nzibisi la pousse brusquement. Le piège se détend, elle est prise par le cou ! elle appelle au secours, se débat. Mais le nzibisi la regarde en riant : « Tu as tué ma belle-mère, tu vas mourir à ton tour. » Il la regarda en riant. Et bientôt la panthère fut morte.

Et ce récit prouve qu'il ne faut pas faire alliance avec les gens méchants. Ils essaient toujours de vous faire du mal.

Et ceci prouve encore que pour garder sa vie, il faut être très fin et bien se garder.

4. Cycle de la Tortue

Beaucoup plus souvent encore que le lapin, la tortue et l'éléphant sont les héros du folklore représentant « la Sagesse des Petits » ou la ruse au service de la faiblesse, et « la Sagesse des Grands » ou la bonté intelligente au service de la force, sentiments très nobles et de haute moralité. En cela, notre folklore négrille s'apparente au folklore fang et aux folklores voisins également apparentés à ce dernier.

a) *L'Histoire de la Tortue.* — Tous les animaux s'étaient rassemblés un jour dans leur village pour une grande palabre. Pourquoi cette palabre ? C'est ce que je vais vous dire maintenant.

Le chœur :

Pourquoi cette palabre ? Le conteur va nous le dire.

Au milieu du village se trouvait un grand arbre, couvert de fruits magnifiques. C'était un Mfi [1]. Or, le chef du village des hommes avait fait une grande conjuration. Puis il avait dit :

— Cet arbre est pour moi tout seul. A vous, animaux, il est défendu d'y monter, défendus sont les fruits. J'ai dit.

Or, ils en voulaient manger. Ils dirent, les animaux :

— Nous enverrons un messager vers le Créateur, et nous lui dirons: Nous voulons manger les fruits de l'arbre du milieu du village.

Et il fallut choisir le messager. On choisit le lion. Mais le lion dit :

— Non, je ne puis pas, je marie ma fille demain.

On choisit l'hippopotame. Il dit :

— Non, je ne sais pas parler. Brou, brou.

On choisit l'éléphant. Il dit :

— J'enterre ma mère demain !

[1] *Nsangom* en fang. *Allanblackia floribunda.*

Tous, ils avaient peur du Créateur.

On choisit alors la tortue en lui disant :

— Tu iras porter la nouvelle, ou bien on te tuera !

Elle répondit :

— J'irai.

Et elle alla. Elle marche, elle marche. La voici devant le Créateur.

— Père, dit-elle, les animaux veulent manger les fruits de l'arbre du milieu du village.

— Pourquoi cela ? dit le Créateur.

— Ils disent : Nous mangerons les fruits de l'arbre du milieu du village. Après cela nous tournerons [1] hommes. Ils veulent tourner hommes.

— Bon, dit le Créateur, ils mangeront, mais ils ne tourneront rien du tout.

La tortue revient :

— Vous pouvez manger les fruits de l'arbre du milieu du village. Mais le Créateur a dit : « Vous ne tournerez pas hommes. »

— C'est bon, répondirent les animaux, nous irons et nous mangerons.

Ils allèrent, ils mangèrent, et voici que tout à coup, ils furent changés, personne ne parlait plus comme les hommes, chaque animal avait sa voix particulière. La tortue, elle, ne pouvait plus parler du tout. Alors le lion rugit...

Et je n'ai jamais connu la fin de cette très curieuse légende, où se mêlent certaines réminiscences bibliques, le conteur s'étant arrêté là.

Le lendemain, il était parti.

b) *La Tortue et le Chat-tigre.* — La Tortue et le Chat-tigre avaient tous deux grand'faim. La tortue était au village. Le chat-tigre aurait bien voulu la manger ; mais dès qu'elle voyait l'oreille du chat, elle rentrait dans sa caparace. La tortue s'en alla dans un village voisin, bo, ba, bo bobra [2], elle boitait, car pour acheter à manger, elle portait un gros sac de marchandises. Ce qu'il y avait dans son sac, je vais vous le dire. Vous voulez le savoir ?

« Mbao, bourre d'abord ma pipe. J'ai soif. Voilà longtemps que je vous conte les histoires ; la langue me fait mal. »

Et on offre une pipe au conteur.

La tortue va donc au marché. Elle rapporte un sac rempli d'éleusine [3]. « Vous n'en mangez pas par ici. » « Nos pères en ont mangé : les bananes et le maïs sont meilleurs. » En revenant, voici que la tortue

[1] Expression indigène, se changer en.

[2] Imitation de la boiterie. Nous disons de même : Deux et trois font cinq ! en raillant la marche claudicante.

[3] Sorte de millet.

rencontre le chat-tigre, tout à coup comme ça ! Ba, ba, bo babwa. Elle aurait bien voulu être ailleurs, les yeux lui en sèchent de frayeur.

— Bonjour, ma sœur la tortue !

— Bonjour, frère chat-tigre !

— Tu as l'air bien fatiguée. Tu portes à manger sur ton dos ? Je vais t'aider à le porter. Avec quoi as-tu payé tout ce grain ?

La tortue avait juste eu le temps de rentrer ses pattes en voyant le chat-tigre.

— Je leur ai vendu une de mes pattes pour en faire un fétiche.

— Ah ! Donne-moi à manger, j'ai grand'faim.

— Je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps de te faire cuire la bouillie. Je retourne au village pour y déposer ma charge, puis je reviens au marché ; on y vend de la viande d'éléphant. Si tu y allais, tu pourrais en acheter aussi.

— Mais voudront-ils une de mes pattes ?

— Oh ! certainement. Et puis, tu n'as pas besoin d'avoir peur. Je connais le fétiche pour faire repousser les pattes. C'est pour cela que j'ai donné la mienne.

Le chat-tigre part au grand galop ; il avait grand'faim ; le ventre lui faisait baou, baou, baou, comme une cruche vide. Il arrive au village des hommes :

— Voulez-vous m'acheter une patte pour de la viande d'éléphant ?

— Non, nous ne voulons pas en vendre pour une patte, il nous en faut deux !

— Bien. Et le chat-tigre donne ses deux pattes. Les hommes les lui coupèrent aussitôt. Et quand ils les lui eurent coupées, ils le chassèrent à coups de bâton dans la forêt, sans rien lui donner.

Depuis ce temps, le chat-tigre est très ennemi de la tortue, mais celle-ci s'en moque.

Et vous autres, quand on n'est pas le plus fort, il faut savoir être le plus rusé. Vous avez compris ? Ça, c'est la tortue et le chat-tigre.

c) *La Pintade et la Tortue.* — (*Qui trop se vante, succombe*). — La Pintade dit un jour à la Tortue :

— Comme je te plains, ma pauvre amie ! A peine si tu peux te traîner, tandis que, regarde-moi, je marche, je cours, je saute, je vole. Comme je te plains !

— C'est vrai, répond la tortue, tu es beaucoup plus heureuse que moi ! Mais qui vivra, verra ! Attendons !

A quelque temps de là, les hommes mirent le feu à la plaine pour attraper les animaux. Du feu partout, en grandes langues qui montaient, qui montaient, si haut ! jusqu'au ciel ! Et la fumée, noire, épaisse !

La pauvre pintade court partout, affolée ! Elle tousse, elle pleure des yeux, elle veut enfin s'envoler ! Mais impossible, la fumée l'en empêche, elle retombe morte et brûlée.

Dès que la tortue avait vu le feu, vite, elle se dépêche ! Elle trouve les éléphants qui se sauvaient en courant ; leurs gros pieds enfonçaient dans le sol. La tortue se cache au fond du trou des pieds, laisse passer

le feu, bien cachée dans sa maison. Elle a bien chaud, elle a bien soif. Quand elle ne sent plus rien, elle met le nez dehors, regarde, le feu était passé, elle était sauvée...

Rien ne sert de courir...

d) *La Tortue, le Caïman et le Léopard.* — Le Léopard avait un jour rencontré le fils de la Tortue. Il avait grand'faim. Aussi, il saisit le petit bonhomme et l'entraîna dans sa tanière. Il le mit sur un grand feu, et quand « le » petit tortue fut bien rôti, il le mangea.

La tortue aurait bien voulu se venger, mais le faire était difficile ; elle attendit patiemment.

« Tu as oublié qui tu as blessé ? la cicatrice ne s'efface pas. »

(C'est-à-dire : le blessé n'oublie pas !)

Un jour, la tortue était à la pêche. Elle guettait de loin le léopard. Elle avait trouvé une longue queue de chat-tigre et la trempait dans l'eau. A côté d'elle, il y avait un gros tas de beaux poissons, des ngols, des mvéñes et bien d'autres encore. Le léopard arrive.

— Que fais-tu là ?

— Tu vois bien, je pêche.

— Et tu as déjà pris tous ces gros poissons ? Comment fais-tu ?

— Oh ! Ce n'est pas difficile ! Tu vois, je trempe cette queue dans l'eau, le poisson mord, je tire vite, et... voilà.

— J'ai bien envie d'essayer, moi aussi !

— Oh ! Tu en prendras de bien plus beaux que moi, car ta queue est plus grosse. Enfonce-la bien jusqu'au fond.

Le léopard s'assied, le derrière tourné vers la rivière et plonge sa queue dans l'eau. Elle n'était pas plus tôt au fond qu'un caïman s'empare de la queue et donne une secousse. Elle fut si forte, que le léopard glisse. Il se retenait encore un peu avec ses griffes, et crie :

— Tortue, tortue, au secours !

Mais celle-ci :

— Tu te rappelles mon fils que tu as mangé ?

En même temps, elle lui mord les pattes si fort qu'il lâche prise ! Le crocodile l'entraîne au fond de l'eau. Ainsi fut mangé le léopard!

Et l'histoire, c'est ceci : Les méchants sont toujours punis.

e) *La Tortue et le Singe.* — Madame Tortue devint amie avec le Singe. Le singe lui dit un jour : « Viens manger la bouillie chez moi ! »

Elle va. La femme du singe prépare la bouillie. On hisse la tortue sur un siège, car la table était trop haute. Mais le siège était branlant. A la première bouchée, la tortue tombe. On la ramasse, on la plaint, on la remet en place. Mais tous les singes, petits et grands, se dépêchent d'avaler tout. La tortue a grand'faim, mais n'a déjà plus rien. Pendant qu'elle se cramponnait à son siège branlant pour ne pas tomber, les singes avaient tout mangé ! Furieuse, mais sans le montrer, elle veut prendre sa revanche. Elle invite donc le singe pour le lendemain. Mais

avant d'entrer chez la tortue, il doit traverser un marais. Il arrive, tout sale.

— Donne-moi de l'eau pour me laver.

— Je n'en ai pas. Va à la rivière.

Il y va, se lave, revient, se salit dans le marais, et retourne se laver. Et encore, et encore ! Et à la fin la tortue avait tout mangé !

A trompeur, trompeur et demi.

f) *La Tortue et le Tigre.* — Seigneur Tigre avait une basse-cour et dans cette basse-cour, un coq superbe. Un jour, il lui fallut partir en guerre : une tribu s'était révoltée contre lui. Il appelle ses fidèles sujets, et confie une poule à l'un, une poule à l'autre. A l'antilope, survenue la dernière, il donne le coq avec les plus expresses recommandations, et vous pensez si le coq fut bien soigné. L'antilope n'en dormait pas, car maître tigre n'est point des plus commodes ! Le coq fut bien soigné. Et quelques mois après, seigneur Tigre revenait vainqueur.

Chacun s'empressa de rapporter les poules et les petits poussins qui étaient venus au monde. Vint le tour de l'antilope :

— Voici votre coq, seigneur Tigre, et en bon état !

D'un cocorico éclatant, le coq approuva le dire de son hôtesse.

— Bien, dit seigneur Tigre. Mais je ne vois pas les petits poussins ?

— Les poussins, s'écria l'antilope, mais tu sais bien, seigneur, qu'un coq...

— Comment, tu me voles et tu oses encore répliquer ! Tu seras punie !

Et posant la patte sur la pauvre antilope...

Mais juste en ce moment passait l'éléphant. Et la question lui fut soumise ! Il se grattait la tête, bien embarrassé, car il avait peur de se faire un ennemi mortel du seigneur Tigre ! Ils n'étaient déjà pas bien ensemble ! Tandis qu'il réfléchissait, voici que la tortue arriva à son plus grand galop, tout de-ci, tout de-ça, et patati et patata. Car il faut vous dire que l'antilope lui avait confié le soin de sa défense !

Et elle se mit à crier :

— Seigneur Tigre, seigneur Tigre !

— Qu'y a-t-il ?

— Va vite à ta case, ton fils vient de mettre au monde un superbe petit !

— Veux-tu bien te taire, grosse bête ! où a-t-on jamais vu qu'un garçon...

— Eh ! seigneur Tigre, il a fait comme ton coq !

L'éléphant ne peut s'empêcher de sourire dans sa barbe, tous les animaux en firent autant, et seigneur Tigre se retira, maugréant et tout furieux !

Mais, et l'antilope ?

L'antilope ? seigneur Tigre la mangea plus tard, tant il est vrai que...

g) *La Tortue, l'Ecureuil, l'Escargot et les Oiseaux.* — Il arriva que (*Abo'ana :* ces petits contes commencent toujours ainsi), il arriva que tous les oiseaux qui habitent la forêt se rassemblèrent un jour au même endroit ; il y avait en cet endroit un arbre qu'on appelle *ebô* [1]

Au moment où ils étaient en train de manger les fruits de l'*ebô*, voilà du monde qui arrive : c'étaient la tortue, l'écureuil-volant [2] (*owongü*) et l'escargot, donc trois nouveaux venus :

— Dis donc, Owongü, s'écria la tortue en s'adressant tout de suite à l'écureuil-volant, charge donc l'escargot de faire taire un peu tout ce monde qui piaille là-haut. Vraiment, il y a trop de bruit ici.

Et tous de répondre en chœur dans cet arbre ebô :

— Nous n'avons pas d'ordre à recevoir de la tortue ! *Bya wu'k dya Khul !* (dialecte fang).

Juste à ce moment-là, un enfant quittait le village, l'arbalète en mains, en disant : « Je vais à la chasse. » Dès qu'il eut mis le pied dans la forêt, le bruit que faisaient les oiseaux frappa ses oreilles. Alors il se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit, il regarda, et que vit-il ? Des oiseaux et des oiseaux dans l'arbre ebô. Et il décocha sa flèche. La flèche blessa à mort un pigeon qui vint tomber à l'endroit où se trouvait l'escargot, lequel escargot se décollant de l'arbre à son tour, vint choir comme une masse sur l'écureuil.

Et l'enfant de lancer une nouvelle flèche. Voilà l'écureuil par terre, et en tombant il vient s'écraser sur la tortue qu'il assomme à moitié : R'hô !

— Tiens, tiens, qu'est-ce que j'entends ? D'où vient ce bruit ? Et l'enfant se baisse pour chercher par terre. Que voit-il ? La tortue, l'escargot, l'écureuil gisaient au pied de l'arbre. L'enfant les ramasse et les emporte dans son village.

Et la tortue, dans un râle :

— Eh bien, eh bien ! que vous disais-je, les amis ? De vous tenir tranquilles dans l'ebô, je crois ! Voilà à présent où nous en sommes, vous et moi ! C'est cela ! Vous disiez :

— Qu'est-ce qu'une tortue ? Nous n'avons pas d'ordres à recevoir de la tortue !

Et voilà, conclut le narrateur, où en arrivent les gens qui ne veulent pas obéir. Si on avait écouté la tortue sans plus, il n'y aurait pas eu tant de malheurs...

Anôé, Anôé. C'est ainsi, c'est vrai ! [3]

[1] *Atsàkési* en fang. *Ourouparia africana* (Baillon) des Rubiacées. Les fruits, très gros, sont excellents.

[2] L'écureuil-volant est un rongeur de moyenne taille dont les aisselles se prolongent en membranes velues au delà des coudes et lui permettent d'allonger ses bonds jusqu'à une cinquantaine de mètres parfois, donnant ainsi l'illusion du vol. Assez commun au Gabon. *Anomalurus Fraseri, Waterhall* ou *Pteromys.*

[3] La transcription de cette fable est due à Mgr Tardy, Vic. apost. du Gabon. La même existe dans le folklore négrille. On ne saurait dire qui a la priorité.

5. Cycle de l'Eléphant

Bien que prototype de la Sagesse des Grands, l'éléphant est vaincu quand il entre en compétition avec la tortue, ou avec les « petits ». Quoi de plus naturel ! Ainsi dans

a) *Le Perroquet et l'Eléphant.* — Il arriva que le Perroquet et l'Eléphant étaient amis, étaient vraiment grands amis. Un jour donc l'éléphant s'en vint voir son ami le perroquet dans son village. En entrant dans l'« abègne [1] », voilà qu'il trouve son ami qui se tenait sur une seule patte.

— Qu'est-ce que je vois ? lui dit l'éléphant, tu n'as qu'une patte ? Qu'as-tu donc fait de l'autre ?

— Ce que j'en ai fait, répond le perroquet, mais je l'ai envoyée avec mes enfants qui font la chasse en brousse. C'est elle qui donne le signal de la battue et transmet les ordres aux rabatteurs pour que la chasse aille rondement...

L'éléphant admira tant de sagesse chez son ami :

— Eh bien, perroquet, je veux en faire autant. Et il s'en retourna dans son village.

Le lendemain matin, ses enfants à lui aussi allaient partir en forêt pour la chasse. Le père éléphant leur dit donc : « Venez me couper la patte. C'est elle qui vous commandera pour la battue. » Ses enfants vinrent donc lui couper la patte.

Quand ils furent arrivés à l'endroit désigné pour la chasse, les fils de l'éléphant dirent :

— Que la patte de notre père donne donc les ordres !

Mais la patte ne bougea pas et ne proféra mot. Et les fils de l'éléphant dirent :

— Que faire maintenant ?

Celui qui était l'aîné dit :

— Nous allons nous en retourner au village et rendre sa patte à notre père qui pourrait bien s'en trouver mal...

Ils s'en retournèrent donc au village. Au moment où ils y arrivaient, ils trouvèrent leur père qui râlait, il était à l'agonie. Aussi se hâtèrent-ils d'essayer de recoller sa patte, mais impossible !

Quand le perroquet [2] apprit ces choses, il vint vite voir son ami. Et en arrivant, il lui dit :

— *Bâ kige-kige, ba ñige-ñige !* On ne coupe pas, on rentre. Quand

[1] Case où l'on se réunit pour manger, recevoir les étrangers, etc.

[2] Le Perroquet dont il s'agit ici est le Jaco commun du Gabon, qui est tout gris avec une queue rouge, courte. Ce Jaco vit par bandes nombreuses qui vont matin et soir picorer les graines de palmes à de grandes distances des cantons où ils nichent. Ils apprennent très vite à parler. Il y a au Gabon une autre espèce entièrement verte de perroquets, ou plutôt de grosses perruches : elles sont plus rares et bien moins douées pour la parole.

tu es venu me voir, tu m'as trouvé la patte rentrée sous l'aile, mais la tienne, qu'est-ce qui t'a pris de la couper ?

Les fils du père éléphant devinrent furieux. Ils voulurent tuer le perroquet, mais celui-ci s'en alla bien vite dans son village. Et à l'instant même le père éléphant mourut.

Et voilà, dit en finissant le conteur, et voilà où en arrivent les imbéciles et ceux qui n'ont pas de tête : *E ne benku'k ne belimi ba so va* [1].

On voit à qui est dédiée la fable. Les vieux Pahouins ne manquent pas de la servir à la jeunesse pour lui ouvrir les yeux et l'entendement. La leçon est mise dans le bec disert de maître perroquet à qui tout est permis, même de se moquer de cette grosse bête d'éléphant, bonne et grosse bête, mais aussi crédule que grosse.

Notons en passant que souvent la fable n'est pas servie en entier, mais simplement rappelée au cours d'une conversation. Cette simple locution passée en proverbe : *Bâ kige-kige, ba ñige-ñige !* Nous avons vu en parlant des proverbes qu'un grand nombre tirent leur origine de fables dont ils sont comme un raccourci d'ordinaire très imagé. Les Noirs, en leurs âmes d'enfants, n'entendent rien d'ordinaire à nos préceptes abstraits !

b) *L'Eléphant et le Caméléon* [2]. — Un jour, l'Eléphant et le Caméléon conversaient ensemble comme deux vieux amis.

— Parions, dit tout à coup le caméléon, que tu ne cours pas si vite que moi.

L'éléphant se met à rire. Il rit si fort, que son ventre en sautait, ses oreilles remuaient et qu'il en pissa par terre. Le caméléon fit un saut de côté pour ne pas être noyé !

— Soit, parions !

On parie. Rendez-vous est pris pour le lendemain. Le caméléon exige que la course soit longue, longue...

— Mais jamais tu ne pourras courir comme ça, dit l'éléphant en riant encore. Tu seras mort.

— Parions.

— Allons, soit.

Les enjeux sont déposés. Vite, vite, le caméléon appelle tous ses frères, ses oncles, ses parents. Il y en avait ! Ils étaient « trop beaucoup! » Au jour dit, l'éléphant arrive. Le caméléon lui saute sur le dos, mais l'éléphant le sent à peine, il se secoue, croyant qu'une branche d'arbre lui était tombée sur le dos. Un caméléon est à sa droite.

— Tu es prêt ?

— Bien sûr, depuis longtemps.

— Partons.

— Partons.

[1] Ce proverbe est en langue fang.

[2] Fable recueillie au village d'Abvièl, Haute-Aïna, Négrilles purs.

Ils courent. L'éléphant court longtemps. Il s'arrête pour souffler ; le caméléon galopait à sa droite. Il repart ; le caméléon galopait à sa droite. Il repart, une fois, dix fois, toujours le caméléon galopait. Il s'arrête enfin, vaincu, se couche et ferme les yeux. Le caméléon saute vite à terre.

— Eh bien, mon ami, qu'en dis-tu ?

— C'est vrai, tu as vaincu ! Jamais je n'aurais cru...

Le caméléon mit les enjeux dans son sac, mais il resta bon ami avec l'éléphant, car celui-ci avait peur des sorciers. Et qui sait si le caméléon n'en était pas un [1] !

c) *Le Coq et l'Eléphant* [2]. — Un jour, le Coq parlait avec maître Eléphant.

— Parions, lui dit-il, que je mange plus longtemps que toi !

— Allons donc, répond l'éléphant. Regarde ton ventre ! Tu ne vois pas le mien ?

— Parions.

— Allons, soit. Aussi bien, tu es sûr de perdre.

Ils se mettent tous deux à manger. Vers le milieu du jour, l'éléphant, fatigué et rassasié, s'assied et s'endort. Quand il se réveille :

— Eh ! bien, tu as dormi ?

— Et toi, qu'as-tu fait ?

— Tu vois bien, j'ai mangé !

— Tout le temps ?

— Tout le temps, demande plutôt aux témoins.

Car on avait constitué des témoins. L'éléphant se remet à manger, et le coq à picorer dans les herbes. Vient le soir. L'éléphant n'en pouvait plus de manger. Son ventre était comme un tamtam et ses yeux se fermaient de sommeil.

— Je n'en puis plus, dit-il en bâillant !

Au même moment, le coq lui saute sur le dos et le pique à grands coups de bec.

— Qu'est-ce que tu fais sur mon dos ?

— C'est que j'ai grand'faim ; alors je cherche les insectes qui te piquent !

L'éléphant s'avoua vaincu. C'est depuis ce temps qu'il s'enfuit toutes les fois qu'il entend le coq chanter. Il a peur d'être mangé par cet affamé !

d) *L'Eléphant et le Gorille* [3]. — L'Eléphant et le Gorille se haïs-

[1] Nous avons déjà noté au sujet du caméléon qu'il est regardé par les Négrilles comme un animal sacré, envoyé des Esprits. D'où la crainte de l'éléphant.

[2] Même origine que la précédente fable.

[3] Cette fable est traduite de l'ouvrage de Milligan, *The Jungle Folk of Africa.*

Dans une autre version recueillie dans la même région, même clan négrille, beaucoup plus intéressante, mais nous avons voulu respecter le

saient mutuellement, car l'un et l'autre revendiquaient le titre de Roi de la Forêt.

Se rencontrant un jour dans un sentier, ils se refusèrent mutuellement le passage.

— Laisse-moi passer, dit l'éléphant, ces bois m'appartiennent.

Le gorille se frappa la poitrine et fit un bruit pareil au battement du tamtam. Il répondit alors :

— Oh ! oh ! oh ! oh ! Ces bois ne t'appartiennent pas, c'est moi qui suis le maître ici !

L'éléphant ne voulut pas se retirer. Le gorille, alors, brisant un tronc d'arbre, s'en fit une arme terrible et commença la lutte. Elle fut longue, acharnée, sauvage.

Finalement l'éléphant tomba mort d'un côté, le gorille de l'autre, le tronc d'arbre entre les deux !

Les mouches les mangèrent, mais l'air fut empoisonné et beaucoup d'animaux périrent.

« Quand les gros se battent, les petits en pâtissent. »

texte anglais, le gorille et l'éléphant rassemblent chacun leurs troupes et leurs alliés, les poussent au combat, les animent, les excitent à lutter jusqu'à la mort pour une question qui ne les intéresse guère. C'est seulement quand ils sont tous morts que l'éléphant et le gorille en viennent aux mains eux-mêmes.

Comme dans bien des cas pour nous, que n'ont-ils d'abord commencé par là !

CHAPITRE IX

Le Chant

1. Considérations générales. — 2. Pauvreté des chants négrilles. — 2. Union intime entre poésie et musique négrilles. — 4. Le chant est intimement lié à la magie et à la religion. — 5. Le chant en lui-même. — 6. Les chants magiques. — 7. Les chants religieux. — 8. Les chants du peuple.

1. Considérations générales

Nous venons dans nos précédentes pages d'étudier la vie intellectuelle des Négrilles au point de vue littérature. Nous avons présenté le petit conteur Négrille si intéressant, sa façon de dire, d'exciter l'attention chez ses auditeurs, non seulement l'attention profonde, mais souvent l'enthousiasme.

Assistons à une séance. Rien de plus captivant.

Le soir, à l'heure où l'on conte les légendes, assis près des grands feux qui chassent l'humidité de la nuit, ces sauvages que d'aucuns voudraient faire passer pour des brutes, suspendus aux lèvres du moderne Tyrtée, vibrent au récit des hauts faits ancestraux, parfois bondissent sur leurs armes, et jettent aux échos d'alentour leur effrayant cri de guerre, tandis que les feux mourants lancent de rougeâtres et fugitives lueurs sur les faces noires révulsées.

On revoit Chateaubriand et ses magnifiques descriptions de *Velléda*, on comprend mieux Danrit [1] et son péril noir, on saisit sur le vif qu'il ne faudrait qu'un homme, un nouveau Samory, pour déchaîner à nouveau de sanglantes ruées.

Nous avons donné quelques fragments de leurs naïves épopées, de leurs curieuses énigmes à longs développements, de leurs proverbes si évocateurs de la race, de leurs astucieux fabliaux. C'est l'heure main-

[1] *Le Péril noir*, par le capitaine Danrit, Delagrave, édit.

tenant, après la littérature, si ce mot n'est pas trop relevé, c'est maintenant l'heure d'évoquer une autre muse, et de parler de leur musique, au sens le plus large du mot. Sujet d'ailleurs intimement lié à la littérature et qui, après l'exposé de la vie religieuse et de la vie littéraire, nous aidera à mieux comprendre cette âme négrille, si différente de la nôtre.

Semblable aux rhapsodes et aux aèdes des temps homériques, aux troubadours et aux trouvères du moyen âge, le conteur négrille n'est pas seulement l'homme disert qui, par le charme de sa parole, l'imprévu des situations, la beauté du récit, tient son auditoire suspendu à ses lèvres. Pour mieux le captiver, il appelle trois arts à son aide, le chant, la musique instrumentale, la danse. Ce sont les trois sujets que nous voudrions étudier successivement en prenant le chanteur comme prototype, mais en les suivant également dans le peuple.

Chant, musique, danse ne sont pas, en effet, l'apanage unique du seul conteur ou chanteur ambulant. Bien au contraire, et incomparablement plus que chez nous, chant, musique et danse sont intimement liés à la vie religieuse, intellectuelle et sociale. Tel chez les Hébreux le roi David, jouant des instruments, chantant et dansant devant l'Arche en tant que chef du peuple et son représentant. Pas un acte, pas une cérémonie de ces trois vies n'a lieu, pas une manifestation quelconque de la vie, au sens large du mot, sans que chant, musique et danse ne s'y trouvent intimement unis. Nous en avons donné déjà de multiples exemples en parlant de la vie religieuse où toujours concourent ensemble musique, chant, danse. Nous les avons vus dans la vie intellectuelle, dans les récits littéraires, toujours coupés de musique et de chant. Nous les retrouverons encore dans les événements de la vie sociale, naissance, mariage et mort, par exemple, auxquels, de même que dans la vie religieuse, musique, chants et danses sont toujours étroitement associés.

Aussi, avons-nous hésité à faire du chant, de la musique et de la danse, des chapitres à part. Si nous l'avons fait, c'est qu'il y avait encore, croyons-nous, des choses particulières à dire, des points spéciaux à élucider, par rapport, entre autres, à la technique, et aussi des instruments de musique, qui eussent difficilement trouvé place ailleurs.

2. Pauvreté des Chants négrilles

Les chants des Négrilles sont relativement pauvres. Du moins, ils nous paraissent tels. La raison, ou une des principales raisons, est peut-être tout simplement que nous ne connaissons pas encore assez ce peuple. Nous l'avons signalé déjà si défiant ! Or, on ne chante pas volontiers devant l'étranger. Cependant, nous avons rencontré parmi eux d'admirables chanteurs, tel que cet inimitable *Mba Shole* que je fis connaître à Mgr Le Roy, et que nous retrouverons plus loin en par-

lant de la danse. Nous avons déjà donné deux de ses chansons, très typiques.

A notre avis, néanmoins, les Négrilles ne sont pas aussi riches à beaucoup près, au point de vue chant et musique, que leurs voisins Bantu, Mpongwé, Fang, Dzèm, Bakélé. Quel en est le motif ?

Tout d'abord, leur vie religieuse. Nous avons vu, en effet, combien leurs concepts religieux étaient plus purs, plus relevés que ceux des tribus conquérantes. Chez eux, on ne trouve pas ces innombrables fétiches propitiatoires ou maléficiants des Bantu. Et chez ceux-ci, chaque fétiche a ses rites, ses danses, ses *chants*. Chez les Négrilles, incomparablement moins de féticheurs et sorciers malfaisants. Là encore, chez leurs voisins, chaque féticheur, chaque sorcier a ses chants spéciaux, et de plus les chants de confrérie ou d'association et de société secrète. Chez les Négrilles, encore pas ou très peu de sociétés secrètes, sauf dans les circonstances spéciales que nous avons indiquées plus haut. De là, manqueront encore chez eux les chants d'initiation, de grade, de cérémonies particulières à ces sociétés. Donc, tout un ensemble, et souvent très riche, qu'ils n'auront pas.

Leur vie sociale donne une autre raison. Ils habitent, en effet, nous l'avons vu, en petites, et parfois très petites, agglomérations, perdues en minuscules villages, au plus profond de la forêt, de la forêt où on est perdu dès qu'on y plonge, et du marais redoutable, du *poto-poto*, où seuls ils savent se retrouver. De plus, rendus craintifs par tous les dangers qui les entourent, par les fauves qui les menacent, fauves dont les hommes sont les plus redoutables, ils évitent le bruit qui les signalerait. Quand, dans leurs danses et leurs fêtes, ils chantent et battent du tam-tam, c'est bien souvent en sourdine. Et cependant, une fois rassurés, mis en confiance, ils se montrent très gais, enchantés même de vous faire quelques petites niches inoffensives.

3. Union intime entre Poésie et Musique négrilles

Poésie et musique sont chez eux intimement liées, comme d'ailleurs chez tous les Noirs. Junod, dans son Etude sur les Ba-Ronga, une des meilleures études que nous connaissions, nous en fournit cet exemple typique. « Un jour, Matlarihane, un jeune homme des environs de Rikatla, nous donnait sur sa harpe, en jouant de façon délicieuse, une sorte de berceuse qu'il chantait en même temps. Il pencha soudain la tête et prit le sommet de la harpe entre ses lèvres, ayant l'air de méditer profondément.

» — Pourquoi fais-tu cela ? lui demandions-nous.

» — C'est, nous répondit-il, c'est *pour que ce que je dis dans mon cœur puisse passer dans ma harpe !* »

Sans doute, il n'est pas rare de rencontrer chez nos artistes européens, des âmes qui vibrent avec leur instrument ! Mais, à côté de ceux-là, combien en rencontre-t-on qui pourraient dire comme un de

nos petits Pygmées. Il chantait en fang un de nos cantiques chrétiens et essayait de s'accompagner, ce qui d'ailleurs eût été facile, sur son *anzang*, le piano africain dont nous parlerons. Au bout d'un moment, il s'arrête, mais continue de chanter.

— Pourquoi ne joues-tu plus de l'*anzang* ?

— Pas moyen, Père, je ne puis lui faire comprendre une autre langue que la sienne !

Accord intime, on le voit, de l'instrument, de l'âme, de la voix.

Poésie et musique sont donc intimement liées chez nos Noirs. Maintes fois déjà, à propos de la vie religieuse et des évocations fétichistes, j'ai cité des chants d'une beauté saisissante, tels les Hymnes au soleil, à la nuit, aux esprits. Nous en retrouverons d'autres plus tard, particulièrement les chants de mort. En voici un cependant que nous aurions pu citer plus loin en parlant des chasses. Donnons-le ici. C'était dans un campement négrille, près de Ndzork médzim [1], près des chutes du Mvork, affluent de l'Abanga, laquelle l'est de l'Ogowé. Le petit village était en liesse : on avait annoncé que toute une horde d'éléphants était proche et sans défiance. Les fétiches consultés étaient tous favorables. Rien à craindre. L'heure était venue de se mettre en marche, de tâcher d'occire quelques-uns des énormes pachydermes. Convié à cette chasse qui fut d'ailleurs heureuse, et dont je rapportai pour ma part une belle paire de défenses, c'est là que j'entendis, accompagné sur le *ngri* (l'arc musical dont nous parlerons), en sourdine, un des plus beaux chants que nous connaissions.

Le chant de l'Eléphant

Sur la forêt qui pleure, sous le vent du soir,
La nuit, toute noire, s'est couchée joyeuse,
Au ciel, les étoiles se sont enfuies tremblantes,
Lucioles qui brillent vagues et s'éteignent,
Là-haut, la lune est sombre, sa blanche lumière est éteinte.
Les esprits sont errants.
Chasseur d'éléphant, prends ton arc !

Chœur : *Chasseur d'éléphant, prends ton arc !*

Dans la forêt craintive, l'arbre dort, les feuilles sont mortes,
Les singes ont fermé l'œil, suspendus en haut des branches,
Les antilopes se glissent à pas silencieux,
Mangent l'herbe fraîche, dressent l'oreille, attentives,
Relèvent la tête et écoutent apeurées.
La cigale se tait, enfermant sa chanson crissante.
Chasseur d'éléphant, prends ton arc !

Chœur : *Chasseur d'éléphant, prends ton arc !*

[1] L'éléphant des eaux. Un éléphant avait été tué dans l'eau au moment de la fondation du village.

Dans la forêt que cingle la grande pluie,
Père éléphant marche, lourd, baou, baou,
Insoucieux et sans crainte, sûr de sa force,
Père éléphant que nul ne peut vaincre,
Dans la futaie qu'il brise, il s'arrête et repart.
Il mange, barrit, renverse les arbres et cherche sa femelle.
Père éléphant, on t'entend de loin.
Chasseur d'éléphant, prends ton arc !

CHŒUR : *Chasseur d'éléphant, prends ton arc !*

Dans la forêt où nul ne passe que toi,
Chasseur, relève ton cœur, glisse, cours, bondis et marche.
La viande est devant toi, le morceau énorme de viande.
La viande qui marche comme une colline,
La viande qui réjouit le cœur,
La viande qui va rôtir à ton foyer,
La viande où s'enfoncent tes dents,
La belle viande rouge et le sang qu'on boit fumant.
Chasseur d'éléphant, prends ton arc !

CHŒUR : Yoyo, *Chasseur d'éléphant, prends ton arc !*
Yoyo, *Chasseur d'éléphant, prends ton arc !*

*
* *

L'étude de ces chants est d'autant plus nécessaire aujourd'hui, tout autant que celle de la musique noire, qu'ils évoluent rapidement. Les uns disparaissent devant la religion chrétienne et la civilisation, les autres, hélas, devant l'accordéon !

4. Le Chant est intimement lié à la Magie et à la religion

A l'origine, tout chant rituel est magique, et la voix est plus puissante pour commander aux esprits que n'importe quel philtre ou instrument.

Vox letheos cunctis pollentior herbis
Excantare deos...,

dit Lucain, et telle est encore bien la croyance des primitifs, de nos Négrilles. Le fétiche, quel qu'il soit, résulte de l'incantation primordiale, et n'en est que le mémorial. Remember ! L'homme du culte commande à l'esprit, et ce commandement est toujours un chant rituel, transmis d'âge en âge, d'officiant en officiant, toujours immuable, si bien qu'à force d'être archaïque, il devient souvent parfaitement inintelligible pour les auditeurs. N'importe, il conserve toute sa vertu, de même que pour nous opèrent les paroles liturgiques, indépendamment de la compréhension de l'auditeur et parfois du ministre lui-même !

De plus, le chant est intimement lié aux cérémonies, à tous les sacrifices, mais là, observation importante, *sans* instruments de musique, sauf le tam-tam, qui scande le mouvement de danse, et ordinairement à contre-temps. Dans le tam-tam ronflant, par exemple, le glissement du pouce ou de la paume de la main sur la peau tendue marque le temps, tandis que le coup de la baguette munie de sa boule de caoutchouc rompt la cadence et scande le contre-temps.

Intimement liée également aux récits des conteurs, mais, là *avec* accompagnement des instruments de musique. Les conteurs sentent-ils l'attention se lasser : vite, un couplet, un air enlevant, un accord de harpe, ou de piano indigène, ranime et réveille l'auditoire. Comme avec nos conteurs populaires, le refrain est répété en chœur, souvent à la quinte, plus souvent à la tierce ou à l'octave.

De plus, et c'est ce qui explique comment nombre de chants antiques se conservent et se perpétuent en se transmettant, le conteur ambulant intercale fréquemment dans son récit tel ou tel chant qu'il a entendu ici ou là à l'état isolé, tels par exemple certains chants de fétiche dans les fabliaux, tels encore la berceuse et le chant de deuil que nous donnerons plus loin. Et par un procédé inverse, le peuple, à son tour, introduit dans les actes de sa vie courante tel ou tel chant qui lui plaît et qu'il aura entendu de la bouche d'un conteur ambulant ou cueilli sur les lèvres des aïeux.

Ajoutons enfin que les chants de fétiche, quels qu'ils soient, se conservent jalousement par les initiés, féticheurs ou ministres du culte. En changer un mot ou une intonation serait considéré comme une faute rituelle très grave. La cérémonie en serait certainement polluée et inefficace.

5. Le Chant en lui-même

Ceux qui veulent étudier le chant noir en lui-même dans ses règles, et sa contexture intime, le pourront faire dans la très savante et toute récente étude de von Hornbostel, *African Negro Music*. Nous serons forcément beaucoup plus bref.

Un phénomène qui frappe tout d'abord dans les chants des Nègres comme des Négrilles, c'est l'impression de langueur et de tristesse qui s'en dégage.

L'air, en effet, à part quelques exceptions, ne se termine jamais sur la *tonique*, base et couronnement logique de notre édifice musical européen actuel, mais sur la *quarte* ou sur la *quinte*.

De là, une suspension de la cadence, d'un effet bizarre, et dont la nuance de douceur et de rêve est encore accusée par la tenue en point d'orgue des notes finales.

La tonalité de ces chants suffirait à leur donner cette teinte caractéristique. Presque tous sont conçus dans le mode *mineur*, le ton de la mélancolie par excellence.

Or, ce mode, beaucoup plus ancien que le mode majeur, est précisément celui qu'a choisi l'humanité, et que gardent les primitifs, pour

traduire ses sentiments les plus intimes, pour exhaler sa douleur ou célébrer ses joies [1].

Avant toute autre considération, comme le fait encore très bien remarquer le Dr Chauvet [2], d'après Hornbostel, une remarque capitale s'impose chez nous autres Européens : depuis quelque 1.600 ans, notre musique entière est basée sur l'harmonie : la musique nègre l'est sur la mélodie pure.

Le chœur n'attend pas que la phrase du soliste soit achevée : il commence sur les dernières notes, et l'attaque du refrain est différente, certaines voix montent, généralement celles des enfants et des femmes, tandis que celles des hommes commencées très haut, descendent en s'enroulant autour du motif principal. Pendant que le chœur reprend ainsi le refrain, le soliste reprend également la première phrase musicale qui donne par là la contexture, l'armature du chant, dont le refrain n'est pour ainsi dire que l'ornementation et nullement, comme chez nous, une répétition.

Chose assez curieuse : la gamme des Négrilles est sensiblement la même que la gamme des Fang, bien que les instruments de musique, dont nous reparlerons, soient assez différents. Il ne serait pas étonnant que les Bantu aient emprunté leur système de gamme aux Négrilles, autochtones et beaucoup plus anciens qu'eux.

Tout le monde sait que notre gamme a sept notes maîtresses, représentées par les touches blanches du piano avec chacune quatre accidents, soit trente-cinq notes à l'échelle, réalisables par les bons chanteurs.

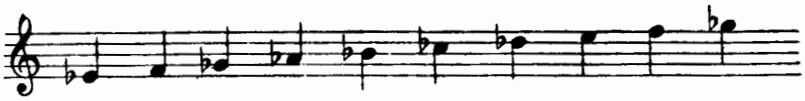
Plus haut, dans le cours des âges, la gamme de sept notes purement naturelles, composée de sept sons, les sept tons du plain-chant, reproductions d'une échelle grecque primitive. Et si l'on compte ainsi par sept, c'est qu'il faut arriver, la preuve en serait trop longue à donner ici, aux sept planètes primitives, astres-dieux des Chaldéens, qui ont donné les sept jours de la semaine, chaque planète étant liée de plus magiquement à un métal, or, argent, mercure, cuivre, fer, étain, plomb, à une couleur, celles de l'arc-en-ciel, à une pierre, escarboucle, diamant, sardoine, émeraude, rubis, saphir, obsidienne, à une plante, etc. [3].

[1] N'oublions pas, en effet, suivant encore la remarque de Combarieu, que dans le plain-chant, tout pénétré d'esprit antique (*Op. cit.*, p. 223), les chants liturgiques qui ont un caractère solennel et qui veulent exprimer l'allégresse sont en *mineur*. Tels le *Te Deum*, le chant du Samedi-Saint : *Exultet jam angelica turba* ; la prose de Pâques : *Victimae Paschali laudes* ; la prose de la Pentecôte : *Veni, Sancte Spiritus*, tous les Introït commençant par *Gaudeamus* ou *Gaudete*. En majeur, au contraire, *Christus factus est*, *Plange quasi Virgo*, etc.

[2] *La musique noire*. Ouvrage de très haute valeur comprenant tout l'ensemble de la musique noire, chants et instruments.

[3] D'après Combarieu, professeur au Collège de France, *Musique et Magie*.

La gamme des Négrilles est la suivante :



soit notre gamme mineure *mi* ♭, ou notre gamme majeure de *sol* ♭, avec une seconde octave consécutive à l'aigu, et plusieurs notes étant élevées d'un quart de ton au-dessus des notes de notre gamme.

Ces quarts de ton désorientent notre oreille, habituée à une précision invariable. Il nous a donc fallu corriger certains sons pour les introduire dans le cadre rigide de notre portée musicale. De leur côté, Noirs et Négrilles modifient également nos sons et de la même manière. Nombre de nos cantiques prennent ainsi une tournure tout à fait particulière.

Les primitifs connaissent-ils scientifiquement les lois d'accompagnement ? Evidemment non ! Ils les suivent d'instinct.

Ainsi, le conteur, en chantant, ainsi que son auditoire au refrain, s'accompagnera à la tierce, et plus souvent à l'octave, parfois à la quinte, très rarement à la sixte.

Chez eux, non plus, la rime n'existe pas, mais l'assonance, chère aux poètes de la décadence latine, aux trouvères du moyen âge, est fréquente. Chose curieuse, nous avons maintes fois constaté chez nos Fang que, de nos cantiques traduits en leur langue, ceux qui le plus vite deviennent populaires et qu'ils préfèrent, sont précisément ceux qui permettent par l'assonance, de reposer la phrase, et de plaire à l'oreille.

Tel, le joli Cantique de Noël : « Il est né le divin Enfant ».

Esa wa Jézü a nga byal	litt.	Seigneur notre Jésus, il est né,
A nga sho monemur è dzal.		Il est venu enfant au village.
A ñére kure bur misem ;		Il désire délivrer les hommes des péchés,
Alu di, vaga, ñe milem.		Jour celui-ci, donnez-lui les cœurs

Chez les Primitfs encore, ni brève, ni système rythmique quelconque. Mais il y aura lieu de tenir compte, et très largement, des tons musicaux [1], dont l'étude est à peine ébauchée et à peu près tout entière à faire. Là, très probablement, réside le secret de leurs lois musicales encore inconnues. A peine commence-t-on à en parler [2].

Pour nos Négrilles, et en général pour tous les Bantu, la poésie réside, non dans les *mots*, mais dans les *idées*. Au fond, n'est-ce pas la vraie poésie ?

[1] On distingue dans la plupart des langues bantu, sinon toutes, trois tons, haut, moyen, bas. Très rares sont encore les grammaires et dictionnaires qui s'en occupent. On les apprend par l'usage sans trop s'en douter.

[2] L'*Anthropos* a donné plusieurs études à ce sujet.

Notons enfin que nous avons trouvé, et souvent, de très jolies voix chez nos Négrilles. Leur voix est plutôt élevée, atteint souvent le soprano, même chez les hommes : plus le chanteur se tient dans un registre élevé, plus ils l'apprécient. Enfin, ils ont l'oreille très musicale; rarement on entend une fausse note. Avec une rapidité singulière, ils apprennent même et retiennent nos airs européens les plus difficiles. Les entendre une seule fois leur suffisait souvent. J'en ai fait maintes fois l'expérience. Un jour, à la mission, un de mes catéchistes joue de l'accordéon : caché dans un coin, un petit Pygmée écoute attentivement. Quelques jours après, nous allions dans son campement. Une dizaine de gens reproduisaient sur l'arc musical le chant entendu à la station, si toutefois il leur avait plu. Autrement, rien à faire. « Ça ne chante pas », disaient-ils ! Par contre, un de mes confrères chantait abominablement faux ! rien de plus amusant que d'entendre un des petits bonshommes le « singer » absolument, et tous de rire à qui mieux mieux !

6. Les Chants magiques

Dans et par les chants magiques, l'homme du culte veut et croit imposer sa volonté à la nature, et aux esprits dont il la peuple. Cette idée de contrainte, dit encore et très justement Combarieu [1], est capitale. La religion et la magie supposent toutes les deux la croyance aux esprits, mais, dans l'une et l'autre, les rapports de l'homme avec les esprits ne sont pas les mêmes. Dans la religion, l'homme s'adresse à un Tout-Puissant, à un Supérieur, il implore sa bienveillance ou sa miséricorde, quelquefois traite d'égal à égal en faisant une sorte de marché. Dans la magie, l'homme *ne prie pas*, il commande. Alors que les actes religieux tirent leur pouvoir efficace des sentiments et des intentions dont ils sont le symbole, tout doit se passer, dans la magie, indépendamment de la mentalité de l'opérateur, en vertu de lois contre lesquelles nul ne peut rien, à moins qu'il ne soit lui-même magicien et ne fasse de la contre-partie.

Ainsi, dans sa tragédie d'*Ion*, pp. 375 et 19, Euripide caractérise l'art de faire parler les dieux malgré eux, à l'aide de rites et de paroles précises.

Les chants magiques sont nombreux chez les Négrilles. Toutes les fois, par exemple, que le « féticheur » opère comme médecin, la cause de la maladie étant presque toujours due à un esprit malfaisant, il appellera d'abord à son aide les esprits bienfaisants, puis, et toujours en chantant, il adjurera, il commandera aux autres de sortir du corps du malade. Lorsqu'un féticheur, et particulièrement un féticheur de société secrète, sera appelé pour opérer dans quelques circonstances données, par exemple pour les grands sacrifices d'initiation, la cérémonie commencera toujours par un chant magique, une invocation, une adjuration aux esprits. Mais, chose curieuse, chez les Fang, et chez

[1] *Musique et Magie*, p. 11.

les Négrilles qui peut-être l'ont emprunté à leurs voisins ou vice versa, tandis que les chants magiques ordinaires sont chantés d'une voix naturelle, les chants de féticheurs de sociétés secrètes, au moins pour certains grades et certaines sociétés, le sont d'une voix absolument factice. Pour l'obtenir, le féticheur se gargarise la gorge à plusieurs reprises avec une décoction d'herbes irritantes, en particulier avec une sorte d'ortie [1]. Les cordes vocales s'irritent, la voix devient rauque, tout en gardant une sonorité étrange, et chose étonnante, augmente de volume. Peut-être faut-il voir simplement dans cet usage un moyen de ne pas être reconnu des non-initiés.

Un des esprits malfaisants que se plaisent à invoquer les magiciens négrilles, porte le nom de *Nthu*. Il est très puissant et très méchant. Un chef de clan pygmée qui m'a donné ce détail m'a dit qu'il ne fallait jamais prononcer son nom quand il faisait jour, et mieux encore, disait-il, ne pas le prononcer du tout, car il est souvent aux aguets près des cases, épiant pour faire le mal. Son chant serait, paraît-il, et sous toutes réserves, celui-ci :

Nthu, *vers toi mon chant !*
Toi, le maître puissant,
Caché à tous les yeux,
Toi, qui parles et on obéit.
A toi, je commande. Je ne dis pas : écoute !
Je dis : Viens, et obéis !
Nthu, vers toi, ma voix !

Puis, il faut s'enfermer dans le cercle magique des cendres du foyer. Beaucoup de faits indéniables sont là pour affirmer que souvent Nthu obéit à l'appel. D'ailleurs, en parlant des sorciers et des esprits, nous avons longuement parlé de ces faits. Il ne serait peut-être pas sans intérêt de rapprocher le *Nthu* [2] des Négrilles du dieu égyptien *Thôt*, qui était la parole divinisée et personnifiée dans ce dieu *Thôt*. C'est par lui qu'on obtenait la voix juste. Thôt était le magicien par excellence, parce qu'il était le Seigneur de la voix, le Maître des paroles permettant aux dieux et aux hommes d'obtenir ce qu'ils désirent.

Nous avons déjà donné et donnerons encore des chants magiques, si intimement liés à toute la vie des Négrilles, vie religieuse surtout, mais aussi familiale et sociale, puisque les esprits y sont tellement mêlés. Inutile donc d'insister davantage ici.

7. Les Chants religieux

Les Chants magiques *commandent* aux esprits. Les Chants religieux, au contraire, comme nous l'avons vu, s'adressent au Tout-Puissant,

[1] *Girardinia stimulans* Gaud. des Urticacées.
[2] *N* préfixe d'être animé.

prient et *implorent.* Tous nos chants religieux appartiennent à cette catégorie. Chez les Bantu, au contraire, les chants *magiques* dominent de façon absolue, et le chant *religieux* n'existe pour ainsi dire pas, le Créateur, le Tout-Puissant, étant pour eux quantité négligeable, ou plutôt en dehors d'eux. Nous avons vu, au contraire, que chez les Négrilles, le Créateur tenait une place prédominante. De là, les chants religieux proprement dits ont également chez eux, au contraire des autres peuples noirs, une place importante.

Ces chants sont d'ordinaire très beaux et très solennels. Malheureusement, ils n'ont lieu que dans de rares circonstances et en dehors d'elles, les Pygmées se refusent absolument à en parler, à les répéter : « Cela est défendu ! »

Et quand une fois un Pygmée a prononcé ce mot « défendu », inutile d'insister ! Beaucoup plus que ne le croient les Blancs, parce qu'ils ont eu affaire à certains Noirs dégénérés, soi-disant affranchis et évolués, les Négrilles, comme la plupart des Bantu, ont le respect absolu des défenses religieuses, et celle-ci en est une au premier chef.

Nous avons donné, rappelons-le, plusieurs chants religieux, en parlant de la vie religieuse, celui en particulier de *Gôr* ou *Gorou*, l'Eléphant Père du monde.

Les chants que nous retrouvons mêlés aux divers actes de la vie sociale, naissance, mariage et mort par exemple, sont des chants tantôt magiques, tantôt religieux. Plutôt que de les donner ici, ce qui aurait sa raison d'être si nous avions traité uniquement du chant en lui-même, nous avons préféré les laisser à leur place naturelle. Nous les y retrouverons plus tard.

8. Les Chants du Peuple

Nous aurions pu, dans cette catégorie, après avoir étudié les chants magiques et les chants religieux, ranger successivement les chants de circonstance, chants joyeux ou tristes, chants de la naissance, du mariage, de la mort, puis les chants de travail, pêche, chasse, culture, plantations, pirogue, enfin les chants des armes et de guerre. Le cycle eût été ainsi complet. Suivant un ordre un peu différent, laissant les chants à leur place naturelle dans la vie religieuse, intellectuelle, familiale et sociale, nous avons préféré donner ici un tableau général, en raccourci, de la vie négrille, et suivre ainsi notre petit homme du berceau à la tombe. Cet ordre nous a semblé plus intéressant.

a) *Chant de la Naissance.* — Le Noir, on l'a dit et répété souvent et à juste titre, est et demeure toute sa vie un grand enfant. Afin de mieux comprendre ces chants du peuple, prenons-le dès le commencement, avec bébé noir, prenons-le au berceau, suivons-le dans sa vie, dans ses travaux, ses joies et ses peines, ce sera une marche toute naturelle.

Depuis quelques jours, Bébé noir, un garçon, a fait son entrée en ce monde. Les rites de la naissance ont été observés, comme nous les retrouverons, et au milieu du village, devant les hommes rassemblés autour de lui, citoyen du monde, propriétaire du sol, par le chef il a été offert au Créateur. Cérémonies, danses, chants, rien n'a manqué à la fête :

CHANT DE L'OFFRANDE

A Toi, le Créateur, à Toi, le Puissant,
J'offre cette plante nouvelle,
Fruit nouveau de l'arbre ancien.

Tu es le maître, nous sommes tes enfants.
A Toi, le Créateur, à Toi, le Puissant.
Regarde le sang qui coule, l'enfant qui crie.
A Toi, cette plante nouvelle,
Fruit nouveau de l'arbre ancien.

Et tout le monde, mais cette cérémonie n'a lieu que si c'est un garçon, a repris en chœur !

A Toi, le Créateur, à Toi, le Puissant !
A Toi, plante nouvelle, fruit nouveau de l'arbre ancien.

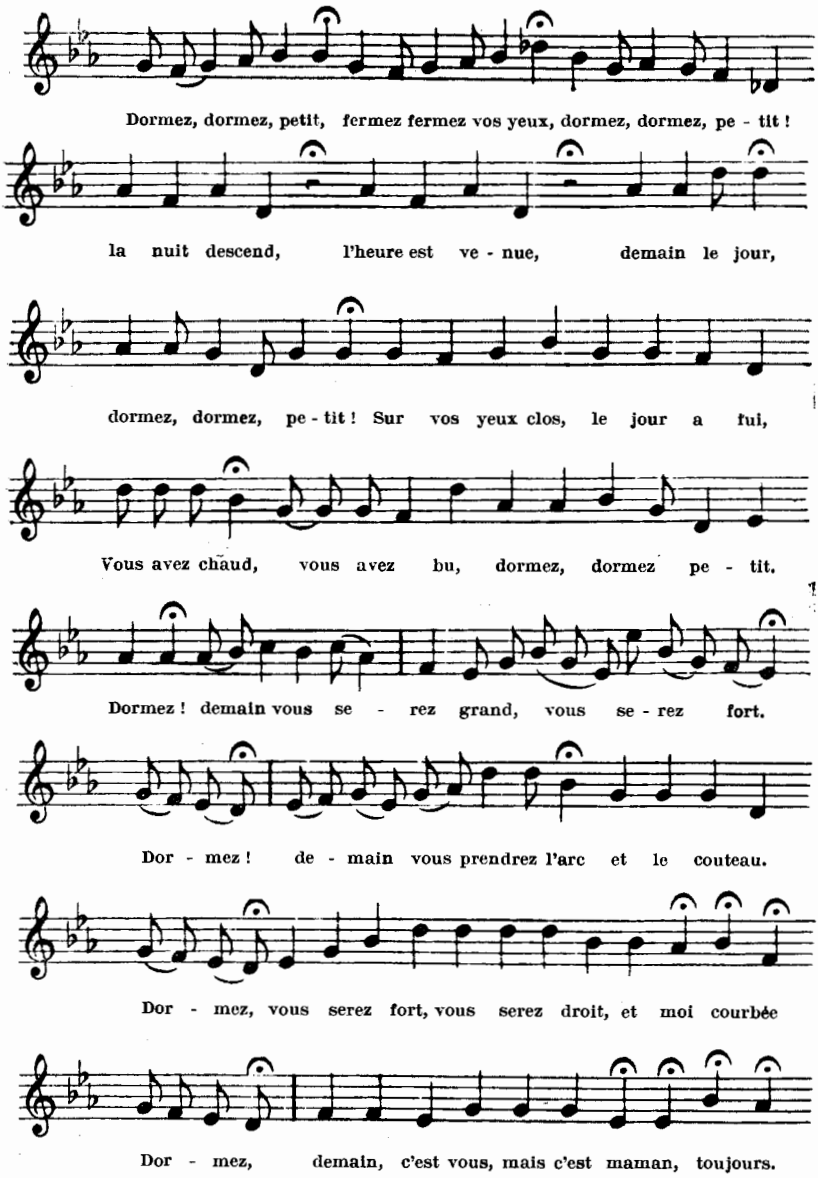
« Car, nous autres, me disait un jour avec orgueil un petit chef de famille, nous ne sommes pas des bêtes, nous ne naissons pas comme des bêtes ! Quand nous venons au monde, le Créateur nous regarde, et nous le regardons, face vers lui. »

Puis les femmes ont entonné le chant d'allégresse : *Yô, Yô, un homme.*

b) *Berceuse.* — Bébé négrille a ouvert ses petits yeux à la lumière, ne songe encore à rien. Mais souvent Bébé pygmée, bien semblable en cela à Bébé blanc, refuse de s'endormir, et quand c'est l'heure du dodo, voudrait bien jouer et rire encore. Et maman le berce, le tapote, le renifle, le cajole, sans l'embrasser toutefois, car ce geste est inconnu des Noirs. Vains efforts ! La petite maman, de sa plus douce voix, sur un rythme berceur, le balance et le secoue dans ses bras, car il n'a pas d'autre berceau, en chantant une de ces douces cantilènes que jadis, n'est-il pas vrai, nous avons tous entendues, faisant quelquefois les méchants, qui sait, peut-être pour en jouir plus longtemps.

Berceuses et mélodies enfantines abondent dans nos tribus, et nous pourrions en citer un grand nombre. Elles sont d'ailleurs presque toutes parmi les plus remarquables productions du génie indigène. L'on dirait parfois que ces sauvages, auxquels l'on reproche tant de manquer de cœur, ont voulu d'avance répondre :

BERCEUSE



Les Jeux. — Bébé grandit, s'aventure, marche à quatre pattes, puis les jours succédant aux jours et les matins ensoleillés aux matins ensoleillés, Bébé trotte comme un lapin ! Le voilà devenu petit homme. C'est le temps des jeux qui commence.

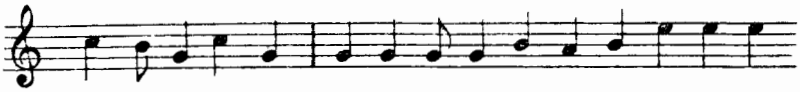
Chez les peuples voisins des Négrilles, nous avons recueilli nombre

de mélodies enfantines, chants de ronde par exemple, souvent fort gracieuses, chants de garçons, chants de petites filles.

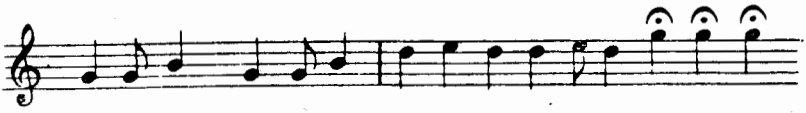
Chez les Négrilles, ces chants sont rares, ou du moins nous en avons trouvé très peu. L'exiguïté des clans en est probablement la seule cause, avec un nombre d'enfants par là même fort restreint.

c) *Jeu et Chant de la Pintade.* — Un jeu se rencontre cependant, un peu dans tous les clans, jeu et chant mêlés, celui de la Pintade qui rassemble ses petits, de la Panthère ou du Chat-sauvage qui rôde autour pour essayer d'en attraper un ou plusieurs. La mère pintade est ordinairement la plus grande des fillettes du clan, le chat-sauvage ou la panthère, un garçonnet. Ce jeu se nomme Nkanga.

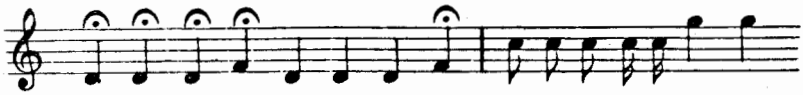
Au début, mère Pintade [1] rassemble ses petits qui s'égaillent autour d'elle, s'écartent dans la forêt.



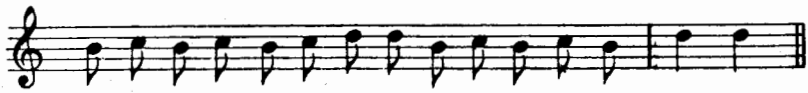
Mais les petits s'écartent de plus en plus, en se moquant de mère Pintade et de ses appels des plus angoissés !



Survient le Chat-Tigre, qui hurle au loin et se rapproche. Les petits se hâtent de rejoindre la mère, qui court autour d'eux.



Le Chat-Tigre survient, tourne autour du groupe, finalement saisit un des petits, l'emporte et le mange dans la forêt, en se moquant de mère Pintade. Les petits hurlent de frayeur.

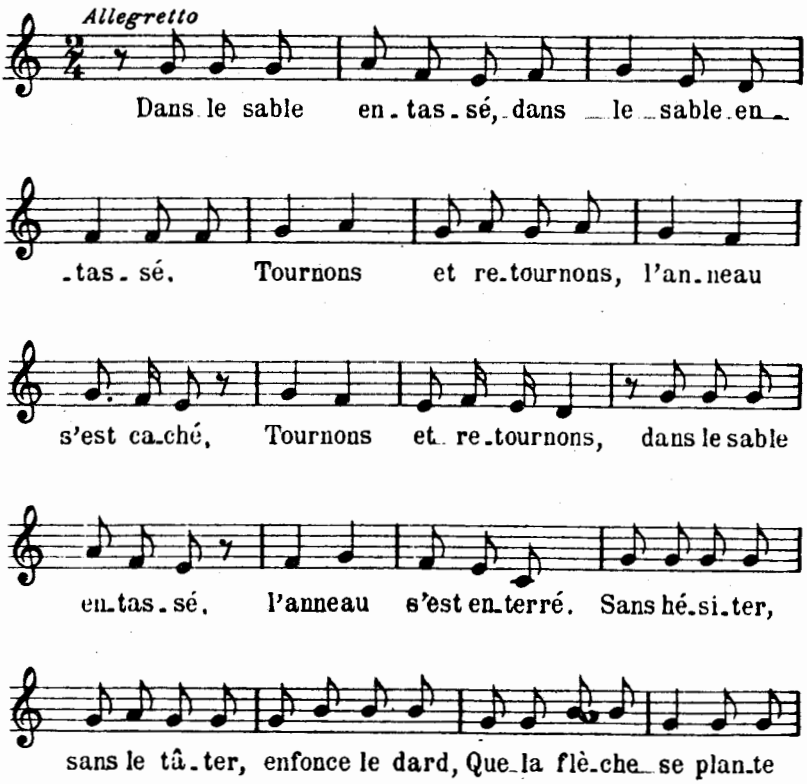


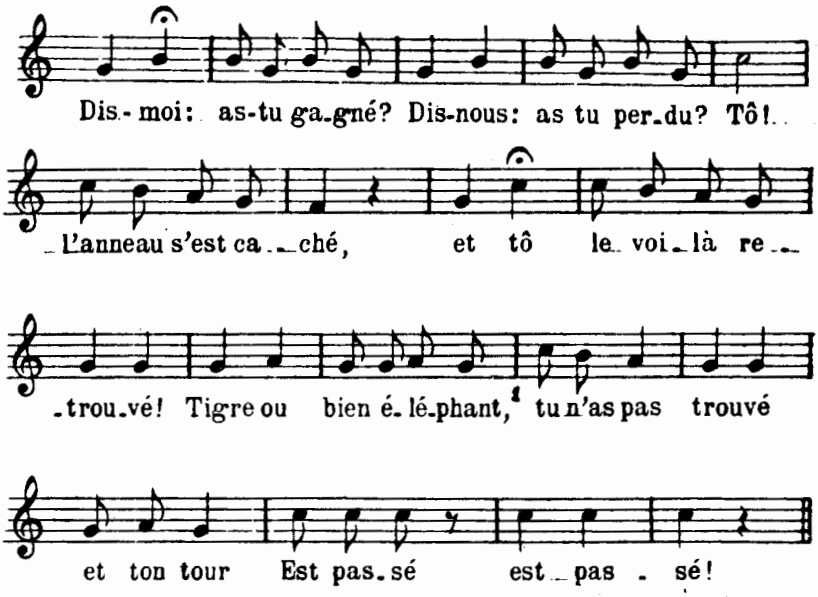
d) *Le Jeu du Chat-Tigre et les petits de la Pintade.* — Les petits Négrilles aiment beaucoup ce jeu, et y déploient beaucoup de ruse et d'ingéniosité, le chat-tigre (*ter*) surtout pour écarter mère Pintade et saisir un petit.

[1] La Pintade est connue à peu près dans toute l'Afrique, et le vocable qui la désigne se rapproche plus ou moins de Nkan, onomatopée de son cri.

Les garçons ont un jeu particulier, celui de l'Anneau, que l'on retrouve dans toutes les tribus voisines. Fatigués de faire la guerre ou de jouer à la chasse, avec des arcs minuscules et des flèches inoffensives, mais déjà utile apprentissage de leur vie future, ils se sont assis en cercle autour d'un tas de sable. Chacun tient en main une baguette de bois, effilée, très mince, d'une main de longueur, 12 à 15 centimètres à peine. Le chef, *Khvaa*, chacun l'est à son tour, tient entre les doigts un cercle fait avec une herbe légère, un brin d'écorce, *Nzéhe*. Il plonge les mains dans le tas de sable, les promène rapidement ici et là, abandonne l'anneau, de façon que nul ne puisse soupçonner là où il l'a laissé, retire les mains et égalise le tas. Chaque joueur enfonce alors la fléchette là où il croit l'anneau caché. Telle est leur habileté que bien rarement ils se trompent. Ce sont alors de bruyants cris de joie. Au tour du gagant d'opérer. En même temps, on chante le chant de l'anneau. Tel nous l'avions trouvé chez les Fang, tel à peu de variantes près, nous le retrouverons chez les Négrilles :

e) *Chant de l'Anneau.*





Mais bientôt les jeux et les chants enfantins prennent fin ; pour le petit garçon, comme pour la petite fille, la vie active commence vite, et le travail presse. Tout jeune, le garçon accompagnera son père à la chasse ou dans les excursions, la petite fille travaillera avec la mère. Une nouvelle période aura commencé.

De cette période, les chants ne seront pas exclus, loin de là, mais ils auront pris une nouvelle forme. Nous les avons déjà rencontrés en parlant des chants magiques et des chants religieux, nous les retrouverons avec les grandes époques et les grandes circonstances de la vie de nos Négrilles, le mariage, la naissance, la chasse, la pêche, la guerre. En parler ici serait donc les séparer de leur ordre naturel et faire double emploi.

[1] Allusion à la brusquerie du Tigre, à la finesse de l'Eléphant.

CHAPITRE X

Les Instruments de Musique

1. Introduction. — 2. Les Instruments du rythme. — 3. Instruments divers. — 4. Instruments à cordes. — 5. L'Anzang ou piano indigène.

1. Introduction

« L'élément essentiel de la musique nègre, dit le R. P. Le Mailloux [1], c'est la cadence. Sa musique est avant tout un bruit rythmé. Prenons n'importe quel objet, une vieille boîte en fer blanc ou une caisse vide ; frappez-le avec une certaine cadence et vous avez de la musique. Dans les missions de l'intérieur, on sait ce qu'il en coûte de laisser traîner les vieux bidons de pétrole, surtout si c'est l'heure de la sieste ; que les enfants s'en emparent, et c'est aussitôt un charivari infernal, rythmé, c'est entendu, mais du petit moment d'assoupissement si cher aux coloniaux, on n'a qu'à faire son deuil ! »

Il ne faudrait pas croire cependant que les instruments de musique manquent chez les Noirs ; ils sont au contraire très nombreux et plus ou moins perfectionnés. Chez les Négrilles, toujours pour les raisons que nous avons énumérées plus haut, et surtout, croyons-nous, à cause de leur nomadisme constant, ils sont moins nombreux, moins perfectionnés.

« Je n'ai jamais eu l'occasion, dit Mgr. La Roy, en parlant des Pygmées, de voir ce que sont les Négrilles du Gabon pour la musique instrumentale et pour le dessin, mais je les suppose sous ce rapport peu avancés. (Supposition toute gratuite.) Seulement, une fois, dans un autre village de Fang, on m'a montré un instrument singulier, fait d'une dent d'éléphant évidée, ressemblant à un énorme mirliton et orné de dessins fort curieux. L'œuvre était d'un Négrille et c'est la plus remarquable que j'aie vue en ce genre.

» Par ailleurs, dans les loisirs du campement, ils s'amusent parfois

[1] *Annales du Saint-Esprit*, mai 1928 ; *La Musique chez les Noirs.*

à battre de deux baguettes un tamtam rudimentaire fait d'un morceau de bois mou et creusé. Ils ont aussi d'autres instruments de musique, mais tout cela n'est qu'un mobilier emprunté. »

Nous ne pouvons dire qu'une chose de cette affirmation catégorique : c'est qu'elle est des plus hasardées ; nous le verrons ci-après.

Adoptant une division très naturelle du Dr Stephen Chauvet, il est très simple de ranger les instruments de musique sous deux titres distincts :

les instruments de rythme,

les instruments de musique à proprement parler.

2. Les Instruments de Rythme

Les Tamtams. — A tout seigneur, tout honneur ! L'instrument de rythme par excellence est le tamtam, si connu, ainsi nommé d'ailleurs par les Européens. Les Négrilles ont trois espèces de tamtam très différentes, le *Ngôm*, le *Nzôh*, le *Mdu*.

a) *Le Ngôm.* — Le *ngôm* [1] est connu dans nombre de tribus équatoriales sous le nom de *ngoma*.

C'est l'instrument par excellence de la danse et des réjouissances publiques. Il consiste essentiellement en un tronc d'arbre cylindrique de 1 m. 90 de haut sur 0 m. 70 de diamètre, légèrement renflé au milieu, évidé dans toute sa longueur, excepté à la base qui est beaucoup plus étroite et en bois plein. Le *ngôm* est orné de dessins sur toute la longueur, cercles, losanges. Très souvent, l'emblème totémique du clan y est reproduit, plus souvent encore le crocodile, l'ancien totem tribual. A la partie supérieure, une rainure circulaire destinée à tendre la peau qui ferme le haut ; on y passe une corde de fil d'ananas ou de palmier raphia maintenue par des chevilles. La peau qui ferme le haut est de peau d'antilope ou plus souvent d'éléphant ; on prend la peau de l'oreille. Quelquefois, rarement, une peau humaine. Dans ce cas particulier, le tamtam est réservé aux grands fétiches. La peau est épilée au centre pour adoucir le son.

Si la danse ou la cérémonie a lieu la nuit, on allume un feu d'herbes près du *ngôm* pour obtenir le maximum de tension. Suivant les cas, l'exécutant frappe avec les deux mains, ou avec une baguette de bois garnie de peau ou de caoutchouc à son extrémité.

b) Le *Nzôh.* — Le Nzôh est un tambour beancoup plus petit, obturé par une membrane, comme dans le cas précédent, mais avec des trous percés dans le corps du tambour et fermés par des morceaux de caoutchouc ou de peau d'iguane. Le son rappelle celui de la cornemuse, surtout lorsqu'aux ouvertures sont accolées des calebasses formant caisse de résonnance. Ce tamtam est réservé exclusivement pour les

[1] Nom emprunté aux Bantu. L'instrument très probablement aussi.

cérémonies religieuses et conservé soigneusement dans la case du chef. Il est interdit aux femmes et aux enfants d'y toucher.

c) Le *Mdu* [1]. — Le Mdu est beaucoup plus simple. Il sert principalement en cas de mort pour accompagner les danses rituelles, car le *nzôh* est alors délaissé.

« Le *mdu*, dit encore le P. Le Mailloux, auquel nous empruntons ces curieux détails comme moyen de contrôle de nos propres observations, est un instrument original. Fait d'un tronc d'arbre comme son congénère le *ngôma*, il n'a d'autre ouverture qu'une fente très étroite à sa partie supérieure (ou plus souvent latérale) terminée à chaque bout par un petit trou rond par où l'ingénieux fabricant a patiemment creusé et raclé le bois au moyen d'un long bédane, jusqu'à obtenir une caisse sonore de vastes dimensions. Les Pygmées qui n'ont aucun instrument creusant, évident l'intérieur du tronc d'arbre au moyen du feu, en y introduisant patiemment de petits charbons enflammés. Le travail est beaucoup plus long, mais incontestablement supérieur. Le bois, mieux durci, donne une sonorité beaucoup plus grande.

» En fabriquant le *mdu*, le Négrille a bien soin qu'une des joues soit moins évidée que l'autre. En frappant les deux côtés au même niveau, il obtient ainsi deux sons différents, bien que de la même puissance. Ces deux sons différents sont pour lui très importants, car ils permettent de rendre les tons hauts et les tons bas des mots dans le langage frappé. Les confusions seraient autrement inévitables. »

De notre côté, ainsi écrivions-nous déjà en 1897 :

« Nous débarquons. Le village est à cinquante pas à peine de la rive, très abrupte en cet endroit. Nous montons rapidement. Tout à coup un roulement de tamtam, une espèce de rappel :

Pa-ta, panpan	Au chef « un tel »
Pa-ta, panpan	Village danger
Pan-pan pan-Patapan. Patapan	Femmes fuite immédiate
Pan... pan pan pan... pan... pan	Guerriers tous courir armés
Pa-ta, panpan	Au chef « un tel »

Nous avons donc su plus tard ce que cela signifiait : Au chef un tel. — Le village est en danger. — Que toutes les femmes se sauvent. — Que tous les guerriers accourent en armes. — Au chef un tel.

On frappe le *mdu* avec deux baguettes terminées par des boules de caoutchouc. On obtient ainsi un son sourd et puissant, pouvant s'entendre à plusieurs lieues... [2]

Le *mdu* est le téléphone des Noirs. Grâce à certaines combinaisons

[1] Le P. Le Mailloux, qui est missionnaire au sud des régions que nous avons visitées, décrit ces instruments sous les nom de *ngôma* et de *mondu*. Ce sont identiquement les mêmes.

[2] Pour ceux qui douteraient de cette puissance, un voyageur tout récent affirme qu'au Brésil le tamtam des Indiens se fait entendre à cinq lieues.

il constitue un véritable code de langage secret, que très peu d'Européens arrivent à déchiffrer. Le P. Nékès, entre autres, en a donné dans l'*Anthropos* une étude très complète (bien que le P. Le Mailloux dise que le Blanc l'ignorera toujours !)

On a toutefois vite fait d'apprendre à connaître les battements du *mdu* quand celui-ci annonce un décès. Alors, le joueur de *mdu* procède par coups espacés, se brouillant par intervalles dans un léger roulement suivi de silences. Bientôt le *ngôm* vient à la rescousse, avec de grands coups distincts, frappés à contretemps. Puis, voilà le *ngôm* lancé à l'allure endiablée d'une vraie danse, ce qui, après tout, est une manière comme une autre d'honorer le défunt. Sans arrêt, le *mdu* dominera la danse mortuaire de sa grande voix grondante, la seule qui portera au loin, par dessus les steppes et les forêts, l'annonce que l'inévitable, une fois de plus, s'est accompli.

Le *mdu* sert également à annoncer la guerre, à rappeler au plus vite les hommes au village si l'ennemi menace. Il suffit d'avoir entendu une fois la batterie de guerre pour la distinguer et se la rappeler toujours. Elle se précipite, haletante, oppressée, sinistre, sans arrêt. On s'imagine les hommes courant aux armes, faisant à la hâte leur toilette de guerre, lignes blanches et lignes rouges se croisant sur leur peau noire ; danses guerrières, harangues enflammées ; demain, au chant du coq, ils se mettront en campagne.

D'après Morisseus, et nous y croyons facilement, le matin et le soir par temps calme, sans vent, le tamtam de guerre s'entend à 11 km.

Labouret, dans un très intéressant travail, a résumé ce que nous savons sur le tamtam de guerre et son langage.

Tout d'abord, il n'y a pas transmission de lettres, comme dans le système Morse, mais de syllabes. L'opérateur envoie d'abord le signal d'appel, puis le refrain particulier au chef qu'il appelle, le nom et le refrain de l'expéditeur, le message, et enfin le coup de clôture [1].

d) *Le Kô.* — Il est enfin intéressant de mentionner que dans certaines danses fétiches, en particulier celle en l'honneur de l'éléphant *Ngôr*, les Négrilles emploient un tamtam spécial nommé *kô*. Il est fait avec une géode autour de laquelle est étroitement serrée une peau d'iguane. Cette géode sert également de marmite et nous l'avons vue employée dans les opérations magiques.

e) Le *Khwa.* — Pour être complet, signalons que jadis les chefs de clan avaient un petit tamtam portatif, symbole de leur autorité. Il portait le nom de *khwa*, litt. vieillard, chef. J'en ai rencontré un seul exemplaire, plat, et portant à la tête une figure d'homme à cheveux tressés

[1] Système en somme assez analogue aux appels de régiment. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, en campagne, le tambour battra l'appel de corps d'armée, puis de régiment, l'ordre donné (au drapeau, couchez-vous, au rapport, etc.) et finira par l'appel de régiment, puis de corps, chacun ayant le sien, différent, que tout soldat doit connaître.

et relevés en chignon sur le haut, à l'autre extrémité une tête de femme avec parties génitales très accusées. Ce tamtam servait uniquement dans les cérémonies fétichistes.

3. Instruments divers

a) *Trompes (Yadé).* — Dans certains rites religieux, les Pygmées se servent de Trompes d'ivoire ou de corne, et encore d'écorce d'arbre, par exemple de ficus, enroulées en cône.

Les trompes d'ivoire portent une embouchure sur le côté, tout près de la pointe, à l'endroit où le vide commence. On en trouve de magnifiques, de plus d'un mètre de long. Plus longues, elles seraient trop lourdes et trop encombrantes. La pointe est finement ciselée, en forme de tête, avec les attributs masculins fortement marqués. Parfois, au lieu de tête, on trouve un phallus sculpté. Souvent, ces trompes sont entourées de peau finement tressée et réalisant de beaux dessins.

Avec une longue bande d'écorce, roulée sur elle-même en cornet, les Négrilles font également de jolies trompes.

Comme beaucoup d'Européens, nous avons maintes fois essayé ces trompes sans pouvoir en tirer autre chose que des sons abominables, d'affreux mugissements, et ce, pour la plus grande joie de nos petits hommes. Pour eux, ils s'y montrent au contraire singulièrement habiles. Schweinfurth fut stupéfait, lors de la visite qu'il fit à la cour de Munza, roi des Mombuttu, de l'aubade que lui donnèrent deux sonneurs de trompe. Ceux-ci exécutèrent des soli, à tour de rôle.

« Ils étaient tellement maîtres de leur instrument, écrit le célèbre explorateur, sachant donner à leurs sons une telle souplesse, une telle étendue, que après les avoir fait retentir à l'égal des rugissements d'un lion, ou des cris d'un éléphant en fureur, ils les modulaient jusqu'à les rendre comparables aux soupirs de la brise ou aux doux chuchotements d'une voix amoureuse. L'un de ces virtuoses, dont la corne était si lourde qu'il pouvait à peine la maintenir en position horizontale, exécuta sur cette trompe des trémolo et des trilles avec autant de précision et de délicatesse que s'il eût joué de la flûte. »

D'autre part, les *Annales de Tervueren* nous apprennent que tous les agents du Congo belge ont souligné l'habileté des sonneurs de trompe de l'Aruwimi et du Kwango, habileté telle qu'un Européen, ayant un soir sonné du clairon, fut tout surpris d'entendre le lendemain dans la forêt, les sons de cet instrument. Vérification faite, il apprit qu'un sonneur de trompe, l'ayant entendu la veille, était arrivé à l'imiter avec sa trompe d'ivoire.

Parfois, les trompes d'ivoire ont un deuxième orifice. Le sonneur le bouche du doigt. En le retirant, on hausse le ton de l'instrument. Le son des trompes d'écorce est beaucoup plus rauque et plus puissant.

b) *Les Sifflets.* — On trouve très fréquemment des Sifflets chez nos Négrilles, à trois et quatre trous, ainsi que des conques faites avec

le gros escargot [1] terrestre, un peu moins gros qu'un poing d'homme ordinaire. Ces sifflets et conques sont pendus au cou des enfants. On en siffle ou en joue pour écarter les esprits méchants ; les sifflets servent également pour se retrouver dans la forêt, mais plus souvent pour écarter les maléfices.

c) *Les Grelots.* — Nous avons déjà signalé que dans les danses, les Négrilles, et surtout les femmes, s'attachent aux chevilles et aux poignets des coques de fruits évidés [2] dans lesquels on introduit des noyaux ou des pierrailles. Le but est toujours le même : scander le mouvement. Au lieu de fruits évidés, les Négrilles emploient souvent des tubes de bois creux, vidés de leur moelle, fermés à leur extrémité et remplis de petites pierres. On se sert pour cet usage du Parasolier, si fréquent dans les plantations et que les Pahouins nomment *étang* et les Négrilles *éva* (Smithonia Smithii). Ils emploient également de petites courges.

4. Instruments à cordes

Les instruments de musique proprement dits sont nombreux chez les peuples bantu équatoriaux, beaucoup moins chez les Négrilles.

a) *L'Arc sonore* (*ngôr*). — La première forme de tous les instruments à corde peut-être donnée avec certitude, c'est l'arc servant au chasseur pour lancer sa flèche. Les Loangos donnent à cet instrument le nom de *lukungu.* Rien de plus simple : une liane tend fortement un bois, une branche qui se courbe en forme d'arc. Un petit bois pour frapper dessus et c'est tout. Instrument primitif par excellence ! Parfois le Négrille y ajoute une calebasse pour servir de caisse de résonance ; plus souvent, ce sera sa bouche ; plaçant, en effet, l'arc devant sa bouche, il frappe la corde tendue avec le petit bois qu'il tient de l'autre main. Instrument primitif, certes ! Et cependant le petit Négrille en tire des sons très variés, imite entre autres très bien le chant des oiseaux. Trois moyens, en effet, lui servent à modifier la note. Sa bouche, d'abord, caisse de résonance, ouverte plus ou moins largement, dès lors beaucoup plus propre que la calebasse immuable pour les effets artistiques. Puis le bâtonnet frappeur, qui tantôt glisse, tantôt frotte ou frappe. Enfin et surtout la main qui tient l'instrument, et qui de même que dans le violon diminue ou augmente le nombre de vibrations et fait dès lors varier la note. Les Bushmen ont un instrument de musique presque semblable qu'ils nomment *gôra.* C'est évidemment la même racine que le *ngôr* négrille.

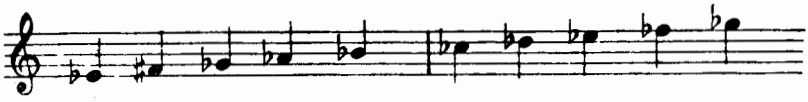
Au lieu de pincer la corde avec les doigts, on emploie souvent les dents.

[1] *Helix sp.*

[2] Fruits de l'*Erythrophlaeum guineense.* (Afzelius) des Papilionacées. C'est en même temps un poison d'épreuve plus redoutable (par l'Erythrophlaeine) que les divers Strychnos.

La corde qui tend l'arc se nomme *nzur* ; l'arc lui-même, *nri* ; l'instrument entier *nôr* ou *ngôr*, parfois *nri*.

b) *Le Nkis.* — Le *nkis* se rapproche du xylophone dont nous parlerons tout à l'heure. Pour le faire, le petit Négrille prend un morceau de bois, le taille en ovale et l'évide. Ce sera la caisse de résonance. Souvent l'extrémité de cette caisse est curieusement travaillée et représente une statuette d'homme ou d'animal. Le Négrille prend ensuite cinq petites planchettes de bois dur (*Fep* [1]) qui, lorsqu'on le frappe, rend un très joli son. Ces planchettes sont taillées en forme d'arc très aplati et fixées par le milieu sur la caisse de résonance, les extrémités forcément relevées par suite de leur position. Une planchette avec des lianes les attache fortement au milieu de la caisse. Le joueur de *nkis* frappe avec l'index recourbé sur l'extrémité des planchettes sonores. Celles-ci sont plus longues du côté de la statuette, que nous appellerons le haut. Au contraire, celles du bas plus courtes, donnent un son plus grave.



soit la gamme naturelle de *la*, transposée en *mi* bémol.

c) *Le Mverx.* — Aux Fang, leurs voisins, les Négrilles ont emprunté, pensons-nous, le *Mverx* ou violon indigène. Une branche de palmier est tout d'abord recourbée au feu. Puis on détache des filaments de l'écorce elle-même. Chaque filament est fortement tendu par un axe central, petit bâton à encoches, encastré dans la branche elle-même. Une calebasse forme la caisse de résonance. Les cinq notes du haut donnent *do-la-sol-mi-do* naturels. Celles du bas, les mêmes notes à la tierce. Le joueur pince les cordes avec ses doigts.

d) *L'Ombi ou Cithare à huit cordes.* — L'*Ombi* est un instrument universellement connu chez les Bantu. C'est plutôt une mandoline. Elle se compose d'une caisse de résonance taillée en plein bois, ébène [2] ou bois rouge [3], très dur et recouvert d'une peau d'antilope ou de cabri. Sur cette caisse est fixé un manche courbé, souvent terminé par une

[1] *Fep. Monodora Trillesiana* (Pierre) des Anonacées. Se distingue d'une espèce très voisine, le *Monodora myristica* Dun., en ce que ses fruits sont insipides, tandis que ceux du Myristica sont usités comme condiment apprécié (faux Muscadier).

[2] *Diospyros* sp. L'ébène du Gabon est une des plus estimées. Les fruits de l'ébénier, très peu connus des Européens, sont excellents. Les kakis du Japon, aujourd'hui très connus sont les fruits d'un ébénier. Le Sapotilier (*Achras sapota*), qui donne la délicieuse sapotille ne diffère de l'ébénier que par les canaux excréteurs.

[3] *Pterocarpus santalinoïdes, erinaceus, angolensis.* A la saison sèche, ces trois espèces laissent exsuder un liquide rouge qui donne le *kino*, usité en médecine. Nous avons parlé de ce liquide rouge sang dans une fable précédente.

statuette ou un animal stylisé qui soutient quatre cordes formées avec les vrilles de la vanille sauvage. A la place de peau, les Négrilles emploient souvent la membrane intérieure du ficus, sous-jacente à l'écorce. Les cordes sont tendues à l'aide de clefs autour desquelles elles s'enroulent. Lorsque le musicien a fini de jouer, il a bien soin de détendre les cordes qui, sans cette précaution, perdraient très vite leur sonorité. Avant de jouer, il les tend de nouveau, prêtant attentivement l'oreille, et retombe toujours dans les mêmes accords. C'est ce qu'on appelle « faire parler les clés ».

Chez les Asandeh, cette même mandoline, *kondi*, n'a que cinq cordes. Les sons de l'*ombi* sont très doux, très mélodieux et très agréables à entendre. Les notes obtenues sont les suivantes :

do ré mi fa si ré mi la do

donc très favorables aux chants en mineur, si habituels à toutes nos races.

5. L'Anzan ou piano indigène

Les Négrilles ont enfin un dernier instrument, l'*anzan* ou piano indigène. Je ne lui ai entendu donner que ce nom « *anzan*[1] », qui, à proprement parler, est le nom que lui donnent les Pahouins. Une fois seulement, j'ai entendu le nom de *kue*. Est-ce le vrai nom ?

L'*anzan* n'est autre chose que le xylophone, ou piano de bois. On le trouve dans toute l'Afrique ; *bala*, improprement *balafon*, au Soudan et en Guinée, *serimba* ou *marimba* dans nombre de tribus bantu, *anzang* chez nos Pahouins.

Cet instrument consiste en un certain nombre de touches de bois taillées dans un bois sonore et très sec, d'un beau rouge sombre.

Pour les avoir bien sèches, on les suspend pendant une dizaine de jours au-dessus du séchoir à poissons, en y entretenant un feu continu. Une fois bien sèches, le musicien les dispose sur deux troncs de bananiers couchés à terre ; puis prenant un ancien xylophone, il frappe la même note sur les deux touches semblables et amincit ou gratte la nouvelle touche jusqu'à ce qu'elle rende absolument le même son, au ton naturel et à l'octave.

Les Pahouins emploient pour le xylophone le bois de l'arbre *ebel*, l'*oïngo* et l'*ezigué* des Mpongwé[2].

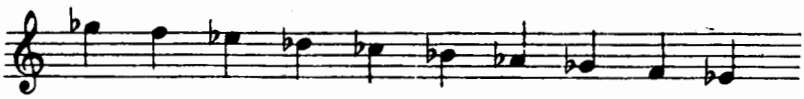
Une fois les touches prêtes, on les attache sur des barres de bois transversales. Souvent on y ajoute, comme caisse de résonance, des

[1] Signalons ici une confusion du Dr Chaumet, par ailleurs si remarquablement documenté. En parlant de cet instrument, il lui donne les noms suivants : *medzang* ou *anzang* des Pahouins, *hanja* des Fang, etc. Or, Pahouins et Fang sont le même peuple, *medzang* est le pluriel de *anzang*, et *hanja* est le même mot *anzang* mal prononcé.

[2] *Pterocarpus santalinoïdes* et *Pterocarpus angolensis*, ce dernier plus recherché. Ces arbres donnent un produit astringent, le *kino*, acide kinotannique, et un bois très recherché, le Santal rouge. Le *Pterocarpus*, arbre magnifique, est botaniquement tout voisin de l'humble arachide.

calebasses percées d'un trou obturé par une membrane mince, peau d'écureuil ou morceau du sac ovigène d'une araignée, l'épeire, plus souvent avec une membrane d'aile de chauve-souris.

La gamme de l'anzan est la suivante :



Chose singulière, la gamme ci-dessus, gamme naturelle de *la*, transposée en *mi* ♭, est aussi bien celle du *bala* soudanais que du *timbila*, exactement semblable, des Ba-Ronga de la baie de Delagoa, au Sud-Africain, en passant par le Centre Africain.

Pour obtenir les sons, le musicien a dans chaque main une baguette de bois, parfois deux, ayant une boule de caoutchouc à l'extrémité frappante [1].

Avec un autre arbre à bois jaune, le *ka* [2], de la famille des Euphorbiacées, Pahouins et Négrilles se font également un xylophone portatif, sans caisse de résonance. Chaque touche est percée d'un trou à son extrémité supérieure. Le musicien les porte suspendues par une liane à son épaule. Quand il veut en jouer, il coupe un bananier, prend deux tronçons, les couche à terre, dispose les touches dessus et commence à jouer.

Certains Négrilles sont de véritables virtuoses sur cet instrument avec lequel ils accompagnent souvent leurs récits.

[1] La *marimba* de l'Angola comporte 19 touches, celle des Azandé 8 seulement. Elle porte chez eux le nom de *kwéniba*, *kizanzi* et celui de *lilimba* pl. *malimba* chez les Baluba. Le Dr Combarieu dans ses leçons professées au Collège de France a publié sur l'Anzang une *Etude* que nous lui avions fournie.

[2] *Dichostemma glaucescens.*

CHAPITRE XI

La Danse

1. Danses magiques. — 2. Danses mimétiques. — 3. Danses religieuses. — 4. Danses d'amusement.

« Quand la lune paraît, a pu dire un auteur avec vérité, toute l'Afrique danse. » Il aurait pu ajouter avec autant de justesse : « Et quand la lune ne paraît pas, on danse tout autant ! » sauf quand il pleut !

Pour le Noir, comme pour le Négrille, tout est prétexte à danser. cérémonie religieuse ou magique, cérémonies de la vie sociale et domestique, naissance, mariage et mort, chasse et pêche, arrivée d'un Blanc : tout est prétexte à danser.

A l'origine, poésie, musique, soit comme chant ou instruments, et danses sont étroitement unies, et les trois arts ont un lien commun, le rythme, qui règle à la fois les mots, les sons et les pas. Cette triple exécution, dit Combarieu (*op. cit.*, p. 136) est la caractérique de l'art primitif.

C'est ce que nous retrouvons aujourd hui encore dans les danses de ces primitifs par excellence, nos petits Négrilles.

Comme nous l'avons fait précédemment pour les chants, les danses négrilles peuvent se ranger sous trois chapitres distincts, les danses magiques, les danses religieuses ou rituelles, les danses d'amusement.

1. Les Danses magiques

« En ce qui concerne les danses des primitifs, il n'y a aucune difficulté d'interprétation possible, dit encore Combarieu (*op. cit.*, p. 131). Elles sont toutes *mimétiques*. On s'attache à y reproduire les allures et les mœurs des animaux. Chez les tribus à l'état sauvage, les danses mimétiques sont une sorte de *dessin en action*, une gravure ou une sculpture avec la vie et le mouvement en plus : elles ont pour but

de conférer aux danseurs un pouvoir magique sur le gibier dont ils imitent les mouvements. Il y a là une sorte de magie homéopathique créant un pouvoir imaginaire sur un objet par la reproduction de cet objet. »

Pour être très juste, cette observation de Combarieu ne l'est cependant pas complètement. Dans les danses magiques, nous en distinguerions volontiers de deux sortes, celles qui s'adressent aux esprits mauvais, aux âmes désincarnées et malfaisantes, et les danses *mimétiques*.

Danses des esprits. — Ces danses sont exclusivement réservées aux sorciers et toujours accompagnées de chants et d'invocations. Souvent, en les dansant, le sorcier négrille s'est affublé d'un masque et d'oripeaux variés.

Elles ont pour but, soit d'effrayer l'esprit méchant et de le contraindre à s'enfuir, s'il a pris, par exemple, possession d'un malade, soit au contraire de le forcer à exécuter les volontés du danseur. Ces danses sont très violentes : le danseur bondit, saute en tournant, parfois tourne sur lui-même des heures entières, tombe parfois en véritable état de catalepsie, et ne s'arrête qu'absolument épuisé. Il nous souvient avoir vu, dans un cas de ce genre, le féticheur tourner autour du malade puis sur lui-même : peu à peu, la tête, penchée en arrière, courbait de plus en plus le corps en arc, jusqu'à ce qu'enfin les cheveux touchassent les talons. Les danses des Aïssaouas sont dans ce genre.

2. Danses mimétiques

Les danses mimétiques reproduisent les allures et les mœurs des animaux. Nous venons de voir leur but. Elles précèdent en particulier les grandes chasses ou les suivent. Réservées primitivement aux seuls chefs de famille et officiants, elles sont aujourd'hui, pourrait-on dire, tombées dans le domaine public. Sans doute, elles ont encore lieu pour accompagner les sacrifices dans les occasions que nous venons d'indiquer, mais quelques danseurs négrilles réputés ne se font nullement faute de les imiter pour la plus grande joie de leurs amis, ou des villages fang où ils s'exhibent. Notons en passant que jamais nous n'avons rencontré ces danses chez les peuples voisins des Négrilles.

Voici comment, avec son talent habituel, Mgr Le Roy décrit ces danses très spéciales. En ayant été nous-même l'enthousiaste témoin, car nous l'y conduisions, laissons-lui la parole :

« Mba Shole, c'est le nom du danseur négrille, est en veine. Et comme dans la journée, il nous a mimé la chasse à quelques animaux, nous lui demandons de le faire ici dans toutes les règles. Là, Mba Shole, devient simplement inimitable.

» A tout seigneur, tout honneur.

» a) *Danse de l'éléphant.* — C'est tout d'abord le tour de l'élé-

phant. Et nous voyons se dérouler tout le drame. Le départ pour la chasse, la marche dans la forêt, l'apparition de la bête qui marche tranquillement (l'un des bras, faisant la trompe, porte des fruits à la bouche), l'approche du chasseur, si doucement ! La manière dont il se glisse sous l'animal, et, une fois là, un pied solidement campé en arrière, l'énergie rapide avec laquelle il lui crève le ventre avec sa terrible lance: puis le bruit de la course effrénée à travers la brousse, et finalement, la lourde chute du colosse, son dépeçage, l'enlèvement de ses dents, la réjouissance enfantine autour de son cadavre énorme...

» Tout y est, mais cette extraordinaire mimique ne va pas seule ; au départ, il y a le chant préparatoire ; à la fin, il y a le triomphe. C'est extraordinaire de vérité et d'expression. »

Ce que dit le témoin oculaire confirme absolument ce que nous avons dit : il y a bien là danse mimétique magique, tombée dans le domaine public, avec le chant préparatoire aux esprits, qui n'aurait aucune raison dans une danse ordinaire, et le chant de triomphe qui n'en aurait aucune non plus. Chant de triomphe d'ailleurs superbe, à la gloire du chasseur et pour apaiser les mânes de l'éléphant :

CHANT DE L'ELÉPHANT

Contre tes enfants, ô père Eléphant,
Ne sois pas irrité !
Nous t'avons ôté, nous t'avons rendu la vie,
Contre tes enfants, ô père Eléphant,
Ne sois pas irrité, tu commences une vie meilleure.

Honneur à toi, ma lance,
Lance au fer acéré, honneur à toi...

En racontant cette scène, Mgr Le Roy ajoutait comme nous l'avons vu plus haut, que Mba-Shole parlait alors un langage inintelligible. C'est précisément de ce chant qu'il s'agissait.

Nous laissons de nouveau la parole à l'éminent auteur.

« b) *Danse du gorille.* — Et la chasse du gorille! Comme l'animal est bien représenté, se roulant voluptueusement dans l'herbe, sur le dos, et étendant de là ses longs bras pour arracher un fruit à sa portée ! Tout à coup, il se redresse, inquiet, il regarde autour de lui. Et pendant que, lourdement, il déguerpit sur ses quatre mains, les premières phalanges de ses membres antérieurs repliés, le *Nkü* tend son arc et lui lance sa petite flèche empoisonnée. Un rugissement sourd, un arrêt, puis une course furibonde, et, subitement, voilà la masse qui tombe... Le chasseur se précipite et lui plonge son couteau dans le cœur ; le gorille tourne l'œil, allonge les bras, frissonne, lèche son sang, qui coule, et agonise sous nos yeux...

» c) *Danse du sanglier.* — La mort du sanglier est très curieuse aussi. Le voilà qui fouille les racines, ne se doutant de rien, grognant un peu, et si heureux ! La flèche l'atteint : les cris qu'il pousse sont imités au naturel, et du plus haut comique.

» d) *Danse du miel.* — Mais où ce vieux Mba-Shole se surpasse, c'est dans (la danse de) la chasse au miel. Il passe, indifférent, dans la forêt, fredonnant un petit air, quand, tout à coup, il s'arrête : il a remarqué du miel sauvage dans l'excavation d'un rocher.

» Il réfléchit, fait du feu, allume une torche, se passe à l'épaule une boîte en écorce, et, son couteau entre les dents, le voilà parti : il escalade le rocher, il monte, il saute, il glisse un peu, se reprend, tombe encore, puis arrive. La torche fonctionne, le couteau aussi, et allongeant une langue de dimensions invraisemblables, il s'administre une large lampée de miel... Quelle jouissance ! (Et en le voyant se frotter le ventre avec une satisfaction indicible, tous les assistants rient aux larmes !) Tout à coup, grimace épouvantable : une abeille l'a piqué ! Il arrache le dard rapidement et se remet à la cueillette. Mais une, deux, trois abeilles, dix autres bientôt, cent autres recommencent l'attaque, et Mba Shole devient d'un comique irrésistible : une est sous son menton, l'autre dans ses cheveux, une plus indiscrète s'acharne sur son énorme nombril, mais avant qu'il ait pu l'enlever, un dard plus aigu que tous les autres lui fait pousser un cri. La plus méchante bête de l'essaim a pénétré sous le mince chiffon qui entoure les reins de l'envahisseur et s'est logée — hélas, comment dire cela ?

« Mba-Shole, crie un de nos guides, pas de bêtises devant les » Minissés ! »

» Mba-Shole n'entend plus rien: on dirait vraiment qu'il a l'essaim à ses trousses... Plusieurs se roulent dans l'assistance à force de rire...

» Le fait est que ce bonhomme est d'un naturel, d'une agilité et d'un comique extraordinaire. »

3. Danses religieuses

Les danses magiques commandent aux esprits malfaisants. Les danses religieuses prient, implorent l'Esprit Supérieur ou les esprits, elles accompagnent les cérémonies rituelles, et sont presque toujours exécutées avec chants et au son du tamtam fétiche. Les femmes n'y prennent pas part.

Dans les danses religieuses, le chef du clan danse ordinairement le premier et seul, autour du sacrifice offert en expiation. Les autres hommes suivent ensuite, les mains sur les épaules de celui qui les précède. Tantôt ils s'avancent en ouvrant et fermant des spirales qui s'ouvrent et se ferment, tantôt ils se croisent. Au centre des danseurs se tient le batteur de tamtam qui scande et règle les mouvements.

Dans certaines danses totémiques, chaque danseur tient en main une image plus ou moins stylisée de son totem, et a en même temps le corps et la figure barbouillés de blanc.

4. Danses d'amusement

A propos de tout, disions-nous ci-dessus, on danse. A propos de naissance, de mariage, de mort, à propos de tout et à propos de rien. Ces danses des Négrilles sont souvent remarquables. Ainsi vîmes-nous avec Mgr Le Roy l'étonnant Ethun Esùra [1] (1 m. 34) qui, les jambes entourées de castagnettes en fruits desséchés, faisait toujours en mesure, avec un bruit extraordinaire et continu, des mouvements d'une agilité surprenante, et des sauts, dont nul, auparavant, ne l'eût jugé capable. Nous l'avons déjà décrit plus haut et n'y reviendrons pas.

Hommes et femmes ne dansent jamais ensemble. La caractéristique de ces danses, comme l'a très bien remarqué Milligan, est que les pieds n'y sont pas plus actifs que n'importe quelle autre partie du corps, bras, mains, épaules, ventre, tête, chaque partie, chaque muscle est mis en mouvement, souvent même les yeux et la langue.

Nombre de ces danses négrilles sont pour nous absolument obscènes et nous en interdisons la vue à nos chrétiens. Beaucoup, surtout les plus obscènes, sont empruntées aux tribus voisines nègres. Les Négrilles les exécutent pour amuser dans les villages hors de chez eux, se comportant comme de vrais baladins. Nous ne les avons vues que très rarement dans leurs propres villages et surtout exécutées par des métissés.

Nous ne saurions mieux finir ce chapitre qu'en disant encore avec Mgr Le Roy :

« La danse est un art, et les Négrilles que j'ai vus y sont passés maîtres. Schweinfurth nous rapporte la même chose des Akka et les indigènes, leurs voisins, vont parfois les chercher très loin pour leurs fêtes. Ainsi font également les Fang.

» Et la pensée alors franchissant les temps passés, se rapporte aux époques reculées où les Pharaons élevaient les Pyramides et couvraient les obélisques d'hiéroglyphes. Une de ces inscriptions, tout récemment découverte, nous indique qu'un Akka de ce temps y était réputé comme merveilleux danseur. Ceux d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré, et Mba Shole, comme beaucoup de ses émules et compatriotes eût mérité, lui aussi, d'être hiéroglyphé sur les obélisques antiques. »

[1] Littér. Moitié de touque, nom à lui donné par les Fang en dérision de sa petite taille.

CHAPITRE XII

L'Art du Dessin et la Sculpture

Nous n'avons trouvé chez les Négrilles que nous avons visités aucun dessin vraiment digne d'intérêt. Parfois d'informes gribouillages sur les parois des cases [1]. Par contre, en sculpture, ils se montrent beaucoup plus habiles. Mgr Le Roy cite ce Négrille qui avait sculpté vraiment avec art une magnifique trompe d'ivoire et l'avait ornée de dessins curieux. Les Fang, en effet, font souvent appel aux Négrilles pour sculpter leurs manches de cithares et surtout le pilier central de leurs cases, ainsi que les crochets à suspendre les arcs. Des uns et des autres, nous avons trouvé de très curieux exemplaires et que bien volontiers, si la distance à parcourir eût été moins grande, nous eussions voulu rapporter. Nos successeurs seront plus heureux.

De ce que nous n'avons rien trouvé chez nos Négrilles en fait de dessins, il ne faudrait pas conclure qu'ils soient dépourvus de talents ou d'aptitudes en ce genre d'art. Il ne faut en accuser que les circonstances actuelles de leur habitat, leur nomadisme errant. En effet, l'art du dessin a été poussé à un haut degré chez les anciens Bushmen, leurs frères de race, et même chez les Bushmen actuels. Par le trait et la facture générale, les dessins trouvés récemment sur certaines roches et dans certaines cavernes du Sud-Africain rappellent fort les dessins néolithiques des cavernes du Sud de la France.

[1] Ce chapitre a dû être abrégé.

QUATRIEME PARTIE

Le Pygmée dans sa vie sociale et morale

Chapitre premier. — La Naissance.
Chapitre II. — L'Enfance et la Jeunesse.
Chapitre III. — Le Mariage.
Chapitre IV. — La Mort.
Chapitre V. — Les Maladies.
Chapitre VI. — La Moralité des Négrilles.

CHAPITRE PREMIER

La Naissance

1. Introduction. — 2. Rites avant la naissance. — 3. Rites de la naissance. — 4. Rites après la naissance. — 5. Le cordon ombilical. Les jumeaux. — 6. Avortement.

1. Introduction

Dans le petit village silencieux qui dort au fond du grand marais que les Fang nomment *Nzam Ngiki*, le lac herbeux des lucioles, et les Pygmées *Tua ofi*, qui a la même signification, près des sources de l'Eyo (affluent de l'Ogowé) au lointain pays des Dzem, je suis assis près de mon ami, le chef pygmée Esküé. Il m'a fait appeler la veille pour aller avec lui à la chasse aux hippopotames, particulièrement nombreux dans son lac, ou plutôt pour aller lui en tuer un, car bientôt, il l'espère du moins, un fils lui sera donné, et, suivant l'usage, pour marquer sa joie, un grand festin est de rigueur.

« Je te montrerai l'animal, m'a-t-il dit, et tu me le tueras. Ensuite nous le mangerons. »

Ainsi sont nettement tracés nos rôles respectifs. De fait, j'ai répondu à son appel, l'animal a été tué, et les Négrilles l'ont ramené et amarré près de leur village lacustre. Dès que la jeune mère aura enfanté, la fête commencera. Je ne pourrais souhaiter meilleure occasion d'observer ; d'ordinaire, nul étranger n'est jamais admis au clan en pareille occurrence. Mais... je fais partie du clan !

« A sa naissance, dit Mgr. Le Roy, le petit Négrille est déposé par terre, comme pour prendre possession de son domaine, puis lavé à l'eau tiède et remis à sa mère. Par ailleurs, pas de cérémonies compliquées, aucune formalité spéciale. Dans ses premiers mois et ses premières années, l'enfant est un peu comme le petit de la sarigue : au lieu de rester en dedans, il est simplement sorti dehors, mais il fait, pour ainsi dire, toujours partie de la mère. On l'appelle « la souris »,

« le rat », « grain de maïs », tout ce qu'on veut, mais son vrai nom ne doit lui être donné que plus tard, quand il pourra y répondre lui-même et dire « c'est moi ! ». Aujourd'hui, ce nom est généralement emprunté à la langue d'une tribu voisine, près de laquelle l'on a vécu, et rappelle un animal, un arbre, un objet, une circonstance, etc. »

Ces détails sont vrais, nous n'en doutons pas, pour certains clans négrilles, que nous ignorons d'ailleurs. Il en va tout autrement pour ceux du Congo que nous connaissons et, à notre avis, pour les Négrilles demeurés purs.

Dans nombre de tribus bantu, la naissance d'une fille est accueillie sans aucune cérémonie particulière. Chez nos Pygmées, la naissance d'un enfant, fille ou garçon, peu importe, est toujours considérée comme un événement heureux, et les cérémonies rituelles, ainsi que les chants, sont à peu près les mêmes. Toutefois, la présentation au Créateur et le chant rituel qui l'accompagne, dont nous avons parlé plus haut (p. 424) n'ont lieu que s'il s'agit d'un garçon.

D'ailleurs, disons déjà à ce propos que les Pygmées témoignent beaucoup plus d'égards et ont beaucoup plus de précautions pour la femme enceinte que les tribus bantu voisines. Jusqu'aux derniers jours, en effet, la femme bantu travaille comme si de rien n'était, va aux plantations où le labeur est fort dur, à la pêche dans l'eau froide des ruisseaux et vaque aux soins ordinaires du ménage. Dans nos expéditions, il nous est arrivé plus d'une fois d'avoir ainsi parmi nos porteurs, recrutés de village à village, quelques femmes dans un état de gestation très avancé. Dans ce cas, le mari suivait ordinairement derrière sa femme, mais il se serait bien gardé de l'aider en quoi que ce soit à porter la lourde charge. Au cours de la marche, le moment d'enfanter étant arrivé, la femme s'arrêtait dans le chemin ; puis après quelques heures de halte, reprenait courageusement la route, portant le nouveau-né sur son dos. La caravane s'était enrichie d'un « porté » de plus.

Rien de semblable chez nos Pygmées (qui d'ailleurs ne consentiraient jamais, soit dit entre parenthèses, à servir de porteurs).

2. Rites avant la naissance

Le petit Négrille est protégé, dès avant sa naissance, par diverses défenses, peut-être totémiques, qui frappent la mère et aussi parfois le père. Ainsi, dès que la mère s'aperçoit qu'elle aura un enfant, elle en avertit aussitôt son mari, toujours d'ailleurs heureux du fait, et désormais tout rapport sexuel leur est interdit. La défense est des plus strictes et tout manquement à la règle, surtout en cas d'accident qui serait immédiatement attribué à la faute rituelle, tout manquement à la règle serait puni de la façon la plus sévère par le clan et la famille de la femme. Ni le père ni la mère ne doivent plus toucher à un cadavre, fût-ce celui d'un de leurs proches. Dans certaines tribus bantu, le père et la mère ne doivent non plus assister à aucunes obsèques. Certains

clans négrilles, généralement métissés, ont adopté cet usage, mais à notre avis, il est d'importation étrangère. Ils ne doivent manger non plus d'aucun animal trouvé mort, et le fait est fréquent, en particulier pour le poisson. Ainsi, par exemple, lorsque le clan empoisonne une rivière, seul le poisson qui se débat encore lorsqu'on s'en empare peut être mangé par la femme enceinte et son mari. Le petit être, dans sa vie encore cachée, souffrirait de ce contact avec la mort, et les parents sont responsables de lui devant le clan. Protection évidente de l'enfant en vue de la famille.

Dès la troisième lune de la gestation la jeune mère porte souvent aussi au cou, attaché par une liane tressée, un petit fétiche d'ivoire, d'os ou de bois. Les anciens fétiches sont toujours d'ivoire. La liane a été tressée par la belle-mère. D'après certains renseignements, cette liane, qui porte le nom de *nkôl* [1], évidemment d'origine fang, doit être trempée au préalable dans le sang. Le fétiche a environ 7 à 8 centimètres de haut. Précieusement conservé, il se transmet de mère en fille et fait partie des objets que la jeune femme emporte en se mariant. Ce fétiche, dont la tête est presque aussi grosse que le corps, représente un enfant, les bras repliés sur la poitrine et les mains croisées, les genoux également repliés et tournés l'un vers l'autre, les pieds aussi tournés l'un vers l'autre. Son but est de protéger l'enfant dans le sein de la mère, de le mettre à l'abri de tout accident. On lui attache toujours une très grande importance, et il serait, pensons-nous, très difficile de se le procurer, même à haut prix. Ceux que l'on a bien voulu nous montrer, ce qui était déjà très peu facile, témoignaient par le poli, l'usure, et la teinte, d'une très haute antiquité, d'autant que l'usage en est strictement limité et que la mère ne le porte que dans les circonsances relatées plus haut. Certains fétiches égyptiens lui ressemblent fort.

Vers le septième mois de la gestation, suivant la lune, c'est-à-dire à partir de la nouvelle lune, la future maman ne va plus pêcher le poisson dans les marais ; les travaux pénibles, les longues courses lui sont interdits, et elle demeure la plupart du temps étendue dans sa case, ou couchée dehors au soleil, occupée aux menus travaux d'un ménage simplifié à l'extrême.

Il lui est également interdit de se baigner dans les eaux froides des ruisseaux ; mais elle peut le faire, et le fait tous les jours, dans les nappes d'eaux tranquilles, exposées au soleil. Cette interdiction est une interdiction religieuse, dont on comprend facilement la cause, et à laquelle elle se conforme d'autant plus strictement.

Interdit également d'écailler tout poisson à écailles, interdit d'en manger, tout autant que de tout animal à écailles, crocodile, pangolin, fourmilier, iguane, serpent. Cette interdiction cesse à la naissance de l'enfant.

Aucun pygmée n'a jamais pu me donner la raison de cette défense.

[1] Je n'ai pu avoir le nom négrille.

« Nos anciens faisaient ainsi, nous faisons comme eux, nos enfants nous imiteront. »

Telle est leur réponse à nos interrogations. Bien que le crocodile semble bien avoir été leur animal totémique tribual aux débuts de la race, avec l'iguane comme succédané, cette défense, à notre avis tout au moins, n'a rien de totémique. Peut-être et ce serait la raison la plus simple, parce qu'il s'agit d'animaux à sang froid, dès lors, dans l'esprit du Pygmée, moins nourrissants. Nous y verrions pour notre part une autre raison. La lèpre, assez fréquente dans toute la région, et pour laquelle ils n'ont aucun remède vraiment efficace, est une des maladies les plus redoutées du Pygmée. A juste titre. — Ils la redoutent même tellement qu'ils ne gardent pas avec eux dans leurs campements tout individu, mâle ou femelle, chef ou simple guerrier, atteint de la terrible maladie. Ils lui construisent un abri à part et il doit vivre sans aucun contact avec les autres membres du clan. Les Bantu au contraire, tout au moins les Fang et tout le rameau qui leur est apparenté, gardent leurs lépreux au village et ont avec eux des rapports journaliers. On ne fait nulle attention ni à eux ni à leur état : ils continuent à vivre de la vie commune. Là encore, soit dit en passant, nous retrouvons chez les Négrilles une trace des plus anciennes traditions primitives auxquelles ils sont demeurés fidèles. On sait qu'à ce sujet, la loi mosaïque avait édicté de sévères prohibitions, que tout le moyen âge chrétien renforça encore.

Or, dans une forme de lèpre assez fréquente, la lèpre squameuse, la maladie se présente sous la forme d'écailles qui font ressembler le dos et la poitrine des malheureux malades à une sorte de cuirasse d'écailles. De là à imaginer que la jeune mère pourrait donner naissance, après avoir vu près d'elle un malade atteint de cette lèpre, à un malheureux petit enfant, également lépreux, la transition est parfaitement possible. Le chant de la tortue que je recueillais naguère semble du moins y faire allusion :

CHANT D'AVANT LA NAISSANCE

Quand ton enfant dans ton sein
Déjà tressaille et s'agite,
N'arrête point ton regard,
O jeune mère,
N'arrête point ton regard
Sur la tortue qui traîne,
Qui promène ses écailles dans le chemin !
Ne vois le lépreux qui erre dans le village !

Que ton enfant,
Jeune mère,
L'enfant sorti de ton sein
Ne voie, en puisant le lait nourricier,
Ne voie ni la tortue qui promène ses écailles dans le chemin,
Ni le lépreux qui erre dans le village !

Pour la même raison peut-être, jusqu'à l'âge de la puberté, la chair des animaux à écailles et des poissons également à écailles sont souvent interdites aux petits enfants. Toutefois cette dernière prescription semble bien, peu à peu, tomber en désuétude.

Pendant les quelques semaines qui précèdent ou suivent l'accouchement, outre les défenses que nous avons vues précédemment, la femme ne peut manger l'étüi, poisson appelé *ngol* (un silure) chez les Fang, non plus que de la viande d'éléphant. Toutes les autres viandes lui sont permises, mais de préférence celle du singe, tandis que d'habitude elle lui est strictement défendue. Plus elle pourra manger de cette dernière viande, plus l'enfant qu'elle porte dans son sein ou qu'elle allaite, aura d'agilité, saura se cacher dans les ténèbres de la forêt.

Dans les derniers jours qui précèdent l'accouchement, le père va à la chasse et s'efforce de tuer deux animaux spéciaux, une sorte de porc-épic (*bua*), plus petit que l'ordinaire, aux piquants très courts, à la queue terminée en pinceau, l'*arethura africana*, qui habite d'ordinaire les renflements de terrain, au pied des grands arbres et sait, au milieu du lacis des racines enchevêtrées, se ménager plusieurs issues. Le Pygmée chasse également un autre animal, le *crimcetorys gambianus*, qui ressemble à un fort ichneumon, habite près des ruisseaux, se ménage aussi un terrain à plusieurs issues et est des plus difficiles à prendre. Les deux animaux autant que possible, ou l'un des deux si la chasse a été moins heureuse, sont grillés sur les charbons ardents et mangés par la future maman, toujours dans la même idée : l'enfant qui viendra ensuite au monde, saura échapper au danger, se dissimuler dans la forêt, fuir le péril, de même que les animaux dont la mère a mangé la chair durant sa grossesse.

3. Rites de la naissance

a) *Chez les Négrilles.* — Lorsque la jeune mère sent que son temps est proche, et que les premières douleurs se font sentir, elle est lavée des pieds à la tête par sa belle-mère assistée des femmes mariées du village. En principe, les petites filles ne doivent pas assister. Non plus aucun homme, marié ou non. Puis elle est conduite à l'écart dans la forêt voisine dans un fourré, aussi épais que possible. A terre, on a disposé une couche de roseaux frais cueillis, parfois de simples branches d'arbre. La femme pygmée est habituée à la dure.

On la couche alors à l'ombre d'un figuier sauvage, si possible, ou d'un buisson de salsepareille [1], à défaut de figuier. S'il ne se trouve ni figuier ni salsepareille, elle demeure à l'air libre. L'enfant doit venir au monde à l'air libre, son premier cri doit résonner dans la forêt. Il

[1] *Smilax pseudosyphilitica* des Liliacées. *Smilax sp. nova* Pierre. L'écorce de la racine de salsepareille et les feuilles sont employées comme purgatifs et antisyphilitiques. Les Négrilles s'en servent également comme vomitif.

ne vient même pas à l'esprit d'un Négrille d'en agir autrement. Et toutes les fois que j'en ai demandé la raison à un de mes petits informateurs, la réponse a été la même : « Le Négrille est libre, maître de l'air, de l'eau, de la forêt : ce sont les bêtes qui enfantent cachées dans leurs tanières ; le Négrille est libre. »

Dans de nombreuses tribus bantu, aux rives du Tanganyika, par exemple, la jeune épouse se retire près de sa mère quand elle voit arriver le terme de sa grossesse. Chez les Négrilles, c'est la mère du mari qui assiste la jeune femme.

Dès que celle-ci est conduite dans la forêt, le mari entre dans sa case : il n'en sortira que lorsqu'on viendra lui apporter le nouveau-né.

Chez les Fang, les cérémonies de la naissance sont presque semblables. Si nous les mentionnons ici, c'est que de nombreux clans négrilles les ont adoptées. Peut-être aussi, au lieu de les avoir reçues, les ont-ils transmises aux Fang : il est difficile de savoir la vérité.

b) *Chez les Fang.* — Chez les Fang, donc, la jeune femme est conduite dans la bananeraie qui, derrière toutes les huttes, balance ses vertes frondaisons et ses fruits d'or. La mère du mari, ou à son défaut, la plus proche parente coupe et jette à terre quelques feuilles vertes de bananier, aussi intactes que possible. Tout autour elle dispose les fétiches protecteurs du foyer, de la case, des ancêtres, et celui qu'au jour du mariage, la jeune femme, quittant le foyer paternel, a emporté comme dernier souvenir. Souvent c'étaient quelques tiges d'amarantes [1] ou de célosies [2] presque semblables à celles de nos jardins. Plantes vivaces que la jeune femme a replantées soigneusement devant la porte de sa case, entourées d'une barrière protectrice contre les chèvres et les poules, et cultivées avec amour. Parfois, assise à la porte de la case, elle contemple les rouges corolles et son souvenir s'envole là-bas, au pays de sa joyeuse enfance. Mélancolique s'envole son souvenir.

Autour des feuilles de bananier, étendues sur le sol, la grand'-mère a jeté les fleurs purpurines, évocatrices de bonheur, symbole de joies, les gaies amarantes.

Quelques jours auparavant, le jour même si c'est possible, ce qui est bien préférable, la belle-mère est allée seule dans la forêt, et après quelques incantations [3], elle a procédé en grand mystère à une cérémonie importante.

Elle a donc coupé la plus belle tige d'amome [4] qu'elle a pu ren-

[1] *Amaranthus sp. debilis?* on l'emploie comme antisyphilitique.

[2] *Celosia cristata.* Très analogue à l'espèce connue. Souvent aussi j'ai rencontré des plantes d'une sorte de pourpier, de ficoïde glaciale. Jamais on n'arrache ces plantes. Si elles se flétrissent, on les laisse pourrir sur pied sans y toucher.

[3] Nous n'avons jamais pu nous faire dire ces incantations. C'est défendu : les dévoiler causerait la mort de l'enfant ou d'un autre enfant.

[4] *Carludovica sp.* ; très abondante dans la forêt ; ses fruits sont comestibles et les graines, d'une saveur piquante, sont apéritives : la plante est

contrer, et, après l'avoir sectionnée, en a déposé les morceaux près de l'autel domestique, aux pieds de la statue de bois qui surmonte le coffre où sont renfermés les crânes des ancêtres. Aujourd'hui, elle prend en hâte un des morceaux, le mâche avec soin, et, quand la salivation s'est produite abondante, tout autour de la couche improvisée, puis sur sa belle-fille, en signe de bénédiction [1], gage de bonheur pour la mère et l'enfant qui va venir, elle crache, crache encore, projetant, à petits coups répétés, la salive blanchâtre.

Cependant le moment de la délivrance approche, et c'est à grand'peine que la jeune femme, étendue à terre, retient les cris que la douleur est sur le point de lui arracher. Moins elle criera, plus l'enfant sera fort, moins les esprits méchants, qui rôdent dans la forêt, en quête d'un corps sans défense où ils puissent librement entrer, auront de chance d'être avertis. Pour les écarter davantage encore, un peu à l'écart, une des femmes s'est cachée dans les buissons, et d'un ton monotone commence une longue mélopée. Si d'aventure passe par là quelque esprit inquiet, il restera suspendu aux lèvres de la chanteuse, noire enchanteresse, nouvelle Circé.

Autour du bosquet où souffre et gémit la jeune femme, les femmes du village montent jalousement la garde ; près de la malade, nul homme n'est admis, aucun regard masculin [2], pas même et surtout celui de son mari, ne la doit contempler. L'intrus qui braverait la défense serait gravement en danger, l'enfant serait impitoyablement sacrifié, et le père exigerait une réparation éclatante, deux vies pour une vie, deux femmes ou deux fillettes paieraient de leur liberté la rançon de l'audacieux profanateur des rites.

Le moment est arrivé ; deux matrones soulèvent la patiente et la maintiennent assise ou tout au moins légèrement relevée ; en agir autrement serait funeste à l'enfant [3].

Dans un dernier spasme de douleur, avec un cri que la souffrance

considérée comme « fétiche » par les jeunes femmes enceintes. Une autre espèce d'amome, à fruits non comestibles, porte le nom « d'amome des éléphants ». Ceux-ci, au dire des Noirs, l'emploieraient pour le même motif que les hommes. Nous avons déjà signalé de nombreuses analogies semblables entre hommes et éléphants.

[1] Nous retrouverons cette coutume pour les fêtes du mariage et pour le salut des étrangers.

[2] Pareille coutume existe chez presque toutes les peuplades noires, et on la retrouve identique chez les antiques peuplades aryennes. C'est donc pour les Koushites une coutume remontant à l'origine de la race. On cite néanmoins un peuple qui fait exception : les Bagafore de la Guinée. Là, au moment de l'accouchement, le père, présent près de la couche de sa femme, fait semblant de lui frapper le ventre en criant : « Donne-moi ce qui m'appartient. » La femme répond : « Un moment encore et tu le posséderas. »

[3] Nous n'avons pu trouver la raison de cette curieuse coutume que l'on rencontre chez plusieurs tribus noires ; les femmes que nous avons pu interroger à ce sujet, répondaient invariablement : « Nos mères ont fait ainsi, nos filles feront de même », et elles ajoutaient la réponse qui met fin à toute demande ultérieure : « C'est la loi. »

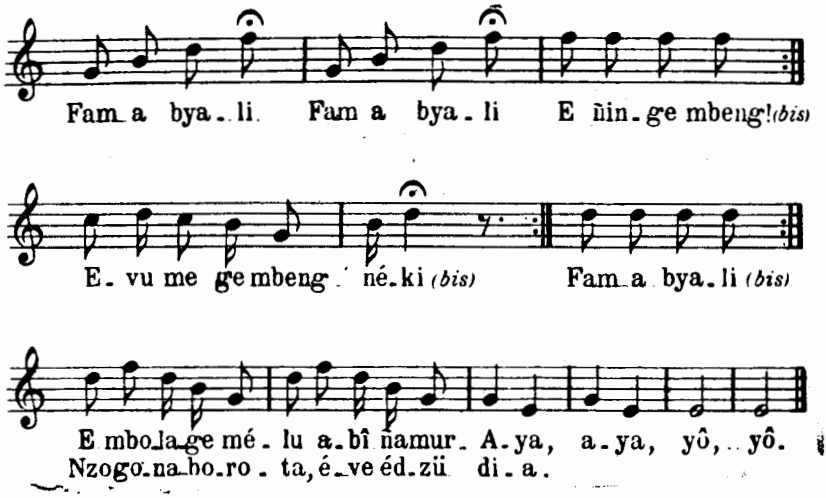
lui arrache enfin, heureuse et fière, elle a mis au monde son premier-né.

La belle-mère l'a pris entre ses bras, le lave avec l'eau qui glougloute là, tout auprès, dans le chaudron familial, eau aromatisée de menthe et d'*ava* [1], consacrée par le fétiche *Mbialebange* [2], protecteur des naissances, dont la vertu protectrice réside en quelques écorces râpées [3] cachée dans une petite corne d'antilope. Celle-ci, après avoir bouilli dans le chaudron, sera ensuite suspendue à la ceinture de l'enfant [4]. Jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, parfois plus, ce sera l'unique habit de bébé, ce qui, joint à un rayon de soleil, forme, avouons-le, un vêtement aussi léger qu'économique.

Dès que l'enfant est né, si c'est un garçon, les femmes, dès le premier soir, célèbrent un grand tamtam, on danse : *Abyale akuma*, et l'on chante comme ci-dessous le chant de la naissance.

Chant de la Naissance

Chant masculin



Un homme est né, (bis). — *Qu'il vive beau. — Qu'il grandisse fort et beau. — Un homme est né. — Qu'il devienne bien, bien vieux. Joie, joie, louange, louange. — Nzongonaborota, sachez-le, est son nom* [5].

[1] Espèce de labiée non encore déterminée, *ocymum? sp.*, très riche en principes aromatiques. On la cultive spécialement pour la cuisine.

[2] *Mbialebange*, littéralement celui qui naît joli.

[3] Ordinairement cinq espèces, dont un kolatier, probablement *Sterculia acuminata*, un *Xilopia* ou arbre à poivre, le *Hua gabonensis* ou arbre à ail : les deux autres varient suivant les tribus : ce sont ordinairement des arbres à essence forte.

[4] Devant les parties naturelles (*ante pudenda*).

[5] Phrase répétée deux fois ; le nom varie suivant l'enfant.

Si, au contraire, le nouveau-né appartient au sexe féminin, il n'y aura ni chants, ni réjouissances d'aucune sorte. Cependant la naissance de la fille n'est point considérée comme un malheur.

Bruyant et fort, bébé noir a fait son apparition en ce monde, et déjà, à grands cris, il réclame le sein maternel, tout gonflé de lait, qu'en son bonheur, la petite mère est si impatiente de lui présenter.

Halte-là, Monsieur Bébé ! tout n'est pas encore terminé, et vos petites lèvres gloutonnes ont beau s'avancer inconsciemment en une jolie moue de dépit, halte-là, point n'est encore temps !

Avec l'aide des matrones empressées, l'eau a ruisselé à flots sur la peau rosée de Bébé. Bébé « noir » ? non, pas encore ! Pour le moment, bébé est, non pas tout à fait blanc, comme on l'a dit parfois, mais d'une teinte café au lait très clair ; dans une quinzaine de jours seulement le pigment commencera à se noircir et à lui donner sa couleur définitive [1].

Bébé est propre, gentil comme un amour ! Il est temps de le mener à son père, qui attend, là-bas, dans la case. A pas chancelants, bien faible encore [2], aidée par ses compagnes, la jeune maman soulève le doux fardeau et se dirige vers la case. Le père est à l'entrée. Des mains de sa femme, il reçoit l'enfant, le regarde une minute : « Il est mien », dit-il, et le rend à la mère qui attend, anxieuse, un arrêt irrévocable [3], dont la vie de son fils est le gage. Elle le presse alors avec passion sur son cœur ; il lui est enfin permis d'aimer le fruit de ses entrailles, de le rassasier de son lait maternel : maman est heureuse, et bébé noir est content.

Dans la case, bébé repose.

Les femmes qui ont présidé à la délivrance de la mère demeurent quelques instants encore à l'endroit où bébé a vu la lumière ; avec le hoyau qui ne les quitte guère, elles creusent un trou profond, et en

[1] Seule, la paume des mains et des pieds restera blanche. Afin d'expliquer ce phénomène, les Noirs racontent en une légende que nous avons déjà donnée dans notre livre sur les Fang, comment aux jours de la Création, le fils puîné, mécontent de sa couleur, voulut escalader la montagne à pic sur le haut de laquelle Nzame avait établi son séjour. Il entasse roc sur roc : déjà il est près d'arriver, mais Nzame, mécontent, envoie son tonnerre frapper l'édifice chancelant. Le Noir, se cramponnant en vain aux rocs qui vacillent, retomba pour toujours à terre, ayant la paume des mains ensanglantée, mise à nu, comme la plante des pieds. Pour que jamais dans l'avenir il ne fut tenté de réitérer sa tentative insensée. Nzame le condamna à en porter une marque vivante. Ainsi, le soir, dans les cases, racontent les grand'mères à leurs petits-enfants attentifs, légendes naïves, qui vont se perpétuant d'âge en âge, de peuple en peuple, souvenirs antiques, mythes d'autrefois ou explication naturelle de quelque conteur ingénieux, qui sait ?

[2] La femme noire supporte beaucoup plus facilement que sa sœur blanche les fatigues et les douleurs de l'enfantement. Nous en avons vu ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, mettre au monde leur enfant dans une marche de caravane, s'arrêter quelques heures et rejoindre le campement le soir même, apportant à la fois et leur charge et l'enfant nouveau-né.

[3] Si le mari soupçonne une faute, il est libre de détourner les yeux L'enfant est condamné, mais la famille de la mère doit payer le prix d'une vie ou bien livrer une jeune fille ou une femme.

chantant [1] un gai refrain, sorte de cantilène, dont les paroles varient, mais le fond ne change guère, elles jettent au fond de la fosse les feuilles de bananier sur lesquelles la mère était étendue, font disparaître en même temps toute trace de l'opération [2], car fouler aux pieds la moindre parcelle de ce qui a eu vie serait attirer les plus grands malheurs sur la mère et le nouveau-né, comblent la fosse avec la terre qui en a été tirée, puis en cadence, sur un rythme entraînant, foulent en dansant la terre qui vit naître un homme.

Seules, les fraîches amarantes ont été réservées, amarantes, fleurettes de bonheur, gage de fécondité. Dans les cases, le soir, ce sera le cadeau des mères à leurs fillettes, et celles-ci, inconscientes, en pareront demain leurs noirs cheveux, enviant le sort de la jeune maman, demandant pour elles-mêmes un bonheur [3] aussi grand aux génies protecteurs du foyer domestique.

En chantant, à la case de notre jeune mère, la troupe joyeuse revient. Commence une autre cérémonie [4]. La matrone qui a présidé à l'accouchement a pris soin, en sectionnant le cordon ombilical, d'en conserver une petite partie. Elle la remet au père et celui-ci se dirige immédiatement vers la forêt ; là, à une place choisie d'avance et qu'il débrousse soigneusement, il creuse un trou, y place la dépouille bien enveloppée de feuilles d'amome, et, avant d'achever de remplir la terre, il y plante une toute jeune tige de ficus, parfois de l'arbre appelé par les Européens, à cause de ses fruits, le saucissonnier, l'entoure de palmes pour le mettre à l'abri de la dent vorace des cabris ou de la patte des poules, toujours à la recherche de toute terre remuée, et rentre enfin joyeux au village. Désormais, le sort de l'enfant sera lié au jeune arbrisseau. S'il dépérit, on craindra pour l'enfant, et vite, on

[1] Ne pas chanter dans ces circonstances serait faire une grave injure à la jeune mère. Ce sont là toutefois querelles de femmes à femmes qui ne concernent point le mari, et dont elles tirent vengeance entre elles. Elles y sont fort habiles !

[2] Les chiens surtout sont soigneusement écartés. Par une croyance analogue, dans nombre de nos vieux pays européens, on évite avec soin de jeter les dents de lait. « Il te pousserait une dent de chien », dit-on à l'enfant !

[3] La femme stérile est réellement malheureuse, méprisée de son mari et de ses compagnes. Souvent, dans ce cas, le mari la loue à des amis comme une vraie bête de somme. (On ne connaît que trop les exigences des Européens dissolus qui traversent les villages. Ce sont, d'ordinaire, ces femmes qui leur sont livrées. On les entend ensuite se vanter ou écrire que le chef leur a donné sa propre fille vierge en mariage. Ceux qui les ont précédés, ceux qui suivront, pourront avec autant de vérité émettre pareille prétention !) Par suite de cette réprobation attachée à la stérilité, aucun opprobre, bien au contraire, ne s'attache à la fille-mère : le père exigera pour la livrer à un futur mari un prix d'autant plus élevé que sa fécondité est démontrée. Dans ces cas, le mari de la mère de l'enfant n'a aucun droit sur lui. Nous reviendrons plus tard sur ces questions à propos du mariage.

[4] Cette cérémonie a lieu seulement pour les enfants mâles, et surtout pour les fils de chefs. La section ombilicale est d'ordinaire si mal faite chez l'enfant qu'il n'est pas rare de rencontrer d'énormes nombrils, causés par une hernie ombilicale datant de la naissance.

aura recours au féticheur ; s'il grandit, fort et vigoureux [1], la tribu en augurera une existence prospère pour elle-même ; lorsqu'il produira ses premiers fruits, l'heure sera venue pour son « alter ego » de prendre femme.

Mais, pour le moment, bébé noir n'en est pas encore là, à bien loin près ! Son horizon et ses rêves se bornent au sein maternel.

Le père est rentré au village ; de nouveau, il a pris l'enfant entre ses bras ; au milieu de la cour intérieure du village, là où il est interdit aux femmes de séjourner, il étend une écorce d'arbre ; à son défaut, une feuille de banane ; en pleine lumière, entouré de sa parenté mâle, il y place l'enfant, étendu sur le dos, face à *Nnodzô*, la Tête du Ciel, le soleil, image céleste de *Nzame* le Créateur. C'est la consécration du nouvel être à la divinité, l'offrande au soleil du futur guerrier. Autour du père, les hommes de la famille se sont groupés : c'est un moment plein de grandeur et sur le vif on y saisit le sentiment profond qui chez l'homme noir, aussi bien que chez l'homme blanc, relie à la Divinité insaisissable de là-haut l'être humain qui, en bas, peine et lutte, mais avec l'espoir certain que sa lutte ne sera pas inutile et aura un jour sa récompense.

Os homini sublime dedit...

Et notre petit sauvage entre dans la vie...

c) *Chez les Négrilles.* — Revenons à notre jeune maman négrille. Les cérémonies sont presque identiques. Au moment de l'accouchement, aucun homme ne doit être présent, et cela sous aucun prétexte. La mort même de la jeune mère ne serait pas une raison suffisante d'appeler le mari. Dans ce cas, qui arrive parfois, le corps reste là où il est. Les femmes qui ont assisté s'en vont sans tourner la tête en arrière. On se contente de jeter quelques branches sur le cadavre, que les fourmis ont d'ailleurs vite fait de dévorer. De même que les vautours qui accourent de tous les points de l'horizon, tandis qu'auparavant pas un n'était en vue, dès qu'un cadavre gît sur le sable, il semble qu'un instinct particulier guide les fourmis. On voit leurs sombres escadrons arriver

[1] Il nous souvient d'avoir ainsi jadis eu pour ami, dans un village, un vieux chef, dont la tribu avait émigré depuis fort longtemps du plateau de Nzorkmbieng, vers les sources de l'Ivindo. Ayant appris que je devais aller prochainement relever le cours de ce fleuve lointain, il m'en traça très exactement la direction, avec ses multiples sinuosités, sur le sol de la case, marquant les affluents et les villages avec une précision telle, que plus tard nos levés reproduisaient presque exactement le croquis de son dessin, d'après des souvenirs de 30 ans ! « Et quand tu arriveras à tel endroit, me dit-il, regarde bien, tu verras, à telle place, un bel arbre. C'est là que fut enterré mon premier *moi*. » Plus tard, passant par là, je reconnus l'arbre qui avait grandi, poussé et fructifié. Recueillant quelques fruits, je les rapportais quinze mois plus tard au vieux chef. Dire sa reconnaissance serait difficile, et je dus, par le menu, lui dépeindre l'arbre, son port, sa grandeur. C'est que tant que l'arbre vit, l'âme du mort y demeure attachée et ne peut aller au séjour bienheureux. De même, l'existence humaine est liée à l'existence de l'arbre.

de toutes parts en rangs serrés et se précipiter à l'assaut de la proie qui leur est abandonnée. En deux heures, le squelette reste seul, blanchi !

Admirables fossoyeurs, les voraces bestioles ! Etre livrée vivante aux fourmis, rappelons-le en passant, était jadis le supplice réservé aux femmes infidèles en pays noir [1].

4. Rites après la naissance

Aussitôt que monsieur Bébé négrille a paru à la lumière de ce monde, la belle-mère, ou à son défaut la vieille parente la plus proche, le dépose sur une écorce de figuier sauvage (*thô*), et le lave à l'eau tiède aromatisée, comme nous l'avons vu précédemment. La jeune mère est également lavée des pieds à la tête et on lui fait avaler une décoction chaude de salsepareille où on a mélangé un peu de piment. Le cordon ombilical a été sectionné par les soins d'une matrone expérimentée. Opération qui d'ailleurs est très souvent fort mal faite et détermine chez les Négrillons des hernies ombilicales très apparentes. Les restes de l'opération sont mis à part et réservés pour une cérémonie subséquente. Le cordon est ordinairement tranché à 5 ou 6 centimètres du ventre et l'appendice serré par de fines cordelettes.

Dès que l'enfant a poussé son premier vagissement, la belle-mère le reprend dans ses bras. Dans un récipient près d'elle, elle a eu soin de préparer de l'huile dans laquelle elle a mélangé soigneusement de la poudre de bois rouge finement pulvérisée. Le mélange, longtemps brassé, forme une bouillie épaisse et onctueuse, d'odeur forte et désagréable.

En effet, rappelons en passant que cette huile est obtenue en écrasant des termites ou fourmis blanches et les faisant bouillir dans l'eau. L'huile surnage et on la recueille. Comme elle se corrompt vite, on l'emploie immédiatement.

Le mot *thô*, employé pour désigner le ficus ou figuier sauvage, est un mot très ancien. Sous diverses formes, on le retrouve dans beaucoup de tribus bantu [2]. Nous avons déjà dans un précédent ouvrage [3] rappelé que le ficus, *thu* en égyptien, était l'arbre consacré à la déesse Hathor et que la couleur rouge lui était également vouée.

Pendant ce temps, on est allé prévenir le père qui attend impatiemment dans sa case. Il sait d'ailleurs déjà s'il a un garçon ou une fille, car si l'enfant nouveau-né est un garçon, les femmes présentes à l'accouchement ont aussitôt entonné les joyeux *Yao*, *Yao* d'allégresse, criés sur un ton suraigu. Si le nouveau-né, au contraire, est une fille, on n'a rien dit.

Avant que le père n'arrive, la belle-mère, ou à son défaut une des

[1] Mgr Bessieux, premier évêque du Gabon, eut grand'peine à faire abandonner au roi Denis cette horrible coutume.

[2] Ainsi *ethu* en fang qui désigne à la fois l'arbre et le vêtement que l'on en extrait en battant l'écorce avec un maillet spécial.

[3] *Le Totémisme chez les Fang*. Coll. *Anthropos*.

matrones, mais jamais la jeune mère, oint le corps entier de l'enfant avec la bouillie rouge préparée à cet effet. Consécration évidente, et aussi précaution utile pour préserver le tendre petit corps de la piqûre vorace des moustiques. L'odeur de l'huile de termites a pour effet, paraît-il, de les mettre en fuite.

Semblable opération est faite pour les garçons et pour les filles indifféremment.

Dès que l'enfant a été oint d'huile et de bois rouge, pareil traitement est fait à la mère : des pieds à la tête, elle est enduite de l'odorante bouillie rouge. Avec la baie jaune d'un Randia [1] on trace des lignes sur le front et la poitrine de la jeune maman. Elles ressortent vite en noir brillant.

Si le nouveau-né est une fille, la belle-mère l'apporte au mari, resté devant sa case. Si, au contraire, c'est un garçon, il vient lui-même le chercher. La belle-mère le lui remet dans ses bras, et tout le monde revient au village en chantant et en dansant. Le père le dépose alors devant sa case et danse seul tout autour, au son du tamtam. Il l'a placé sur un lit de feuilles, généralement de fougères, mais le choix de la plante n'a nulle importance, l'essentiel est que l'enfant ne touche pas le sol. Les hommes du clan font le cercle autour du nouveau-né, et on chante le chant de la naissance, scandé par les cris de joie des femmes, *oh ! oh ! oh, yélè, yao, yao.*

Chant de la Naissance

L'arbre a donné le fruit, et le fruit est bon à manger.

Chœur : *Oh ! oh ! oh ! yélè, yao, yao.*

Le jour est brillant, et la nuit est noire.
Ne dites rien, ne parlez pas, ceux qui passent sont là [2].

Chœur : *Oh ! oh ! oh ! yélè, yao, yao.*

Le Nkula pourrit au pied de l'arbre.
L'animal court et l'homme le mange,
L'oiseau vole et l'homme le mange,
Le poisson fuit et l'homme le mange.

Chœur : *Oh ! oh ! oh ! yélè, yao, yao !*

Ne dites rien, ne parlez pas, ceux qui passent sont là.

Chœur : *Oh ! oh ! oh ! yélè, yao, yao !*

[1] *Randia dumetorum* (Lam.) — Rubiacées — le fruit est un excellent vomitif. Il ne faut pas le confondre avec le fruit d'une espèce voisine, le Genepa, fruit comestible et astringent que les Négrilles récoltent. Ils en mangent également les feuilles riches en mannite.

[2] Allusion aux revenants, dont il faut bien se garder d'attirer l'attention

Le chef du clan prend alors de la poudre de bois rouge, en enduit de nouveau le corps de l'enfant, pendant que les femmes dansent et chantent. On rapporte l'enfant à sa mère et tous deux rentrent dans la case.

La jeune mère peut enfin se livrer à un repos qu'elle a bien gagné. A ce moment, on lui fait boire une tisane destinée à augmenter le lait.

Les femmes qui ont aidé la jeune femme, belle-mère en tête, retournent en dansant et en chantant au lieu où s'est passé l'enfantement. Elles creusent un trou profond et jettent au fond tout ce qui a servi, feuilles d'amome, écorce de figuier, traces de sang, rien ne doit être laissé à l'air. On se garde bien surtout de fouler aux pieds tout ce qui a eu vie [1]: ce serait attirer les plus grands malheurs sur l'enfant. Une fois la fosse comblée, on la piétine joyeusement, toujours en chantant, et on retourne au village.

Commence alors le festin. Quand on sera bien rassasié, que tout aura été dévoré, rongé, qu'il ne restera rien, c'est l'heure de la danse.

Le mari va chercher sa femme. A elle, en effet, d'ouvrir le bal ! Y manquer serait attirer le malheur sur l'enfant. Pour cette danse, les femmes se font face à face, en battant des mains, puis en scandant le mouvement par un vif battement de pieds. La jeune mère s'avance alors la première en dansant, s'arrête, et d'un vigoureux coup de reins, projette le ventre en avant. Une autre la suit. Après cet exercice, la jeune maman a le droit de se retirer dans sa case et de se déclarer « fatiguée ». On le serait à moins ! Après les femmes, au tour des hommes. Et pendant des heures, au bruit du tamtam et des grelots de bois, jusqu'au matin, la danse déroulera ses joyeux lacets, danse mimétique encore, mais très lascive, où sont représentés avec un art consommé tous les actes successifs qui précèdent et suivent la naissance. Cette danse dure toute la nuit, ne cesse qu'à l'aube, pour une dernière cérémonie.

5. Le cordon ombilical. Les jumeaux

Au moment de la naissance, la belle-mère a mis à part et soigneusement enfermé dans des feuilles d'amome une section du cordon ombilical. Elle le rapporte avec elle et le dépose dans la case paternelle.

Au premier matin, bien que parfois cette cérémonie soit retardée jusqu'après la circoncision, le père et la mère, suivis des amis, se dirigent vers la forêt, portant le petit paquet que nous venons de mentionner.

Si le nouveau-né est un garçon, le père cache le paquet dans la terre après l'avoir bien enveloppé de feuilles d'arbre et plante au-dessus un ficus. Si c'est une fille, c'est la mère qui enterrera le paquet et plantera au-dessus un arbre à fruits, généralement un noyer, le Nkula edulis ou un Assia [2] dont les fruits sont également hautement appréciés.

[1] Les restes de la gestation.
[2] *Pachylobus edulis.*

Le garçon, plus tard, aura un certain soin, si possible, de son arbre et placera au pied une petite hutte, où il mettra un fétiche protecteur [1]

L'enfant qui vient de naître est garçon ou fille, parfois deux jumeaux. Si c'est une fille, on ne s'en préoccupe plus, la mère garde l'enfant, l'allaite, la soigne. Le père n'y fait nulle attention. Si deux jumeaux, deux mâles sont venus au monde en même temps, le second est parfois sacrifié, il porterait préjudice à son frère. Toutefois, cet usage n'est pas toujours observé, puisqu'il nous a été donné de voir deux Négrilles, d'ailleurs parfaitement ressemblants, que l'on nous a présentés comme jumeaux. Le sacrifice du second des jumeaux est fréquent chez les Bantu [2], et à notre avis, d'importation étrangère chez nos Négrilles.

Nous avons assisté aussi aux cérémonies qui suivaient la naissance de deux jumeaux. Tout le petit clan s'était rassemblé dans la forêt autour de la jeune femme. Après avoir chanté et dansé en rond autour d'elle, deux matrones reprirent le chemin du campement, avec un morceau de pagne d'écorce sur la tête et leur cachant la figure. Suivaient deux hommes portant sur leurs bras les nouveau-nés, complètement nus. Après eux la mère, avec une couronne de feuillage autour des reins. On retrouve cette coutume au Tanganyka.

En arrivant au village, le tamtam retentit à coups précipités. Tout le monde s'arrêta devant la case du mari, dansa en rond tout autour, danse très particulière qui était plutôt un piétinement scandé, aux accents d'une mélopée assez monotone, mais qui paraissait plaire beaucoup aux assistants. Ce ne fut qu'alors, après une cérémonie de plus de deux heures, que les deux jumeaux furent remis au père. Les pauvres petits avaient été rudement secoués !

La plantation des arbres sur le cordon ombilical est de rigueur et ne doit jamais être omise, sous peine de nuire gravement à l'enfant. De même, le cordon ombilical doit toujours être enterré, pour que l'enfant vive. En agir autrement serait vouloir sa mort.

Pour les jumeaux, les cordons doivent être enterrés à la bifurcation de deux chemins, chacun à l'entrée d'un chemin : tous les assistants y déposent un petit rameau, de préférence fourchu, une brindille, quelques feuilles. Quelques jours après, le père vient disperser les tas. Les arbres protecteurs sont plantés comme d'habitude, et d'ordinaire les deux chemins sont alors détournés de quelques pas. Souvent, on élève une hutte minuscule à cet endroit en l'honneur des esprits.

[1] Ne pas confondre comme certains auteurs et dire que cette hutte est élevée en l'honneur de la divinité.

[2] Chez certaines tribus, au contraire, les jumeaux sont particulièrement honorés. On les considère comme des êtres extraordinaires, des espèces de génies. On les croit sorciers. Voir *Aux rives du Tanganyka*, par Mgr LECHAPTOIS, p. 139.

6. Avortement

Les faits d'avortement sont des plus rares chez les Négrilles. L'enfant est trop désiré, trop aimé quand il est venu, de trop grande importance pour le renom de la mère, pour qu'elle le sacrifie. La femme stérile est absolument méprisée.

Parfois cependant, mais très rarement, surtout pour se venger de son mari, la femme pygmée se fait avorter. Elle le fait en prenant des lavements d'eau chaude où elle a mis infuser les fruits d'une Solanée toute proche du *Solanum mammosum* (de la Guyane) ou de l'Aubergine. C'est une baie violette à chair blanche, grosse comme une petite pomme, plante d'ailleurs usitée dans la pharmacopée négrille. La racine est purgative et diurétique. Les feuilles pilées sont un bon remède contre la gale.

Si le remède n'agit pas comme lavement, la femme en boit une décoction, mais dans ce cas, l'effet est souvent mortel pour elle-même. D'ailleurs, ce faisant, c'est toujours grosse injure pour le mari, qui s'en venge cruellement sur la famille de la femme.

Pendant les six premiers jours après sa naissance, le petit Négrille ne sort pas de la case maternelle. Durant ses premiers jours, sa peau est loin d'être noire. Nous avons vu précédemment que les Négrilles se partageaient suivant la couleur de leur peau, en deux rameaux très distincts et provenant à l'origine de croisements différents, les uns tirant sur le noir et atteignant même le noir absolu ; les autres, au contraire, de teinte beaucoup plus claire. La teinte primitive est jaune-rouge, d'autant mieux conservée que le clan est plus pur. Aux premières heures de sa vie, le bébé noir est de teinte claire, plutôt café au lait peu foncé : il brunit ensuite. Le petit Négrille est encore de teinte plus claire, mais tirant davantage sur le jaune teinté de rouge. Quand il est de race pure, on le confondrait facilement avec un bébé blanc, et dans le Midi, beaucoup d'enfants sont certes de couleur plus foncée que lui !

Mais il changera vite. Au bout de quelques semaines, il a sa coloration définitive.

CHAPITRE II

L'Enfance et la Jeunesse

1. La Circoncision en général. — 2. L'Epoque de la circoncision. — 3. L'Imposition du nom. — 4. L'Allaitement. Cérémonies rituelles du début et de la fin de l'allaitement. — 5. Les Jeux de l'Enfance. Jeux des Filles. — 6. Jeux des Garçons. — 7. L'Apprentissage de la vie.

1 La circoncision en général

Avant d'aborder ce sujet, une question préalable se pose nécessairement :

La circoncision (*nkaza*) est-elle en usage chez les Négrilles ? Mgr Le Roy le nie absolument : « Les Négrilles, dit-il, n'admettent pas la circoncision. » Nous nous permettons d'être beaucoup moins affirmatif sur ce point et de dire au contraire qu'il en est chez eux comme chez les Bantu : la plupart des clans pratiquent la circoncision. Quelques-uns l'ont laissée de côté tantôt pour une raison, tantôt pour une autre. Mgr Le Roy admet comme une de ces raisons les longs voyages. Combien est-elle plus vraie, plus réelle pour les clans négrilles, sans cesse poursuivis, sans cesse pourchassés ! Pour pratiquer les rites de la circoncision, il faut être tranquille, avoir devant soi le temps nécessaire, choses qui ont dû manquer bien souvent jadis, et encore maintenant à nos petits hommes !

Certains auteurs, loin d'admettre que les Négrilles n'ont pas la circoncision, admettent au contraire que ce sont eux qui l'ont imposée aux Bantu. A notre avis, c'est l'opinion qui nous paraît la plus probable, car on se demande peut-être où autrement les Bantu auraient pris ce rite. Rien de plus naturel, au contraire, que de l'avoir reçu des Négrilles, ou de le leur avoir emprunté, à eux, les véritables autochtones, bien probablement, comme en font foi leurs traditions et leurs légendes, beaucoup plus nombreux jadis qu'aujourd'hui, beaucoup plus groupés en tribus fortes et guerrières.

Une preuve encore que les Négrilles n'ont pas emprunté la circoncision aux Bantu, c'est que chez eux, ainsi que nous le verrons plus

loin, la circoncision est faite dès les premiers jours. C'est à proprement parler l'entrée dans la vie, l'offrande au Créateur, la marque que le nouveau-né est un « homme » et non pas un animal. Aux temps lointains où les Négrilles avaient des esclaves, enfants ravis dans les tribus étrangères voisines et dont ils se débarrassaient plus tard quand ces esclaves devenaient trop forts, jamais ces enfants n'étaient circoncis. Un chef de clan que j'interrogeais à ce sujet était des plus formels sur ce point particulier. « Un singe et un esclave sont même chose », me disait-il. Ne serait-ce pas pour se venger que plus tard certains peuples bantu auraient interdit la circoncision aux Négrilles réduits à leur obéir, sous leur domination ?

En tout état de choses, la circoncision est d'usage général dans tous les clans négrilles que nous avons connus, tout aussi bien que dans les deux rameaux bantu au milieu desquels ils vivent, rameau mpongwé, avec ses nombreuses tribus, rameau fang, beaucoup plus nombreux encore et qui s'étend presque jusqu'aux rives éloignées du Tchad, en tout cas des hauts affluents du Congo ; rameau nilo-lybitique des Ndris et Banziri et peuples du Soudan français.

La circoncision, qu'il s'agisse de Négrilles ou de Bantu est en usage pour les deux sexes [1].

Les Négrilles désignent la circoncision sous le nom de *nkaza*. D'après le R. P. Sacleux, ce vocable aurait été emprunté par eux à une langue du Haut-Congo, ou *Gaaza*, des Banziri, ou *Kaza* des Banda. Cette étymologie nous paraît des plus douteuses. A notre avis, *canza*, *kaza* ou *nkaza* qui signifient coupure, tout aussi bien que *akele* ou *akole*, qui en Fang désigne à la fois la circoncision et le dernier coup que l'on emploie pour couper une branche d'arbre, viennent tous d'un vocable beaucoup plus ancien, de l'Ethnique égyptien *Esèbe*, couper, d'où *esèbe*, circoncision, qui a donné également *esèfe*, couteau, d'où le *fa* ou couteau des Fang et le *éfe*, couteau à circoncision des Négrilles dont j'ai pu me procurer deux rares exemplaires.

Esèfe, en langue égyptienne, désigne encore le roseau, probablement à cause de la forme plate et coupante des feuilles, et par dérivation, flûte.

2. L'époque de la circoncision

a) *Circoncision des garçons.* — Les petits Négrilles sont d'ordinaire circoncis dès le cinquième ou sixième jour de leur existence, en même temps qu'un nom leur est donné. La circoncision est parfois retardée jusqu'à la dixième ou douzième année, ou même davantage. Un père a, par exemple, gravement à se plaindre d'un ennemi étranger à sa race, soit lui-même, soit son clan. Il arrive alors que le père déclare que son fils ne sera circoncis que lorsqu'il aura tué cet ennemi ou un homme

[1] *Sed pro puellis quando primas habuerunt regulas.*
Maran, dans son Roman de *Batouala*, nous a donné un tableau répugnant, mais assez exact, de la circoncision féminine.

de la tribu ennemie. Dans ce cas, l'enfant ou le jeune homme a le droit de marcher nu jusqu'à ce que justice soit faite.

Lorsque le temps est venu de circoncire l'enfant, le père, à l'exclusion du féticheur, pratique lui-même l'opération. Il emploie à cet effet un petit couteau de fer en forme très spéciale de croissant et uniquement réservé à cet usage. Nous avons vu cependant dans le cas de perte du couteau, difficile à remplacer, employer également des fragments de la coquille du gros escargot de terre, soigneusement affûtés sur la pierre du foyer et rendus ainsi très coupants [1]. L'opération ne donne lieu à aucune fête, ni aucune cérémonie, du moins à notre connaissance, sauf une danse spéciale que le père exécute autour de l'enfant nouveau-né, quand l'opération a lieu à ce moment, en tournant tout autour et en scandant très fort le mouvement. Il chante en même temps un chant que les Fang appellent Chant de *ngoïa*, aux paroles très archaïques, et qui ne sont plus comprises aujourd'hui, ou du moins très difficilement. Chant et danse se confondent d'ailleurs avec l'imposition du nom.

Après l'opération, on introduit le membre viril dans une coquille d'escargot pour le mettre à l'abri de tout choc, tout au moins le temps nécessaire pour guérir la petite plaie. Dans le même but, l'enfant portera pendant quelque temps une petite ceinture où pendront des herbes sèches formant un léger tablier.

Si on pratique la circoncision à un âge aussi tendre, c'est, dit Mgr Le Roy, que l'on a oublié le sens primitif de la cérémonie et pour la rendre plus facile et moins douloureuse. Il en donne diverses raisons qui nous semblent assez peu probantes [2].

Comme le fait très bien remarquer un médecin colonial dans son article de la *Dépêche Coloniale*, du 3 septembre 1909, il est impossible de donner la raison de cette pratique, autrement que comme une nécessité religieuse. Au point de vue anatomique, elle n'est nullement indiquée, au point de vue passionnel, elle n'influe guère sur le tempérament et au point de vue hygiénique, elle est insuffisante.

Pour Mgr Le Roy [3] auquel nous renvoyons pour plus amples explications, elle se rattache à l'institution du tabou ; c'est originairement le relevé d'un interdit.

Cette explication nous sourit assez peu. Nous avons nous-même longuement traité la question dans notre livre du *Totémisme des Fang*, et y renvoyons nos lecteurs pour plus amples développements. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il s'agit là d'une pratique extrêmement ancienne, remontant aux origines mêmes de la race. Elle n'est en tout cas pas d'origine hébraïque, ou remonterait alors aux temps préhistoriques.

Pour Mgr Le Roy, l'enfant n'est compté pour rien jusqu'à la puberté. Il n'était ni « homme » ni « femme » (?) : le moment est venu

[1] *Limax stagnatis.*
[2] *Religion des Primitifs*, p. 239.
[3] *Religion des Primitifs*, p. 235.

pour lui d'être mis dans les conditions requises pour former une nouvelle cellule sociale en fondant un nouveau foyer. C'est le but de l'initiation. C'est au cours de cette initiation qu'a lieu d'ordinaire la cérémonie de la circoncision.

Loin de croire avec l'éminent auteur qu'en la repoussant jusqu'à l'époque de la puberté et de l'initiation, Noirs et Négrilles ont le vrai sens de la cérémonie, et l'ont oublié en la pratiquant sur les enfants, nous croyons au contraire que c'est là la vraie cérémonie primitive. Dès les premières heures de son existence, l'enfant, l'homme futur, est consacré à Dieu, au Créateur, par l'effusion du sang, par le sacrifice. Et cela précisément par les organes de la génération qui constitue la raison suprême de sa venue en ce monde.

C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un véritable sacramental.

Ce qu'il y a de certain, croyons-nous du moins, c'est qu'aucune jeune fille noire ne voudrait épouser un jeune homme non circoncis. Nous parlons pour nos régions équatoriales. D'où l'erreur des Européens qui s'imaginent conclure des unions véritables, à la mode du pays avec des femmes noires. Pour leur plaire, on peut bien faire toutes les cérémonies, tous les chants que l'on voudra : même pour les Noirs, il n'y a pas là mariage proprement dit (*olurx*), mais simplement concubinage, et le même mot désigne les deux états (*everx*), qu'il soit noir ou blanc.

b) *Circoncision des enfants féminins.* — La circoncision est pratiquée également, nous l'avons dit plus haut, pour les enfants du sexe féminin. Chez les Noirs du Haut Congo, l'opération est faite par le féticheur à l'aide d'une matrone expérimentée, au moment de la puberté et dans une cérémonie commune. Chez les Négrilles, au contraire, elle a lieu au moment de l'imposition du nom, peu après la naissance ou au moment du sevrage. Elle est pratiquée par la mère, et non par le père ou le féticheur, assistée souvent par la belle-mère, ou une matrone expérimentée, et toujours en grand secret. D'après ce que nous savons, tout ce qui a rapport à la circoncision féminine tombe sous la loi du secret. Il est absolument interdit aux hommes d'en parler et les interroger à ce sujet constitue une offense.

Pour procéder à la circoncision féminine, la mère, assistée de quelques amies, se rend avec l'enfant dans la brousse, loin du village et de tout regard curieux masculin. La mère s'assied à terre, couche l'enfant sur ses genoux, lui enlève son pagne s'il en a un, ce qui est rare, et lave les parties sexuelles avec une eau très chaude, où on a fait bouillir diverses herbes astringentes. Elle étire alors les parties naturelles de l'enfant ; la matrone, avec une coquille d'escargot bien coupante, excise une partie des grandes lèvres. On met alors de la poudre de charbon sur la plaie. Souvent aussi, à ce moment, on pratique sur le ventre de l'enfant des incisions allant du nombril aux parties naturelles. On y introduit de la poudre de bois rouge pour faire

produire à la peau des sortes de bourrelets. Cette pratique a pour but, paraît-il, d'augmenter plus tard les sensations érotiques.

Quand l'enfant est plus âgée, vers dix ou douze ans, la mère introduit dans les parties naturelles de l'enfant une peau de banane roulée d'abord, puis une écorce également roulée pour les forcer à s'agrandir, et à rendre l'union conjugale plus facile, surtout si elle a lieu quand l'enfant est encore trop jeune, ou encore à faciliter les rapports avec les garçons.

3. L'Imposition du nom (Ndam)

Un ethnologue, M. Guye, fait remarquer avec juste raison qu'il est toujours intéressant d'interroger les noms donnés par un peuple primitif pour apprendre quelque chose de la mentalité de ce peuple et pour pénétrer par ce moyen dans l'intimité de gens dont il n'est pas toujours aisé de se rapprocher.

Chez nos Négrilles, le nom est donné vers le cinquième ou sixième jour, quand le bébé est sorti au grand jour pour la première fois.

Le premier-né est ordinairement nommé par le père, d'accord avec ceux de sa parenté. Le deuxième enfant recevra son nom de sa mère, si c'est une fille ; autrement, ce sera le tour de l'oncle paternel. Pour la deuxième fille, ce sera le tour de la tante paternelle, et ainsi de suite.

La famille maternelle n'est représentée que par la mère.

En pays blanc, quand un enfant est attendu dans une famille, on sait longtemps d'avance le nom qui lui sera donné; on en a parlé, on y a mûrement réfléchi. Il en va tout différemment chez nos Négrilles. Chercher un nom pour un enfant qui n'a pas vu encore le jour serait de nature à lui nuire gravement, en attirant sur lui, si faible encore et incapable de se défendre, l'attention des esprits malfaisants. Pour la même raison, rien ne doit être préparé pour sa venue en ce monde, pas de ces layettes confectionnées avec tant d'amour par la future maman blanche.

Trois noms sont imposés au petit être. Le premier est un diminutif d'amitié ; la mère s'en sert pour l'appeler, ainsi que plus tard ses petits compagnons ; ce nom répond exactement à nos diminutifs d'amitié qui ont cours dans la famille : Popol, Lili, Pierrot, ou encore, comme on l'entend si souvent, Poupée ou Pépée. Le père ne s'en sert jamais pour appeler l'enfant, non plus que les autres hommes du clan. Lors de l'initiation ou de la circoncision, si elle est remise à l'époque de la puberté, ce nom disparaît pour faire place à un autre.

Le second nom reste également dans le cercle des amis et des connaissances. Il est tout à fait quelconque. C'est souvent le premier mot venu, la première parole prononcée dans la hutte, ou encore pour rappeler les circonstances de la naissance, un événement qui s'est passé à cette époque. Ainsi, dans le petit village qui m'accueillait souvent, plus d'un enfant porte-t-il le nom de « Minissé [1] », d'autres s'appelleront

[1] *Minissé*, nom donné aux missionnaires par les Indigènes, du mot anglais *Ministry*.

« le Blanc est venu », « Coup de fusil », le « Tonnerre gronde », « Jour de pluie », parfois, s'il a pleuré en naissant, « Grognon », « Pleurard » ou tout autre nom de ce genre. Ce nom répond plutôt à nos « prénoms».

Le troisième nom enfin, est à proprement parler le véritable nom, le nom de race, que l'enfant gardera toute sa vie. C'est presque toujours le nom d'un ancêtre, souvent du grand-père, dont le nom se trouve ainsi perpétué dans la famille. Très souvent, chez nos Négrilles, ce nom est un nom de plante ou d'animal, d'arbre ou de rocher. On n'y attache d'ailleurs aucune influence spéciale, ni totémique, ni autre.

Quand l'enfant a grandi, il reçoit, comme chez nous souvent, un surnom d'après une de ses qualités ou un de ses défauts physiques. Mais comme nos Noirs sont beaucoup plus objectifs que subjectifs, ce nom sera plutôt celui d'un animal, d'une plante, ayant cette qualité ou ce défaut, tels l'Antilope, la Tortue, l'Ortie piquante, ou encore le Papillon, le Colibri, Plume légère, l'Eau qui tombe... [1]

Tout comme chez nous encore, le surnom élogieux sera facilement accepté, le surnom désagréable donnera lieu à des rires et n'en tiendra que mieux...

Enfin, pour terminer cette courte étude des noms, lors du mariage, la femme reçoit de son mari un petit nom d'amitié; c'est encore un nom réservé à lui seul, et dont les enfants eux-mêmes ne peuvent se servir.

Quand un étranger au clan appelle un homme ou un enfant, ce serait lui faire injure grave que de ne pas le nommer par son nom de race. Nous faillîmes jadis un jour nous attirer une fort méchante affaire pour avoir appelé un indigène de son surnom : *Abak*, patate, que ses formes rebondies lui appropriaient cependant bien !

De même, le nom d'initiation aux sociétés secrètes est strictement réservé aux cérémonies rituelles. L'employer hors ce cas serait certainement s'exposer à de graves dangers. La prescription ou mieux la défense rituelle est des plus strictes sur ce point, et égale la loi du secret.

Certains noms nous paraissent au premier abord répugnants ou difficiles; comment et pourquoi les parents ont-ils donné pareil nom ! Ainsi Enfant de singe, Fils de cochon, pour ne citer que les plus sortables, ou encore Mère de la mort, Passez votre chemin, Ne regardez pas. La raison en est très simple. C'est qu'avant la naissance de cet enfant, les parents en ont déjà perdu un autre. Il est donc nécessaire de donner au nouveau-né un nom aussi vilain que possible pour faire peur à la mort ou mieux encore détourner les esprits malfaisants.

« Mais, faisais-je un jour remarquer à une maman négrille, vos esprits sont donc bien bêtes de se laisser ainsi tromper ? »

« Oh ! me répondit-elle, non sans malice, tu comprends, autrefois, ces esprits, quand ils étaient vivants, c'étaient des hommes... alors ! »

[1] Il est bien rare que les Blancs et les missionnaires ne reçoivent pas leur surnom : n'était-il pas bien joli ce surnom d'un de nos missionnaires particulièrement bon : Kandjyogoni, la poule qui couve ses petits !

4. L'Allaitement

La femme négrille allaite toujours elle-même son enfant. Il lui serait difficile d'ailleurs de faire autrement ! Seule, la chèvre pourrait en cas d'insuffisance, donner le supplément nécessaire.

En cas de mort de la mère, quand l'enfant est encore tout petit, mère et enfant sont ensevelis ensemble dans les tribus du rameau mpongwé ou fiote. Chez les Négrilles, au contraire, de même d'ailleurs que chez les Fang, on fait tout ce que l'on peut pour sauver l'enfant. Si déjà il est un peu grand, on le nourrira de bouillie de maïs, de farine de bananes. Mais quelle que soit la valeur nutritive de ces produits si vantés par la réclame moderne, le ventre de l'enfant grossit très rapidement, la peau se plisse, et il est emporté par la dysenterie. Si l'enfant est tout petit, le rôle de l'allaiter reviendra de droit à la grand'mère d'abord ou, à son défaut, à une parente. Mais celle-ci n'a pas ou n'a plus de lait ! N'importe, il n'y a qu'à le faire revenir ! La femme va alors dans la forêt chercher les feuilles et les fruits d'une liane que je n'ai pu connaître, les écrase et y mêle le fruit noirâtre surmonté de poils d'un petit arbuste de 2 à 3 mètres, un Polygala, voisin du *Polygala butyracea* [1] de l'Afrique occidentale, sudorifique et diurétique énergique. Elle prend de cette potion plusieurs fois par jour, très chaude. En deux jours, trois au plus, l'effet est obtenu et le lait revenu, si incroyable que cela paraisse ; j'en ai été témoin plusieurs fois.

En parlant de ce sacrifice des enfants nouveau-nés dans certaines races quand la mère vient à mourir, mentionnons encore que pareil traitement est infligé dans beaucoup de tribus à l'enfant qui vient au monde avec les dents ou dont les dents de devant poussent les premières [2]. Chaque dent perdue ensuite causerait la mort d'un homme. Dans l'intérêt de la famille on jette donc l'enfant dans la forêt, où il est dévoré par les bêtes sauvages.

Jamais pareil fait n'existe chez les Négrilles. Tous les enfants sont conservés et aimés, même ceux qui naissent avec quelques défauts physiques. La preuve de cette assertion est facile : une fois de plus, constatons la supériorité morale des Négrilles sur les Bantu.

Au jour de la pleine lune qui suit la naissance de l'enfant, la mère se barbouille la figure de craie blanche, et barbouille de même le front de l'enfant. Les femmes qui l'ont assisté le jour de la naissance font

[1] *Polygala butyracea* Heckel, des Polygalacées. Le Polygala de nos contrées, vulgairement « laitier », passait également autrefois pour avoir des propriétés galactologues.

[2] Ainsi, par exemple, au Tanganyika. « L'enfant qui naît avec des dents, ou dont les dents de la mâchoire supérieure poussent en premier lieu, est considéré comme néfaste. Il est appelé Kinkula. Il était jadis (avant l'occupation européenne) jeté au lac ou abandonné aux bêtes fauves dans la brousse. Sans cela, d'après l'oracle des devins, chaque dent perdue aurait occasionné la mort d'un homme. La coutume persiste dans les villages éloignés. » *Aux rives du Tanganyka*, p. 139.

toilette semblable. Dès que la nuit est venue, tout le monde sort des cases, et on danse une danse pareille à celle du jour de la naissance. L'enfant doit avoir la figure tournée vers la lune. C'est en somme une sorte de consécration religieuse. Les femmes chantent aussi un chant spécial que je ne possède pas.

La femme pygmée allaite son enfant jusqu'à ce que le terme de trente-six lunes soit révolu. Toutefois ce terme n'est pas absolu, les Pygmées ayant l'habitude de compter par saison et non par lunaisons : « Depuis la naissance de mon enfant, tel arbre a donné trois fois sa récolte, il est donc temps de le sevrer. » Elle y tient d'autant plus que pendant ce temps tout rapport sexuel lui est strictement interdit.

Pendant l'allaitement, la femme pygmée porte son enfant suspendu au cou dans une peau de petite antilope grise, très assouplie, dite *msu*.

Le jour de la cérémonie arrivé, après les trente-six lunes ou trois années révolues, la femme prend un bain complet, ainsi que son enfant, et l'emmène ensuite près du figuier [1] qui a été planté sur le cordon ombilical, arbre qui lui demeure sacré et dont la féconde croissance est d'un heureux présage pour lui. La femme prend alors un fragment de l'écorce du figuier, l'écrase (*ta r'hô*), mêle la poudre pulvérisée (*r'ho e'hri*) à la poudre rouge du dragonnier ou santal (*s'ri*), le mélange avec de l'huile (*wôe*) ou huile de termites, et oint de cette pâte le front, la bouche, le ventre et les parties génitales de l'enfant. Cette opération se nomme *lti-mfux*, la délivrance de celui qui est lié. Un peu de cette poudre est également introduit dans la corne de petite antilope (*msu*) ou l'ongle de fourmilier (*kuo*) que l'enfant porte soit au cou, soit devant les parties génitales comme fétiche préservatif.

La mère cueille alors un fruit du ficus, et revient à la case avec ce fruit enveloppé soigneusement dans les feuilles de l'arbre. Elle le présente au père dans une corbeille ; celui-ci prend le fruit, l'écrase ou le presse, et introduit le doigt enduit du jus et de la pulpe dans la bouche de l'enfant. Après cette opération (*fa toe* = ouverture des aliments, du manger), l'enfant sera sevré et aura droit à toute espèce d'aliments. La *banane* en particulier fera le fond de sa nourriture. Il pourra également manger de la bouillie de *maïs* et du poisson, ce qui lui était jusque là interdit. De même, la mère pourra manger la chair des animaux qui lui étaient interdits pendant la gestation. A cette occasion, parents et voisins sont heureux de lui en apporter. C'est l'occasion d'un petit festin.

Mais tout n'est pas fini, loin de là, pour le père et la mère. Avant qu'ils n'aient droit à la reprise des rapports conjugaux, une cérémonie toute particulière, et qu'il nous est difficile de donner dans tous ses détails, doit avoir lieu.

[1] Il n'a pas le droit, plus tard, de manger le fruit de cet arbre. Il ne peut non plus en prendre la sous-écorce pour s'en faire un vêtement. Dans son clan, on ne touche pas à cet arbre. D'après ce que j'ai entendu dire, à certaines époques, il irait dormir sous cet arbre ; je ne connais ni les époques, ni le pourquoi de cet acte. Probablement, une sorte de rénovation.

On sait que les Négrilles, et d'ailleurs toutes les populations au milieu desquelles ils vivent, Fang, Dzem, Dzam-Dzama, sont très réservés pour tout ce qui touche les besoins naturels, et pour y satisfaire, s'éloignent de tous regards et s'enfoncent au plus profond de la forêt. Les Mpongwé ont tout autant qu'eux cette horreur des excréments, et certes, ce n'est pas chez eux que l'on pourrait dire, comme parfois chez nous, qu'en écraser porte bonheur ! C'est précisément le contraire. Au cours d'une expédition en pays fang, expédition envoyée par le Gouvernement, et où nous étions accompagnés de nombreux Sénégalais, ce fut pour nous cause de palabres continuelles, de réclamations incessantes de la part des indigènes absolument irrités et indignés ; les Sénégalais « allaient » n'importe où! sans aucune vergogne !

Mais revenons à nos Négrilles. Une fois l'enfant sevré, reste donc une dernière opération. La femme recueille des excréments de son mari, les mêle aux siens, les triture, en fait une pâte qui est ensuite disposée à l'entrée de la case, sous une forme symbolique. Ils accomplissent ensuite l'acte conjugal. La femme recueille un peu de sperme, le mêle au symbole phallique placé, nous l'avons vu, à l'entrée de la case, ce qui s'appelle *ñalndum mbya* (échange des deux substances) et va les enterrer sous le figuier consacré à l'enfant (*ato waza*).

Cette opération accomplie, la femme redevient l'épouse normale de son mari. Notons en passant que tout rapport sexuel pendant les trois années d'allaitement de l'enfant serait une cause de divorce, quelle qu'en soit la raison, par exemple instances du côté du mari ou du côté de la femme ; le père de la femme aurait le droit de la reprendre, et non seulement le mari ne pourrait réclamer aucune compensation, mais devrait en plus restituer la dot.

Cette prohibition fait partie des défenses totémiques et est évidemment prise dans l'intérêt de la conservation de l'enfant.

5. Les Jeux des Filles

De même que les enfants blancs, les enfants du pays noir, dès qu'ils peuvent se tenir en équilibre sur leurs petits pieds, commencent à jouer.

Dans les premières années, garçons et filles jouent ensemble, et ces jeux sont très animés, autant du moins que le permet le nombre des enfants du clan, généralement si petit. Mais en revanche, la femme pygmée est féconde, tout au moins pour le pays. Il n'est pas rare de voir s'ébattre autour d'elle quatre ou cinq petits enfants.

Comme le fait très bien remarquer M. Grébert, dans son livre *Au Gabon*, les filles bantu sont mariées de bonne heure, quelquefois dès l'enfance, dans une autre tribu que la leur ; de là, souvent tristes, elles s'abrutissent de bonne heure et commencent les gros travaux au-dessus de leur âge. Il n'en va pas tout à fait de même des petites filles négrilles qui restent beaucoup plus longtemps avec leur mère et sont rarement mariées, même nominalement, avant quinze ou seize ans. Tandis que chez les Bantu, la fille est pour le père un objet d'échange, un capital

qui lui permet d'acheter une autre femme, chez les Négrilles, au contraire, la famille est presque toujours monogame, d'où pour la petite fille, plus d'affection, plus long séjour au clan paternel, que d'ailleurs plus tard elle reverra souvent, et auquel elle demeurera fort attachée.

a) *Les Poupées.* — Le jeu à peu près universel des petites filles de partout, la poupée, n'est guère connu de nos petites Négrilles. Nous en avons parlé précédemment. D'ailleurs, même toutes petites encore, il est bien rare qu'elles n'aient pas, comme dans nos familles ouvrières, quelque petit frère ou plus jeune sœur à soigner et à amuser, petite poupée vivante. Sur la sœur aînée, dès qu'elle a cinq ou six ans, la maman se décharge volontiers du soin des plus petits. Dès le matin, petit frère ou petite sœur est juché à califourchon sur le dos de la petite maman et ne le quitte plus jusqu'au soir, même en dormant. Cela d'ailleurs n'empêche nullement la porteuse de travailler ou de s'amuser.

Mais tandis que les mamans bantu sont astreintes au dur travail des plantations et y emmènent avec elles pour les y habituer déjà leurs toutes petites filles, les mamans négrilles n'ont de ce côté aucun souci ; car les Négrilles, nous l'avons vu, n'ont aucune plantation : pour eux, ce serait un déshonneur. Aussi la femme négrille, que non plus le soin des vêtements ne préoccupe nullement, car c'est au mari à lui fournir les pagnes d'étoffe nécessaires, à lui en fabriquer un autre quand le premier est usé, la femme négrille n'a en somme que la cuisine, très simplifiée, comme travail, et la pêche, en définitive pour elle plutôt un amusement. Aussi ne peut-on vraiment dire, à ce point de vue, que cette vie soit pénible !

Cependant les petites filles jouent rarement à la poupée, et quand elles y jouent, s'en étant par hasard confectionné une, il faut que celle-ci soit bien informe, car vite s'y mêlerait une idée superstitieuse. En faire une qui ressemblerait, même de loin, à telle ou telle personne, serait vouloir attirer des malheurs sur celle-ci. On ne s'y hasarde pas, et les parents y mettent bon ordre. On le fait parfois cependant, et les petites filles s'y amusent d'autant plus que c'est le fruit défendu ! Peut-être aussi en ont-elles puisé l'idée dans certaines figurines, à tête humaine et long pagne d'écorce que l'on voit parfois au cou des femmes et sur la signification desquelles les Européens se sont souvent mépris. C'est tout simplement une figurine donnée par le sorcier à une femme stérile, et qui, ayant reçu les bénédictions nécessaires, doit infailliblement amener le résultat désiré. Si elle ne l'amène pas, deux cas peuvent se présenter. Ou bien les sacrifices n'ont pas été suffisants, et il faut recommencer, ou bien il n'y a rien à faire! Mais le sorcier vous dira toujours qu'il vaut mieux recommencer ! Chacun vit de son métier !

Parfois, cependant, on peut voir cette figurine au cou d'une femme déjà vieillie, ou bien on la verra bercer le soir et de grand matin, en chantant une lugubre mélopée, un informe morceau de bois ou de bananier, grossièrement taillé en forme d'enfant, bras et jambes repliés Ne riez pas... la pauvre femme a perdu un enfant qu'elle pleure, et son deuil dure l'espace d'une année négrille, de six lunaisons.

b) *Le Jeu de Nkanga.* — Les petites filles jouent fréquemment au jeu de nkanga, la pintade qui appelle ses petits que nous avons déjà signalé plus haut en parlant des chants. L'une d'elles est la pintade ; les petits jouent et s'ébattent autour d'elle, vont même se cacher au loin ; la mère pintade les cherche et les rappelle avec inquiétude. Mais survient tout à coup la panthère qui, avec des cris épouvantables, cherche, elle aussi, les petits pour les manger ! Ils se sauvent éperdus, mais tous ceux qu'attrape la panthère, bien que mère pintade lui tienne héroïquement tête, sont pris et mangés ! Et les tout petits ont délicieusement peur ! Ce jeu ne cesse que faute de combattants, et mère pintade devient à son tour panthère ! (Voir plus haut, p. 344, la Mélodie).

c) *La Danse.* — Au fond, le grand jeu des petites filles, c'est la danse, et dès qu'elles ont un moment de libre, elles s'y livrent avec passion. Rien de plus amusant que de voir ces petites filles se trémousser en battant des mains, imiter ce qu'elles ont vu, et devenir bientôt singulièrement habiles. Pour habituer les soldats romains à la marche, on leur mettait d'abord aux pieds de lourdes semelles de plomb avec lesquelles ils devaient effectuer de longues randonnées. Plus tard, débarrassés de ces poids encombrants, ils défiaient les barbares à la marche. Nos petites filles pygmées dansent, portant sur le dos un bébé souvent aussi lourd qu'elles et qui ne les empêche pas de déployer toute leur habileté. Aussi, plus tard, débarrassées du fardeau, n'en sont-elles que plus agiles.

Les danses d'imitations sont leurs danses préférées, et de même que les hommes, grâce à leur souplesse, elles y réussissent admirablement. Je me souviens en avoir vu exécuter la danse du pêcheur et du poisson. C'était vraiment admirable de rendu et de naturel. Le pêcheur qui lance son filet, le poisson qui essaie de fuir et s'empêtre dans les mailles, l'égorgement, le poisson qui se débat sur le feu, le repas... C'était merveilleux ! Mieux encore, au point de vue souplesse, la danse de la grenouille ! Bras collés au corps, cuisses repliées sous le ventre, la petite grenouille sautait cependant sur un tronc d'arbre à deux pieds de haut, bondissait pour attraper les mouches voltigeantes, véritable exercice d'acrobatie qui serait applaudi partout.

Les autres danses, purement rythmiques, ne sont pas moins intéressantes. Mais comme elles sont copiées sur celles de grandes personnes, inutile d'en parler davantage ici.

d) *La Dînette* (*Dyoa* [1], le manger). — La dînette est un de ces jeux hautement appréciés de nos petites filles blanches, et le succès que remportent encore les « ménages » dans tous nos magasins de jouets, en est bien une preuve. Jeu très en faveur également chez nos petites filles négrilles. Tout d'abord, il faut se préoccuper de ce qu'on va manger, mais là, différence essentielle avec nos petites filles, où « très sérieusement », comme au théâtre, on mange « pour de rire », nos petites

[1] Mot d'origine fang, de *édzi*, manger.

bonnes femmes mangent bien sûr « pour de vrai »! La forêt, la brousse, la clairière, le marais, le ruisseau ne s'offrent-ils pas pour garnir leur garde-manger! et tout leur est bon, rien n'est dédaigné, tout est farine au moulin, gros vers blancs [1] de palmier à la saveur délicate, larves de lucanes, grandes chenilles de papillons magnifiques du genre Saturnide, sauterelles au goût de crevette, coquillages, poissons de toute taille, souris et rats, serpents et lézards, tout est pris à grand renfort de cris joyeux, puis, dans un coin de brousse, dans une marmite ébréchée, empruntée au mobilier maternel, le tout mijote longtemps et glougloute joyeusement sous les yeux ravis d'une bande de petites commères, affairées et gourmandes. Heureuses si elles ont pu « chiper » un peu de sel (*tâ*) à maman. L'huile, en tout cas, ne manque jamais : le palmier à l'huile, l'élaïs ou le palmier des marais abondent partout, offrent leurs gros fruits rouges dont le principe onctueux et odorant se dégage de lui-même, l'*esun* (*Hua gabonensis*) ou arbre à ail ajoute son parfum piquant, le poivre et le piment ne manquent pas... maintes fois, j'ai été invité à prendre part au festin ! C'était délicieux... pour de vrai ! parfois d'un parfum un peu spécial...

6. Jeux des garçons

a) *L'arc musical.* —(*Ngri.* — La corde musicale: *Nzurx.*) Un jeu très intéressant des garçons est à la fois narratif et musical, dans le genre de notre jeu français, où pour trouver un mot, celui que l'on interroge ne peut répondre que par oui ou non. Est-ce un homme ? une femme ? etc. Mais, chez les Négrilles, celui qui est interrogé, répond sur l'arc musical (*ngri*), et la réponse sans paroles est un air de chanson connu dont les interrogateurs doivent d'abord retrouver les paroles. Puis, de toutes ces réponses, un des chercheurs doit ensuite bâtir une histoire qui amène bientôt les situations les plus comiques et les plus embrouillées. Nous autres, Européens, nous n'y comprenons évidemment rien du tout, et ne parvenons pas à en saisir le sel ! Ainsi, on interroge :

— Est-ce un homme ?

— Non, je n'ai pas vu son poil, chante l'arc.

— Est-ce une femme ?

L'arc chante : Elle avait quatre pieds et la queue en l'air.

Le chanteur faisait allusion à une chasse où on avait tué un éléphant femelle.

— Avait-elle des poils sur le corps ?

L'arc chante : Elle battait son mari.

— Alors c'était une femme ?

— Non, le tonnerre a grondé, il fait froid dans la case.

Et ainsi de suite ! Toutes les questions, toutes les réponses étaient ensuite réunies pour bâtir l'histoire. Chose certaine, tout le monde riait beaucoup et admirait l'ingéniosité du petit Négrille. Nous-mêmes fûmes en cause à un certain moment, mais sans rien y comprendre. Le

[1] Larves et chrysalides de charançon.

jeu se rapporte en somme assez aux contes-énigmes dont nous avons parlé plus haut, p. 335, mais avec cette différence que les hommes faits s'y livrent très rarement. Ils préfèrent écouter, applaudir ou se moquer en fumant tranquillement leur pipe et leur tabac vert.

Nous avons eu en France un jeu semblable où réponse était faite par un air connu ,dont il fallait se rappeler les paroles. Ainsi :

— Où habite-t-il ?

Réponse par l'air : *Jadis vivait en Normandie.*

— Est-ce un homme ?

— *J'ignorais son nom, sa naissance...*

— Une femme ?

— *Elle a doux nom Mireille* ou *Nonnes qui dormez*, etc.

b) *Les Osselets.* — Le jeu des osselets (*gégé*) est très en honneur. On peut en distinguer deux sortes, le jeu des osselets considéré comme jeu d'adresse, le jeu des osselets comme oracle pour essayer déjà de deviner l'avenir.

Comme jeu d'adresse, on n'emploie pas les osselets proprement dits, qui sont d'ordinaire réservés, mais on se sert de petits cailloux ronds au nombre de douze. Plus souvent encore que de petits cailloux, on emploie les noyaux de noix de palme, plus gros et plus glissants, surtout beaucoup plus faciles à trouver. Les joueurs les plus habiles emploient les graines lisses de cannas ou balisiers, tout à fait dans le genre de nos billes, mais sur lesquelles on a gravé diverses figures pour indiquer les « dessus » et les « dessous », *mvize* et *méb'm*, littér. les dos et les ventres (origine fang très probable : *mvuze* ou *mvus*, le dos, *abm*, le ventre). Soit que l'on emploie les noix de palme, ou que l'on préfère les graines de balisiers, plus glissantes encore, c'est un jeu singulièrement difficile et où nos petits Négrilles déploient beaucoup d'adresse. Plusieurs des « figures » à exécuter ressemblent tout à fait à celles de nos jeux d'osselets, les creux et les dos, par exemple, les P et les S quand on se sert d'osselets proprement dits. Mais comme nous l'avons fait remarquer précédemment en parlant des astragales comme moyen divinatoire (p. 185), les osselets sont, en principe, réservés aux opérations magiques.

Le nombre plus grand de noix de palme, qui toutefois ne doivent pas dépasser douze, rend évidemment les combinaisons beaucoup plus nombreuses que dans notre jeu. Parmi les figures employées, il en est quelques-unes que nos osselets ignorent, et parfois fort difficiles. Celle-ci, par exemple, connue sous le nom de *mhtsici* !

Les douze noix de palme sont réunies à terre. Le joueur en lance une en l'air, rafle les onze restantes, et reçoit la douzième avec les autres. Rien de bien difficile ! Mais voyez la suite.

Penchant la tête, il prend une noix avec les dents, la lance en l'air et la reçoit entre les dents. Il la met alors dans sa bouche, en prend une seconde avec les dents, la lance et la reçoit de même, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait logé les douze noix dans sa bouche. Il recommence alors le même mouvement, mais dans l'ordre inverse, jusqu'à

ce que toutes les douze noix soient de nouveau réunies à terre. Essayez seulement avec douze noisettes... vous en direz des nouvelles !

Dans une autre figure, les noix doivent se placer une sur chaque œil, comme un monocle, neuf dans la bouche ouverte, une entre les dents, celle-ci reçue en l'air. Elle est plus difficile. Encore une :

Si les petits « blancs » avec un peu d'exercice peuvent arriver à ces figures, il leur sera fort difficile d'arriver à cette dernière.

Tout le monde connaît « la rafle »: en prenant un osselet, on le lance en l'air, et avant qu'il ne retombe, on doit successivement « rafler » à terre, deux, trois, quatre osselets en recevant toujours le premier, qui, dans la main, doit rejoindre les autres, dans la main ouverte, d'abord, puis sur le dessus de la main, ce qui est déjà beaucoup plus difficile. Mais remplacez la main par le pied, les doigts par les orteils, et quand d'un « pied » habile, et dans le « creux » du pied, vous aurez rassemblé douze noix de palme, vous aurez «égalé » nos petits Négrilles. Mais... malgré votre habileté, vous n'y arriverez pas facilement, sinon jamais...

Toute faute, tout insuccès donne la place au suivant, et se paie d'un gage, ordinairement un fruit. Tout est ensuite partagé entre tous.

Si on s'est servi de billes de balisier ou de cailloux, on les rejette dans un coin ou on les laisse là. Si, au contraire, on s'est servi de noix de palme dont l'amande intérieure est comestible, on les casse, on les fait griller, et on les mange séance tenante.

c) *Le Mbélo* [1]. — Les petits Négrilles, et plutôt les grands, jouent encore un jeu particulier, celui de *Mbélo*, qui porte également le même nom chez les Fang du centre, de l'intérieur, mais surtout ceux du nord et n'est pas connu à la côte ni vers le sud. Le *Mbélo* se compose de quinze figures représentant, sculptées parfois avec art sur les fruits noirs et luisants de l'Erythrophaeum [2], beaucoup plus aplatis, mais ressemblant un peu à nos marrons d'Inde, diverses effigies. Ce sont le chef, le village, la femme, le petit garçon, l'ennemi, divers animaux et poissons. Toutes ces figures sont stylisées, assez difficiles à reconnaître, et chacune porte un nom spécial. Un seul côté de la graine, le plus aplati, est sculpté, l'autre face intacte, ou portant en lignes brisées la représentation du totem du clan. Dans ce cas, elle porte le nom du clan, et non du totem.

D'après la manière dont les jetons tombent à terre et la position qu'ils prennent, on tire divers présages. Nous en avons déjà parlé au chapitre de la divination. Autant la chose est sérieuse quand elle est faite par le chef de clan, autant les jeunes gens s'en amusent quand ils le font eux-mêmes. Ils y ajoutent autant de foi que nous-mêmes lors-

[1] On peut voir un jeu de *Mbélo* au Musée ethnographique du Trocadéro. C'est un jeu des plus rares. Négrilles et Fang s'en dessaisissent très difficilement. Les osselets divinatoires portent le nom de *vitalola* chez les Basoutos du Sud Afrique.

[2] *Erythrophlaeum guineense* (Bentham) des Papilionacées.

qu'un prestidigitateur nous fait un tour, ou que nous jouons une réussite. Si elle n'est par réussie... on recommence.

d) *Les Jonchets.* — Avec des herbes, de petits bouts de bois, des plumes d'oiseau emmêlées, les petits Négrilles se font un jeu qui ressemble tout à fait à nos jonchets. Toute faute est punie d'une amende « comestible », et on mange le tout à la fin de la partie.

e) *Jeu de l'Anneau.* — Nous avons déjà parlé de ce jeu au chapitre des chants (plus haut p. 345). Enfoncer un bâtonnet pointu là où l'on croit que le joueur, dans un tas de sable, a caché un anneau d'écorce, est l'essentiel du jeu. Toute faute se paie d'une amende, et cette amende n'est jamais, comme chez nous, un gage, mais toujours quelque chose de mangeable, ce qui, évidemment est bien plus pratique et amusant :

Omne tulit punctum
Qui miscuit utile dulci !

C'est également, mais beaucoup moins souvent, un jeu de petites filles. Nous avons donné plus haut les raisons de cette rareté.

f) *A qui le pied ? (Ngamua hèx).* — A qui le pied ? Jeu certes fort original et que nous n'avons rencontré que chez les Négrilles. Aussi simple que possible, il n'exige non plus aucune préparation spéciale.

Les enfants du clan sont réunis.

— A quoi allons-nous jouer ? *Kola hèx* ?

Rien de plus simple. Tous les enfants, sauf deux, se couchent par terre. Les petites filles emmènent ces deux à l'écart dans la forêt. Les autres petites filles enterrent ou dissimulent sous des tas de feuilles les corps de ceux qui sont couchés, tête y compris, surtout ! on les couvre donc de feuillages, ou mieux encore de sable, lorsqu'on est sur un banc de sable de la rivière où ce jeu se joue souvent. On ne laisse découverts que les pieds, presque toujours très déformés, mangés par les chiques, ou puces pénétrantes [1], importées jadis du Brésil, et qui abondent dans tous les campements à notre époque. A la seule vue des pieds, le chercheur doit dire à qui ils appartiennent ! Toute méprise, et Dieu sait si elles sont nombreuses, avec ces pieds presque tous absolument pareils et revêtus par la marche d'une semelle de corne, toute méprise se paie d'une amende, toujours mangeable, et quand tous y ont passé, on festoie !

Les petits Négrilles aiment beaucoup ce jeu tranquille.

g) *La Lutte.* (*Asiñ*). — La lutte, jeu beaucoup moins tranquille, est également très en honneur. Elle ne comporte aucune règle spéciale, sauf celle d'envoyer son adversaire à terre. Mais elle dégénère souvent en dispute car le petit Négrille est ordinairement rageur et ne cherche qu'à

[1] *Sarcopsylla penetrans.* C'est à l'heure actuelle un véritable fléau, d'autant que parfois elles se logent là où il ne faut pas !

se venger, en cas de défaite. Toutefois, il faut observer qu'on joue pour jouer, qu'on ne connaît généralement pas ni les jeux traîtres qui seraient sévèrement châtiés, ni la farce malicieuse pour taquiner un autre garçon et encore bien moins une grande personne. Ce serait cause de grande palabre et les parents seraient rendus responsables.

Sur le chapitre « raillerie », les Négrilles, comme tous les Noirs, se montrent des plus chatouilleux ! Ils aiment beaucoup se moquer des autres, mais beaucoup moins qu'on se moque d'eux ! Pour un rien, ils ont vite fait de prendre leur lance !... Vite fâchés, les Négrilles sont toutefois aussi vite calmés, et en général, à moins que l'offense ne soit très grave, ils auront vite fait de l'oublier, et ne se montrent nullement rancuniers !

h) *La Danse Elavuda* [1]. — Quand on est fatigué de tous les jeux, il en reste un dont nos Négrilles ne se lassent jamais, la danse (*elavuda*, le *mbang* ou l'*ibo* des Fang), d'autant qu'on peut la danser toujours, à condition que l'on soit au moins deux.

Les joueurs sont partagés en deux camps, rangés en ligne, face à face. Le premier camp se nomme *mpenga* en fang et le deuxième *ntua* [2]. On tire au sort qui commencera.

Supposons que le camp *mpenga* a été favorisé par le sort, car on « tire » à qui va commencer. Un joueur de ce camp s'avance vers son adversaire du camp *ntua*. Placé en face de lui, il saute d'abord vivement trois fois, puis virevolte. Son partenaire doit exécuter le même mouvement. Il lance alors vivement le pied droit à droite, puis à gauche, en le faisant croiser sur le genou gauche. En lançant le pied à droite, il étend le bras à gauche, puis le bras droit à droite, tandis que le pied gauche va à gauche. Le partenaire doit exécuter le même mouvement, mais avec le membre « *contraire* », pied droit quand le vis-à-vis lance le pied gauche et réciproquement. Puis, le mouvement réussi, le danseur du camp *mpenga* recommence les mêmes mouvements, mais cette fois son partenaire doit exécuter le mouvement, mais avec le même pied et la même main, ce qui est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit au premier abord.

Toute faute se paie non d'une amende, mais de la prise du vaincu qui entre alors dans le camp adverse.

Quand à certains moments, tous les danseurs, rangés en ligne, exécutent le même mouvement, sur un rythme très accéléré et avec des gestes vraiment gracieux, c'est une des plus jolies danses qui se puissent imaginer, surtout quand elle se joue entre deux clans adverses, et entre hommes d'une souplesse et d'une agilité inconcevables.

Quand Ethun Esura la dansait et que nous le voyions à certains moments bondir en prenant simplement pour point d'appui successivement les deux orteils ou les deux index sur le sol, et son adversaire,

[1] *Ela* quand les fillettes la jouent.

[2] Nous ignorons le nom en négrille. Nos petits hommes lui donnaient le nom fang.

Ngri-Nta, l'arc volant, exécuter aussitôt le même mouvement, sans se tromper jamais, c'était vraiment passionnant, et l'enthousiasme des assistants, bruyamment manifesté, n'était certes pas de trop. Nos bravos mérités s'y adjoignaient, pour le plus grand bonheur des joueurs, applaudissements, bravos, et naturellement cadeaux à la suite.

i) *Course des Poux (Pigeons verts). Course des Escargots* [1]. — 1. Il nous souvient avoir joué dans notre enfance à un jeu passionnant ! Un morceau de craie pour tracer les lignes d'un carré coupé en croix et croisé, trois jetons chacun, et deux adversaires. Celui qui met le premier ses trois jetons en ligne, gagne. J'ai su plus tard que le premier joueur pouvait, s'il le voulait, gagner infailliblement ! Mais quand on est petit ! Le jeu se nomme, en Normandie, la Marelle, et le joueur a le droit d'arracher un cheveu à son adversaire, ce qui se dénomme « Tirepoil ». Les petites filles aiment beaucoup ce jeu : des cheveux arrachés et gagnés, elles se font des bracelets ! C'est un jeu tranquille !

Tranquille aussi le jeu de nos petits Négrilles, nommé *eŝo méniñga, eŝo abeñ, dont* nous verrons tout à l'heure la signification. C'est le Derby, l'Auteuil, le Chantilly de nos petits bonshommes, mais les poulains y coûtent moins cher !

On peut jouer ce jeu à deux ! Il vaut mieux être plusieurs, le jeu est plus passionnant, le gain plus intéressant.

On commence par se procurer un fragment plat d'écorce d'arbre. C'est l'arène des coursiers. On l'incline légèrement dans le sens de la course, celle-ci se faisant en une seule fois, l'aller seulement. La fin de la course est indiquée par un trait transversal, tracé au charbon. Tout est prêt : il n'y a plus qu'à amener les « coursiers ». Chaque joueur alors se fourrage un instant dans la tête, et sous son ongle ramène un pou, un adulte, un pépère autant que possible, bien gros, bien dodu, en forme ! Dans le creux de la main, d'ailleurs, on l'examine, on l'excite, on s'assure de sa vigueur. On peut choisir entre tous ceux que l'on veut : le choix est abondant. Si on joue à plusieurs, chacun a son coursier. Si on joue à deux, on a droit à plusieurs.

Partant d'un bout de l'écorce, les chevaux, que dans ce cas, les

[1] Le gros escargot comestible, le *ngong* des Fang (*Limax stagnatis*). Le petit escargot aquatique, *along* des Fang, également comestible (*Helix fluviatilis*).

Avec la coquille de cet escargot, les Négrilles se font une espèce de conque, d'oliphant, dont ils tirent un son rauque très fort, et qui se fait entendre de très loin. Ils suspendent également cette coquille près de leurs abris temporaires. C'est un fétiche destiné à éloigner les voleurs. « Que pourrait-on bien voler dans ton abri ? », demandais-je un jour à un Pygmée ! « Mais, je suis très riche ! » répondit-il. « J'ai de la viande sèche, un arc, mes flèches, une femme ! Je suis très riche ! » Et il le croyait !

D'ailleurs, ce fétiche est, pour nous, emprunté aux Fang, leurs voisins, qui le suspendent à l'entrée de leurs plantations pour les protéger. Le voleur doit mourir dans l'année. Aussi les Négrilles, lorsqu'ils volent dans la plantation, ont-ils grand soin de voler aussi le fétiche, pour lui faire perdre toute vertu nocive !

Négrilles appellent leurs petits « pigeons » doivent atteindre l'autre extrémité. Avec un brin d'herbe, on a le droit de les redresser, mais sans les pousser, ce qui serait tricherie (*adzóng*), chose fréquente, et qui amène aussitôt un pugilat en règle. Le pou vainqueur est évidemment celui qui arrive le premier au but final. Son propriétaire râfle aussitôt tous les coursiers et d'un coup de dent sec, les croque avec béatitude. Il touche ainsi tout aussitôt le montant du prix, et les coursiers meurent de leur victoire !...

Tout comme chez nous, on peut agrémenter la course en y prodiguant les obstacles. Et puis, quand on a fini, on recommence... Les coursiers ne manquent jamais. Ceux qui sont disqualifiés pour une cause quelconque, appartiennent de droit au vainqueur.

L'estimable Négrille qui me fit connaître le premier ce jeu, répondait au nom harmonieux de *Meñvimésoñe*, caca de pou, nom d'origine fang, qui était la traduction du sien propre. Nous avons donné (plus haut p. 386 la raison de ces noms singuliers.

2. Au lieu de poux, on emploie aussi le gros escargot comme coursier (*ešo nlong* [1]), mais c'est, paraît-il, beaucoup moins passionnant. De plus, il n'est pas des plus fréquents ! Surtout, c'est un coursier paresseux et qui, au lieu de marcher franchement, aime souvent mieux, en philosophe, se renfermer en sa coquille et attendre les événements. Pour lui donner du cœur à l'ouvrage, les petits Négrilles prennent au feu de la case un charbon ardent et le déposent sur le haut de sa coquille. Le remède est souverain, le coursier prend bientôt le mors aux dents ! Arrivé au bout de sa course, le vainqueur et le vaincu tombent dans le même sac. Si les Négrilles n'aiment pas beaucoup cette course, c'est surtout parce que le malheureux vaincu, homme, a trop mal au ventre de voir le vainqueur, homme, manger tout à sa barbe. Quant aux coursiers, peu leur importe. D'une façon ou d'une autre... La sauce ne diffère pas !

Pour être à peu près complet sur cette matière, disons enfin que nos petits hommes aiment aussi à faire lutter deux « mantes » l'une contre l'autre (*ngematétarx*). La Mante équatoriale, cousine de notre mante religieuse est encore plus féroce qu'elle et lutte furieusement contre son adversaire dès qu'elle l'aperçoit. Vainqueur et vaincue sont de même mangées, mais légèrement grillées au préalable sur le feu. C'est beaucoup moins bon que la sauterelle, bien que leur nourriture soit pourtant la même .

Pour les exciter davantage, on a le droit de les frapper avec un brin d'herbe.

D'ailleurs, toutes les fois qu'ils peuvent ainsi faire lutter deux bêtes ou deux insectes l'un contre l'autre, ils n'y manquent pas ! Et à ce point de vue, ils ont les instincts tout aussi cruels que nombre de petits Blancs ! Nous en avons vu s'amuser pendant des heures à

[1] *Limax stagnatis.*

exciter l'un contre l'autre deux scorpions ou mieux encore jeter des fourmis dans le trou glissant du fourmi-lion.

L'homme et surtout l'enfant sont bien partout les mêmes quelles que soient la latitude et la couleur !

j) *Le Jeu de Nkola* [1]. (*Nom fang Ntyéngé*). — Le Jeu de *Nkola* est un jeu assez compliqué, qui se joue à deux. Les enfants et les jeunes gens y jouent assez fréquemment ; les adultes y sont parfois très forts et j'ai rencontré certains chefs qui se prétendaient invincibles et que j'ai battus cependant, à leur grand étonnement.

Pour jouer ce jeu, on se sert, chez les Négrilles, comme chez les Fang, d'une planche creusée de seize augets, huit se faisant face deux à deux. Ces planches sont simples ou parfois artistement travaillées. Il nous est arrivé d'en trouver de creusées dans l'ébène et même une fois dans une défense d'ivoire. Plus ordinairement, on emploie le bois de fromager (Eriodendron)[2] ou d'*evel*, très faciles à travailler. Quand on n'a pas de jeu à sa disposition, on se contente très bien de creuser des trous dans le sol, et c'est le procédé le plus habituel chez les Pygmées.

Chaque joueur prend 24 graines ou cailloux. En principe, on emploie les graines du balisier, si commun partout et dont les belles fleurs rouges ou jaune éclatant ornent les entrées de chaque village. Ces graines, rondes et luisantes, comme chacun sait, sont des plus faciles à manier. A défaut de ces graines, on prend simplement des cailloux

[1] A proprement parler, le jeu se nomme *Ntyéngé* et non *nkola*. *Nkola* est le nom des jetons. Dans son très beau livre, *Au pays Ghimira*, le meilleur que nous connaissions, et de beaucoup, sur l'Abyssinie, M. G. Montandon, qui a étudié la théorie compliquée de ce jeu de façon tout à fait spéciale, nous décrit trois jeux abyssins qui se rapprochent beaucoup du *ntyéngé*, sous le nom générique de *gobata*. Le premier avec vingt trous, l'*oualladetea*, le *saddeka* à vingt trous également, qui se joue chez les Galla, et le *sellom*, beaucoup plus compliqué, qui se joue chez les nobles abyssins, ce dernier avec cinq jetons et trois rangées de trous, les deux premiers avec deux rangées de trous et quatre jetons dans chaque. M. Montandon donne la théorie complète du jeu.

Avelot, sous le titre de *Le jeu des Godets*, a donné le même jeu que nous dans *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1906, pp. 267-271, et décrit également les jeux qui s'y rapportent.

On peut dire, en résumé, que c'est un jeu tout à fait africain et que l'on retrouve partout *, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, et souvent avec des variantes à peine sensibles.

Avec ces données, il est étrange que le nom soit aussi différent partout, différent, on peut le dire, dans chaque tribu. Dans beaucoup de clans, c'est un jeu uniquement réservé aux chefs. Ils s'y montrent habiles, mais avec un peu d'habitude, il est facile de les vaincre. Notre jeu de dames est autrement difficile. Toutefois, il arrive aussi de rencontrer de vieux joueurs véritablement imbattables. Avec eux, la partie dure longtemps !

* Se joue de même au Sud, à la baie de Delagoa.

[2] *Ceiba pentandra* ou *Eriodendron anfractuosum* (L.) des Malvacées. Magnifique arbre de 30-40 m. de haut. C'est lui qui donne le kapok.

[3] *Canna coccinea* L. des Cannées.

ou même de petits morceaux de bois. Les 24 graines sont déposées dans les trous, à raison de quatre par trou. C'est un avantage de commencer. On le tire donc au sort. Le premier joueur prend les quatre jetons d'un trou, mais du côté qui le regarde, et les dépose un par un dans chacun des trous qui suivent celui où il les a pris, en allant toujours vers sa droite. Il peut commencer par où il le veut, et là précisément est l'habileté. Comme il est facile de le voir, lorsque le premier joueur a joué, les quatre trous qui suivent celui où il a pris les premiers jetons, contiendront chacun cinq graines. Au tour du second joueur : lui aussi commence où il veut, pourvu que ce soit de son côté. Puis le premier joue de nouveau à son tour, ne déposant toujours qu'un jeton dans chaque trou. A partir de ce moment, toutes les fois que le dernier jeton tombe dans une case où ne restent plus que un ou trois jetons, le joueur enlève et met à part le contenu du trou, soit deux ou quatre jetons. Quand tous les jetons sont pris, chacun compte ses prises : celui qui a pris le plus de pions a évidemment gagné.

Très simple en apparence, ce jeu est au contraire très compliqué et admet nombre de combinaisons que nous ne pouvons donner ici.

7. L'apprentissage de la vie

Si, à certaines époques, le petit Négrille, fille ou garçon, se retrouve enfant, et joue à plein cœur, cependant l'apprentissage de la vie commence vite pour lui.

a) *La jeune fille.* — Bien jeune encore, plus que le garçon, la petite fille ne sera plus laissée à elle-même. A elle, tout d'abord, comme nous l'avons vu, le soin de s'occuper de ses frères ou sœurs plus jeunes, en les portant sur son dos, les mettre à l'abri de tout accident et décharger maman négrille. Pour la petite Négrille, en raison même de la vie de ses parents et du manque absolu de plantations paternelles, beaucoup de travaux pénibles qui accablent la petite fille noire, seront épargnés. Toute jeune, elle accompagnera cependant les femmes à la pêche, aura son petit filet et travaillera de tout cœur et de toutes forces. De retour au village, si elle est assez grande, à elle le soin d'écailler les poissons, écraser les grains et le manioc que le père aura été voler la nuit, ou mieux « récupérer », puisqu'il est propriétaire du sol, dans les plantations des tribus voisines, d'où palabres incessantes qui tournent bien souvent à mal pour le pauvre petit homme et son clan. Châtiment pour lui injuste, immérité et qui ne l'empêche nullement de recommencer. Trop souvent, pour lui, la faim est mauvaise conseillère.

De tous ses travaux, le broyage du manioc ou des arachides est de beaucoup pour la petite fille travaillant à côté de sa mère, le travail le plus pénible. Pénible surtout quand au lieu du pilon de bois, manœuvré debout à deux mains, comme la femme fang, il lui faut, ainsi jadis la femme égyptienne, se servir d'une pierre plate comme plateau et d'une lourde pierre ronde comme broyeur.

A la jeune fille d'entretenir le foyer, d'aller chercher le bois sec, mais il abonde partout, d'apporter quelquefois de bien loin les lourds troncs d'arbre qu'elle peut traîner, qui chasseront le soir l'humidité de la nuit et de dormir bien au chaud sur les cendres tièdes. A elle, encore, d'aller chercher dans les calebasses primitives l'eau nécessaire pour boire et chauffer l'infusion aromatique du soir, de préparer enfin la pipe paternelle et de l'apporter tout allumée, moyennant quoi elle a droit d'en tirer quelques bouffées.

Somme toute, son sort n'est pas pénible, à condition d'être contente de tout et de ne demander aucun confort.

b) *Le jeune Négrille.* — Dès qu'il est en âge de porter l'arc et surtout de le tendre, le jeune Négrille accompagnera son père ou ses parents à la chasse. Tout petit, on lui met d'ailleurs un arc entre les mains et, avec ses petits compagnons, il s'exerce à frapper le but désigné, de plus en plus loin, et devient de plus en plus habile, jusqu'au jour où son coup d'œil infaillible ne manquera jamais le but, où à une distance de 100 à 150 pas, la flèche meurtrière et silencieuse frappera toujours à mort l'animal visé, qu'il soit à terre, en haut des arbres, au profond des eaux.

Avec son père, il apprendra à suivre le gibier des journées entières, à ne jamais le laisser, à le poursuivre partout, fût-ce en haut des plus grands arbres, à reconnaître d'un coup de langue, au fumet, à l'odeur, le gibier qui a passé, à se glisser dans la forêt, toujours invisible, toujours silencieux, à se lancer dans l'espace, suspendu aux lianes fragiles, exécuter les redressements les plus invraisemblables, à courir aussi vite en haut qu'en bas, à cent pieds en l'air, que sur terre.

Au village, il aura recueilli, nous l'avons vu, les enseignements religieux et moraux des anciens, les traditions de la race. Son éducation est terminée. Il ne lui reste qu'à se perfectionner.

c) *Instruction à l'époque de la puberté.* — Après avoir été instruit pour la vie économique, sociale et religieuse, le jeune Négrille n'est pas laissé sans instructions à l'époque où il commence à atteindre la maturité physique.

Quando prima vice puer in somnis emissionem seminis patitur, patri id indicare tenetur. Iste eum lavat ad ripam fluminis et cavendum monet ne ad pollutionem solitariam se excitet, quae de cetero semper in opprobrio habetur [1]. *Personas ei indicat quas tangere prohibetur, scilicet matrem et alias conjuges, si adsint, patris, avunculas, sorores et dimidio-sorores* (demi-sœurs).

Itidem puella instruitur a matre tempore maturitatis advenientis, et per certum tempus in silvam ducitur. Prohibitiones ei imponantur analogae eis quae puero.

Viri sanguinem menstruum videre omnino prohibentur.

[1] Nouvelle preuve de haute moralité.

Si per accidens puella haberet infantem ex fratre, infans semper interficeretur.

Itidem si ex patre, quod tamen ut impossibile apud eos tenetur, et a fortiori mater cum filio vel avunculo.

*
* *

Le jeune Négrille est prêt à fonder une nouvelle famille, à assurer, sous la direction toujours respectée des anciens, la continuation de la race.

Il est prêt.

Et notre jeune Négrille, fier de sa force, de son adresse, de son agilité, commence à « parler » aux jeunes filles et à penser au mariage.

Notre jeune Négrille entre dans la vie.

CHAPITRE III

Le Mariage (Ddè) [1]

1. Préparation du jeune homme. — 2. Préparation de la jeune fille. — 3. La dot. — 4. Philtres d'amour. — 5. Empêchements de mariage. — 6. Temps précédant le mariage. — 7. Cérémonies précédant le mariage. — 8. Cérémonies du mariage. — 9. Cérémonies après le mariage — 10. Remarques générales.

1. Préparation du jeune homme (Ito)

Le jeune homme, par une cérémonie spéciale (*ito*), après les épreuves rituelles, a pris rang parmi les guerriers du clan. Les épreuves sont simples : il doit tout simplement prouver qu'il est bon chasseur, bon pêcheur, qu'il saura, par conséquent, pourvoir aux besoins du futur foyer, que de plus il est vaillant et surtout habile guerrier et pourra défendre l'honneur du clan.

Tout d'abord, il doit se confectionner lui-même l'arc qui servira aux épreuves : sous la direction du chef du clan, il va couper ou plutôt abattre par le feu, le *mvung*, arbre dont le bois, de couleur rouge très sombre, est très dur et très souple en même temps. On s'en sert également pour faire d'excellentes pagaies, supérieures mêmes à celles que nous avons en bois de frêne. L'arc doit être assez souple pour reprendre aussitôt sa forme dès qu'il est détendu, même s'il a été tendu longtemps. Le bois de l'arc est séché au feu, puis plongé dans l'eau froide, et ainsi de suite chaque jour pendant une lunaison tout entière. Quand le bois est à point et a acquis la souplesse nécessaire, le jeune Pygmée le taille et l'amincit suivant les proportions requises et lui donne ensuite le poli nécessaire en le frottant avec les feuilles rugueuses et siliceuses d'une sorte de figuier, feuilles qui remplacent avantageusement et économiquement, car elles ne coûtent rien, notre papier de verre.

Les flèches empoisonnées, nous en parlerons plus tard, sont offertes au jeune chasseur par le chef du clan. Celui-ci observe alors si les augures sont favorables et avant de commencer la chasse rituelle, offre

[1] L'union transitive est *twé* ou *tué*, du verbe *tué* unir.

un sacrifice. C'est généralement une petite antilope grise, qu'on a prise au piège. On tâche de l'avoir vivante. De retour au campement, on lui tranche la gorge, et après les incantations rituelles, le chef du clan prend l'arc du jeune homme et le plonge dans le corps de la victime. Pendant cette opération, ou ces cérémonies, les femmes se retirent dans la forêt avec les petits enfants : il leur est strictement défendu d'y assister et même de regarder. Si une femme est malade dans une case et ne peut être transportée, on attend qu'elle meure ou guérisse. Ce sacrifice est offert aux esprits protecteurs du clan, de la famille, du jeune homme.

Quand la cérémonie est terminée, les chasseurs partent, le jeune homme en tête. On juge alors d'après la manière employée et son habileté à suivre les pistes et à deviner l'animal poursuivi si vraiment il est apte à entrer dans le clan. Le jeune chasseur doit suivre les premières empreintes trouvées. Il est rare toutefois qu'il s'attaque à l'éléphant. C'est une chasse qui ne se fait guère qu'en troupe aussi nombreuse que possible, vu ses dangers.

Le premier animal tué, surtout si le jeune chasseur ne se croit pas encore bien maître de lui, est souvent un singe! C'est de tous les gibiers, surtout pour le Négrille, le plus facile à abattre. Il est d'ailleurs en troupes tellement nombreuses partout, et se laisse approcher relativement de près! Le jeune chasseur ramène avec lui au campement le gibier tué en le portant suspendu autour du cou. Parvenu au village, il le suspend près de la case paternelle, lui coupe la gorge, et avec le sang, asperge l'arc d'abord, puis la case et enfin les assistants. Il le fait ensuite rôtir sur le feu, tel qu'il est, sans le vider, et quand l'animal est cuit à point, il enlève le premier morceau et le jette derrière lui, dans la forêt, en hommage aux esprits protecteurs du clan et de la famille. Aucun morceau, du moins autant que nous le sachions, n'est offert comme prémices au Dieu créateur. Il enlève les yeux, la cervelle, le cœur : c'est la part du chef du clan, la partie blessée et la jambe droite, c'est sa part. Le reste est ensuite partagé également entre tous les hommes du clan et doit être mangé tout entier séance tenante. Si la part de chacun est trop petite, vu le nombre des hommes et surtout la petitesse du gibier tué, c'est une source de railleries sans fin qui blessent profondément l'amour-propre du chasseur maladroit. Aussi son premier soin sera-t-il de repartir le plus vite possible en chasse et de ne revenir que triomphalement, avec un gibier digne de son adresse et du clan. Il sera alors hautement félicité et le souvenir de son échec disparaîtra peu à peu.

Pas toujours cependant ! Le chef voisin de ma mission me racontait un jour que lorsqu'il partit pour sa première chasse, et il était déjà fort habile, il trouva presque dès les premiers pas les traces de la grande antilope-cheval, une superbe bête qui donne facilement 180 à 200 kg. de viande. Tout joyeux, notre homme s'élance aussitôt ! Mais il n'avait pas remarqué, dans son ardeur, une racine traîtresse qui serpentait dans le chemin, à fleur de sol. Son pied s'y embarrasse,

il tombe, et dans cette chute malencontreuse, écrase un malheureux rat qui se sauvait tout apeuré. Conformément à la loi, il lui fallut rapporter au village, très peu triomphalement, l'infortuné quadrupède ! Les femmes ne lui ménageaient pas leurs railleries et leurs quolibets moqueurs ! Quand il lui fallut partager entre une trentaine d'hommes le pauvre gibier, on devine sa confusion et les rires de ses compagnons. On fit même sur cet événement une chanson qui se chante encore, d'autant que la fin marque comment il prit une brillante revanche. Furieux de sa déconvenue, il repartit en effet aussitôt en chasse. Quand il revint, il rapportait triomphalement une défense d'éléphant. Singulièrement audacieux et outré de son insuccès, il s'était attaqué, en effet, à l'un de ces énormes pachydermes, l'avait tué et venait en hâte inviter le clan à la curée. Il avait désormais le droit et l'honneur très envié de porter l'anneau d'ivoire des chasseurs d'éléphant et le chasse-mouches confectionné avec la queue de l'animal (*dè*). A quelque chose, malheur est bon !

Pour la pêche, le pêcheur, sans aucune cérémonie spéciale, doit simplement rejeter au fleuve le premier poisson capturé. Toutefois s'il s'agit d'un lamantin, les rites sont les mêmes que pour le gibier.

2. Préparation de la jeune fille

Le chasseur a fait ses preuves. Il est temps pour lui de fonder un foyer nouveau, de prendre femme.

Dans la races bantu, la jeune fille devient femme de très bonne heure.

La puberté physique, chez les Négrilles, nous dit le P. Schumacher dans son étude sur les Pygmées Bagesera, et nous sommes arrivés aux mêmes conclusions, se déclare vers l'âge de 12-14 ans. Cependant les mariages ne sont conclus que bien plus tard. D'une manière générale, les jeunes gens auront leurs vingt ans et davantage, les jeunes filles vers les dix-huit ans.

Dès les premières manifestations de l'âge nubile chez la fille, on l'invite à moudre du grain de sorgho et à en préparer une bouillie. La mère et les sœurs se présentent pour le repas. La mère, dès lors, fait à sa fille un cours complet sur la vie de communauté avec son futur mari. Elle lui recommande de ne pas nourrir des sentiments d'aversion à l'égard des jeunes gens qui, un jour, lui donneront sa dignité de mère. En même temps, elle lui ordonne la retenue et la modestie les plus sévères « pour que des libertés inconsidérées ne t'inspirent quelque regrettable passion ». Aussi, dès que les suites du libertinage, s'il a eu lieu, éclatent au grand jour, la sentence sera irrévocable, la fille est congédiée et quitte définitivement le toit paternel. Elle erre à l'aventure, jusqu'à ce qu'elle trouve quelque refuge, d'ordinaire chez le coupable lui-même. Ajoutons une remarque: même dans ce cas, elles ne seront jamais considérées comme les épouses légitimes, n'ayant pas reçu la bénédiction des ancêtres. Si son mari épouse une autre femme, celle-ci prendra immédiatement le pas sur la première. Pour des raisons obvies, les

jeunes gens adultes ne sont plus soufferts dans la case paternelle : ils se construisent leur hutte à proximité. Les jeunes filles resteront auprès des parents jusqu'à leur établissement définitif.

3. La dot

Chez les Bantu qui entourent les Pygmées, le mariage est chose fort compliquée.

La question de la dot en particulier, jamais réglée complètement, donne lieu à d'interminables palabres. Bien différents en cela comme en beaucoup d'autres, et beaucoup moins moraux, sont les Fang et tout le rameau si nombreux auxquels ils appartiennent. Là, la femme est mariée ou plutôt vendue avant sa puberté, quelquefois à peine sevrée, parfois même promise et payée avant sa naissance. En général cependant, pour ne pas dire toujours, elle reste dans sa famille maternelle jusqu'à un âge convenable : quinze à dix-huit ans. L'acheteur, le futur mari, n'a en effet le droit de l'emmener dans son village pour la confier à la future belle-mère que lorsque la dot est intégalement payée. Encore y aura-t-il toujours quelque chose à réclamer plus tard, par exemple pour la naissance de chaque enfant.

Le prix actuel d'achat de la femme chez les Fang et autres tribus est très élevé. A la côte, il atteint facilement de 1.000 à 3.000 francs. Dans l'intérieur, le prix se paie en marchandises. Il dépend également de la situation du père de la jeune fille. A titre de renseignement, voici le prix d'avant guerre de la jeune fille d'un grand chef : (aujourd'hui il est doublé) :

« 100 sagaies, 100 grands couteaux de guerre, 50 couteaux ordinaires dits de traite, 10 miroirs, 30 petites malles de traite, 3.000 petits lingots de fer, 50 fusils à pierre, 50 barils de poudre de 1 kg. chacun, 40 pots de terre, 4 cercles de tonneaux en fer (on en fait des couteaux), 300 assiettes ordinaires, une grande pirogue, 10 cabris, 4 chapeaux de paille, 3 vestes blanches, 150 feuilles de tabac, 10 pièces d'étoffe, 12 bouteilles de genièvre, 4 chiens de boucherie bien gras (c'est-à-dire émasculés). »

En dix ans, l'acheteur n'avait pu encore tout payer : il enleva la fille. D'où guerre acharnée entre deux tribus.

Pour une jeune fille de condition moyenne, les prix sont beaucoup plus bas. Ainsi, voilà vingt ans, j'en rachetais une pour un de nos chrétiens, aux prix suivants que j'avançais moi-même, comme nous faisions souvent :

« Huit fusils à pierre, en bon état, avec leur huit pierres ;
Huit petites jarres en terre, à une oreille, neuves ;
Une grande jarre, à deux oreilles ;
Cinq grandes marmites à trois pieds, en fonte, avec couvercle ;
Quinze caisses en bois blanc, avec couvercle et cadenas ;
Vingt-six sabres de traite ;
Trois grands chapeaux, comme les Blancs en portent ;
Trente pagnes à fleurs rouges, avec bordure ;
Trente-deux têtes de tabac, de chacune six feuilles et bonne longueur ;

Vingt et une bouteilles d'eau-de-vie d'un litre, forte ;
Une couverture ;
Un grand habit à pans ;
Trois pipes en terre et deux en bois [1]. »

Il m'est arrivé de racheter une petite fille pygmée qui avait été volée par des Fang Dzem et qu'ils ne voulaient pas rendre. La petite avait environ neuf ans. Les prix, très différents, furent les suivants :

Trois sacs de sel de 10 kg. chacun ;
Cinq têtes de tabac ;
Six pipes en terre, une en bois et cinq boîtes d'allumettes ;
Deux pièces d'étoffe rouge ;
Un bel habit rouge avec boutons dorés ;
Une paire de bottes usagées ;
Une lanterne ;
Trois flacons d'odeur.

Mais, au fond, il ne s'agissait pas là de mariage pygmée mais de rachat d'esclave... et la femme pygmée est considérée par les autres races comme un simple animal. Si l'acheteur bantu a fini de payer la dot, (celle tout au moins exigée pour la célébration du mariage, car il restera ensuite beaucoup à payer) et que la petite fille est encore impubère, on ne peut la forcer à quitter le village paternel, mais dans ce cas, le père doit fournir une autre fille, ou rendre la dot. Si elle est nubile quand le mari réclame ses droits, elle doit suivre l'homme, mais souvent elle s'échappe, ce qui donne lieu à d'interminables palabres.

4. Philtres d'amour

De ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas croire cependant que la femme est une esclave qui n'a qu'à se soumettre, comme l'esclave du monde antique, assimilée aux choses et aux animaux. Loin de là !

Chez les Bantu, il est vrai, d'une façon générale, la femme, nous l'avons dit plus haut, est achetée trop jeune, et trop souvent, par suite d'une coutume déplorable, livrée à quelque vieux polygame qui, par suite du prix qu'il peut payer, remporte facilement priorité sur les jeunes gens, d'où rapts et guerres interminables. La femme bantu conserve néanmoins ses droits. Si elle a ses devoirs parfois bien pénibles, elle a aussi ses droits auxquels elle ne renonce pas. La première femme, par exemple, chez les Fang, demeure fort respectée et sait presque toujours s'imposer. D'où une situation complexe, très longue à exposer et qui d'ailleurs n'a pas sa place ici.

La femme négrille est en somme dans un état bien supérieur à la femme bantu. Sans doute, l'achat reste à la base du contrat matrimonial, mais, pour elle, il a lieu ordinairement beaucoup plus tard.

[1] On trouvera tous les détails nécessaires dans la belle enquête du regretté J. du Teil, tout récemment éditée : *Enquête coloniale dans l'Afrique française occidentale et équatoriale.*

D'une façon indirecte, il est vrai, mais très réelle, elle a voix au chapitre, et sauf exceptions, qui d'ailleurs amènent souvent de gros ennuis pour le clan, le père ne disposera guère d'elle sans un consentement au moins tacite. Entre la loi, la coutume et le fait, il y a souvent un abîme. Il ne faut pas non plus prendre trop à la lettre les proverbes qui du fait masculin rabaissent trop la femme. La réciproque serait aussi vraie.

En fait, la monogamie est presque de règle chez les Négrilles, les causes imposant presque la polygamie aux tribus bantu, tout au moins guerrières, existant beaucoup moins chez eux et surtout la pauvreté ou le manque de ressources, très réelles, interdisant aux vieillards l'achat des fillettes. Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

a) *L'Ezèzère, la recherche.* — Pour que le mariage pygmée soit heureux plus tard, indépendamment de tout achat, l'amour doit précéder. C'est tout au moins ce que dit le proverbe pygmée, d'une manière un peu ambiguë : « La tête de l'arbre est à ses pieds », c'est-à-dire la croissance de l'arbre dépend de ses racines. Le mariage, pour être heureux, doit l'être dans ses principes. Au jeune homme par ses attentions, ses prévenances, ses petits cadeaux, de se faire aimer. Il n'envoie pas, et pour cause, de billets doux à sa dulcinée, mais sait très bien les remplacer : dans quelque endroit convenu d'avance, une corde est suspendue, attachée à quelque branche : la dite corde porte des nœuds, disposés de telle et telle façon : les intéressés savent parfaitement en comprendre la signification. C'est l'*ezèzère*, littéralement la recherche.

b) *Les Philtres d'amour.* — Si la jeune fille se montre rebelle aux prévenances du jeune homme, celui-ci a plusieurs manières de s'en faire aimer, et pour cela, il a recours aux moyens magiques, aux fétiches et aux philtres amoureux. A notre avis cependant, et la chose mérite d'être étudiée, le Négrille a emprunté ces philtres aux Bantu, ses voisins, qui en usent beaucoup plus que lui, et y croient fermement. Le Négrille n'y ajoute qu'une foi médiocre ! Un des plus efficaces, celui que les Fang appellent *biang edzie*, est fait avec le cœur d'un chien. On fend en croix la poitrine de l'animal, on arrache le cœur, et on le fait dessécher lentement au-dessus du feu de la case ; on le pulvérise ensuite, on mélange la cendre avec celle d'une plante aromatique, et des crottes de chauve-souris, et l'on introduit une pincée de ce mélange dans le manger ou dans la pipe de la femme aimée. Elle ne résiste, paraît-il, jamais à ce charme.

Les Fang constituent un charme plus puissant encore en découpant un anneau dans une peau de chat-tigre, en y introduisant un morceau de leur fétiche national, le *biéri*. Mais de ce fétiche, les Négrilles se moquent ouvertement et le chansonnent même, seule raison pour laquelle nous en parlons ici.

Pour terminer cette question des philtres amoureux, bien que ce ne soit pas sa place, mentionnons encore que le mariage une fois fait, si l'épouse est volage, un autre fétiche est employé pour fixer sa

fidélité et la rendre insensible à toutes les propositions. Il s'agit simplement de se procurer, parmi les grandes bananes, dites *bila*, un fruit double, si étroitement accolé à un autre qu'ils ne fassent plus qu'un, les piler finement, les sécher et en mêler la poudre aux aliments de la femme. Dès lors, le mari peut dormir tranquille ! Si l'événement lui donne tort, c'est que le fétiche ne valait rien. Ce qui arrive...

Le mariage proprement dit est entouré dans nos races bantu de cérémonies spirituelles et symboliques, de tout un ensemble de danses et de chants qui en montrent à la fois l'importance et le caractère profondément religieux.

A ce sujet, qu'il s'agisse de Négrilles ou de Bantu, il ne faut pas confondre polygamie et mariage. Sans doute, le Bantu, quelle que soit la race ou la tribu, prend plusieurs femmes, autant qu'il peut en acheter ou s'en procurer. C'est là pour lui question de richesse, et surtout d'alliances et par là-même de puissance, mais ces femmes ne sont nullement au même rang. Il y en a qu'il dédaigne et d'autres qui sont ses favorites, mais seule, la première femme est considérée comme la vraie femme, et en garde les prérogatives, les autres ne sont au fond que des concubines. Seule, la première garde le privilège de la malédiction, qui est très redoutée et amène cassation du mariage, *ipso facto*, et restitution onéreuse de la dot.

Les Négrilles n'achètent donc pas leurs femmes. Avec quoi le feraient-ils d'ailleurs, eux qui ne possèdent à peu près rien, et surtout ne veulent rien posséder ! Détachés de tout, ils ne désirent rien. Tout ce qui est requis pour le mariage est le gibier nécessaire au festin des noces, et quelques cadeaux dont nous allons nous occuper dans quelques instants.

5. Empêchements de mariage

En principe, d'après la loi qu'ils connaissent fort bien et qu'ils rappellent dans leurs légendes, le Négrille ne devrait jamais se marier dans son clan, à moins, chose rare, qu'il n'y ait aucune alliance dans la ligne maternelle, qu'il n'ait aucun parent du côté de sa mère, et il arrive souvent que deux hommes du même clan aillent chercher dans un clan voisin deux jeunes filles, déjà parentes entre elles, par exemple cousines. Mais ensuite les enfants de ces deux hommes ne pourront jamais contracter mariage entre eux.

En réalité, nos Négrilles se marient aujourd'hui dans leur propre clan, mais jamais dans leur village [1]. Au sujet du mariage entre consanguins, les Pygmées se moquent fréquemment des Bantu, bien qu'à dire vrai, le mariage consanguin n'existe pas non plus chez ces derniers. Témoin la légende suivante, légende par ailleurs très ancienne, où ils raillent impitoyablement leurs voisins.

[1] Le village, ou mieux le campement, ne comprenant qu'une ou deux familles étroitement apparentées, le mariage y serait difficile.

Une Légende des origines. — « Quand le Créateur eut formé les animaux et les hommes, le chien dit :

— Où prendrai-je une femme ?

Et il prit sa sœur. L'antilope fit de même. Et ainsi les autres animaux. Le Nègre (n'oublions pas qu'il s'agit des Bantu) dit :

— Où prendrai-je une femme ?

Et il fit comme les bêtes : il prit sa sœur.

Le Négrille dit au Créateur :

— Donne-moi une femme !

Et le Créateur lui dit : C'est bien.

Et il lui donna une femme qui était comme lui. Il lui dit alors :

— Tes enfants feront comme toi.

Et le Créateur leur donna des femmes qui étaient comme eux. C'était bien. »

Ces alliances dans le clan lui-même sont souvent, pour ne pas dire toujours, nécessitées dans les clans que nous connaissons par la difficulté de se procurer une femme dans les autres clans, parce que trop éloignés. De plus, il y a surabondance de garçons, fait au premier coup d'œil assez anormal, et par là même, la coutume s'en crée peu à peu. Le Négrille se marie, en effet, toujours dans un clan, avec une femme de sa race. Si parfois, bien rarement, on trouve dans son campement des femmes appartenant à une autre race, ce sont des captives qui se sauvent dès qu'elles le peuvent. D'une façon générale, le Négrille ne tient nullement à avoir d'esclaves ou de captives, car les étrangères à la race ne sont jamais pour lui que des esclaves.

Ces unions consanguines, du moins entre parents assez proches, beaucoup trop souvent répétées actuellement, sont loin de contribuer à la beauté et à la conservation de la race, mais elles résultent des contingences actuelles et non de la loi. Maintes fois, à l'occasion d'un mariage, par exemple, il m'est arrivé de représenter aux Négrilles le danger de pareilles unions, de leur en montrer la stérilité fréquente ou tout au moins les difformités et les accidents consécutifs. Et toujours les chefs m'ont répondu :

« Non, certes, ce n'est pas bon, nous le savons, *ce n'est pas la loi,* nos pères n'agissaient pas ainsi et l'Esprit est fâché contre nous. Mais... que faire ! »

Ils continuent donc, pour le plus grand dam de la race ! Et nous dirions avec eux « que faire ! » si précisément, Notre Seigneur ne leur apportait le remède avec les missions ; car c'est là précisément que par nos relations, les enfants négrilles pourront trouver le compagnon ou la compagne de leur race, souvent d'un clan très éloigné, puisque aussi bien jamais les autres noirs ne consentiront à s'unir avec eux, sauf pour des unions temporaires que nous trouvons évidemment affreuses. Là, et là seulement, est le salut de ces races si intéressantes, et qui ne demandent qu'à suivre les anciennes et toujours bonnes coutumes de leurs pères.

Presque toujours donc actuellement, par la force des choses, notre petit Négrille se marie dans son propre clan.

Toutefois, il ne peut jamais contracter alliance dans sa propre famille ; et cet interdit, des plus stricts, est toujours observé. Pareille alliance, si jamais elle se faisait, attirerait d'inévitables malheurs sur le mari : « L'eau de la femme lui entrerait dans le sang » disent-ils, et ils attribuent précisément à ces alliances les maladies contagieuses qu'ils voient de temps en temps se répandre chez leurs voisins. En particulier, ils leur attribuent la lèpre [1], si fréquente chez les Bantu et dont ils sont eux-mêmes indemnes.

La consanguinité à tous les degrés dans la ligne masculine, la parenté jusqu'au troisième degré dans la ligne féminine, interdisent toute alliance dans le clan. Jamais on ne verra donc l'homme épouser sœur, cousine, nièce, tante.

Outre ces empêchements naturels, les Négrilles en observent également d'accidentels, si nous pouvons les nommer ainsi. L'inconduite de la jeune fille, une mauvaise maladie chez l'un ou l'autre sont des cas de ce genre, preuves nouvelles d'élévation morale chez nos gens.

6. Temps précédant le mariage

Un mois avant le mariage environ, les parents du fiancé remettent au père de la jeune fille la dot ou les cadeaux convenus. Cette dot est de petite valeur, vu la pauvreté de nos gens et leur mépris pour toutes les commodités possibles. Voici, à titre d'exemple, la dot d'Etsimitsaka, petite pygmée du clan Ngwèl, au versement de laquelle nous fûmes conviés jadis comme témoin :

Deux cents flèches empoisonnées ;
Un arc neuf ;
Deux vases remplis de poison à flèche ;
Un couteau ;
Une marmite en fer ;
Deux pagnes d'écorce neufs ;
Un collier de perles ;
Deux bracelets de fer.

Le tout ne dépassait certes pas une valeur de vingt francs. C'était donc plutôt cadeaux que dot.

a) *Mariage par enlèvement.* — Parfois, mais le fait est très rare, si les parents d'un côté ou d'un autre se montrent trop revêches, et si les deux jeunes gens s'aiment bien, le jeune homme profite d'une absence des parents et jette au cou de la jeune fille le *shikwa* ou collier nuptial, fait avec une jasminée fleurie. La jeune fille accompagne alors le jeune homme ; dès que l'on est arrivé à la case paternelle, il procède aux ablutions rituelles : le mariage devra ensuite être ratifié par les parents.

[1] A notre avis, le manque de sel est une cause plus importante de la lèpre.

b) *Mariage ordinaire.* — Pendant la lunaison qui précède le mariage, le fiancé a soin d'envoyer aux parents de son amie du gibier, du poisson, du vin de palme, de quoi festoyer abondamment.

Pendant cette période, il a droit également de voir souvent sa fiancée, de lui apporter de menus cadeaux, gibier, huile de palme pour sa toilette, peaux d'animaux, fourrures, etc. Mais il ne doit rien se passer entre eux d'immoral. Au contraire des peuples bantu, l'intégrité de la jeune fille est condition *sine qua non* du mariage, tout au moins chez les Négrilles purs ou peu métissés. Plus le métissage les rapproche des Bantu, moins cette condition est observée. Preuve nouvelle de leur supériorité morale sur leurs voisins. Une jeune fille qui avant le mariage aurait un enfant serait immédiatement chassée du clan paternel et ne trouverait aucun époux. Le jeune homme n'a d'ailleurs pas le droit de voir sa fiancée *seule*. La belle-mère future doit assister aux entretiens. La jeune fille lui offre des friandises.

L'époque est enfin arrivée. La dot entière a été versée. Tandis que chez les Fang, l'époux continue à verser des arrhes longtemps après le mariage ratifié et conclu, d'où source d'interminables palabres. chez les Négrilles, tout doit être terminé de payer avant le mariage.

La veille du mariage, le fiancé remet encore des cadeaux : un paquet de flèches et une pièce de gibier à l'oncle maternel, et du vin de palme aux frères de la mariée, si elle en a. C'est à cet oncle maternel que revient plus tard le droit d'offrir des sacrifices aux esprits en cas de maladie de la femme. C'est peut-être indice que jadis le matriarcat était de règle chez les Négrilles.

Tous les préliminaires sont enfin terminés ; il ne reste plus qu'à célébrer le mariage lui-même.

7. Cérémonies précédant le mariage

Nous avons vu que chez les Bantu, surtout quand il s'agissait de la première femme, le mariage était occasion de cérémonies et de chants solennels.

Le mariage des Négrilles, au moins dans nos contrées, est beaucoup plus simple que chez les Bantu, et se conclut avec moins d'apparat et de cérémonies. Mais en est cause, plus que toute autre raison, leur condition actuelle de fugitifs, d'errants, de pourchassés perpétuels.

Tout le monde, au jour dit, tous les membres du clan se dirigent vers le clan de la fiancée. Peu importe la longueur ou la difficulté du voyage ! Nos Négrilles sont habitués à braver bien d'autres obstacles ! Seuls, quelques vieillards restent à la garde du campement et encore faut-il qu'ils soient absolument impotents.

Le clan du fiancé arrive au village. Aussitôt, par une « fanfare » endiablée, on annonce le commencement de la fête.

Très souvent, dans ce cas, si on a eu le temps de les préparer, que par conséquent le clan se sente en une sécurité relative, on a creusé les « arbres tam-tam » (*pou-ürbé*), c'est-à-dire qu'ayant choisi

un ou plusieurs gros arbres à bois rouge très dur [1], on les a longuement évidés au feu, au moyen d'une fente longitudinale et constitué ainsi d'énormes tamtams de plusieurs mètres de circonférence, qui demeurent évidemment debout, l'arbre continuant à vivre par l'écorce. Nous avons trouvé ces arbres tam-tam chez les Négrilles les plus retirés, peu ou point métissés. Nous ne les avons pas rencontrés chez les Bantu. Le bruit de ce tamtam s'entend très loin, d'autant que tout un groupe d'hommes se réunit pour frapper à l'unisson, frapper fort et longtemps.

Dès que l'arrivée du cortège est signalée, pendant que les hommes du clan frappent à tour de bras sur les arbres-tamtam, la jeune fille se retire dans la hutte. La belle-mère entre avec elle, et le plus grand nombre de commères possible. Entre les bras de la belle-mère, le dernier garçon nouveau-né du village. Elle le remet entre les bras de la fille en disant: « Que ton premier-né soit un garçon. » Celle-ci ne répond rien et rend l'enfant à la belle-mère. A ce moment, commencent les chants de la mariée : ils dureront la nuit entière, et la fiancée doit pleurer toutes les larmes de son corps. Au besoin, un grain de piment au coin de l'œil l'aidera à accomplir ce rite.

Parmi ces chants, si quelques-uns sont longue et monotone mélopée, d'autres au contraire, sont vraiment très beaux. Nous ne citerons que celui-ci, traduit aussi fidèlement que possible et surtout en en conservant le rythme berceur :

CHANSON DE LA MARIÉE

Lentement, lentement,
Enfant, comptant tes pas,
Quitte, quitte en pleurant,
Le cœur gros, le cœur las,
Sans tourner ton visage,
La maison, le village
Où tes yeux, si gaiement,
Riaient à tout venant.

Comptant, comptant tes pas,
Aujourd'hui tu t'en vas.
Le cœur gros, le cœur las,
Va-t-en, va-t-en là-bas !
Comptant, comptant tes pas,
Le cœur gros, le cœur las,
Aujourd'hui, tu t'en vas.

Conserve sur ton cœur
Et garde bien la fleur [1]
Du jardin maternel,

[1] *Santal santaloïdes.*

[1] Allusion à la plante *mvi*, que la jeune épouse emporte, comme nous l'avons dit (p. 374), en souvenir du village des parents.

La fleur qui te dira :
On m'aime encore là-bas !
Conserve sur ton cœur
Et garde bien la fleur ,
Souvenir éternel.

Comptant, comptant tes pas.
Aujourd'hui tu t'en vas.
Le cœur gros, le cœur las,
Va-t-en, va-t-en là-bas !
Comptant, comptant tes pas,
Le cœur gros, le cœur las,
Aujourd'hui tu t'en vas.

Ce chant de la mariée, vraiment très beau, est donné, ou du moins nous l'entendîmes le dernier, au moment où les cérémonies nuptiales allaient commencer.

Pendant que dans la hutte les femmes chantaient et que la fiancée pleurait, suivant le rite, les hommes s'en sont donné à cœur joie et ont passé la nuit à manger et à boire. Les parents de la jeune fille, aidés par le clan, ont préparé un repas copieux à leurs invités.

Le matin des noces est arrivé. A peine le soleil a-t-il paru, la fête commence.

Les parties sont bien d'accord, dot versée, mariage décidé.

Le chef du clan de la jeune fille l'appelle, lui déclare qu'un tel l'a demandée en mariage et l'interroge pour savoir si elle est consentante. Comme presque toujours, le garçon et la fille se sont mis d'accord auparavant, il est bien rare qu'elle refuse. Si elle ne voulait pas, on la laisserait d'ailleurs complètement libre, quitte à « l'attraper » sérieusement ensuite.

Il reste plusieurs questions à régler. Honnêtement, le jeune homme doit un cadeau au père de la jeune fille et à la mère. A celle-ci, il offre un panier de vannerie, une corbeille, une marmite de fer, parfois un pagne d'étoffe qui sera ensuite donné à la jeune femme. Au père, il réservera une défense du premier éléphant qu'il tuera, du gibier quand il en aura tué. Mais ces cadeaux demeurent toujours facultatifs, simples cadeaux d'amitié. A la jeune fille, il offre un bracelet d'ivoire ou de cuivre, s'il a pu s'en procurer.

a) *Consultation des sorts.* — Le chef du clan paternel, quand les parties sont d'accord, et les cadeaux échangés, doit alors consulter le sort pour savoir si le jour que l'on a désigné pour le mariage sera un jour propice. Il le fait au moyen de deux morceaux d'os taillés grossièrement en forme de fœtus qu'il porte au cou, attachés par un poil de la queue d'un éléphant, souvenir de son premier exploit.

Il le fait également au moyen des osselets ou astragales (*gégé*), comme nous l'avons étudié précédemment.

Les sorts donnent une réponse par la position qu'ils prennent en touchant le sol. Position favorable: la figure d'animal incisée sur les astragales ou les fruits de *mbélo*, comme nous l'avons encore vu, regardant le ciel, et la figure du fétiche tournée vers la gauche — signe de bonheur en ménage ou de fécondité — signes grossièrement taillés, formant une écriture conventionnelle, on dirait presque en hiéroglyphes. La droite représente l'homme ; la gauche, la femme. Ainsi en fang *beyom* à droite, *meyom* le sperme masculin, *beyâl* à gauche, *beyâl* le sperme féminin.

Si les présages n'étaient pas favorables, le chef de clan pourrait retarder le mariage, parfois même d'un an. Le chef de clan est remplacé quelquefois dans son office par le féticheur, si toutefois on a pu s'en procurer un.

b) *Les mets du festin de noces.* — Comme en toute confiance le futur mari a bien escompté le résultat favorable des sorts, il est allé à la chasse un des jours précédents et n'est pas revenu sans avoir tué sangliers et antilopes. Seuls, ces deux gibiers sont admis pour le repas de noces, avec un éléphant, si, par bonne aubaine, on a pu s'en procurer un. Mais, dans ce cas, il a été pris ou tué au piège. La chasse à l'éléphant proprement dite étant des plus dangereuses et causant presque toujours mort d'homme, il y aurait deuil dans la tribu, et le mariage serait interdit. Seul ou, s'il le faut, et c'est préférable, aidé de ses amis, le fiancé apporte le gibier qu'il a pu se procurer, et le dépose à l'entrée du village. Les femmes épilent l'animal ou le font passer au-dessus du feu.

c) *La case nuptiale.* — Pendant ce temps, les hommes construisent rapidement une petite case, ce sera celle du nouveau ménage, et au pied d'un des géants de la forêt, édifient une autre petite hutte, toute petite, celle-là, la case des esprits. Le toit de la case conjugale est fait avec des feuilles épineuses qui la couvrent d'ailleurs souvent assez mal. Mais les épines sont réputées devoir écarter les esprits malfaisants qui voudraient s'y introduire durant la nuit nuptiale. C'est, en Afrique, une croyance à peu près générale : les épines sont réputées blesser les esprits. Et on retrouve, nous l'avons vu, pareille croyance dans nos campagnes. Dans les maisons hantées, pour chasser l'esprit malfaisant ou l'esprit frappeur, il faut planter des clous, fixer partout où l'on peut des pointes acérées, surtout, avant de se coucher, éteindre le feu et mettre dans l'âtre une bourrée d'ajoncs ou un fagot de houx. Ainsi, paraît-il, en Limousin.

Dans la hutte préparée pour les futurs époux, les hommes préparent le nouveau foyer en employant la terre agglutinée d'un nid de chauve-souris (*awhour*). On n'a pu nous dire la signification de cet acte. Présage peut-être, parce que la chauve-souris vole silencieusement la nuit.

8. Cérémonies du mariage

Si la jeune femme est prise dans un clan voisin, et parfois même si elle est prise dans son propre clan, il y a à ce moment ce que l'on peut considérer, soit comme une cérémonie religieuse faisant partie intégrante du mariage, soit plutôt, à notre avis, comme simulacre d'achat. Le jeune homme donne au père de la femme deux poules noires, volées d'ailleurs, car les Négrilles n'élèvent pas et ne veulent pas élever de poules. (La raison en est très simple. Par son chant matinal, qui s'entend de si loin, le coq décèlerait le campement, avertirait les ennemis du clan, et cela, le Négrille ne le veut à aucun prix. Conclusion : pas d'élevage de poules ! N'en a-t-il pas d'ailleurs autant qu'il en peut souhaiter chez ses voisins ! (« Je ne vous demande pas de biens, dit le Normand, mettez-moi seulement à côté de ceux qui en ont ! »)

Les deux poules sont tuées au départ de la jeune femme. Le chef du clan prend le sang dans une coquille de moule fluviale [1] (*along*) ou dans une coquille d'escargot [2] (*ngong*) qui sera ensuite jetée dans le fleuve pour ne plus servir jamais à aucun autre usage.

Avec le sang des deux poules, le chef du clan barbouille la case où la femme habitait. Il prend ensuite à une des deux poules le bouquet terminal des plumes de la queue, le trempe dans le sang et le remet à la jeune femme qui l'emporte précieusement. Celle-ci, plus tard, dans son nouveau village enterrera près de sa case le bouquet de plumes et plantera au-dessus un arbre à fruits durs, généralement le noyer indigène. Les premiers fruits qu'il produira plus tard seront consacrés, si le campement toutefois est resté dans le même endroit, ou si la femme peut revenir sur les lieux.

La mère de la jeune femme garde le deuxième bouquet de plumes comme souvenir, mais sans y attacher une importance exceptionnelle.

Pendant que retentissent les joyeux *nkanyao* de bienvenue et d'allégresse, les compagnes de la jeune fille l'enduisent de poudre de bois rouge des pieds à la tête, poudre rendue pommade onctueuse par l'adjonction d'huile de termites ou de noix de palmes. On lui met aux pieds les bracelets de fer offerts par le jeune homme. Elle est alors amenée par ses compagnes et la mère du fiancé devant la petite case du fétiche protecteur [1]. Aidé de ses compagnons, le futur exécute alors un simulacre d'enlèvement, couche la jeune fille à terre, l'amène de force devant le chef du clan. Elle doit en effet se laisser conduire, tout en faisant mine de résister. Le chef mâche alors un roseau, puis crache sur les futurs époux. Cette bénédiction porte le nom de *ppepa*, du mot *pé*, « feuille ».

Le jeune homme entraîne la jeune fille vers la case qui leur a été préparée. A l'entrée de la case, il s'arrête ; la mère de la jeune

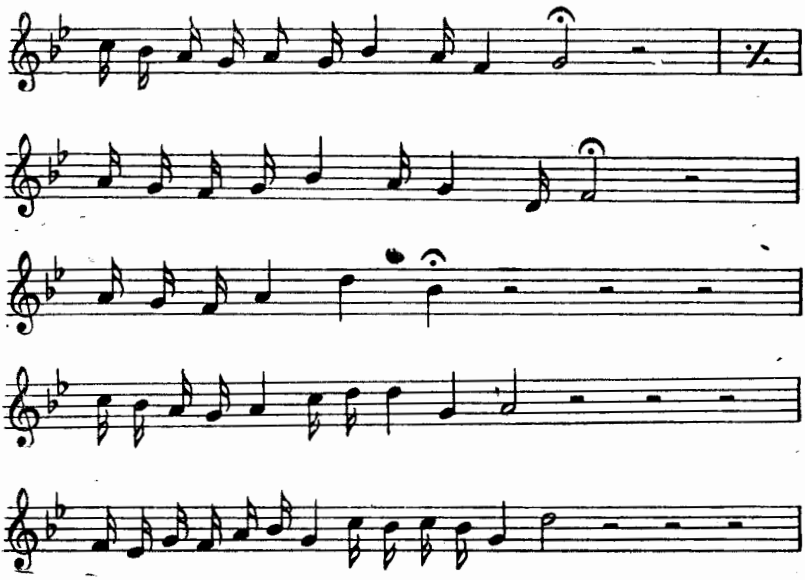
[1] *Helix fluviatilis.*
[2] *Œropa sp.*
[1] Seul, le fétiche protecteur est invoqué. Il n'est pas question du Créateur, qui n'a rien à voir dans les questions de mariage.

fille se tient derrière elle ; le père du jeune homme derrière lui. Le jeune homme porte dans une main le collier de jasmin fleuri (*Randia dumetorum*) dont nous avons déjà parlé et le met autour du cou de la jeune fille en disant : « Je t'impose le collier. » Dans l'autre main, il porte une calebasse remplie d'eau où l'on a fait infuser l'herbe aromatique *Ava*, sorte de menthe à odeur agréable. Il en boit une gorgée et en asperge la poitrine de la jeune fille, en disant : « Voici l'eau qui lave. » Il donne la calebasse à la jeune fille qui à son tour prend une gorgée et asperge la poitrine du mari. Elle passe alors la calebasse au chef du clan de son mari qui renouvelle la même cérémonie, mais sans rien dire.

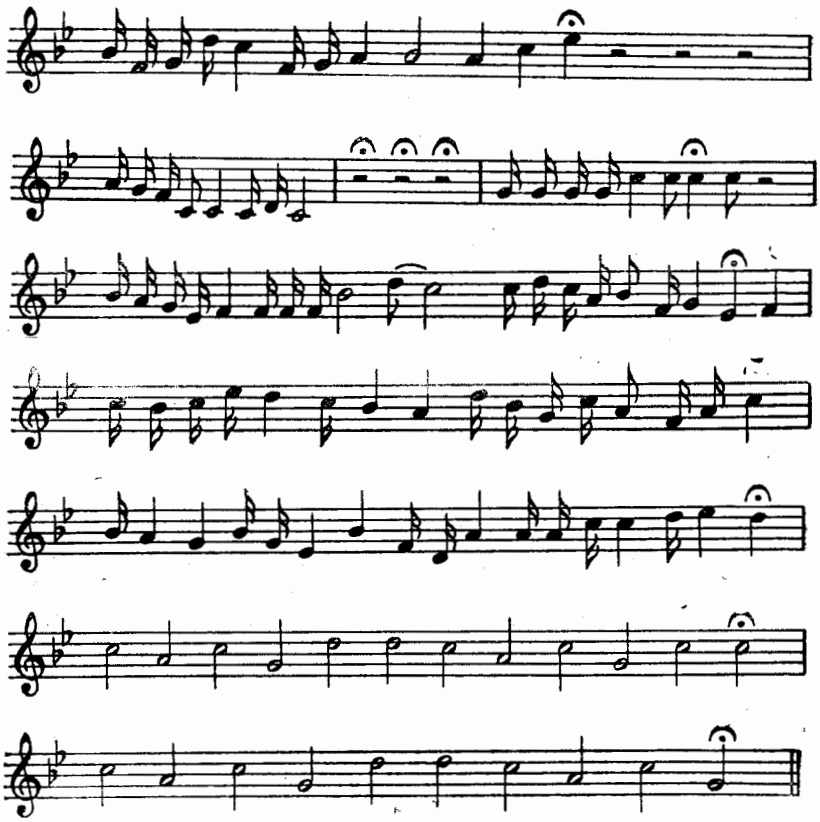
A ce moment, le mariage est terminé, au moins comme cérémonie principale.

9. Cérémonies après le mariage

Avant de commencer le festin qui tout naturellement accompagne le mariage, le jeune mari exécute la danse du clan. Chaque clan a, en effet, sa danse particulière, danse à la fois chantée, dansée et mimée. Voici une de ces danses, où chaque note représente un coup de tamtam, une attitude de corps différente, un glissé ou un passement de pied, un mouvement de bras ou de main. Chaque portée représente un ensemble différent du suivant, avec reprises [1].



[1] Danses et chants recueillis et notés dans la Haute-Abanga, par nos amis José Lubodinski, Salmon et Dick Walker.



Dès que la danse est terminée, le festin commence. Comme toujours, les hommes mangent d'abord, et seuls. Puis les femmes ont les reliefs, mais, comme partout d'ailleurs, elles savent fort bien s'arranger pour que ces reliefs soient copieux et que tout le monde soit content, l'âme en paix et l'estomac plein. Hommes et femmes, mari et épouse ne mangent jamais ensemble.

Puis les danses. Entremêlées de chants et de beuveries, elles dureront jusqu'au matin. A ce moment, il est temps de partir. Les femmes et les filles amèneront la jeune épousée à son mari, en lui chantant une dernière mélopée, généralement satirique, où on s'en donne à cœur joie de dauber sur le mari, en soulignant tout ce qu'elles peuvent trouver de mal en lui. Mais on ne dit rien sur les invités qui pourraient prendre la chose en fort mauvaise part.

Tout le monde s'en va. La jeune femme fait dès lors partie du clan du mari, comme ses propres enfants plus tard. En arrivant au village, les jeunes époux se retirent dans leur case et y passent leur première nuit.

Au lendemain matin, ils en sortent ensemble.

Le jeune homme annonce à tous que sa femme portera désormais

tel nom qu'il lui a choisi. L'appeler désormais de son ancien nom, sauf les parents du côté maternel, serait faire injure au mari. L'incorporation au clan est donc complète : c'est ce que l'on appelle « la seconde naissance ». La jeune femme rentre dans la case, dispose le foyer, puis va chercher de l'eau à la rivière, prépare le gibier que son mari a rapporté. Celui-ci prend l'œil et le cœur, la jeune femme la langue et les poumons ; ils en mangent un morceau et rejettent le restant dans le feu. Tout le monde prend part ensuite au festin.

Le mariage est terminé.

La belle-mère prendra désormais soin d'inculquer à la jeune femme les devoirs qui lui incombent, et en particulier la plus grande déférence pour son mari :

Quand le tonnerre gronde, l'oiseau se tait.
Quand le mari parle, la femme garde le silence.

10. Remarques générales

Ajoutons à ces notes sur le mariage pygmée quelques observations [1].

Les mariages pygmées sont généralement heureux. Le mari, très occupé par le soin de donner à manger à sa petite famille, chasse dure et pénible d'où il revient très fatigué, aspire au repos dès qu'il est rentré et se montre fidèle. D'ailleurs, le clan est d'ordinaire si petit, les cases si rudimentaires, que toute la vie se passe au grand jour.

La polyandrie est absolument inconnue.

De son côté, la femme est fidèle. Tandis que chez les Fang j'ai rencontré nombre de femmes durement punies par leurs maris pour cause d'inconduite et défigurées pour leur vie, je n'en ai jamais rencontré chez nos Pygmées. Evidemment, la nature est là, et l'occasion, et le tentateur... Mais d'une manière générale, je crois pouvoir affirmer que les fautes sont rares.

Si la femme est prise cependant en flagrant délit, ou même justement soupçonnée, le mari ne la répudie pas, mais cessera tout rapport avec elle. Si les choses peuvent s'arranger, ou si le mari y consent, le père de la femme rendra une partie de la dot en compensation, puis la vie reprendra son cours ordinaire.

A la mort du conjoint, la veuve est reçue par le fils du défunt, si ce n'est pas son propre fils, ou par le frère du défunt. Elle peut également rejoindre son clan d'origine, mais en abandonnant tous ses enfants. En pratique, elle ne le fera donc jamais, sûre de trouver toujours aide ou protection dans le clan de son mari.

C'est donc, comme on le voit, tout à fait le régime patriarcal.

[1] Dans son livre sur les Pygmées, Mgr Le Roy consacre dix-huit lignes au mariage, à ses préliminaires et aux cérémonies. C'est vraiment peu. Pour le mariage proprement dit, quatre lignes, et encore pour une cérémonie plutôt rare, au lieu d'être la règle : le jeune homme devant courir les bois à la recherche de sa future. Nous ne l'avons jamais vu.

CHAPITRE IV

La Mort

1. Cérémonies de la mort du Pygmée d'après Mgr Le Roy et Du Chaillu. — 2. Nos propres observations. — Avant la mort. — 3. Lamentations après la mort. — 4. L'enlèvement. — 5. Après l'enterrement. — 6. Les dernières cérémonies.

1. Cérémonies de la mort du Pygmée d'après Mgr Le Roy et Du Chaillu

« Après la mort comme pendant la vie, nous dit Mgr Le Roy, la préoccupation de ce singulier peuple paraît être de disparaître, en ne laissant aucune trace de son passage.

» Lors donc qu'un Négrille a rendu le dernier soupir, les anciens se rassemblent vers le milieu de la nuit, les femmes et les enfants sont écartés du campement et on délibère sur le lieu de la sépulture.

» Quand on est fixé, on s'en va loin dans les bois, jusqu'au bord du ruisseau désigné. Là, on détourne le courant, on creuse dans son lit un trou profond et de forme ronde en ayant soin de garnir les bords de petits poteaux, pour empêcher la chute de la terre et du sable. Puis, quand on a soigneusement retiré l'eau qui s'y trouve, et que tous les apprêts sont terminés, on retourne au campement pour chercher le cadavre. Celui-ci est entouré de nattes grossières et de cette écorce de figuier, qui sert de vêtement dans une grande partie de l'Afrique équatoriale ; puis, au milieu de la nuit, silencieusement, mystérieusement, le mort est emporté au lieu de son repos. On le dépose debout dans la fosse préparée, le visage tourné vers le ciel : « car, me disait mon Benga [1], c'est au ciel que l'homme doit monter ». Enfin, on place sur sa tête une large pierre, avec, tout autour, un cordon d'argile pour empêcher l'eau de pénétrer, et on rétablit le cours du ruisseau, après

[1] Interprète de Mgr Le Roy, de race Benga (Bantu). Un seul village très métissé de Négrilles vit près des Benga.

que l'ancien a prononcé ces mots du suprême adieu, qui sont aussi l'expression de la suprême espérance :

» *Ayendi na gébanda g'Emanya na g'ekoto ya Nguya,*
» *Ayiri no go Bata, n'a Tambi...* [1] »

Ce qui veut dire littérairement : « Il s'en va avec l'enveloppe de l'homme intelligent, avec la peau du Chimpanzé. Il est arrivé dans Bata, au Pays du Bien... »

» La cérémonie de la sépulture terminée, les anciens rentrent au campement, et tout le monde déguerpit. C'est pourquoi, disent les Noirs, nul ne vit jamais le tombeau d'un véritable O-Koa. »

Du Chaillu [2] n'a pas connu le détail de ce cérémonial. Mais le peu qu'il en dit suffit pour nous montrer qu'il en est des A-bongo du Haut-Ogowé comme des Akoa du Gabon, tout au moins pour un détail. « Le corps du défunt, écrit-il, est caché dans quelque vieil arbre de la forêt, puis recouvert de feuilles et de terre, ou bien encore dans le creux d'un ruisseau... »

« Les Négrilles métissés et vivant en compagnie des autres tribus, ont perdu cette coutume que, du reste, ils avouent être celle de leurs ancêtres ; ils se font enterrer comme tout le monde, ou, du moins, ils cessent de prendre ces précautions destinées dans le principe à cacher leurs morts comme ils cachent leurs vivants, et peut-être aussi à dérouter l'âme du défunt, à la fixer à jamais sous son ruisseau, et à l'empêcher de troubler l'existence de ceux qu'il a connus.

» En tout cas, le deuil se prolonge assez longtemps, un, deux ou trois mois, pendant lesquels, à la première aube du jour [3], les femmes pleurent jusqu'au matin, en poussant dans la case des gémissements accompagnés de plaintes et de chants, sur un mode particulier facile à reconnaître.

» Le deuil se termine par une danse, suivie d'un repas, et d'un dernier sacrifice à l'esprit de l'ancien. »

Mgr Le Roy n'a pas observé par lui-même, autant que nous le sachions, ce que nous venons de citer, mais l'a recueilli de la bouche d'un ou plusieurs interprètes étrangers aux Pygmées. Ils ont causé par ouï-dire et en y mêlant beaucoup de ce qui se passait dans leur propre peuple. Aussi, rien d'étonnant à ce que l'éminent auteur ne soit pas toujours d'accord avec ce que d'autres ont pu observer depuis. Pour nous également, ce que nous avons vu à plusieurs reprises, en témoin oculaire, et examiné de très près, en est assez différent, et dans les clans, séparés les uns des autres par des centaines de kilomètres, nous avons

[1] Ces paroles sont en langue benga, nullement en négrille.

[2] Du Chaillu, mulâtre gabonais, sans cesse en courses comme traitant, parlant admirablement les langues indigènes, très bon observateur, écrivain d'assez de talent.

[3] L'aube, en pays équatorial, dure à peine cinq minutes. Les lamentations se prolongent une heure environ.

pu constater que les cérémonies mortuaires étaient, à quelques détails insignifiants près, exactement les mêmes. L'enterrement dans le lit d'un ruisseau est un fait *absolument exceptionnel*, dû à des circonstances particulières que nous étudierons plus loin. Ce n'est jamais un cas « habituel ».

Comme exemple typique, voici ce qui se passa à la mort d'Ato, le chef du clan voisin de nous, ce qui se passe, nous nous en sommes assurés par maintes interrogations, à la mort de tous les Négrilles, mais plus spécialement à la mort des chefs du clan.

2. Nos propres observations. — Avant la mort

Chez les Fang, peuple guerrier, où la force prime tout, les vieillards ne sont nullement respectés. Quand ils n'ont plus la force de porter les armes et de se défendre, ils deviennent la risée des enfants, qui se moquent d'eux et même les frappent, sans que nul ne songe à les blâmer ou à les arrêter. Les vieilles femmes sont encore plus malheureuses. Souvent, on les chasse et on les envoie mourir dans la forêt ou de misère, ou sous la dent des bêtes fauves.

Quant aux vieillards, quand ils sont devenus si vieux que las de vivre, et que les jeunes sont fatigués de les voir vivre, c'est-à-dire, quand la famille en a assez de nourrir une bouche inutile, on décide que le vieillard sera brûlé. « A cet effet, nous dit Largeau [1], et le fait, quoique rare, est vrai, on plante en terre quatre fourches sur lesquelles on croise des morceaux de bois en forme de claie. On amoncelle dessous du bois sec. On ligote ensuite le vieillard et on l'étend sur la claie ; on le couvre de feuilles de bananier en guise de suaire et on met le feu au bûcher. Il est à observer qu'au lieu d'être placé *en dessous* du feu, comme le sorcier, le vieillard est placé *au-dessus* du bûcher, afin que son âme puisse s'envoler librement vers les régions lointaines et fortunées où l'attend Nzame, le Père commun. »

Il n'en est jamais ainsi chez les Négrilles. Les vieillards sont traités avec les plus grands égards, tout le clan les respecte. Ils sont entourés de soins, et si on change de campement, ils sont transportés sur le dos de leurs enfants, s'ils sont incapables de marcher.

Ato, chef du clan, vient donc de mourir. Jusqu'au dernier moment, on lui a prodigué les soins de toute espèce. Il se plaignait de rhumatismes, de névralgies. On lui a fait boire force infusions chaudes, mêlant une pointe de piment, laxatif énergique, aux herbes odoriférantes, labiatées de préférence. On lui a appliqué des ventouses, suçant par traction avec de petites cornes d'antilope, et de petites calebasses. On les a même scarifiées avec une coquille de moule coupante, affûtée avec soin. On a encore eu recours à d'énergiques moyens que notre pharmacopée ne renierait nullement. Ainsi on l'a mis au soleil sur la berge du fleuve, et recouvert durant de longues heures de sable brûlant.

[1] *Dictionnaire Français-Fang*, art. Mort.

On a employé le remède salutaire de l'*Akohr*. Sur une claie, on a disposé un matelas de feuilles humides, allumé un grand feu sous la claie et maintenu le vieil homme dans un bain de vapeur brûlante [1], puis on l'a jeté dans le fleuve, réaction violente dans l'eau froide. On lui a préparé à manger ce qu'il aimait le mieux, fait cuire longuement les viandes de choix.

Rien n'y a fait !

Comme tous ont compris que la dernière heure approchait, on l'a sorti de sa case et étendu au soleil sur une simple écorce. Le jour de sa mort sera semblable au premier jour de sa vie. Sa vieille compagne soutient la tête du mourant sur ses genoux, essuie la sueur du front, tout le monde est silencieux.

Voici les derniers râles. Les yeux se sont ternis, c'est la fin.

Un dernier soupir : le chef Ato est allé rejoindre ses pères.

3. Lamentations après la mort

Aussitôt commencent les lamentations et les pleurs. Elles vont durer des heures entières. Mais tandis que dans les populations qui les entourent, commence alors le rôle du féticheur pour découvrir celui qui a tué le défunt, rien de pareil chez nos Négrilles. L'homme de la nuit froide, *Ndziô bétima me*, n'est jamais appelé. Si le chef Ato, et c'est d'ailleurs la même chose pour tout mort, si le chef Ato a « rendu son âme » *etvira nsie*, c'est que Dieu Créateur, Khmvum, l'a voulu ainsi.

Tout simplement !

Inutile de chercher d'autres raisons, vengeance occulte, fait d'un ennemi quelconque. Dieu l'a voulu. Il n'y a plus qu'à s'incliner ! Et cette conception n'est-elle pas déjà beaucoup plus belle, plus simple et plus noble ! Pourquoi d'ailleurs s'inquiéter ? l'homme passe, il va ailleurs, la vie actuelle n'est qu'un stade, une phase de son existence. Le chant sacré de la mort le dit formellement.

Mais tout d'abord, aussitôt après le dernier soupir, pendant que les femmes poussent les hurlements de deuil, on prépare tout pour un enterrement immédiat. Toutefois, si le décès est survenu la nuit, les funérailles sont remises au jour suivant. On entretient un grand feu dans la case. Le cadavre ne doit pas en effet se refroidir. La femme du défunt est chargée de ce soin. On ramène le mort dans la position assise, les jambes repliées, les bras croisés sur les genoux. Les yeux restent grand ouverts « pour regarder les esprits ». Si, par suite d'une circonstance quelconque, paralysie, mort violente ou autre, les membres étaient devenus raides, on ne doit pas les forcer, mais cette occurrence est considérée comme de très mauvais augure, et il faudra un sacrifice supplémentaire pour apaiser les mânes irrités du défunt.

Le mort, ramené à la position assise qui lui était habituelle, est alors enveloppé dans une natte grossière d'écorce de figuier, et demeure près du feu. La ou les femmes du défunt dénouent leur chevelure,

[1] Ne pas confondre avec le bûcher de mort .

l'ébouriffent autour de la tête et se scarifient les joues, pour faire couler le sang, mais jamais les autres femmes du clan. On a eu soin, les jours précédents, de se prémunir de craie blanche ou de farine de manioc pour se peindre la figure et la poitrine en blanc, couleur de deuil. Souvent, à ce moment, on sacrifie une poule avec le sang de laquelle on asperge le défunt.

Les cérémonies diffèrent déjà notablement de celles des Bantu. Chez les Fang, en effet, aussitôt que le défunt a rendu le dernier soupir, le fils aîné ferme les yeux du mort, étend ses bras et ses jambes pendant qu'ils sont encore flexibles. Il n'est plus permis ensuite de toucher au défunt sous peine de souillure grave. Les lamentations commencent : les femmes se scarifient, et avec le sang qui coule, aspergent le défunt. Rien de tel chez nos Négrilles.

4. Chant de la mort

Aussitôt après les premières lamentations, le fils aîné du défunt, l'oncle maternel lui répondant, commence le chant de la mort :

Solo. — *L'animal court, il passe, il meurt. Et c'est le grand froid.*
Répons. — *C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.*
S. *L'oiseau vole, il passe, il meurt. Et c'est le grand froid.*
R. *C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.*
S. *Le poisson fuit, il passe, il meurt. Et c'est le grand froid.*
R. *C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.*
S. *L'homme mange et dort. Il meurt. Et c'est le grand froid.*
R. *C'est le grand froid de la nuit, c'est lc noir.*
S. *Et le ciel s'est éclairé, les yeux se sont éteints, l'étoile resplendit.*
R. *Le froid est en bas, la lumière en haut.*
S. *L'homme a passé, l'ombre a disparu, le prisonnier est libre.*
Khmvum, Khmvum, vers toi notre appel !

Chant de belle inspiration, comme on voit, assez différent comme paroles, mais rappelant celui-ci des Fang :

S. *Le fils est allé aux plantations.*
Voir si les fruits ont fini de mûrir.
R. *Les fruits ont mûri* [1].
Les esprits sont errants.
Le temps est venu.
La nuit commence.
Le prisonnier est libre.
S. *Le fils est allé...*
R. *Le prisonnier est libéré.*
Il passe sur la rive opposée.
Les yeux fixés droit devant lui.
Il ne regarde plus en arrière.

[1] C'est-à-dire la vie du père.

S. *Le fils est allé...*
R. *Il ne peut plus regarder derrière lui.*
S. *L'ombre a frôlé la paroi de la case.*
Je vois un feu qui passe,
R. *Comme la luciole qui tournoie,*
Elle vole autour des palmiers.

Beaucoup plus spiritualiste est l'appel au Dieu Créateur de nos Négrilles.

Commencent alors devant le cadavre les danses funéraires, plus solennelles pour un chef, moins pour un homme du clan ; aucune pour une femme ou un enfant. Le danseur le plus habile mime, tout en dansant, les chasses du défunt, ses prouesses à la guerre ou en poursuivant les animaux ; les assistants reprennent en chœur le refrain, et le tout est vraiment merveilleux de réalisme. Ces danses sont plus ou moins longues, suivant l'habileté du danseur et le rang du défunt. Elles commencent le matin et durent rarement plus d'une journée. La nuit suivante se passe encore en lamentations prolongées. Mais tandis que dans les populations bantu, les funérailles sont occasion de beuveries souvent répugnantes, de véritables orgies de liqueurs fermentées, vin de palme, bière de mil ou de sorgho épicée à l'*owalé*, ou liqueurs fortes européennes affreusement frelatées, rien de pareil chez le Négrille, qui, d'ailleurs, ne boit que de l'eau, ou rarement du vin de miel.

Le cadavre est alors soigneusement lavé, puis rasé par les femmes. Avec une coquille d'escargot coupante à souhait, on rase la tête, la poitrine, le dos, le pubis et on déposera le poil dans la tombe à côté du cadavre. En agir autrement, laisser pourrir les pilosités sur le cadavre, amènerait la fin de la race, de graves dommages pour les enfants. Le cadavre est de nouveau enveloppé et entouré de bandes d'écorces de *mveng*, sorte de ficus, puis ligaturé avec les fibres du palmier rotang, abondant partout. Ce travail est exécuté par les femmes et se fait pendant que retentissent de plus en plus lugubres les cris, les lamentations et les chants de deuil. Cependant, on ne voit jamais, comme ailleurs, les femmes dénouer leur chevelure, se déchirer en signe de deuil la figure et la poitrine. Pendant ce temps, les hommes ont construit avec des écorces une case en forme de coquille de colimaçon, semblable au gros escargot, très commun dans la forêt. La case doit offrir plusieurs circonvolutions. Nul n'a jamais su me dire le pourquoi de cette disposition particulière. Je n'ai jamais eu qu'une seule réponse identique : « Le mort doit avoir plusieurs demeures. »

Il y a là certainement une idée plus profonde, comme le dit le chant hiératique :

« Les esprits sont errants. Le mort a sa maison, ici et là sa maison. Les esprits sont errants. »

La case funéraire terminée, on y porte le cadavre en chantant, et on l'y introduit. Il y reste une nuit entière.

5. L'Enterrement

Le lendemain, dès les premières heures, parfois le soir même, le mort est enlevé de la case ; on le place sur un brancard tout primitif, souvent on le roule dans une écorce fermée aux deux extrémités, et le cadavre étroitement ligoté est emporté dans la forêt. On a choisi un endroit très à l'écart, très sombre, et dissimulé, un antre de rocher, une caverne si possible, parfois, à défaut de caverne, un arbre creux [1].

Un très vieux chant le rappelle et montre que la coutume est très antique :

Les morts reposent sous la pierre,
Ils habitent la caverne sombre ;
Qu'ils n'en sortent pas la nuit.

Le cadavre est enseveli assis. Parfois, on le couche cependant sur le côté, mais la tête en haut, dans la position du Négrille qui dort [2]. On le couvre alors de feuilles et de branchages, puis on ferme la grotte ou l'arbre, au besoin avec de grosses pierres, pour qu'il ne devienne pas la proie des animaux sauvages.

Jamais le défunt n'est enterré avec ses armes ou les objets qui lui ont appartenu, comme on le fait dans les tribus bantu [3].

La tombe du Pygmée doit demeurer ignorée, inconnue, bientôt oubliée. Rien ne la signale à l'attention, d'où la grande difficulté de se procurer des crânes.

Cependant, dans un cas exceptionnel que nous verrons plus loin, le défunt est enseveli avec ses armes et dans le lit d'un ruisseau. C'est ce que nous avons vu en citant Mgr Le Roy.

Les hommes seuls prennent part à toutes les cérémonies du portement en forêt et de l'ensevelissement.

Dès qu'il est terminé, ils reviennent en hâte au campement, et se lavent soigneusement les mains et les pieds pour éviter toute infection et aussi se purifier. Tant qu'ils n'ont pas procédé à cette cérémonie, ils n'ont le droit ni de boire, ni de toucher à aucun aliment.

En revenant au village, ils ne doivent pas regarder derrière eux. Sinon, l'esprit du mort les happerait par le cou, d'où une mauvaise maladie.

Tandis que chez les Bantu, l'ensevelissement ou mieux l'enterrement d'une femme ne donne lieu à aucune cérémonie, qu'on l'enfouit simplement dans la bananeraie qui entoure les cases, que même parfois, surtout lorsqu'il s'agit de quelque vieille femme abandonnée, elle est jetée dans le fleuve et le cadavre mangé par les poissons, les crocodiles ou bien mieux par les tribus situées en aval, chez les Négrilles, les cérémonies sont à peu près les mêmes pour l'ensevelissement d'un homme ou d'une femme, et les corps des uns et des autres déposés

[1] Le fait signalé par Du Chaillu est donc très réel.
[2] Même attitude chez l'homme préhistorique.
[3] Sauf le cas que nous verrons plus loin.

dans la forêt, dans une grotte ou un tronc d'arbre creux, parfois dans les anfractuosités profondes de certains arbres.

6. Après l'Enterrement

Au retour de l'enterrement, les hommes revenus au village, commence l'heure du deuil rituel. Il doit durer quatre jours complets. Toutes les femmes du clan se barbouillent de blanc, pleurent et se lamentent. Les hommes sont allés dans la forêt couper des arbustes spéciaux dont l'un appartient à la famille des Solanées. On réunit les braises du feu qui était entretenu dans la case du défunt, on les porte à l'extérieur, et on pose dessus les extrémités des arbustes qu'on est allé chercher. Une fumée intense, âcre, qui prend violemment à la gorge et aux yeux, se dégage. Pendant quatre jours entiers, le feu est ainsi entretenu et les hommes du clan demeurent accroupis autour. Les femmes continuent les travaux habituels. La fumée écarte les méchants esprits et surtout l'âme du défunt, si jamais elle était tentée de revenir. Au même feu, on brûle les quelques vêtements qui auraient pu lui appartenir, son sac de chasseur, sa natte, sa case elle-même. Les hommes entretiennent le feu, causent, mangent et boivent du vin de miel. Le quatrième jour terminé, on rassemble avec soin les cendres sur une écorce et on va les jeter bien loin, dans une rivière ou un marais, de crainte que les sorciers ne s'en emparent pour quelque maléfice qui nuirait à la famille.

Un bain complet termine la cérémonie funéraire. Une fois baignés, les hommes rentrent au village, partent en chasse, et reviennent aussitôt qu'ils ont tué un animal. Ils ont eu soin de ne pas le saigner : cette opération se fait au village. On asperge avec le sang l'endroit où était la case du défunt. Désormais, on ne parlera plus de lui, tout est terminé.

Ajoutons enfin, à propos de la mort et de la vie future, que la femme a, de l'autre côté, les mêmes prérogatives que l'homme. Au contraire des tribus bantu où, même après la mort, la femme continue son existence misérable de travail, d'être inférieur et misérable, la petite Négrille, au contraire, peut être heureuse pour toujours. Tout mort est un être désormais insexué. « Les morts voient Dieu », dit, au sujet des Pygmées, M. Arbousset, que nous avons déjà cité, et quiconque voit Dieu, n'est plus chose ou être de ce monde, ni mâle, ni femelle.

Toutes les cérémonies que nous venons de décrire, ont lieu lors de la mort d'un membre du clan. *Mais il en va tout autrement s'il s'agit de la mort du chef du clan lui-même*, car alors aucune cérémonie funéraire, aucun deuil n'a lieu au village. Celui-ci doit être évacué aussitôt.

Pendant donc que les hommes étaient dans la forêt, occupés à l'enterrement du chef, les femmes ont réuni les quelques objets qui constituent leur mince avoir, les ont empaquetés dans les corbeilles ou

paniers qu'elles tressent avec l'hibiscus ou les fibres de rotin. Aussitôt les hommes de retour au village, tout le monde part en hâte, chacun de son côté : le rendez-vous est à une journée de marche tout au moins. Inspection rapide a été faite des vieillards, hommes et femmes. Heureux ceux que leurs forces ne trahissent pas, et qui, par eux-mêmes ou aidés, pourront se traîner au nouveau village. Les autres sont tous renfermés dans la case principale, la case du chef mort. Sur eux on empile en hâte toutes les écorces qui formaient les cases, on ajoute du bois sec, et on met le feu. Puis chacun se sauve en hâte sans regarder derrière lui. Quelques-uns échappent à la mort et rejoignent péniblement le nouvel emplacement. Les autres succombent, on ne s'occupe plus d'eux et ils ne reçoivent aucun honneur funéraire. Hâtons-nous d'ajouter que le fait est heureusement très rare. Les Négrilles ont, en effet, nous l'avons dit, le respect et le soin de leurs vieillards, ne les abandonnent pas comme le font les tribus voisines, et dans le cas cité plus haut, leur donnent toute l'assistance en leur pouvoir et au besoin les portent sur le dos. Seuls, périssent les tout à fait abandonnés. Aucune explication ne m'a été donnée de ce fait étrange et qui est opposé à leurs mœurs et coutumes. Peut-être ne s'agit-il que d'un fait isolé. Nous ne le connaissons d'ailleurs que par ouï-dire, et n'en avons jamais été témoin oculaire. Le fait demeure donc suspect.

7. Les dernières Cérémonies

Cependant le nouveau village est construit. Plusieurs lunes se passent.

Les hommes du village retournent alors à l'endroit où ils ont abandonné le défunt. Si le corps est encore là, intact, momifié, c'est que la vie de l'individu n'a pas été bonne, au sens indigène, qu'il a commis des fautes graves, et, par une suite nécessaire, que Dieu ne veut pas de lui. En conséquence, on l'emporte aussitôt et on le ramène près de son ancien village. A l'endroit où jadis les femmes allaient soir et matin puiser l'eau et se baigner, on dépose le cadavre. Pour quelques heures, on détourne le ruisseau ; on creuse une fosse profonde à l'aiguade et on y dépose le corps sans aucune espèce de cérémonie, la tête tournée vers le ciel, le corps debout dans ses bandelettes [1].

Toutefois, on dépose à côté de lui sa lance, son arc et ses flèches, afin qu'il puisse s'en servir dans la vie nouvelle qu'il va commencer. Le ruisseau est ensuite ramené dans son lit primitif, l'eau reprend son cours paisible et tout souvenir du défunt est bientôt oublié. Nul ne viendra troubler son calme sommeil. Si la rivière qui fournissait l'eau au clan est trop profonde ou torrentueuse, on choisit un de ses affluents, un petit ruisseau. Mais le fait est très rare. Pas plus dans la mort que dans la vie, le Négrille n'aime demeurer dans le voisinage des rivières, près des bords découverts où il n'estime pas sa vie en

[1] L'opinion de Mgr Le Roy, *La religion des Primitifs*, p. 375, n'est donc pas complètement juste. Le fait est exceptionnel.

sûreté, tant d'ennemis acharnés lui font une guerre à outrance ! Il préfère les profondeurs sombres de la grande sylve, là où les ruisseaux dorment paresseusement et par leur noire fraîcheur entretiennent toujours les frondaisons épaisses et les retraites propices à la fuite ou à l'attaque.

Non seulement à côté du défunt on placera ses armes, mais aussi encore la cuillère (*li*) formée avec la coquille nacrée et polie d'un escargot, le *rha*, et encore il reposera sur un lit de fougères (*tika*), désignées sous le nom de pain d'éléphant. Une aroïdée [1] qui étale ses larges feuilles au sommet des arbres, souvent dans les enfourchures et où le petit homme se cache fréquemment, lui servira d'oreiller. Ainsi équipé, il pourra commencer sa nouvelle vie, qui, par sa faute, sera rude et pénible.

— Et que devient-il ensuite, demandions-nous. Renaît-il de nouveau comme homme, ou dans un corps d'animal ?

— Non, cela jamais. Il a froid toujours ! Il a commis la faute.

Ceux dont, au contraire, on ne retrouve pas le corps intact et momifié, mais putréfié, ou soit qu'il ait été emporté par les animaux, sont réputés par là-même avoir été recueillis, admis par *Khmvum*. La lumière de leurs yeux, qui à proprement parler, constitue leur vie personnelle, leur essence, lumière nommée par eux *Dki* et analogue en somme au double, au *Kha* égyptien, est recueillie dans une étoile, où elle aura désormais une existence heureuse. Quelle sera cette existence ? Le Négrille ne le sait pas, ne s'en préoccupe pas. Elle sera heureuse, à l'abri du froid et de la faim, les deux grands ennemis, les deux grandes plaies de sa vie terrestre, et c'est tout ce que le Négrille sait.

A quoi bon d'ailleurs demander davantage !

Avant de se séparer et de retourner au village, devant l'arbre ou la caverne où repose le défunt, le chef du clan s'avance. Il chante le dernier chant funèbre, destiné à apaiser les mânes inquiets après les derniers sacrifices.

Dernier Chant de la Mort

Le Chef : *Les portes de* Dan [2] *sont fermées.*

Le Chœur : *Fermées les portes de Dan.*

Le Chef : *Les Esprits des morts y voltigent pressés.*
Leur foule est comme le vol des moustiques.
Le vol des moustiques qui dansent le soir.

Le Chœur : *Qui dansent le soir.*

[1] *Philodendron sp.* Schott, des Aracées.
Zantedeschia sp. Koch et Pierre (d°).

[2] La caverne où séjournent les esprits des morts en attendant confirmation de leur sort futur.
Le mort reste ensuite là, seul, abandonné.

LE CHEF : *Le vol des moustiques qui dansent le soir.*
Quand la nuit est tournée toute noire,
Quand le soleil a disparu,
Que la nuit est devenue toute noire.
La danse des moustiques,
Le tourbillon des feuilles mortes
Quand la tornade a grondé...

LE CHŒUR : *Quand la tornade gronde et passe.*

LE CHEF : *Ils attendent Celui qui viendra.*

LE CHŒUR : *Celui qui viendra.*

LE CHEF : *Celui qui dira : Toi, viens, toi, va-t-en !*

LE CHŒUR : *Celui qui dira : Viens, Va !*

LE CHEF : *Et Khmvum sera avec ses enfants.*

LE CHŒUR : *Avec ses enfants.*

TOUS : *Et ceci c'est la fin.*

Quant au principe de l'existence lui-même, à la personnalité même du défunt, elle va, pour un temps, comme nous l'avons vu précédemment, animer le corps d'un éléphant, le faire mouvoir à sa guise. Et la nuit, elle s'échappe pour apparaître en songe aux hommes de son clan, leur dire où ils trouveront les éléphants à combattre, à vaincre, à manger. L'éléphant, ainsi habité par une personnalité humaine, se reconnaît à certains signes particuliers qui rappellent le défunt, manière par exemple de balancer la tête, de prendre sa nourriture, certains tics, certaines marques. Il est bien défendu de le tuer ; si le fait arrive, le chef défunt se vengera cruellement et le clan disparaîtra, même si la chose a eu lieu par inadvertance. C'est encore, en particulier, disent-ils, la raison de certaines maladies contagieuses qui déciment le clan. Rien à faire alors que de se soumettre et de mourir.

Notons encore qu'il ne s'agit là que des âmes ou esprits des hommes du clan et en particulier du chef.

Celles des femmes et des enfants existent bien, mais n'exercent aucune influence, ne se préoccupent plus des choses d'ici-bas. Suivant certaines circonstances, pour des raisons qui restent inconnues des vivants, les âmes des morts *peuvent* avoir besoin de pardon. Ce pardon, elles ne sauraient non plus l'obtenir par elles-mêmes, mais bien par l'entremise des vivants. Continuant à exercer sur ceux-ci une influence mystérieuse, soit en bien, soit en mal, elles s'efforcent de rappeler leur attention. Si elles font du mal, cela n'indique nullement qu'elles sont malheureuses elles-mêmes. Simplement ce moyen leur paraît meilleur pour obtenir le résultat désiré, vu les dispositions des vivants.

CHAPITRE V

Les Maladies

1. Principales maladies et leurs remèdes. — 2. Piqûres des serpents, abcès, blessures, etc., et leurs remèdes. — 3. Guérison du mal de dents.

1. Principales Maladies et leurs Remèdes

La maladie (*guguba*) n'est pas chose fréquente chez les Pygmées, et certes nos médecins ne feront jamais fortune chez eux ! Une élimination naturelle (car les Pygmées ne tuent pas leurs enfants comme les Bantu) de tous les enfants chétifs ou mal conformés qui ne peuvent jamais résister à des conditions d'existence aussi défectueuses, (d'où une mortalité enfantine relativement élevée), une vie très dure, avec des alternatives d'abondance et de pénurie extrême, vie presque toujours en plein air, et sans excès de boisson d'aucune sorte, donnent à nos Négrilles un corps robuste, bien constitué, bâti, pourrait-on dire, à chaux et à sable.

Parmi les principales maladies qui déciment les campements pygmées, il faut ranger en première ligne :

A) *La Variole* est la maladie qui fait ou plutôt a fait jadis le plus de victimes dans les campements négrilles. D'après eux, elle est due à un vent très froid qui vient s'abattre la nuit sur le village endormi. Il souffle tous les cinq ans et tous ceux qui n'ont pas subi les atteintes de la maladie sont atteints.

On traite les malades en les plongeant dans l'eau froide plusieurs fois par jour, en ouvrant les pustules avec un éclat de bambou, en les lavant et les brûlant au feu. On purge le malade avec les feuilles et les racines en décoction du *Jatropha gossipiifolia*, d'un effet très actif (*nsako*). On enduit ensuite le malade de bouillie de manioc, qui agit à la fois par l'amidon qu'elle contient (30/100), l'acide cyanhydrique, et une matière antiseptique encore très peu connue, la Sepsycolytène (*Peckolt*). Comme purgatif, on

emploie également les graines de Ricin, qui contiennent un poison très actif, la Ricine (dose toxique 0 gr. 003, soit une dizaine de graines). On a grand soin d'isoler les varioleux. Les Pygmées paraissent actuellement immunisés.

B) *La Pleurésie* (*lo*) fait de nombreuses victimes. Les Pygmées l'attribuent avec raison à un gros refroidissement. On traite la maladie d'abord par les saignées. A cet effet, on pratique sur la poitrine une série de petites incisions peu profondes et on emprisonne la blessure sous une corne d'antilope, en y appliquant le pavillon. Une femme aspire ensuite de toutes ses forces par le petit bout opposé et peu à peu le sang remplit la corne. On passe ensuite aux suivantes. L'opération est très douloureuse. On lave la plaie, on la brûle et on y applique un onguent de *Pistia stratiotes* (*Aracées*) et de cendres alcalines.

C) *La Dysenterie* (*ahii*) est rare, et les Pygmées n'y attachent aucune importance. Pour eux, elle est due simplement à un excès de nourriture ou à l'ingestion d'eaux malsaines. Ils pourraient bien avoir raison ! On la traite surtout en faisant boire abondamment le malade et en le purgeant avec l'écorce âcre et amère du Rocouyer (*Cochlospermum tinctorium*) et les feuilles et jeunes pousses d'une sorte de Flacourtia, dont on mange également les fruits comestibles, de saveur acidulée et agréable. Les fruits et l'écorce d'un bel arbre (*ekekam*, *Heinsia trillesiana*), sont également employés. Quand le malade est en bonne voie de guérison, on lui fait boire une décoction d'une sorte de plante, très voisine des Cafés et appartenant à la même tribu, *Pavetta gracilipes Pierre*, le *Nzievuze* des Fang. On emploie également, et nous croyons ce produit beaucoup plus efficace, les écorces, la racine, et aussi les fruits du *Brucea antidysenteriaca* (Simarubées) *Koï*, très usité également contre les fièvres, avec l'infusion d'écorce de Samadera (Simarubées).

D) *La Fièvre* (*ayô*) due souvent à un coup de soleil, une fatigue excessive, un refroidissement subit. Elle est combattue au moyen de boissons chaudes, infusions de *Toona febrifuga*, *Khaya senegalensis*, *Soymidéa febrifuga* (Méliacées), de purgatifs très nombreux, *Guarea purgans* et surtout plusieurs espèces de la famille des Verbénacées, voisines de *Verbena urticafolia* et de *Lippia citriodera* qui ont les mêmes propriétés fébrifuges et emménagogues. Le *Lantana brasiliensis* est en particulier réputé comme fébrifuge ainsi que *Quinqueliba Raimbaultii*, dû au Père du Saint-Esprit du même nom (R. P. Raimbault).

E) *La Pneumonie* (*akhul*) est fréquente. On la guérit en mangeant le plus possible de cannes à sucre, et en buvant des boissons émollientes où l'on a fait infuser l'*Urena lobata*, des graines d'Hibiscus ou *gombo gombo* et le fruit comestible du *Durio Zibethinus*, surtout avec les graines expectorantes du *Polygala butyracea* (*éfo*), petit arbuste de 2 à 3 mètres de haut.

F) *La Syphilis* (*long, batangunga, batacomba, gélé*) est à peu près inconnue, et d'importation étrangère, semblerait-il. On soigne les maladies plus ou moins vénériennes avec les racines d'une sorte de Saponaire, qui agit également comme vermifuge, d'une Hermiaria, et avec les fruits mûrs d'un Semecarpus, voisin du *Semecarpus anacardium*, dont l'écorce est également réputée comme aphrodisiaque. On emploie aussi l'écorce de l'*elelôm* (*Anthocleista Vogelii*), très voisin des dangereux Strychnos.

2. Piqûres des Serpents, Abcès, Blessures, etc. et leurs Remèdes

Malgré l'abondance extraordinaire des serpents dans la forêt équatoriale, serpents monstrueux comme le python, ou à peine visibles comme le serpent-fil, gros comme une fine aiguille à tricoter et cependant un des plus dangereux, les Négrilles sont rarement piqués, et ne redoutent nullement ces piqûres. Très rarement, j'ai entendu parler de morts de cette façon, non plus d'ailleurs que chez les Fang.

S'il arrive à un Pygmée d'être mordu, plusieurs remèdes sont à sa disposition, mais jamais il n'emploie le fer rouge. Il ignore absolument cet usage. Les remèdes les plus employés sont tout d'abord l'application sur la blessure largement débridée du suc de racines d'Amorphophallus, une aroïdée très âcre : le blessé en mange aussi la racine. Les feuilles et les fruits d'une Euphorbiacée, un Rottlera, sont également en usage. On les écrase sur la blessure. Les fruits très amers d'un Simaba, proche voisin du Simaba Cedron du Brésil, où il est très réputé pour le même but, sont encore plus efficaces, mais il est rare. Une sorte de café, un Chiococca, est également très réputé, et avec raison. L'application de tous ces remèdes est toujours accompagnée d'infusion de Quassia, purgative et vomitive, très énergique pour eux.

Mais au fond, rien ne vaut la poudre de charbon, et à notre avis, c'est le meilleur remède, le plus énergique, et le plus facile à prendre et à donner. Sur la blessure, largement ouverte, on dépose une couche épaisse de poudre fine de charbon. On en absorbe également le plus possible délayée dans l'eau. Ce traitement passe à juste titre comme très efficace. Notre médecine moderne a d'ailleurs reconnu le pouvoir désinfectant du charbon. Les Négrilles l'emploient depuis des millénaires.

A) *Les Parasites*. Quand les poux et autres parasites deviennent trop abondants dans la chevelure et que leur chasse, même très fructueuse, ne suffit plus, on se confectionne une sorte de bonnet avec les feuilles de bananier et à l'intérieur on met des copeaux d'une espèce de bois, le *fèp* (*monodera sp.*) Le résultat est immédiat et infaillible. Mais, il faut l'avouer, nos Pygmées usent rarement de ce spécifique qui les prive d'un sport et d'un gibier intéressant. Ils s'habituent très aisément à vivre avec de nombreuses colonies parasites !

B) *La Gale (mobanda)*. Nos Négrilles en sont très souvent atteints, mais elle est bénigme. Ils se contentent de gratter les exco-

riations avec leur couteau, et d'y mettre des cendres du foyer. Les plaies sont vite cicatrisées.

C) *La Lèpre* (*ndaba*). — La Lèpre est très rare; pour notre part, nous ne l'avons jamais rencontrée, sauf un cas ou deux d'éléphantiasis, contre lequel on emploie comme remède un Hydrocotyle [1] (*Ombellifère*), qui nous paraît assez peu efficace. Les Fang l'emploient également. Le résultat est douteux.

D) *Les Abcès* (*koho*) sont fréquents ; tout d'abord, les abcès (cutanés), connus un peu partout sous le nom de *pian* ou d'*aboukwé* et qui attaquent même les Européens. Ces abcès entament très profondément la peau, atteignent jusqu'à l'os et sont des plus difficiles à guérir. Les Négrilles les soignent avec du jus de papaye, *Papaya Carica* (Papayacées), fruit comestible très justement estimé [2]. Beaucoup d'abcès sont dus aux épines du petit palmier épineux, très commun dans tous les marais et terrains humides. Ces épines terminales des feuilles, très dures et très cassantes, s'enfoncent dans le pied jusqu'à l'os, s'y brisent, tandis que l'autre extrémité se rompt au ras de la chair, d'où des plaies suppurantes très longues à guérir. On les soigne avec la *Cassia alata* des Légumineuses.

E) *Les Vers* (*milo*). Sous des formes différentes, les Vers sont très fréquents, soit qu'il s'agisse des vers intestinaux ou de la filariose. Contre les vers intestinaux, les Négrilles emploient l'écorce d'un bel arbre, *Albizzia Lebeck*, l'*okem* des Fang. On utilise également les fruits de l'arbre appelé *ndzing* par les Fang. Le fruit, aromatique, ressemble à une fève. Bouilli dans l'eau et avalé en décoction, c'est un excellent antihelminthique. Il soulage également très bien les coliques tenaces. Quant aux filaires, si douloureuses, le meilleur moyen est de les extraire, celle de l'œil, qui ne dépasse guère 2 centimètres, en l'engourdissant à la fumée de tabac, et la *filaria loa*, beaucoup plus longue et qui peut atteindre plusieurs mètres, en l'enroulant autour d'un bâtonnet, suivant le procédé usuel. Assez fréquentes dans le sud du Gabon, les filaires sont au contraire très rares au nord.

F) *Les Blessures* (*nga*) ou fractures sont très bien réduites par les Pygmées au moyen d'éclisses. Au besoin même, à l'aide de l'huile bouillante et en y trempant le membre malade, ils pratiquent l'amputation. Souvent, le blessé préfère s'opérer lui-même. Toutefois, la chirurgie est encore chez eux à l'état absolument rudimentaire.

Pour finir sur une note gaie ce chapitre un peu austère, disons enfin qu'il arrive aux Pygmées, de souffrir parfois du mal de dents. Leur manière d'en guérir est originale et mérite d'être connue.

[1] On a vanté contre la lèpre et la syphilis, l'infusion de feuille d'*Hydrocotyle asiatica*, et *umbellata* du Paraguay.

[2] On s'en sert surtout, et à juste titre, comme digestif très énergique.

3. Guérison du Mal de Dents

Nous l'avons vu dans un chapitre précédent, les Pygmées jouissent d'une dentition remarquable douée d'une force de préhension très grande. Nous avons signalé ce fait, que nous avons constaté plus d'une fois d'ailleurs, d'un Pygmée restant suspendu par les dents plusieurs minutes à une cheville de bois dur enfoncée dans la paroi d'une case.

Parfois, néanmoins, si bonnes soient-elles, leurs dents ou plutôt une dent les fait souffrir. Endurer patiemment la douleur est le cas de guérison le plus simple et le plus fréquemment suivi. Ainsi que le disait un Pygmée, un jour que nous lui voyions la figure contractée :

« La douleur, c'est comme la navette avec laquelle on fait le filet ! Elle passe et repasse, puis un jour le filet est terminé ! »

— Oui, très bien, répondais-je, mais une fois le filet terminé, on en recommence un autre !

— Oh ! pas tout de suite, telle fut la réponse !

Et toute la physiologie noire est là ! Peu travailler, se reposer beaucoup quand on a un peu travaillé, et surtout, prendre le temps comme il vient.

La romance célèbre ne le chante-t-elle pas chez nous également :

« Les douleurs sont des folles... »

Cependant les Négrilles ont de très bons remèdes pour les maux de dents, ou plutôt ils en ont deux !

Le premier ressemble étonnamment à un que nous connaissons et mettons en pratique couramment : l'extraction ! Mais elle ne se fait pas de la même manière ; le second s'emploie au moyen d'une plante.

Une extraction originale. — Pour arracher une dent, l'opérateur s'y prend de la manière suivante. Il a eu soin tout d'abord de se munir des instruments nécessaires : deux lui suffisent : une baguette de bois mince, une autre un peu plus grosse ; la première est longue d'environ 15 centimètres. Elle est faite en bois d'*okala* (nom fang), l'*ogana* des Mpongwé, *mfi* des Négrilles, le *Xylopia aethiopica* [1] Rich. des Anonacées, que les Négrilles doivent connaître de longue date.

Le Négrille a choisi pour cette baguette une branche bien droite ; grosse comme le poignet, sans aucun nœud, ni défaut. Il la réduit par le feu, ce détail est essentiel, nous ont-ils assuré, pour lui conserver toute sa souplesse, et lui donner en même temps la dureté nécessaire. Lorsque la branche est devenue grosse comme le doigt, il ne reste plus qu'à la polir et à la rendre très lisse. Pour ce faire, on emploie les

[1] Connu également sous le nom de Poivrier de Guinée. Le péricarpe noirâtre est très aromatique. Les graines à saveur piquante sont usitées comme condiment.

feuilles siliceuses et qui agissent à la façon d'une râpe, d'une sorte de figuier sauvage, très abondant aux alentours des villages.

La seconde baguette est faite en bois de *fep* (*Monodora trillesiana*), dont on se sert également pour les pagaies, bois résistant et surtout très souple, qui plie sous l'effort et ne se rompt pas. Cette baguette, un peu plus grosse que la précédente, est fortement renflée à un bout, amincie à l'autre. Longue de 20 à 25 centimètres environ, elle constitue en somme une sorte de marteau, à manche très flexible, répondant admirablement au but demandé.

L'opérateur prend alors la première baguette, en appuie le bout légèrement incurvé sur la dent malade qu'il épouse le mieux possible, puis tenant cette baguette bien droite, frappe sur le bout du haut un coup sec et bien appliqué. La dent saute immédiatement de l'alvéole. Le résultat est certain : l'opéré ne pousse pas un cri et tout est dit. Il ne reste plus qu'à payer !

Cette pratique d'extraction est courante chez tous les peuples ou tribus au milieu desquelles vivent les Négrilles. Seule différence : la baguette faisant l'office de marteau est souvent remplacée par un gros fruit très dur et bien en mains ou par une pierre ronde et polie.

Nous ne nous serions peut-être même pas attardés à décrire cette extraction de dents, en somme assez banale, au point de vue ethnographique, sinon pittoresque, si les Négrilles n'y ajoutaient quelque chose de très spécial.

La dent malade d'un côté, les instruments de l'autre, doivent être au préalable « charmés » (*tvali raho*).

Pour « charmer » la dent, le charmeur met dans sa pipe une forte pincée d'une herbe sèche. Plusieurs fois, j'ai demandé que l'on voulût bien m'apporter la plante fraîche. On m'a toujours opposé une fin de non-recevoir : « Nous ne savons pas. »

D'après ce que j'ai cru reconnaître et surtout ayant montré ces herbes à un de mes confrères, le savant père Klaine [1], botaniste de très haute valeur, ces plantes appartiendraient à deux genres très différents, l'une probablement du genre Cytisus, Sarothamnus ou voisin. Les jeunes pousses, d'après Beille, contiennent un alcaloïde huileux, la spartéine, et de la cytisine, localisées dans les tissus périphériques. A dose de 0 gr. 05, la spartéine régularise les mouvements du cœur ; à haute dose, elle provoque la paralysie du centre respiratoire.

L'autre herbe appartiendrait au genre Cannabis. L'essence formée d'une sesquitexpène, la Cannabiène, et d'un résinol, le Cannabinol, est un excitant du système nerveux, produisant ensuite un sommeil profond et une dépression de tout l'organisme.

Le charmeur s'approche du malade, se penche sur lui, prononce

[1] Le R. P. Klaine a fait connaître au monde savant plus de 2.000 plantes presque toutes inconnues avant lui et dont beaucoup portent son nom. Il a de plus introduit au Gabon une foule de plantes utiles. La France a honoré ce savant connu dans le monde entier en lui décernant le Mérite agricole, sans plus.

d'une voix rapide quelques formules incantatoires, puis les répète sur les instruments ; il aspire alors une forte bouffée de fumée, la souffle dans la bouche du patient, et répétera trois fois cette aspiration et cette insufflation. Au dire de tous ceux que j'ai pu interroger, cette triple aspiration et insufflation est absolument nécessaire, et sans le nombre fatidique et sacré, l'opération ne réussirait pas.

Pour ma part, j'en suis aisément persuadé ; il y a là un effet de suggestion évidente : le patient est sûr qu'il ne peut souffrir, qu'il ne souffrira pas, et cette conviction est déjà énorme.

Mais les opérateurs négrilles connaissent également une autre manière de guérir les dents, et cette fois, sans extraction. Pour le faire, ils emploient une plante à suc laiteux, mais en employant simplement la racine.

D'après une note de regretté M. Pierre, du Museum, cette plante qu'il n'avait pu déterminer suffisamment, serait une valériane, proche de la *Valeriana Hardwikii* ; d'après Walliczewski, qui l'a analysée en 1891, elle agirait par deux alcaloïdes assez peu connus, la Valérine et la Chatenine, et quelques acides, formique et valérianique entre autres. L'opérateur mélange intimement la racine de cette plante avec de la résine d'*Okumé* (*Okume Klaineana*) puis l'« enchante » par des formules imprécatoires comme précédemment, enchante également la dent malade et fait ensuite mâcher la mixture au malade.

Il est guéri !

Pour ma part, dans une rage de dents qui me torturait depuis plusieurs jours, j'ai employé le remède indiqué plus haut. mais... sans les formules déprécatoires. L'effet a néanmoins été rapide : salivation très abondante, expectoration sanguinolente, sensation de chaleur très vive, douleur lancinante à mesure que je mâchais, puis engourdissement de toute la mâchoire, et le lendemain, guérison complète : je n'ai jamais plus souffert de cette dent !

CHAPITRE VI

La Moralité des Négrilles

1. Le Caractère religieux de la morale négrille. — 2. Le Code moral des Négrilles. — 3. Le Caractère général des Négrilles.

1. Le Caractère religieux de la morale négrille

La moralité des Négrilles est en somme assez remarquable et de tenue élevée. Ils reconnaissent sans aucune peine que, seuls, seront admis par le Créateur à une existence heureuse après la mort, ceux qui n'auront pas transgressé les lois fondamentales de la Religion et de la Conscience.

Ainsi sont exclus pour jamais, en première ligne, les sorciers de magie noire qui d'ailleurs se sont donnés d'eux-mêmes aux esprits malveillants. Puis, les anthropophages, chose toujours strictement défendue. Enfin, ceux qui ont commis un grand crime, par exemple tué un homme du clan, enlevé une femme du clan, insulté leur mère en l'accusant de crimes honteux, pour une femme s'être fait avorter par jalousie ou par haine contre son mari ou avoir tué son enfant, et, à une échelle moins grave mais très répréhensible encore, avoir volé dans son propre clan. Voler au contraire un étranger n'est que rentrer dans son bien.

Tous ceux qui ont commis les fautes dont nous venons de parler ne peuvent être admis au bonheur, même si les sacrifices funéraires expiatoires ont été offerts pour eux, si de leur vivant ils n'ont pas offert eux-mêmes ces propres sacrifices expiatoires. Il faut bien noter cependant que les sorciers de magie noire sont toujours exclus de ces sacrifices. S'ils les offrent, ou si ignorant leur qualité on les offre pour eux, ils sont de nulle valeur.

Tous ces préceptes sont inculqués aux enfants après l'initiation à la vie par le chef de clan avec cette mention. « C'est la loi des Anciens.» Et en même temps, il les prévient des sanctions futures de Khmvum,

le Créateur. Le chef instruit officiellement les jeunes gens de leurs devoirs futurs, et en même temps, lors des sacrifices, de leur signification et du rôle joué dans l'économie du monde par le Créateur. Les parents le feront de façon occasionnelle.

2. Le Code moral des Négrilles

Le vol est relativement très rare parce que d'une part, il y a peu de chose à voler et que d'une autre, il est très sévèrement puni, ordinairement par la mort du délinquant, ou au moins par son expulsion du clan. Il m'est arrivé maintes fois de séjourner en villages des Pygmées ou d'en recevoir à la mission. Ils regardaient curieusement les objets du Blanc, les palpaient, mais jamais ou du moins très rarement, je n'ai eu à constater de larcins. Si au lieu de Pygmées, j'avais eu affaire aux Fang ou à leurs voisins, tout aurait vite disparu.

Quand la jeune fille est arrivée à l'âge nubile, sa mère lui fait un cours complet sur la vie de communauté avec son futur mari. Elle lui recommande d'aimer celui qui, parmi les jeunes gens, lui donnera un jour la dignité de mère, mais en même temps aussi d'observer la retenue et la modestie la plus réservée afin qu'elle ne permette pas des libertés inconsidérées. Si, en conséquence d'un libertinage voulu, les suites en éclatent au grand jour, elle doit quitter le toit paternel et erre à l'aventure dans la forêt jusqu'à ce qu'elle trouve un refuge, d'ordinaire chez le coupable lui-même. Mais dans ce cas, ils ne deviennent jamais des époux légitimes au sens légal. Le jeune homme, pendant le temps précédant le mariage, n'a pas le droit de voir sa fiancée seule : la future belle-mère doit assister aux entretiens.

L'adultère n'est pas considéré comme vol proprement dit parce qu'il ne vole pas la tribu, mais, au contraire, tend à l'enrichir. Mais il sera puni par le propriétaire de la femme, lésé dans sa propriété. Ce sera donc une affaire d'homme à homme, jugée par la tribu pour le paiement. Mais s'il y a mort d'homme, c'est alors le clan qui est lésé, et qui, par conséquent, punira celui qui a tué. Si c'est le mari qui tue, il devra une femme. Si, au contraire, c'est le séducteur, il en devra deux. L'adultère est relativement rare. D'ailleurs la vie du Pygmée se passe tellement au grand air que chacun veille sur son bien.

La *mère* et les *vieillards* demeurent toujours très *respectés* et très écoutés.

Les *enfants* sont très aimés. On ne les contrarie en rien ! On désire d'ailleurs toujours en avoir le plus possible. C'est la vraie richesse du clan !

Entre hommes, les *querelles* semblent assez rares, et en tout cas se bornent plutôt à des menaces, et rarement à des coups.

Le mari est habitué à voir sa ou ses compagnes lui obéir. Il a la main prompte, mais ne les mutile pas, même dans le cas d'adultère, comme le font ses voisins.

Par ailleurs j'ai toujours trouvé les Négrilles fidèles à leurs engagements. Même dans le danger, ils restaient à mes côtés ! Chose promise, chose due.

3. Le caractère général des Négrilles

Gais, toujours contents, même dans les moments durs ou de privation, ils savaient faire bon cœur contre mauvaise fortune, et en profonds philosophes, se contenter de ce qu'ils avaient.

Il ne faut cependant pas leur marcher sur le pied, ni se moquer d'eux, car irritables, ils se fâchent vite, fâcheries courtes, on doit le reconnaître. Vite en colère, aussi vite ils sont calmés ; reconnaissants d'ailleurs, comme nous l'avons vu, des attentions qu'on leur témoigne, de la bonne conduite ou de l'affection à leur égard.

Tout dépend à vrai dire de leur intelligence et de leurs qualités morales, très différentes chez chacun. Le chef *Lé-Küa*, par exemple, aurait tout donné ; tel autre, au contraire, était singulièrement regardant et quémandeur ; celui-ci très doux, *A-Tô*, au contraire, fort irritable et assez difficile à faire revenir.

En étudiant leurs Proverbes, nous avons donné une idée suffisante de leur caractère général.

CINQUIEME PARTIE

Le Pygmée dans sa vie économique et politique

Chapitre premier. — Les Armes.
Chapitre II. — La Chasse.
Chapitre III. — La Pêche.
Chapitre IV. — La Cueillette des Plantes.
Chapitre V. — Cuisine et Mets divers.
Chapitre VI. — La Guerre.
Chapitre VII. — L'Erection d'un nouveau Village.
Chapitre VIII. — La Fraternisation par Echange de Sang.
CONCLUSION.

CHAPITRE PREMIER

Les Armes

1. L'Arc et la flèche. — 2. Les Poisons de flèche. — 3. La Préparation du poison. — 4. Les Poisons d'autres Pygmées africains.

Il faut manger pour vivre ! N'ayant aucune plantation, ne voulant se livrer à aucune culture, méprisant profondément tout travail de la terre comme indigne de lui, ne trouvant dans la forêt que des ressources précaires, bien qu'il connaisse admirablement tout ce qu'elle peut lui donner et vivant là où tout autre mourrait de faim, le Pygmée doit nécessairement pour assurer son existence, se livrer à la chasse et à la pêche. La pêche n'est pour lui encore que secondaire. Avant tout, le Négrille est chasseur-né, chasseur de profession.

A tout chasseur, il faut d'abord des armes. Sur ce point, les Négrilles en sont restés aux premiers stades de l'humanité. Autour de lui, les peuples voisins abandonnent peu à peu les armes des ancêtres pour se servir du fusil à pierre, souvent plus dangereux pour le tireur et ses voisins que pour le gibier, et déjà, malgré les très justes défenses prohibitives, ils emploient le fusil à capsule, beaucoup plus meurtrier. Du fusil, le Négrille n'en a cure. Il reste fidèle aux bonnes armes de ses aïeux.

1. L'Arc [1] et la Flèche

Dès que le jeune homme est admis dans le clan des guerriers et a subi les épreuves rituelles, il a le droit de porter l'arc dans les assemblées et dans l'intérieur du campement. Cet arc est fait avec un bois rouge, très souple et très résistant, l'*Elèm*. Pour le rendre souple et non cassant, on le dessèche peu à peu au feu en l'entourant de feuilles humides. Il faut, suivant l'expression pygmée, faire suer le bois jusqu'à ce qu'il ait soif.

[1] C'est la forme la plus ancienne d'arc, dit le P. Schmidt, et il semble que les Pygmées aient été les inventeurs de cette arme.

L'arc pygmée est tout petit, à peine 40 centimètres de long, rarement davantage, mais fortement courbé, un peu plus que le quart de l'arc de cercle. La corde est faite, tantôt avec des fibres de rotang, tantôt des fils d'ananas, tantôt des boyaux d'éléphant tordus et tressés ensemble. Ils préfèrent ces derniers. Pour tendre l'arc, ils appuient un bout sur leur poitrine et pressent sur l'autre à deux mains : Le bois se tend, et la corde, glissant d'un coup de pouce dans l'encoche supérieure, maintient la tension. L'arc ne demeure tendu que pour usage. Cette tension est très forte. Pour tendre l'arc des hommes faits, je devais employer toute ma force, et encore sans y réussir toujours.

Les flèches sont de plusieurs sortes. Jadis, au dire des Pygmées, elles étaient armées d'un silex tranchant. Aujourd'hui on n'en trouve plus de cette sorte [1].

« C'est trop long à tailler », disent-ils.

Cependant, pour la pêche, on se sert encore de flèches armées à l'extrémité d'un fragment de coquille tranchant et légèrement incurvé.

« Cela glisse mieux dans l'eau », disent-ils.

J'ai pu, en tout cas, observer avec ces flèches, un très curieux effet de tir : la flèche s'enfonçant obliquement sous le ventre du poisson visé, puis se relevant tout à coup et pénétrant ainsi par dessous dans le corps de l'animal, comme la pierre qui fait ricochet. Parfois aussi, après avoir coupé en passant le ventre de l'animal, la flèche se relève, et exécutant un tour complet sur elle-même en arrière, revient vers le tireur et tombe à ses pieds. C'est le même effet que le boomerang australien ou l'effet de rétro bien connu des joueurs de billard. Toutefois, pour le boomerang, l'effet est dû à une torsion particulière du poignet en lançant l'instrument et à la forme spéciale incurvée de celui-ci. Pour la flèche du Pygmée, seule entre en ligne de compte la forme de la pointe. Cette flèche, difficile à lancer, n'est employée que par quelques tireurs remarquablement habiles, et assez rares [2].

Les flèches sont, d'une façon habituelle, les unes entièrement en bois, les autres pourvues d'une pointe en fer, celle-ci souvent garnie encore de barbillons acérés.

Il faut, pour retirer ces flèches qui s'accrochent dans la plaie, débrider très largement la blessure. Les Négrilles se procurent ces flèches de fer chez leurs voisins et en font très rarement eux-mêmes, faute d'ailleurs des instruments nécessaires. Pour les forger, ils n'ont, en effet, à leur disposition comme enclume et comme marteau rudimentaire que des blocs de quartz, apportés du Haut pays et qu'on leur vend à très haut prix. Un bloc d'enclume vaut une pointe moyenne

[1] Dans les endroits qu'habitent aujourd'hui nos Pygmées, on ne trouve pas de silex. C'est, pensons-nous, la meilleure raison.

[2] D'après renseignements du Muséum, cette flèche serait absolument remarquable et unique. Ne l'ayant observée que deux fois, nous ne saurions affirmer qu'elle soit générale ou simplement due à l'ingéniosité de quelques Négrilles.

d'ivoire. D'ailleurs, au lieu de ces blocs de pierre, nous les avons vus plusieurs fois se servir de blocs d'ivoire massif, qui, dans l'intérieur, ont une valeur très minime.

Ils achètent donc presque toujours aux tribus voisines. Toutefois, quelques clans métissés commencent un peu à forger d'informes couteaux, quelques pointes de flèches. Cependant, même en ce cas, aux flèches armées de fer, ils préfèrent de beaucoup les simples flèches de bois, beaucoup plus maniables et meurtrières. Les flèches en bois sont de simples éclats de palmier, longues environ de 0 m. 90, arrondies et de même grosseur sur toute la longueur, très affilées à l'extrémité. Le bout opposé à la pointe est garni d'une petite feuille, découpée en triangle. La pointe, sur une longueur de 2 à 3 centimètres, est recouverte d'une couche de poison de 0 m. 001 d'épaisseur. En arrière de cette couche, la flèche est ordinairement entaillée pour se briser facilement dans la plaie. L'extrémité inférieure ne porte pas d'encoche pour y appuyer la corde. La portée de ces flèches varie, suivant l'arc et le tireur, de 50 à 100 mètres. La plupart des tireurs sont fort habiles. A 80 mètres ils atteignent facilement une banane mise comme but.

2. Les Poisons de Flèche

Les flèches sont empoisonnées. Parke et Holmes ont étudié le poison des flèches des Pygmées du sud. D'après ces auteurs, on le prépare avec les plantes suivantes, soit par infusion et décoction, soit en écrasant les racines ou les écorces, et employant le suc. Voici ces plantes, ou du moins les principales :

1. Une écorce brun-foncé à l'extérieur, rouge-clair à l'intérieur ayant environ 1/2 pouce d'épaisseur et qui paraît être l'Erythrophleum guineense (Afz.) des Papilionacées, connu sous le nom de Deli en Afrique occidentale. Le poison extrait, l'Erythrophléine, agit sur le cœur. Il est très dangereux. L'arbre est superbe et atteint souvent 60-70 mètres.

2. Des feuilles probablement d'amome ou de *Sphyngium*, simple enveloppant.

3. Une grande feuille verte, d'une plante très commune dans les forêts de la région du Congo : elle mesure 3 à 4 pieds de long, possède une nervure médiane très saillante, des bords entiers et est lancéolée. La plante est appelée *benbedo* et est probablement le *Palisota Barteri* (Benth).

4. Une plante grimpante [1] de 20 à 40 pieds de longueur et 1 à 2 pouces de diamètre, qui est parsemée d'épines à intervalles réguliers de 4 à 5 pieds, dont le tronc est brunâtre et très friable, quand il est

[1] *Combretum alatum* et surtout *Raimbaultii* (Quinqueliba) très usité contre la bilieuse hématurique. C'est le Rhatt des Sénégalais.

jeune. Nos Pygmées emploient le *Combretum grandiflorum* (Don.) des Combrétacées. On utilise pour le poison un morceau de 3 à 4 pieds pris à l'extrémité.

5. Le tronc d'un arbrisseau fréquent dans la forêt, hauteur 10 à 12 pieds, appelé *soomba*, le *Strychnos Icaja*, d'après Holmes [1].

A ce genre appartiennent le fameux Upas Tieute de Java, si dangereux, et le Strychnos qui donne le Curare en Amazonie.

6. Le *Strophantus*, l'*Onaï* des Pahouins, qui vit en touffes énormes sur le bord des eaux. Il ressemble beaucoup au laurier-rose, genre tout proche. L'Onaï fleurit en masses compactes. Les fleurs, d'abord blanches, deviennent, sous l'influence du soleil, d'un beau rose, puis passent au jaune doré, souvent dans la même journée. C'est un des beaux spectacles que l'on puisse admirer sur la rivière. La pirogue flotte entre deux murailles de verdure, entièrement constellées de fleurs. S'y jouent les insectes les plus divers que dans son vol rapide vient cueillir le colibri, flèche de feu mordorée. Les papillons les plus beaux, les grands Saturnides drapés de bleu et de rouge, les Vanesses rutilantes, les Morpho et combien d'autres, plus beaux encore, butinent les corolles, feux mouvants sur feux frémissants. On admire sans réserve, et cependant cette plante si belle est une des plus dangereuses qui existent, une des plus utiles aussi, car elle nous donne la strophantine.

3. La Préparation du Poison

1° *Recherche des plantes.* — Avec le chef A-tô, dont nous avons parlé plus haut, il nous a été donné d'assister plusieurs fois à la confection du poison des flèches, bien qu'il se fasse toujours dans le plus grand mystère, et au cœur de la forêt. Le chef va d'abord lui-même recueillir les plantes nécessaires. Tout d'abord, avant de quitter le village, il prononce les incantations rituelles, immole une poule, et la tenant par les pattes, le cou coupé, asperge les quatre points cardinaux, finissant par jeter le sang vers la « lune protectrice, chef de la nuit ». Il exécute ensuite la danse du poison, où sont mimées les chutes de divers animaux. Au matin, il part à la cueillette. Les herbes ou arbrisseaux recueillis ne seront pas déposés au village, mais dans le creux d'un arbre, en pleine forêt, pour demeurer inconnus. Quand A-tô me permit d'aller avec lui faire la cueillette des plantes à poison, les spécimens d'arbres ou plantes recueillis furent les suivants [2] :

I. *Cassia occidentalis* ou esp. proche. (On s'en sert aujourd'hui dans le traitement de la fièvre hématurique, feuilles, graines, racines).

II. *Erythroplœum guineense.* L'écorce contient un alcaloïde redoutable, l'Erythrophléine, provoquant l'arrêt du cœur.

[1] Les *Strychnos* sont très abondants dans la forêt, et les espèces, presque toutes très toxiques, nombreuses.

[2] Déterminations dues au Dr Pierre, du Museum de Paris.

III. *Strychnos sp.*, très voisin du *Strychnos Icaja*, non encore déterminé. On utilise l'écorce et le liber, dont la Strychnine agit sur le cœur.

IV. *Strychnos Dekindtiana* [1]. On utilise les fruits qui sont très toxiques.

V. *Hoemanthus sp.* voisin du *Toxicarius* (Ait.) des Amaryllidacées. On utilise les tubercules. Nous avons dans nos pays deux plantes toutes voisines, le Galanthus nivalis et la si dangereuse Belladone.

VI. *Strophantus Thollonii* [1], et une plante toute voisine, *Roupellia gratus*. On utilise les graines. Le Roupellia (ou *Strophantus gratus*) donne une Strophantine identique à l'ouabaïne, provenant de l'*Acocanthera Ouabaïo venenata* et *Deflersii*. Les graines, l'écorce, le bois donnent l'Ouabaïne qui agit sur le système nerveux bulbomédullaire puis arrête le cœur. Le *Strophantus hispidus*, que l'on a souvent indiqué, est beaucoup moins efficace. Les Pahouins le désignent sous le nom de faux *Onaï*.

VII. *Amaryllis sp.* voisin de l'*Amaryllis belladona*, du Cap. On trouve cette Amaryllis dans les rochers. Seuls les bulbes sont employés. Probablement l'*Amaryllis disticha*. Son alcaloïde, la buphanine, agit sur le cœur comme l'hyoscine.

VIII. *Dioscorea bulbifera* (Harms) des Dioscoréacées. C'est une sorte de Batate. On emploie les bulbes écrasés pour les flèches et pour engourdir le poisson.

IX. Les larves d'un petit coléoptère, *Diamphidia locusta* Fairm. ou l'insecte parfait. Elles déterminent, paraît-il, des pustules sur la peau.

X. Vipère cornue ou Céraste à cornes : on tâche d'irriter l'animal en lui maintenant la tête avec une fourche avant de prendre le venin.

XI. Enfin le latex de certaines Euphorbes ou Ficus, au besoin le suc du Manihot pour fixer le poison sur les flèches.

XII. Une Rubiacée.

Toutes les plantes que nous venons de citer, ne sont pas nécessaires. On emploie celles que l'on peut trouver, mais toujours l'Erythrophleum et le Strychmos.

2° *Préparation du poison.* — Devant nous, le chef fit bouillir, suivant l'usage ancestral, fleurs, racines, écorces, jusqu'à ce que l'eau fût évaporée, et le mélange réduit en bouillie compacte. Cette opération dura plusieurs heures. Alors seulement il mélange à froid les coléoptères écrasés, si on a pu s'en procurer, à défaut, des fourmis noires *Ntuntule*, dont la piqûre, très douloureuse, paralyse immédiatement les muscles. Le nid aérien de ces fourmis est très fréquent sur l'*étang*

[1] Ainsi nommé du savant P. Dekindt C. S. Sp., missionnaire en Angola.

(*Smithia Smithonii*). Une fois le mélange refroidi, A-tô l'enferme dans un tissu lâche d'écorce, le place dans le cadavre d'un singe, et va l'enfouir dans la terre noire du marais. Au bout de quelques jours, il retire le mélange du corps en putréfaction, ayant bien soin de n'y toucher qu'avec des feuilles. Il y mêle alors le suc gluant d'une Euphorbiacée nommée *Ka*, assez bel arbre, et fréquent dans la forêt.

Pour enduire les flèches, A-tô place d'abord un morceau de pâte sur une feuille de balisier, y tourne lentement la pointe de la flèche, puis l'anime entre les deux paumes d'un mouvement de rotation de plus en plus rapide. Tout est fini. Les flèches sont enfermées dans un étui d'écorce, toutes serrées en paquet. A-tô peut partir pour la chasse. Tout être vivant touché est un animal mort. Un oiseau de la grosseur d'un pigeon tombe foudroyé. Chez un animal plus gros, un sanglier par exemple, l'effet est un peu plus lent. L'animal titube, s'arrête, et fait quelques pas. Morgen rapporte qu'il a vu un éléphant foudroyé en quatre minutes.

D'après A-tô, il existerait cependant plusieurs contre-poisons. En première ligne, une sorte d'Aristoloche, dont on mâche l'écorce, purgatif drastique et vomitif violent, qui agit fortement sur les reins, un Champignon à bords largement laciniés, le fruit de l'Aubergine sauvage et enfin le fruit du Strychnos, consommé aussitôt. Même guéri, on ressent toujours les effets de la blessure.

D'après Parke [1], un des antidotes employés serait les feuilles de l'*Unona lucidula Oliv.*

Comme antidote des blessures de flèches quand elles ont été empoisonnées avec du venin de serpent, on préconise également comme infaillible la chair d'une sorte de lézard.

Aux herbes et racines que nous venons d'indiquer, A-tô me montra à différentes reprises que l'on pouvait également joindre les graines d'une liane vivace qui se plaît dans les terrains marécageux ; il l'appelait *itché*. C'est le *ntchogo* des Gabonais, l'*itunda* des Fang, qui s'en servent comme poison d'épreuve, le *Physostigma venenosum* des Papilionacées ou le *Phys. cylindrospermum*, beaucoup plus dangereux.

Beaucoup plus toxique serait, toujours au dire du chef, un champignon du genre *Dictiophallus*, phalloïdée très dangereuse.

Ayant réuni toutes ces graines et racines, A-tô enlève soigneusement toutes les aigrettes qui couronnent les semences; si, en effet, elles atteignaient les yeux, elles détermineraient une violente inflammation. Il les enfouit dans la terre, près de lui. Il broie ensuite toutes les substances au moyen d'une grosse pierre, y mêlant un peu d'eau et surtout de la salive. Chaque fois qu'il crache sur le mélange, il prononce une incantation, et « voue » les animaux qu'il espère tuer. Il

[1] Parke, T. H., *The arrow-poison of the Pygmies*, in *My Personal Experience in Equatorial Africa*, 8, London, 1891, pp. 304-323.
Parke et Holmes, *The arrow-poison of the Pygmies*, *Pharm. Journal*, London, 1891, pp. 912-922.

ajoute alors les morceaux d'un crapaud blanc [1] qui vit dans le marais et dont le contact est dangereux. A-tô l'emploie après l'avoir fait dessécher au-dessus du feu. La pâte est malaxée à l'aide d'une cuiller jusqu'à ce qu'elle devienne d'un brun-rougeâtre. L'opération est longue et dure plusieurs heures.

4. Les Poisons d'autres Pygmées africains

D'après Parke, la fabrication du poison serait très simple : les Pygmées réduiraient tout simplement en bouillie les ingrédients ci-dessus pour en faire une pâte avec laquelle ils enduisent les flèches.

Parke a vu succomber tous les blessés par le tétanos, sauf un, auquel il avait enlevé le poison par succion.

Comme antidote, les indigènes se servent d'une poudre blanche qui ne paraît pas être autre chose que de la cendre de bois, de l'écorce d'un arbre et de feuilles de trois plantes qui n'ont pu être déterminées. L'une d'elles semble provenir de l'*Unona lucidula Oliv.*

D'après von François, *Die Erforschung des Tshuapa und Lulonga*, (Leipzig, 1888, pp. 154 et 19), les flèches sont enduites d'une « sorte de poison cadavérique ».

D'après Malbec et Bourgeois, *Les flèches et les armes empoisonnées*, (*Rev. de l'Ecole d'Anthr. de Paris*, Paris, 1900, p. 176), les flèches seraient empoisonnées en les laissant séjourner dans des cadavres en décomposition.

Le Dr Poutrin est également de cet avis. Tout en ne niant pas les poisons végétaux, il les estime rares.

D'après Stanley, le poison employé serait dû aux fourmis rouges. Les Négrilles de l'Est, au rapport de Schweinfurth et de Trémaux, se servent pour le même but de l'*Euphorbia venenifica*, de cette Euphorbe et de venin de serpents, d'après Harnier, le poison est rarement mortel.

D'après Mgr Le Roy dans son *Voyage au Kilima Ndjaro*, on emploie comme poison des flèches huit plantes qu'il ne nomme d'ailleurs pas.

Livingstone [2] fut le premier Européen qui donna des renseignements sur le poison strophantique de l'Est Africain, qu'il rencontra chez les Mangaja, à l'Est du lac Nyassa, et dans le Shiré, sous le nom de « Kombi ». Son compagnon, *Kirk*, s'étant servi d'une brosse à dents qui se trouvait en contact avec du kombi, constata que ce poison avait une forte action sur le cœur, le pouls, la sécrétion urinaire, et les deux explorateurs s'aperçurent qu'ils avaient affaire à une substance pouvant rendre de grands services à la thérapeutique. On voit que leurs prévisions se sont bientôt réalisées, car le Strophantus est maintenant officinal dans presque toutes les pharmacopées...

D'après Le Vaillant, les indigènes, Bushmen et autres, utiliseraient comme poison pour leurs armes, une sorte de chenille qui, chose curieuse, ne serait venimeuse que si elle vivait sur des plantes toxiques,

[1] Signalé également par Baudon, adm. en chef des Colonies.
[2] *Poison de flèches et poison d'épreuves*, par E. Perrot, p. 125.

mais qui serait inoffensive, si elle se nourrissait, par exemple, de géranium. Elle se trouverait d'ailleurs le plus souvent sur certain arbuste très vénéneux, et gorgée des principes toxiques de ce dernier, elle les contiendrait, pour ainsi dire, sous une forme concentrée.

D'après Patterson, les Bushmen emploient le venin d'une vipère du genre *Cerastes* et les bulbes de l'*Amaryllis disticha*.

D'après Larini, les *M'Kabba*, nains du Sud, préparent leur poison avec des araignées et une matière visqueuse, extraite d'une racine. Probablement l'*Hoemanthus toxicarius*, une Amaryllidée.

D'après Schinz, l'arbre sur lequel vivrait la chenille susmentionnée serait le *Commiphora africana*, et l'insecte le *Diamphidia locusta*.

CHAPITRE II

La Chasse

1. Habileté du Négrille à la chasse. — 2. Animaux de chasse : le sanglier, les antilopes. — 3. Animaux de chasse : singes, rongeurs, porc-épics, etc. — 4. Animaux de chasse : les félins, l'hippopotame, le buffle. — 5. Animaux de chasse : l'éléphant. — 6. Chasse au lacet. — 7. Les oiseaux, les amphibies. — 8. Médecine de chasse. — 9. Les lois de la chasse.

1. Habileté du Négrille à la Chasse

Le Pygmée part à la chasse. Pour lui, ce n'est pas un amusement : il chasse, il tue pour vivre ; dès lors, tout gibier, petit ou gros, lui est bon, tout fait farine au moulin. Son équipement est des plus simples : Son arc et ses flèches empoisonnées, un couteau qu'il a acheté aux tribus voisines, couteau composé d'une lame de fer battu, grossièrement emmanché dans un étui de bois revêtu de peau d'iguane, parfois cependant tout en cuivre et ciselé avec un certain art, mais jamais par lui. Parfois, à ses côtés, un petit chien jaune, muet, qui l'aidera à retrouver le gibier. Mais le fait est rare, et on ne trouve le Pygmée avec un chien que dans les campements déjà métissés. En tout cas, le rôle des chiens ne sera que de forcer et dépister le gibier.

Le Pygmée chasse parfois seul, mais le plus ordinairement en bande. Sa façon de chasser dépend de la chasse qu'il entreprend, petite ou grande chasse. Mais une fois en chasse, notre homme tue tout ce qui se mange, et, pour lui, tout se mange. Même s'il rencontre un animal mort, c'est bonne aubaine. L'animal doit être singulièrement avancé, dans un état de putréfaction plus que complète pour qu'il en fasse fi ! Il nous est arrivé, en chasse avec eux, de trouver une antilope prise au lacet. La tête tombée, tellement elle était avancée, la bête couverte de vers exhalait une odeur épouvantable. Mon petit Pygmée ne l'a pas plutôt aperçue qu'il la recouvre de feuilles « pour la cacher aux autres ».

— Tu ne vas pas manger ça, lui disons-nous.

— Oh ! non ! car nous allons trouver mieux, mais les femmes et les enfants en seront bien contents !

Et comme je lui exprime mon étonnement :

— On ne fait pas cela chez toi ? me dit-il.

— Bien sûr que non !

— C'est un grand tort, les gens chez toi sont bêtes ! Regarde le crocodile, regarde le vautour, regarde les fourmis, tout ce qui vit dans l'air, dans l'eau, sur terre, mange tout, tout...

Que répondre en effet ! Comme me le disait un jour un de mes catéchistes :

— On mange avec la bouche, on sent avec le nez, deux choses différentes.

Et le Pygmée ajoutait ce que je ne puis traduire que plus décemment que lui :

— Plus ça sent bon en entrant, plus ça sent mauvais... en sortant ! *Dyoku, dyoku dyo, tsiti, tsiti dipa !* (litt. bon, bon manger, mauvais mauvais sortir).

La forêt, avec ses sources abondantes qui courent partout sous la feuillée, sa nourriture abondante, regorgeant de fruits, de graines, de plantes, ses repaires sous le fouillis inextricable de la brousse, est remplie d'animaux sauvages. Dès lors, pensera-t-on, chasse dangereuse ? Non ! du moins en général. Les gros animaux sont de beaucoup les moins visibles : à dix pas d'un éléphant, on ne le voit pas, s'il reste immobile. A part les singes qui du haut des arbres exécutent des voltiges fantastiques, on voit rarement les bêtes ; au moindre bruit insolite, elles détalent ou restent terrées, immobiles, seuls frémissent les nerfs des pattes, les yeux, les oreilles, prêtes à la fuite rapide ; pour bien les voir, il faut l'affût, et l'affût de longues heures durant ; sans remuer pour ne pas effaroucher le gibier, au milieu de nuées de moustiques, avec une bonne fièvre au retour en perspective ; l'affût n'a rien de particulièrement agréable ou attirant.

Le Pygmée, habitué dès l'enfance à tout braver, ne redoute, lui, aucun obstacle, ni de jour, ni de nuit. Sa peau brave les morsures des insectes, ne redoute guère les dards les plus acérés. Une fois le gibier reconnu aux traces, il le suivra des journées entières, s'il le faut, sans jamais se lasser, et, chose curieuse, sans se préoccuper s'il est sous le vent de l'animal ou non, n'importe comment, il l'approchera toujours et assez près pour que sa flèche ou sa lance ne manque pas le but.

C'est l'heure de la chasse ! Mais pour le Pygmée, cette heure ne dépend que d'une chose : de son estomac ! A-t-il faim ? il part. Est-il rassasié, repu, la viande boucane-t-elle abondante à son foyer ? il reste paresseusement étendu au soleil, cause, fume et dort !

C'est l'heure de la chasse !

Pour le gibier ordinaire, le Pygmée quitte le campement, armé simplement de son arc, de ses flèches, de son couteau, et sans aucune cérémonie, sans aucun hommage. Pour la grosse bête, buffle, hippopotame, éléphant, il ajoute à ses armes deux ou trois sagaies longues

de 1 m. 80 à 2 mètres, armées d'un fer acéré, et empoisonnées. Mais tandis que pour les flèches, on emploie les graines de Strophantus, pour les sagaies, on remplace les graines par l'extrémité des tiges de la même plante. « Le poison tient plus longtemps », me dit A-tô.

Avant de partir, aucun appel aux fétiches, aucune cérémonie. Elle est réservée au retour.

Ils partent.

L'arc et la flèche dans la main gauche toujours prête, la sagaie, s'ils l'ont prise, dans la main droite, ils bondissent au-dessus des réseaux de lianes et des obstacles de toute nature qui se présentent au milieu de cette végétation luxuriante, écartent du bras droit des feuillages épais, saisissent au bond une branche opportune pour mieux franchir un tronc d'arbre, un ruisseau. Vous les croyez près de vous ? ils sont à dix mètres en l'air, à vingt ou trente, se balançant au bout d'une liane, en saisissant une autre, cheminant à l'aise en haut, tandis que péniblement, couverts de sueur, vous haletez en vous frayant en bas une route pénible.

Et ils rient...

2. Les Animaux de chasse : Le Sanglier, les Antilopes

Tout gibier est bon pour les Pygmées, et le gibier, pour eux, foisonne. Citons les principaux. Tout d'abord parmi les plus faciles à trouver, sinon à abattre, les *sangliers* ou mieux cochons sauvages, roux, peu poilus, à petite tête, le *ngü* des Pahouins, *wéso* des Pygmées, vivant par bandes nombreuses de 30 à 50 têtes, fouillant les terrains marécageux, très difficiles à approcher, s'enfuyant au moindre bruit, détalant, à toutes jambes.

Un de ses proches voisins comme espèce, le phacochère au groin allongé, bas sur pattes et ventre traînant, se trouve un peu plus loin dans l'intérieur et souvent domestiqué dans les villages, comme nos cochons domestiques qui prospèrent très bien maintenant au Gabon, ainsi à Bata.

Beaucoup plus faciles à surprendre que les sangliers, les antilopes, soit celles de forêt, soit celles des plaines et des clairières herbeuses, *impongo*, *inkanda*, *nkan*, pour ne citer que les plus fréquentes. Ainsi les décrit très bien Hamolet dans son livre, *La chasse au Congo :*

« Il y a de nombreuses variétés d'antilope, la *rouanne*, le *bubale*, l'*élan*, le *kob*, la *blurbuck*, la *nzouala*, dont la fameuse *okapi*, etc., etc.

» La *rouanne* (nom indigène : *yaqui*) n'a été rencontrée par moi qu'une seule fois entre Maklauda et Mobele (8° 1/2 latitude nord et 23° longitude est Greenwich). C'est à mon avis la plus belle antilope de la création. La tête est un masque noir et blanc du plus bel effet, de la taille d'un fort cheval (1 m. 60), la robe est gris de fer, la crinière est très courte et très fournie, le bas des jambes est brun à partir du genou, le ventre blanc, les cornes sont celles du *kob* (nom indigène : *borongo*). Sur onze individus rencontrés, j'en ai tiré cinq. De même que le bubale (nom indigène : *songolo*), l'antilope dite rouanne n'a

que deux mamelles au lieu de quatre. C'est très caractéristique. Les deux sexes sont armés de cornes annelées. Il y a plusieurs variétés de bubales (*songolos*); la robe et la dimension des cornes recourbées les différencient seules. On trouve l'antilope bubale café au lait, alezane, rousse et brune ; elles ont le garrot proéminent, leur course très rapide est peu gracieuse ; mâles et femelles ont également des cornes. Les bubales peuplent toutes les savanes africaines.

» Je n'ai rencontré l'élan qu'une seule fois entre Loka et Kadjo-Kadji (Enclave de Lado). Leur habitat dans cette région est très limité et très connu. L'élan est très farouche et se laisse approcher difficilement. Il est de la taille du gros bétail. Les cornes sont très spéciales, les deux sexes en sont armés. J'ai tiré un individu dont les cornes mesuraient 81 centimètres de hauteur et 30 centimètres de circonférence à la base. La robe de l'élan est rayée de lignes blanches.

» Le kob (nom indigène : *borongo*) est aussi répandu que la bubale (*songolo*). De la taille de nos cerfs, il porte des cornes annelées très grandes ; sa course est très rapide ; il se rencontre en bandes et souvent mêlé aux bubales ; robe fauve ; c'est la seule antilope à poils longs que je connaisse, La femelle n'a pas de cornes et ressemble assez bien à un bourricot. La viande sent fort la venaison.

» La blurbuck est un amour d'antilope ou gazelle, très petite. Poils souris, les joues formant salière ; se rencontre en forêts peu éloignées de pâturages.

» La nzouala (nom indigène : *takka*) est rousse, de la taille d'un petit cerf ; cornes annelées (la femelle n'en est pas armée), mais recourbées au dernier tiers de leur longueur ; à part la nuance rousse, la femelle de la takka ressemble à s'y méprendre à nos biches. La *nzouala* est très répandue dans toute l'Afrique.

» En 1899, les membres de l'expédition Van Gele remarquèrent que les indigènes portaient des baudriers faits en peau de zèbre. De là à conclure que le zèbre existait dans la contrée, il n'y avait pas loin. Nous faisions erreur. Les baudriers provenaient de la peau de l'antilope okapi, si chère à M. Johnson et à l'Etat du Congo. En janvier 1900, je tirai ma première okapi entre Banzyville et Mokoangay. J'ignorais l'importance scientifique attachée à cet animal. Mon carnet de chasse renseigne que j'abattis huit okapis en 1890 et 1891. En 1899, entre Bima et Buta (Uele) je tirai une nouvelle *okapi*, étant toujours ignorant de sa grande valeur scientifique. En 1903, je constate que tous les soldats de la garnison du poste de Buta ont des lanières en peau d'okapi comme bretelles de cartouchières. Que le monde savant se tranquillise donc, l'espèce n'est pas près de disparaître. L'okapi est des plus farouches. Elle se tient en forêt et dans les endroits montagneux.

» Une grande variété d'autres antilopes et de gazelles dont j'ignore les noms, existent encore; elles sont de taille plus petite et de robe de différentes nuances, notamment il y a l'antilope grise dite cochon (à cause de son allure générale), l'antilope daim, la dondon, l'antilope aboyeuse, etc., etc. Les diverses variétés se tirent à plomb ou à ballettes.

» Pour les grandes antilopes dont il est question plus haut, l'express 450 et la Winchester sont tout indiqués. L'emploi de balles expansives ou mieux explosives est hautement recommandé.

» J'ai vu une antilope bubale sur laquelle j'avais tiré de face et au repos me charger très sérieusement ; elle vint expirer à quelques mètres de moi. Peut-être cette course n'était-elle qu'un effet de la balle ayant porté au poitrail.

» Toutes les antilopes sont comestibles, en Afrique surtout. Dans la cervelle des kobs (*borongo*), j'ai rencontré de grosses larves blanches.

» Mais, de toutes les antilopes, la plus jolie est certainement l'antilope naine, *okwén*, grande comme un petit chien de salon, aux jambes fines comme un crayon, toujours en mouvement. Très facile à apprivoiser, elle se montre très sensible à la musique, et tant que l'on joue, demeure immobile à vos pieds, puis repart comme un trait.»

3. Animaux de chasse : Singes, Rongeurs, Porc-épics, etc.

1. Dans les arbres, dont ils mangent les fruits, les espèces innombrables de *Singes*, depuis l'énorme gorille que l'on ne peut guère tuer qu'à bout portant, jusqu'au chimpanzé presque humain, en passant par les singes dorés, singes à museau blanc, à collier, singes verts, singes des rochers, singes des cataractes, grands amateurs de poisson, singes minuscules gros comme le poing, dans le genre des lémurs de Madagascar.

La chair du nosso (*Anthropopithecus Troglodytes*) est une des meilleurs viandes de... singe qui se puissent manger. D'ailleurs de façon générale, les singes frugivores sont excellents à manger, les carnivores ne valent rien et leur chair est nauséabonde, ceux qui mangent du poisson sont pires encore.

2. Une foule de petits carnassiers, de *Rongeurs*, de grimpeurs nichent dans les sous-bois, dont la mangouste (*herpestes galera*) avec ses deux sous-espèces, très répandue partout, les écureuils, très nombreux, et sur lesquels s'exercent à tirer les enfants, et parmi eux une espèce très curieuse, le Phalanger ou écureuil volant, ou mieux encore l'anomalure (*Anomalura Fraseri*) remarquable par une duplicature de la peau des flancs tendue entre les membres postérieurs et antérieurs et qui leur sert de parachute lorsqu'ils s'élancent du haut des arbres, puis des rats, des souris, une espèce de lapin, les porcs-épics, hérissons, blaireaux, genettes, civettes puantes.

Une espèce particulière de léporide, mais beaucoup plus grosse que nos lièvres, pesant facilement de 15 à 20 kg., se rencontre très souvent, surtout dans le nord, vivant en troupes nombreuses et très craintives dans les clairières herbeuses de la forêt. Les Pygmées leur donnent le même nom que les Fang : *nzibissi*, mais la chair en est sèche, coriace et filandreuse, Il y aurait peu d'intérêt à l'introduire en Europe.

3. Partout dans la forêt, mais surtout près des endroits cultivés, on rencontre le *Porc-épic*, vivant en bandes nombreuses et très unies, car on les voit rarement se disputer et se mordre entre eux, sauf au moment du pariage.

Parfois, les plantations, surtout les plantations de manioc, en sont infestées à tel point que les indigènes doivent déguerpir et tout laisser. Il nous est arrivé de tomber dans un village ainsi dévasté. Les habitants l'abandonnaient : « Depuis six mois, nous disaient-ils, tous les jours, à tous les repas, nous mangeons du porc-épic ! Nous n'en pouvons plus ! » La chair, blanche et onctueuse, grasse est cependant très bonne ! Mais, comme en toutes choses, pas trop n'en faut !

Le pangolin et le fourmilier sont fréquents et malgré leur nourriture presque exclusive de fourmis, la chair en est excellente.

Sur le fleuve et dans les marais herbeux, les Négrilles poursuivent le petit *potamogal velox*, le potamochère, la très défiante et très difficile à approcher antilope blanche, amphibie des marais. A la moindre alerte, on voit la gracieuse bête plonger pour ne reparaître qu'après plusieurs minutes et bien loin de là.

Dans la forêt, ils rencontrent encore un animal nocturne, qui gîte dans les vieux troncs d'arbre, ne sort que la nuit, et pousse un cri lugubre, reconnaissable à longue distance. Dans une fourrure exclusivement d'un noir roussâtre, se détache au milieu de la poitrine une touffe de poils d'un beau blanc : c'est le *mvurk*, difficile à approcher, plus difficile encore à tuer (*ah* des Négrilles).

4. Animaux de chasse : Les Félins, l'Hippopotame, le Buffle, l'Eléphant

1. Le Pygmée ne s'attaque guère aux *félins*, non que sa flèche ne perce facilement leur peau assez peu épaisse, mais surtout parce qu'il n'estime pas leur chair et préfère autre chose. De fait, comme nous avons pu le constater à maintes reprises, autant la chair du singe est mets de haut goût, du moins de ceux que nous avons signalés, autant il faut avoir faim pour manger celle du léopard.

Dans la forêt gabonaise, on ne trouve guère comme félin que le *chat sauvage* et la *panthère*, improprement appelée tigre, l'*ingwe* des Pygmées, le *nze* des Fang, ailleurs *ndjego*. Elle rôde la nuit autour des villages, enlevant les animaux domestiques, et souvent les femmes et les enfants, proie facile pour elle surtout quand la bête devient vieille. Mais si elle a commis pareil méfait dans un village pygmée, c'est alors une guerre à mort où elle a toujours le dessous. Les Pygmées, si tel accident arrive, partent immédiatement en chasse et ne reviennent que vainqueurs.

Plus loin, dans la forêt équatoriale, les félins et grands carnassiers se multiplient. Ainsi le lion (*ntar*), l'hyène (*impyisi*), le serval, rare au Gabon (*mondo*), même le chacal (*inguzu*), que des Pygmées n'avaient jamais vu ni tué, mais dont le nom et les hauts faits revenaient très souvent dans leurs contes et fabliaux.

2. Le *lion* semble exister dans tout le Congo. « J'en ai vu, dit encore

Hamolet, au nord du 4e parallèle dans tout l'Uele et à l'Enclave de Lado. Savoir regarder de très près en face un lion ou un éléphant est la première condition requise de chasseur. Elle est indispensable. Ici encore, la carabine 450 avec balle explosive est indiquée ; on doit viser au défaut de l'épaule. Je crois très sincèrement que le lion blessé ou talonné par la faim est dangereux ; sa force est prodigieuse. Beaucoup de soldats dans l'Enclave de Lado ont été dévorés par les lions. C'est contre les fauves qu'il faut se défendre dans cette région. J'ai tiré un lion mâle en 1894 dans le Dar-Baïda, mesurant 3 m. 08 du bout du nez au bout de la queue, et le 10 juin 1902, une lionne mesurant 2 m. 75. La hauteur au garrot du premier était 1 m. 02 et de la seconde 0 m. 85. Le mâle a une crinière peu longue dont la nuance varie du fauve au noir.

» Le 10 juin 1892, vers 9 heures et demie du matin, en venant de Lokka vers le Yéi, je tirai sur une antilope, à 2 km. du gîte d'étapes du Libogo ; j'étais seul en avant de la caravane, avec un indigène et un boy. La bête, après avoir culbuté, se ramassa pour entrer dans la brousse, haute de un mètre environ. Je confiai mon cheval au boy et, accompagné d'un indigène et d'un chien, nous suivîmes l'antilope blessée à la piste ; le chien nous avait devancés, il revint bientôt après, mais je ne pus faire reprendre la piste au chien, de race Dinka, cadeau d'un évêque italien ou autrichien.

» Nous avions à peine parcouru 500 mètres que nous perçûmes un bruit spécial que l'indigène me dit être produit par un léopard. Je l'envoyai chercher mon express et nous reprîmes la piste ; le bruit devenait distinct et plus rauque ; grimpés sur une termitière, nous avons été témoins du beau spectacle qui va suivre. Une famille de lions (père, mère, fils et fille), dévoraient mon antilope à quinze pas de nous, en témoignant une grande satisfaction. La peur fit que l'indigène s'oublia scandaleusement et rendit l'air irrespirable en cet endroit. Je changeai de place. J'étendis la lionne raide morte d'une balle au défaut de l'épaule (cœur pulvérisé), sa fille se réfugia contre sa mère, je la tirai aussi d'une balle à la tête, tandis que le père, poussant son fils devant lui, disparut dans la brousse. Je ne pus les rejoindre. Les deux lionnes furent enterrées au poste de Libogo. Les squelettes ont depuis été envoyés à Tervueren. Le soir au clair de lune, il y eut des chants interminables. Tout le monde, porteurs et soldats, dansaient sur le tertre recouvrant les deux fauves. Le brave indigène qui m'avait accompagné, se faisait remarquer par son ardeur. La mélopée racontait : « Que nous (les danseurs) sommes des braves, nous avons tiré deux » lions formidables (deux *tambwé*, nom indigène); ces brigands ont » mangé autant d'indigènes. Maintenant, grâce à leur courage, ils » étaient morts et enterrés. » Quant à ma pauvre carabine express et à votre serviteur, ils avaient vaguement, et de loin sans doute, assisté à l'événement ! »

Ainsi s'écrit l'histoire parfois (trop souvent, hélas !) « *Sic transit gloria mundi.* » Je crois que si le lion n'avait pas eu son fils à sauver et s'il n'avait pas été repu, la petite fête ne se fût pas passée si bénévolement.

J'ai vu des lions fuir, mais je n'en ai pas vu charger.

c) Le *Léopard* est un voleur, disent les Arabes, et ils ont raison ; traître, cruel et voleur, il a toujours soif de sang.

A Nouvelle-Anvers, un léopard (*kopi*) m'a égorgé vingt-cinq brebis en une nuit ; le produit d'une année de pénible élevage.

Je serais très curieux de voir un savant différencier par des détails visibles la panthère du léopard.

Dans un poulailler à Zongo, j'ai tiré un léopard femelle avec une cartouche de plomb 4.

Les 28 ballettes sont les meilleures munitions à employer contre les léopards.

Pas plus que le lion, il ne faut suivre un léopard dans la forte brousse. Le capitaine Lespagnard a été saisi par la fesse à Dungu et transporté par un *kopi* à plusieurs mètres ; le capitaine avait suivi l'animal blessé dans la brousse.

Le léopard existe dans tout le Congo.

« d) *L'Hyène* est aussi très commune, ses mœurs terribles sont trop connues pour en parler. A Redjaf, elles étaient particulièrement nombreuses (les deux espèces, la mouchetée rousse et la rayée noir et blanc).

» Les cimetières doivent être spécialement défendus au moyen de grosses pierres et d'épines contre ces odieux maraudeurs.

» J'ai rencontré la cynhyène dans le Dar-Baïda et l'Enclave de Lado. Ces loups chassent en bandes : ils enferment le gibier dans un cercle qu'ils rétrécissent de plus en plus.

» Quand l'une est blessée, elle est immédiatement dévorée par le reste de la bande. Les loups habitent dans des cavernes et leurs terriers sont excessivement propres. »

e) Parmi les animaux de grande chasse, en premier lieu, à tout Seigneur tout honneur, l'*Eléphant*, le roi de la forêt le *ndjork* ou *ndjoco* des Bantu, le *ya* des Négrilles. Nous en reparlerons plus loin.

Vient ensuite l'*Hippopotame* ; mais nous n'avons jamais vu le Pygmée le chasser. Ils ne le pourraient d'ailleurs pas, non plus qu'ils ne s'attaquent aux *Crocodiles*. Pour attaquer l'éléphant, il leur faut frapper à l'endroit où la peau est pénétrable à leurs flèches, ordinairement sous le ventre. Mais on ne voit jamais le ventre d'un crocodile ou d'un hippopotame, on ne peut se glisser dessous, on ne peut donc les y frapper.

Dans la forêt gabonaise, le Pygmée trouve encore le *Buffle*, beaucoup plus redoutable que l'éléphant, chargeant sans merci le chasseur qui l'a blessé [1]. Le Pygmée ne s'y hasarde pas : il le chasse, mais avec des pièges ou des lacets.

Quand nous aurons enfin signalé que le Négrille mange tous les *Serpents* dont il peut s'emparer, et les trouve excellents, il ne nous

[1] Ainsi mourut, on s'en souvient, le fameux aviateur Latham.

restera plus guère à parler que de la chasse à l'éléphant, la plus passionnante de toutes, et celle qu'avant tout préfère le Pygmée, bien qu'il y trouve souvent la mort. Mais mourir sous le pied d'un éléphant est une mort glorieuse entre toutes, si bien que dans ce cas, le seul, les lamentations funèbres habituelles sont strictement défendues. On ne doit pas pleurer le mort, mais, au contraire, se réjouir.

5. Animaux de chasse : L'Eléphant

Un troupeau d'éléphants (*Ya Bwa*) a été signalé.

Le chef du clan réunit aussitôt ses hommes et consulte le sort pour savoir si la chasse sera heureuse, s'il y aura mort d'hommes et combien. Les osselets ont été favorables, sont tombés comme nous l'avons décrit plus haut (p. 185). On peut partir, sagaies et flèches sont enduites de poison frais, beaucoup plus efficace, aiguisées soigneusement : rien ne doit être négligé, la moindre imprudence peut être mortelle. Les chasseurs quittent le village, suivent les éléphants à la trace, reconnaissent à la vue, mieux encore en appliquant la langue sur les foulées, depuis combien de temps les animaux ont passé, l'âge, le sexe, la taille que leur donne l'empreinte du pied ; une empreinte de pied de 0,50 cm. de diamètre, près de deux mètres de tour, correspond environ à un animal de 4 mètres de haut.

Aussitôt arrivés près des éléphants, les meilleurs chasseurs se glissent le plus près d'eux possible, parfois les criblent de flèches acérées, qui très souvent seront mortelles. Mais la plupart du temps, et pour mieux montrer leur bravoure, leur tactique est tout autre. Avec une audace singulière, ils se glissent sous le ventre même de l'animal, et une fois entre ses pattes, frappent au ventre de toutes leurs forces avec leurs sagaies acérées. Le coup est tellement violent que l'arme perce la peau épaisse du ventre et pénètre dans les entrailles, va même parfois se fixer dans la colonne vertébrale. C'est le moment dangereux ! Le chasseur s'esquive avec la plus grande rapidité ; il y va de sa vie ! Se sentant en effet mortellement blessé, l'animal barrit avec fureur et cherche aussitôt l'assaillant. S'il le saisit avec sa trompe, il l'écrase sous son large pied ou le broie entre ses puissantes molaires. Puis, il commence à fuir. Presque toujours, avec sa trompe, il essaie d'arracher l'arme de son corps. Si la sagaie est armée de barbillons, il n'est pas rare qu'en l'extirpant, il n'attire en même temps ses entrailles au dehors. Accrochées au passage par les épines et les branches pointues, elles se déroulent alors d'elles-mêmes. C'est la mort rapide et cruelle. Mais d'ordinaire, les Pygmées n'emploient pas les sagaies barbelées. Elles pénètrent moins, disent-ils, et s'arrêtent dans les entrailles. Ils ont absolument raison.

L'animal blessé cherche immédiatement des feuilles avec lesquelles il obture la plaie et dessus les feuilles un tampon d'herbe et de terre humide. Mais jamais les Pygmées ne l'abandonnent, ils le suivront à la piste quatre, cinq jours et plus, s'il le faut, jusqu'à ce qu'ils l'aient abattu. Dans les entrailles, en effet, le poison agit lentement. C'est

alors qu'ils commençent à le cribler de flèches, à ne lui laisser aucune trêve, jusqu'à ce qu'il tombe.

Aussitôt, c'est la curée qui commence ! A peine l'animal abattu, les Fang, si avec eux on chasse, se précipitent dessus, boivent le sang tout chaud, mangent crue la chair palpitante. Combien de fois n'ai-je pas vu deux guerriers chacun à un bout du même boyau, mangeant en hâte et arrivés bouche à bouche, s'arrachant littéralement le morceau de l'estomac !

Il n'en va nullement ainsi chez nos Pygmées, et ici intervient un rite des plus singuliers.

A peine l'éléphant par terre, tout le clan prévenu se précipite. Et ce sont d'abord les cris de joie solennels, une tyrolienne criée du haut de la voix.

Nkukuru, Nkukuru, hurlent les femmes en suraigu. *Kya, kya, rho.*

— *Kya,* Maître éléphant, répondent les hommes. En poussant ce cri, les hommes s'appuient la tête sur le bras replié en arrière. Puis, si l'éléphant est un mâle, car dans le cas contraire, on ne fait rien, le chef du clan procède au rite solennel de l'émasculation. Il se met autour du cou une liane fleurie comme celle qui orne la fiancée avant le mariage. Il en entoure également les défenses de l'animal, puis procède au rite. La dépouille enveloppée dans des feuilles d'*erythrophlœum* est enfouie ensuite au plus profond de la forêt.

En prenant sur lui la couronne de fleurs, le chef du clan commence:

LE CHANT DE MORT DE L'ELÉPHANT

Notre sagaie s'est égarée,
O Père Eléphant !
Nous ne voulions pas te tuer.
Nous ne voulions pas te faire du mal,
O Père Eléphant !
Ce n'est pas le guerrier qui t'a enlevé la vie,
Ton heure était venue.
Ne reviens pas écraser nos cases,
O Père Eléphant !

En entourant les défenses de fleurs, le chef chante ensuite .

Ne nous fais pas sentir ta colère,
Ta vie sera désormais meilleure,
Tu vis au pays des Esprits,
Nos pères vont avec toi renouveler l'alliance.
Ta vie sera désormais meilleure,
Tu vis au pays des Esprits.

Puis il va avec ses hommes enterrer la puissance virile de l'animal qui jamais ne doit être mangée :

Ici tu vas reposer pour toujours ;

Repose en paix désormais,
Ici sont tes enfants,
Que ta colère sur eux ne retombe pas !

Le chef revient alors au cadavre, monte sur le corps, et danse la danse de l'éléphant, en chantant son chant de mort. Nous l'avons donné précédemment (p. 335).

Aussitôt le chant fini, mais alors seulement, on commence à dépecer le gibier. La trompe est enlevée et cuira à l'étuvée pendant deux jours au moins dans un grand trou creusé dans le sol, revêtue de feuilles et de branchages, recouverte de terre sur laquelle on entretient un grand feu. On enlève la tête, les défenses tournées en haut, puis on mange et on boucane. Tant qu'il y a à manger, on reste là, on est heureux ! Puis les femmes emportent au campement les morceaux boucanés. Quand elles ont disparu, les hommes partent à leur tour, le chef toujours en tête.

Pour les autres animaux, aucun rite n'est prescrit.

6. Chasse au Lacet

Les Pygmées chassent parfois au lacet, exactement comme nos braconniers, une forte branche retenue au sol par une corde formant collier. Dans certaines régions, ils chassent également, paraît-il, au moyen de pièges. Nous ne l'avons jamais vu faire, bien que leurs voisins bantu les emploient fréquemment.

Pour le piège ou plutôt la masse à éléphants, ils opèrent de la façon suivante. On choisit tout d'abord un géant de la forêt dont une forte branche s'étende à une dizaine de mètres au-dessus d'une passe d'éléphants. On coupe alors un *owala*, dont le bois est excessivement dur : on sectionne le tronc de façon à avoir un morceau cylindrique de trois mètres environ de long : la bûche qui mesure 70 à 80 cm. de diamètre est affûtée très pointu à une extrémité et le bout est durci au feu. On hâle ensuite l'énorme pièce de bois en haut, et on la suspend par une forte corde de rotang. La pièce pèse facilement de 5 à 800 kilos. L'extrémité de la corde qui la retient est installée à 30 cm. du sol : le moindre attouchement amène le déclic ; la pièce tombe et si c'est un éléphant qui a déterminé la chute, elle s'enfonce profondément dans le dos de l'animal et le tue à peu près sur-le-champ.

Avant de s'éloigner, le ou les chasseurs pygmées ont bien soin de promener partout où ils ont passé des torches enflammées de branches de Nkula. L'éléphant est, en effet, on ne peut plus défiant, et la moindre odeur d'homme le ferait fuir en hâte.

Les Pygmées ignorent ou négligent toute espèce d'autre chasse, telle la chasse au *hokko*, au filet, en battue de leurs voisins bantu.

7. Les Oiseaux, les Amphibies

Jamais les hommes ne chassent les *Oiseaux*, ni ne les mangent, au moins de façon ordinaire. C'est une chasse réservée aux enfants et pour

s'exercer à tirer de l'arc. La pintade qui abonde autour du village et fait entendre soir et matin son cri aigre de crécelle, d'où son nom *Nkan*, est toujours respectée. C'était probablement jadis un animal sacré. Elle n'en demeure pas moins très sauvage.

En revanche, les *Tortues*, dont quelques espèces arrivent à peser plusieurs kilos, sont fort estimées et très abondantes. On les fait toujours cuire vivantes dans leur carapace sur un feu de braises. La chair est exquise, comme les œufs, mais ne vaut pas, cependant, à loin près, la chair de l'iguane, le varan du Nil, la vulgaire *Gueule Tapée*.

Quant aux *Serpents*, les Négrilles les mangent tous et presque toujours tout crus. Mais, sauf la vipère cornue, le meilleur d'entre eux ne vaut absolument rien. Vanter, comme certains, la couleuvre d'eau est faire avaler... une vraie couleuvre.

8. Médecine de chasse
(modidi siti = mauvais embranchement des chemins)

Par suite de raisons quelconques et indépendantes ou dépendantes de lui, par exemple fuite de gibier, incendie, tornade subite, maladresse ou mauvaise préparation du poison, etc., il peut arriver que le petit chasseur soit plusieurs fois de suite malheureux à la chasse, La disette de viande, sinon la famine, menace le foyer.

Avant de retourner alors à la chasse, le Négrille se procurera un gibier ou animal quelconque, forcément facile à prendre au piège et de petite taille. Ce ne sera jamais cependant ni un oiseau ni un poisson, non plus un serpent ou caméléon, animal sacré, comme nous l'avons vu, mais quelque petit mammifère, écureuil, par exemple, rat, ntori, potamogal, etc. L'animal doit être vivant au moment de la capture : cette condition est essentielle. Un animal trouvé mort dans le piège, écrasé ou étranglé, ne peut être utilisé.

De la victime trouvée suivant les conditions requises, le chasseur extrait le cœur encore palpitant en pratiquant, à l'aide de son couteau, ou parfois avec une coquille affilée, une incision cruciale sur la poitrine. Lé-ki, le chef pygmée, que nous connaissions, déclarait qu'il valait mieux se servir de la coquille, qu'ainsi faisaient les anciens, mais ne savait ou ne voulait en donner les raisons. Peut-être, en effet, cet usage de la coquille employée comme instrument tranchant, remonte-t-il à une plus haute antiquité, de même qu'elle est également employée comme cuiller, strictement personnelle.

Le cœur est renfermé dans une petite case spécialement construite pour cet objet et où personne ne doit porter la main, sous peine d'annulation et de non-efficacité du sacrifice. Les fourmis et autres insectes dévorants, attirés par l'odeur, se chargent d'ailleurs de la disparition complète et rapide du viscère consacré. Le reste de la victime offerte est brûlé et les cendres jetées au vent.

En fermant la petite case, car elle ne doit pas être ou demeurer ouverte, le Négrille dit ou psalmodie : « *Né ti sé atusila, né ii sé.* »

Il répète cette phrase autant de fois qu'il est nécessaire. Elle paraî-

trait signifier : « A toi j'offre ceci. » En s'en allant, le Négrille ne doit pas regarder derrière lui, ni repasser par l'endroit où il a capturé la victime (*ré té* ne pas fouler).

A qui s'offre ce sacrifice ? Il est difficile de le dire, sinon impossible, chaque cas étant variable. Ainsi l'insuccès est-il dû à des circonstances atmosphériques, tornade, feu, pluie prolongée ? D'une façon générale, ce seront les esprits de la forêt qui seront les bénéficiaires du sacrifice. Le Négrille croit-il y voir une marque de mécontentement des ancêtres ? A eux alors sera offert le sacrifice, et cela, il le saura d'ordinaire par un rêve où les ancêtres lui auront exprimé leur mécontentement ou encore par le dire du chef du clan, interrogé ou témoin des insuccès répétés. Dans la grande majorité des cas, l'insuccès est attribué aux esprits malveillants, par conséquent aux mânes négligés des ancêtres.

Si les insuccès se répètent trop souvent, si le chasseur, en somme, se voit ou est réputé malchanceux (ce qui, entre parenthèse, peut devenir dangereux pour le chasseur non-marié encore), on a recours au sacrifice dit du sang, *mtiôa* ou *ntiôa*. Le chasseur s'incise le bras ou la jambe, peu importe, recueille dans une coquille d'escargot le sang qui coule, et asperge ses armes et son propre corps, avec le sang fumant et fluide encore.

Si les insuccès ont été trop répétés, ou surtout si le chasseur a manqué à plusieurs reprises un éléphant, ce n'est pas à lui de faire les incisions rituelles, ni de recueillir le sang, mais au chef de clan lui-même. Dans le cas de l'éléphant cité plus haut, en incisant bras et jambes, en aspergeant les quatre points cardinaux, les armes et le patient, le chef du clan, en psalmodiant comme précédemment, dit : « *Ngorôu, né ti se ntusila.* » Le sacrifice, dans ce cas, est donc offert à l'éléphant, protecteur de la race. Dans les autres cas, le sacrifice est offert à l'Esprit protecteur de la Race, du Clan, du Chef lui-même, représentant la famille, de l'Individu, c'est-à-dire aux différents totems, racial, clanique, familial et individuel. C'est un des cas très rares où on les voit intervenir. Dans ce cas, le sacrifice n'est jamais offert aux esprits malveillants, pour détourner leur colère, qu'ils soient de la famille ou non. Les Esprits de la Race ou totémiques étant par nature plus forts se chargeront eux mêmes d'écarter les influences nocives ennemies.

Dans un seul cas, nous avons vu invoquer *Khmvum*, le Créateur. Dans une grande chasse à l'éléphant, le clan avait perdu un tiers de ses guerriers, broyés par les éléphants furieux. Perte énorme pour le pauvre petit clan, deuil profond pour tous. Le chef, qui avait échappé à la mort, mais avait été blessé, procéda lui-même au sacrifice et offrit son propre sang, comme chef du clan. D'après ses dires, car, prévenu trop tard, nous ne pûmes y assister, le sacrifice, *comme il se devait*, fut offert au Créateur irrité, afin de renouveler l'alliance (*rêta*). Nous ne pûmes malheureusement recueillir les chants, ni noter les cérémonies,

et le chef se refusa à nous les redire, opposant la loi du secret absolu, même à un ami.

« Les choses de *Khmvum* sont, dit-il, les choses de *Khmvum*, seul. »

Nous le regrettâmes fort. L'offrande ou le sacrifice au Créateur n'en demeure pas moins dans certains cas exceptionnels un fait *certain* et des plus *importants*.

9. Les Lois de la Chasse

Pour terminer ce long chapitre de la chasse, mais elle occupe une place si importante dans la vie des Pygmées, quelques mots encore.

Tout d'abord, les Pygmées réclament le droit de chasse absolu sur toute la forêt. Elle est à eux, en qualité de premiers occupants du sol, d'autochtones. Si on met obstacle à leurs prétentions, si on veut les en empêcher, ils partiront, fonderont ailleurs un nouveau village, mais, avant de partir, ils auront tué quelques indigènes du village ou de la tribu qui s'opposait à leurs prétentions. Quant à les rattraper ensuite, c'est chose absolument impossible, d'autant qu'ils ont soin d'abord de mettre plusieurs centaines de kilomètres et de brousse impénétrable entre eux et leurs poursuivants possibles, d'occuper ensuite le territoire d'une tribu ennemie de la première. L'extradition est chose bien inconnue en pays noir !

Presque toujours ils chassent par groupes, partageant ensuite également entre tous les hommes du clan le produit de la chasse et de la pêche, ou le produit de la vente. Personne ne reçoit plus que les autres, mais si le gibier est partagé, les morceaux le sont suivant certaines règles, le chef, celui qui a dépisté, celui qui a poursuivi, celui qui a abattu le gibier ayant leurs morceaux déterminés, excellent moyen d'éviter les discussions.

Le gibier poursuivi appartient en principe à qui l'a dépisté. S'il est blessé, à celui qui l'a atteint la première fois. Celui qui l'achève reçoit un des membres, la cuisse droite.

Le chasseur qui a perdu la trace d'un gibier blessé, celui qui abandonne la piste, perd tous ses droits. La bête appartient dès lors à celui qui l'a trouvée ou à celui qui l'achève.

Le propriétaire du chien qui lève le gibier, a droit à la moitié de la bête si un autre parvient à la tuer ou à la capturer.

S'ils sont engagés comme chasseurs, tout dépend des conditions, préalablement établies.

Tout gibier pris au piège appartient au propriétaire du piège. S'emparer indûment d'un gibier pris au piège, est considéré comme un vol des plus graves.

Le propriétaire d'un piège n'est pas responsable des accidents causés par son piège. A chacun de se garer. De même, les accidents de chasse ne sont imputables à personne, tandis que chez les Bantu, et... chez nous, il en va tout autrement ! la Fatalité ne donne pas droit à des dommages-intérêts !

Quiconque vole un piège, ou détruit une fosse à gibier, commet une faute que le clan ayant subi le dommage punira toujours de mort. C'est en effet une question vitale pour le clan !

Comme on le voit par ces quelques lignes, nos petits hommes ne souffrent pas que l'on transgresse leurs droits ! Mais aussi stricts qu'ils sont sur leurs droits de chasse, ils sont à côté de cela d'une générosité sans égale. Vous vous présentez à l'heure du repas ? c'est à qui vous offrira à manger. Tant qu'il y aura quelque chose à manger, restiez-vous avec eux dix, quinze jours, vous aurez votre part. Jamais il ne leur viendrait à l'idée de vous faire sentir que vous êtes importun ! L'hospitalité la plus large est de rigueur ! A charge de revanche, bien entendu ! Venant chez vous, ils ne comprendraient pas que vous ne leur offriez nourriture et asile ! Mais ils se contentent de si peu, et sont si heureux de tout ! Jamais je ne vis homme si heureux que le chef auquel j'offris jadis un rutilant casque de pompier en cuivre rouge ! Jamais, et pendant toute une vie, on ne vit casque si bien astiqué et homme aussi fier et content ! La Chasse peut-elle fournir à nos Négrilles une nourriture suffisante ? De façon générale, oui, bien qu'avant la guerre, les éléphants, poursuivis à outrance, diminuassent beaucoup.

« Le nombre de bêtes sauvages a beaucoup augmenté depuis la guerre, écrit le missionnaire Grébert [1] : la poudre et le temps ont manqué aux indigènes. Les sangliers et les éléphants pillent les plantations, les gorilles se promènent en famille, la nuit, près des cases, les léopards deviennent audacieux contre les villages. » La loi protège certains animaux à fourrure et surtout les éléphants. Dieu sait pourtant s'il y en a ! Sur les rives du *Ntem*, nous en avons vu des troupeaux de plusieurs centaines de têtes ! Mais pour chasser, il faut maintenant un permis de chasse, variant, suivant le gibier qu'on veut chasser de 2.500 à 3.000 francs.

Il est vrai que permis de chasse et Pygmée font et feront longtemps encore... deux !

[1] *Au Gabon*, Société des Missions Evangéliques de Paris.

CHAPITRE III

La Pêche

1. Méthodes de Pêche par les Femmes. — 2. Méthodes de Pêche aux poisons par les Hommes. — 3. Les poisons à pêcher.

1. Méthodes de Pêche par les Femmes

Dans son beau livre « *Au Gabon* », le missionnaire protestant Grébert décrit ainsi la pêche, et les détails sont très justes.

Disons tout d'abord que le Pygmée, au contraire des Bantu, n'est pas grand pêcheur. De beaucoup, il préfère la chasse, et s'y montre nettement supérieur. Il n'aime pas l'eau, la redoute, et s'il a à traverser le marais auprès duquel il habite si fréquemment, il ne s'y hasarde pas sur des pirogues, qu'il n'a d'ailleurs pas, mais sur des radeaux d'ambacht [1], aussi vite construits qu'abandonnés après usage.

Le Bantu pêche en pirogue ; jamais le Négrille, du moins à notre connaissance.

« On pêche à la ligne, au fil simple, attaché à une branchette souple, piquée dans le sable ; au trident, qu'on lance sur les carpes qui se prélassent en bandes au bord de l'eau ensoleillée. En prendre à l'épervier dans sa matinée trois ou quatre cents pesant d'un à cinq kilos chacune, est chose tout ordinaire. Pour les poissons carnassiers, et les tortues, le *Wôn* par exemple ou Capitaine, on attache une souris à l'hameçon ; au bord, la ficelle est reliée à une clochette avertisseuse pendue à deux branches qui font ressort et empêchent le fil de se casser, tout en faisant le recul qui plante l'hameçon dans la bouche du gourmand.

» Dans les eaux courantes et peu profondes, on a l'*Eloa*. Entre deux pierres posées au fond de l'eau, une série d'hameçons retenus à la surface par un bois qui sert de bobine et de flotteur. »

Aujourd'hui, les hameçons européens ont pénétré partout, partout

Sorte de roseau analogue au papyrus.

recherchés et demandés. Mais ils sont, malgré tout, encore rares et chers. Nos Négrilles savent fort bien les remplacer avec les longues épines acérées et recourbées du dattier épineux, ou s'en confectionner de vraiment taillés de façon artistique dans des os d'animaux patiemment amincis comme nos ancêtres de l'âge de la pierre.

« Dans les ruisseaux, on dispose des pierres en cercle, en laissant une ouverture. En amont, en aval, on rabat les poissons qui vont se cacher sous les pierres du cercle. On n'a plus qu'à fermer l'entrée pour avoir un petit vivier. On en constitue de même en fermant une portion de rivière peu profonde avec un clayonnage. A l'intérieur, on construit, avec de petits piquets, une enceinte dans laquelle est pratiquée une ouverture conique de nasse. Le poisson, attiré par l'appât enfermé dans un panier, entre dans le vivier.

» Il y a aussi la nasse longue, en fibres de palmier et une nasse ressemblant à une marmite, avec un trou un peu conique dans le couvercle.

» On pratique aussi la pêche nocturne dans les ruisseaux ; près d'un porteur de torche, on ramasse le poisson attiré par la lumière, dans une poche de mailles retenue par un cercle en bois.

» Lorsque l'eau de la rivière tarde à s'écouler, on la coupe en deux au moyen d'une digue de clayonnage, cimentée de terre et de boue. Les femmes ont le travail pénible de rester dans l'eau d'un côté de la digue, pour rejeter tout le liquide de l'autre côté de la digue, en chantant, en mesure. Un des côtés de la rivière finit par baisser de niveau. D'autres femmes parcourent la boue, la fouillent, frappent les poissons avec leur sabre d'abatis, tandis que d'autres les ramassent. On vide ensuite l'autre côté de la rivière dans la première partie. »

Les Négrilles emploient fréquemment un moyen meilleur encore. Dans le marais desséché, à la saison sèche, ils creusent des trous profonds et les remplissent de branchages maintenus par des pierres. Au retour des eaux, les poissons s'accumulent dans ces trous, s'y cachent en un abri sûr. Peu à peu les eaux baissent de nouveau, mais dans les trous profonds, toujours remplis d'eau, les poissons n'en ont cure. Bientôt, il n'y a plus d'eau que dans les trous : rien de plus facile alors que d'enlever les branchages et « cueillir » le poisson.

Ces différentes manières de pêcher et de prendre le poisson sont presque exclusivement travail de femme. L'homme n'y prend part que pour prêter main-forte en cas de besoin, et de besoin urgent. En revanche, c'est à lui que revient le soin de prendre le poisson en employant le poison ; on n'empoisonne guère les eaux courantes, mais seulement les mares, les marais, les rivières au cours tranquille et paresseux.

2. Méthode de pêche aux poisons. Les Hommes

Les Négrilles connaissent un grand nombre de plantes aptes à étourdir et à prendre le poisson. Nous n'en citerons ici que quelques-unes.

1° *Nkpwo* (*Pangium sp.*). C'est un bel arbre de la famille des Bixacées. Tous les organes de la plante renferment de l'acide cyanhydrique. Les graines sont employées à l'état frais pour étourdir le poisson. Les Négrilles les mangent après une cuisson prolongée, ainsi que les feuilles bouillies dont le goût est légèrement acidulé ;

2° *Rfô* (*Tephrosia Vogelii* des Papilionacées). On s'en sert en écrasant les feuilles et en les plongeant dans l'eau. On utilise également les fleurs. La *Tephrosia toxicaria* du Brésil et *piscatoria* de l'Inde sont employées pour le même usage, en employant son alcaloïde, la Guaranine, analogue à la caféine ;

3° *Arwô* (*Paullinia pinnata* des Sapindacées) dont on commence à se servir comme tonique. Les graines pilées servent à étourdir le poisson. Le *Létchi*, qui est tout près de ce genre, donne un des meilleurs fruits qui soient au monde. Au même genre appartient une liane, la *Serjania ichtyotona* var., dont les Négrilles se servent également après l'avoir concassée pour empoisonner les cours d'eau. La même plante se trouve au Brésil ;

4° *Rhâ* (*Anamirta sp.*) très voisine de l'*Anamirta Cocculus*, des Ménispermacées, très connu de tous les braconniers d'eau sous le nom de Coque du Levant. L'amande, dont se servent parfois les Négrilles dans leur poison de flèches, est un poison des plus violents, arrêtant les mouvements cardiaques et respiratoires. Les Négrilles se servent des feuilles comme parasiticide. En employant le *Rhâ*, qui a, paraît-il, la propriété d'attirer les serpents, les Négrilles ont soin de se prémunir d'une plante spéciale, le *Cissampelos glaberrima* qui est contre leur venin, disent-ils, un merveilleux antidote ;

5° *Amaryllis disticha*, tout voisin de notre Belladone. Les Négrilles coupent le bulbe en morceaux et les jettent au fond de l'eau. Le poisson monte très vite à la surface.

6° *E'hr* (*Cassia reticulata*, sp. *americana*), arbuste à fleurs jaunes et gousses ailées. C'est un des poisons les plus employés. On écrase les feuilles dans un mortier et on précipite la mixture dans l'eau qui devient toute blanche. Le poisson monte aussitôt à la surface et meurt asphyxié. Il faut le vider immédiatement. L'eau blanche est dangereuse.

7° Les *Cassia* nous donnent le fameux *séné*. (Passez-moi la Rhubarbe !) Les Négrilles s'en servent également pour guérir la gale.

Il nous serait facile d'indiquer plusieurs espèces encore de poisons

à poisson. Mais ces quelques notes suffisent amplement, croyons-nous, et de là, nous passons tout naturellement aux poissons qu'il est le plus facile de capturer.

3. Les Poissons à pêcher

Donner la liste des poissons que prennent, tuent, et mangent les Pygmées serait l'étude, au fond très aride, et que l'on trouvera très aisément dans les ouvrages spéciaux, des poissons de la région équatoriale. Les ouvrages de M. Gruvel, par exemple, donneront à ce sujet tous les renseignements désirables. Citons cependant quelques-uns des plus intéressants.

a) Le *Mpoï*. — Il nous est arrivé ainsi d'assister à une grande pêche avec nos Pygmées, non loin de la rivière des Esingi. A cet endroit, la rivière s'étendait paresseusement au soleil, formant un petit lac miroitant. Les herbes à poison avaient joué leur rôle. Sur le sable fin de la rive, près de soixante espèces de poisson sont représentées, poissons qui frétillent encore. Les cyprins y dominent, ainsi qu'une espèce de brochet aux dents acérées ; quelques grondins, des vives, des mulets composent le reste du butin. On me réserve un poisson succulent dont on n'a pris malheureusement qu'un seul exemplaire. C'èst le *Mpoï*, poisson particulier à nos climats, et dont l'analogue, sauf plus ample informé, ne se retrouve nulle part ailleurs, je crois. On ne peut le manger que bouilli, jamais rôti, il se désagrégerait. Par un phénomène singulier, au bout d'une heure de cuisson environ, le poisson a disparu ; la chair s'est réduite tout entière en une masse onctueuse, sorte de gelée tremblotante, où la forme primitive a complètement disparu. Au premier abord, l'aspect gélatineux est peu engageant, mais à peine y a-t-on plongé la cuiller que l'impression change, et l'on ne souhaiterait qu'une chose, un mets plus abondant. Oh ! *Mpoï*, mon ami *Mpoï*, longuement mijoté avec le fenouil, l'anis et la menthe, fortement remonté de piment et relevé par l'*Esun* ou ail indigène (*Hua gabonensis*), *Mpoï*, mon ami, tu es de ceux qui font rêver encore après bien des années écoulées, et je ne m'étonne pas que les bardes indigènes t'aient consacré un de leurs beaux chants :

LE CHANT DU MPOÏ

Si tu veux marcher longtemps dans la forêt
Et sentir ton cœur fort,
Ta poitrine se soulever robuste,
Et tes jambes courir alertes ;
Ami, fais griller sur les charbons,
Les charbons rouges d'un feu ardent,
Le Won [1] *à la dent cruelle,*
La Carpe aux mille couleurs,
A la chair délicate et ferme.

[1] *Wōn*, excellent poisson pesant environ plusieurs kilos.

Si tu veux que le calme sommeil
Vienne doucement clore ta paupière,
Que les songes joyeux, messagers des morts,
Accourent t'indiquer les chasses heureuses,
L'endroit propice où dans la forêt sombre,
Se tapit près du ruisseau l'agile sanglier,
Et dans la clairière aux menthes assep [1],
L'antilope rapide à l'oreille qui se dresse :
Ami, dans les feuilles dont tu l'entoures,
Ami, fais rôtir le Ngol [2].

Mais si tu veux que ton cœur
Se réjouisse sans un regret,
Que ton estomac satisfait et repu
Dise : Oh ! oh ! c'est assez !
Oh ! oh ! que j'ai mangé « bon » !
Si tu veux que ton ventre gonflé
Résiste sous le doigt qui le presse joyeux
Et résonne sous la main comme le tamtam tendu,
Tamtam à peau gonflée à plein,
Si tu veux que ton ventre chante un chant joyeux :
Ami, prends un Mpoï, *ami, mange un* Mpoï.

Et nous avons mangé un *Mpoï*, et nous l'avons trouvé « exquis » !

b) Le *Ngol*. — Nous venons de citer le *Ngol*. Encore un excellent poisson, mais d'un genre très particulier. Il appartient à la famille des silures, atteint facilement le poids de cinq kilos et même davantage. Avant de se laisser prendre dans les eaux qu'il parcourt d'une puissante allure, il se défend avec rage, et mord en emportant le morceau.

Les Pygmées le nomment *si* et l'estiment fort. Mais son originalité consiste surtout en ceci. Si on le pêche dans les eaux des lacs et marais, on le prend surtout dans la terre. A la saison sèche, le *ngol*, retiré dans les mares, voit les eaux se retirer de plus en plus, la mare se dessécher. Loin de mourir comme les autres poissons, il s'enfonce alors dans la vase, s'engourdit et s'endort, vivant sur ses réserves, exactement comme l'ours, le loir ou la marmotte. Au-dessus de sa tête, l'eau a disparu, la croûte de vase s'est durcie. Il n'en a cure, il dort, jusqu'à ce que les eaux, revenant de nouveau à la saison des pluies, remplissent l'étang desséché et le rappellent à la vie.

C'est une grande ressource pour les Pygmées à la saison sèche ; les femmes sont particulièrement habiles à les trouver. A certains indices, elles reconnaissent l'endroit où dorment les *Ngol*, réunis souvent à cinq ou six, rarement plus, car ils se dévorent entre eux lorsque

[1] *Assep*, sorte de menthe poivrée.
[2] *Ngol*, sorte de silure. Nous le retrouverons plus loin ; probablement *Glanis siluris* ou *Glarias* sp.

baissent les eaux. Elles fouillent le sol de leur long bâton, ramènent le *Ngol* à la surface et l'assomment encore tout engourdi. C'est un excellent manger, rôti sous la cendre, très gras et très onctueux. Bien des fois, assis à l'ombre près de leurs grands feux, je me suis régalé avec mes petits Négrilles !

Ajoutons encore que dans leurs fabliaux, le *Ngol* joue un certain rôle, celui de l'animal sot et balourd qui se laisse pincer, qui cache sa tête dans la boue pour ne pas se laisser voir, exactement le rôle prêté, d'ailleurs à faux, à l'autruche !

Le *Mwèze* et le *Ngol*

Un jour, le *Mwèze* dit au *Ngol* :

— Jouons à cache-cache, veux-tu ? Je parie que tu ne m'attraperas pas !

— Soit, jouons ! Mais c'est moi qui me cacherai le premier !

— Entendu.

Or, le *Mwèze* avait vu des pêcheurs qui se dirigeaient vers la mare, et il voulait se venger du *Ngol* qui lui avait mangé ses petits.

Le *Ngol* va se cacher ; il s'enfonce la tête dans la vase, et dit :

— *Kwik*, ça y est !

Mais toute sa queue dépassait, les pêcheurs l'aperçoivent et d'un coup de harpon le ramènent au bord ! Et le Mwèze de dire :

— Te rappelles-tu quand tu as mangé mes petits ? Tu m'as dit : *Kwik*, ça y est ! Eh ! bien, à mon tour, mon gros, tu seras mangé : *kwik*, ça y est !

Et le *Mwèze* piqua une tête dans l'eau !

c) *Quelques autres poissons.* — D'une façon générale, les poissons équatoriaux, dit Grébert, ont la chair assez ferme, souvent bordée de graisse au ventre, beaucoup ont une peau nacrée, sans écailles. Il en est qui sont tout têtes, tout ventres, tout queues. Il en est qui lancent des décharges électriques, tels la *gymnote* (*l'aña*) et la raie est abondante partout. Rien de plus facile que de tuer les raies lorsqu'immobiles et paresseuses elles dorment à la surface ou se cachent près des racines des arbres de la rive. C'est peut-être le seul poisson que nos Noirs ne mangent pas, et pourtant il est excellent. Raison : il fait mourir les hommes ! Et nous en avons maintes fois mangé !

Un des poissons les plus singuliers est certainement l'*Axolotl*, qui vit beaucoup plus en dehors de l'eau que dedans, et que l'on voit sur tous les bancs de boue découverts, montrant sa tête en dehors de l'eau et se traînant à l'aide de ses deux nageoires de devant. Ressemblant à une petite grenouille, il se traîne ainsi sur la vase, deux mètres et plus, plonge et reparaît plus loin. La chair en est fade et huileuse. On ne le mange que faute d'autre aliment.

De tous les poissons, la *carpe*, très abondante, est la plus estimée. Les Noirs en prennent des quantités à la saison sèche, les consomment fraîches, ce qui rephosphate leur organisme affaibli, et en font sécher

beaucoup. Les Pygmées en prennent et en mangent beaucoup aussi, mais jamais n'en font sécher ! Prévoyance de l'avenir et Pygmées sont deux choses absolument différentes, et ils sont bien, nos petits hommes, comme les oiseaux du Ciel sur lesquels le Créateur divin veille sans cesse : Ils ne sèment ni ne labourent, ils ne gardent rien dans leurs greniers, et cependant ils vivent et demeurent, tandis que les autres passent !

Le *lamentin*, espèce voisine du dugong de la mer Rouge, la sirène des Anciens, est une proie de haut goût, mais à laquelle s'arrêtent rarement les Pygmées. C'est, pour eux, regrettable, car la chair est exquise : c'est à notre avis la meilleure que l'on puisse trouver entre toutes, quelles qu'elles soient. Pourquoi ne s'y attaquent-ils pas ? Simplement parce que c'est un gibier d'eau ! Nous avons indiqué l'horreur instinctive du Pygmée pour l'eau et pour tout ce qui s'y rattache.

A la même raison, peut-être aussi au manque d'habitude, faut-il ajouter la part absolument minime que les *crocodiles* prennent dans l'alimentation pygmée. Ils n'en mangent guère que s'ils en trouvent de morts, retournés dans la lagune, le ventre au soleil. Ils ne les attaquent que si l'affreux saurien a dévoré l'un des leurs, mais dans ce cas, la lutte est sans merci. Il faut encore remarquer que pour ceux-là, ils ne sont jamais mangés. Ils les traînent dans la forêt, lorsqu'ils ont pu les attraper et autour de leur corps, on fait les sacrifices funéraires réservés aux défunts, comme si le mort était là présent. On exécute autour du saurien la danse funéraire nommée *imadzila*, et les femmes la dansent également, ce qui n'a pas lieu, nous l'avons vu, dans les morts ordinaires. Nous ignorons le pourquoi de cette exception.

d) *L'Huître.* — Avant de terminer ces chapitres de la pêche et de la chasse, nous nous en voudrions de ne pas indiquer une recette toute particulière pour accommoder les huîtres et qui mériterait de prendre place sur nos tables européennes.

On rencontre très fréquemment partout où pénètre l'eau de mer, même en quantité à peine appréciable, l'huître commune accrochée en longs paquets blanchâtres, aux racines des palétuviers. On peut, et nous ne nous en faisons pas faute, la consommer, crue ou mieux cuite, comme les Pygmées. Mais c'est un mets de peu de valeur. Au contraire, dans les eaux calmes, on rencontre un peu partout également une belle espèce d'huître, analogue à notre « pied de cheval », et dans les valves de laquelle il n'est pas rare de trouver des perles, mais ternes, sans orient.

Comme nos Pygmées, prenez une bonne quantité de ces huîtres. Parfois on y ajoute des moules d'eau douce, à la chair blanche et molle, mais mieux vaut s'en abstenir : les Pygmées ne les mangent que faute d'autre chose, et ils ont bien raison. Prenez donc une bonne quantité d'huîtres et une fois détachées de la coquille, toutes fraîches, pilez-les dans le mortier jusqu'à ce que, absolument hachées, elles ne forment plus qu'une masse onctueuse. A part, pilez également quelques herbes odorantes, thym, menthe, ail. Ajoutez-y quelques champignons et un

peu d'huile de palme. Quand le tout est bien mêlé ensemble, incorporez-le aux huîtres déjà préparées, mêlez le tout, et qu'il soit longuement battu. Ensuite, faites cuire à tout petit feu pendant une heure environ, et servez chaud. C'est purement et simplement délicieux, et rarement vous aurez mangé plat aussi exquis. Les Pygmées s'en délectent et le nomment *ngori*. C'est bien préférable à l'huître séchée au feu, bien que celle-ci soit encore fort bonne, huître, qu'après l'avoir trempée dans l'eau pendant quelques heures, on fait revenir à peu près à son état naturel.

Et on trouve au Gabon d'énormes bancs d'huîtres !

e) *Les Œufs.* — Les Négrilles mangent volontiers les *œufs*. Ceux de poule sont très rares, car d'abord, ils n'élèvent de poules que tout à fait par accident et préfèrent laisser les œufs aux mères. Mais ils se délectent, et avec raison, des œufs de tortues et de crocodiles. On les mange cuits sur les charbons ou dans la cendre. Toutefois, moins l'œuf est frais, et plus l'animal est formé dedans, plus ils l'estiment, car alors, c'est vraiment de la viande !

f) *Les Serpents.* — Tous les *serpents* sont mangés, gros ou petits, mais la vipère cornue ou céraste, est la plus estimée. Son foie pilé avec les feuilles de fougère est un excellent spécifique contre la morsure des serpents [1]. La chair du Python est loin d'être dédaignée. Pour nous autres Européens, le meilleur des serpents ne vaut pas grand'chose et ressemble beaucoup au « tirant » de bœuf.

Experto crede Roberto !

[1] Cf. *Afrique occidentale*, par DE COMPIÈGNE, p. 329.

CHAPITRE IV

La Cueillette des Plantes

1. Division du Travail entre Homme et Femme. — 2. La Nourriture végétale. — 3. Les différentes Plantes cueillies et utilisées.

1. Division du Travail entre Homme et Femme

Si l'homme se charge, au moins pour la plus grande partie, de fournir à la petite famille la nourriture animale, gibier ou poisson qui lui est nécessaire, tout le reste incombe à la femme.

A la femme de recueillir ou de se procurer d'abord ce que nous pourrions appeler la nourriture animale inférieure, tels que petits animaux, rongeurs, reptiles, chéloniens, insectes. L'homme pêche assez peu et se réserve la grosse pêche, telle celle du lamentin, mais qu'il pratique si peu, comme nous l'avons vu [1], toute celle où il faut se servir de flèches, traits ou hameçons, comme nous l'avons déjà étudié. A la femme, la pêche plutôt pénible au filet, dans la boue ou dans l'eau, où souvent il lui faut plonger, telle la pêche aux crabes ou aux crevettes ou aux camarons [2], la pêche au vivier, en somme, pour elle la pêche au filet ou à la main.

La récolte des fruits, racines et plantes comestibles lui est à peu près exclusivement réservée. Les hommes ne se chargeront guère que de la récolte sacrée des noix de *nkula*, d'un fruit poussant par grappes énormes, de saveur très acidulée, mais agréable, nommé par les Fang *Ntchendé mbéré*, et du « vol » des bananes, ou mieux, à leur point de vue, de la « récolte » des bananes dans les plantations étrangères [3].

[1] Quelques villages pygmées établis près de la mer dans les marais de palétuviers se sont mis cependant à cette pêche.

[2] Camarons, Espèce d'écrevisses sans pinces. On les trouve en abondance dans les ruisseaux. Elles ont donné leur nom à la colonie du Cameroun.

[3] Nous nous étions parfois étonnés que les Pygmées et d'ailleurs également les Fang, passassent devant certains Caméléons sans leur témoigner aucun respect, aucune attention, que même les femmes s'en emparassent

Le ruisseau, la rivière, la brousse et la forêt, les anciennes plantations abandonnées, où nombre de petits rongeurs trouvent encore mets abondants et variés, fournissent à la femme pygmée, pourvoyeuse diligente de la petite famille, toute la nourriture animale qui lui est nécessaire, et pour les Pygmées, tout est bon : coquillages, crustacés, insectes, vers, rien n'est négligé, nous l'avons vu.

Là où mourrait indubitablement de faim tout Européen, la Pygmée sait encore se débrouiller. C'est ainsi que nous l'avons vue sur les roches arides des monts Nsas prendre à la course quelques agiles lézards, le *nki* (l'*Euprepes gracilis* et *blandigii* de Hallow, des Scincidae) ou encore, fouillant le sable brûlant, y récolter l'*éso* (*Mabbuia Raddoni*, de Gray, des Scincidae) qui s'enterre aux heures chaudes et vit presque toujours souterrain.

2. La Nourriture végétale

A défaut des plantations organisées où bananes et manioc s'offriront à l'envie, la femme pygmée trouvera ces mêmes produits dans les anciennes plantations abandonnées où la forêt envahissante reprend vite ses droits, où subsistent néanmoins au milieu des herbes féroces quelques restes des anciennes cultures vivrières. Les bananes recueillies sont mangées bouillies ou cuites sous la cendre, beaucoup plus souvent de cette manière, faute des ustensiles nécessaires, bien probablement. La Pygmée est si pauvre en batterie de cuisine ! De même le manioc est consommé frais ou cuit sur les charbons. Sauf dans les villages métissés où on le fait cuire comme dans les tribus voisines, le Pygmée ignore ou dédaigne les différentes manières d'apprêter manioc et bananes. Ces produits ne devaient pas faire partie jadis de son alimentation ; les noms qu'ils leur donnent sont empruntés aux tribus voisines. Tout le monde sait d'ailleurs que le manioc, variété douce ou variété amère, celle-ci dangereuse à l'état cru, est d'importation relativement récente.

Si de l'alimentation habituelle, nous supprimions bananes et manioc, au point de vue végétal, la petite femme sait également fort bien varier sa cuisine et pour flatter un appétit même rudimentaire et jamais à court, diversifier les repas. Elle n'imite pas sa voisine, la femme bantu, qui, dès les premiers rayons du soleil, quitte sa case encore sombre, et profitant des heures plus fraîches, s'en va toute

comme gibier. La raison nous paraît provenir, ce que nous n'avions pas remarqué et que l'on nous a signalé au Museum, des différentes espèces de Caméléons. Bien plus observateurs de la nature que nous, les Noirs ont sans doute fait cette distinction. Or, on distingue au Congo les trois espèces de Caméléons suivantes :

Chamaeleon Owenii de Gray, *Chamaeleon tricornis* Gray ou *Triceras Owenii* Fitzinger, *Chamaeleon cristatus* Gray.

De plus, un genre tout voisin, *Rhampholeon spectrum* ou *superciliaris* ne diffère du genre Caméléon que par la présence aux griffes des pattes *de deux pointes au lieu* d'une seule.

courbée, panier au dos et houe rudimentaire sur l'épaule, vers les plantations lointaines, où tout le jour durant il lui faudra piocher, sarcler, brûler le bois encombrant et qui ne pourrit pas. La femme pygmée n'a jamais de plantations, ne cultive point, ne se penche pas sur le sol pour en extraire durement la nourriture quotidienne : ce serait travail déshonorant. Les autres cultivent et peinent pour elle : n'est-elle pas « propriétaire » du sol, maîtresse de recueillir tout ce qu'il produit ? Aussi ne se gêne-t-elle nullement pour prendre dans les plantations étrangères tout ce qui lui convient : C'est bien patrimonial, c'est chose due, elle le pense et elle le dit ! Par malheur, tel n'est pas l'avis des clans bantu et dès que le « vol » est constaté, la répression est dure ; au besoin, le fusil parlera. Qu'à cela ne tienne ! la petite pygmée, chassée de la plantation voisine, trouvera dans la forêt plus hospitalière, mais moins riche, la nourriture végétale qui lui est nécessaire.

3. Les différentes Plantes cueillies et utilisées

Une plante curieuse, le *mpi* [1], offrira au Pygmée ses feuilles et ses graines comestibles. Pilées ensemble, acidulées avec le jus d'amôme, elle donne un brouet noir vert qui rappelle la purée d'oseille, un peu de loin !

Sur les bords des marais où ils se plaisent à habiter, les Pygmées récolteront le *rhizôme* très aromatique ou les tubercules terminaux des racines de l'*apa* (*Cyperus sp.* des *Scirpoidées* ; le *Cyperus esculentus* est cultivé en Europe méridionale), qui donnent de l'huile et du sucre ; et à leur défaut, mais surtout pour tromper la faim, le *mpo* (*Cypressus papyrus* [2]), leur fournit une moelle aussi abondante qu'insipide, tandis que dans le même marais, les feuilles calcinées du *gvé*, plante qui pousse partout avec une abondance extraordinaire (*Pistia stratiotes*, des *Alismacées*), donnera un produit de saveur alcaline, riche en soude et en potasse, remplaçant plus ou moins le sel. Ajoutons en passant que les tubercules de l'*apa* sont réputés avec quelque raison comme analeptiques et aphrodisiaques.

La moelle des *Eucephalartos* (*Eucephalartos sp.* des *Cycadacées)* dont quelques spécimens s'avancent jusque près de l'Equateur, est utilisée honorablement dans la marmite pygmée, mais avec précaution, car elle passe pour un purgatif assez violent.

Un aliment plus substantiel est offert par le *maïs*, émigré des plantations cultivées et devenu plus ou moins sauvage. Les Pygmées qui ne le connaissaient pas avant, lui ont gardé le nom fang de *fun*, souvent altéré en *pun* ou *mpun*. On le mange grillé sur le feu, à l'état frais ou sec ou mieux encore les graines laiteuses sont réduites en bouillie, c'est l'excellent mets le *nkwèr* pahouin, mais malheureusement mélangé avec de l'âcre oseille indigène, *ngama*. On ajoute fréquemment

[1] *Welwitschia sp.* (Pierre) proche du mirabilis, fam. des Gnétacées.
[2] Papyrus des anciens.

à cette bouillie le suc des cannes à sucre, émigrées, elles aussi, des plantations voisines, et qui ont gardé leur nom fang de *nkurx*.

Dans les plantations des voisins, les Pygmées ne se gênent nullement pour piller arachides, *owôn* des Fang, et *ôw* des Pygmées, qui n'en est probablement qu'une contraction ou la vraie racine (*Arachis hypogaea*, des *Papilionacées*), *arachides* et beaucoup plus loin dans le nord, une sorte de petit haricot brun et assez coriace, parce que mal cultivé, qui se rapproche peut-être plus des *Physostigma* que des véritables *Phaseolus*, genre tout voisin. Ce haricot doit être presque réduit en purée pour être comestible, autrement il est dangereux et donne des coliques. Les Pygmées l'appellent *éfé* [1]. L'eau de cuisson est surtout dangereuse, à cause d'un glucoside cyanhydrique, la Phasealunatine, qui y demeure dissous. Cette eau sert parfois de poison d'épreuve, à défaut de graines de *Physostigma*, beaucoup plus dangereuses par l'ésérine qu'elles renferment abondamment.

Les Pygmées connaissent et emploient également, mais peu, une autre espèce voisine du haricot, l'*ablab* ou *dolique* d'Egypte.

Nombre d'arbres de la forêt, par leurs fruits ou leurs feuilles, sont également consommés par les Pygmées, et surtout en cas de manque de vivres, apportent un contingent appréciable. Telles les pousses amères des palmiers grimpants (*ancystrophyllum secundiflorum*), improprement appelés rotangs, les feuilles acidulées de l'assia, les fruits de l'ébénier ou *ro kon* (*Dyospyros ebenum* des *Ebénacées*), de l'*aza* ou *asia* des Fang (*Pachilobus edulis*), surtout les très gros et très bons fruits des *nsanngom* fang, pour eux *ngoi* (*Allanblackia floribunda*). Les Coleus (Térè) qui donnent à nos jardins leurs fleurs et leurs feuilles aux coloris si riches et si variés s'offrent également à la femme pygmée dans les clairières humides, près des fontaines qui sourdent dans le gazon. Plantes des terrains bas, elles sont des plus recherchées. Non que leurs fleurs délicates attirent la petite femme, non leurs fleurs pour elle inutiles, mais leurs tubercules succulents, au goût sucré, et qui entreraient avec avantage dans nos cultures vivrières. Quel beau spectacle offrirait aux yeux ravis une immense plantation de *Coleus rotundifolius*, *Dazo*, *Langouassiensis* [2], tous plus richement diaprés les uns que les autres ! A côté des Kola dont ils dédaignent le fruit payé plus haut à prix d'or, ils consomment ceux du *Grewia megalocarpa* qui ne sont nullement à dédaigner et ceux du *Sarcocephalus esculentus* qui ont un précieux avantage : si l'on en consomme trop, ils deviennent vomitifs. Avec eux, impossible de se montrer trop gourmand. Sous leur nom indigène, ils entrent dans plus d'un récit satirique, d'autant que leur écorce, de même que celle de l'*Ourouparia africanus*, des Rubiacées, est tonique, amère et fébrifuge. Beau-

[1] *Osang* des Pahouins, *osangi* des Mpongwé.

[2] Maurice Chevallier, le distingué professeur du Muséum a donné une Etude très intéressante sur les tubercules comestibles du coleus. Il en distingue deux sortes, suivant l'espèce et l'habitat, les noirs et les blancs. Nos Pygmées ne connaissent que les noirs de leurs marais.

coup de Ficus au fruit douceâtre et sans saveur donnent un aliment de disette avec les fruits de quelques lianes productrices de caoutchouc. En ajoutant enfin à cette liste déjà longue un certain nombre de champignons comestibles et toutes les espèces de fruits que nous avons vu cueillir ou manger sans pouvoir les déterminer, on conviendra que nos petits hommes savent se tirer d'affaire et que, pour eux, la forêt nourricière est loin d'être une marâtre.

CHAPITRE V

Cuisine et Mets divers

1. La Boisson. — 2. Préparation du Feu. — 3. Légende du Feu. — 4. Les Ustensiles de cuisine. — 5. Les Condiments. — 6. Les Mets. — 7. Le Travail de cuisine.

Chemin faisant, au cours de cette étude, nous avons indiqué certain nombre de mets et la façon de les préparer. A peine pourrons-nous en ajouter quelques-uns.

1. La Boisson

La boisson ordinaire est, avant tout, l'eau et surtout l'eau pure. Sur ce point, les Pygmées se montrent avec raison fort difficiles, et ne boivent jamais l'eau corrompue, si peu le soit-elle. Ils font également usage d'infusions. Après le repas du soir, pour se rincer la bouche, ils prennent une gorgée d'eau chaude dans laquelle on a fait infuser une sorte de menthe, l'*awa*, un Pogostemon, très proche du *Pogostemon Patchouly*, que tout le monde connaît au moins de nom. Ils boivent ensuite le reste de l'infusion.

Dans la forêt, pour boire l'eau, on se sert d'un cornet rapidement fait avec une feuille d'*amône*, et toujours rejetée aussitôt après usage ; jamais on ne doit boire après quelqu'un dans le même cornet ; c'est l'offenser gravement, offense qui doit être rachetée par un présent.

Pour étancher la soif, à défaut d'eau souvent malsaine, et empoisonnée par certaines plantes nocives, on suce les fruits aigrelets de l'amome (*Amomum citratum*), ou bien mieux encore, on cherche un nid de fourmis arboricoles, l'*Esanguna-agenda* [1], on presse les nymphes, et en découle un suc aigrelet, acide, légèrement sucré et vraiment très agréable que naturellement ignorent et dédaignent tous les Européens.

[1] Litt. Celle qu'on salue en passant, parce qu'on courbe la tête en passant sous les nids pour ne pas les heurter.

On a une certaine répugnance la première fois : elle disparaît bien vite.

Pour boire au village, les Pygmées emploient le plus souvent une cuiller de bois ou de coquille d'escargot, mais qui reste toujours strictement personnelle, parfois une moitié de courge, ornée de dessins tracés au feu. Avec ces mêmes courges (*ngong*), les femmes vont puiser l'eau pour la déverser dans des courges plus grandes où cuisent les aliments. C'est également le rôle des enfants d'aller puiser de l'eau, jamais celui des hommes : ce serait déshonorant pour eux, d'où le dicton : « Tu ne peux ni tuer l'éléphant, ni pêcher le poisson, tu n'es bon qu'à puiser l'eau », donc, tu n'es bon à rien ! Même mes petits Négrilles me voyaient avec étonnement verser l'eau de la carafe dans mon verre : ce n'était pas un travail d'homme, non plus d'ailleurs que boire plusieurs fois dans le même verre ! Avec eux, les verriers feraient vite fortune !

Pour les jours de fête, pour les grandes beuveries, les Pygmées ont plusieurs boissons.

La meilleure est faite de la façon suivante : on prend du miel grossièrement débarrassé à la main de sa cire, on l'écrase, et on le jette dans un tronc d'arbre creusé en forme d'auge. On broie à part les fruits de l'*ozenga* et on y ajoute quelques bananes très mûres et commençant à fermenter : leur seul rôle d'ailleurs est de servir de ferment. On prend la pâte d'*ozenga* (*Aubrya gabonensis*) et on la jette dans le tronc d'arbre. On brasse soigneusement avec des bâtons, puis on recouvre de feuilles et on laisse fermenter au soleil. On peut boire dès le lendemain. Si on la consomme le soir même, c'est une boisson fraîche, acidulée, des plus agréables, qui rappelle fort un vin léger ou le cidre mousseux. Dès le lendemain, elle devient des plus capiteuses et amène une ivresse rapide, mais non méchante. Après un bon sommeil de quelques heures, tout est dissipé.

Si on ajoute au mélange la pulpe des fruits du *Parkia biglobosa*, on obtient une boisson plus acidulée et moins forte.

En remplaçant, au contraire, les fruits du Parkia par ceux de l'Owalé, la boisson est plus capiteuse, devient amère et ressemble beaucoup à la bière forte.

Un autre arbre, l'*ofos*, l'*Haemostaphis Barteri*, donne des fruits très astringents qui remplacent l'*ozenga*. Dans ce cas, la boisson obtenue est excessivement pimentée, et difficile à avaler pour nos palais européens, quoiqu'elle aie très bon goût.

Mes Pygmées me parlaient souvent de la bière que leurs ancêtres faisaient avec une plante qui doit être l'éleusine ou le sorgho, mais ils ne la connaissaient plus.

Les Pygmées, ceux au moins que nous avons fréquentés, s'enivrent très rarement et sont d'une sobriété remarquable. Pour eux, l'ivresse est un véritable empoisonnement, qu'ils redoutent. Ne plus avoir conscience de ses actes est une véritable déchéance : ils en ont honte, et ont vraiment raison. Dans certaines fêtes cependant, comme nous

l'avons vu, de fait sinon de droit, l'ivresse devient presque rituelle, mais chez eux demeure presque toujours riante et aimable.

2. Préparation du feu

Briquets de silex et allumettes ont aujourd'hui pénétré dans tout le continent noir. Mais les Négrilles ne se laissent guère pénétrer ! Ils sont aujourd'hui comme voilà cinq cents ans, mille ans, cinq mille ans, fidèles au briquet de bois que l'on retrouve à peu près identique chez les peuples primitifs du monde entier et qui paraît remonter aux origines mêmes de l'humanité.

« Ce sont, dit Mgr Le Roy dans ses *Pygmées*, deux morceaux de bois sec, l'un dur et l'autre mou. Ce dernier est posé par terre, retenu sous les pieds de l'opérateur et percé en son milieu par un petit trou, ou l'on place verticalement la pointe du bois dur ; il n'y a plus qu'à tourner rapidement entre les mains celui-ci dans celui-là. Avec de l'adresse, de l'agilité et de la patience, la fumée finit par paraître, et « Il n'y a pas de fumée sans feu ».

Mais, on le comprend, cette opération demande toujours un certain travail, aussi s'applique-t-on dans les campements, et même en voyage, à conserver toujours quelques tisons « vivants ».

Mgr Le Roy ajoute qu'ils savent fort bien retirer du caillou l'étincelle. Celle-ci est recueillie sur une sorte de champignon rappelant l'amadou, ou encore sur le duvet végétal, très sec, dont ils ont toujours une provision et qui leur est fourni par le palmier à huile ou par le fromager (*Eriodendron anfractuosum*). Ce duvet est notre kapok.

Pour notre part, tout en ne niant nullement que Mgr Le Roy ait constaté *de visu* cette façon de faire du feu chez les Pygmées, nous devons reconnaître que le briquet à feu que nous les avons toujours vus employer, est fort différent. Il est ainsi construit. Dans une petite pièce de bois aussi sec que possible est pratiquée au milieu une petite cavité, de deux à trois centimètres de profondeur. Le Pygmée, au moment de faire du feu, y place un peu de poudre de bois qu'on trouve partout dans les arbres morts. Il y ajoute souvent l'enveloppe d'un nid de guêpe ou de fourmis, enveloppe mince comme du papier qu'elle rappelle par sa consistance et son aspect. Au lieu de cette pièce de bois, dont on ne se sert guère qu'au campement, ils emploient très bien un nid de termites ou le premier arbre mort qu'ils rencontrent. Je n'ai pas vu employer le champignon signalé par Mgr Le Roy. Dans cette première pièce de bois, ils placent bien la seconde, comme l'indique Mgr Le Roy, mais ne la font pas tourner entre leurs doigts comme il le dit. Nous doutons fort même que malgré toute la patience et l'agilité possibles, ils puissent en ce cas arriver à un résultat satisfaisant. Ce bois ne tournerait pas assez vite pour allumer la poussière de bois. Mais une des extrémités du bois étant placée dans la cavité du second, ils maintiennent l'autre extrémité verticale, soit en l'introduisant dans la cavité de l'escargot qui leur sert de cuiller et que presque toujours ils ont à leur ceinture. Appliquant alors la corde de leur arc au bois tenu

verticalement, ils le font tourner avec une rapidité merveilleuse par un mouvement de va et vient, bien plus efficace que s'ils se servaient seulement de leurs mains. Ce mouvement est en somme analogue à celui des horlogers perçant une pièce d'acier avec un foret mû par un « violon ». La flamme jaillit presque instantanément.

Nous ne les avons jamais vus employer le briquet, ou même aperçu de silex entre leurs mains [1].

Le feu, ajoute avec raison Mgr Le Roy, est du reste une de leurs grandes jouissances. Ils aiment à former cercle autour, accroupis, et ouvrant vers la flamme leurs petites mains. La nuit, ils ont toujours un foyer près d'eux, et parfois ils se couchent jusque dans la cendre chaude. Pour s'éclairer, ils emploient les tiges sèches et résineuses de l'amôme. Nous avons déjà parlé de cette plante à propos de son fruit.

M. de Brazza raconte que, se trouvant un jour chez un chef des bords de la Likwala, affluent de droite du Congo, il vit arriver quelques-uns de nos petits hommes.

— Qui sont ces gens-là ? demanda-t-il.

— Comment, répondit le chef, tu ne les connais pas ? Ce sont eux qui ont inventé le feu...

Si tel est le sentiment des peuples qui les avoisinent, les Négrilles, beaucoup plus modestes, ne s'attribuent nullement l'invention du feu : pour eux, il leur a été donné par Dieu lui-même. Ainsi le racontent-ils [2]:

3. Légende du feu (Léna dzi)

Cela, c'est moi, *Atum*, du clan Akyè, qui le dis, et cela parce que je le sais, mon père me l'a appris, et à mon père les pères de ses pères. Vous autres, écoutez : plus tard, vous le redirez à vos enfants.

Les hommes n'étaient plus dans le grand village du commencement, Dieu s'était retiré d'avec eux. Dans le grand village du commencement, on n'avait jamais ni faim ni soif, on n'avait jamais ni chaud ni froid, on était bien de partout, c'était le temps heureux. Comment nous avons perdu tout cela, je vous l'ai déjà dit. Vous vous en souviendrez. Il faut toujours obéir à *Khmvum*, il faut toujours faire ce qu'il ordonne.

Les hommes étaient partis du grand village. Où étaient-ils ? Partout ! Mais ils n'étaient pas heureux, ils avaient faim, ils avaient soif, ils avaient froid. Ils avaient froid, et cela c'était le pire de tout. Pour se réchauffer, ils se couvraient avec des feuilles. Ce n'était pas bon ! Ils avaient faim : Quand ils tuaient un animal, ils le mangeaient aussitôt, comme ça. Ce n'était pas bon !

Alors leur chef de ce temps-là dit à ses hommes : « Je vais appeler Dieu ! » Il prit son fils et l'offrit à Dieu en disant :

— Créateur, je t'appelle.

[1] Le briquet et l'instrument à faire du feu sont employés par les Bantu voisins des Pygmées. Mgr Le Roy, ce qui explique son assertion, a fort bien pu voir les Pygmées métissés ou esclaves s'en servir, mais nous les croyons objets « empruntés ».

[2] *Léna*, ailleurs, *opi*, le feu.

Et le Créateur répondit :

— Qui m'appelle ?

— C'est moi, le chef des hommes.

— Toi, le chef des hommes, que veux-tu ? Toi et moi, ce sont deux choses (différentes)[1].

Le chef des hommes répondit :

— Toi et moi, ce sont deux choses. Toi, tu es le fort, toi, tu es Celui qui a pitié. Moi, j'ai faim, moi, j'ai froid.

Le Créateur eut pitié. Il dit :

— Je vais te donner la créature rouge, la créature vivante : elle restera avec toi. Tu n'auras plus faim, tu n'auras plus froid. Toi seul, tu auras la créature rouge : les autres animaux auront peur d'elle. Avec elle comme compagnon dans ta case, ils ne viendront plus prendre tes enfants dans ta case. Tu n'auras plus peur la nuit, car la nuit sera le jour.

Cela, je l'avais oublié, le chef des hommes avait dit aussi au Créateur :

— La nuit, j'ai peur dans ma case : nous avons tous peur, et les animaux méchants viennent prendre nos enfants. Cela, tu ne nous avais pas puni.

— Je ne vous avais pas puni. Je vous donne la créature rouge, *léna*, et pour que vous sachiez toujours que moi, je vous l'ai donnée, vous entendrez mon tonnerre et vous verrez la foudre (*piti*) couper le ciel en deux. J'ai dit.

Le Créateur leur donna alors la créature rouge, le feu. Il leur montra comment *elle sortait de la pierre* (ce que nos Pygmées ne savent plus faire aujourd'hui), comment il fallait lui donner à manger, et les aliments qu'elle aimait. Il leur montra comment il fallait mettre la viande avec la créature rouge pour qu'elle soit bonne à manger. Il leur montra comment elle chassait le froid et éloignait les bêtes sauvages. Il leur dit :

— Maintenant, vous n'aurez plus peur, vous n'aurez plus froid, vous n'aurez plus faim : allez !

Ils répondirent :

— Nous n'aurons plus peur, ô Toi le Fort, nous n'aurons plus froid, ô Toi, le Fort, nous n'aurons plus faim, ô Toi, le Fort. A Toi, nous disons : C'est bien (c'est-à-dire : merci).

Et ils s'en allèrent, ils étaient très contents et depuis ce temps, la créature rouge vit avec les hommes. Pour que jamais ils n'oublient qui la leur a donnée, quand le tonnerre gronde, la créature rouge fend le ciel tout entier. Et cela, le Créateur l'a dit. Aussi, vous l'avez tous vu, quand nous lui offrons le sacrifice ordonné, le feu dévore la bête que nous offrons. Cela, le Créateur l'a dit, et c'est bien. — Moi, *Atum*, chef du clan Akyè, j'ai dit ceci.

Non seulement les Négrilles, dans cette légende particulière, mais encore les Bantu ont gardé ce souvenir que le feu est un don de Dieu.

[1] C'est-à-dire nous n'avons rien à voir ensemble.

Ainsi chez les Fang : les hommes, au commencement, avaient offert un grand sacrifice au Créateur, et amoncelé les animaux sur les bûchers préparés.

Légende fang du feu (fragment)

« Puis le Maître de la vie dit encore : Mettez les animaux sur le bois. On fit comme il avait ordonné, et tout d'un coup, la chose que nous appelons maintenant « feu », s'éleva, et voici comment. Lorsque tous les animaux furent placés sur le bois, et il y en avait beaucoup, le Créateur fit un signe et le tonnerre vint : il éclata, et l'éclair vint aussi ; l'éclair brille, et aussitôt on vit une grande flamme s'élever, et le bois brûla. Et le maître dit : « C'est le feu », les hommes dirent : « Oui, c'est bien. Le feu est bon », et le fils aîné de *Ndum* chanta le chant du feu. C'est le fils de Ndum qui chanta le feu le premier.

Le Chant du Feu

Feu, ô feu,
Feu du foyer d'en bas, feu du foyer d'en haut,
Lumière qui brille dans la lune, lumière qui brille dans le soleil,
Etoile qui étincelle la nuit, étoile qui fond la lumière,
Esprit du tonnerre, œil brillant de la tempête,
Feu du soleil qui nous donne la lumière :
Je t'appelle pour l'expiation,
Feu, ô feu !

Feu qui passe, et tout meurt derrière tes traces,
Feu qui passe et tout vit derrière toi :
Les arbres sont brûlés, cendres et cendres,
Les herbes ont grandi, les herbes ont fructifié,
Feu, ami des hommes,
Je t'appelle pour l'expiation,
Feu, je t'appelle,
Feu protecteur du foyer !
Tu passes, ils sont vaincus, nul ne te surpasse,
Feu du foyer,
Je t'appelle pour l'expiation ! [1].

Lorsque tous les animaux eurent été consumés, les hommes selon l'ordre qu'ils en avaient reçu recueillirent les os calcinés... Et le Créateur leur dit : « Cela, c'est l'Alliance de l'Union... » Tous les hommes dirent : « Nous l'aimons ainsi. »

L'idée du feu donné par Dieu, et conjointement, la reconnaissance du feu dévorant les victimes du sacrifice, remonte donc aux temps les

[1] Chant de Ngoïa.

plus reculés de l'histoire, une fois de plus affirme la religiosité de l'homme primitif [1].

4. Les Ustensiles de cuisine

Vu la vie si simple, si peu compliquée que nous leur avons vu mener, il serait étrange que les Pygmées pussent s'embarrasser de nombreux ustensiles de cuisine (*no* récipient, *nno* pluriel, indiqué par l'accentuation de l'n initial). Au fond, ces ustensiles sont réduits à leur plus simple expression !

Les verres et coupes à boire sont remplacés par le simple cornet de feuille, toujours à la portée de la main, qui ne sert qu'une fois et que l'on rejette après usage.

Les fourchettes sont naturellement inconnues.

Assiettes et plats sont remplacés par une large feuille de bananier précédemment passée au feu pour l'assouplir et l'empêcher de se déchirer. Souvent, les mets cuisent à l'étouffée dans ces feuilles de bananier, serrées à l'extrémité de façon à enfermer les mets et simplement posées sur les charbons. Quand les feuilles commencent à brûler, le mets est cuit. On dénoue le paquet, on mange et on jette ensuite le contenant et le peu qui peut rester du contenu.

Parfois une ou deux corbeilles, rarement davantage, en fibres de palmier tressées. On y dépose les bananes cuites et le manioc ou le maïs.

Comme marmites, nous venons de le voir, des feuilles de bananier, qui ne servent qu'une fois. Bien rarement, et ce sera alors meuble précieux, une marmite de fer, achetée quelquefois, plus souvent volée. Les Négrilles ignorent ou dédaignent absolument la poterie.

Souvent, dans les cases, on trouve des géodes (*rrâ*) ou pierres creuses. En y jetant des cailloux rougis au feu, on fait bouillir l'eau qu'on y a versée pour faire une infusion de plantes aromatiques. Plus fréquemment, on emploiera pour cet usage une espèce de petite courge, abondante partout, plus ou moins bien partagée par la moitié, et qui ne servira, là encore, qu'une fois.

Pour écraser le manioc, le maïs, les bananes, le Pygmée dédaignera les pilons et les mortiers de ses voisins bantu. Une pierre, ronde autant que possible, un large fragment d'écorce détaché des ficus voisins les remplacera parfaitement.

En fait de vaisselle, de verrerie, de marmites ou casseroles, que lui faut-il donc, que lui reste-t-il en propre ?

D'abord, son couteau, un mauvais couteau de fer ébréché ou mieux de cuivre, qui sert à peu près à tout ! Puis une cuiller, tantôt en bois, plutôt en coquille d'escargot, soigneusement polie, qui ne quitte guère sa ceinture, et... voilà tout ! Simplification à l'extrême ! Aussi en cas d'alerte, la petite famille est vite prête à s'enfuir et rien

[1] En voyage, on emporte des braises dans une gerbe d'herbes humides (*mfum*).

ne l'arrête, rien ne l'encombre ! Le mari prend ses armes, la femme, ses corbeilles, son sabre d'abatis, sa marmite, quand elle en possède, son petit enfant dernier-né sur le dos, les autres à la main, et en route ! L'ennemi peut venir, il ne trouvera rien à piller, et le petit Pygmée sera loin déjà, pouvant bien dire, comme Bias, le philosophe de jadis :

« *Omnia mea mecum porto !* »

et cet *omnia* ne le charge, ni ne l'encombre guère !

5. Les Condiments

1. Le premier des condiments est évidemment le sel. Les Négrilles, au moins quelques-uns, commencent à connaître le sel européen et l'apprécient fort. De sel, on ne saurait se passer. Nous avons observé à maintes reprises que plus le sel se raréfie, plus la lèpre et l'éléphantiasis augmentent, plus les plaies deviennent inguérissables. Dans nos régions équatoriales, les Négrilles font brûler une petite plante des marais, la *Pistia Stratiotes*, une Aroïdée voisine de nos Arum et de l'*Amorphophallus* dont l'âcre rhizome est utilisé par eux contre les morsures de serpents.

Les cendres lavées du Pistia donnent un chlorate de potasse, très âcre, et très violent, une sorte de saumure avec laquelle on assaisonne les aliments. On emploie également la saumure de cendres de palmier des marais, encore plus âcre et plus corrosive. C'est absolument la lessive, la bonne lessive brune et écumante de nos aïeules. Mais au lieu d'en laver le linge sale qu'ils n'ont pas, ils s'en lavent les intestins !

2. Nombre d'espèces de *piments* entrent dans la cuisine négrille. On sait que le fruit contient un principe âcre très peu connu, la capsaïcine. Ils estiment fort un piment noir, à petits fruits et de saveur très violente, un piment rouge à gros fruits, dit piment grosse femme, le piment rouge que nous connaissons sous le nom de piment de Cayenne, etc. Pour développer la saveur du piment, il faut l'écraser vert avec de l'huile et du citron. Les Négrilles le mélangent avec le fruit astringent de l'*ofos* et celui d'un spondias. (*Spondias macrocarpa* Engler [var. nov. Pierre] des Térébinthacées.)

3. Les *herbes aromatiques* abondent dans la forêt, mais les Négrilles ne s'en servent guère qu'en infusion. L'awa, une menthacée [1], est cependant souvent employée comme condiment.

Le *vinaigre* est absolument inconnu.

L'huile de termites est peut-être plus employée encore, d'autant que les insectes, nous l'avons dit, constituent, eux aussi, nous ne parlons que des insectes ailés, un mets de haut goût. Pour nous, cette huile est nauséabonde, nous lui avons attribué en grande partie l'odeur spéciale des Négrilles, mais des goûts et des couleurs... Les Romains estimaient fort l'*asa-fœtida*, des Ombellifères, ou mieux *ferula fœtuda*

[1] *Pogostemon Patchouli* ou espèce voisine.

qui aujourd'hui encore est très estimée en Orient comme condiment et dont les Pygmées emploient également une espèce presque similaire. Pour nous, elle est d'odeur repoussante, bien que nous l'employions comme antihelminthique et antihystérique. (Gouttes bénites. Baume de Fioravanti.)

6. Les mets (Dzio[1])

Le fond de la nourriture est constitué comme partout par la viande, et en fait de viande, les Négrilles mangent *tout*. Pourvu que la quantité y soit, ils nous ont toujours paru faire très peu attention à la qualité ! La viande fraîche est mangée rôtie, soit simplement enfilée sur des baguettes et exposée au feu, soit cuite dans des fours primitifs, creusés en terre. Les tortues sont mangées dans leur carapace, placée au préalable sur le feu. Lorsqu'elles sont bien grasses et suffisamment assaisonnées, c'est un manger vraiment délicieux. Lorsque la viande est trop abondante pour être mangée immédiatement, ils la font boucaner et la consomment ensuite : mais dans ce cas, les vers y abondent vite, et elle prend un fumet tout spécial. Elle est « aigre » disent les Pygmées ! Mais ils n'en font nullement fi et mangent jusqu'au dernier morceau de cuir !

Le poisson, comme nous l'avons vu, est cuit à l'étuvée, dans des feuilles de bananier, et dans sa propre graisse. C'est d'ordinaire, un mets fort bon.

Mais rien ne vaut ce que les Mpongwé désignent sous le nom de *nyembwé*, et que les Négrilles appellent *esthá*. C'est une sorte de ragoût à l'huile de palme. Pour être vraiment bonne, l'huile de palme doit être employée toute fraîche. Le régime est cueilli à l'arbre, les noix détachées et jetées aussitôt dans l'eau bouillante, la pulpe en est pressée, l'huile surnage et on la recueille. On y fait ensuite cuire la viande à feu très doux dans les feuilles de bananes et on sert chaud. C'est un mets vraiment excellent. Au lieu de l'huile rougeâtre de palmier et à l'odeur très caractéristique, on emploie souvent l'huile extraite d'un fruit, l'*afo* ; elle vaut largement notre meilleure huile d'olive.

Toute espèce de viande se mange, nous l'avons vu précédemment, mais tandis que nous préférons les antilopes, surtout l'antilope d'eau et le sanglier, les Négrilles plaçent l'éléphant en première ligne, bien que le fumet en soit beaucoup plus développé et la texture plus fibreuse. Ils estiment également fort, et avec raison, la viande d'iguane et de lamentin. Ce sont parmi les meilleures qui existent.

Tous les poissons sont comestibles et sont mangés. La carpe est aux premiers rangs, et ils en consomment des quantités énormes à la saison sèche, lorsqu'il est facile de s'en emparer.

Tout ce qui peut se manger est mangé, et peut-être certains mets dont usent les Négrilles, entreraient facilement dans notre propre cuisine. Parmi ces mets qui au premier abord nous paraissent bizarres et

[1] Conf. *dzo*, manger.

répugnants, on peut ranger une espèce de gros crapaud bleu (*fi*), que l'on mange après l'avoir fait griller sur les charbons ardents. C'est un mets très délicat et qui vaut largement nos pattes ou nos cuisses de grenouilles [1].

Les sauterelles sont également très estimées, ce ne sont pas tout à fait les grosses sauterelles vertes de nos pays ; mais un genre d'acridés assez proche. On les mange séchées au soleil : leur goût rappelle beaucoup celui de la crevette.

Une grosse chenille jaune dévore les fruits et les feuilles d'un bel arbre à feuilles luisantes. Elle y vit en familles très abondantes. Lorsqu'elle est au terme de sa croissance et prête à se transformer en chrysalide, grosse à souhait, on la recueille à pleins paniers. Les chenilles donnent naissance aux magnifiques papillons de la famille des Saturnides (*Saturnia Marchii*), que l'on trouve surtout aux bords de l'Ogowé, *Urota sinope*, *Anthocera teffraria*, d'un noir profond et velouté, *Anthocera menippe*, d'un rouge éclatant, et quelques autres Anthocera. Pour les consommer, on presse légèrement l'extrémité caudale pour exprimer les excréments, on jette le reste dans la marmite, et on fait bouillir avec de l'huile. Au premier abord, le mets qui ressemble à une épaisse bouillie noire, est peu engageant. Il est au contraire fort bon.

Dans les troncs d'arbres à moitié pourris, on trouve les grosses larves blanches de coléoptères énormes, de la famille des Lucanides, dont notre Cerf-volant, le *Mallodon Downesii*, le *Plocaderus crenatus*, et surtout les larves des magnifiques Cétonides, les *Goliath cacicus*, *regius*, *Cameronensis* et autres, propres à nos régions. On les fait frire dans leur graisse et c'est un manger délicieux. L'insecte à l'état parfait, dépouillé de sa dure carapace et cuit sous la cendre, est encore meilleur,

[1] Citons un passage des Voyages de Livingstone :

« Mes enfants mangeaient aussi avec avidité une énorme grenouille appelée *Matôametfo*, et qui lorsqu'elle est cuite, ressemble à un poulet. (C'est *le Pyxicephalus adversus* de Smith , longueur 0,138, largeur 0,113.) Cette grenouille fait son trou dans les buissons et y reste cachée pendant la saison sèche. Une grosse araignée profite du terrier pour y établir sa toile qui en ferme l'entrée.

» Il n'y a qu'un Bushman, ajoute Livingstone, pour chercher une grenouille derrière une toile d'araignée. Nous pouvons, dit-il encore, recommander cette grenouille aux Français en toute confiance. (Livingstone fait ici allusion à cette réputation que nous font nos voisins de mangeurs de grenouilles. *Frog-eaters Frenchmen!*)

» Nous fûmes quelquefois très heureux d'accepter un plat de sauterelles, qui sont pour les habitants de cette contrée (les *Matabélés*) une véritable manne. Elles ont un goût végétal très prononcé qui varie suivant la plante dont elles ont fait leur nourriture ; il y a une raison de physiologie pour qu'on les mange avec du miel grillées et réduites en poudre, elles se conservent pendant plusieurs mois ; préparées de la sorte, on ne peut pas dire qu'elles soient mauvaises ; bouillies, elles sont détestables ; grillées, je les préfère aux crevettes. »

LIVINGSTONE, *Explorations dans l'Afrique australe*, Ed. Hachette, p. 45.

en particulier le Goliath commun, moins gros et moins beau que les autres, qui vole le soir en troupes nombreuses autour des Pandanus.

L'escargot à coquille verte et chair rouge, *Acrope sp.* est peu estimé, de même que le camaron ou écrevisse de rivières sans pinces, très abondante, et de chair fade, dans le genre de nos langoustines.

7. Le Travail de cuisine

Le travail de la cuisine est tout entier réservé aux femmes. Y prendre part serait une honte pour un homme. La cuisine ne se fait qu'une fois par jour, vers le soir, et les repas se prennent en commun, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes [1], en dehors ou à l'intérieur des cases. Les femmes se tiennent à l'écart et mangent après les hommes, mais leur part demeure abondante. Tandis que chez les Bantu ou tout au moins ceux du rameau fang, les hommes s'adjugent à peu près tout le plat, le partage est beaucoup plus équitable chez les Négrilles, et la part réservée aux femmes ne consiste pas uniquement dans les bas morceaux.

Tout le monde s'assied simplement par terre, ou sur un tronc d'arbre, jamais d'escabeaux ou de sièges. Rien de plus comique à voir que l'attitude de nos Négrilles lorsque, d'aventure, je les invitais à la Mission à prendre place sur une chaise ! Ce leur était bientôt un supplice ! Ainsi, dans leur vie, simplifient nos Négrilles. Trop heureux

Sua si bona norint !

[1] Cette règle ne subit d'exception que pour les vieillards impotents ou qu'il faut faire manger.

CHAPITRE VI

La Guerre

1. Pas de guerre entre tribus négrilles. — 2. Guerre avec les étrangers. — 3. Sacrifice et Préparatifs de guerre. — 4. L'Exécution de la guerre.

1. Pas de guerre entre tributs négrilles

Rarement, on pourrait même dire : jamais, les clans négrilles ne sont en guerre entre eux. Peut-être influence du sang ou du lien qui les unit, conscience de leur faiblesse ou de leur petit nombre, crainte d'une lutte qu'ils devinent sans merci. Quelle qu'en soit la raison, les clans ne luttent pas entre eux.

Evidemment, cela n'exclut nullement les luttes, même acharnées, entre individus, luttes qui sont au contraire fréquentes et parfois mortelles. La plupart du temps, ces luttes sont causées par la compétition d'une même jeune fille, parfois à la suite d'une simple raillerie ; car tout en étant d'ordinaire fort doux, nos petits hommes n'en ont pas moins l'épiderme fort sensible et gardent longtemps le souvenir d'une injure.

Si le meurtre a été commis sur un sujet appartenant à un clan différent, l'affaire est toujours réglée à l'amiable. Les chefs des deux clans se réunissent, discutent, ce qui peut durer parfois fort longtemps, d'autant que l'affaire se règle dans le campement de celui qui a tué. Le clan lésé accompagne son chef, et l'usage veut qu'il soit nourri aux dépens de l'autre tout le temps que l'affaire n'est pas réglée. Si l'un a intérêt à ce que le procès soit terminé le plus vite possible, l'autre a non moins d'intérêt à le prolonger. Quelles que soient les bonnes intentions des uns et des autres, comme pendant ce temps les hommes ne vont ni à la pêche ni à la chasse, les provisions toujours sommaires sont vite terminées et tout se règle, non faute de combattants, mais parce qu'il n'y a plus rien à manger ! Que n'observe-t-on pareil usage dans les « palabres » européennes ! En face d'une table vide, plus vite certainement en finiraient les plénipotentiaires.

Une fois les clans d'accord, il n'y a plus qu'à payer, et au contraire des tribus bantu, nulle représaille n'est exercée. Une blessure grave, mais non mortelle, est ordinairement payée par deux défenses d'éléphant. Si la blessure a occasionné la perte d'un membre, on livrera une femme en échange. Dans le cas de mort d'homme, en particulier d'homme fait ou de guerrier, le clan lésé recevra une jeune fille, un arc et ses flèches, — ce qui, entre parenthèses, montre le haut prix attaché à cette arme — plus deux ou trois sagaies.

En outre, une chèvre ou un mouton seront volés au clan bantu voisin. L'animal fera les frais d'un repas commun. Mais auparavant, le chef du clan lésé amène l'animal au milieu de son village. Le chef du clan offenseur tranche le cou de l'animal. On recueille le sang dans un vase et on va solennellement asperger la case où demeurait celui qui a été tué. La tête de l'animal est déposée devant la porte de la case ; elle appartient aux parents du mort. Les deux chefs exécutent ensuite une danse particulière accompagnée d'un chant spécial, le *ngiwa,* ou chant d'expiation, analogue au chant fang de *Ngoïa,* puis l'animal est rôti sur les charbons et mangé par tous les guerriers. Une fois le repas fini, une danse termine la cérémonie. C'est ce qu'on appelle : « Enterrer la faute. »

La danse terminée, chacun reprend le chemin du retour, et il est interdit de parler davantage du mort. En s'en allant, les guerriers enmènent la jeune fille qui leur a été livrée, et elle fait désormais partie de leur clan dans la famille de celui qui a été tué. Son premier enfant mâle portera le nom du mort et aura la même parenté.

Il peut arriver que le clan offenseur n'ait pas de jeune fille nubile à livrer. L'obstacle n'est pas insurmontable. Une ou deux défenses d'éléphant, suivant le poids et la grosseur, peuvent remplacer la jeune fille.

2. Guerre avec les étrangers

La guerre avec une tribu étrangère à la race est beaucoup plus fréquente. Les Négrilles ne la recherchent pas. Peut-être ont-ils conscience de leur infériorité, peut-être et surtout ne sont-ils nullement sanguinaires. Mais ils ne la redoutent pas.

Quelles sont les raisons d'une guerre ?

D'ordinaire, elle est due aux motifs suivants.

Une tribu bantu envahissante est venue s'établir en un endroit quelconque de la forêt. Un clan négrille vit dans son voisinage. Si les Bantu se sont montrés conciliants, et surtout s'il n'y a pas eu mort d'homme, peu à peu des relations à peu près amicales se nouent. Sans se mêler jamais à la tribu, le clan négrille semble s'humaniser. Du produit de leur pêche et de leur chasse, ils se procurent par échange les bananes et le manioc qu'ils ne veulent jamais cultiver et qui cependant entrent pour une part nécessaire dans leur alimentation. Mais il est rare que ces bonnes relations durent longtemps. Ces Bantu, se sentant beaucoup plus forts et beaucoup plus nombreux, ne demandent qu'à

assujettir les Négrilles ou à les opprimer. Ils s'en prennent surtout à leurs femmes, proie facile.

Un jour, une jeune fille ou une jeune femme est enlevée. Il ne saurait être question de mariage, sauf dans les clans déjà métissés depuis longtemps et réduits à une sorte de servitude. Dans ce cas, le père de famille lésé devra subir l'injure à lui faite sans pouvoir réclamer officiellement ou se faire payer. De fait, il est très rare qu'il ne venge pas dans l'ombre le tort qui lui a été causé. Mais quand il s'agit d'un vrai clan négrille, c'est-à-dire pur, jamais l'insulte n'est pardonnée.

La guerre est aussitôt déclarée, guerre toujours sans merci. Souvent encore, surtout lorsque la tribu bantu devient de plus en plus nombreuse, que, par conséquent, ses besoins augmentent, les guerriers voient avec dépit le produit de leurs chasses singulièrement diminué du fait des Négrilles, si habiles chasseurs. De là à leur interdire la chasse, il n'y a qu'un pas, et il est vite franchi :

« Mon droit, c'est ma force ! »

Mais sur ce point, et c'est pour eux une question vitale, les Négrilles sont à bon droit intransigeants. A la rigueur, et encore pour un temps, consentiront-ils à certains atermoiements. Ainsi, pour avoir la paix, et certes leur effort est louable, quand ils tuent un éléphant, ils en laissent les défenses à la tribu ou au chef soi-disant protecteur. Mais si celui-ci réclame davantage, eux, de leur côté, maintiennent leur droit sur la forêt et tout ce qui l'habite. Ils sont les propriétaires. Si les autres chassent ou pêchent, c'est comme simples usufruitiers, par suite d'une tolérance des Négrilles. On s'oppose à leur droit: c'est cas de guerre, et elle ne tarde jamais.

Toutefois, avant de la déclarer, arcs et flèches seront consacrés. Et dans ce cas, cette consécration ne sera jamais, comme chez les Bantu, faite par fétiche ou appel aux esprits protecteurs de la Race, mais toujours par une consécration au nom de *Khmvum*, Maître de la Vie et de la Mort, Chef de la forêt, de qui y vit et de ce qui y respire et aussi Protecteur de leurs droits.

Le Bantu ne songe qu'à attirer la chance de son côté, le Négrille, lui, en appelle au Protecteur des faibles, au Maître de tout, et le chant rituel de l'appel le mentionne expressément.

Khmvum, ô Khmvum, tu es le maître, le maître de tout,
Khmvum, ô Khmvum, tu es maître de la forêt,
Maître des arbres, maître des choses,
Khmvum, tu es le maître,
Et nous, les petits, nous sommes tes sujets,
Commande, et nous obéirons, ô Khmvum !
Tu es le maître, le maître de tout,
Le maître des hommes, ô Khmvum.

3. Sacrifice et Préparatifs de Guerre

Comme pour tout acte rituel, il faut un sacrifice, il faut offrir une victime. Dans les tribus bantu, en un sacrifice de ce genre, on prendra toujours un homme. Il faut un concours de circonstances bien rare, que, par exemple, un homme soit prisonnier au village et pour meurtre, pour que la victime choisie soit, chez les Négrilles, une victime humaine. En tout cas, jamais elle ne sera mangée. Si, dans le centre africain, quelques clans pygmées sont anthropophages, c'est cas accidentel.

De même que dans les cas très graves, les Bantu font appel au totem de race, de même les Négrilles auront un usage similaire, du moins à certains égards. La victime de choix est alors un éléphant. Mais cet éléphant doit être désigné de façon particulière. Pendant trois ou sept jours, suivant l'importance de la tribu à attaquer, de l'ennemi à vaincre, le chef du clan observe un jeûne rigoureux : de tout le jour, il ne mange pas, s'abstient de toute boisson, a simplement le droit de mâcher les fruits de l'*amôme* à condition d'en rejeter les graines.

Presque dans tous les cas, ajoutons-le ici, les noyaux de fruits sont chose *Tabou :* on ne doit pas, chez les Négrilles, les fouler aux pieds, mais autant que possible les rejeter dans la forêt, pour qu'ils puissent fructifier. C'est une loi de préservation. Maintes fois, voyageant en pirogue avec des Négrilles, je les ai vus, après avoir mangé des fruits, en déposer soigneusement les noyaux dans un coin de l'embarcation, puis, dès la première escale, les déposer à terre, dans un endroit propice à leur germination. Et si vous les interrogez sur le « pourquoi » de cet acte : « C'est la loi », vous répondront-ils simplement, c'est la prescription ancienne. La vie ne nous appartient pas, elle appartient à *Khmvum*, ou mieux traduit encore, ou plus littéralement, la vie, c'est Dieu.

Dans une des nuits qui suivent le jeûne de trois ou sept jours, le chef voit en songe un éléphant se présenter à lui. Il y a un phénomène de suggestion évident. Et le fait ne mériterait même pas qu'on s'y arrêtât s'il ne s'y joignait autre chose ! Au réveil, le chef décrit l'animal, sa taille et son port, l'endroit où il est actuellement. Il déclare qu'il a vu l'animal, la clairière où il paît, les arbres qui s'y trouvent, le chemin qu'il faut prendre, les dangers à éviter. Tout se trouve vérifié plus tard. C'est que l'animal n'est pas un éléphant ordinaire, mais un des anciens chefs du clan, localisé pour le moment dans le corps de l'animal, comme nous l'avons vu plus haut en parlant de la vie religieuse (p. 84). Le susdit éléphant porte telles ou telles marques distinctives qui le font reconnaître, et c'est le seul cas où il soit permis de tuer cet éléphant. C'est alors, disent-ils, « le sang nouveau ».

Les hommes du clan, aussitôt le songe dévoilé, se mettent en chasse. L'animal est tué ; le chef lui fait alors une incision derrière l'oreille, recueille dans une feuille roulée en cornet le sang qui jaillit, le jette aux quatre coins de la forêt, trempe son doigt dans le cornet et se fait une marque sur le front. Tous les chasseurs l'imitent.

Puis, sans regarder derrière eux, tous les chasseurs partent en

hâte, reviennent au village, prennent arcs, flèches et sagaies, couteau et reviennent, toujours précipitamment, vers le cadavre de l'éléphant. Femmes et enfants suivent à distance. Arrivés près du colosse abattu, les chasseurs l'entourent. On attend les femmes. Le chef monte alors seul sur le cadavre et commence la danse sacrée de l'éléphant, danse mimée superbe. Tout y est représenté de la façon la plus expressive : l'offense faite au clan, le jeûne, le songe de la nuit, la poursuite, la chasse. Puis vient l'attaque, la mort.

Tandis que le chant de triomphe suit la mort lorsque cette danse est reproduite, au moins en partie, dans les fêtes du soir, dans cette danse, au contraire, dont nous venons de parler, c'est le chant de mort qui suit l'écroulement représenté du colosse. Le chef chante alors une sorte de mélopée lugubre que scandent les *yi, yi gnian, yi, yi gnian* des femmes et des enfants.

Beaucoup de mots de ce chant sont archaïques, ou appartiennent à la langue sacrée, et impossibles à comprendre. Ainsi chante le chef :

CHANT SACRÉ DE L'ELÉPHANT

LE CHEF :

J'ai vu, et nous sommes allés dans la forêt.

CHŒUR :

Arc et lance en main, nous sommes allés dans la forêt.

LES FEMMES :

Tiadele mo, tiadele mo (?).

LE CHEF :

Dans la forêt noire, le village bien loin,
Le père était là, le père d'autrefois.

CHŒUR :

Dans la forêt noire, le village bien loin,
Le père était là, le père d'autrefois.

LES FEMMES :

Sang, pleurs, mort,
Tiadele, mo.

LE CHEF :

L'ancêtre du clan...

Puis toute une phrase incompréhensible, pour moi, du moins, où je ne comprends qu'un mot, défiguré d'ailleurs, signifiant aujourd'hui: alliance, acte conjugal, union.

Il ajoute enfin :

L'alliance est faite. Nous sommes les maîtres.
Le soleil brille, la lune éclaire la nuit.
Le soleil est mort, la lune est au delà.
Nous sommes les maîtres du jour, les maîtres de la nuit.

LES HOMMES :

Les maîtres du jour, les maîtres de la nuit.
Mort, nuit, ténèbres, les lucioles ont passé.

Le chef prend ses armes, les trempe dans le sang du cadavre, et saute à terre. Tous les hommes escaladent alors l'éléphant en hurlant, trempent leurs armes dans le sang et sautent également à terre. On ne doit pas essuyer le sang des armes : l'effet des incantations serait nul et le guerrier qui le ferait par mégarde est exclu de la lutte qui va s'engager. Lutte bien simple d'ailleurs.

L'éléphant est tout d'abord dépecé, partagé en morceaux comme d'habitude. Toutefois, on ne lui a pas imposé la couronne fleurie autour des défenses, comme nous l'avons expliqué auparavant. Aucun rite de mort non plus. Il ne peut, en effet, songer à se venger sur celui ou ceux qui l'ont tué, puisque c'est lui-même qui est venu s'exposer à leurs coups et, par l'effusion de son sang, renouveler l'esprit de la race. Loin de chanter alors le chant d'expiation, ce sera celui de reconnaissance. Après avoir été dépecé et mangé comme dans tous les autres cas, une partie de la viande boucanée est enfermée dans les paniers d'écorce pour être préparée grossièrement sur place, car tant qu'il y a de la viande à manger ou à préparer, nul ne revient au village.

On ne procède pas dans le cas que nous venons de décrire à l'enterrement de la virilité de l'éléphant.

4. L'Exécution de la Guerre

Quand tout est terminé, et alors seulement, le clan regagne ses pénates ; le village est détruit, les cases brûlées ; mais sans qu'on touche aux vieillards ou aux malades qui sont au contraire transportés loin de là, souvent à huit ou même trente jours de marche dans un nouvel emplacement choisi. Les femmes y restent alors, mais tout le monde campe à la belle étoile, ce qui ne les gêne d'ailleurs nullement.

Les hommes reviennent en arrière, épient dans l'ombre les guerriers ou les femmes de la tribu qui leur a fait tort. Les flèches meurtrières que décrivait si bien Stanley [1] dans son livre *Les Ténèbres de l'Afrique*, sifflent avec leur *voui*, *voui* mystérieux, et ceux qui sont frappés meurent, sans espoir aucun d'échapper au poison mortel. Le poison des Négrilles ne pardonne jamais [2] !

Une fois leur vengeance accomplie, cinq ou six morts, parfois,

[1] L'expédition Stanley perdit, du fait des Négrilles, un nombre assez considérable d'hommes. On peut être à peu près certain que Stanley était dans son tort ! D'ailleurs, pour quiconque a connu les procédés de Stanley à l'égard des populations qu'il soumettait, ce point nous paraît sûr !

[2] Il nous souvient avoir lu jadis que l'on pouvait neutraliser le poison des flèches, lorsqu'il s'agit du curare ou de la strophantine, le poison le plus usuel, en employant immédiatement une injection de chlorure d'or... Peut-être. Nous avons indiqué précédemment quelques contre-poisons. En tout cas, les Négrilles m'ont affirmé maintes fois que leur poison était sans remède, à moins de couper immédiatement, si faire se peut, le membre atteint. Et encore faut-il faire vite ! Mais nos Noirs ont une force de volonté extraordinaire. Il nous souvient d'avoir vu un de nos hommes mordu au doigt par un serpent particulièrement dangereux en voulant cueillir un régime de bananes, ne pas hésiter une seconde à trancher d'un coup de

mais rarement plus, les petits hommes partent en toute hâte, rejoignent le campement nouveau, et jamais plus on ne les revoit.

Les cadavres des morts sont abandonnés dans la forêt, là où ils sont tombés ; les Négrilles n'exercent sur eux aucune mutilation et ne les mangent jamais. Les bêtes sauvages de la forêt se chargent de leur donner la sépulture !

Les Négrilles parlent d'ailleurs très difficilement de ces coutumes et les attribuent toujours à de lointains ancêtres !

Il y a longtemps, longtemps...

Mais les croira qui voudra !

dent le membre atteint, puis, sur sa pipe allumée, cautériser aussitôt la plaie saignante. Il fut d'ailleurs guéri, bien que le bras eût légèrement enflé.

2. Le Sacrifice

Cependant, il faut savoir si l'endroit choisi sera favorable, si les maladies ne viendront pas y exercer leur influence nocive, si, cela surtout, l'ennemi ne viendra point les surprendre. Le nouveau chef, arc en main, part en chasse, se glisse dans les fourrés sombres, écoute surtout, car il épie le Calao, aux cris rauques et éclatants. Soudain, il a entendu, bientôt vu la troupe bruyante : son arc est tendu, la flèche s'échappe et vole silencieuse, l'oiseau tombe. Il le ramène à ses gens : introduisant les doigts dans la gorge pantelante, il arrache le cœur, le dépose sur une feuille d'amome ou de balisier, puis avec l'oiseau saignant fait quelques pas à droite et à gauche, asperge de sang herbes et sol, roseaux et grands arbres. Nul souci d'observer les présages, d'inspecter les entrailles de l'oiseau. Tout se borne à une courte aspersion. L'oiseau est ensuite mangé comme tout autre gibier : le cœur seul doit être brûlé et les cendres enterrées profondément à l'écart. A cet endroit, s'élèvera la case du chef.

Pourquoi le choix du Calao ? C'est, m'ont dit les Négrilles, parce que c'est l'oiseau du soir et de l'aurore, celui dont le chant se fait entendre le dernier, lorsque le soleil disparaît dans les profondeurs de la forêt, le premier lorsque l'aurore rapide et fugace éclaire le sommet des grands arbres. C'est aussi, et raison principale, croyons-nous, l'oiseau craintif qui se sauve au moindre bruit suspect, et par là même avertit le chasseur attentif que le danger approche et menace, quel qu'il soit.

Tous les présages ayant été reconnus favorables, on procède alors, mais alors seulement, au deuil rituel, tel que nous l'avons décrit, à l'incinération, à la dispersion des restes, au sacrifice funéraire.

3. Les cas où un nouveau village est érigé

Tous les rites ayant été accomplis, la vie normale et silencieuse du petit village reprend de plus belle, jusqu'à ce que de nouveau un événement imprévu en vienne rompre le rythme et déterminer un nouvel exode.

Ces événements sont au nombre de trois : une maladie contagieuse, la mort du chef, la guerre contre une tribu ennemie.

Dans ces trois cas, aura lieu un nouvel exode. Si jusqu'ici nous n'avons rien dit de la construction du village pygmée et de son aspect, c'est qu'ils sont en réalité des plus rudimentaires. Les anfractuosités de certains gros arbres, des trous de rochers, plus souvent les branches des arbrisseaux recourbées et la tige terminale enfoncée en terre, puis le tout recouvert de feuilles de roseaux et surtout du palmier Phryngium, constituent toute la case. A peine y est-on à l'abri de l'eau, et encore !

2. Le Sacrifice

Cependant, il faut savoir si l'endroit choisi sera favorable, si les maladies ne viendront pas y exercer leur influence nocive, si, cela surtout, l'ennemi ne viendra point les surprendre. Le nouveau chef, arc en main, part en chasse, se glisse dans les fourrés sombres, écoute surtout, car il épie le Calao, aux cris rauques et éclatants. Soudain, il a entendu, bientôt vu la troupe bruyante : son arc est tendu, la flèche s'échappe et vole silencieuse, l'oiseau tombe. Il le ramène à ses gens : introduisant les doigts dans la gorge pantelante, il arrache le cœur, le dépose sur une feuille d'amome ou de balisier, puis avec l'oiseau saignant fait quelques pas à droite et à gauche, asperge de sang herbes et sol, roseaux et grands arbres. Nul souci d'observer les présages, d'inspecter les entrailles de l'oiseau. Tout se borne à une courte aspersion. L'oiseau est ensuite mangé comme tout autre gibier : le cœur seul doit être brûlé et les cendres enterrées profondément à l'écart. A cet endroit, s'élèvera la case du chef.

Pourquoi le choix du Calao ? C'est, m'ont dit les Négrilles, parce que c'est l'oiseau du soir et de l'aurore, celui dont le chant se fait entendre le dernier, lorsque le soleil disparaît dans les profondeurs de la forêt, le premier lorsque l'aurore rapide et fugace éclaire le sommet des grands arbres. C'est aussi, et raison principale, croyons-nous, l'oiseau craintif qui se sauve au moindre bruit suspect, et par là même avertit le chasseur attentif que le danger approche et menace, quel qu'il soit.

Tous les présages ayant été reconnus favorables, on procède alors, mais alors seulement, au deuil rituel, tel que nous l'avons décrit, à l'incinération, à la dispersion des restes, au sacrifice funéraire.

3. Les cas où un nouveau village est érigé

Tous les rites ayant été accomplis, la vie normale et silencieuse du petit village reprend de plus belle, jusqu'à ce que de nouveau un événement imprévu en vienne rompre le rythme et déterminer un nouvel exode.

Ces événements sont au nombre de trois : une maladie contagieuse, la mort du chef, la guerre contre une tribu ennemie.

Dans ces trois cas, aura lieu un nouvel exode. Si jusqu'ici nous n'avons rien dit de la construction du village pygmée et de son aspect, c'est qu'ils sont en réalité des plus rudimentaires. Les anfractuosités de certains gros arbres, des trous de rochers, plus souvent les branches des arbrisseaux recourbées et la tige terminale enfoncée en terre, puis le tout recouvert de feuilles de roseaux et surtout du palmier Phryngium, constituent toute la case. A peine y est-on à l'abri de l'eau, et encore !

CHAPITRE VIII

La Fraternisation par échange de sang

1. Droits et obligations. — 2. Cérémonies préparatoires. — 3. Le double Echange de sang.

1. Droits et Obligations

A la guerre, car elle en est souvent la cause ou l'occasion, nous avons rattaché une des circonstances de la vie sociale des Pygmées, la fraternisation par échange de sang. Réelle, elle est des plus rares, comme d'ailleurs chez les Bantu. Simulée, de conséquence nulle, simple occasion de cadeaux à réclamer, elle est plus fréquente. Mais, notons-le bien, il en est ici comme des chefs mariant leur « fille » à l'Européen qui passe. Vraiment mari ou frère de sang, il n'en est sûrement pas un sur cent !

Dans quelques cas de leur vie sociale, les Pygmées peuvent voir la cérémonie de la fraternisation. Elle a lieu rarement et seulement, croyons-nous, dans deux cas.

Un étranger a rendu de grands services au clan, lui a, par exemple, porté secours en cas de guerre, secours vraiment efficace, l'a sauvé d'un grand danger, famine ou maladie contagieuse : pour lui témoigner sa reconnaissance, le chef du clan l'adoptera comme un des siens, avec tous les privilèges réservés aux guerriers, lui donnera une femme du clan, mais surtout pratiquera avec lui l'échange du sang. A partir de ce moment, il fait partie du clan, et en cas d'appel ou de danger, tous seront tenus de lui répondre et de le défendre.

Un deuxième cas se présente également. Un chef de clan négrille se sent trop faible pour résister à ses ennemis, particulièrement en cas de violation de territoire. Il s'efforce alors de se concilier l'amitié d'un chef de clan plus puissant, mais *non* parent, et pratique avec lui l'échange du sang.

Dans son livre du Kilima-Ndjaro, Mgr Le Roy a répété avec humour un récit très imagé du P. Baur, narrant comment à la côte est, il devint frère de sang avec un des petits roitelets de là-bas. Nous avons dit nous-mêmes comment à l'ouest, et en particulier chez les Fang, se pratique la fraternisation par échange de sang. Moins solennelle, plus familiale chez nos Négrilles, elle est plus sincère, sommes-nous assurés.

2. Cérémonies préparatoires

Au jour dit, tous les hommes du clan se réunissent dans une clairière de la forêt. Femmes et enfants sont présents. La cérémonie prélude par une danse solennelle, le chef d'abord, puis les guerriers ensuite répétant les mêmes pas. Le futur frère de sang danse immédiatement après le chef (pour mon compte personnel, on me fit grâce de cette danse). Le chef exécute la danse de son totem, et le chant qui l'accompagne lui est également consacré.

Après la danse, le chef prend une chèvre, offerte soit par lui, soit par son invité, suivant le cas. Cette chèvre est attachée par les quatre pattes et fixée au centre du groupe. Une nouvelle danse rituelle a lieu tout autour.

Les femmes ne prennent part à aucune de ces danses.

Le chef tranche alors la gorge de la chèvre, trempe un rameau d'arbre dans le sang qui ruisselle et qui est recueilli avec soin dans des feuilles de bananier, et asperge les assistants. Il danse de nouveau, et les guerriers en font autant.

3. Le double échange de sang

Le plus ancien du clan après le chef s'approche, prend le bras droit du chef et le bras gauche de l'invité, les met côte à côte, et, sur les deux, pratique une légère incision avec le couteau spécial qui sert à la circoncision et est réservé à cet usage. Le sang qui coule des deux incisions est recueilli sur une feuille de bananier et mis à part. A la fin de la cérémonie, le chef et son frère de sang iront, seuls, l'enterrer dans un coin reculé de la forêt.

En même temps, l'ancien adresse une invocation à *Khmvum* : « Ce sang est tien, c'est le sang de tes enfants, nous te l'offrons. »

En réalité, ce chant est beaucoup plus long, mais acteur dans la cérémonie, nous n'avons pu le transcrire. Il est défendu de le répéter et nous avouons que, novice à cette époque, nous l'avons peu compris.

Après cette première effusion de sang, le vieillard en pratique aussitôt une seconde ; le sang coule plus abondant. Le chef se penche sur mon bras et boit le liquide rouge. Je me penche à mon tour et en fais autant sur le sien. Le vieillard prend sur le bord du couteau un peu de mon sang et le mêle au sang du chef dans l'incision elle-même, puis renouvelle sur moi l'opération. De longs cris de joie retentissent.

Le chef me dit alors :

Ton père est mon père, et ta mère est ma mère !
Tes amis sont mes amis, tes ennemis sont mes ennemis !
Tu es mon frère, et je suis ton frère !
Ton clan est le mien, mon clan est le tien !

Danse de tous. Les femmes s'emparent de la chèvre qui doit être rôtie sur le feu. Un festin général clôt la cérémonie. Le clan compte un nouveau guerrier.

Conclusion

Nous voici arrivés au terme de cette longue étude sur les Pygmées où nous les avons successivement examinés dans leur vie physique, religieuse, intellectuelle, sociale, économique, politique, c'est-à-dire dans tout l'ensemble de leur vie. Nous avons négligé certains points, le costume et la toilette, par exemple. Mais ils les simplifient à l'extrême et ainsi, pour le vêtement, l'écorce intérieure du figuier, battue avec un maillet primitif, leur fournit, avec quelques peaux de bêtes, tout ce qui leur est nécessaire. Des bracelets en laiton ou en fer, procurés par échange, quelques colliers, verroterie aux dents d'animaux, constituent à peu près les seuls objets de toilette.

Par contre, nous nous sommes longuement étendu sur la vie religieuse, les croyances, les chants, les sacrifices, partie de beaucoup la plus négligée par les explorateurs, car beaucoup plus difficile à atteindre. Pour en parler avec quelque compétence, il faut nécessairement pénétrer dans leur intimité, gagner leur confiance, parler leur langue. Ce n'est évidemment pas à la portée de tout le monde.

Cependant, c'est cette vie religieuse, qui, avec leur vie intellectuelle, est de beaucoup la plus intéressante et constitue à vrai dire l'originalité des Négrilles. Pour le reste, ils ressemblent un peu, en somme, sauf quelques points particuliers, à tout le monde. Plus sauvages, plus distants, moins accessibles. Mais, si sur ces points on serait tenté au premier abord de les placer au-dessous des autres peuples, de les ranger pour ainsi dire au ban de l'humanité, ou tout au moins sur les derniers degrés de l'échelle humaine, combien, au point de vue religieux, ils prennent leur revanche et se montrent nettement supérieurs aux peuples qui les entourent, les dominent, les asservissent et les écrasent en les méprisant.

Mépris profondément injustifié !

Leur morale, en effet, est beaucoup plus pure que celle de leurs oppresseurs, et leurs croyances singulièrement plus élevées ! C'est cela surtout que nous avons voulu montrer et où nous espérons avoir réussi, au moins en partie, car, en terre encore vierge, les premiers sillons sont durs à tracer ! Plus tard nos successeurs rectifieront les erreurs,

modifieront certains jugements. C'est la loi du progrès. Grâce à nous, ils feront mieux que nous et, de grand cœur, nous y applaudissons d'avance.

On a appelé les Pygmées avec raison des « Primitifs », les plus primitifs entre les Primitifs. Mais, après cette étude que nous venons de faire ensemble, peut-on dire, même avec Mgr Le Roy, que « la race Pygmée est la plus pauvre parmi les pauvres races humaines ? ». Objectivement, peut-être, à ne considérer que l'apparence, mais autrement, non ! La terre passe avec ses misères nécessaires, mais elle passe pour aller au bonheur sans fin, et cela, au contraire de bien des civilisés, le Pygmée le sait. Avec ses espérances immortelles, il n'est pas le plus pauvre parmi les pauvres races humaines.

A cette heure où les savants se penchent avec une louable obstination sur les origines de l'Humanité et les croyances primitives, beaucoup affirment, par intuition, disent-ils, plus, au fond, que par science réelle, la lente évolution d'un être se dégageant peu à peu, péniblement, des limbes de l'animalité, s'élevant par bonds pour retomber puis s'élever plus haut, grâce à des millénaires efforts. D'autres savants encore, plus qualifiés, affirment l'origine divine de cet être, recevant des mains du Créateur le flambeau des révélations primitives, et le laissant peu à peu faiblir et s'éteindre par sa faute.

A cette heure, combien il était intéressant et même nécessaire de se pencher sur un peuple primitif.

Sur un peuple primitif, isolé au milieu de ses forêts impénétrables, gardé de tout contact étranger par sa sauvagerie même.

A cette heure surtout où la civilisation commence à le pénétrer, et où, par là-même, s'affaibliront rapidement pour s'effacer bientôt ses traditions ancestrales, ses croyances et son culte millénaire, à cette heure où il est en train de disparaître, dernier témoin des âges primitifs. Oui, il est temps de se pencher sur lui pour lui demander ce qu'il croyait, les raisons de son culte, si vraiment il était un arriéré, un être à peine pensant.

Or, plus on le pénètre, plus on constate, et non sans un certain étonnement, que loin d'être « un singe à peine évolué », un déchet d'humanité, un être tenant le milieu entre le singe et l'homme, comme l'ont écrit certains voyageurs ou savants ne tenant compte que d'une apparence trompeuse ou de récits mensongers, on se trouve au contraire en face d'un peuple profondément religieux, qui, beaucoup mieux que ses voisins, a su garder les traditions primitives. Avec lui, on constate que plus on remonte dans l'histoire de l'humanité, loin d'assister à une évolution progressive, plus on découvre, au contraire, que l'homme a reçu, dès les débuts, tout un ensemble de doctrines, toute une règle de vie et de morale dont peu à peu, plus ou moins, suivant les races ou les circonstances qui ont dominé sa vie, il s'est écarté [1].

[1] Dans un livre d'ailleurs fort bien fait qui vient de paraître, *Dans*

C'est donc, et surtout, cette vie religieuse qui fait l'intérêt profond de ces Etudes. Après nous, parvenu à la fin de notre carrière, d'autres creuseront plus profondément, comme ils le font déjà, le sillon que nous avons à peine tracé.

Et la moisson surgira belle, pressée, surabondante...

Déjà, la divine lumière du Christianisme commence à briller chez nos chers Pygmées. Sans doute, leur évangélisation proprement dite n'a pas encore commencé. De par le fait même de leur extrême timidité, des difficultés de leur abord, de leur petit nombre surtout, les missionnaires les ont forcément négligés pour s'adresser à des races plus accessibles, plus nombreuses, qu'un souffle puissant de grâce semble soulever actuellement ! Comme dans leur pays précisément, dans ce Cameroun et Haut-Congo, tout païen encore voilà trente ans, et qui compte aujourd'hui près de 150.000 chrétiens fervents, près de 200.000 catéchumènes qui le seront demain. C'est par les prêtres noirs déjà issus de ces races, par les petits Négrilles convertis, qui commencent à augmenter dans nos missions, eux jadis si épris de leur forêt et de leur liberté, que peu à peu la Foi entrera dans leurs pauvres villages. Un jour viendra, proche, nous l'espérons, où elle éclairera complètement leurs âmes qui attendent, anxieuses. Ils entreront alors dans ce grand village de leurs légendes, où le Créateur vivait et conversait familièrement avec eux, d'où ils ont été chassés en ce jour néfaste qu'ils sentent encore peser sur leurs têtes.

Ils rentreront.

Et le chant de désespérance profonde que je leur entendais chanter naguère sur les rives de l'Abanga :

La nuit est noire et le ciel s'est éteint.
Nous avons quitté le village de nos Pères.
Le Créateur est fâché avec nous.

notre Empire noir, par Maurice Rondet-Saint (Directeur Général de la Ligue Maritime et Coloniale), voici cependant ce que nous lisons p. 275 : « Parmi eux (nos porteurs) était un tout petit homme, trapu, simiesque, presque bestial. Je m'informai. C'était un Nain de la forêt, captif. Schweinfurth, le grand explorateur allemand, avait déjà mentionné l'existence de cette race bizarre... Les gens des villages les plus reculés n'ont eux-mêmes que de rares occasions d'être en rapport avec les Hommes des Bois qu'ils nomment des sauvages : tout est relatif. Ces Nains, lesquels ont été depuis l'objet d'une étude cinématographique projetée à l'écran (combien rudimentaire !), qui sait, anneau de la chaîne qui nous relie à notre ancêtre singe, si Littré dit vrai, bienfaiteurs méconnus auxquels nous devrions alors la suppression de l'appendice caudal, ornement de nos ascendants, etc... » Eh ! eh ! vous allez fort, M. Maurice Rondet-Saint ! On croirait presque d'assister à la résurrection des fameux *homines caudati* des anciens temps !

Et un peu plus loin : « Leur langue se réduit à quelques syllabes. »

Et ainsi écrivent l'histoire des voyageurs par ailleurs de mérite !

se changera en chant d'allégresse et d'espérance immortelle :

La nuit est claire et les étoiles brillent au ciel,
Nous sommes rentrés dans le village de nos Pères,
Le Créateur est redevenu notre Ami.

Ah ! le beau jour, où nos chers Négrilles sauront que le Missionnaire, qui a tout quitté pour eux, est le plus dévoué de leurs amis, le jour, où, s'inclinant sous sa main salvatrice pour recevoir le saint baptême, ils garderont le meilleur de leurs croyances primitives pour se rapprocher plus encore de ce Créateur qu'ils connaissent, révèrent et honorent aujourd'hui de leur mieux et qu'alors ils aimeront de tout leur cœur naïf :

La nuit est claire et les étoiles brillent au ciel,
Nous sommes rentrés dans le village de nos Pères.
Le Créateur est redevenu notre Ami.

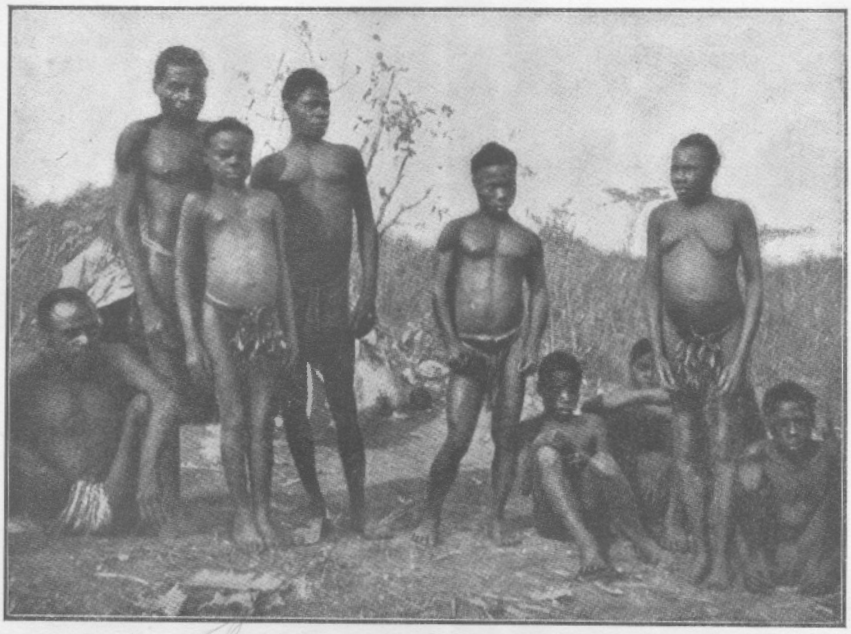
Le beau jour, où, l'adorant mieux que jadis, ils aimeront surtout, rentrés dans le village de leur Père,

LE CRÉATEUR REDEVENU LEUR AMI !

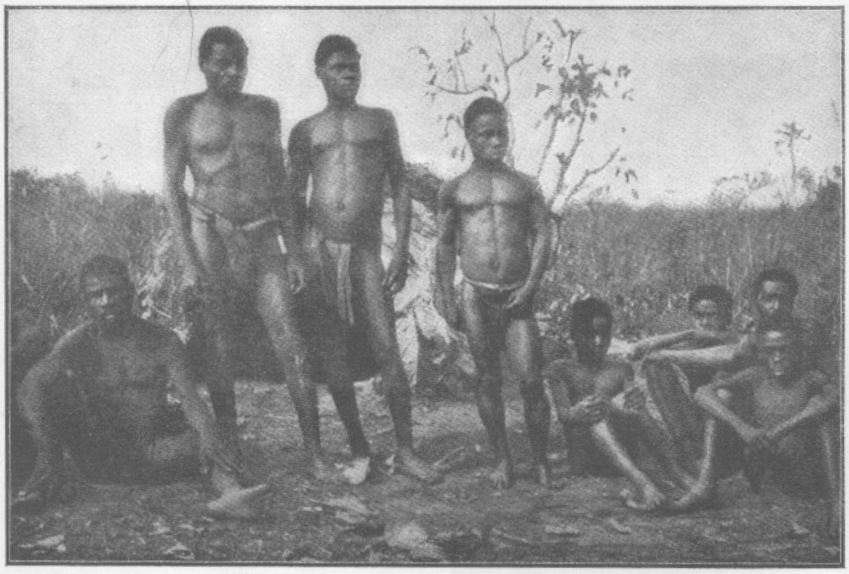
En ce jour de Pentecôte 1931.

Une famille pygmée et sa case

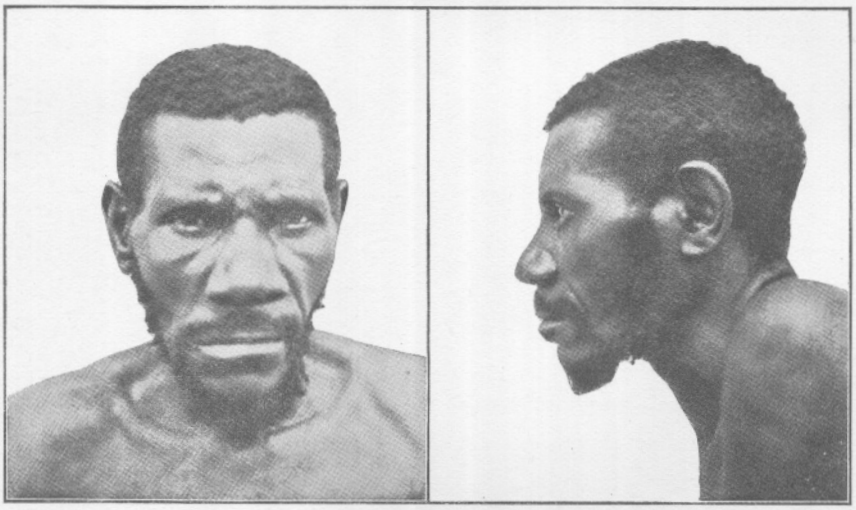
Un jeune ménage pygmée



Groupe de négrilles devant leurs cases

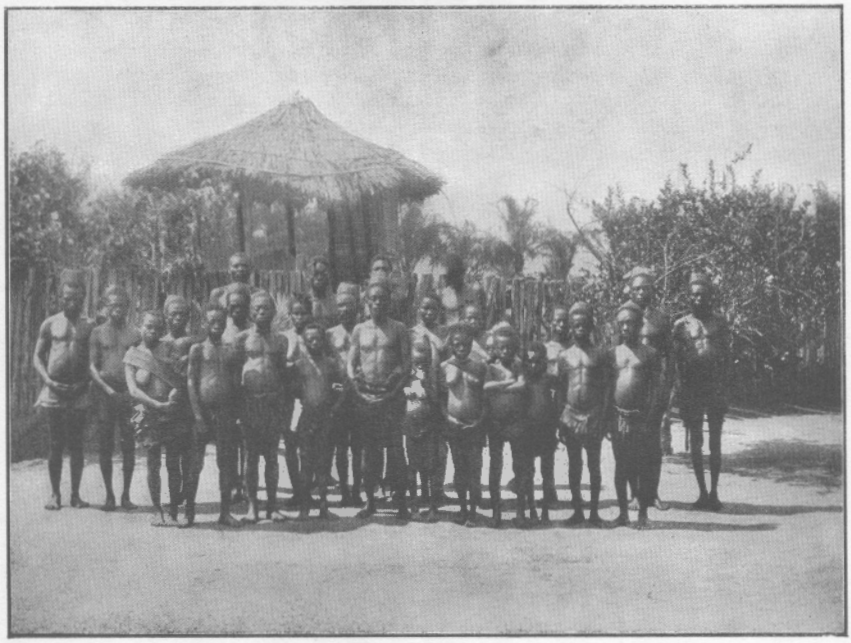


Préparatifs de guerre. Les tireurs d'arc



Types négrilles. Région du Wole

En chasse



Un groupe de négrilles métissés dans un village bantu

Index général

Abord, difficulté d'aborder les Négrilles, p. 7.
Accessoires de l'Homme du Culte, p. 162.
Achat de la femme, p. 255.
Adjurations, pp. 189-190.
Adultère, p. 439.
Allaitement, p. 387.
Amarante, fleur consacrée, pp. 370-374.
Ame, Comment les Négrilles la conçoivent p. 133 ; — Séparation de l'âme et du corps, p. 134 ; — elle a son double, p. 135.
Amome, plante, p. 81-84 ; — ses divers usages, p. 114 ; — plante symbolique, p. 85 ; — des naissances, pp. 370-374.
Amour de la Liberté chez les Négrilles, p. 245.
Ancien des Jours, appellation divine, p. 65.
Andrinople ou **Ofouna,** tissu rouge servant à border les pagnes.
Animaux totémiques, p. 150 ; — leur sacrifice, p. 150.
— sacrés, pp. 127-153.
— roman des, p. 241 ; — dans les légendes, p. 289.
— cycle des Animaux, p. 308.
Anneau, jeu et chant de l'Anneau, p. 345.
Arbalète, arme magique, p. 295.
Arc-en-Ciel, manifestation divine, p. 78 ; — son tatouage, p. 81.
— chant de l'Arc-en-Ciel, p. 79.
Arc sonore, instrument de musique, p. 352.
Aristoloche, plante remède contre divers venins, p. 97.
Armes diverses, arc, flèches, p. 443.
Art, les débuts de l'Art, p. 115.
Astragales, leurs divers noms, p. 186 ; — comment on s'en sert pour la divination, pp. 187-188-415.
Astragalomancie, p. 185.
Astres, culte des, p. 103 ; — ne sont pas représentés, p. 118 ; — n'ont pas de temples, p. 118.
Avortement, p. 380.
Arc musical, instrument de musique, p. 352.
Animaux, divers animaux de chasse, p. 453.
Antilopes diverses, chasse, p. 453.

Bâtonnets, instruments de numération, p. 202.
Bien, problème du bien et du mal chez les Pygmées, p. 74.
Blanc, couleur du deuil, p. 70 ; — des fantômes, p. 70.
Blanc, frayeur en voyant un blanc, p. 69.
Boisson, p. 481.
Branchettes, instruments de numération, p. 202.
Buffle, offrande du buffle chez les Négrilles orientaux, p. 94 ; — sa chasse, p. 456.

Cailloux, instruments de numération, p. 202.
Caïman, cycle des animaux, p. 324.

Calao, oiseau, sacrifice du, p. 498.
Caméléon, sa rencontre est heureux présage, p. 84 ; — messager des Esprits, p. 127 ; — son sacrifice, p. 127 ; — chant du Caméléon, p. 127 ; — son rôle, p. 146 ; — cycle des animaux, p. 328 ; — différentes espèces de Caméléons, p. 475.
Cancrelat, cycle des animaux, p. 314.
Case nuptiale, p. 415.
Caverne où habitent les revenants, p. 130.
Chant, de l'Arc-en-Ciel, pp. 79-148 ; — du Caméléon, p. 127 ; — dans les Contes, p. 271 ; — au Créateur, p. 80 ; — dans les Enigmes, pp. 269-270 ; — des Etoiles, pp. 105-151 ; — d'expiation, p. 140 ; — en général, p. 174 ; — du premier homme, p. 77 ; — d'initiation, p. 34 ; — de la lune, p. 115 ; — pour chasser les maladies, p. 162 ; — de Mba-Shole, p. 237 ; — du Miel, p. 96 ; — de l'Arbre Nkula, p. 99 ; — de Nguya, p. 140 ; des Noix de Nkula, p. 98 ; — de l'Oiseau Ngofyo, p. 126 ; — des Origines, pp. 27-28-69 ; — des Revenants, p. 141 ; — rituels, pp. 67-68 ; — du soleil, pp. 105-110 ; — d'Enigdes, pp. 271-272-273-274-275-277 ; — chant en général, p. 331 ; — de l'Eléphant, p. 335 ; — le chant est intimement lié à la Magie et à la Religion, p. 335 ; le chant en lui-même, p. 336 ; — impression de tristesse, p. 337 ; — magiques, p. 339 ; — du Nthu, p. 340 ; — religieux, p. 340 ; — de l'Eléphant, p. 358 ; — avant la naissance, p. 368 ; — de la naissance, p. 372 ; — de Ngoïa, p. 383 ; — de la mariée, p. 413 ; — de la mort, p. 424 ; — dernier chant, p. 429 ; — chant de mort de l'éléphant, p. 460 ; — du Mpoï, p. 469 ; — de l'appel de guerre, p. 492 ; — chant sacré de l'Eléphant, p. 494.
Charmes, différentes espèces de charmes, pp. 175-177 ; — dent charmée, p. 436 ; — de chasse, p. 462.
Chasses diverses, p. 451.
Chat-Tigre, cycle des animaux, p. 322 ; — chant et jeu du chat-tigre, p. 344.
Chien (légende du), p. 279.
Cigale, cycle des animaux, pp. 308-314.
Circoncision en général, p. 381 ; — époque, p. 382 ; — est un sacramental, p. 384 ; — des filles, p. 384.
Clans, les divers clans négrilles de Gabonie, p. 21.
Coiffure du féticheur, p. 163.
Condiments, sel, herbes, etc., p. 486.
Conques, instruments de musique, p. 351.
Conseil et **Prudence** des Négrilles, p. 262.
Contes, énigmes, p. 268 ; — Contes merveilleux, p. 301.
Conteurs, différents genres, p. 239 ; — conteur chez les Négrilles, p. 234 ; — sa façon de conter et ses récits, p. 234.
Coq, cycle des animaux, p. 329.
Cordelettes (jeu de), p. 184.
Cordon ombilical, p. 378.
Costume du Féticheur, p. 162.
Coucou, son rôle, p. 95.
Couleur des Pygmées, deux types, pp. 11-12-31.
Crabe, cycle des animaux, p. 316.
Crachat, son rôle rituel, pp. 131-142-150. V. Salive, p. 373.
Créateur, comment les Bantu le conçoivent, pp. 19-64 ; — chez les Pygmées, p. 65 ; — il a tout créé, p. 69 ; — s'intéresse à ses créatures, p. 66 ; — les a quittées, p. 66 ; — les Bantu ne se préoccupent pas de lui, p. 89 ; — chant du Créateur, p. 80 ; — ses divers noms chez les Egyptiens, p. 65; — ses relations avec l'homme, p. 87 ; — reçoit prières et sacrifices chez les Pygmées, p. 89 ; — recueille les Etoiles, p. 106 ; — reçoit sa part de l'animal tué, p. 80 ; dans les Légendes, p. 287 ; — invoqué pour la Chasse, p. 463.
Création, légendes sur la Création, pp. 22-69-71-72 ; — mythes non authentiques, p. 71 ; — légende de la Création, p. 287 ; — des hommes et des femmes, p. 287.
Crocodile, animal sacré, p. 155 ; — dans les légendes, pp. 287-291-368.

Croix, signe de la Croix, p. 97.
Culte, en général, p. 87 ; — des Astres, p. 103 ; — homme du Culte, p. 156 ; — son nom et son rôle, p. 156 ; — son costume, p. 162 ; — culte individuel, p. 159 ; — l'homme du culte consécrateur, p. 169 ; — médecin, p. 175.
Cuisine, ustensiles de, — 485 ; — condiments, p. 486 ; — mets, p. 487.

Danses, des Eclipses de lune, p. 117 ; — de l'homme du Culte, p. 164 ; — de la lune, p. 115 ; — mimitiques, p. 184 ; — elles sont un dessin, p. 164 ; — rituelles, p. 163 ; — du soleil, p. 110 ; — danses en général, p. 356 ; danses magiques, p. 356 ; — religieuses, p. 359 ; — d'amusement, p. 360 ; — de la jeune mère, p. 378 ; — des petites filles, p. 393 ; — Elavuda, p. 396 ; — du mariage, p. 417 ; — de la mort, p. 425.
Défauts du Négrille, p. 258.
Défenses, de l'Arc-en-Ciel, p. 79 ; — de la naissance, pp. 367-388.
Dents, mal de dents, guérison, p. 435.
Désincarnation, occupation d'un autre corps, p. 134.
Deuil, blanc, couleur du deuil, p. 70.
Dieu, Créateur, les noms divers et leur signification, p. 64 ; — les divers noms divins chez les Bantu, p. 65 ; — son habitat, p. 73 ; — il ne meurt pas, p. 75 ; — ses relations avec les hommes, p. 77 ; — ne s'occupe pas d'eux chez les Bantu, p. 77 ; — ses manifestations chez les Négrilles, p. 78 ; — il réchauffe le soleil, p. 104 ; —son rôle à la mort, p. 429.
Dînette, jeu de petites filles, p. 391.
Divination, une séance de divination, p. 187 ; — tout n'est pas hasard en divination, p. 193.
Doigts, instruments de numération, p. 70.
Dot de mariage, p. 408.
Double, l'âme à son double, p. 134.
Dragon, qui dévore la lune, p. 117.

Eclipses, danse des Eclipses de lune, p. 117.
Eléphant, Gôr ou Gôrou, manifestation divine, p. 84 ; — dans le Folklore, p. 306 ; — cycle de l'Eléphant, p. 306-327-328 ; — chant de l'Eléphant, p. 336 ; — chant de la danse de l'Eléphant, p. 358 ; — sa chasse, p. 459 ; — chant de mort de l'Eléphant, p. 460 ; — chant sacré de l'Eléphant, p. 494.
Eleusine, ancienne plante alimentaire, p. 256.
Enfance, du Pygmée, p. 381.
Enigmes, différentes sortes d'énigmes, pp. 263-265 ; — énigmes à proverbes, pp. 265-267 ; — chants d'énigmes, pp. 269-270 ; — énigmes proprement dites, p. 281.
Escargot, cycle des animaux, p. 326 ; —instruments de musique, p. 352 ; — usité à la circoncision, p. 384 ; — jeu de l'escargot, p. 397.
Esprits, les Pygmées admettent des Esprits, p. 120 ; — leur rôle — V. Mânes, p. 128 ; — leur activité, p. 128 ; — esprits inférieurs, revenants, p. 120 ; — Esprits méchants, p. 129 ; — esprits vivificateurs, p. 133 ; — des Morts, p. 135 ; ; — rôle des Esprits bienveillants, p. 136; — Esprits du mal, p. 161 ; — sacrifice aux Esprits, p. 166 ; — chant aux Esprits, p. 429.
Etoiles, chant des Etoiles, pp. 105-142 ; — sont recueillies par le Créateur, p. 106 ; — étoiles filantes sont des âmes, p. 136 ; — rejoignent le Créateur, p. 137.
Existence des Pygmées, p. 1.
Exode des Pygmées, p. 294.

Fables, en général, p. 308 ; — du Ngol, p. 471.
Famille, proverbes concernant la famille, p. 255.
Fantômes, p. 69 ; — le blanc est leur couleur, p. 70.
Femme, achat de la femme, p. 255 ; — la femme négrille ne parle pas en public, p. 235 ; — totem des femmes, p. 153 ; — énigmes concernant les femmes, p. 233 ; — stérilité, p. 374.
Fer, instrument de numération sous le nom de Biki, p. 202 ; — légende du fer, p. 292.

Fétiches, définition des fétiches, p. 169; — fétiche de la naissance, p. 367.
Féticheur, définition, p. 156 ; — son rôle, sa fonction, p. 156 ; — sa position sociale, p. 166 ; — son costume, p. 162 ; — sa coiffure, p. 163.
Feu, feu spécial du sacrifice, p. 102 ; — préparation, p. 481 ; légende du feu, p. 482.
Figuier, son rôle à la naissance, p. 369 ; — au sevrage, p. 388.
Flèches, p. 444.
Folklore, en général, p. 241 ; — folklore négrille, p. 264 ; — européen, p. 306.
Fourmi, cycle des animaux, p. 308 ; — nettoyeuses, p. 376.

Gazelle, cycle des animaux, p. 314.
Géants, légende des Géants, pp. 130-294 ; — géant cannibale Dzôm, p. 299.
Géodes, leur rôle, pp. 179-188.
Gibier, offrande du gibier, p. 100.
Goliath, scarabée sacré, p. 147.
Gorille, cycle des animaux, p. 329 ; — danse du gorille, p. 358.
Goupil, le Renard dans les Fabliaux, p. 306.
Grelots ou **Nsor,** instrument de musique, p. 352.
Guitare ou **Nsor,** instrument de musique, p. 299.
Guerre, p. 490 ; — avec les étrangers, p. 491.

Habitat des Pygmées, p. 1 ; — de Dieu, p. 73 ; — des Revenants, p. 130.
Herbe, aux sorciers, p. 83 ; — odoriférantes, p. 274 ; — qui guérit, p. 271.
Hippopotame, dans le Folklore, p. 306 ; — sa chasse, p. 456.
Homme du Culte, dans son rôle de consécrateur, p. 169 ; — de médecin, p. 175 ; — homme qui savait les secrets par les oiseaux, p. 301 ; — dans le Cycle du Lièvre, p. 318.
Hor ou **Horus,** le Soleil levant, p. 110.
Hyosciamine, ses effets, p. 83.

Iguane ou **Varan,** pp. 7, 368, 462.
Immortalité divine, p. 75.
Impôt, mode de perception, p. 203.
Individualisme, des Négrilles, p. 249.
Initiation, chant d', p. 34.
Instruments de musique, pp. 349, 353 ; — de rythme, p. 350.
Interdits rituels, (Arc-en-Ciel, Gôrou), avant la naissance de l'enfant, pp. 369-370. V. Mariage et Mort.
Isis, son Culte, p. 103.

Jeux de mots, p. 285 ; — des petites filles, p. 391 ; — des garçons, p. 394; — de l'arc, p. 394 ; — des osselets, p. 394 ; — de Moélo, pp. 396, 417 ; — des jonchets, p. 397 ; — du pied, p. 397 ; — de la lutte, p. 397 ; — de l'anneau, p. 397 ; — des Poux, p. 399 ; — de l'Escargot, p. 399.
Jumeaux, pp. 380-381.
Jusquiame, plante des sorciers, p. 82.

Kawa, confection de la liqueur Kawa, p. 114.
Kibi, animal totémique, le buffle, p. 458.
Kobolds, lutins d'Allemagne, pp. 1, 294.
Korrigans, lutins de Bretagne, pp. 1, 294.

Lamentations, funéraires, p. 425.
Langue, des Négrilles, p. 214 ; — ont une langue qui leur est propre. Discussion de la question. Vocabulaires, pp. 214 et 19.
Lapin, dans le Cycle des animaux, p. 320.
Légendes de la Création, pp. 22, 69, 71-72 ; — légendes diverses, p. 235 ; — cosmogoniques, p. 267 ; — de la Création, p. 289 ; — du fer, p. 294 ; — héroïques, p. 296 ; — de l'exode, p. 296 ; — de la conquête du pays, p. 297 ; — du Géant cannibale Dzôm, p. 302 ; — de la Création, p. 375 ; — des Origines, p. 412 ; — du feu, p. 484 ; — fang du feu, p. 486.
Lèpre, maladie, p. 370.
Liane, du fétiche de la naissance, p. 369.
Liberté, amour de la liberté, p. 247.
Lièvre, dans le Folklore, p. 308 ; — Cycle du, pp. 320-321.
Lion, dans le Cycle des animaux, p. 320
Littérature des Négrilles, p. 235.

Lune, Chant de la Lune, p. 115 ; — sa mythologie, p. 112 ; — lune nouvelle, p. 112 ; — préparation à la fête de la lune, p. 113 ; — fête et danse réservées aux femmes, p. 115 ; — elle est habitée par un esprit, p. 126 ; — légendes de la lune, p. 290 ; — à la naissance de l'enfant, p. 367.
Lutte, jeu des garçons, p. 395.

Mal, problème du Bien et du Mal, p. 74; — d'où provient le Mal, p. 161.
Maladie, Chant pour chasser la maladie, p. 163 ; — sacrifice de maladie, p. 176 ; — traitement, p. 271 ; — maladies diverses et leur traitement, p. 431.
Mammouths et **Mastodontes,** p. 83.
Mandragore, plante magique, p. 82.
Mânes, V. Esprits, p. 63 ; — leur conception négrille, p. 120 ; — mânes bienveillants, leurs fonctions, p. 135 ; — mânes malveillants, leur rôle, pp. 137, 139.
Manifestations divines, arc-en-ciel, p. 78 ; — l'Eléphant Gôrou, p. 82 ; — intellectuelles des Négrilles, p. 241.
Mariage, proverbes concernant le mariage, p. 255.
Médecin, primitif, p. 176 ; — agit avec le miroir magique, p. 178. V. Féticheur.
Mensuration des Pygmées, pp. 11 et 30.
Météorites, pierres sacrées, p. 106 ; — leur emploi, p. 106.
Miel, offrande du miel chez les négrilles de l'Ouest, p. 95 ; — Chant du Miel, p. 196 ; — danse du miel, p. 361.
Miroir magique, p. 175 ; — son emploi, pp. 178, 184.
Missionnaires, appréciation sur les Missionnaires, p. 66.
Morts, sacrifice aux morts ; — la mort du Pygmée, p. 420. V. Mânes.
Moyens de salut, p. 170.
Mpoï, excellent poisson, p. 469.
Mutilations, différentes espèces, p. 53.
Mygale, animal sacré, p. 147.
Mythes, en général, mythes solaires et lunaires, p. 290.
Mythologie de la Lune, p. 112.

Nains, définition du nain, p. 25 ; — légendes des nains, pp. 130, 131, 284, 297, 298.
Naissance de l'enfant ; rites avant, p. 363 ; — pendant, p. 369 ; — après, 376 ; — chant de la naissance, p. 372.
Négrilles. V. Pygmées.
Néolithiques, p. 185.
Ngofyo, Oiseau de la mort, p. 126 ; — son chant, p. 126.
Nkola, jeu de dés africain, p. 40.
Ngon, cucurbitacée comestible ; — sa préparation, p. 73.
Nkula, arbre sacré, p. 97 ; — chant du Nkula, p. 99 ; — les noix de Nkula, p. 99 ; — légendes des noix de Nkula, p. 287 ; — à la naissance, p. 378.
Nœuds de corde, instrument de transmission de nouvelles, p. 201.
Noix de Nkula, offrande des —, p. 98.
Nom, imposition du nom, p. 385 ; — différents noms, p. 386.
Numération des Négrilles, p. 199 ; — par objets, p. 202 ; — parlée, p. 204 ; — secrète, p. 210.
Nutons, nains de Belgique, p. 292.

Objets consacrés, p. 170 ; — différentes espèces, p. 171 ; — leur pouvoir réel, p. 173.
Odeur des Pygmées, sa provenance, p. 38.
Offrande du buffle, p. 94 ; — de sang, p. 81 ; — au Créateur, p. 85 ; — du Miel, p. 95 ; — des Noix de Nkula, p. 98 ; — de l'Homme du Culte, p. 165.
Oiseau. V. Ngofyo, p. 126 ; — les oiseaux qui parlent, p. 301 ; — à miel, p. 309.
Okapi, antilope très rare, p. 454.
Okun, animal totémique, l'Eléphant, p. 294.
Ordalies, p. 181.
Origine des Pygmées, p. 2 ; — chant des Origines, pp. 27, 28, 69.
Osselets. V. Astragales, pp. 186, 393.

Palabres, p. 263.
Pagne, tissu d'écorce ou d'étoffe servant de vêtement, p. 477.
Palmier rotang, son emploi, pp. 13, 16.
Panthère, dans le cycle des animaux, p. 319.

Parasolier, fruits usités pour grelots, p. 352.
Patate, plante comestible, poison des flèches, p. 304.
Perroquet, cycle des animaux, p. 327.
Philtres d'amour, p. 407.
Pintade, cycle des animaux, p. 323 ; — chant et jeu de la, pp. 344, 391.
Plantes, cueillies et utilisées, p. 476.
Pléïades, annoncent les pluies, p. 129.
Poisson, Ngol, Cycle des animaux, p. 314.
Poison des flèches, p. 445 ; — pour tuer le poisson, p. 468.
Poivre, condiment, p. 85.
Porc-Epic, Cycle des animaux, p. 307.
Poule, Cycle des animaux, p. 314.
Poupées, jeu des petites filles, p. 390 ; — des vieilles, p. 390.
Prière, les primitifs prient, p. 89 ; — prière à la Divinité, pp. 19, 91 ; — au Créateur, p. 89.
Proverbes, étude générale, p. 243.
Prudence des Négrilles, p. 164.
Pygmées, leur place dans l'échelle des races, p. 1 ; — sont-ils des singes, des hommes-singes ou des hommes, p. 2 ; — premiers contacts, p. 7 ; — difficulté de les aborder, p. 1 ; — 17 Villages près de Libreville, p. 11 ; — achat de Pygmées, pp. 13, 15 ; — habitat en Gabonie et différents clans, p. 20 ; — diverses tribus pygmées africaines, p. 24 ; — taille, couleur, odeur, p. 25 ; — mythe de la création, p. 28 ; — leur teinte, noire ou jaunâtre, p. 33 ; — leur odeur, p. 35 ; — cause de l'odeur, p. 38 ; — les parties du corps, p. 40 ; — pourquoi ils n'ont pas de poil, p. 43 ; — stature, p. 46 ; — tatouages, mutilations, p. 53 ; — vie religieuse, p. 60 ; — le Pygmée prie, p. 61 ; — le vocable du Créateur, Khmvum s'apparente à l'Egyptien et non au Bantu, p. 65 ; — le Créateur s'intéresse à ses créatures, p. 66 ; — il vivait jadis avec elles, p. 67 ; — légendes de la création, pp. 70, 72 ; — habitat de Dieu, p. 74 ; — problème du bien et du mal, p. 75 ; — leur concept de l'immortalité divine, p. 75 ; — manifestations divines, Arc-en-Ciel, p. 78 ; — sacrifice à l'Arc-en-Ciel, p. 80 ; — l'Eléphant Gôrou, p. 82 ; — son sacrifice, p. 84 ; — différence entre Négrille et Bantu, p. 87 ; — prière du Négrille, p. 84; — offrande du Buffle et du Miel, p. 94 ; — des noix de Nkula, p. 98 ; du gibier tué, p. 100 ; — pas de temples en l'honneur de la Divinité, p. 101 ; — honorent le soleil, p. 103 ; — la lune, p. 112 ; — les éclipses de lune, p. 117 ; — par des sacrifices, des chants, des danses — ne se préoccupent pas des astres, p. 118 ; — ils sont plus ou moins métissés, p. 121 ; admetttent plusieurs catégories d'esprits, p. 122 ; — supérieurs et inférieurs, bons et méchants, p. 125 ; — un esprit dans la lune ; le Caméléon comme messager des esprits, p. 127 ; — distinguent entre bons esprits et revenants, p. 129; — comment ils conçoivent l'âme, p. 133 ; — Rôle de l'âme, p. 134 ; des mânes bienfaisants, p. 135 ; — malfaisants, p. 140 ; — divers totems négrilles, rôle des totems et sacrifices, p. 146 ; — l'homme du culte, son rôle, p. 166 ; — ils ne sont pas anthropophages, p. 165 ; — n'ont pas de vrais fétiches, p. 169 ; — traitent les maladies par moyens surnaturels, p. 176; — et naturels, p. 182; — se servent du miroir magique pour connaître l'avenir, p. 176 ; — des cordelettes, p. 184 ; — des astragales, p. 185 ; — règles de présage, p. 191 ; — vie intellectuelle — numération par gestes ; p. 201 ; — branchettes et cailloux, p. 202 ; — nœuds et tailles, p. 203 ; — numération parlée, p. 204 ; secrète, p. 210 ; — la langue, diverses opinions à ce sujet et examen critique, p. 214 ; — notre opinion sur la langue, p. 217 ; — grammaire, p. 218 ; — comparaisons diverses, p. 220 ; — vocabulaire, p. 221 ; — ils ont une langage à eux, p. 223 ; — littérature, p. 233 ; — une séance littéraire, p. 256 ; — les Conteurs, p. 239 ; — diverses manifestations intellectuelles, p. 241 ; — différents genres de poésie, p. 242 ; — la vie par les proverbes ; p. 243 ; —

amour de la liberté, p. 245 ; — individualisme, p. 247 ; — sans-souci, p. 248 ; — travail et repos, p. 249 ; — prudence, p. 253 ; — mariage et famille, p. 255 ; — les jeux de mots, p. 283 ; — légendes et mythes cosmogoniques, p. 285 ; — fables, p. 306 ; — cycle des animaux, p. 307 ; — leurs chants en général, p. 331 ; —ils sont pauvres, p. 332 ; — union de la poésie et de la musique, p. 333 ; — ne parlent pas de chants religieux, p. 341 ; — chants du peuple, p. 341 ; — chant de l'offrande, p. 342 ; — de la Pintade, p. 344 ; du Chat-Tigre, p. 344 ; — les instruments de musique, p. 351 ; — les danses, p. 357 ; — elles sont mimétiques, p. 356 ; danse des esprits, p. 357 ; — de l'Eléphant, p. 358 ; — du Gorille, p. 358 ; — la naissance du Pygmée, p. 365 ; — rites avant la naissance, p. 366 ; — de la naissance, p. 369 ; — la circoncision, p. 381 ; — les Pygmées ont la circoncision, p. 382 ; — époque de la circoncision, p. 382 ; — l'allaitement, p. 387 ; — sevrage, p. 388 ; — les jeux des petites filles, p. 389 ; — des garçons, p. 395 ; — l'apprentissage de la vie, p. 400 ; — le mariage, p. 403 ; — préparation, p. 403 ; — la dot, p. 406 ; — recherche de la fiancée, p. 408 ; — philtres d'amour, p. 408 ; — empêchements de mariage, p. 409 ; avant le mariage, p. 411 ; — cérémonies du mariage, p. 416 ; — après le mariage, p. 417 ; — la mort, p. 420 ; — chants, danses, enterrement, p. 426 ; — leurs maladies, variole, fièvre, etc... et leur traitement, p. 431 ; — piqûres de serpents, p. 433 ; — moralité des Négrilles, p. 438 ; — caractère religieux, code moral, p. 438 ; — leurs armes, p. 443 ; — le poison, p. 445 ; — chasse et animaux de chasse, p. 452 ; — les lois de la chasse, p. 464 ; — la pêche, p. 466 ; — poisons de pêche, p. 468 ; — division du travail pour la cueillette, p. 474 ; — légende du feu, p. 484 ; — ustensiles de cuisine, p. 485 ; — condiments, p. 486 ; — mets, p. 487 ; — la guerre, p. 490 ; — l'érection d'un nouveau village, p, 497 ; — fraternisation, p. 499.

Qualités du Négrille, p. 261.
Quipos, nœuds de corde, p. 203.

Rat, dans cycle des animaux, p. 307.
Revenants, notion des, p. 129 ; — leur habitat, p. 130 ; — leur rôle p. 130 ; — chant des Revenants, p. 141.
Rites, envers les Mânes, p. 139 ; — avant la naissance de l'enfant, p. 367 ; — à la naissance, p. 369.

Sacrifices, à l'Eléphant Gôr, p. 84 ; — à l'Arc-en-Ciel, p. 84 ; — au Créateur, p. 89 ; — au Soleil, p. 108 ; — du Varan, p. 109 ; — du Caméléon, p. 127 ; funéraires, pp. 137, 138 ; — de l'animal totémique, p. 150 ; — de vengeance, p. 165 ; — par l'homme du culte, p. 165 ; — aux morts, p. 166 ; — complet, 166 ; — partiel, p. 167 ; — de maladie, p. 173 ; — du mariage, pp. 404, 416 ; — de guerre, p. 493 ; — pour l'érection d'un nouveau village, p. 498.
Salive, acte rituel, pp. 80, 84, 86, 97, 417. V. crachat.
Salsepareille, plante des naissances, p. 371.
Sang, offrande de sang, p. 81 ; échange du sang, p. 499.
Sanglier, danse du sanglier, p. 359. chasse du sanglier, p. 453.
Sans-souci des négrilles, p. 448.
Serpents, piqûres, traitement, p. 433.
Sifflets, instruments de musique, p. 351.
Singe, Légende du, p. 279 ; — cycle des animaux, p. 324 ; — leur chasse, p. 455.
Sociétés secrètes, p. 154 ; — leur totem, p. 154.
Soleil, mythologie du soleil, p. 104 ; — fête du soleil, p. 108 ; — son culte, p. 108 ; — sacrifice au soleil, p. 108 ; — chant au soleil, pp. 105, 110 ; — danse du soleil, p. 110 ; légendes du soleil, p. 290.
Sorciers, conception du sorcier, p. 140 ; — leur nom et leur rôle, p. 158 ; — moyens surnaturels, p. 176.

Stramoine, plante des sorciers, p. 82.
Strophantine, ses effets, p. 81.
Strophantus, plante — ses usages, p. 81.
Substitution de victime, p. 165.

Tabac, comment on le fume vert, p. 234.
Tailles, instrument de numération, p. 203.
Tatouages et mutilations, différentes espèces de —, p. 53 ; — de l'Arc-en-Ciel, p. 81.
Télépathie, phénomènes de, pp. 174, 181, 190.
Termites, voir odeur des Pygmées ; huile de termites, p. 376.
Thôt, dieu Egyptien, Seigneur du Verbe, p. 340.
Tigre, dans les légendes, pp. 271, 278 ; — cycle des animaux, p. 325.
Tortue, son rôle, p. 193 ; — dans le Folklore, p. 306 ; — cycle de la tortue, pp. 308, 321, 322, 323, 324, 325, 326.
Totem, national ou tribual, p. 144 ; — général, p. 146 ; — traces possibles de totem tribual, p. 148 ; — totem clanique, p. 149 ; — individuel, p. 151 ; — féminin, p. 153 ; — de sociétés secrètes, p. 154.
Totémisme, définition, p. 143 ; — chez les Fang, p. 143 ; — chez les Négrilles, p. 144 ; des femmes, 153.
Tourterelle, cycle des animaux, p. 314.
Travail et **Repos,** p. 249.
Trompes, instruments de musique, p. 363.

Varan du Nil, consacré au soleil, p. 108 ; — sa chasse, p. 109 ; — son immolation, p. 109.
Vie des Négrilles, dans leurs proverbes, p. 243.
Villages Pygmées, leur situation, p. 20.
Voie lactée, p. 105.

Xylophone, instrument de musique, pp. 353, 354, 355.

Index géographique

Peuples, Tributs, Localités, Cités

Akka ou Pygmées, p. 7.
Abanga, affluent de l'Ogowé, p. 301.
Abongo, clan négrille du Haut Gabon, p. 421.
Akoa, clan négrille du Gabon, p. 421.
Alulus, tribu du Congo belge, p. 209.
Angola, possession portugaise au sud du Congo français, p. 355.
Apfiel, clan négrille de la rivière Yé, p. 304.
Apindji, tribu du Congo français, p. 22.
Akyé, clan négrille, p. 482.
Asandeh ou **Nyamnyam,** tribu du Centre africain, pp. 99, 103, 119, 206, 290, 354, 355.
Ashékiani ou **Bulu** ou **Nserk,** tribu du Congo français, pp. 10, 23.
Auvernier (Palafitte d') (Suisse), p. 185.

Babinga, Pygmoïdes du Congo central, pp. 2, 72.
Baboma, tribu du Congo belge, p. 200.
Baga, tribu du Congo belge, p. 200.
Bagafore, tribu de la Guinée française, p. 371.
Bagésera, clan négrille, p. 405.
Bakande, tribu du Congo français, p. 56.
Bakélé, tribu du Congo français, pp. 165, 199, 333.
Bakota, tribu du Congo français, p. 165.
Bali, tribu du Congo français, p. 209.
Baluba, tribu du Sud-Africain, pp. 87, 103, 355.
Banda, tribu du Congo français, pp. 157, 211, 219.
Bangala, tribu du Congo belge, p. 209.
Bantu, races, croyances, hymnes, chants, pp. 87, 90, 211.
Banziri, tribu du Congo français, pp. 210, 211, 382.
Baronga, tribu du Sud-Africain. V. Junod, pp. 193, 265, 306, 355.
Batéké, tribu du Congo français, pp. 119, 199.
Baya, tribu du Congo français, p. 210.
Bayou, tribu du Congo français, p. 210.
Benga, tribu du Congo français, pp. 10, 20, 148, 209, 267.
Bolia Tumba, tribu du Congo belge, p. 200.
Bondjo, tribu du congo français, p. 166.
Bondo, tribu du Congo français, p. 221.
Bulu ou **Ashékiani** ou **Nserk,** pp. 10, 23.
Bushmen, Pygmées du Sud-Africain, pp. 43, 146, 147, 187, 352, 361, 489.

Chevalier Maurice, Prof. et expl., p. 477.
Cafres, tribu Sud-Africaine, p. 200.

Delagoa (Baie de), Afrique orientale, p. 355.
Dinka, tribu de la Haute Nubie, p. 292.

Dzandzama, tribu du Congo français, pp. 22, 72, 119, 218, 389.
Dzem, tribu du Congo français, pp. 22. 23, 44, 72, 119, 209, 218, 333, 361, 389.
Dzimu, tribu du Congo français, p. 209.

Ebifill, clan de la tribu fang, p. 11.
Efé, tribu du Congo belge, p. 215.
Egypte et **Egyptiens,** pp. 65, 98, 103, 178, 185.
Eshira, tribu du Congo français, p. 22.
Esiwong, clan de la Tribu fang, p. 11.

Fang, tribu du Congo français, pp. 9, 13, 15, 21, 22, 23, 31, 34, 36, 39, 42, 44, 45, 49, 53, 54, 64, 77, 88, 95, 98, 119, 129, 130, 145, 149, 154, 156, 165, 172, 194, 199, 208, 222, 232, 233, 235, 239, 333, 354, 361, 365, 387, 389, 394, 406, 409, 484.
Fernan-Vaz, localité du Congo français, pp. 10, 22, 259.
Fiottes ou **Loangos,** tribu du Congo français, pp. 42, 44, 45.
Fong, tribu du rameau fang, p. 207.
Foulbés, tribu du Sénégal, p. 208.

Gumba, tribu du Congo belge, p. 208.
Gundi, tribu du Congo belge, p. 208.
Gyriama, tribu de l'Afrique orientale, p. 73.

Héraclès (oracle d'), p. 185.
Hottentots, peuple du Sud-Africain, p. 47.

Indiens du Mexique, p. 206.
Ishogo, tribu du Congo français, p. 10.

Kélé, tribu du Congo français, p. 207.
Khoïkhoï, tribu voisine des Bushmen, Afrique du Sud, p. 104.
Kirundi, tribu du Congo belge, p. 157.
Kombé, tribu du Congo français, pp. 2, 199.
Kundu, tribu du Congo belge, p. 200.

Lambaréné, localité du Congo français, tribu Galoa, pp. 9, 14.
Libreville, capitale du Gabon, p. 21.
Loango, tribu du Congo français, p. 352.

Malaguetta, ville de la Côte de Guinée, p. 85.
Mangaja, tribu bantu, Est africain, p. 45.
Mbisha, tribu négrille du Congo français, p. 121.
Mbru, tribu du Congo français, p. 221.
Mkabra, tribu négrille du lac Ngami, pp. 55, 450.
Mombuttu, tribu du Centre africain, pp. 7, 24, 161.
Momvu, tribu du Congo français et belge, p. 213.
Monsengere, tribu du Congo belge, p. 200.
Mpongwé, tribu du Congo français (Libreville), pp. 9, 11, 21, 98, 99, 146, 172, 333, 354, 389, 435.

Ndi, tribu du Congo belge, p. 219.
Ndri, tribu du Congo français, pp. 219. 382.
Ndjolé, localité du Congo français sur l'Ogowé, p. 14.
Ndzem. V. Dzem.
Ngobu, tribu du Congo belge, p. 219.
Nkomi, tribu du Congo français (Fernan-Vaz), pp. 22, 259.
Nserk, tribu du Congo français. V. Asé-Khiani et Bulu, pp. 15, 21, 31, 36, 88, 199.
Nyamnyam, tribu du Centre Africain. V. Asandeh, pp. 99, 103.

Ogowé, fleuve côtier du Congo français, pp. 14, 22.
Orungu, tribu du Congo français. Cap Lopez, pp. 12, 21.
Osyeba, tribu fang du Congo français, p. 218.

Rotse, tribu du Sud-Africain, p. 64.

Sân ou **Pygmées,** p. 104.
Sandeh. V. Asandeh, p. 80.
Sangasanga, tribu du centre africain, p. 208.
Sékiani. V. Nserk.
Sioux, indiens d'Amérique, p. 204.

Ticki-Ticki. V. Akka ou Pygmées.
Tsini, rivière des Mouches, p. 305.

Umcasserege, tribu du Centre africain, p. 44.

Wadia, tribu du Congo belge, p. 198.
Wanyika, tribu de l'Afrique orientale, p. 73.
Warumbi, tribu du Centre africain, p. 115.
Warumbi (les), par J. Waes, p. 115.
Wuri, tribu du Congo belge, p. 207.

Yaelima, tribu du Congo belge, p. 198.
Yaundé, tribu fang du Cameroun, p 207.
Yebitere, clan négrille, p. 315.

Index Bibliographique

Auteurs et Ouvrages cités

ADAM (Mgr), p. 14.
African Negro Music, par VON HORNBOSTEL, p. 336.
Afrique centrale, par le Colonel CHAILLEY-LONG, p. 165.
Afrique équatoriale française, par BRUEL, p. 213.
Afrique occidentale, par DE COMPIÈGNE, p. 473.
Afrique sauvage, par DU CHAILLU, p. 121.
Akka, v. Pygmées, pp. 7, 360.
A la conquête du Tchad, par H. ALLIS, p. 50.
A la recherche de Crampel, par DYBOWSKI, p. 33.
ANDRÉ (Abbé), v. RAPONDA.
ANET (CL.), *La Fin d'un Monde*, p. 202.
ANGELO MOZZO, *Dawn of Mediterranean Civilisation*, p. 165.
ANGO, vicomte de Dieppe, p. 85.
Annales du Musée de Tervueren, 1900, pp. 201, 351.
Annales du Saint-Esprit, p. 347.
Anthologie nègre, par BLAISE CENDARS, 235.
Anthropologie, t. XVII, 1910.
Anthropos, 1911, pp. 213, 338, 350.
ARBOUSSET, missionnaire protestant, p. 427.
ARISTOTE, son témoignage sur les Pygmées, p. 1.
Arrow-poison of the Pygmies, pp. 448, 449.
At the Back of the Black Man's Mind, par DENNETT, p. 176.
Au Gabon, par GRÉBERT, pp. 389, 465, 466.
Au Pays Ghimira, par MONTANDON, p. 399.
Aux Rives du Tanganyka, par Mgr LECHAPTOIS, pp. 379-387.
AVANCHERS, voir LÉON DES AVANCHERS.
AVELOT (Lt), *Recherches sur les Migrations dans le Bassin de l'Ogowé*, p. 2. — *Le Jeu des Godets*, p. 399.

Baluba, Monographie, par le R. P. COLLE, p. 67.
Banda (*Diction.*), par le R. P. COTEL, p. 157.
BAUDON, administrateur en chef des Colonies, p. 449.
BARROW, Mensuration, p. 30.
Batouala, par MARAN, p. 382.
BEILLE (Dr), directeur du Jardin Botanique de Bordeaux, p. 436.
BESSIEUX (Mgr), premier évêque du Gabon, p. 376.
BRAZZA (DE), explorateur, p. 22.
BRESCHIN, Mensurations, pp. 30-32.
British Museum, p. 185.
BROCA, *Echelle chromatique des couleurs*, p. 32.
BROSSE (R. P.), *Dict. chamite*, p. 98.

BRUEL, v. *Afrique équatoriale.*
BUFFON, p. 241.
Bulletin de la Société de Géographie de Neuchâtel, 1929, p. 193.
BURGT (VAN DEN), missionnaire catholique, p. 157.

CASATI et MIAMI, voyageurs italiens, pp. 7, 8, 120.
CENDARS (BLAISE), *Anthologie nègre*, p. 285.
CHAILLEY-LONG, v. *Afrique centrale*, pp. 165, 276.
CHAILLU (PAUL DU), voyageur, v. *Afrique sauvage*, pp. 22, 121.
Chasses au Congo, pp. 420, 426 (HAMOLET, p. 453).
CHAUVET (Dr), *La Musique noire*, pp. 337, 354.
CITROËN (Expédition), p. 8.
CLOZEL, Mensuration, pp. 30-41.
COLLE (R. P.), *Les Baluba*, p. 87.
COLUMBIANI (R. P.), *Diction. Asandeh*, pp. 99, 103.
COMBARIEU (professeur au Collège de France), *Musique et Magie*, pp. 337, 339, *Etudes du Collège de France*, pp. 355, 356, 473.
COMPIÈGNE (Marquis de), v. MARCHE.
COTEL (R. P.), *Dict. Banda*, p. 157.
COTTES (Capitaine), *Mission au Sud Cameroun*, pp. 41, 215, 224.
CRAMPEL, voyageur, pp. 13, 22, 31, 41, 49. — V. DYBOWSKI.
Croisières à la Côte d'Afrique, par l'amiral FLEURIOT DE LANGLE, pp. 21-30.
CUREAU (Dr), *Sociétés primitives*, pp. 8, 33, 51, 91 et 233.

DANRIT (Capitaine), *Le Péril Noir*, p. 331.
Dans notre Empire Noir, par RONDET-SAINT, pp. 36, 503.
Dawn of Mediterranean Civilisation, v. ANGELO MOZZO, p. 185.
DEKINDT (R. P.), savant botaniste, pp. 182, 447.
DENNETT, *At the Back of the black Man's Mind*, p. 176.
DENYS II, Roi du Gabon, p. 376.
DORMAN, p. 187.
DOURT (M. L.), *Les Babinga ou Yabinga*, p. 72.
DURON (R. P.), Missionnaire catholique, p. 266.
DYBOWSKI, *A la recherche de Crampel*, p. 33.

Encyclopédie Pahouine, par V. LARGEAU, pp. 2, 421.
Enquête coloniale, par J. DU TEIL, p. 407.
Esprits (Les) et leurs manifestations fluidiques, par DE MIRVILLE, p. 142.
Ethnographie (Revue), 1914, p. 72.
EURIPIDE, *Ion*, p. 391.

Fables congolaises, « Xaveriana » de Louvain, p. 241.
FARINI, voyageur, p. 55.
Fetishism in West Africa, par NASSAU, évêque protestant, p. 176.
Fin d'un Monde, par Cl. ANET, p. 202.
FITZ PATRICK, *Jack of the Bush-Weldt*, p. 313.
FLEURIOT DE LANGLE (Amiral), v. *Croisières.*
Fleurs noires et Ames blanches, par le R. P. TRILLES, p. 285.
FRANÇOIS (VON), voyageur, p. 30, *Die Erforschung des Tshuapa und Lulonga*, p. 449.
FRAZER, p. 143.
FRITSCH, voyageur, pp. 33-44.

GAILLARD et BILLOUÉ, voyageurs, p. 30.
GENNEP (VAN), p. 143.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Histoire Générale des Anomalies chez l'homme et les animaux*, p. 25.
GLÉNAT, voyageur, p. 30.
GLISCZINSKI (Lieutenant), pp. 30, 31, 32, 33, 40, 50.
GRAVOT (Dr), *Mission Cottes*, pp. 13, 44, 216, 217, 222.
GRÉBERT, missionnaire protestant, *Au Gabon*, pp. 387, 465, 466, 471.
GRENFELL, voyageur, p. 223.
GROGAN et SHARP, voyageurs, pp. 2, 32.
GROSSE, p. 115.
GUILLAIN, Ministre des Colonies, p. 12.
GUYE, ethnologue, p. 385.

HAMOLET (Lieutenant), *La Chasse au Congo*, p. 453.
HARNIER, voyageur, p. 449.
HARRY ALIS, v. *A la conquête du Tchad*, p. 50.
HELLMUTH (VON), voyageur, p. 45.
HÉRODOTE, p. 1.
Histoire Générale des Anomalies, v. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.
Histoire des Migrations, v. AVELOT.
HOMBURGER (Mlle), professeur aux Hautes Etudes, p. 218.
HORNBOSTEL, *African Negro Music*, p. 336.
HUTEREAU (Lieutenant), *Les Pygmées de l'Ituri*, p. 37.
HYACINTHE, Roi des Benga, p. 266.

In Dwarf Land and Cannibal Country, par LLOYD, p. 318.
Ion, tragédie d'EURIPIDE, p. 343.

Jack of the Bush-Weldt, par Sir FITZ PATRICK, p. 313.
JOHNSTON, voyageur, pp. 32, 42, 223.
Jungle Folk of Africa, par MILLIGAN, p. 329.
JUNKER, explorateur, p. 33.
JUNOD (A.), missionnaire protestant. v. *Ba-Ronga*, pp. 193, 265.

KERAUDEL, explorateur, pp. 30, 41.
KIPLING (Rud.), *Le Livre de la Jungle*, p. 311.
Kirundi (Dictionnaire de la langue), p. 157.
KLAINE (R. P.), missionnaire catholique, pp. 183-436.
KÖLLE, explorateur, p. 202.
Kollmann, p. 2.
KRAPF et REGMANN, *Dictionnaire Nyika-English*, p. 73.
KUND (Capitaine), explorateur, pp. 30, 31, 32.

LARGEAU, explorateur, administrateur, *Encyclopédie pahouine*, pp. 2, 421.
LEBÈGUE (Capitaine), explorateur, pp. 30, 42.
LECHAPTOIS (Mgr), évêque du Tanganyka, p. 379.
LECOMTE (R. P.), missionnaire catholique, p. 33.
Légendes et contes Fang, par H. TRILLES, p. 285.
LEJEUNE (R. P.), missionnaire catholique, p. 9.
LE MAILLOUX, évêque catholique, v. *Musique*, pp. 347, 349, 350.
LÉON DES AVANCHERS (R. P.), capucin, p. 1.
LE ROY (Mgr), pp. 1, 2, 3, 10, 11, 12, 22, 26, 30, 31, 32, 33, 35, 41, 53, 57, 71, 73, 74, 89, 90, 94, 97, 98, 99, 101, 104, 120, 136, 140, 143, 145, 157, 161, 165, 171, 175, 181, 182, 212, 214, 215, 218, 292, 307, 332, 347, 357, 360, 361, 365, 381, 382, 419, 420, 428, 449, 481 et 499.
LE VAILLANT, voyageur, pp. 47, 104, 449, v. *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique*.
LIVINGSTONE, voyageur, *Exploration dans l'Afrique australe*, pp. 449, 488.
Livre de la Jungle, p. 311.
LLOYD (A. B.), explorateur, pp. 20, 318.
LUBODINSKY, explorateur, p. 417.
LUCAN, poète latin, p. 335.

MAES, professeur, p. 201.
MALBEC et BOURGEOIS, *Les Flèches et les Armes empoisonnées*, p. 49.
MARAN, v. *Batouala*, p. 382.
MARCHE et COMPIÈGNE, *Voyage au Pays des Osysbas (Ogowé)*.
Mémoires de la Société d'Anthropologie, pp. 22, 56, 499.
MEUSE (DE), p. 43.
MIAMI et CASATI, v. CASATI.
MILLIGAN, *The Jungle Folk of Africa*, pp. 329, 360.
MINISCALCHI, voyageur italien, p. 33.
MIRVILLE (DE), v. *Esprits*, p. 142.
Mission au Sud-Cameroun, v. COTTES, pp. 41, 42, 45.
Missions catholiques, t. XXIX, 1897.
MONTANDON, voyageur, p. 399.
MORISSENS, explorateur, p. 350.
MUNZA, roi des Mombattu, pp. 7, 24, 161.

Musique chez les Noirs, par Mgr Le Mailloux, p. 347.
Musique et Magie, par Combarieu, professeur au Collège de France, pp. 337, 339.
Musique Noire (La), par le Dr Chauvet, p. 336.
My Personal Experience in Equatorial Africa, par Parke, p. 448.

Nassau, évêque protestant, v. *Fetishism*, p. 176.
Nekes (R. P.), professeur à l'Université de Berlin, p. 350.
Nonnosus, voyageur ancien, p. 1.
Notes sur la langue des Pygmées de la Sangha, par Ouzilleau, p. 2.
Nyika-English dictionn., de Krapf, pp. 73, 77.

Ouzilleau (Dr), *Notes sur la langue des Pygmées de la Haute Sangha*, pp. 2, 204, 207, 215, 221, 222.

Pankow (Dr), explorateur, p. 45.
Parke et Hollmes, botanistes et chimistes, pp. 445, 446, 448, 449.
Patterson, explorateur, p. 450.
Péril Noir, par Danrit, p. 331.
Perrot (Dr), v. *Poison*.
Pierre, professeur au Museum, pp. 437, 446.
Pharmacy Journal, Parke et Holmes, p. 448.
Pline, p. 1.
Poison des flèches et poison d'épreuves, p. 449.
Poivre, Gouverneur de Madagascar, p. 37.
Poutrin (Dr), v. Mission Cottes, pp. 2, 51, 213, 214, 217, 222, 449.
Primitifs (Religion des Primitifs), par Mgr Le Roy, v. *Religion*.
Proverbes de Salomon, p. 241.
Prolégomènes à l'Histoire des Religions, p. 289.
Pygmées (Les) de l'Ituri, par le Lieutenant Hutereau, p. 37.
Pygmées (Les), par Mgr Le Roy, v. Le Roy.
Pygmées (Les), v. de Quatrefages.

Quatrefages (de), *Les Pygmées*, pp. 1, 31, 56, 104, 147.
Quinze ans au Congo français, par le R. P. Trilles, p. 84.

Raponda (Abbé André Walker Raponda), missionnaire catholique, p. 98, 516.
Recherches sur les Migrations, v. Avelot, p. 2.
Reinach (Salomon), pp. 143-164.
Regmann, *Dictionnaire Nyika*, v. Krapf.
Regnault (Dr), p. 2.
Religion des Primitifs, de Mgr Le Roy, pp. 73, 89, 98, 101, 104, 120, 140, 143, 165, 182, 241.
Revue de l'Ecole d'Anthropologie, p. 449.
Reville, p. 91, 143, 169.
Rondet-Saint, *Dans notre Empire Noir*, pp. 36, 503.

Sackeux (R. P.), missionnaire catholique, pp. 64, 207, 217, 382.
Salmon, informateur, p. 417.
Salomon, *Livre des proverbes*, p. 244.
Schebesta (R. P.), Missionnaire catholique, p. 213.
Schwalbe, p. 2.
Schmidt (R. P.), pp. 1, 3, 33, 41, 57, 143, 212, 213, 221, 443.
Schumacher (R. P.), *Etude sur les Pygmées Bagesera*, p. 405.
Schweinfurth, explorateur, pp. 7, 8, 24, 33, 161, 360, 449.
Seidel, explorateur, p. 30.
Serpa Pinto (Major), voyageur, p. 44.
Sharp, v. Grogan, pp. 2, 32.
Sociétés primitives, v. Cureau, pp. 8, 33, 51, 91, 233.
South African Journal of Science, p. 187.
Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde, par le R. P. Schmidt, p. 212.
Stanley, pp. 30, 42, 56, 449, 495, *Dans les Ténèbres de l'Afrique*.
Star, explorateur, pp. 30, 41.
Stellung der Pygmaenvölker in der Entwicklungsgeschichte der Menschen, par le R. P. Schmidt, p. 3.

TASTEVIN (R. P.), missionnaire catholique, p. 158.
TARDY (Mgr), missionnaire catholique, pp. 241, 326.
TEIL (Baron du), *Enquête coloniale dans l'Afrique française*, p. 407.
Totémisme des Fang, par le R. P. TRILLES, pp. 383, 497.
Ténèbres de l'Afrique, voir STANLEY.
TRÉMEAUX, voyageur, p. 449.

VENGA (PAUL), p. 185.
VERNER, pp. 30, 32.
VIRCHOW, pp. 41, 45.
Vocabulaires de numération, p. 207.
Voyage au Kilima Ndjaro, par Mgr LE ROY, p. 449.
Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, v. LE VAILLANT, pp. 47, 104.
Voyages, par MARCHE et COMPIÈGNE, p. 56.

WAËS (JOSEPH), *Les Warumbi*, p. 115.
WALKER, p. 417.
WISSMANN, explorateur, pp. 30, 50.
WOLFF, explorateur, p. 30.
Xaveriana de Louvain, p. 241.

Table des matières

PRÉFACE DU R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J. VII
INTRODUCTION DU R. P. SCHMIDT, S. V. D. XIII
AVANT-PROPOS XV
INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

Le Pygmée dans sa vie physique

CHAPITRE I. — *Mes premiers contacts avec les Pygmées* 7

1. Difficultés générales d'aborder les Pygmées 7
2. Mes premières rencontres avec des Pygmées isolés 9
3. Les Pygmées habitant près de Libreville 11
4. Les Pygmées de l'Hinterland du Congo Nord 12
5. Les Pygmées de l'Ogowé 14
6. Au milieu des Pygmées 17

CHAPITRE II. — *L'Habitat et les Clans négrilles en Gabonie.* 20

1. La situation des villages des Pygmées 20
2. Les clans des Négrilles 21
3. La Symbiose des Négrilles avec les tribus nègres 23

CHAPITRE III. — *Taille, Couleur, Odeur des Négrilles* 25

1. Généralités 25
2. Mythe sur l'origine de la petite taille des Pygmées 26
3 Mensurations de la taille des Pygmées 30
4. Les deux types de couleur 31
5. Ancienneté plus haute du type jaune 33
6. L'odeur caractéristique du Pygmée 35
7. Cause de l'odeur des Pygmées 38

CHAPITRE IV. — *Parties du corps des Pygmées* 40

1. La tête 40
2. Les cheveux et le poil 41
3. La physionomie 42
4. Le nez 43

5. La bouche et les dents 44
6. La stature 46
7. Les bras et les jambes 49
8. Résumé 49

CHAPITRE V. — *Caractères corporels voulus par les Pygmées* . . . 53

1. Le tatouage 53
2. Mutilations volontaires ou ethniques 55
3. L'épilation 55

DEUXIÈME PARTIE

Le Pygmée dans sa Vie religieuse

INTRODUCTION 61

CHAPITRE I. — Nature et Propriétés de Dieu 63

1. Lignes générales de la Religion des Pygmées 63
2. Noms de Dieu 64
3. Dieu nous a quittés 66
4. Dieu créateur 68
5. Divers mythes non authentiques sur la création 71
6. L'habitat de Dieu 73
7. Le problème du bien et du mal 74
8. L'immortalité divine 75

CHAPITRE II. — *Relations du Créateur avec les Hommes* . . . 77

1. Concepts généraux 77
2. Première Manifestation divine : L'Arc-en-Ciel à l'Est . . . 78
3. Deuxième Manifestation divine : L'éléphant Gôrou 82
4. Le Sacrifice à Gôrou et à l'Arc-en-Ciel 84

CHAPITRE III. — *Relations de l'Homme avec Dieu. Le culte* 87

1. Différence entre les Bantu et les Négrilles 87
2. La Prière en général 89
3. La Prière dans la vie sociale, familiale et individuelle . . . 91
4. L'Offrande du Buffle et du Miel chez les Négrilles orientaux 94
5. L'Offrande du Miel chez les Négrilles Occidentaux 95
6. L'Offrande de la Noix de Nkula 98
7. L'Offrande du Gibier 100
8. Absence de temples consacrés à la Divinité 101

CHAPITRE IV. — *Le culte des astres* 103

1. Généralités 103
2. Mythologie du Soleil 104
3. Fêtes du Soleil 108
4. Mythologie de la Lune 112
5. La Fête de la Nouvelle Lune 112

6. Danse des Eclipses de Lune 117
7. Absence d'images et de temples des astres 118

CHAPITRE V. — *Les esprits inférieurs et les mânes en général* . . . 120

1. Réflexions préliminaires 120
2. Les diverses catégories des esprits 122

CHAPITRE VI. — *Esprits inférieurs de la nature* (Rwa) 125

1. Les esprits bons 125
2. Les esprits méchants 129

CHAPITRE VII. — *Esprits vivificateurs (âmes)* 133

1. Conception négrille de l'âme 133
2. Mânes bienveillants 135
3. Mânes malveillants 137

CHAPITRE VIII. — Le totémisme chez les Négrilles 143

1. Définition du Totémisme 143
2. Totem national ou tribual 144
3. Distinction entre animaux sacrés et animaux totems . . . 146
4. Traces possibles d'un ancien totem tribual 148
5. Totem clanique 149
6. Totem individuel 151
7. Totémisme des femmes 153
8. Sociétés secrètes et leurs Totems 154

CHAPITRE IX. — L'homme du culte dans son rôle de prêtre 156

1. Le nom et le rôle de l'homme du culte 156
2. L'homme du culte individuel 159
3. Position sociale de l'homme du culte 160
4. L'exercice du culte 161

CHAPITRE X. — *L'homme du culte dans son rôle de consécrateur* . . 169

1. Les Négrilles ont-ils de vrais fétiches ? 169
2 Les différentes espèces des objets consacrés 171
3. Le pouvoir réel des objets consacrés 173

CHAPITRE XI. — *L'homme du culte dans son rôle de médecin* . . . 175

1. Généralités 175
2. Le traitement des maladies par des moyens surnaturels . . 176
3. Les chants et les charmes 177
4. Le sacrifice 178
5. Le miroir magique 178
6. Les ordalies 181
7. Les remèdes naturels 182

CHAPITRE XII. — *L'homme du culte dans son rôle de Devin* . . . 184

1. Le miroir magique. Le jeu des cordelettes 184
2. La divination par astragales. Généralités. 185
3. Les jetons de jeu et leurs noms 186
4. Une séance de divination 187
5. Règles des présages 191

TROISIÈME PARTIE

Le Pygmée dans sa vie intellectuelle

PRÉLIMINAIRES 197

CHAPITRE I. — *La numération des Négrilles* 199

1. Numération par signes. Généralités 199
2. Numération par gestes des Négrilles 201
3. Numération des Pygmées par branchettes, bâtonnets, etc. . . 202
4. Numération par nœuds et par tailles 203
5. Numération parlée 204
6. Vocabulaires comparatifs de numération 207
7. Numération secrète 210

CHAPITRE II. — *La langue des Négrilles* 212

1. Opinions des différents auteurs sur la langue des Pygmées . 212
2. Examen critique des opinions de ces auteurs 214
3. Notre propre opinion sur la langue des Pygmées 217
4. La grammaire des Pygmées et celle des Bantu et Soudanais . 218
5. Vocabulaire pygmée et celui des Bantu et Soudanais . . . 221
6. Vocabulaire des langues pygmées 223

CHAPITRE III. — *La littérature des Négrilles en général* 233

1. Scène et heure des légendes 233
2. Le conteur et ses récits 234
3. Une séance de littérature pygmée 236
4. Divers genres de conteurs 239
5. Les différentes manifestations intellectuelles des Négrilles . 241

CHAPITRE IV. — *La vie des Négrilles dans leurs proverbes* 243

1. Observations introductoires 243
2. L'amour de la liberté 245
3. L'individualisme 247
4. Le sans-souci 248
5. Travail et repos 249
6. Conseil et prudence 252
7. Réunions de palabre 253
8. Mariage et famille 255
9. Défauts du Négrille 258
10. Qualités du Négrille 261

CHAPITRE V. — *Les énigmes* 265

1. Observations introductoires 265
2. Enigmes à proverbes 267
3. Les contes-énigmes 268
4. Enigmes proprement dites 281
5. Jeux de mots 283

CHAPITRE VI. — *Mythes et légendes cosmogoniques* 285

1. Les légendes cosmogoniques en général 285
2. Une légende de la Création 287
3. Autre légende de la Création 288
4. Mythes solaires et lunaires 290
5. La légende du fer 292

CHAPITRE VII. — *Les légendes historiques et les contes merveilleux de la Race* 293

1. Les légendes héroïques en général 293
2. Légende de l'exode 294
3. Légende de la conquête du pays d'après les Fang 295
4. Légende négrille du géant cannibale Dzôm 299
5. Les contes merveilleux 301

CHAPITRE VIII. — *Les fables* 306

1. Remarques préliminaires 306
2. Cycle des animaux 307
3. Cycle du lièvre 318
4. Cycle de la tortue 321
5. Cycle de l'éléphant 327

CHAPITRE IX. — *Le chant* 331

1. Considérations générales 331
2. Pauvreté des chants négrilles 332
3. Union intime entre poésie et musique négrilles 333
4. Le chant intimement lié à la magie et à la religion 335
5. Le chant en lui-même 336
6. Les chants magiques 339
7. Les chants religieux 340
8. Les chants du peuple 341

CHAPITRE X. — *Les instruments de musique*. 347

1. Introduction 347
2. Les instruments de rythme 348
3. Instruments divers 351
4. Instruments à cordes 352
5. L'anzang ou piano indigène 354

CHAPITRE XI. — *La danse* 356

1. Danses magiques 356
2. Danses mimétiques 357

3. Danses religieuses 359
4. Danse d'amusement 360

CHAPITRE XII. — *L'art du dessin et la sculpture* 361

QUATRIÈME PARTIE

Le pygmée dans sa vie sociale et morale

CHAPITRE I. — *La naissance* 365

1. Introduction 365
2. Rites avant la naissance 366
3. Rites de la naissance 369
4. Rites après la naissance 376
5. Le cordon ombilical. Les jumeaux 378
6. Avortement 380

CHAPITRE II. — *L'enfance et la jeunesse* 381

1. La circoncision en général 381
2. L'époque de la circoncision 382
3. L'imposition du nom (Ndam) 385
4. L'allaitement 387
5. Jeux des filles 389
6. Jeux des garçons 392
7. L'apprentissage de la vie 400

CHAPITRE III. — *Le mariage* (Ddè) 403

1. Préparation du jeune homme (Ito) 403
2. Préparation de la jeune fille 405
3. La dot 406
4. Philtres d'amour 407
5. Empêchements de mariage 409
6. Temps précédant le mariage 411
7. Cérémonies précédant le mariage 412
8. Cérémonies du mariage 416
9. Cérémonies après le mariage 417
10. Remarques générales 419

CHAPITRE IV. — *La mort* 420

1. Cérémonies de la mort du Pygmée d'après Mgr Le Roy et Du Chaillu 420
2. Nos propres observations. — Avant la mort 422
3. Lamentations après la mort 423
4. Chant de la mort 424
5. L'enterrement 426
6. Après l'enterrement 427
7. Les dernières cérémonies 428

CHAPITRE V. — *Les maladies* 431

1. Principales maladies et leurs remèdes 431
2. Piqûres des serpents, abcès, blessures, etc. et leurs remèdes 433
3. Guérison du mal de dents 435

CHAPITRE VI. — *La moralité des négrilles* 438

1. Le caractère religieux de la morale négrille 438
2. Le code moral des Négrilles 439
3. Le caractère général des Négrilles 440

CINQUIÈME PARTIE

Le Pygmée dans sa vie économique et politique

CHAPITRE I. — *Les armes* 443

1. L'arc et la flèche 443
2. Les poisons de flèche 445
3. La préparation du poison 446
4. Les poisons d'autres Pygmées africains 449

CHAPITRE II. — *La chasse* 451

1. Habileté du Négrille à la chasse 451
2. Animaux de chasse : le sanglier, les antilopes 453
3. Animaux de chasse : singes, rongeurs, porcs-épics, etc. . . 455
4. Animaux de chasse : les félins, l'hippopotame, le buffle . . 456
5. Animaux de chasse : l'éléphant 459
6. Chasse au lacet 461
7. Les oiseaux, les amphibies 461
8 Médecine de chasse 462
9. Les lois de la chasse. 464

CHAPITRE III. — *La pêche* 466

1. Méthodes de pêche par les femmes 466
2. Méthodes de pêche aux poisons. Les hommes 468
3 Les poisons à pêcher 469

CHAPITRE IV. — *La cueillette des plantes* 474

1. Division du travail entre homme et femme 474
2. La nourriture végétale 475
3. Les différentes plantes cueillies et utilisées 476

CHAPITRE V. — *Cuisine et mets divers* 479

1. La boisson 479
2. Préparation du feu 481
3. Légende du feu (Léna dzi) 482
4. Les ustensiles de cuisine 485

5. Les condiments 486
6. Les mets (Dzio) 487
7. Le travail de cuisine 489

CHAPITRE VI. — *La guerre* 490

1. Pas de guerre entre tribus négrilles 490
2. Guerre avec les étrangers 491
3. Sacrifice et préparatifs de guerre 493
4. L'exécution de la guerre 495

CHAPITRE VII. — *L'érection d'un nouveau village* 497

1. Cérémonies préliminaires 497
2. Le sacrifice 498
3. Les cas où un nouveau village est érigé 498

CHAPITRE VIII. — *La fraternisation par échange de sang* 499

1. Droits et obligations 499
2. Cérémonies préparatoires 500
3. Le double échange de sang 500

CONCLUSION 501
INDEX GÉNÉRAL 505
INDEX GÉOGRAPHIQUE 513
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 517
TABLE DES MATIÈRES 513

Imp. G. Thone, Liège (Belgique) 11-32

IMP. G. THONE
LIÈGE (Belgique)